UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003907410

ALPHONSE

DAUDET

THÉATRE

I

LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/theatre0001alph

THÉATRE

LES MILLE PREMIERS EXEMPLAIRES
DE L'ÉDITION NORMALE SONT
JUSTIFIÉS COMME SUIT :

ÉDITION ORIGINALE
NUMÉROTÉE DE 801 A 1.800

1884

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

THÉATRE

I

LA DERNIÈRE IDOLE
LES ABSENTS — L'ŒILLET BLANC
LE FRÈRE AINÉ — LE SACRIFICE
LISE TAVERNIER — L'ARLÉSIENNE
FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ
LE CHAR — JACK

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
—
1930

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

843.88
1929
v.19

LA DERNIÈRE IDOLE

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, a Paris, sur le théatre de l'Odéon, le 4 février 1862

EN SOCIÉTÉ AVEC M. E. LÉPINE

PERSONNAGES :

AMBROIX, 65 ans	M. Tisserant.
GERTRUDE, sa femme, 35 ans . .	Mme Rousseil.
Un Facteur	M. Étienne.

La scène se passe dans une petite ville de province.

LA DERNIÈRE IDOLE

Une salle à manger au rez-de-chaussée. Au fond, porte de sortie. A droite, un buffet. Premier plan, à droite, une fenêtre donnant en biais sur la place de l'Église, au ras du sol. Vis-à-vis, à gauche, porte de la chambre de madame Ambroix. A gauche, au fond, une cheminée surmontée d'une glace. Sur la cheminée, une tasse et un sucrier; devant le feu, le café de M. Ambroix. Sur le devant de la scène, à droite, une table que madame Ambroix achève de desservir. A gauche, premier plan, une table-bureau sur laquelle se trouvent un buvard, quelques livres et un journal. Un fauteuil à gauche du bureau; à droite, une chaise sur laquelle sont posés le chapeau et le châle de madame Ambroix.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AMBROIX, *desservant;* AMBROIX, *assis dans un grand fauteuil devant la table à manger.*

MADAME AMBROIX

Prendrez-vous votre café ici ou dans ma chambre ?

AMBROIX

Ici, s'il vous plaît ! *(Il se lève pendant que madame Ambroix porte la table entre la porte du fond et la cheminée.)* Je vais rouler mon fauteuil près de la fenêtre. *(Il roule son fauteuil.)* Là, un peu de soleil dans le café, voyez-vous, cela vaut toutes les eaux-de-vie du monde... C'est ce que Léopold appelait le gloria du bon Dieu !

MADAME AMBROIX, *apportant le café sur le rebord de la fenêtre.*

J'ai bien peur que le soleil soit un peu chaud pour votre tête, mon ami; rien ne porte au cerveau comme le gloria de mars.

AMBROIX

Connu, beau masque ! cela vous ennuie de me savoir près de la fenêtre. De ma place, en soulevant ce coin du rideau, je vous verrai entrer à l'église, et mon regard va gêner vos largesses aux mendiants de la grand'porte, n'est-ce pas ?... Rassurez-vous, je vous promets de fermer les yeux du côté de vos poches.

MADAME AMBROIX

En revanche, je vous promets de n'ouvrir mes poches que très peu.

AMBROIX, *jetant un regard sur le panneau vide au-dessus de la table.*

A propos, Gertrude, quand donc nous le renverra-t-on, le portrait de Léopold ?

MADAME AMBROIX, *troublée.*

Le portrait de Léopold ? C'est que...

AMBROIX

Voilà quatre mois que vous l'avez expédié à Tours se faire remettre un cadre dont il n'avait nul besoin.

MADAME AMBROIX

Oh ! si l'on peut dire; le bois était moisi, vermoulu, affreux ! *(Elle prend le sucrier sur la cheminée et va le poser sur le bord de la fenêtre.)*

AMBROIX

En tout cas, on n'a jamais mis quatre mois pour encadrer un tableautin de quelques pouces. Si ma Gertrude voulait être franche, elle m'avouerait qu'elle ne tient pas beaucoup au portrait de ce vilain ingrat et qu'elle met un peu de négligence à le ravoir. Eh ! mon Dieu ! ne vous en défendez pas, c'est un sentiment bien naturel. La conduite de Léopold excuse et justifie toutes vos rancunes, toutes vos colères. *(Il passe à droite.)* Un garçon que j'aimais et que je traitais en frère, en fils plutôt; qui vivait de notre vie comme nous vivions de la sienne; un ami que j'avais vu naître et qui me devait de me voir mourir; crac ! un beau jour... — un beau jour ! quelle formule bête ! — le voilà qui part, qui s'en va je ne sais où, à Odessa, au diable : un coup de chapeau, une révérence, une poignée de main, trois banalités ! et cet être cher, ce frère, ce fils, cette part de nous-mêmes se retire de notre vie, de nos cœurs, comme on se retire d'une visite. Il y a huit ans de cela, et je m'en souviens mieux que d'hier. C'est ici même, au coin de cette cheminée, un soir d'octobre, le 22, qu'il me vint annoncer son départ et faire ses adieux. Je ne trouvai pas la force de me lever, de l'interroger; rien ! Je restai là, dans mon fauteuil, la bouche ouverte, haletant, oppressé...

MADAME AMBROIX, *s'approche de son mari.*

Bon ! vous allez encore vous tourmenter et vous faire du mal.

AMBROIX, *passant à gauche.*

Mais non ! mais non ! je vous assure, Gertrude, cela ne me fait pas de mal,

cela ne m'a pas fait le mal que vous croyez; et si le lendemain vous m'avez vu pleurer, ce n'était pas sur l'ami qui partait, mais sur l'amitié, cette bonne chose que je perdais si sottement ! *(Il s'assied près du bureau.)*

MADAME AMBROIX, *très émue.*

Mon pauvre Ambroix !

AMBROIX

Que voulez-vous ? on n'aime pas à perdre, surtout à mon âge. *(Montrant son front)*. Nous avons tous là un petit temple où nous abritons religieusement toutes nos idoles, croyances, rêves, affections. Elles sont là, debout, en équilibre, chacune sur son piédestal... Fiers de ce doux fardeau, nous marchons dans le vie comme ces mouleurs italiens qui traversent les rues, des plâtres dans les mains, sous chaque bras, sur la tête... Hélas ! un caillou sous le pied, le coude d'un passant, un rien suffit pour mettre en pièces tous ces beaux petits dieux ! Rarement, le pauvre mouleur rentre chez lui son étalage au complet; plus rarement encore nous arrivons au terme de notre vie avec toutes nos idoles. Gertrude, mon amie, regardez mon vieux crâne; à cette heure, le temple est désert et dévasté; de toutes les anciennes idoles, il n'en reste plus qu'une, une seule, mais celle-là, solide, inébranlable, à l'abri des accidents et des épreuves : cette idole, Gertrude, c'est vous. Oh ! vous n'avez pas besoin de rougir et de détourner la tête. *(Il se lève.)*

MADAME AMBROIX, *timidement.*

Et votre café, mon ami ?

AMBROIX, *passant à droite, conduit par Gertrude.*

Mon café... mon café... je vais le prendre, méchante femme; ce n'est pas ma faute si je suis dans un jour de ressouvenir et d'attendrissement. *(Revenant près de madame Ambroix.)* Tout à l'heure encore, pendant que vous me serviez, il y avait dans vos moindres mouvements, dans votre façon de me verser à boire, tant de prévenance, tant d'affection, de piété, que je me suis senti le cœur gros de reconnaissance. J'ai même dû laisser choir une petite, toute petite larme dans ma compote de poires... qui n'en a rien dit à personne.

MADAME AMBROIX, *montrant le café en souriant.*

Avez-vous mis du sucre là dedans ?

AMBROIX, *va près de la croisée.*

Je vais en mettre. *(Il sucre son café.)* Décidément, Gertrude, il faut écrire à l'encadreur pour qu'il vous rende au plus vite ce portrait. *(Il s'assied près de la croisée.)*

MADAME AMBROIX, *met lentement son chapeau devant la glace.*

Oui, mon ami, j'écrirai... je vous promets d'écrire.

AMBROIX

Je n'avais que lui pour me faire compagnie pendant ces affreux dimanches où votre paroisse vous accapare, et maintenant, cela me manque de ne pouvoir plus parler du passé avec cette bonne figure. *(Il se resucre.)* D'ailleurs, Gertrude, en bonne conscience, si nous devions faire aussi peu de cas de cette toile, était-ce la peine de la garder et d'en priver la famille de Léopold ? Il était si charmant pour tous, ce grand écervelé ! tout le monde l'aimait. *(Il se lève.)* Vous rappelez-vous comme il était gai, rieur, amusant ? Et de l'esprit ! avait-il de l'esprit, hein ?

MADAME AMBROIX

Il en faisait, surtout.

AMBROIX, *arrangeant le châle de Gertrude.*

Eh bien, oui, il en faisait, et puis ? Quel mal voyez-vous à cela ? Quand vous avez du café en grain chez vous, vous faites du café, n'est-ce pas ? et personne ne s'en plaint ; de même pour l'esprit, quand on en a, on en fait, et je n'y vois rien à redire. Du reste, avouez-le, qu'il eût de l'esprit ou qu'il en fît, Léopold ne vous a jamais entièrement convenu. Cette nature railleuse, ardente, avait de quoi vous troubler et vous effrayer, ma chère eau qui dort. *(Il va mettre du sucre dans sa tasse.)*

MADAME AMBROIX

Voilà le dixième morceau de sucre, au moins, que vous noyez dans votre tasse, ce café ne sera pas buvable... *(Elle prend le sucrier et l'enferme dans le buffet, dont elle retire la clef.)*

AMBROIX

C'est vrai, c'est vrai. Le vent est aux souvenirs, et cela trouble un peu la cervelle. *(Il s'assied.)* Gertrude, ma mie, vous seriez la meilleure et la plus

charmante, si vous renonciez à vos vêpres pour une fois, hein ? qu'en dites-vous ? Vous vous mettriez ici, en face de moi, un tapis vert sur la table, quelques cartes à côté de nous, le tout pour avoir des prétextes à conversation, et nous entamerions un piquet de quatre ou cinq heures qui nous conduirait jusqu'au dîner par des chemins charmants... Vous verriez.

MADAME AMBROIX

Oh ! Ambroix, me faire manquer les vêpres !

AMBROIX, *souriant.*

Si Léopold était là, croyez-vous qu'il vous raillerait joliment là-dessus !... Vous en disait-il assez, quand vos crises pieuses vous prenaient ; encore de son temps, n'était-ce que par accès et non pas à l'état chronique comme aujourd'hui... Oh ! je ne vous en fais pas de reproches. En redoublant de piété vous avez, s'il est possible, redoublé de soins et d'affection pour moi... Allez à vêpres, grande fanatique !

MADAME AMBROIX, *défaisant à moitié les brides de son chapeau.*

Pourtant, il me semble que le bon Dieu ni monsieur le curé ne m'en voudraient pour une fois, n'est-ce pas ?

AMBROIX

Nenni ! nenni ! à mon âge, tout devient habitude. Si vous me donniez vos vêpres d'un dimanche, il me faudrait aussi celles de tous les autres... Tenez, passez-moi plutôt mon journal ; entre deux articles je regarderai les gens entrer à l'église, les gamins jouer sur la place ; puis, comme l'on entend d'ici la voix de l'orgue et celle des fidèles, j'écouterai les vêpres d'intention et d'intention aussi, au moment du sermon... *(Il fait le signe de s'endormir.)*

MADAME AMBROIX

Taisez-vous, affreux moqueur, je m'en vais. *(Elle va prendre son livre de messe sur le bureau.)*

AMBROIX

Vous n'oubliez pas votre chapelet ?

MADAME AMBROIX

Non, j'ai tout ce qu'il me faut... merci ! *(Bruit de cloches.)*

AMBROIX, *se levant.*

Alors, partez vite, vous n'avez que le temps. Les cloches vous appellent et s'impatientent. Écoutez : Ding ! dang ! madame Ambroix ! ding dang ! ne viendra pas ! Les pauvres s'impatientent aussi à la porte de l'église; voilà deux fois déjà que l'aveugle et son chien tournent la tête par ici. Peste ! je ne vous retiens pas ! Ah ! ah ! ah ! *(Il la reconduit jusqu'à la porte du fond. — Madame Ambroix, troublée, sort rapidement et se retourne pour lui faire un geste d'adieu.)*

SCÈNE II

AMBROIX, *seul, puis* UN FACTEUR.

AMBROIX, *descend en scène.*

Trois heures d'église par dimanche pour toute une existence de dévouement, ce n'est certes pas beaucoup, et j'aurais eu vraiment tort de la priver de ses vêpres. *(Les cloches cessent. — Regardant par la croisée.)* La voilà qui traverse la place. *(Il s'assied.)* Comme une honnête femme a sa démarche à elle ! je ne sais quel parfum de pudeur et de chasteté se dégage de tout son être et lui conserve quelque chose de jeune et de naïf : ces femmes-là, on dirait éternellement de petites filles ! Bonjour, Gertrude, bonjour, mon amie; allez prier pour votre vieil Ambroix ! que Dieu lui fasse de longs jours à vous aimer, à vous bénir. Surtout qu'il ne me joue pas le mauvais tour de me rappeler à lui le dernier, ce serait gâter tout le bonheur de ma vie. Saperlotte ! me voilà tout ému, mais très ému; c'est à croire qu'il va m'arriver quelque chose aujourd'hui. Suis-je enfant ! comme si à mon âge il pouvait m'arriver encore quelque chose ! A moins que ce ne soit Léopold qui m'arrive. *(Il boit.)* Gertrude avait raison... Ce café est abominablement sucré. Quelle heure est-il ? Trois heures et demie. J'en ai encore pour une heure à l'attendre. *(Sons d'orgue.)* Tiens ! si je lui faisais la surprise d'aller la chercher à la sortie ! Ce n'est pas que ce soit loin, mais cette affreuse goutte... *(Écoutant.)* Du reste, j'ai bien le temps, on n'en est qu'au troisième psaume. Je la vois d'ici, dans un coin de chapelle bien noir, bien reculé, à genoux sur sa chaise rouge; elle tient son chapelet et prie à voix basse. Bonne prière, madame Ambroix, moi, je me sens tout ensommeillé. *(Le son de l'orgue cesse. Il se renverse sur son*

fauteuil, ferme les yeux et dit à demi-voix.) Je ne sais si c'est ce journal... ou bien le... *(Il désigne l'église.)* qui va commencer... *(Il s'assoupit. Un coup frappé à la vitre le fait tressauter.)* Hein ? Qui va là ? qu'y a-t-il ? *(Il se lève.)*

LE FACTEUR, *du dehors.*

Monsieur Ambroix !

AMBROIX

Tiens ! c'est le facteur... c'est le brave père Anselme. *(Il pose le journal sur le buffet et va ouvrir la croisée.)*

LE FACTEUR

Bien le bonjour, monsieur Ambroix. Comment va cette vieille santé ? J'ai quelque chose pour vous.

AMBROIX, *il remet son fauteuil en scène.*

Ah ! ah ! il paraît que le courrier a donné aujourd'hui ; il ne donne pas souvent, le courrier. Mais, avant tout, il me faut de vos nouvelles, père Anselme. Eh bien ! ces jambes, comment vont-elles !

LE FACTEUR

Oh ! les jambes, j'en suis assez content ; mais les yeux ne se conduisent pas aussi bien.

AMBROIX

Parce qu'ils vous conduisent plus mal ! Eh ! eh ! eh !

LE FACTEUR, *riant.*

Ma foi, oui ! Toujours le même, ce monsieur Ambroix, comme à vingt-cinq ans.

AMBROIX

Dame ! j'exerce tous les jours ma gaieté ; vous exercez bien vos jambes, vous. Avec l'exercice, rien ne se rouille dans l'arsenal.

LE FACTEUR

Surtout quand l'arsenal est arrosé d'un excellent moka versé par la belle madame Ambroix. *(Ambroix va poser sa tasse sur le buffet.)* En voilà une qui n'a pas vieilli, mais là, pas d'un cheveu ; comme à vingt-cinq ans.

AMBROIX, *lui passant sa tabatière.*

Une prise, père Anselme ?

LE FACTEUR

Volontiers... Si ça pouvrait m'ouvrir un peu les yeux.

AMBROIX, *regardant tout autour de lui dans la salle.*

Je sais bien ce qui vous les ouvrirait, moi, les yeux.

LE FACTEUR, *sourire gourmand.*

Oh ! monsieur Ambroix.

AMBROIX

Allons donc ! Est-ce que je ne sais pas ce que c'est que la marche ? Par ces premiers jours de printemps on a besoin d'un coup de fouet dans les jambes et nous avons ici un vieux rhum qui a une fameuse mèche.

LE FACTEUR

Connu ! Il y a des gens qui en parlent dans le pays.

AMBROIX, *allant au buffet, puis, avec embarras.*

C'est que... je suis seul... Madame Ambroix est à l'église.

LE FACTEUR, *contrarié.*

Ce sera pour un autre jour, Monsieur.

AMBROIX, *très doux.*

Mais non, mais non, je suis furieux contre madame Ambroix, qui a toujours ses clefs avec elle. *(Subitement.)* Vous avez quelque chose pour moi, père Anselme ? *(Il va à la croisée.)*

LE FACTEUR

Voilà un paquet assez volumineux, comme vous voyez; ça vient de loin. Au bureau, on m'a dit que c'était un tableau.

AMBROIX, *prenant vivement le paquet.*

Ah ! enfin ! on se décide donc à nous le renvoyer. *(Il va précipitamment à*

son bureau, sur lequel il pose le paquet.) Je vais vous payer tout de suite, père Anselme. *(Il va pour ouvrir son bureau.)* Sapristi ! en voilà bien d'une autre, maintenant : la caisse qui est à vêpres, elle aussi, avec ma femme et le vieux rhum. Ah çà ! mais je vais me mettre en colère, moi. *(Il revient à la croisée.)*

LE FACTEUR

Ne vous emportez point, monsieur Ambroix. Je vais de ce pas faire le service de la ferme des Azeroles, à une heure d'ici; je passerai en revenant.

AMBROIX, *se disposant à fermer la croisée.*

C'est cela, repassez, père Anselme. La même clef ouvre la caisse et débouche le rhum; par ainsi, vous ferez d'une pierre deux coups, sans compter celui que vous boirez. Eh ! eh ! eh !

LE FACTEUR, *riant.*

Ce bon monsieur Ambroix, comme à vingt-cinq ans ! *(Il retire sa tête de l'embrasure, et s'éloigne en fredonnant.)*

SCÈNE III

AMBROIX, *seul.*

Il referme la fenêtre et va vers son bureau sur lequel est le paquet.

Le voilà donc revenu, mon Léopold. Vite, rendons-lui la place qui lui appartient. *(Il essaye de défaire les ficelles du paquet.)* Ils l'ont solidement attaché, par exemple. Il me faudrait... bon, voici mon affaire. *(Il va prendre un couteau de table oublié sur le buffet, et se hâte de couper les ficelles.)* Je n'ai jamais rien vu d'aussi soigneusement empaqueté. *(Il retire le portrait de Léopold, le porte vers le fond, et pose la boîte dans laquelle était le tableau, à gauche de la cheminée.)* A ton clou, d'abord, nous causerons ensuite. *(Il l'accroche et le considère.)* Tiens ! c'est étonnant ! c'est très étonnant ! on n'a pas touché le moins du monde à ce portrait, le cadre est toujours le même. *(S'asseyant à gauche du bureau.)* Cela valait bien la peine de le garder aussi longtemps et de priver notre salle à manger de son ornement le plus cher. Ma foi, Gertrude s'expliquera

avec son encadreur; pour moi, l'important est d'avoir retrouvé le compagnon de mes après-midi dominicales; je ne serai plus seul quand Gertrude sortira. Pourtant, j'aurais dû trouver dans ce paquet quelque chose qui m'expliquât... *(Il se lève et cherche dans la boîte qui renfermait le tableau.)* Eh ! parbleu ! voilà deux lettres pour une. *(Il revient s'asseoir à gauche du bureau.)* Tiens !... qu'est-ce que cela signifie ?... « Monsieur Léopold, à Odessa, » et sur l'autre : « A madame Ambroix, près Tours. » Une écriture inconnue. Gertrude aurait donc envoyé ce portrait à Odessa ? Il doit y avoir encore là-dessous, j'en suis sûr, quelque mystère de tendresse ingénieuse. Voyons un peu. *(Il décachette une lettre et lit.)*

« Madame Ambroix, près Tours. Madame, notre sieur Ivanof et moi avons « l'honneur de vous envoyer ci-joint le portrait de M. Léopold et la lettre dont « vous l'aviez accompagné. » Voilà bien un tour de Gertrude; dans sa fureur contre Léopold, elle a dû lui envoyer son portrait escorté d'une lettre !... je la vois d'ici. « Quand votre envoi nous est parvenu, M. Léopold était... mort depuis déjà deux mois. » Est-ce possible ! Ah ! mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Il devait m'arriver quelque chose aujourd'hui. Léopold ! s'en aller mourir loin de son pays, loin des siens, loin de nous; pauvre ami ! *(Il s'essuie les yeux.)* Mais enfin, de quoi est-il mort ? où ? comment ? La lettre va « me l'apprendre sans doute. « ... Mort depuis déjà deux mois, ce qui vous « explique, Madame, comment, en notre qualité de chargés de la liquidation du « défunt, nous avons cru devoir ouvrir le paquet et décacheter votre lettre, « pour savoir en quel endroit nous devions renvoyer l'un et l'autre. Veuillez « agréer, Madame, nos salutations empressées et compter sur notre discrétion « la plus complète. Ivanof, Dimitry et C°, chargés de la liquidation Léopold. » Que veulent-ils dire, ces imbéciles, avec leur discrétion ? quelque formule moscovite, sans doute, aussi insignifiante que les autres. Mon Léopold ! Moi qui m'attendais tous les jours à le voir apparaître, des regrets, des excuses sur les lèvres, des histoires plein la cervelle. Mort ! il est mort ! *(Moment de silence. Il prend machinalement la lettre de sa femme.)* Voyons ce que Gertrude lui écrivait. *(Il ouvre la lettre avec lenteur, en s'essuyant les yeux.)* « Merci, « Léopold, pour votre parole loyalement tenue; merci pour votre courage à « nous quitter; merci pour votre silence. » Ah ça ! mais, c'est pourtant bien son écriture, oui, parbleu, il n'y a que Gertrude pour barrer ses T comme cela... Que lui chante-t-elle donc ? elle le remercie de s'en être allé et de n'avoir pas répondu à mes lettres ? C'est inouï ! « Depuis le jour où je fus assez forte « pour vous renvoyer et pour rompre les liens criminels qui nous unissaient... » Miséricorde ! qu'est-ce qui me tombe là ? Allons ! allons ! j'aurai mal vu...

(Il se lève et passe.) Ces choses-là n'arrivent pas, c'est impossible ! Gertrude m'expliquera tout en deux mots. « Pourquoi je vous écris aujourd'hui après « ce silence de huit années, l'envoi dont j'accompagne ma lettre doit vous le « dire assez. Oui, votre portrait, Léopold, votre portrait dont le regard me « poursuivait partout, votre portrait dont la présence dans ma maison m'était « une cause éternelle de souffrance et de remords. » C'était vrai ! *(Il tombe sur son fauteuil. Silence. Continuant de lire.)* « Adieu, Léopold, adieu à jamais ! « Nous nous sommes séparés pour nous punir; hélas ! pourquoi faut-il que « cette séparation cruelle ait fait souffrir en même temps que nous ce grand « et honnête cœur que nous avons trompé pendant trois ans ?» *(Il lève lentement la tête.)* Ainsi, pendant trois ans, à cette même place, dans ce coin, dans cet autre, partout, la trahison et l'adultère ont vécu à mes côtés, buvant à mon verre, mordant à mon pain, dormant sous mon toit. Oh ! toutes mes joies du passé, tous mes souvenirs, ces bonnes choses qui font vivre les vieux... tout cela est gâté, perdu, ma vie entière est abîmée ! Pourquoi ai-je vécu si longtemps ? *(Il tombe sur le fauteuil près du bureau.)* Comme je me les reproche ces soins dont je me suis laissé entourer ! Mais maintenant je vais retrouver des forces pour m'enfuir, *(Il se lève.)* pour quitter cette maison qui me pèse, ce foyer maudit, ces meubles que je hais ! *(Il se renverse en sanglotant dans son fauteuil, la tête dans ses mains.)* Il faut pourtant prendre un parti : m'enfuir avant qu'elle arrive ? en aurai-je la force ? Que faire, mon Dieu ? J'ai encore là dedans une voix qui me parle et qui me dit : « Ces « choses sont loin, pauvre homme, ces choses sont bien loin de toi. Huit ans « ont passé sur le crime; des deux coupables, l'un est mort; l'autre s'est « réconciliée avec Dieu et avec sa conscience; pourquoi serais-tu plus sévère « que ces trois terribles juges : Dieu, la conscience et la mort ? Jette ce « portrait, brûle ces lettres, tu dois tout oublier, tout ignorer, et enfermer ce « secret dans ton âme. » *(Il se lève avec rage.)* Non ! non ! laisse-moi, voix menteuse, je ne suis pas un ange, moi; je ne suis pas un saint, non ! je suis un homme volé, volé ! Il faut que je châtie. Je vais l'attendre, cette misérable; je vais l'attendre à la sortie de son église, et là, devant tout le monde, lui demander raison de son crime. *(Dans sa fureur et ses évolutions sur la scène, il arrive devant la glace, et là, s'arrête et se contemple.)* Suis-je assez ridicule ! Va, pauvre Othello de soixante-dix ans, tes larmes, tes colères feraient rire. Donc, tais-toi, et si tu as besoin de dire ton mal à quelqu'un, la mort est là, seule confidente digne de ta douleur. *(En parlant, il est revenu s'asseoir à gauche, devant son bureau, appuyant son coude sur les lettres et sa tête dans ses mains.)*

SCÈNE IV

AMBROIX, MADAME AMBROIX.

MADAME AMBROIX, *entrant précipitamment par la porte du fond, gaie et empressée. Elle ôte son chapeau et son châle, qu'elle pose sur la chaise près du buffet.*

Me voici, Ambroix ! Je n'ai pas attendu la fin du sermon pour revenir plus vite. Eh bien, Ambroix, qu'avez-vous ? qu'est-il arrivé ? vous êtes souffrant ? *(Elle s'est rapprochée de son mari. Ambroix lève lentement la tête et lui montre de la main le portrait accroché à la muraille. Madame Ambroix étouffe un cri.)* Comment ? je ne comprends pas... c'est le retour de ce portrait qui vous fait tant de mal... *(Ambroix, toujours silencieux, écarte un peu ses coudes et pousse les lettres vers elle. Madame Ambroix reconnaît sa lettre.)* Ma lettre ! Ma lettre ! *(Tombant à genoux.)* Grâce ! *(Ambroix s'est levé et se tient debout appuyé contre la table.)*

AMBROIX

Vous m'avez porté là un coup terrible, Gertrude. On ne revient pas de pareilles secousses à mon âge, savez-vous ?

MADAME AMBROIX

J'ai tant souffert, j'ai tant pleuré depuis huit ans.

AMBROIX

Vous n'avez pas souffert pendant huit ans ce que je viens de soufflrir pendant dix minutes. Une de mes larmes vaut toutes les vôtres.

MADAME AMBROIX

Mon Dieu ! que lui dire ? que faire ? comment lui prouver !...

AMBROIX, *relevant madame Ambroix qui lui a pris la main.*

Me prouver quoi ? que depuis huit ans vous vous êtes repentie ! mais, malheureuse, la grandeur de vos repentirs ne fait que me rappeler l'énormité de votre faute, et pensez-vous que toutes ces larmes, auxquelles je veux bien croire...

MADAME AMBROIX

Oh !

AMBROIX, *sévèrement.*

Auxquelles je veux bien croire, pensez-vous que toutes les larmes du monde puissent guérir l'immense blessure que vous m'avez faite là ? Les larmes entretiennent les plaies, elles ne les cicatrisent pas.

MADAME AMBROIX

Oh ! je voudrais mourir.

AMBROIX

Mourir ? Vous voudriez mourir ? Non ! non ! il ne faut pas mourir, il faut vivre, au contraire ! pour expier ! Venez ici, là... près de moi. *(Il va prendre une chaise que madame Ambroix a mise près de la table du fond, en desservant, au commencement de la première scène, et la place à sa droite. Il s'assied à droite du bureau.)*

MADAME AMBROIX

Non, je n'ose pas, ma place est à vos pieds, éternellement à vos pieds. *(Elle se met à genoux.)*

AMBROIX

Votre place est la place que je vous donne; moi seul suis juge de la place que vous méritez. Mettez-vous là. *(Gertrude s'assied.)* J'ai le droit de vous demander bien des choses...

MADAME AMBROIX

Vous savez tout, Ambroix, je n'ai rien à vous apprendre; par pitié, ne me faites pas parler de cela !

AMBROIX

Parlons-en, au contraire, *cela* m'étoufferait si je n'en parlais pas. Mais attendez : *(Il va chercher le portrait et l'apporte sur le bureau, à sa droite.)* Avec moi vous mentez trop bien, vous n'oserez peut-être pas devant lui.

MADAME AMBROIX, *avec indignation.*

Oh ! *(Plus bas.)* Pardon, c'est votre droit de me parler ainsi.

AMBROIX, *se rasseyant.*

Voici quinze ans que nous sommes mariés. Gertrude; sur ces quinze années, vous en avez passé trois à me tromper, trois années de mensonge, d'hypocrisie...

MADAME AMBROIX

Ambroix ! *(Résignée.)* Continuez, je vous écoute.

AMBROIX, *après un silence.*

Quand il s'en est allé, lui, vous avez beaucoup souffert, n'est-ce pas ?

MADAME AMBROIX

J'ai beaucoup souffert.

AMBROIX

Vous l'aimiez donc encore ?

MADAME AMBROIX

Oui.

AMBROIX

Et lui, puisqu'il partait, il ne vous aimait donc plus ?

MADAME AMBROIX

Oh ! si ! toujours autant.

AMBROIX

Il vous aimait toujours, vous l'aimiez encore, vous vous adoriez tous deux... vous vous séparez, pourquoi cela ?

MADAME AMBROIX

Cette vie de mensonge me pesait, j'ai eu honte.

AMBROIX

Mais enfin, puisque vous ne m'aimiez pas, puisque vous en aimiez un autre, pourquoi n'avez-vous pas eu le courage de votre passion ? Pourquoi n'avez-vous pas, dès le premier jour, pris bravement votre amant par le bras et ne lui avez-vous pas dit : Allons-nous-en d'ici ? C'eût été moins lâche, après tout.

MADAME AMBROIX

C'est parce que vous m'aimiez trop que je suis restée.

AMBROIX

Ah ! oui, vous avez bon cœur, vous, je l'oubliais. On veut bien tromper, voler, assassiner les gens, on ne veut pas leur faire de la peine. L'horrible chose que ces bons cœurs !

MADAME AMBROIX, *sanglotant.*

Oh ! l'entendre parler ainsi, lui ! quel châtiment !

AMBROIX

Pourtant, si vous étiez partie, voyez comme c'eût été plus heureux pour moi ! Onze ans auraient déjà passé sur mon désespoir, et onze ans sèchent bien des larmes. Il eût pu se faire encore que votre départ m'eût tué du coup, ces choses-là se sont vues. Mais, ma foi, avouez que ma mort eût été un fier débarras pour tout le monde, pour moi le premier.

MADAME AMBROIX

Ambroix, je vous en conjure, épargnez-moi, épargnez-vous. Chacune de vos paroles m'entre au cœur comme un fer brûlant, et je vois bien à la pâleur de vos traits, à votre voix qui tremble, à la fièvre qui vous brûle, je vois bien tout ce que vous souffrez et quel horrible plaisir vous trouvez à reparler de ces choses et à vous plonger dans ce triste passé. Écoutez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez, tout ! je serai votre servante encore plus humble, encore plus soumise, encore plus dévouée. Vous verrez comme je serai bonne; mais, par pitié, ne m'accablez pas de la sorte.

AMBROIX, *a pris la lettre d'envoi, et la lui montrant.*

Cette lettre vous brûle les yeux... vous voudriez savoir ce que contient cette lettre, et comment ce portrait a pu vous être renvoyé? *(Vite.)* Je vais vous le dire, moi ! *(Il passe à droite après avoir remis vivement la chaise de Gertrude auprès de la table.)*

MADAME AMBROIX

Ne me dites rien, Ambroix, je ne veux rien savoir.

AMBROIX

Mais si, mais si !... Il faut que vous sachiez ce qu'est devenu l'homme que vous aimez.

MADAME AMBROIX

Dieu m'a donné la force de ne plus l'aimer.

AMBROIX

Vraiment... Dieu vous a donné cette force. En êtes-vous sûre ? Regardez-moi, Gertrude, vos yeux dans mes yeux et votre main dans la mienne : êtes-vous sûre de ne plus l'aimer ?

MADAME AMBROIX

J'en suis sûre.

AMBROIX

Lisez. *(Il lui donne la lettre. — Silence.)* Votre main tremble... vous pâlissez. Vous l'aimez toujours. *(Il repousse sa main qu'il tenait.)*

MADAME AMBROIX, *elle étouffe un cri et dit tout bas.*

Voilà huit ans qu'il était mort pour moi.

AMBROIX

Lâche et menteuse... Comme elle a trompé son mari, elle renie son amant.

MADAME AMBROIX

Oh! assez de cruautés, n'est-ce pas, Ambroix; assez de cruautés et de mépris. Vous avez le droit de me tuer, mais non de me torturer ainsi.

AMBROIX

Vous tuer ? Pourquoi faire ?... Pour vous l'envoyer rejoindre, peut-être ? Non, non, cela vous rendrait trop heureuse; et moi qui n'ai personne à m'attendre là-bas, moi, qui serai seul dans la mort comme je l'ai été dans la vie, je serais trop jaloux de votre bonheur. *(Il s'assied près du bureau, et dans sa colère menace le portrait.)* Ah ! quand je songe que c'est toi, toi, regard faux et vil, toi, bouche menteuse et ironique, que c'est toi, maudit, qui m'a gâté toute ma vie, toi enfin qui m'a fait mes dernières heures si cruelles, si longues, si misérables. *(Il prend le couteau.)* Tiens ! tiens ! *(Il frappe le portrait.)*

MADAME AMBROIX, *voulant le retenir.*

Ambroix ! que faites-vous ? revenez à vous.

AMBROIX, *passant.*

Laissez-moi, ne m'approchez pas ! Vous me faites horreur, je vous dis. *(Il va vers la porte.)*

MADAME AMBROIX, *courant après lui, suppliante.*

Où allez-vous ?

AMBROIX

Ma vie ne vous regarde pas; je vous défends de regarder dans ma vie. Je m'en vais, je quitte à jamais cette maison que l'abhorre, je m'en vais et je vous maudis. *(Il sort par le fond, repousse sa femme et ferme violemment la porte derrière lui.)*

SCÈNE V

MADAME AMBROIX, *seule.*

Elle a couru après son mari et s'arrête devant la porte fermée.

Ambroix ! Ambroix ! Mais c'est impossible ! Il ne faut pas me quitter ainsi, Ambroix ! *(Revenant en scène.)* Oh ? je tremble, j'ai honte. — Mourir ! je veux mourir ! *(Elle cache en sanglotant son front dans ses mains et se jette sur un siège à droite. Silence.)* Ah ! tu croyais tout fini, toi; tu croyais ton crime expié, ton passé racheté. Ah ! tu croyais que pour laver ta faute c'était assez d'exiler une moitié de ta vie, et de t'interdire les regrets, le souvenir, tout, même les larmes. Eh bien, non, non, rien n'est expié, rien n'est racheté. Après huit ans de prière et de repentir, tout ton passé se redresse implacable, tout croule autour de toi ! Là-bas, on meurt et tu n'as pas le droit de pleurer ! ici, on te maudit et tu ne peux que courber la tête ! *(Sur ces derniers mots, elle tombe assise à droite.)* Pauvre cher portrait, c'est pourtant lui la cause de toutes mes douleurs. *(Elle se lève.)* Aussi, pourquoi avoir voulu le chasser de cette maison ? puisque sa présence m'était un remords, pourquoi ne pas accepter ce remords en punition de ma faute ? Cela me gênait de le sentir sans cesse

près de moi. Tant qu'il était là, j'étais éternellement la femme coupable, toujours rougissante et les yeux baissés. A la fin, je voulus relever la tête et marcher librement chez moi : j'ai renvoyé le portrait. Dieu m'a bien punie de mon orgueil. Le portrait est revenu, il est revenu entouré d'un crêpe, il est revenu me dénoncer et se faire mutiler devant moi. *(Elle s'approche du bureau.)* Oh ! quand j'ai vu le couteau entrer dans cette poitrine, j'ai eu froid là dedans. La toile a eu le coup, moi la douleur. *(Elle tombe assise près du bureau.)* Comme il est triste avec sa blessure au cœur ! on dirait qu'il souffre. Tiens ! pauvre mort blessé, Dieu me le pardonnera, *(Elle lui envoie un baiser.)* car ce baiser que je te donne, c'est le baiser d'adieu. *(Elle se relève.)* Et maintenant, partons ! ma place n'est plus ici. Ce n'est pas Ambroix qui doit quitter cette maison, c'est moi, c'est moi seule. Il s'est enfui pour ne pas me chasser. Faible comme il est, il n'aura pu aller bien loin, et je pourrai le rejoindre pour lui dire... *(Elle se dirige vers la porte du fond.)*

SCÈNE VI

MADAME AMBROIX, AMBROIX, *puis* LE FACTEUR.

Ambroix, entrant par le fond, va lentement s'asseoir à droite dans son fauteuil.

MADAME AMBROIX

Ambroix ! c'est noble à vous d'être revenu pour un dernier adieu. *(Ambroix secoue tristement la tête.)* Ah ! laissez-moi croire que vous êtes ici pour cela; et maintenant, écoutez, mon ami. Oui, ma présence vous pèse; oui, Gertrude vous est devenue odieuse; eh bien ! tendez-lui votre main, une fois, une dernière fois, mais cordialement, sans haine, et laissez la malheureuse femme quitter seule cette demeure où elle n'a plus le droit de vivre. Elle ira s'enfermer quelque part, dans une retraite religieuse, loin, bien loin de vous, et là, elle expiera encore puisqu'elle n'a pas assez expié. Ambroix, voulez-vous me faire la grâce d'un adieu, dites ?

AMBROIX

Nous n'avons pas d'adieux à nous faire.

MADAME AMBROIX, *s'élançant vers lui.*

Est-ce possible ?

AMBROIX, *doucement.*

Écoutez. Tout à l'heure, lorsque je suis sorti, éperdu, la tête en feu, j'avais juré de ne plus rentrer ici et de ne vous jamais revoir. *(Il se lève.)* J'arrivai sur la place, on sortait des vêpres. En un instant, je me suis vu entouré d'une foule de braves gens tout étonnés de me trouver dehors sans vous, et voilà les petits enfants qui me tirent par les pans de mon habit : « Bonjour, parrain Ambroix; êtes-vous malade, parrain Ambroix? » Puis la femme du juge de paix s'approche à son tour : « Madame Ambroix est donc souffrante, monsieur? lui serait-il arrivé un accident? » Et là-dessus trente voix partent ensemble : « Rentrez, rentrez, Monsieur Ambroix; nous allons chercher le médecin. » Et moi, j'étais là, bégayant, balbutiant, ne trouvant rien à répondre et rougissant de honte à l'idée que mon cœur allait peut-être me trahir.

MADAME AMBROIX

Ah ! mon Dieu !

AMBROIX

Rassurez-vous. J'ai réuni mes forces pour sourire de mon mieux, et j'ai dit à ces bonnes gens qu'il ne m'était rien arrivé, que tout simplement vous aviez oublié votre chapelet à l'église, et que j'avais voulu aller le chercher moi-même, tout seul, comme un homme.

MADAME AMBROIX

Ah ! vous êtes bon !

AMBROIX

Mon explication a paru satisfaire tout le monde; mais j'ai dû, pour continuer mon rôle jusqu'au bout, entrer dans cette église où, moitié par insouciance, moitié par paresse, je n'avais pas mis le pied depuis si longtemps. *(Musique à l'orchestre.)* J'entre... Le silence du lieu, le demi-jour et la fraîcheur calment un peu mon sang. Je me glisse dans un coin de chapelle, et là, — vous savez où je veux dire : le premier pilier, à gauche, — je me laisse aller, brisé par trop d'émotion, je me laisse aller sur une chaise basse, une petite chaise recouverte de velours rouge que je ne reconnais pas d'abord, mais sur laquelle j'aperçois tout à coup votre nom ! Oh ! la pauvre petite chaise ! Comme elle était humble, triste, repentante ! on aurait juré qu'elle disait sa prière. Alors, je ne sais trop ce qui s'est passé en moi : une hallucination. Je vous revoyais, pleurant et priant sur cette chaise; puis j'entendais des voix me dire :

« Ambroix, Dieu lui a pardonné... » Peu à peu, j'ai senti mes genoux fléchir : j'ai prié, j'ai pleuré, et... me voilà. *(La musique s'arrête.)*

MADAME AMBROIX, *elle veut s'élancer vers lui.*

Oh ! merci.

AMBROIX, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, vos remerciements doivent s'adresser plus haut. Maintenant, Gertrude, donnez-moi ces lettres, les seules preuves qui restent de la faute. Je les veux, donnez-les-moi. *(Gertrude va prendre les lettres et les lui donne en détournant la tête. — Ambroix les déchirant.)* Voilà les preuves disparues.

MADAME AMBROIX

Alors, vous oubliez ?...

AMBROIX

Je pardonne. Le mal vient de mon côté aussi; j'étais trop âgé pour vous... Gertrude, vous continuerez à être mon amie; seulement, on donnera une sœur à la chaise rouge, et désormais je vous accompagnerai à l'église : je crois que ces promenades me feront du bien. Qu'en dites-vous ? Vous ne répondez pas ?... Ah ! je comprends. *(Il s'approche du portrait.)* C'est lui, c'est ce portrait dont la présence vous épouvante... Rassurez-vous, sa place n'est plus ici; nous l'enverrons à d'autres plus heureux pour lesquels cette image ne sera qu'un doux souvenir. *(Madame Ambroix s'agenouille devant son mari et lui baise la main.)*

LE FACTEUR, *du dehors.*

Monsieur Ambroix !

AMBROIX, *très vite.*

Relevez-vous, Gertrude, le mauvais rêve est fini.

LE FACTEUR, *à la croisée.*

Monsieur Ambroix !

AMBROIX

La vie recommence. *(Il va ouvrir la fenêtre.)*

LE FACTEUR

C'est moi, monsieur Ambroix !... Qu'est-ce qu'on vient de me dire dans

le pays, que madame Ambroix avait eu une attaque ?... La voilà plus belle et mieux portante que jamais. *(La musique recommence jusqu'au baisser du rideau.)*

AMBROIX

Non, père Anselme, on s'est trompé dans le pays; madame Ambroix n'a pas eu d'attaque. A propos, Gertrude, vous devez un port de lettre à ce brave homme; moi, je lui dois un verre de rhum. Payez-lui le tout ensemble. *(Il revient lentement sur le devant de la scène à gauche. Gertrude va au buffet, en tire la bouteille de rhum et verse à boire au facteur.)*

LE FACTEUR

Savez-vous, monsieur Ambroix, que c'est un plaisir de servir du monde comme vous autres ? On voudrait toujours avoir un paquet à porter chez vous.

AMBROIX

Merci, cela coûte trop cher !

LE FACTEUR

Le fait est que 12 fr. 50, sans compter le verre de rhum !... Enfin, il faut bien recevoir un paquet venu d'Odessa une fois dans sa vie, pas vrai ? *(Levant son verre.)* A votre honneur, monsieur et madame, que le bon Dieu vous continue votre heureuse existence.

MADAME AMBROIX, *à demi-voix à Ambroix.*

Merci. *(Au facteur en le payant.)* Merci, père Anselme.

AMBROIX, *sur le devant de la scène, à part.*

Ma pauvre idole ! Ma pauvre et dernière idole !

LES ABSENTS

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée à Paris sur le théatre de l'Opéra-Comique, le 26 octobre 1863.

PERSONNAGES :

EUSTACHE	MM.	Capoul.
BRÈCHEMAIN		Nathan
LÉONARD		Ste-Foy.
Dame BRIGITTE	Mmes	Révilly.
SUZETTE		Girard.

LES ABSENTS

Un intérieur moitié bourgeois, moitié paysan, anciens meubles, crédences, bahuts, un vieux clavecin tout ouvert; au fond, porte vitrée sur les jardins; à droite, fenêtres sur la rue, ainsi qu'une porte; à gauche, porte de dégagement. Sur les bahuts et les dressoirs, grand étalage de faïences, passion de dame Brigitte; des fleurs sur la croisée; glace rococo au-dessus du clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE

DAME BRIGITTE, *puis* SUZETTE ET BRÈCHEMAIN.

BRIGITTE, *entrant par la droite, laisse tomber une lettre qu'elle vient de lire et se laisse choir dans son fauteuil.*

Oh ! oh ! ô mon Dieu... *(Appelant.)* Suzette ! Brèchemain ! Suzette, Suzette !

SUZETTE, *venant par la gauche.*

Qu'as-tu, maman ?

BRIGITTE, *suffoquant.*

Eustache...

SUZETTE

Eh bien ! Eustache ?

BRIGITTE

Il arrive !

SUZETTE

Il arrive ! est-ce possible ! en es-tu sûre ? comment le sais-tu ? *(Appelant.)* Brèchemain ! Brèchemain !

BRÈCHEMAIN, *en dehors.*

J'y vas.

BRIGITTE

Brèchemain ! Brèchemain !

BRÈCHEMAIN, *accourant.*

J'y vas, que diantre !

SUZETTE ET BRIGITTE

Brèchemain ! Brèchemain !

BRÈCHEMAIN

Puisque je vous dis que j'y vas. *(Il entre.)*

SUZETTE, *lui sautant au cou.*

O mon vieux Brèchemain, si tu savais : il arrive ! il arrive !

BRÈCHEMAIN, *ahuri.*

Qui ? Quoi ? qu'est-ce qui arrive ? Ce n'est pas M. Eustache, j'imagine ?

BRIGITTE, *riant et pleurant.*

Si, si, Eustache ! il arrive ! il est là !

BRÈCHEMAIN

Où ça donc ?

BRIGITTE, *cherchant sa lettre.*

Allons, bon ! je ne sais plus ce que j'en ai fait.

SUZETTE, *éplorée.*

Oh ! maman ! qu'est-ce que tu en as fait ?

BRÈCHEMAIN

Comment ! comment ! Eustache arrive, votre neveu arrive, et vous ne savez plus ce que vous en avez fait ?

BRIGITTE, *cherchant toujours.*

Mais non, pas Eustache... sa lettre... Ah ! la voilà !

SUZETTE, *la prenant.*

Une lettre ? voyons.

BRÈCHEMAIN, *la prenant à Suzette.*

Ça vient de lui, ce chiffon de papier ? Pour voir...

BRIGITTE, *la lui arrachant.*

Malhonnête !

SUZETTE

Bah ! quand on est pressé.

BRIGITTE

Si vous êtes pressés, venez tous les deux derrière mon grand fauteuil ; c'est moi qui veux vous lire la lettre de notre ami. *(Elle s'assied.)* Où sont mes lunettes à présent !

SUZETTE, *lisant par-dessus son épaule.*

« De la ville d'Aix, ce trois du mois de juin, mes chers... »

BRIGITTE

Je les tenais, il n'y a qu'un instant.

SUZETTE, *cherchant à lire.*

« Mes chers amis... »

BRIGITTE, *fermant la lettre.*

D'abord mes lunettes, ou pas d'Eustache.

BRÈCHEMAIN

Mais, dame Brigitte, vous les avez sur les yeux.

SUZETTE

Oui, maman, sur les yeux.

BRIGITTE

C'est vrai... que voulez-vous, mes enfants ? Il y a là, depuis cinq minutes, de grosses larmes qui m'aveuglent ; de bien bonnes larmes, par exemple. *(Elle essuie ses yeux et ses lunettes.)*

SUZETTE

Oh ! petite mère, que c'est long !

BRÈCHEMAIN

Le fait est, dame Brigitte, qu'en allant de ce train-là nous en avons jusqu'aux petits pois de l'an qui vient.

BRIGITTE

J'y suis, j'y suis; hum ! hum ! hum ! *(Lisant.)* « Mes chers amis, hier « dimanche, à trois heures de relevée, votre Eustache, coiffé d'une barrette « et vêtu d'une longue robe, a passé ses derniers examens sous une grêle de « boules blanches : c'est vous dire si ces messieurs ont été contents. Saluez- « moi, je suis docteur... »

SUZETTE

Bravo !

BRÈCHEMAIN

Docteur ! ce gamin-là est reçu docteur ! Voyez-vous ça. Je vas lui demander quelque chose pour mes engelures.

SUZETTE

Mais non, mais non; docteur ! cela ne veut pas toujours dire médecin; cela signifie aussi un savent, un érudit... mais continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Pensez qu'après un tel triomphe on éprouve le besoin d'envoyer plume « et barrette aux cinq cents diables et de s'en aller fainéantiser quelque part, « à la campagne, chez des amis excellents, dans une bonne vieille maison qu'on « n'a pas revue depuis tantôt dix ans... »

BRÈCHEMAIN

Dix ans ! il y a déjà dix ans qu'Eustache a quitté la ferme !

BRIGITTE

Mais oui, mon pauvre vieux; en ces dix ans nous avons fait trois fois le voyage d'Aix pour aller l'embrasser; mais lui, l'ingrat ! il n'est jamais revenu par ici.

SUZETTE

Dame ! il fallait travailler... Continue, maman.

BRIGITTE

« Donc, j'arriverai mercredi soir à la ferme... »

SUZETTE

Aujourd'hui !

BRIGITTE

« Par la voiture du père Trinquier... »

BRÈCHEMAIN

C'est ma foi vrai que c'est pour aujourd'hui.

SUZETTE

Oui... continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Ah! mes chers bien-aimés, si vous saviez quelle joie je me fais de me retrouver « au milieu de vous; je vais donc revoir encore tante Brigitte en contemplation « devant ces belles faïences qui faisaient autrefois la passion de mon pauvre « oncle, et que depuis elle entoure de tous ses soins et de toute sa vénération. » *(Essuyant une larme.)* Mon Eustache, va !

SUZETTE

Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Je le reverrai aussi, mon vieux Brèchemain, ce patriarche de la bêche et « de l'arrosoir, heureux comme un empereur au milieu de ses pois gourmands « et de ses groseilles. »

BRÈCHEMAIN

Vrai ! dame Brigitte, vrai ! c'est dans la lettre ce que vous me dites là ?

BRIGITTE

Tu pourrais, si tu savais lire, t'en assurer par toi-même.

BRÈCHEMAIN

Je vous crois, dame Brigitte; c'est égal ! montrez-moi l'endroit où il parle de mes groseilles.

SUZETTE, *le repoussant.*

Laisse achever la lettre d'abord... Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Enfin et sur toute chose, je pourrai la regarder à mon aise, ma mie Suzette. » *(On sonne.)* On sonne, Brèchemain.

BRÈCHEMAIN, *à la croisée.*

Heuh ! c'est Léonard. *(Il reprend sa position.)*

SUZETTE

C'est Léonard. Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Ma mie Suzette, la petite fée aux grands yeux, au doigts agiles... » *(Second coup de sonnette.)*

BRÈCHEMAIN

Léonard qui s'impatiente ! quel miracle !

SUZETTE

Continue, maman... *(Elle se penche sur sa mère et lit.)* « Chère fauvette à tête blonde, je vais donc t'entendre encore, toi et ton adorable défaut de langue. » *(Troisième coup de sonnette.)* Tu peux aller ouvrir, Brèchemain; il n'y a plus rien pour moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉONARD.

BRÈCHEMAIN *ouvre, et, sans rien dire à Léonard, revient près du fauteuil.*

La suite ! je demande la suite !

LÉONARD, *il porte un petit plumeau à la main droite, un rouleau de papier à la main gauche, des paquets sous le bras; il salue timidement.*

Bonjour, tout le monde.

SUZETTE, *lisant toujours.*

La lettre finit là; il termine en nous embrassant tous, y compris le valet de ferme et le gros chien Moustache.

LÉONARD

Bonjour, tout le monde.

BRÈCHEMAIN

C'est singulier : les bonnes nouvelles me produisent un drôle d'effet : j'ai un brouillard plein les yeux, de grands coups dans la tête, comme du temps de ma typhoïde. *(Il va à l'armoire et se sert un fort coup de vin.)*

BRIGITTE

Et moi donc ! mes jambes tremblent la fièvre...

SUZETTE

Eh bien ! moi, c'est tout le contraire; je sens des ailes pousser à mes bottines, et si je ne me retenais, il me semble que... prrrt.

LÉONARD

Bonjour, tout le monde.

SUZETTE, *en s'inclinant sur Léonard.*

Une grande nouvelle ! Léonard; mon cousin, vous savez, le cousin dont je vous ai tant parlé, eh bien il arrive...

LÉONARD, *haut avec un sourire.*

Ah ! *(Bas, avec une larme.)* Oh !

BRIGITTE, *se levant.*

Oui, Léonard, notre cher neveu Eustache sera ici dans quelques heures, et vous trouvez toute la maison bien, bien heureuse. Dis-moi, petite, une idée, une bonne idée même... Si...

LÉONARD, *s'approchant.*

Dame Brigitte ! je suis allé hier à la ville, et voici ce que j'en ai apporté pour vous; un joli petit plumeau rouge pour épousseter les faïences.

BRIGITTE, *distraite.*

On vous sait gré de l'attention, Léonard; c'est charmant !

LÉONARD

J'ai pensé que cela serait plus commode ainsi; — tenez, voyez ! sans rien toucher ni déranger. *(Il époussète.)*

BRIGITTE

Allons merci ! merci ! *(Léonard pose le plumeau sur une étagère.)*

SUZETTE

Tu avais une idée, maman, une bonne idée même...

BRIGITTE

C'est vrai ! ce maudit Léonard se fourre toujours dans vos jambes ou dans vos phrases; donc je disais... d'abord quelle heure est-il ?

SUZETTE

Deux heures.

BRIGITTE

Deux heures !... trois heures, quatre heures, cinq heures... Eustache n'arrivera pas avant cinq heures... Que dirais-tu, petite, si l'on faisait atteler l'Alouette, et si nous allions attendre la voiture de Trinquier au Grand-Ménil ? Ce serait toujours une heure de gagnée, hein ?

SUZETTE, *lui sautant au cou.*

Que je t'embrasse pour ta bonne idée !

BRIGITTE, *souriant.*

Tout à l'heure c'était Brèchemain qu'on embrassait; c'est mon tour maintenant; vous verrez qu'elle embrassera son cousin jusque sur les joues de Léonard.

BRÈCHEMAIN

Si on attelle l'Alouette, il faut emmener Guillaume pour conduire; car votre vieux Brèchemain n'a plus l'œil assez bon.

SUZETTE

Quelle affaire ! nous emmènerons Guillaume...

BRÈCHEMAIN

C'est cela, nous emmènerons Guillaume, et ici nous laisserons tout grand ouvert : la maison, le jardin, la basse-cour; belle occasion pour les moineaux, les renards et les voleurs !...

BRIGITTE

Qui t'empêche d'emporter les clefs, père Tremblefort ?

BRÈCHEMAIN

Une heure pour fermer, une heure pour ouvrir; voilà, certes, du temps bien employé.

SUZETTE

Dame ! comment faire ? Nous emmènerons Guillaume, et tu garderas la maison...

BRÈCHEMAIN

Voilà une mauvaise parole, demoiselle Suzette; vraiment, moi, Brèchemain, son vieux Brèchemain, le patriarche Brèchemain, comme il dit dans sa lettre, vous me condamnerez à voir mon enfant une heure après tout le monde ?... Oh !

SUZETTE, *vivement.*

Pardonne-moi; mais alors comment pouvons-nous...

LÉONARD, *toussant un peu.*

Hum ! Hum !

BRIGITTE

Léonard a raison, parbleu ! et nous voilà bien embarrassés pour peu de chose.

SUZETTE

Votre offre est d'un bon ami, Léonard, et nous l'acceptons de grand cœur.

BRÈCHEMAIN, *lui frappant dans le dos.*

Ce Léonard ! j'ai toujours dit que c'était un bon garçon.

LÉONARD, *s'incline et sourit.*

Vous êtes tous bien honnêtes !

BRIGITTE

C'est entendu; Léonard gardera la maison jusqu'à notre retour.

LÉONARD

Jusqu'à votre retour, dame Brigitte.

SUZETTE, *sautant de joie.*

Oh ! quel bonheur ! un temps superbe ! Eustache ! la voiture ! nous le mettrons dans le fond, n'est-ce pas, maman ?

BRIGITTE

Tôt, tôt, père Brèchemain. Va passer ta plus belle veste et dire à Guillaume d'atteler...

BRÈCHEMAIN

Ça ne sera pas long.

BRIGITTE

Moi, j'entre promptement dans ma robe jaune à ramages; et toi, Suzette ?

SUZETTE

Oh ! moi, je suis prête; un foulard autour du cou, trois fleurs dans mes cheveux, et me voilà... Je sais ce qu'il lui faut.

BRIGITTE, *entrant à gauche.*

Vite, vite, Brèchemain.

BRÈCHEMAIN, *allant vers le fond.*

Voilà ! voilà !

LÉONARD, *l'arrêtant timidement.*

Monsieur Brèchemain, j'ai là quelques graines d'hortensias et plusieurs marcottes d'œillets; l'espèce en est assez rare, et vous me feriez honneur en les agréant.

BRÈCHEMAIN, *prenant les paquets.*

Bon Dieu ! mon pauvre Léonard, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de m'occuper de vous... donnez toujours... Mais, pour Dieu ! mon garçon, ne vous fourrez donc pas sans cesse au milieu comme cela; vous ressemblez à M. Jeudi, un gaillard qui, depuis trois mille ans, est toujours au milieu de la semaine. *(Il sort en riant.)*

SCÈNE III

SUZETTE, LÉONARD.

SUZETTE, *cherche à mettre des fleurs dans ses cheveux, devant la glace.*

Maudites fleurs, va ! on dirait qu'elles le font exprès. *(Elle frappe du pied.)* Voulez-vous tenir, tas de roses !

LÉONARD

Toutes les fleurs sont capricieuses, demoiselle Suzette ; les plus petites surtout.

SUZETTE

Au pays des fleurs, plus on est petit, plus on embaume. Vivent les petites fleurs, monsieur Léonard.

LÉONARD, *la main sur le cœur.*

Vivent les petites fleurs !

SUZETTE, *parvenue à mettre des roses dans ses cheveux.*

Franchement, Léonard, je ne suis pas trop laide comme cela ?

LÉONARD, *avec un cri.*

Trop laide !

SUZETTE

Oh ! je sais bien que pour vous... mais pour mon cousin ce n'est pas la même chose... Songez donc ! un garçon de la ville d'Aix, un docteur qui passe des examens avec une barrette et une robe longue... Vous n'êtes pas docteur, vous, Léonard ?

LÉONARD

Non, mademoiselle Suzette, moi, je ne suis pas docteur.

SUZETTE

Vous n'êtes docteur, en rien du tout ?

LÉONARD

En rien du tout...

SUZETTE

Au reste, vous n'avez guère ce qu'il faut pour cela... Un docteur, c'est un

beau jeune homme brun, l'œil brillant, les cheveux ébouriffés, bien affilé de la langue, tapageur comme la poudre, un peu myope, très alerte, la main droite au gousset, le feutre sur une oreille...

LÉONARD

Ceci est le signalement de M. Eustache, j'imagine ?

SUZETTE

A coup sûr, ce n'est pas celui de Léonard : Léonard est un excellent jeune homme, blond et long, doux et mou, bien peigné du reste, et fort galant dans sa veste bleue; un peu timide, par exemple, toujours sur la pointe des pieds, toujours à voix basse; quand il entre quelque part, chut ! on dirait qu'il y a des malades...

LÉONARD

Les petites fleurs sont capricieuses, demoiselle Suzette; jamais méchantes...

SUZETTE, *lui tendant la main.*

Je ne veux être ni l'une ni l'autre avec vous, Léonard... Que tortillez-vous donc là depuis une heure ?

LÉONARD

La musique que mademoiselle a composée pour son cousin Eustache, et dont elle m'avait demandé une copie...

SUZETTE

Voyons... c'est, ma foi ! très propre, et vous êtes un copiste fort adroit... Sur le clavecin, je vous prie. *(Léonard pose la musique.)* Ah ! Léonard, Léonard ! si vous saviez comme le cœur me bat à l'idée que, dans une heure, mon cousin sera là, à la place où vous êtes, et que je le verrai comme je vous vois.

LÉONARD, *tout bas.*

Oui, mais pas du même œil.

SUZETTE

Par exemple ! j'ai quelque chose qui trouble ma joie, et, comme disent ces messieurs les docteurs, il y a une mouche dans mon gobelet ! il faut que vous me l'ôtiez.

LÉONARD, *à part.*

Elle parle déjà comme le cousin... *(Haut.)* Voyons !

SUZETTE

En toute sincérité, je vous le demande, Léonard, trouvez-vous que je m'en sois un peu corrigée ?

LÉONARD

Corrigée de quoi, demoiselle Suzette ?

SUZETTE

Vous savez bien ce dont je veux parler... la... le... Voyons, le... mon défaut de langue, enfin... Croyez-vous qu'il ait disparu ?

LÉONARD

Ma fine ! demoiselle Suzette, je n'ai jamais pris garde à ce défaut-là chez vous...

SUZETTE

Vous croyez ?... Il est vrai que j'ai fait tout mon possible pour m'en débarrasser, mais ce qui m'enrage, c'est qu'avec les gens dont j'ai l'habitude, avec Brèchemain, avec maman Brigitte, avec vous, enfin avec tous ceux dont la présence ne m'intimide pas, comment dirai-je ? ne m'impressionne pas, vous comprenez...

LÉONARD

J'ai compris, demoiselle Suzette.

SUZETTE

Eh bien ! avec tout ce monde, mon défaut disparaît... j'enfile les *s* les unes après les autres, sans effort ; mais quand je suis troublée, quand je suis émue, avec Eustache, par exemple, oh ! alors *(Riant.)* FA me tient, FA me tient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRIGITTE, BRÈCHEMAIN.

BRIGITTE, *elle entre en coup de vent.*

En route ! en route !

SUZETTE, *passant son fichu.*

Je suis prête.

BRIGITTE

Et Brèchemain ?

BRÈCHEMAIN, *paraissant et faisant claquer un grand fouet.*

Quand on voudra !

BRIGITTE

Vite ! vite ! nous sommes en retard. A propos, Léonard, si vous voulez vous distraire pendant notre absence, faites un brin de toilette à mes faïences, en l'honneur du neveu ; elles sont de la famille aussi !... Que tout flambe et que tout reluise là-dessus, n'est-ce pas ? Surtout ne cassez rien ; adieu, Léonard.

BRÈCHEMAIN

Adieu, Léonard ; n'oubliez pas d'ouvrir un œil sur le jardin : il y a dans le pays des gens qui en veulent à mes groseillers.

SUZETTE, *qui est déjà dehors.*

En voiture ! en voiture !

BRIGITTE, *sur le seuil.*

Léonard, je vous recommande mes faïences.

BRÈCHEMAIN, *en dehors.*

Mes groseillers, Léonard.

LÉONARD, *s'approchant de la fenêtre.*

Bonjour, tout le monde !

SCÈNE V

LÉONARD, *seul à la fenêtre.*

Fouette, cocher ; fouette, mon ami ; tu portes des gens heureux qui vont à une grande fête ! Fouette, Guillaume, encore plus fort, mon garçon ; fouette

pour monsieur le docteur; fouette pour M. Eustache; fouette aussi pour madame Brigitte, qui ne se tient pas d'aise sur les banquettes du char à bancs; fouette pour Brèchemain, qui se mouche et qui pleure de joie; fouette encore pour mademoiselle Suzette, que tant de bonheur a rendue féroce; il faut fouetter, vois-tu, Guillaume; fouette toujours, mais fouette donc, bourreau ! *(Sur ce dernier cri, il vient tomber la tête dans les mains sur le vieux fauteuil.)* Ainsi voilà ce qui m'attendait après quatre années de travaux et de peines; pendant quatre ans j'aurai fait ici une besogne de galérien et d'imbécile, pour l'amour de deux beaux yeux, qui ne m'auront pas une fois regardé ! Ai-je été assez lâche pourtant, assez plat, assez hypocrite? Me suis-je assez longtemps fait l'esclave et le courtisan de toutes les manies de la maison? Pour complaire à M. Brèchemain, j'ai étudié à fond le *Parfait Jardinier;* pour la vieille tante Brigitte, je suis devenu l'adorateur fanatique de la collection du défunt, et tandis que chez mon père on me traitait de fainéant, j'apprenais à copier de la musique pour mettre au net les compositions de mademoiselle Suzette ! A quoi tout cela m'a-t-il servi, pécaïré ? à garder la maison aujourd'hui mercredi, pendant qu'on se porte en foule au-devant de monsieur le docteur. Heureux Eustache ! Lui, du moins, on n'est pas habitué à le voir arriver tous les jours à la même heure, entrer, saluer et s'asseoir de la même façon. Heureux Eustache ! il est loin, il est absent; on parle de lui, on le regrette, on le pleure, on l'aime ! Oh ! oui, heureux Eustache !... Ah ! si j'avais pu m'éloigner à mon tour, si j'avais eu le courage de m'exiler quelque part, peut-être aurait-on songé à moi aussi... « Hé ! hé ! il avait du bon, ce Léonard !... » Qui sait? peut-être... Allons ! Allons ! l'ami, assez de divagations; tu oublies que M. Eustache, le beau docteur, est l'enfant chéri de la maison, et que toi, tu es Léonard, le fils d'un pauvre pasteur du village, Léonard, l'homme timide, l'homme à la veste bleue, Léonard gobe-mouches, Léonard cendrillon, Léonard, enfin ! c'est-à-dire quelque chose entre le valet Guillaume et le chien Moustache; quelque chose qui aime bien et dont on a parfois besoin. *(Il essuie une larme.)* Dame Brigitte avait raison, il me faut un peu de faïence pour me distraire, voyons cela. *(Il commence à épousseter l'étagère.)*

SCÈNE VI

LÉONARD, EUSTACHE.

EUSTACHE

Et vive le bon roi René, patron des étudiants de Provence !

LÉONARD, *se retournant, à part.*

Aïe, le docteur, je parie. Attends ! Attends ! *(Haut.)* Qui va là ? qu'est-ce que c'est ! un voleur ? *(Criant.)* Au secours !

EUSTACHE

Hein ? plaît-il ? qu'est-ce qu'il lui prend à celui-là ? Hé ! l'homme !

LÉONARD

Au secours ! à l'aide ! à moi !

EUSTACHE

Mais taisez-vous donc, imbécile ! Je ne suis pas un malfaiteur, mille diables !

LÉONARD

Ne m'approchez pas ! ne m'approchez pas !

EUSTACHE

Pour le coup, voilà un accueil auquel je ne m'attendais guère.

LÉONARD

Au secours !

EUSTACHE, *s'assied dans le fauteuil.*

Hé! l'ami! puisque vous êtes en voix, appelez donc bien fort ma tante Brigitte, et dites-lui, je vous prie, qu'Eustache vient d'arriver.

LÉONARD, *s'approchant un peu.*

Ah ! c'est vous qui êtes monsieur Eustache ?

EUSTACHE

Aussi vrai que vous vous appelez Léonard.

LÉONARD

Tiens ! vous me connaissez ?

EUSTACHE

Je ne vous connais pas; mais je vous reconnais au portrait que m'ont fait de vous les lettres de Suzon.

LÉONARD, *avec ironie.*

Je suis ressemblant, à ce qu'il paraît.

EUSTACHE, *le toisant.*

Frappant, mon cher ! *(Il se lève.)* Ah çà! monsieur Léonard, maintenant que vous voilà remis de vos frayeurs, vous m'apprendrez, j'imagine, où vous avez caché ma famille ?

LÉONARD, *il se remet à épousseter.*

Votre famille ? je ne sais pas; j'ai entendu dire... *(Se ravisant.)* Ces dames sont allées faire une promenade en voiture, avant dîner. Attrape !

EUSTACHE, *moitié riant, moitié fâché.*

Voilà ce qui s'appelle manquer proprement son entrée !... Comment ! je reviens ici, après dix ans d'absence. J'annonce mon arrivée à son de trompe; je grimpe sur la diligence, la diligence n'allant pas assez vite, je descends à trois lieues de la ferme. Je prends à travers champs, je franchis les fossés, j'enjambe les murs; les paysans me jettent des pierres, les chiens aboient après moi; je sue, je ruisselle, le cœur me bat. Enfin, j'arrive; j'entre, la canne haute, les bras ouverts... Personne, ni ma tante, ni Suzon, ni Brèchemain, ni Guillaume, ni le chien, ni le cheval, personne! Ah! si, un monsieur, qui me prend pour un voleur, et qui appelle la gendarmerie.

LÉONARD, *à part.*

Monsieur le docteur n'a pas l'air satisfait de sa réception.

EUSTACHE

Savez-vous si la promenade sera longue, monsieur Léonard ?

LÉONARD, *sans retourner la tête.*

Jusqu'au dîner, je suppose, monsieur Eustache.

EUSTACHE

Je n'ai plus qu'à me revêtir de patience et à les attendre paisiblement dans un bon fauteuil. *(Il s'assied.)* C'est égal! quoique mon entrée soit manquée, mais là bien manquée, je crois que je vais les embrasser de bon cœur! Cette petite Suzon doit s'être faite si jolie !... N'est-ce pas, Léonard ?

LÉONARD

Vous dites, monsieur Eustache ?

EUSTACHE

Je dis que Suzon doit être plus jolie que jamais.

LÉONARD

Heu! toujours la même...

EUSTACHE, *se levant.*

Ah çà ! qu'est-ce qu'il peut donc fourrager là-dessus depuis une heure. *(Il s'approche.)* Eh ! bon Dieu ! les faïences de tante Brigitte que je ne reconnaissais plus... pauvre vieille tante ! lui en ai-je cassé de ces assiettes, quand j'étais gamin, et chaque fois c'étaient des cris, des scènes, des colères. Excellente femme, va ! *(Il veut toucher les assiettes.)*

LÉONARD

Oh ! ne touchez rien, monsieur Eustache; je vous en conjure, un malheur est si vite arrivé.

EUSTACHE

Voulez-vous dire que je suis plus maladroit que vous, monsieur Léonard ?

LÉONARD

Je ne l'entends pas ainsi, monsieur Eustache; ce n'est que l'habitude qui vous manque.

EUSTACHE

Allons donc, l'habitude! Je joue avec ces choses-là comme avec le premier bilboquet venu.

LÉONARD

C'est à Aix que vous avez appris, alors ?

EUSTACHE

Oui, monsieur le plaisantin, c'est à Aix que j'ai appris, et tenez, vous qui raillez si finement, mais qui n'osez toucher à ces assiettes qu'en tremblant et du bout de vos doigts de coton, donnez-m'en une grande ou une petite à votre gré.

Je vais, pendant une heure, vous la faire tourner comme un derviche au bout de la canne que voici.

LÉONARD

Vous ne ferez pas cela, monsieur Eustache; ces faïences me sont confiées, et c'est moi qui suis responsable en cas d'accident.

EUSTACHE

Puisque je vous dis qu'il n'y a pas d'accident possible.

LÉONARD

Après tout, que monsieur Eustache fasse comme il lui plaira; mais de tout ce qui peut arriver, je me lave les mains par avance.

EUSTACHE

Encore ! mais, grand Saint-Thomas que vous êtes, regardez-moi donc si vous ne me croyez pas. *(Il ajuste une assiette au bout de sa canne.)*

LÉONARD, *à part.*

Je donnerais bien gros pour que dame Brigitte entrât, juste à ce moment.

EUSTACHE, *continuant son exercice.*

Il faut d'abord que la main se fasse !

LÉONARD, *à part et dépité.*

Vous verrez qu'il ne la cassera pas.

EUSTACHE

Monsieur Léonard trouve-t-il toujours que l'habitude nous manque ?

LÉONARD, *à part.*

C'est qu'il est adroit comme un singe.

EUSTACHE

Si j'avais mon autre canne avec moi, vous en verriez bien d'autres.

LÉONARD

Sans vous flatter, monsieur Eustache, vous me semblez de première force; mais nous avons dans le village quelqu'un qui vous rendrait encore des points.

EUSTACHE, *s'arrêtant.*

Me rendre des points, à moi, pauvre garçon ! Sachez donc qu'à ce jeu-là comme au jeu de paume et au jeu de quilles, et au jeu d'osselets, et à l'escrime, et au bâton, et à la boxe, et au chausson, je suis le roi de la ville d'Aix; mais quel est ce quelqu'un, je vous prie ?

LÉONARD

Un membre du conseil municipal, le cousin du tambour de la mairie...

EUSTACHE

Et ce conseiller municipal, que fait-il de si prodigieux, — pour voir ?

LÉONARD

Oh ! lui, il ne se contente pas de faire valser une assiette au bout d'un bâton; il prend deux, trois, quatre, cinq, six assiettes, et il jongle avec.

EUSTACHE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! mais c'est le B, A, BA du métier, cela. *Rosa*, la rose; *bonus*, *bona*, *bonum*. Les verbes actifs veulent l'accusatif. Mais votre conseiller municipal est un élève de première année. Ah ! ah ! ah !

LÉONARD

Alors, vous, monsieur Eustache, vous sauriez jongler avec six assiettes ?

EUSTACHE

Autant d'assiettes que vous voudrez, et sur l'heure même, si je n'avais pas le bras engourdi...

LÉONARD

Nenni ! nenni ! nous jouons ici un jeu trop dangereux pour le faire durer plus longtemps...

EUSTACHE

Je vais vous prouver qu'il n'y a pas le moindre danger...

LÉONARD

Non, monsieur Eustache, croyez-moi.

EUSTACHE

Laissez-moi donc tranquille à la fin des fins, vous m'ennuyez...

LÉONARD

Après tout, cassez et brisez à votre aise; je continue à m'en laver les mains.

EUSTACHE

Je suis sûr de moi. *(Il jongle et les assiettes tombent.)*

LÉONARD

Patatras ! une de cassée. Je l'avais bien dit.

EUSTACHE

Quoi ? qu'est-ce que vous m'avez dit ? que j'aurais juste le soleil dans les yeux ? votre conseiller municipal ne jongle pas avec le soleil dans les yeux, par hasard ? *(Il va prendre d'autres assiettes.)*

LÉONARD, *effaré.*

Vous allez recommencer ?

EUSTACHE

Je recommence. *(Il tourne le dos au soleil et continue son exercice.)*

LÉONARD

Moi aussi. *(Il fait le geste de se laver les mains ; nouvel accident, deux assiettes tombent.)*

EUSTACHE

Pour le coup, c'est trop fort !

LÉONARD

Il y en a deux cette fois.

EUSTACHE

Je les crois ensorcelées, ces coquines-là; elles étaient cassées avant d'arriver à terre.

LÉONARD, *ramassant les assiettes.*

Que va dire dame Brigitte ? Des faïences qui lui venaient de son mari... Ah ! mon Dieu ! voici justement la voiture qui revient... Vite ! vite !

EUSTACHE

Eh bien, quoi ! qu'y a-t-il ? ne dirait-on pas que tante Brigitte me fait peur ?

LÉONARD

Alors vous préférez laisser tout au milieu, comme cela ?

EUSTACHE, *un peu troublé.*

Au fait, la bonne femme est un peu sensible, surtout à l'endroit de la collection de feu mon oncle ; vous avez peut-être raison, monsieur Léonard ; mais où diable enfouir tous ces cadavres ?

LÉONARD

Oh ! je sais une jolie petite cachette. *(Il sort à gauche emportant les débris dans un pan de sa veste.)*

SCÈNE VII

EUSTACHE, BRIGITTE, SUZETTE, BRÈCHEMAIN, *puis* LÉONARD.

BRIGITTE

Où est-il ? où est-il ?

EUSTACHE

Dans vos bras, ma tante.

BRIGITTE

Eustache, mon enfant ! *(Elle l'embrasse.)* Comme il est beau ! comme il a grandi ! que je l'embrasse encore !

BRÈCHEMAIN

Prêtez-le-moi, dame Brigitte, prêtez-le-moi, je vous le rendrai...

EUSTACHE

Eh ! voilà mon vieux Brèchemain, plus vert, plus gaillard, plus jeune que jamais...

BRÈCHEMAIN, *très ému.*

C'est le plaisir de vous voir qui me rajeunit, mon bon monsieur Eustache.

EUSTACHE

Et Suzette ?

BRIGITTE

Elle est là... Eh bien, Suzette ?

EUSTACHE, *allant à Suzette restée debout près de la porte.*

Bonjour, Suzon.

SUZETTE, *bas et émue.*

Bonjour, mon cousin.

BRIGITTE

Ah çà ! qu'est-ce qu'il lui prend à cette petite fille ! Tout à l'heure encore elle bavardait, elle gambadait et maintenant la voilà muette, pâle, tremblante. Suzette, qu'as-tu, mon mignon ? Suzette ! Eh !

EUSTACHE

Ma cousine est peut-être malade ?

SUZETTE

Oh ! ce n'est rien... la voiture... la chaleur... J'étais sortie sans ma capeline, le soleil...

BRÈCHEMAIN

Ta... ta... ta... la voiture, la capeline, le soleil, et le cousin donc ?

EUSTACHE, *prenant la main de Suzette.*

Comment ? Suzette ; c'est moi qui...

BRIGITTE

Et sans doute, c'est toi qui... *(Suzette cache sa figure dans les bras de sa mère.)* Nous l'aimons tant, ce mauvais sujet-là !

EUSTACHE

Eh bien ! vrai... l'émotion et la joie que ma présence vous cause à tous me

rendent heureux et fier comme je ne saurais dire; — entre nous, j'avais été un peu fâché en arrivant, de trouver la maison vide et tout le monde à la promenade.

BRIGITTE

Tu savais pourtant que nous étions allés au-devant de toi.

SUZETTE

Oui, méchant, et cela nous a même bien bouleversés de voir la diligence arriver au Grand-Ménil, sans Eustache; c'est de là que je tenais mon envie de pleurer...

EUSTACHE

Mais M. Léonard ne m'a rien dit de tout cela... selon lui vous étiez allés prendre l'air.

LÉONARD, *qui s'est approché à pas de loup.*

Dame ! je ne savais guère ce que je disais en ce moment; M. Eustache est entré si brusquement...

EUSTACHE

Que M. Léonard m'a pris pour un malfaiteur et s'est bravement enfui vers la porte en criant : « A la garde. » *(On rit.)*

SUZETTE

Comment ? Léonard, vous avez peur des voleurs à ce point-là... on prend un fusil, morbleu !

BRÈCHEMAIN

L'ami Léonard a comme bien des gens assez d'esprit pour inventer la poudre, pas assez de courage pour s'en servir...

LÉONARD, *à part.*

Ah ! monsieur le docteur, je vous revaudrai tout cela...

BRIGITTE

Allons ! allons ! n'accablez pas ce pauvre Léonard; quand Eustache aura fait plus ample connaissance avec lui, il verra comme nous que dans ce grand poltron il y a un garçon excellent, bien élevé, plein d'obligeance, surtout très soigneux.

BRÈCHEMAIN, *qui causait avec Suzette.*

Notre demoiselle a raison, dame Brigitte, M. Eustache doit avoir les dents terriblement longues.

BRIGITTE

Le fait est, mon beau neveu, que tu les avais autrefois d'une fort jolie longueur et que si elles ont grandi comme le reste...

EUSTACHE, *riant.*

Comme le reste, ma tante.

BRIGITTE

Embrasse-moi vite alors : je n'ai pas de temps à perdre pour mon dîner. Père Brèchemain, tu vas envoyer Guillaume à la basse-cour et toi-même iras tordre le cou à ta plus belle salade.

EUSTACHE

Oh ! les salades de Brèchemain ! j'en ai la bouche encore toute parfumée...

BRÈCHEMAIN

Et mes pois gourmands, dont vous parliez dans votre lettre ? c'est ça qui est fameux.

BRIGITTE

Surtout servi dans ces belles assiettes à fleurs bleues, que ton oncle aimait tant. *(Mouvement d'Eustache.)* Qu'as-tu ?

EUSTACHE

Rien... J'ai faim.

SUZETTE

Pauvre Eustache ! tout le monde songe à lui faire fête, personne à lui faire à dîner.

BRIGITTE

Elle a raison; allons ! Brèchemain, à ta salade...

BRÈCHEMAIN

C'est juste; à vos fourneaux, dame Brigitte...

LÉONARD, *toussant pour montrer qu'il est là.*

Hum ! hum !

BRIGITTE

Oui, oui, Léonard; c'est convenu, vous dînerez avec nous.

LÉONARD

C'est beaucoup d'honneur, dame Brigitte.

BRIGITTE, *à Brèchemain.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

BRÈCHEMAIN

Dame ! puisque vous restez...

EUSTACHE

Allons ! bon, vous verrez que ce fameux dîner s'en ira en conversations.

BRIGITTE

Je m'en vais. *(Elle s'éloigne et revient sur ses pas.)* A propos, Eustache.

BRÈCHEMAIN, *revenant.*

Hein ?

BRIGITTE

Rien... rien... *(Elle sort à gauche et Brèchemain par le fond.)*

SCÈNE VIII

SUZETTE, LÉONARD, EUSTACHE.

EUSTACHE

Çà ! ma petite Suzon, puisque c'est toi qui me tiens compagnie, viens t'asseoir ici, près de moi, sous ce grand rayon de soleil qui nous a vus tant de fois rire et jouer ensemble... Je te dis que c'est le même, je le reconnais. *(Suzette*

s'approchant de lui.) Enfin, je vais pouvoir te regarder à mon aise et reprendre où nous l'avions laissé notre cher bavardage du temps jadis !... Oh ! Suzette, si tu savais de combien de bonnes choses j'ai le cœur rempli, et quel ineffable plaisir j'éprouve à me trouver ici... tout ce qui m'entoure, ces meubles, ces vieux meubles sous lesquels nous courions comme un couple de souris, ces chers coins où l'on se blottissait pour lire *Robinson Crusoé*, cette tapisserie, ces dessins, ces fleurs, toutes ces choses de mon passé, je les reconnais et je les aime... toi aussi, toi surtout, Suzette, ma jolie Suzette d'autrefois, ma belle Suzette d'aujourd'hui, je te reconnais.

LÉONARD, *même jeu que précédemment.*

Hum ! hum !

EUSTACHE, *baissant la voix.*

Voici par exemple un meuble nouveau, que je ne reconnais pas et que je n'aime guère...

SUZETTE, *même ton.*

Oh ! il n'est pas gênant.

EUSTACHE

C'est égal, je demande qu'on le déménage...

SUZETTE, *haut.*

Léonard !

LÉONARD

Demoiselle Suzette ?...

SUZETTE

M. le pasteur n'est pas prévenu que vous dînez avec nous, vous feriez sagement, je crois, d'aller l'avertir.

LÉONARD

J'y vais de ce pas, demoiselle Suzette.

EUSTACHE

A revoir, monsieur Léonard.

LÉONARD

Bonjour, tout le monde. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

SUZETTE, EUSTACHE.

EUSTACHE

Il vient ici tous les jours, ce grand dadais ?

SUZETTE

Et même plusieurs fois par jour.

EUSTACHE

Pour quoi faire ?

SUZETTE

Ça l'amuse.

EUSTACHE

Et toi, cela t'amuse-t-il ?

SUZETTE

Léonard est si complaisant, si tu savais ; il trouve tant de façons de se rendre utile ! Aujourd'hui, c'est des plantes rares qu'il apporte à Brèchemain, une autre fois...

EUSTACHE

Et pour toi, quelle est son utilité ?

SUZETTE

Dame ! quand maman et Brèchemain sont occupés, ce qui arrive souvent, j'ai toujours, grâce à Léonard, quelqu'un à qui parler de...

EUSTACHE

De ?

SUZETTE

De... vine !...

EUSTACHE, *avec animation.*

Vraiment, Suzette, tu parlais de moi pendant mon absence ? Tu songeais à moi, vraiment ?

SUZETTE

Si j'en parlais, si j'y songeais; mais de qui pouvais-je parler, Dieu juste ! à qui pouvais-je songer ? ma mère et Brèchemain n'ont jamais quitté la maison... raisonnablement, je ne pouvais songer à eux... Léonard ? Oh ! celui-là, il peut cesser toutes visites et s'en aller là-bas d'où tu viens et même plus loin, peut-être m'arrivera-t-il de parler de lui, mais pour y songer, jamais !

EUSTACHE

Alors, nos beaux projets d'il y a dix ans, quand nous jouions ici même; nos belles promesses de l'autre année, quand tu es venue me voir là-bas, projets d'enfants, promesses plus sérieuses, l'absence n'a rien changé à tout cela ?

SUZETTE

L'absence ne peut rien contre les affections sincères.

EUSTACHE

Pourtant nous avons à Aix un fameux proverbe sur les absents...

SUZETTE

Méfie-toi des proverbes d'Aix, ce sont des gascons.

EUSTACHE

C'est vrai... *(Un moment de silence.)* Suzette.

SUZETTE, *devant le piano.*

Mon cousin ? *(Embarrassée, rougissante, elle fait courir sa main sur le piano.)*

EUSTACHE, *tressautant.*

Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela ? *(Il reste debout derrière elle, lui tenant la taille.)*

SUZETTE

Quoi ? mon piano ?

EUSTACHE

Tu appelles ça un piano, merci. *(Il l'embrasse.)* C'est clavecin que tu devrais dire, et encore épinette serait mieux, quoique ceci tienne plutôt de la mandoline ou de l'harmonica.

SUZETTE

Méchant, voilà comment tu traites un vieil ami ?

EUSTACHE

Comment ? un vieil ami ? Est-ce que ce serait...

SUZETTE

Mais, oui, toujours le même.

EUSTACHE

Vraiment! c'est là ce fameux piano sur lequel l'illoustre senor Fonseca venait te donner tes leçons trois fois par semaine ? Allons donc ! veux-tu rire ? l'autre était un piano-forte superbe, majestueux et vaste comme un orgue, luisant comme un miroir. Oh! je me le rappelle fort bien ; il y avait un *mi* qui ne marchait pas... Veux-tu que je te chante le premier air que tu as joué dessus ? Un air adorable que je me suis souvent fredonné, tout seul, là-bas, dans ma petite chambre ; c'étaient deux mesures de boléro, t'en souviens-tu ?

SUZETTE, *souriant.*

Parfaitement ; je me souviens même qu'en ce temps-là, cet air adorable avait le don de t'agacer beaucoup...

EUSTACHE

Pas celui-là... un autre peut-être...

SUZETTE

Si, si, celui-là, le même, joué sur l'harmonica que voici...

EUSTACHE

Eh bien ! sais-tu, Suzette, puisque rien n'est changé ici dedans, ni le piano, ni le cœur, ni le reste, nous allons reconstruire une de nos belles heures dorées d'autrefois ; prends ton tabouret, moi je prends ma chaise, toi là, moi ici ; tes doigts sur le clavier, mon oreille contre le piano ; en route maintenant, et vive la musique pour évoquer le souvenir !

SUZETTE, *assise au piano.*

Mais tu plaisantes... mais que veux-tu que je te joue ? Mais je ne sais rien.

EUSTACHE

Oh! ne dis jamais cela, Suzette, je t'en prie : « Je ne sais rien ! » C'est le début éternel des sonates interminables et des poèmes qui n'en finissent plus... tous les accapareurs de pianos et de coins de cheminées commencent par là : « Je ne sais rien ! » Ne dis pas que tu ne sais rien, Suzette.

SUZETTE

Que veux-tu que je te dise? je ne vois rien à te jouer, moi; je n'ai pas de mémoire, je n'ai pas de musique.

EUSTACHE

Bah! la première chose venue, une mesure de quoi que ce soit, pourvu qu'il n'y ait pas de variations dedans... Est-ce qu'on a besoin de musique pour cela? Et d'ailleurs en voilà de la musique. *(Il prend la romance posée sur le clavecin.)*

SUZETTE

Oh ! non ! Eustache, pas cela; tu te moquerais trop de moi...

EUSTACHE

Des variations?

SUZETTE

Pas précisément... mais...

EUSTACHE, *rassuré.*

Si ce ne sont pas des variations, pourquoi veux-tu que je m'en moque... j'aime la musique, diavolo ! pas les variations par exemple. *(Il ouvre la romance.)* Hein?... tiens... tiens...

SUZETTE, *suppliant.*

Eustache...

EUSTACHE

Ah çà ! mais... comment... comment... tu ne m'avais jamais dit...

SUZETTE

Non, je ne veux pas...

EUSTACHE, *lisant.*

« Le Retour des lilas », paroles et musique de mademoiselle S..., dédié à son cousin Eust... Je crois bien qu'on n'a pas besoin de musique ici ! A quoi bon ? Quand on en fait...

SUZETTE

Eustache ! Eustache ! si tu ris, je vais pleurer; prends garde.

EUSTACHE

Il ne faut pas pleurer, diable ! il faut chanter... Voyons ! voyons ! ce Retour des lilas...

SUZETTE

Non, jamais devant toi...

EUSTACHE

Jamais devant moi ? Devant qui, alors ? Devant Léonard ? Pourquoi me dédier des romances, si tu les chantes à tout le monde et pas à moi ?

SUZETTE

Tu étais si loin quand j'ai fait mes Lilas, je n'oserais plus maintenant.

EUSTACHE

Eh bien ! Suzon, puisque tu oses quand je ne suis pas là, figure-toi que je n'y suis plus, ne regarde pas de mon côté; suppose-moi très loin, en voyage, absent, et chante comme si j'étais à Aix, ou sinon, prends garde, j'y retourne, tu chanteras bien alors. *(Suzette pousse un soupir et commence la ritournelle après avoir toussé.)* — *(Eustache entre ses dents :)* Qui se serait douté de cela, pourtant ?

SUZETTE, *se retournant.*

Hein ?

EUSTACHE

Rien ! ta ritournelle est charmante... Continue...

SUZETTE, *d'une voix tremblante.*

Il m'a promis de revenir,
Quand les lilas auraient des fleurs nouvelles...
Mon Dieu ! *fi* les lilas n'allaient pas refleurir...

EUSTACHE

Comment dis-tu ?

SUZETTE

Quoi ?

EUSTACHE

Le dernier vers, reprends le dernier vers : Mon Dieu! si les lilas...

SUZETTE

Mon Dieu ! *fi* les lilas n'allaient pas refleurir...

EUSTACHE

Mon Dieu ! si les lilas n'allaient pas...

SUZETTE

C'est bien ce que je dis : Mon Dieu ! *fi* les lilas n'allaient...

EUSTACHE

Mais non, mais non, tu dis toujours : Mon Dieu ! *fi* les lilas... C'est : Mon Dieu ! *si* les lilas...

SUZETTE, *intimidée, essayant encore.*

Mon Dieu ! *fi*...

EUSTACHE

Par ma barrette ! on dirait qu'elle le fait exprès; c'est cependant fort simple. « Mon Dieu ! si les... » Voyons ! dis avec moi : Mon Dieu !...

SUZETTE, *décontenancée tout à fait, est prise d'un violent défaut de langue.*

Mais, Eu*f*ta*f*e, tu *f*ais bien que j'ai un défaut de langue qui m'interdit les *f*, *f*urtout quand je *f*uis intimidée; tu le *f*ais bien, mé*f*ant, pui*f*que dans ta lettre de *f*e matin...

EUSTACHE

Franchement, ma pauvre petite, je ne me souvenais pas que ce fût aussi prononcé... Sans quoi, au lieu de t'en faire mon compliment, je t'aurais engagée dans toutes mes lettres à te débarrasser...

SUZETTE

Merci pour vos conseils, mon cousin; par bonheur, tout le monde n'est pas de votre avis, et tout à l'heure encore, ici même, quelqu'un me complimentait sur ce qui vous blesse tant.

EUSTACHE, *souriant.*

Pardon, Suzette; M. Léonard n'a pas les mêmes raisons que moi pour se plaindre de ton infirmité; il s'appelle Léonard, lui; mais moi, je m'appelle Eu*ftafe*.

SUZETTE, *indignée.*

Oh ! *(Elle se lève, chiffonne la romance et la jette dans un coin.)* Mon cousin, si l'absence vous a fait oublier mon défaut de langue, l'absence m'avait fait oublier aussi votre défaut de cœur; vous vous êtes chargé de me le rappeler... merci !

EUSTACHE, *toujours souriant.*

Veu ! veu ! veu ! Hou ! le vilain petit amour-propre ! Bon ! des larmes maintenant, là ! là ! Suzette, ma mie, sèche tes jolis yeux et ne te chagrine pas à propos de mouches; tu sais bien comme je suis, Suzon, toujours le même, brutal, étourneau, brise-vitres, mais rien de plus... Voyons ! pardonne-moi et recommence ta petite musique, veux-tu ? Je ne te dirai plus rien; d'ailleurs, je te cherchais une querelle d'Allemand, qu'est-ce que cela fait, je te demande, qu'on dise : Mon Dieu ! *fi* les lilas, ou : Mon Dieu ! *si* les lilas ? Est-ce qu'on écoute les paroles d'une romance ?... Et du reste, si l'on écoute les tiennes qui sont charmantes, bast ! on comprendra tout de même malgré la prononciation... on croira que tu méprises les lilas, que tu en fais fi et que tu dis : Fi les lilas ! Fi donc les lilas ! hein ? C'est ingénieux ! Voyons, Suzette, une ! deux ! trois ! boute ! pousse ! Embrasse-moi.

BRIGITTE, *en dehors, effarée.*

Suzette !

SUZETTE

Oh ! mon Dieu ! maman qui m'appelle, et mes yeux qui sont tout rouges. *(Elle essuie ses yeux.)*

BRIGITTE, *en dehors.*

Suzette ! Suzette !

SUZETTE

Qu'est-ce qu'il y a ?... Je viens. *(Elle va vers la cuisine.)*

EUSTACHE, *courant après elle.*

Un baiser avant de sortir.

SUZETTE, *très radoucie.*

Ni avant, ni après, tu es trop méchant. *(Elle s'échappe et sort.)*

SCÈNE X

EUSTACHE, *seul.*

Ma foi ! l'interruption vient à propos : je ne savais plus qu'inventer pour guérir ce grand désespoir... Était-elle charmante ainsi, toute rouge et baignée de larmes, comme une reine-claude à la rosée de trois heures, et n'est-ce pas dommage qu'un si beau fruit porte son ver comme les autres ! Dieu me pardonne ! je crois qu'elle appelle cela un défaut de langue... Non ! certes, ce n'est pas un défaut... c'est un vice, un vice épouvantable, fait pour empoisonner toutes les ivresses du tête-à-tête... Que diantre voulez-vous faire d'une femme qui s'appelle *Fuvette*, et qui vous appelle *Euftafe* et qui vous dit *ve vous vaime !* A distance et de souvenir, on trouve cela charmant; cela vous accroche l'oreille, cela chatouille, cela caresse; mais de près, dans le tête-à-tête... *(En parlant, il s'est allongé dans le fauteuil et se met à bâiller.)* Décidément, je trouve qu'au lieu d'aller au-devant de la diligence, il eût été plus sage de m'attendre ici, la soupe au chaud, le vin au frais. C'est qu'il est très tard. Voilà le soleil qui commence à dégringoler là-haut de branche en branche... A cette heure-ci, tous mes camarades les étudiants sont déjà sur le cours à jouer au mail pour faire la digestion... Ah ! quand on a bien dîné rien ne vaut une bonne partie de mail, à douze ou quinze joyeux compagnons, entre deux haies de spectateurs, avec de la bière de Beaucaire qu'on boit pendant les entr'actes sur de petites tables vertes. *(Tristement, en regardant autour de lui.)* Je crois qu'on va manquer de bien des choses ici. *(Autre bâillement.)* Singulière nature que la mienne ! A cette grosse fièvre de joie qui me tenait tout à l'heure,

subitement et sans raison succède une lassitude effroyable... Oui, maintenant que j'ai revu et embrassé tout mon monde, il me semble que rien ne me retient ici et que, bonsoir ! je n'ai plus qu'à tirer mes grègues... Pour bien faire, il faudrait que ce fût toujours le moment où l'on arrive, le joyeux quart d'heure des embrassements et des poignées de mains : « Comment vas-tu ? Comme il a grandi ! » Dix minutes d'enthousiasme, et puis, et puis... Bah ! chassons ces méchantes idées, et surtout ne troublons pas la joie de ces braves gens pour un petit accès nostalgique *(Il tire une allumette de la poche de son gilet.)* qui va disparaître dans la fumée d'un londrès... Comment ! pas de cigares. Ah ! si, en voilà un. *(L'allumette touche à sa fin.)* Bon ! plus une allumette ! c'est que je me brûle les doigts. *(Il aperçoit, en se penchant, la romance tombée près du fauteuil, met le pied dessus et en déchire un morceau étourdiment.)* Voilà mon affaire ! *(Il tortille le papier et allume son cigare.)* C'est exquis. *(Se levant tout d'un coup.)* Aïe ! et ma tante, qui s'évanouit à l'odeur du tabac, je l'avais oublié ! Elle m'a fait cependant une assez jolie scène, le jour de ma première cigarette. *(Il va pour éteindre son cigare, puis se ravisant.)* Ma foi, je ne l'éteins pas; j'aime mieux aller fumer dehors, le nez au ciel, le dos sur l'herbe. En passant, je reverrai tous mes anciens amis, le chien Moustache, ces grands platanes que j'ai tant de fois escaladés et la large pierre luisante sur laquelle je jouais aux billes devant le puits... Bah ! le cigare, le grand air, le souvenir, tout cela me fera prendre patience jusqu'au dîner. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE XI

SUZETTE, DAME BRIGITTE.

Elles entrent par la gauche; Suzette soutient sa mère abattue.

BRIGITTE

Je n'accuse personne, Suzette, personne; seulement des émotions pareilles sont terribles à mon âge !... tu le comprends, n'est-ce pas. *(Elle tombe dans un fauteuil et flaire à droite et à gauche en parlant.)* Va ! c'est une cruelle chose, quand vous êtes vieux, de voir s'en aller avant vous une bonne part de ce que vous aimez...

SUZETTE

Quel guignon ! faut-il que ce pauvre Léonard ait eu la main malheureuse ! car enfin il n'y a que lui qui ait touché...

BRIGITTE

Ne dis pas cela, ma fille; Léonard n'est pour rien dans tout cela, j'en suis bien sûre... Léonard ne casse pas, lui; il a trop de cœur et trop d'adresse. Non ! non ! ce n'est pas Léonard...

SUZETTE

Tu as raison, maman; ce n'est pas Léonard. Ce doit être Moustache, qui, pendant notre absence, aura fourragé ici dedans.

BRIGITTE

Ne dis pas cela, ma fille. Brave chien ! il aime trop sa vieille maîtresse pour lui faire une si grande peine. Non ! non ! ce n'est pas Moustache.

SUZETTE

Pourquoi ne serait-ce pas Moustache ? Voyons, il est curieux comme un domestique, partout il faut qu'il mette son museau, et quand il met le museau... dame ! il met les pattes...

BRIGITTE, *ironiquement.*

Oui, c'est cela, Moustache est monté sur une chaise, Moustache a pris les trois assiettes sur l'étagère d'en haut.

SUZETTE

Léonard les avait peut-être descendues.

BRIGITTE

Puis, une fois les assiettes cassées, Moustache, toujours Moustache, a porté les débris à la cuisine et les a cachés dans le buffet, sous les serviettes, *(Avec indignation.)* oui, sous les serviettes, sous la mienne ! C'est là que j'ai retrouvé mes pauvres faïences, ou du moins ce qu'il en restait. Vois-tu, Suzette, Moustache n'est pas assez étourdi pour aller cacher les preuves de son crime sous ma serviette, à l'heure du dîner... Non ! non ! ce n'est pas Moustache.

SUZETTE, *elle se met à genoux devant sa mère et lui prend les mains.*

Voyons ! chère petite mère, ne te chagrine pas ainsi... Dans toutes les grandes

villes, à Aix, par exemple, il est des gens très habiles à raccommoder toutes sortes de choses, eh bien ! quand mon cousin retournera...

BRIGITTE, *ironique.*

Ah ! oui ! ton cousin ! où est-il passé, ton cousin ?

SUZETTE, *avec un peu d'embarras.*

Au jardin, sans doute... avec Brèchemain... Il était là, il n'y a qu'un instant... Miséricorde ! maman, comme te voilà pâle ! qu'est-ce que tu as ? tu souffres ?

BRIGITTE

Vite ! vite ! les fenêtres, ouvre les fenêtres... encore, encore. Ah ! je sais ce que c'est maintenant...

SUZETTE, *épouvantée.*

Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ?

BRIGITTE

Mon flacon ! donne-moi mon flacon ! là-bas, sur la cheminée. *(Elle respire le flacon.)* Aussi... j'éprouvais... depuis tout à l'heure... un malaise... un je ne sais quoi... Est-ce que tu n'éprouves rien, toi ?

SUZETTE

Non !

BRIGITTE

Comment ! tu ne sens pas, tu n'as pas senti une odeur épouvantable *(Baissant la voix.)* comme si quelqu'un avait fumé.

SUZETTE

Oh ! maman !

BRIGITTE, *éclatant.*

Je te dis qu'on a fumé, Suzette ! C'est la seconde fois que je la rencontre, cette odeur maudite du tabac, et je la reconnais, quoiqu'il y ait bien dix ans de cela.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BRÈCHEMAIN.

BRÈCHEMAIN, *il entre en brandissant un râteau.*

C'est une infamie !

SUZETTE

Ah ! mon Dieu ! encore !

BRÈCHEMAIN

Je dis que c'est une infamie épouvantable, et que si je les découvre, nom d'un bleu ! voilà qui leur fera passer le goût de la maraude !

BRIGITTE

Qu'est-ce qu'on t'a fait, à toi, mon pauvre Brèchemain ?

BRÈCHEMAIN

Ce qu'on m'a fait, dame Brigitte ? allez voir au fond du jardin, là-bas, où j'avais planté mon grand carré de salades; allez-y voir, dame Brigitte. Vous saurez alors ce qu'on m'a fait... Ah ! les gueux ! Ah ! les régicides ! Ils ont tout fouillé, pillé, violé, saccagé... La clôture est à bas, la salade meurtrie à coups de talons de bottes... romaine, laitue, chicorée, tout ! mon cassis, mes artichauts, mes fraises, mes groseilles... ils n'ont rien épargné, rien, pas même un pauvre petit persil, jaune vert, tout frais semé, qui aurait attendri une bande de Mexicains...

SUZETTE

Pauvre Brèchemain !

BRÈCHEMAIN

Et moi qui ne me doutais de rien, moi qui tout tranquillement venais d'aider Guillaume à tordre le cou à notre plus belle dinde... Vous pensez, quand je suis arrivé là et que j'ai vu cette orgie, ce massacre, cet abattoir ! Ah ! malheur ! si j'en avais tenu un ! alors la colère m'a pris, j'ai empoigné un râteau et... et... je suis venu tout vous raconter d'une haleine.

BRIGITTE

Touche là, mon pauvre vieux, touche là; ils ne pouvaient pas épargner tes salades, ceux qui n'avaient pas respecté les faïences du défunt.

BRÈCHEMAIN

Les faïences ? est-ce qu'on aurait fait aussi du mal aux faïences ?

BRIGITTE

Les trois plus belles pièces de la collection... brisées, en morceaux ! deux grands plats, une assiette.

BRÈCHEMAIN

Oh !

BRIGITTE

On m'aurait demandé les trois doigts de ma main, que je les aurais donnés en souriant pour conserver ces trois pièces.

BRÈCHEMAIN

Et moi, dame Brigitte, songez donc ! un amour de petite chicorée, toute blanche et si bien frisée...

BRIGITTE, *montrant l'étagère.*

Elles étaient là... depuis la mort de mon pauvre homme.

BRÈCHEMAIN

Des groseilles qui devenaient plus grosses que des prunes.

BRIGITTE

Et j'espérais bien les y voir jusqu'à mon dernier souffle.

SUZETTE, *attendrie.*

Maman !... maman !... tu vas me faire pleurer...

BRÈCHEMAIN

Mais enfin, il y a donc un mauvais génie qui s'est glissé dans la ferme ? Où est-il ? quel est-il ? puisqu'il est venu, qu'il revienne, *(Brandissant le râteau.)* qu'on lui parle un peu face à face, entre les deux oreilles ! *(La porte s'ouvre; entre Léonard.)*

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD

Bonjour, tout le monde.

BRÈCHEMAIN

Vous voilà, vous ! *(Il jette son râteau et lui saute à la gorge.)* Vous venez bien... Ah ! c'est comme ça que vous gardez les potagers qu'on vous confie.

LÉONARD

Mais vous me faites mal, monsieur Brèchemain.

BRIGITTE, *arrachant Léonard des mains du jardinier.*

Allons ! tiens-toi, mon vieux, tiens-toi; que diable ! on laisse les gens s'expliquer d'abord.

LÉONARD

Oui... oui... qu'on s'explique...

BRIGITTE

Remettez-vous, Léonard, tâchez de répondre à mes questions...

LÉONARD

Oui, dame Brigitte.

BRIGITTE

Qu'êtes-vous devenu pendant que nous trottions vers le Grand-Ménil ?

LÉONARD

Je n'ai pas bougé d'ici, dame Brigitte.

BRIGITTE

Ne vous êtes-vous pas éloigné un instant ?

LÉONARD

Pas une minute.

BRÈCHEMAIN, *furieux.*

Mais alors, c'est lui qui...

BRIGITTE, *à Brèchemain.*

Tais-toi. *(A Léonard.)* Avez-vous épousseté là-dessus comme je vous en avais prié ? *(Elle montre l'étagère.)*

LÉONARD

Oui, dame Brigitte, j'étais même en train quand M. Eustache est venu.

BRÈCHEMAIN

Au fait, où est-il, Eustache ? je n'y pensais plus...

BRIGITTE

Tais-toi... et alors, Léonard ?

LÉONARD

Alors, M. le docteur a commencé ses exercices...

BRIGITTE

Des exercices ! Quels exercices ?

LÉONARD

Oh! des exercices très forts qu'on leur fait faire là-bas dans leur institution ; c'est très joli !

SUZETTE, *à part.*

Je respire.

BRIGITTE

Drôle d'idée de se mettre au travail en arrivant.

LÉONARD

La vue de ces assiettes a tenté M. le docteur...

BRIGITTE

La vue de ces assiettes ?

LÉONARD

Mais oui, il paraît qu'on leur apprend à faire danser des assiettes au bout de leur canne : c'est dans le règlement.

BRIGITTE

Ah ! je l'avais deviné... C'est Eustache qui a cassé ma faïence.

LÉONARD

Mais non ! mais non ! dame Brigitte.

SUZETTE

Mais non ! mais non ! maman.

LÉONARD

Ce n'est pas en jouant comme cela *(Il fait le geste de la danse des assiettes, au bout de la canne.)* que le malheur est arrivé. C'est en jonglant comme ceci, ce qui est autrement difficile.

BRIGITTE, *lui sautant au collet.*

Mais, scélérat, tu l'as donc laissé faire ?

SUZETTE

Oh ! maman ! maman !

LÉONARD

J'étouffe...

BRÈCHEMAIN

Voyons, voyons, dame Brigitte, du calme ! du calme !

BRIGITTE

Pourtant vous le saviez bien, Monsieur; ce n'était pas seulement avec ma faïence qu'on jonglait devant vous; vous saviez qu'on me briserait le cœur en la brisant; vous le saviez et vous avez regardé sans rien dire...

LÉONARD

Hélas ! j'ai bien hasardé quelques observations; mais M. le docteur les a si mal reçues... que pouvais-je de plus ? je ne suis pas de la maison, moi! et

puis, dame Brigitte, je me suis souvenu comme vous l'adoriez tous, et je me suis dit : Bast! on lui pardonnera vite à ce neveu gâté qu'on n'a pas vu depuis si longtemps, qui arrive de si loin, et qui, pour arriver plus tôt, vient de faire trois lieues, au pas de course, franchissant les fossés, renversant les clôtures.

BRÈCHEMAIN, *avec un grand cri.*

Ah ! c'est lui...

LÉONARD

Et ravageant tout sur son passage avec une adorable pétulance.

BRÈCHEMAIN

C'est lui... c'est ce brigand d'Eustache !

BRIGITTE

Tu avais raison, Brèchemain, un mauvais génie est entré dans la ferme, et ce mauvais génie...

SUZETTE

Oh ! maman, ce n'est pas méchanceté... c'est étourderie...

LÉONARD

Eh ! mon Dieu ! oui, dame Brigitte, un peu trop de nerfs, de fougue, de jeunesse... mais tout ce qu'il fait, allez! c'est sans songer à mal... une muraille l'embarrasse! bon! voilà la muraille à bas... l'envie de casser lui prend ? patatras ! les assiettes de la tante... il faut du papier pour allumer son cigare ? et allez donc ! voilà la romance de demoiselle Suzette en morceaux.

SUZETTE

Ma romance ?

LÉONARD, *ramassant les morceaux.*

Ma foi ! oui, voici, je crois, tout ce qu'il en reste; c'est dommage! elle était bien copiée.

SUZETTE

Oh! *(Avec abattement.)* Je ne le défends plus.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EUSTACHE.

EUSTACHE, *il entre en se frottant les tibias.*

Ce n'est pas un chien, ce Moustache ! c'est une bête féroce. — Ah ! voilà les invités au grand complet. — Pourquoi, diable, ne muselle-t-on pas un animal pareil ? Belles dames, quand vous voudrez passer dans la salle du festin... Allons, monsieur Léonard, la main à Suzette. *(Offrant le bras à Brigitte.)* Ma tante !

BRIGITTE, *sévèrement.*

On ne dîne pas.

EUSTACHE

On ne dîne pas! Et pourquoi, juste Dieu ? Ah çà ! que vous est-il donc arrivé ? c'est funèbre comme une assemblée de créanciers, ici... des yeux gonflés, des soupirs et des visages d'une longueur...

BRIGITTE

Voici ce qui nous est arrivé, Eustache... écoute bien. Il nous est arrivé un méchant garçon, un trouble-joie, un gâte-fête, auquel moins d'une heure a suffi pour mettre notre cher paradis à feu et à sang...

EUSTACHE

Aïe, nous y voilà, les assiettes...

BRIGITTE

Au lieu du paisible bien-aimé que nous attendions, il nous est arrivé un pandour en ribote, qui est entré ici la canne haute, le cigare à la bouche, le billet de logement au shako... il nous est arrivé...

EUSTACHE

Peste ! comme vous y allez, ma tante : gâte-fête, trouble-joie, pandour en ribote ! C'est beaucoup pour un peu de faïence peinte.

BRIGITTE

Taisez-vous; vous êtes un méchant et un ignorant. Un peu de faïence peinte ! Si votre pauvre oncle était là, il vous dirait au juste la valeur et le nom des trois chefs-d'œuvre que vous avez détruits; moi, je ne puis vous dire qu'une chose, vous avez fait une vilaine action.

EUSTACHE

Voyons, ma tante, calmez-vous, que diable ! On vous les fera raccommoder, vos assiettes.

BRÈCHEMAIN

Par la même occasion, monsieur le docteur, si on pouvait raccommoder mes artichauts et mes groseilles, cela me rendrait un fier service tout de même.

EUSTACHE

Bon ! à un autre, maintenant; voyons ! Que lui ai-je fait à ce vieux père Brèchemain ? Ah ! j'y suis... là-bas... dans le jardin... n'est-ce pas ? en passant j'aurai chiffonné quelques herbes...

BRÈCHEMAIN

Quelques herbes !...

SUZETTE, *s'approchant.*

Laisse, mon vieux Brèchemain, laisse. Je suis curieuse de savoir par quelle nouvelle insolence monsieur le docteur va s'excuser auprès de moi ?

EUSTACHE

Comment! Suzon, toi aussi ?

SUZETTE

Oh ! moi, je ne viens pas te faire des reproches, mais seulement mes offres de service. Oui, mon cousin, dorénavant j'aurai soin, si tu veux le permettre, de te composer une jolie romance tous les matins pour que tu aies toujours sous la main de quoi pouvoir allumer tes cigarettes... Veux-tu, dis ?...

EUSTACHE

Aïe ! Voilà mon étourneau !...

LÉONARD

Ce *Retour des lilas* m'avait coûté beaucoup de peine, monsieur le docteur... pensez ! presque tout des doubles croches... c'est plus long à copier.

EUSTACHE, *d'un air féroce.*

Dites donc, l'ami Léonard, je ne vous ai encore rien cassé, n'est-ce pas ? Fort bien ! *(Léonard passe derrière Suzette.)* Or çà, mes bons parents, c'est là tout ce que vous aviez à me dire, je suppose ? A table maintenant, je meurs de faim.

BRIGITTE

Nenni! nenni! mon cher Eustache, ce n'est point là tout ce que nous avions à te dire; il reste encore à te dégoiser le fin mot de la chose, et je m'en vais le faire en deux temps... Vois-tu, beau neveu, malgré les superbes diplômes, malgré les moustaches superbes que tu as gagnées depuis que nous t'avions vu, malgré ta barrette, malgré ta robe longue, tu es toujours resté, je m'en aperçois un peu tard, le même garnement d'autrefois, tapageur, turbulent, myope, maladroit... L'absence et l'éloignement nous avaient fait oublier ces mauvais côtés de ton séjour ici, mais tu t'es promptement chargé de nous les rappeler... Eh bien...

EUSTACHE

Eh bien ? ma tante.

BRIGITTE

Eh bien ! mon neveu, tandis que là-bas tu devenais homme, ici nous devenions vieux, et dame ! quand on se fait vieux, on se fait exigeant... Depuis ton départ, nous avons pris des habitudes de repos et de calme qu'il nous serait difficile, qu'il nous serait cruel de perdre : — tu me comprends, n'est-ce pas ? — Pour ma part, j'aimerais mieux je ne sais quoi, plutôt que d'être encore empoisonnée par cette horrible odeur du tabac, et comme tu me parais tenir beaucoup à fumer tes cigares...

EUSTACHE

Mon congé, n'est-ce pas... Touchez là, ma tante, vous êtes dans le vrai... Si depuis que je suis arrivé, je ne me suis pas répété vingt fois ce que vous venez de me dire, je veux bien coucher à la ferme ce soir. Oui, tante Brigitte, vous avez raison; en dépit de tout, l'absence est une charmeresse, l'absence est une bonne déesse, l'absence est une fée ! Qu'elle touche un de nous du bout magique de sa baguette, le voilà soudain enveloppé d'un nuage rose, un cercle d'or au front, des étoiles dans chaque main... Oui, l'absence embellit tout... d'un défaut de langue insupportable...

SUZETTE

Infolent !

EUSTACHE

Elle fait un adorable susurrement; sous ses doigts enchanteurs les affreuses maladies de la faïence et du légumage...

BRIGITTE ET BRÈCHEMAIN

Malhonnête !

EUSTACHE

Deviennent des manies attendrissantes, et cette bête féroce qu'on nomme Moustache, un aimable gardien du foyer domestique... Oui, l'absence embellit tout, et pour aimer éternellement, il faudrait vivre éternellement loin de ce qu'on aime.

BRÈCHEMAIN

Ce que vous dites là est peut-être bien savant; mais, foi de Brèchemain, je n'y vois qu'une chose, c'est qu'au lieu de passer par les murs vous auriez mieux fait d'entrer par la porte.

EUSTACHE

Rassure-toi, vieux maniaque; si je ne suis pas entré par là, c'est bien par là que je vais sortir, et sans perdre une minute, encore. La voiture de Trinquier repart pour Aix à sept heures, je repartirai avec elle. Dans l'état où sont les choses et les estomacs, si je restais seulement une seconde de plus, cela finirait, je crois, par mal finir. Vite, mon chapeau, ma canne ?

LÉONARD, *les lui présentant.*

Voilà. *(Eustache lui allonge un vigoureux coup de canne dans les jambes.)*

EUSTACHE

Bonjour, tante Brigitte, père Brèchemain, bonjour, adieu, Suzette. *(Il ferme la porte avec bruit.)*

LÉONARD, *joyeux, mais se frottant les jambes.*

Bon voyage, monsieur le docteur.

SCÈNE XV

BRIGITTE, LÉONARD, BRÈCHEMAIN, SUZETTE.

BRIGITTE

Au fait, j'aime mieux cela; avec des salpêtres pareils, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

BRÈCHEMAIN

Ça lui apprendra à regarder où il marche !

SUZETTE

Une autre fois, il ne prendra pas des mélodies pour des allumettes.

LÉONARD

Allez ! dame Brigitte, ne vous chagrinez pas; dès demain j'irai à la ville avec les débris de vos assiettes, et je ne reviendrai pas que le malheur ne soit réparé.

BRIGITTE

Oh ! Léonard, si vous faisiez cela...

LÉONARD

Quand au digne M. Brèchemain, ma foi ! nous mettrons à bas la veste bleue pour l'aider à reformer son carré que les pandours ont défoncé, pas vrai ?

BRÈCHEMAIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Voilà la crème des bons garçons.

LÉONARD

Inutile de dire à demoiselle Suzette que je suis prêt à recopier autant de musique qu'il lui plaira d'en faire déchirer.

SUZETTE, *lui tendant la main.*

Merci, Léonard.

LÉONARD

Vous verrez, mes amis, vous verrez; nous recommencerons à vivre ici dedans, bien heureux et bien clos, sans avoir besoin de personne. *(Il se frotte les mains.)*

SUZETTE

C'est égal, maman, si grands que fussent ses torts, nous n'aurions pas dû le laisser partir à jeun !

BRÈCHEMAIN

C'est vrai que le pauvre diable s'en va le ventre creux, comme il est venu...

BRIGITTE

Vous m'y faites songer maintenant; aussi pourquoi est-il si vif, ce drôle-là ?

SUZETTE

Tu le sais, c'est tout le portrait de son père, ce frère qui te ressemblait tant...

BRIGITTE

A tout prendre, je suis allée un peu loin et un peu vite avec lui...

SUZETTE

Mon amour-propre d'auteur blessé m'a fait lui parler bien cruellement, savez-vous ?

BRÈCHEMAIN

Quant à moi, je l'ai traité comme on ne traite pas le neveu de ses maîtres; et après tout, c'est pour venir nous embrasser plus tôt qu'il a passé par-dessus le mur.

BRIGITTE

Puisque la faïence se raccommode si facilement, je n'avais pas besoin de tant crier.

LÉONARD

Pardon! dame Brigitte, j'ai dit cela, mais je n'en suis pas sûr.

BRÈCHEMAIN

Laissez-nous donc tranquilles, vous !... Oui, notre maîtresse, vous avez raison, nous n'avions pas besoin de faire tant de vacarme.

SUZETTE

Il n'avait été qu'étourdi; nous, nous avons été méchants...

BRIGITTE

Voyons ! voyons ! nous ne pouvons pas laisser partir notre enfant comme cela... Oh ! une idée !

SUZETTE

Vite, maman.

BRIGITTE

Si nous allions attendre le passage de la voiture au Grand-Ménil.

BRÈCHEMAIN

Bravo !

LÉONARD

Mais croyez-vous qu'après la scène que nous lui avons faite, M. le docteur consente...

BRÈCHEMAIN

Eustache ! mais il n'y songe déjà plus, j'en suis sûr.

SUZETTE

Vite ! vite ! en route ! Ah ! quel bonheur...

BRIGITTE

Suzette, ma fille, il faut prendre nos mantes ; le soir les routes sont fraîches...

BRÈCHEMAIN

Moi, je vais dire à Guillaume d'atteler.

LÉONARD

Hum ! hum !

BRIGITTE

Au désespoir de ne pouvoir vous inviter, mon pauvre Léonard, mais la voiture n'a que cinq places, et comme il est probable que nous ramènerons Eustache...

BRÈCHEMAIN

D'ailleurs, il faut bien quelqu'un pour garder la maison.

LÉONARD

Pardon! je n'y pensais plus.

SUZETTE, *au fond.*

Léonard, je vous rapporterai de la galette; les meuniers de Grand-Ménil la font très bonne.

BRIGITTE

Dépêchons.

BRÈCHEMAIN

Vite ! vite !

SUZETTE, *du dehors.*

En voiture ! en voiture !

LÉONARD, *seul.*

Voilà le docteur qui revient, je n'ai plus qu'à partir, moi ! Nous allons voir si l'absence me réussira. *(Haut.)* Bonjour, tout le monde.

L'ŒILLET BLANC

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théatre Français le 8 avril 1865.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. E. LÉPINE.

PERSONNAGES :

Le conventionnel VIDAL	M. Maubant.
Le Marquis, 16 ans	Mme Victoria-Lafontaine.
CADET-VINCENT	M. Coquelin aîné.
VIRGINIE VIDAL, fille du Conventionnel, 21 ans	Mlle Provost-Ponsin.

La scène se passe en 1793, *dans le château de Saint-Vaast, en Normandie, au bord de la mer.*

L'ŒILLET BLANC

Un jardin, serre et pavillon à droite, à gauche le parc; au fond, un mur. Sur la croisée du pavillon, un œillet blanc. — A gauche, sur le premier plan, un socle de statue.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, *sur la muraille du fond.*

« C'est bien ici le château de Saint-Vaast ? — Ici même, entrez donc, marquis. » *(Il saute dans le parc.)* Enfin, me voici dans la place et en sûreté pour le moment. *(Il vient sur le devant de la scène.)* L'entrée est un peu cavalière, mais que voulez-vous ? Tout le monde est sorti pour cause d'émigration. En pareil cas, mieux vaut franchir le mur qu'enfoncer la porte, c'est plus gentilhomme, et puis, c'est plus tôt fait !... Tudieu ! quelle aventure ! quel roman, quelle odyssée ! Traverser la Manche avec des contrebandiers dans une mauvaise barque de pêche, affronter à la fois la mer, les bleus, les gardes-côtes, la bourrasque, l'odeur du poisson, la loi sur les émigrés... Si je tombe aux mains des paysans, décapité ! si je tombe aux mains des soldats, fusillé !... sans compter que je pouvais tomber à la mer et me noyer *(Montrant la muraille.)* ou tomber à faux et m'estropier... Tout cela, pourquoi ?... Parce qu'il a plu à une belle émigrée d'avoir une fleur de France. Décidément, marquis, tu es un héros ou un fou; mais pour le moment tu as l'air d'un gueux... Regarde-toi, tes bottes sont lourdes de sable, ton catogan est rempli d'eau... Fi ! le vilain gentilhomme ! C'est égal, comtesse, si j'en réchappe, voilà un petit caprice qui vous coûtera cher, et vive Dieu ! ce n'est point pour des reines-Claude qu'on sera venu vous cueillir un bouquet dans votre château de Saint-Vaast... — Çà, voyons, je ne me trompe pas, au moins ?... Je n'ai pas pris un château pour un autre ?... Consultons encore les indications que nous avons prises. *(Il ouvre un carnet de poche et lit.)* « Le fief de Saint-Vaast, sur la plage « normande, » c'est cela... « à cinq minutes du village du même nom... » Fort « bien. « Au fond du parc... » j'y suis... « une petite porte... » voilà. « Un « pavillon... » voici... « une serre... » nous y sommes... A l'autre extrémité, le « château... » *(Regardant par la gauche, à travers les arbres.)* je l'aperçois... Oh ! oh ! ici mes renseignements sont inexacts. Des locataires... on ne m'avait pas prévenu... Des fenêtres ouvertes, du linge étendu... Ah ! chère comtesse ! Un drapeau aux trois couleurs flotte sur le balcon... voilà ce qu'on a fait de

votre château... Et moi qui croyais trouver une maison en deuil, des herbes sur le perron, du lierre sur la muraille, et les scellés de l'araignée posés sur toutes les portes... Allons, c'est dit, mon pauvre Robinson, ton île déserte avait des habitants comme toujours, et même, si je ne me trompe, voici un indigène qui vient de ce côté... *(Il recule.)* Diable ! diable ! la situation se complique... Bah ! je n'en aurai que plus de gloire... Est-ce que le capitaine Hercule aurait voulu des pommes d'Hespérus, s'il n'y avait pas eu un dragon pour les garder ?... Oui, mais en attendant, où le seigneur Hercule pourrait-il se cacher ?... dans la serre ?... au fait... *(Il ouvre la serre.)* Elle est jolie, la serre !... Ils ont tout laissé mourir... Raison de plus pour qu'on ne m'y vienne pas chercher. *(Il se blottit dans la serre et ferme la porte sur lui.)*

SCÈNE II

CADET-VINCENT, LE MARQUIS.

CADET-VINCENT, *entrant précipitamment. Il a deux bouteilles cachées sous sa carmagnole.*

Vite, vite, cachons-nous... par là ? non, par ici... *(Il s'assied sur le banc.)* Ouf ! En voilà une expédition ! J'en ai le cœur tout à l'envers.

LE MARQUIS, *entr'ouvrant la porte.*

Il n'a pas l'air méchant.

CADET-VINCENT

Ah çà ! voyons. Ne perdons pas de temps. Le conventionnel et sa fille sont en train de lire les papiers publics, j'ai quelques moments devant moi. Il s'agit de les employer à faire connaissance avec ces deux demoiselles.

LE MARQUIS

Ah ! très bien ! quelque domestique en maraude.

CADET-VINCENT

Moi, qui n'ai jamais bu de vin de ma vie, je vais donc savoir le goût que ça vous a. *(Il débouche une bouteille.)* Hum ! quel bouquet ! Parlez-moi du cidre de Bourgogne. Dis donc, Cadet, sais-tu qu'il faut une fameuse audace pour faire ce que tu fais là ? Comment, gredin, ton conventionnel boit du cidre

à quatre sols le pichet, il en fait boire à sa fille, plutôt que de toucher aux caves de la ci-devante, et toi... tu... Hum ! cache-toi, mon gars, car si le citoyen Vidal t'apercevait de quelque coin, ton compte serait vite réglé.

LE MARQUIS

Je crois qu'il dit son *bénédicité* avant boire.

CADET-VINCENT

Bah ! personne ne peut me voir ici. Cependant passons sur l'escalier, je serai mieux. *(Il traverse la scène.)*

LE MARQUIS, *repoussant la porte.*

Ah ! diable !

CADET-VINCENT, *assis sur les marches.*

Par lequel commencerai-je ? le rouge ou le blanc ? Grand Dieu ! le citoyen Vidal qui vient de ce côté.

VIDAL, *du dehors, éloigné.*

Vincent !

CADET-VINCENT

On y va, citoyen... Cachons-les dans la serre. *(Il s'approche de la serre.)*

LE MARQUIS, *ouvrant la porte.*

Donne-les-moi.

CADET-VINCENT

Un voleur !

LE MARQUIS

Pas un cri, ou je te dénonce. Il te sied bien de m'appeler voleur, monsieur le drôle !

CADET-VINCENT

Ne me trahis pas, citoyen voleur.

VIDAL, *au dehors, mais rapproché.*

Cadet-Vincent !...

CADET-VINCENT

Miséricorde ! voilà le conventionnel.

LE MARQUIS

Donne.

CADET-VINCENT

Il va les boire.

LE MARQUIS, *poussant Cadet-Vincent.*

Si tu parles, je parle; attention. *(Il lui prend les bouteilles et rentre dans la serre, qu'il referme sur lui.)*

SCÈNE III

LE MARQUIS *caché*, CADET-VINCENT, VIDAL.

VIDAL

Il doit s'être endormi dans quelque coin. Ah ! te voilà... Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle ?

CADET-VINCENT

Excuse-moi, citoyen, j'ai répondu tant que j'avais de voix, mais le parc est si grand !

VIDAL

Oui, coquin, le parc est grand, et je l'ai traversé dans toute sa longueur pour venir te chercher... Que faisais-tu là ?

CADET-VINCENT

Moi ?... Rien... je me promenais.

VIDAL

Allons ! viens... J'ai besoin de toi.

CADET-VINCENT

Je te suis. *(Vidal va vers la gauche, Cadet-Vincent va vers la serre.)* Et le voleur ? Et mes bouteilles ?

VIDAL, *se retournant.*

Encore !

CADET-VINCENT, *accourant.*

Non... non... voilà.

VIDAL

Passe devant. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

LE MARQUIS, *seul.*

Il entr'ouvre la porte avec hésitation puis se décide à sortir.

Ce doit être le représentant, celui-là. Il a une physionomie qui ne me revient pas du tout, oh! mais du tout... Brr ! Un moment je me suis cru perdu... morbleu ! Marquis, nous n'avons pas de temps à perdre, la place est aux ennemis, il faut en sortir au plus vite. Le conventionnel n'aurait qu'à revenir, M. Cadet n'aurait qu'à me dénoncer. Vite notre fleur; et en route ! Aussi bien le vin de la comtesse m'a réchauffé comme il faut; maintenant, à l'œuvre. Nous disons... « à côté de la statue... » la ci-devant statue... « un carré d'œillets blancs... » *(Il s'approche et cherche un instant.)* Voilà l'endroit sans doute, oui... je ne me trompe pas. C'est singulier, pas plus d'œillet que... *(Arrachant une pomme de terre.)* Ceci n'en est pas un, quand tous les diables y seraient. Oh ! les misérables ! Ils ont semé en place cet affreux tubercule populacier que M. de Parmentier rapporta d'Amérique l'autre année... Pouah ! c'est révoltant. *(Il jette la pomme de terre.)* Me voilà bien ! moi qui ai juré de ne pas revenir sans cette fleur, je ne puis pourtant pas rapporter une parmentière... Allons! je le vois, je ne rapporterai rien du tout, pas même ma tête. Je vais faire passer mon nom à monsieur de la Convention et me faire expédier sur-le-champ où il en a envoyé tant d'autres... J'ai des titres !... Quel malheur ! tout allait si bien, mes contrebandiers devaient m'attendre sur la côte, au crépuscule je n'avais qu'à les rejoindre... et maintenant... comme c'est triste ici, pour une fleur qui manque !... ces arbres sont affreux... et ce mur ? est-il sinistre, ce mur !... et cette maison ?... Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je vu, là, sur la fenêtre ?... Superbe !... Comme il est beau... il me sourit... Tiens !... *(Il envoie un baiser à la fleur qui est sur la croisée, monte rapidement les quatre marches de l'escalier, puis se hausse pour essayer de la prendre.)*

SCÈNE V

LE MARQUIS, VIDAL, VIRGINIE.

VIDAL, *entrant par la gauche.*

Je lui ai dit de nous rejoindre ici.

LE MARQUIS, *sur l'escalier.*

Jour de Dieu ! je suis pris. *(Il se baisse derrière la rampe.)*

VIRGINIE

Tu as raison, c'est plus court par là, pour aller au village.

LE MARQUIS

Peut-être ! *(Il dégringole l'escalier, et ne fait qu'un bond pour aller jusqu'à la serre.)*

VIDAL

Hein ! As-tu vu ?

VIRGINIE

Quoi, père ?

VIDAL

Là ! près de la serre, quelque chose comme une ombre...

VIRGINIE

Un renard, sans doute. Il y en a deux ou trois dans le parc; quelquefois je les vois de ma fenêtre, en travaillant... Ils sentent que les ci-devant n'y sont plus.

VIDAL

Les loups sont partis, les renards montrent l'oreille.

VIRGINIE, *s'asseyant sur le banc.*

Voyons, viens t'asseoir là, près de moi. *(Vidal s'assoit.)* Comme tu as chaud, tes mains sont brûlantes.

VIDAL

Chère enfant !

VIRGINIE

Tiens ! Tu ne veux pas me l'avouer, mais je suis sûre que tu as reçu de mauvaises nouvelles ce matin... Oh ! tu as beau faire « non. » Voyons, les brigands nous ont encore battus ?

VIDAL

Nous avons envoyé dans l'Ouest des troupes d'élite. Rien n'est plus à craindre de ce côté; songe donc, petite, avec des soldats comme ton Maxime.

VIRGINIE, *baisse la tête en rougissant.*

Puisque les nouvelles ne sont pas mauvaises, pourquoi cette tristesse ? pourquoi ce trouble, cette fièvre ?

VIDAL

Bah ! n'y fais pas attention, ce n'est rien, cela passera... de vilaines idées qui traversent mon cerveau, mes papillons noirs, comme tu les appelles.

VIRGINIE

Vite, il faut les chasser.

VIDAL, *tristement.*

Les chasser...

VIRGINIE

Oui, les chasser, comme ceci. *(Elle l'embrasse.)*

VIDAL

Ma fille ! *(Brusquement en l'écartant.)* Non ! laisse-moi. *(Il se lève.)*

VIRGINIE *veut s'approcher.*

Père ! père !

VIDAL, *se levant.*

Laisse-moi, je te dis ! *(Radouci et prenant Virginie dans ses bras.)* Pauvre enfant ! Pardonne-moi, mais ne m'embrasse plus ainsi, vois-tu ? *(Il s'assied et la fait asseoir.)* Il faut me pardonner; tout cela est bien malade. *(Il montre son front.)* Et puis si tu savais comme par moments tu lui ressembles... même

voix... même regard... A l'instant encore, c'est elle que j'ai revue là devant moi, et quand tu as posé tes lèvres sur mon front...

VIRGINIE

Oh ! tais-toi...

VIDAL

Me taire ? hélas ! il n'y a que les morts qui sachent se taire, et rien n'a pu mourir encore ici dedans. Quelquefois je crois que tout est fini... Oui, je passe quelquefois des journées entières sans souffrir... Je ne me souviens plus, je ne vis plus, je suis heureux ; mais hélas ! avant la fin de la journée, une heure vient toujours qui m'apporte à la fois tous mes souvenirs et toutes mes souffrances... Je me revois là-bas, dans mon grand atelier, frappant ferme sur l'enclume, au feu rouge de la forge, puis le soir venu, je me vois rentrant à la maison... je te trouvais jouant aux pieds de ta mère. Te souviens-tu comme elle était belle ? mise comme les ci-devantes et fière comme elles. J'arrivais... ta mère venait au-devant de moi, en souriant... elle avait si grand air que cela m'imposait toujours un peu et dame !... alors, je te prenais dans mes bras et je te mangeais de caresses. Il y en avait beaucoup pour elle là dedans...

VIRGINIE

Assez !... assez !... Tu te fais trop de mal.

VIDAL

Fille, te souviens-tu, du soir où je te trouvai seule à la maison, pleurant dans un coin au milieu de tes joujoux ? « Maman est sortie pour toujours, » disais-tu à travers tes larmes, et moi, je souriais quoique un peu inquiet. Tu avais raison, ta mère était sortie pour toujours... partie avec un noble, un de ces hommes qui n'avaient qu'à naître pour être heureux et qui, leur part de bonheur épuisée, faisaient main basse sur le bonheur des autres. Oh ! la maison déserte, les repas silencieux autour de la petite table devenue trop grande, les robes de fillette qu'il fallait acheter moi-même. Oh ! les longues nuits sans sommeil, les longues journées sans travail, les larmes de douleur effacées par des larmes de rage ! J'ai beau fermer les yeux, ne pas vouloir, je revois tout, je me souviens de tout.

VIRGINIE

Pauvre père !

VIDAL

Je n'ai pas pu me venger; les coupables se sont enfuis et sont morts loin de moi; mais aussi quels transports, quand notre heure à nous est venue ! Il me semblait que c'était pour moi que ce peuple se soulevait et que toute une race mourait pour expier mon déshonneur.

VIRGINIE

Prends garde, père; tu laisses la haine te remplir le cœur; elle en chassera ton enfant, tu verras.

VIDAL

Non, ma fille, non ! tu as toujours ta place là, et la plus grande, quoi que j'en dise... C'est mon amour pour toi qui me rattache à la vie, tu le sais bien, et si je n'avais que cette haine dont je me vante, il y a longtemps que...

VIRGINIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi... l'officieux !...

SCÈNE VI

VIRGINIE, VIDAL, CADET-VINCENT, LE MARQUIS.

CADET-VINCENT

Voilà les papiers que tu attendais, citoyen.

VIDAL, *montrant le banc.*

Pose-les là.

CADET-VINCENT, *à part.*

Je voudrais bien savoir s'il est toujours dans la serre.

VIDAL

Adieu, ma fille.

VIRGINIE

Tu vas au club ?...

VIDAL

Oui, il faut que je parle à ces sournois de paysans. Le comité se plaint que tous les caboteurs sont vendus à l'émigration, que les côtes sont mal surveillées.

CADET-VINCENT

Oh ! ça... c'est bien vrai.

VIDAL

Nous verrons bien.

CADET-VINCENT, *à part.*

Je suis très inquiet.

VIDAL

En route, garçon. Eh bien ?

CADET-VINCENT, *vivement.*

Citoyen !

VIDAL, *allant vers le fond.*

Viens, allons...

CADET-VINCENT

Comment, moi aussi !...

VIDAL

Parbleu ! Toi aussi ! dirait-on pas que je vais le laisser ici tout le jour à se dorloter comme une ci-devante.

CADET-VINCENT

Mais, tu n'y songes pas. Et ta fille qui va rester seule.

VIRGINIE

Ah ça ! d'où lui viennent ses frayeurs ? Est-ce que je ne reste pas seule tous les jours ?

CADET-VINCENT

Tous les jours, je ne dis pas.

VIRGINIE

Qu'y a-t-il donc de nouveau aujourd'hui ?

CADET-VINCENT

Rien, citoyenne, rien.

VIRGINIE

Tu vois bien que c'est la paresse qui le fait parler.

CADET-VINCENT

La paresse, par exemple !

VIDAL

Assez. Je vois clair dans ton jeu, drôle... prends ces papiers et marche. Virginie Vidal est une bonne républicaine, fille d'un patriote qui ne boude pas, et fiancée à un brave de l'armée de Vendée... ces filles-là savent montrer les dents à l'occasion.

VIRGINIE

Bien parlé. *(A Cadet-Vincent.)* Voilà qui te rassure, poltron. *(Elle marche avec Vidal par le fond.)*

CADET-VINCENT, *à part, prenant les papiers sur le devant de la scène*

Oui, joliment... Que dois-je faire ? si je parle, l'autre parlera et il a des preuves.

VIRGINIE

Allons, lambin.

CADET-VINCENT

J'y suis, citoyenne. *(A part.)* Et s'il s'agissait d'une conspiration, si j'allais me trouver compromis... Ma foi, je n'y tiens plus... arrive qui plante, je vais tout dire. *(Haut.)* Citoyen !

VIDAL, *au fond.*

Quoi ! que veux-tu ?

CADET-VINCENT

Citoyen ! il faut que je t'avoue une chose.

VIDAL

Bien, bien, je te confesserai en route.

CADET-VINCENT

Mais...

VIDAL, *le poussant vers la porte.*

Viens, nous sommes en retard.

CADET-VINCENT

Pourtant, je...

VIDAL

Marche donc !...

VIRGINIE

Adieu, père, à ce soir, pas trop tard, n'est-ce pas ?

CADET-VINCENT, *rouvrant brusquement la porte.*

Citoyenne ! citoyenne !

VIRGINIE

Encore.

CADET-VINCENT

Enferme-toi dans le pavillon, crois-moi. *(Il s'enfuit.)* Voilà, voilà, citoyen conventionnel. *(Vidal et Cadet sont sortis par le fond.)*

SCÈNE VII

VIRGINIE *au fond*, LE MARQUIS.

VIRGINIE, *près de la porte entr'ouverte.*

Dans le pavillon, pourquoi ?

LE MARQUIS, *sortant de la serre.*

Je n'entends plus rien... ils sont tous sortis. Enfin !

VIRGINIE

Que veut-il dire ?...

LE MARQUIS, *s'époussetant.*

C'est monotone de jouer à cache-cache si longtemps. En ont-ils fait des

simagrées sur ce banc. Je n'entendais pas, mais je les voyais. Une scène de famille, des baisers, des larmes, de grands gestes... La petite n'est pas mal.

VIRGINIE, *refermant la porte.*

Bah !

LE MARQUIS *bondit et se réfugie dans la serre.*

Encore !

VIRGINIE, *s'arrêtant sur la première marche de l'escalier.*

Hein ? j'ai entendu du bruit... suis-je sotte, voilà que ce poltron est parvenu à me troubler la cervelle. *(Elle monte lentement.)* Est-ce que je vais prendre peur, moi aussi ?... Peur de quoi ? Allons, allons ! pas d'enfantillage, si Maxime me voyait ! Cher Maxime... *(Elle s'accoude sur la rampe.)* Il faut que je lui écrive une bonne longue lettre. A cette heure, il est là-bas, dans l'Ouest, loin, bien loin de moi, et, pour me parler de lui, *(Montrant l'œillet.)* je n'ai plus que cette fleur... Aussi, comme je t'aime, mon bel œillet blanc ! tous les matins, à mon réveil, ma première pensée est à Maxime, mais mon premier regard est à toi... C'est que tu es plus qu'une fleur pour moi, et s'il t'arrivait quelque chose... il me semble que cela lui porterait malheur...

LE MARQUIS, *se penchant hors de la serre.*

Je crois, ma parole d'honneur ! qu'ils m'ont laissé la petite. *(En se relevant, il fait du bruit.)*

VIRGINIE

Pour le coup, c'est dans la serre, j'en suis sûre. *(Elle descend l'escalier rapidement et va droit à la serre qu'elle ouvre toute grande.)* Que fais-tu là, citoyen ?

LE MARQUIS, *sortant.*

Rassurez-vous, mon enfant, je ne vous ferai point de mal.

VIRGINIE, *le faisant passer vivement.*

Je suis toute rassurée, je te demande ce que tu viens faire ici ?

LE MARQUIS

Peste! quelle gaillarde...

VIRGINIE

Ah! tu as beau froncer le sourcil et te hausser sur tes pointes... tu ne m'effraies pas... d'abord tu as l'air d'une fillette déguisée.

LE MARQUIS, *enflant sa voix.*

Comment ! comment !

VIRGINIE, *reculant jusqu'à la cloche.*

Ensuite, serais-tu méchant et fort comme un Turc, je n'ai qu'à tirer ceci, et tu as à l'instant tous les paysans sur les bras. *(Elle prend la corde.)*

LE MARQUIS

C'est bon, c'est bon, puisque vous n'avez pas peur, il est inutile d'appeler du monde.

VIRGINIE

Sais-tu que tu fais un vilain métier ?

LE MARQUIS

Moi, un métier, pour qui me prenez-vous ?

VIRGINIE

Pour qui veux-tu que je te prenne ? Est-ce que je te connais, moi ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Par où ? Pourquoi ?

LE MARQUIS, *à part.*

Tayaut... tayaut... Voilà tous les points d'interrogation lâchés... *(Haut.)* Vous le voulez, je vais tout vous dire, mais...

VIRGINIE

Mais...

LE MARQUIS, *câlin.*

Laissez en paix cette cloche, vous ne sauriez croire à quel point cela me taquine.

VIRGINIE, *sévèrement.*

Continue.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est charmante. Elle me tutoie avec un calme, un sans-gêne. *(Haut.)* Voici le fait, Mademoiselle...

VIRGINIE

Tu te sers beaucoup trop de l'ancien dictionnaire, prends garde.

LE MARQUIS

Oh ! pardon, où avais-je la tête... Mademoiselle, un mot qui est sur la liste des émigrés.

VIRGINIE, *ironique.*

Tu es étranger peut-être.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà mon affaire. *(Haut.)* Étranger, qui vous l'a dit ? mon accent sans doute. Eh bien ! oui, je suis étranger... je suis Hollandais, et de Rotterdam encore, et botaniste par-dessus le marché.

VIRGINIE

Botaniste !

LE MARQUIS

Depuis longtemps j'entendais parler des fameux œillets blancs de Saint-Vaast, *Sancti Vedasti...*

VIRGINIE

Et tu t'appelles ?

LE MARQUIS

Je m'appelle Van... Van... je m'appelle Van.

VIRGINIE

Et que viens-tu faire ici, citoyen Van ?

LE MARQUIS, *bas.*

Elle ne me croit pas.

VIRGINIE

Continue.

LE MARQUIS

Pourquoi faire ? vous savez bien que ce n'est pas vrai ce que je vous dis là.

VIRGINIE, *après une pause.*

Comprends-moi bien alors. Qui que tu sois, voleur, jardinier ou le reste, tu es, avant tout, un enfant qui m'intéresse et dont j'ai pitié... Ce que tu es

venu faire ici... pourquoi tu te cachais là dedans, je ne veux pas le savoir; je n'ai qu'une chose à te dire, je ne t'ai pas vu, va-t'en.

LE MARQUIS, *à part.*

M'en aller ? oh ! que nenni ! l'écarter, grimper l'escalier, couper la fleur...

VIRGINIE

Eh bien ?

LE MARQUIS, *à part.*

Fi donc ! marquis, malmener une femme, une jolie femme même, bah ! *(Revenant résolument vers Virginie.)* Mademoiselle, je ne suis ni un voleur, ni un étranger... Je suis un émigré rentré en France pour affaire d'honneur, sous le coup de la loi par conséquent... maintenant ma vie vous appartient.

VIRGINIE

Ah ! vraiment, c'est y tenir bien peu que d'oser me parler de la sorte. Écoute, je te disais tout à l'heure : je ne t'ai pas vu, va-t'en... je te l'ai dit, n'est-ce pas ? pourquoi ne l'as-tu pas fait ? tu comprends bien que je t'avais deviné, ces choses sont dans le sang. Je t'ai connu tout de suite, jardinier aux mains blanches; mais pourquoi m'obliger à te dénoncer ? car je le dois, et je vais le faire et tu es perdu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CADET-VINCENT.

CADET-VINCENT, *du dehors.*

Citoyenne, citoyenne !... *(Virginie tressaille.)*

LE MARQUIS

Vous avez raison... je suis perdu.

CADET-VINCENT

Citoyenne Virginie, es-tu là ?

LE MARQUIS

Qu'attendez-vous ? Ouvrez.

VIRGINIE, *à part.*

Non !... je ne peux pas... un enfant de cet âge !... *(Cadet-Vincent frappe violemment à la porte. Haut.)* Que vas-tu faire ?

LE MARQUIS, *allant vers le fond.*

Vous épargner un remords... me livrer et vous délivrer...

VIRGINIE, *le retenant.*

Non !... reste...

LE MARQUIS

Comment, vous voulez...

CADET-VINCENT, *du dehors.*

M'entends-tu ?

VIRGINIE, *au marquis.*

Tais-toi. *(Elle lui fait signe de se blottir derrière la statue.)*

CADET-VINCENT, *apparaissant sur la muraille.*

Enfin ! te voilà.

VIRGINIE

Ah çà ! décidément, qu'est-ce qu'il t'arrive ?... pourquoi cet air effaré ?

CADET-VINCENT

Tu m'as fait une fière peur, va, en ne me répondant pas.

VIRGINIE

Bon ! encore ses frayeurs de tout à l'heure... tu as donc des visions aujourd'hui ?

CADET-VINCENT, *regardant de tous côtés.*

Tu es seule ?

VIRGINIE

Seule ?... si je suis seule ? Mais enfin, d'où vient cette insistance depuis ce matin ? Tu as vu quelqu'un ici ?

CADET-VINCENT

Quelqu'un ? moi ? mais non... quelle idée ! quelqu'un ici... non. Seulement on sait qu'il rôde dans le pays des gens de mauvaise mine.

LE MARQUIS, *sur le devant de la scène, bas.*

De mauvaise mine !

CADET-VINCENT

Et je me suis échappé du club pour voir s'il ne t'était rien arrivé... te tiens-tu dans le pavillon au moins ?

VIRGINIE

Je te dis que tu es ridicule avec tes frayeurs. Oui, je me tiens dans le pavillon et maintenant t'en vas-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ?

CADET-VINCENT

Dame !

VIRGINIE

Mon père a besoin de toi là-bas.

CADET-VINCENT, *disparaissant.*

Je m'en vais... *(Apparaissant de nouveau.)* Si tu n'as rien vu, ni rien entendu, c'est qu'il n'y a rien, n'est-ce pas ? et puis en restant dans le pavillon... *(Il disparaît.)*

VIRGINIE

Oui, oui, adieu.

CADET-VINCENT, *apparaissant de nouveau.*

Adieu !... Dis donc ! si je t'envoyais la citoyenne...

VIRGINIE, *vivement.*

Cadet-Vincent.

CADET-VINCENT, *tressaille.*

Hein ?

VIRGINIE

Je crois que mon père t'appelle.

CADET-VINCENT, *dégringolant de l'autre côté du mur.*

Diable !... Ah ! méchante... c'était pour me faire peur... c'est égal, je me

sauve, adieu. *(Virginie referme la porte et reste un moment dans le fond pendant que Cadet-Vincent s'éloigne.)*

SCÈNE IX

VIRGINIE, LE MARQUIS.

Il s'approche de Virginie et lui prend la main.

VIRGINIE

Tu viens de l'entendre.

LE MARQUIS

Merci !

VIRGINIE

On t'a vu rôder dans le pays, et maintenant pour t'en aller ?

LE MARQUIS

Soyez tranquille, je m'en irai, plus tard seulement. *(Il va pour lui baiser la main.)*

VIRGINIE

Ah ! prends garde, ta faiblesse a pu m'attendrir un moment, mais tiens, si tu le peux, va-t'en vite, crois-moi.

LE MARQUIS

Si vous y tenez, il y a un moyen bien simple de vous débarrasser de ma personne. Donnez-moi ce que je suis venu chercher ici, le temps de vous remercier et je disparais.

VIRGINIE

Eh ! le sais-je, moi, ce que tu es venu chercher ? *(Adoucie.)* Quoi... voyons ?

LE MARQUIS

Une fleur, rien qu'une fleur et je m'en vais.

VIRGINIE

Le moment est mal choisi pour railler, je t'assure.

Univ. of Arizona Library

LE MARQUIS, *passant vers l'escalier.*

Je ne raille pas, Mademoiselle.

VIRGINIE

C'est une fleur qui t'amène ici ? et quelle est cette fleur étrange pour laquelle on risque sa vie ?

LE MARQUIS

Ah ! c'est toute une histoire.

VIRGINIE

Et tu crois que je vais l'écouter !

LE MARQUIS

Je vais vous la dire en quelques mots. C'était dans un salon français, en Angleterre. *(Il s'assied sur le banc devant le pavillon.)*

VIRGINIE

Il s'assied maintenant.

LE MARQUIS

Remettez-vous, je vous prie... Dans ce salon, où quelques émigrés se réunissent chaque soir, on est élégant, on a de l'esprit, on refait au bord de la Tamise une petite France.

VIRGINIE

Qui conspire contre la grande.

LE MARQUIS

Et c'est une de ces conspirations que je vais vous révéler. Il est neuf heures du soir, tous les conjurés sont réunis. Le vicomte est devant le feu, le chevalier devant la glace, le petit abbé papillonne, il est partout à la fois... A la table de whist, les vieillards, la chanoinesse, la maréchale, le mestre de camp, le grand prévôt. Enfin, près de la cheminée, gracieusement blottie au fond de son fauteuil, la comtesse et derrière elle le marquis. Toutes les portes sont closes... le whist est terminé. Chut ! on conspire. Contre qui ? contre l'amour.

VIRGINIE

Il est fou !

LE MARQUIS

Oui, c'est à l'amour qu'ils en veulent les quatre vieillards qui sont là... « L'amour s'en va... dit la chanoinesse; de mon temps il faisait de belles actions... il ne fait plus que de belles phrases. » La maréchale soupire en essuyant une larme au creux d'une ride : « L'amour s'en va ! Il n'y a plus de dévouement en amour. — L'amour s'en va, ricane à son tour le mestre de camp, il n'y a plus d'héroïsme dans l'amour. » Là-dessus il brandit sa béquille et le grand prévôt l'applaudit. Pour le coup, le marquis n'y tient plus, et, rouge de colère, il se campe au milieu du salon. *(Il se lève.)* « Holà, dit-il, je suis ici pour le défendre, ce pauvre amour que vous injuriez. Non, non, vous vous trompez ! l'amour est toujours dévoué, toujours héroïque, toujours capable de grandes choses, prêt à donner sa vie en échange d'un sourire, et je me porte garant pour l'amour. » A cette sortie impétueuse, la table de whist répond par un éclat de rire. Le vicomte applaudit, le petit abbé se signe éperdument. Alors de sa voix la plus douce et du fond de son grand fauteuil : « Marquis, dit la comtesse, j'ai grande envie d'un de ces beaux œillets blancs qui fleurissent là-bas, là-bas, dans mon château de Saint-Vaast. »

VIRGINIE

Oh !

LE MARQUIS

Le marquis partit le soir même, Mademoiselle, et le voici.

VIRGINIE

Ainsi c'est pour un caprice de femme que tu joues ta vie en ce moment.

LE MARQUIS

Pour un caprice, et j'en suis fier.

VIRGINIE

Et cette femme t'a laissé partir ! elle n'a pas eu pitié de toi, elle ne t'a pas arrêté au seuil de sa porte ? « Revenez, j'étais folle, nous sommes fous tous les deux ! » Non, d'un œil souriant elle t'a regardé t'en aller à la mort. Mais quel sang ont-elles donc dans les veines ces créatures-là ?

LE MARQUIS

Ces créatures ont dans les veines un sang de race qui leur vient de très loin

et de très haut, Mademoiselle; c'est toujours le sang de ces belles amoureuses du Moyen Age qui jetaient leur gant dans l'arène et qui criaient au « plus aimant ! » Autrefois c'était un gant entre les griffes du lion, aujourd'hui c'est une fleur sous les balles républicaines.

VIRGINIE, *après un silence.*

Tu n'as plus de mère, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS

Ma mère est morte, Mademoiselle.

VIRGINIE

Si tu avais eu ta mère, ta mère aurait pleuré, et si ses larmes n'avaient pas suffi, plutôt que de te laisser partir elle t'aurait enfermé comme un enfant rebelle.

LE MARQUIS

Ah ! malpeste, à la fin mon amour-propre se révolte. Une fois pour toutes, Mademoiselle, apprenez-moi ce que c'est qu'un enfant et ce que c'est qu'un homme. Est-ce à la taille seulement que vous jugez cela, et ne croyez-vous pas qu'un beau sentiment soit aussi viril qu'une belle moustache ? Est-ce le cœur ou les épaules qu'il s'agit d'avoir haut placé ? Il serait bon de s'entendre là-dessus.

VIRGINIE

Eh bien ! puisque tu veux qu'on te traite en homme, je te demanderai, citoyen, si c'est faire un emploi généreux de sa vie que de l'exposer pour un caprice, pour une fleur, pour rien ? Ne pouvais-tu répandre ton sang d'une plus digne façon, pour une cause plus noble ?

LE MARQUIS

Pour une cause plus noble !... Valait-il mieux aller faire le coup de feu en Vendée avec des carabines anglaises ou charger des troupes françaises sur les bords du Rhin avec un espadon allemand !... ce jeu-là me répugnerait fort, je l'avoue.

VIRGINIE, *à part.*

Ce n'est pas un enfant, je me trompais.

LE MARQUIS

D'autre part la vie est bien monotone dans les brouillards de la Tamise, et quand on a fêté les nouveaux émigrés, quand on s'est donné quelque coup d'épée entre amis à propos d'une danseuse, ou avec les officiers anglais en souvenir de Fontenoy, que voulez-vous qu'on devienne dans ce diable de pays ?... L'occasion se présente de faire une promenade en France, de venger l'amour qu'on outrage et de satisfaire un désir de jolie femme ? franchement, Mademoiselle, cela ne vaut-il pas qu'on risque sa tête ? *(Changeant de ton.)* Et voulez-vous que j'aie risqué la mienne pour rien ?

VIRGINIE

Il n'y a plus de fleurs dans le château, on les a toutes arrachées.

LE MARQUIS, *timidement.*

Et celle-ci, sur la fenêtre, là ?

VIRGINIE

Celle-là !... impossible, je ne puis m'en séparer.

LE MARQUIS

Oh ! Mademoiselle, belle et bonne comme vous êtes, il doit y avoir quelque part un homme qui vous aime et que vous aimez... Eh bien ! c'est au nom du... préféré que je vous demande cet œillet blanc.

VIRGINIE

C'est au nom du préféré que je te le refuse.

LE MARQUIS

Comment ! est-ce que cette fleur ?...

VIRGINIE

Cette fleur me vient de mon fiancé.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Allons, je joue de malheur ! *(Il s'assied.)*

VIRGINIE

N'aie pas de regret... La femme qui n'a pas craint de t'envoyer ici ne songe plus à cette fleur, elle a déjà changé de caprice.

LE MARQUIS

Oh ! Mademoiselle, vous n'êtes pas généreuse... laissez-moi du moins mourir avec une illusion...

VIRGINIE

Mourir, pour une femme qui ne t'aime pas ! Que ferais-tu donc pour une femme qui t'aimerait ? *(On entend un chant dans le lointain.)*

LE MARQUIS

Oh ! celle-là... *(Il se lève.)* Entendez-vous ?

CHŒUR DE MARINS, *au loin.*

Hissa ho! hissa!... hissa! hissoué!...

VIRGINIE

Oui, des matelots qui chantent... Eh bien ?

LE MARQUIS

Cette chanson a trois couplets, le premier me rappelle qu'une barque est amarrée près d'ici, n'attendant que moi pour retourner en Angleterre.

VIRGINIE

Et puis ?

LE MARQUIS

Le second couplet voudra dire : Il est temps, hâtez-vous.

VIRGINIE

Il faut fuir alors...

LE MARQUIS

Ah ! nous n'en sommes pas là.

VIRGINIE

Le troisième couplet ?

LE MARQUIS

Le troisième couplet signifiera : Nous sommes partis, Dieu vous garde !

VIRGINIE

Qu'attends-tu ?

LE MARQUIS

J'attendrai, s'il vous plaît, que la chanson soit finie et tout mon monde en sûreté, alors j'irai crier « vive le roi ! » sur la place de Saint-Vaast.

VIRGINIE

Tu tiens donc bien à mourir ?

LE MARQUIS

Je tiens à ne pas retourner en Angleterre sans ce que j'ai promis.

VIRGINIE

Mais de quel droit veux-tu que pour t'aider à remplir ta promesse, je sois parjure à mon serment ? Si tu as promis de rapporter cette fleur, moi, j'ai juré de la garder.

LE MARQUIS

Je ne vous la demande plus, Mademoiselle, vous aimez, je comprends tout.

VIRGINIE

Alors, je suis responsable de ta mort.

LE MARQUIS

Vous ? vous n'avez pas reculé devant un mensonge pour me sauver. Que pouvez-vous faire de plus ? Non, non, si je meurs c'est qu'il me semble bon de mourir, et je suis fier de prouver en succombant qu'il y a encore de l'héroïsme dans l'amour.

VIRGINIE, *au bas de l'escalier.*

Et ce sont ces femmes-là qui font des héros ! *(Elle monte rapidement l'escalier.)* Tiens ! Elle ne vaut pas que tu meures pour elle. *(Elle lui jette la fleur.)*

LE MARQUIS

Cette fleur, à moi.

VIRGINIE, *descend l'escalier.*

Maintenant tu as ce que tu désires. Va-t'en...

LE MARQUIS, *à deux genoux tenant l'œillet.*

Oh ! ne me renvoyez pas encore; je suis si heureux.

VIRGINIE, *sourdement.*

Attends d'être là-bas pour le dire, ce grand bonheur peut encore t'échapper.

LE MARQUIS, *triomphant et se levant.*

Le bonheur dont je parle ne saurait m'échapper, c'est à vous que je le dois et je vous défie de me le reprendre. Oh ! vous pouvez m'enlever cette fleur, la voilà, tenez. Ce que vous ne m'enlèverez pas, c'est le souvenir du sacrifice que vous venez de faire en me la donnant.

VIRGINIE, *avec émotion.*

Ne parlez pas de sacrifice. *(Montrant la fleur.)* Il faut cela pour vous sauver, je vous le donne.

LE MARQUIS

Alors, c'est seulement une aumône que vous me faites ?

VIRGINIE, *égarée.*

Ne m'interrogez pas... ne me demandez rien... Ce qui se passe en moi depuis une heure, je l'ignore. Je sens que je fais mal, et je ne puis me défendre de mal faire; maintenant, vous ne pouvez plus rester ici. Partez ! *(Tendrement après un silence.)* Je vous supplie de partir. *(Voix au dehors.)* Miséricorde ! Il n'est plus temps.

LE MARQUIS

Qu'y a-t-il ?

VIRGINIE, *entr'ouvrant la porte.*

Mon père... des paysans... On vous cherche.

LE MARQUIS

Vous voyez bien qu'il est dit que je n'échapperai pas. *(Il veut sortir.)*

VIRGINIE

Où allez-vous ? il faut vous cacher.

LE MARQUIS

Encore ! Oh ! ma foi non. Assez de lâchetés comme cela.

VIRGINIE

Votre vie m'appartient, je l'ai bien gagnée, cachez-vous.

LE MARQUIS

A quoi bon cette nouvelle humiliation, elle ne pourra me sauver.

VIRGINIE, *suppliante.*

Je vous en prie... Là ! dans le pavillon... Ils n'entreront pas...

LE MARQUIS, *avant d'entrer dans le pavillon.*

Oh ! comme je vais t'aimer, si j'en réchappe.

VIRGINIE

Les voici. *(Elle va vers le fond.)*

SCÈNE X

VIRGINIE, DES PAYSANS *armés*, VIDAL, CADET-VINCENT.

VIDAL, *entrant le premier.*

Entrez, citoyens.

VIRGINIE, *souriant.*

Comme te voilà de bonne heure aujourd'hui ! *(Voyant entrer les paysans.)* Eh ! mon Dieu ! pourquoi tout ce monde ?

VIDAL

Ne t'effraie pas, petite, il paraît qu'il y a un malfaiteur caché ici, mais nous le trouverons.

VIRGINIE

Ici, allons donc ! qui t'a dit cela ?

VIDAL, *il pousse Cadet-Vincent devant elle.*

C'est lui.

VIRGINIE

Ce poltron.

VIDAL

Ce voleur.

CADET-VINCENT

Oui, citoyenne, oui, poltron, voleur et bien d'autres choses encore... oui il y a un malfaiteur caché ici et je le savais et j'ai bien hésité à le dire, mais à la fin j'ai senti que je... que tu risquais trop et j'ai tout avoué.

VIDAL

De quel côté as-tu vu cet homme ?

VIRGINIE

Mais de quel homme parlez-vous ?

CADET-VINCENT, *montrant la serre.*

Il est là.

VIRGINIE, *riant.*

Par exemple, je suis curieuse.

VIDAL, *ouvrant la serre.*

Il n'y a personne dans cette serre.

CADET-VINCENT

Personne ! *(Il entre.)*

VIRGINIE, *à son père.*

Cela t'apprendra à te déranger pour un visionnaire pareil.

VIDAL.

Dame ! il avait un air si convaincu. *(Les paysans s'éloignent en riant.)*

CADET-VINCENT, *dans la serre.*

Ah ! je savais bien.

VIRGINIE, *bas.*

Que dit-il ? *(Les paysans et Vidal se rapprochent.)*

CADET-VINCENT *apparaît avec une bouteille.*

Voilà la preuve de ce que j'ai dit ! Quand j'ai caché cette bouteille ici dedans, elle était pleine.

VIDAL

Et tu la retrouves vide ?

CADET-VINCENT

Je la trouve entamée. *(Éclat de rire.)*

VIRGINIE

La belle preuve ! c'est lui qui a bu ce qui manque, il l'a déjà oublié.

CADET-VINCENT

Enfin, cet homme a pu sortir de la serre, mais il n'a pas franchi le mur, j'en réponds.

VIRGINIE, *entraînant son père.*

Tu l'écoutes.

VIDAL

Comment serait-il sorti de la serre, puisque Virginie était là ?

CADET-VINCENT

Pour peu que la citoyenne ait quitté un instant le pavillon, il a pu s'y glisser. *(Les paysans haussent les épaules. Cadet-Vincent va pour monter.)*

VIRGINIE, *l'arrêtant.*

Tu ne vas pas monter chez moi, je suppose.

CADET-VINCENT, *aux paysans qui s'en vont.*

Attendez donc, attendez donc, vous vous pressez trop. *(Il court après eux pour les retenir.)*

VIDAL, *s'avançant vers l'escalier.*

Au fait, on peut bien s'assurer.

VIRGINIE, *sur le bas de l'escalier, souriant.*

Tu vois, tu t'y laisses prendre.

VIDAL

Que veux-tu ? je serai plus tranquille.

VIRGINIE

Alors, tu crois plutôt l'officieux que ta fille, je te dis qu'il n'y a personne.

VIDAL

Tu peux te tromper.

VIRGINIE

Je sors de ma chambre à l'instant.

VIDAL

Quelle singulière résistance ! allons, je veux...

VIRGINIE

Père...

VIDAL

Qu'as-tu donc ?

VIRGINIE

Si tu m'aimes, n'entre pas.

VIDAL, *à demi-voix, les dents serrées.*

Ah ! fille de ta mère...

CADET-VINCENT, *ramenant les paysans.*

Il faut voir... il faut voir... Eh bien, citoyen ?

VIDAL

C'est inutile.

CADET-VINCENT

Mais cependant...

VIDAL *le repousse brutalement.*

Ma fille vient de quitter le pavillon.

CADET-VINCENT, *à part.*

Où diable est-il passé ? Oh ! si je le trouve !

VIDAL, *à Cadet-Vincent.*

Toi, reconduis ces braves gens, et demande-leur pardon de les avoir dérangés

pour rien. A revoir, citoyens; passez par le château, l'officieux va vous verser à boire. *(Les paysans s'éloignent; Virginie est frémissante au bas de l'escalier.)*

CADET-VINCENT, *à part, avant de sortir.*

Ça ne sera pas du vin, toujours...

SCÈNE XI

VIDAL, VIRGINIE.

Long silence.

VIDAL, *à gauche.*

Et maintenant, fais-le descendre.

VIRGINIE, *effarée, s'élance vers le pavillon.*

Eh bien ! oui, c'est vrai, j'ai menti ! quelqu'un est là. Un homme dont la vie est en péril, c'est moi qui l'ai caché. *(Avec tendresse.)*
Et tu vas m'aider à le sauver.

VIDAL

Le sauver, moi !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *apparaissant sur le perron.*

Monsieur, je vous salue; je m'appelle Hector-Dieudonné d'Anjalbert, marquis de Courson-Launay, je suis bon gentilhomme et le plus fidèle sujet de Sa Majesté. *(Il descend.)*

VIRGINIE, *se jetant entre Vidal et le marquis.*

Épargne-le, c'est un enfant.

LE MARQUIS, *l'écartant.*

Assez de supplications et de larmes, Mademoiselle; c'est vous donner trop de mal pour un inconnu.

VIDAL, *bas avec un énorme soupir de soulagement.*

Un inconnu !... ah ! le ciel soit béni !

LE MARQUIS, *à Vidal.*

Et nous, Monsieur, finissons-en; faites votre devoir, je ferai le mien.

VIDAL, *à demi-voix.*

Un enfant... C'est un enfant...

LE MARQUIS

Oh ! je connais votre loi. Elle est précise là-dessus. Je suis émigré, j'essaie de rentrer en France pour un jour, vous me prenez, je sais ce qui m'attend.

VIDAL

Tu es émigré, dis-tu ?

LE MARQUIS

Depuis trois ans.

VIDAL

Depuis quand rentré en France ?

LE MARQUIS

Depuis une heure.

VIDAL

D'où viens-tu ?

LE MARQUIS

De Portsmouth.

VIDAL

Pourquoi faire ?

LE MARQUIS

Ma foi, une occasion superbe de respirer l'air natal après un exil de trois années; c'est si bon à fouler le sol du pays ! c'est si doux à cueillir une fleur de France ! *(Passionnément.)* Oh ! pour rien dans le monde je ne voudrais n'être pas venu.

VIDAL

Quel âge as-tu donc pour tenir aussi peu à la vie ?

LE MARQUIS

Qu'importe ! vos échafauds en ont vu de plus jeunes. *(Mouvement de Virginie.)*

VIDAL, *calme, à sa fille.*

Va, je puis tout entendre à présent. *(Au marquis.)* Et comment comptais-tu retourner en Angleterre ?

LE MARQUIS

Ceci est mon secret, Monsieur. *(Ici commence le deuxième couplet; Virginie relève la tête.)* Et je le garde.

LE CHŒUR, *au lointain.*

Hissa-ho!... hissa!... hissa!... hissoué!

VIRGINIE, *s'élançant vers son père.*

Le signal, père, écoute.

VIDAL

Quel signal ?

LE MARQUIS, *vivement.*

Prenez garde, Mademoiselle, ce secret ne vous appartient pas.

VIRGINIE, *sans l'écouter.*

Au pied de la falaise... près d'ici... une barque l'attend... cette chanson est un signal, un dernier appel... dans quelques minutes, il sera trop tard.

VIDAL, *va vers le fond et ouvre la porte.*

Eh bien !... qu'il s'en aille !

VIRGINIE, *sautant à son cou.*

Ah ! tu es bon... je t'aime.

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Vraiment, Monsieur, je n'ose croire à tant de générosité, et je ne sais comment vous exprimer...

VIDAL, *se débarrassant doucement de Virginie.*

Ne me remercie pas, va-t'en. *(Le jour baisse peu à peu.)*

LE MARQUIS, *s'avançant vers Virginie.*

Nous ne devons plus nous revoir, Mademoiselle; mais soyez assurée que de mon séjour ici j'emporte un souvenir qui ne... me... quittera jamais. *(Il appuie la main sur le côté gauche de sa veste où l'œillet est caché. A Vidal.)* Vous m'offrez la vie, Monsieur, je l'accepte; vous aviez raison... on y tient à mon âge.

VIDAL

La route est libre... pars vite.

LE MARQUIS, *s'arrêtant sur la porte.*

Si c'était un piège !... *(Il embrasse l'œillet.)* A la garde de Dieu ! *(Il sort.)*

SCÈNE XIII

VIDAL, VIRGINIE.

VIDAL

Es-tu contente, maintenant ? *(Virginie se jette dans les bras de son père.)* Décidément, ce conventionnel aime trop sa fille pour être bon patriote; une larme d'elle suffit pour lui faire oublier son devoir. Eh bien ! tu ne me parles pas ? *(On entend un coup de feu.)*

VIRGINIE, *avec un grand cri.*

Ah ! on le tue.

VIDAL, *se précipitant vers le fond.*

Le malheureux !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DES PAYSANS, *puis* CADET-VINCENT.

LES PAYSANS, *au dehors.*

Vive Cadet-Vincent !

VIDAL, *sur la porte.*

Qu'arrive-t-il ? pourquoi ces cris, ce coup de feu ! *(Les paysans entrent.)*

LES PAYSANS

Il est tombé !... il est tombé !

VIDAL

Qui ? voyons, de qui parle-t-on ?

VIRGINIE, *bas.*

Ah ! le ciel me punit, c'est Maxime qui se venge !

CADET-VINCENT *entre, des paysans l'entourent.*

Quand je vous disais que j'avais vu quelqu'un.

VIDAL

Comment ! ce coup de feu ?

CADET-VINCENT

C'est le mien.

VIDAL

C'est toi qui l'as tué ?

CADET-VINCENT

Tué !... mais, citoyen, je ne l'ai pas tué, et c'est bien ce dont j'enrage.

LE MARQUIS, *on l'entend chanter dans le lointain.*

Hissa-ho!... hissa!... hissa!... hissoué!

CADET-VINCENT

Entendez-vous comme il chante, le gredin !... Pour éviter mon coup de feu, le brigand s'est jeté à terre; je m'élance... bonsoir !... il s'était déjà relevé, embarqué... et la barque à tous les diables...

VIDAL

Et vous n'avez rien fait pour le poursuivre ?

CADET-VINCENT

Que pouvions-nous faire ? La nuit était trop noire pour lui donner la chasse.

VIDAL

Tais-toi, tu n'es qu'un mauvais citoyen.

LES PAYSANS, *menaçant Cadet-Vincent.*

C'est vrai, c'est vrai.

CADET-VINCENT

Au diable le patriotisme ! j'aurais mieux fait de boire et de me taire.

VIRGINIE

Ah ! chère fleur ! te gardera-t-il ?

LE FRÈRE AINÉ

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 décembre 1867.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. E. LÉPINE.

PERSONNAGES :

DOMINIQUE	MM. DESRIEUX.
ANDRÉ	DELESSART.
CLAIRE	Mlle CELLIER.
MASCARAT, domestique basque	M. GRIVOT.

La scène se passe dans les Pyrénées.

LE FRÈRE AINÉ

Un salon de campagne. Porte dans le fond donnant sur un perron; à l'horizon, des montagnes. — Portes latérales. — A gauche, une cheminée. — Au fond du salon, à droite, un piano. — Au premier plan, à droite, une fenêtre donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, MASCARAT.

Au lever du rideau, la scène est vide. Dominique paraît dans le fond, en dehors, sur le perron, regardant lentement autour de lui. Mascarat le suit tout effaré.

MASCARAT, *entrant.*

Ah çà ! mais... à la fin ! dira-t-il ce qu'il veut ce monsieur-là ?...

DOMINIQUE, *sur le perron.*

Ni le jardin, ni la maison, rien n'a changé... rien ! Les platanes n'ont pas grandi. *(Il entre, et après avoir regardé de droite et de gauche.)* Les meubles sont toujours les mêmes.

MASCARAT, *timidement.*

Monsieur est déjà venu chez nous, à ce que je vois ?

DOMINIQUE.

Voilà une table que je connais... Ces fauteuils aussi je les connais... Et ces flambeaux ! oh ! les bons vieux flambeaux qui nous viennent du grand-père... ils n'ont pas bougé de place. *(Il s'approche de la cheminée.)*

MASCARAT, *à part.*

Ne serait-ce pas, par hasard, ce monsieur de Perpignan qui devait venir pour la pendule ?

DOMINIQUE, *devant la cheminée, debout.*

J'éprouve un singulier émoi en revoyant toutes ces choses.

MASCARAT

Ma foi, monsieur l'horloger, vous arrivez bien à propos : notre pendule est un peu patraque depuis deux mois, et je crois que ma montre a bon besoin d'être dépatraquée, elle aussi.

DOMINIQUE, *s'éloigne de la cheminée et, continuant à regarder de tous côtés, s'arrête devant le piano.*

Tiens ! un piano... ah bah ! pourquoi faire ? *(A Mascarat.)* Qui joue du piano ici ?

MASCARAT, *stupéfait.*

Hein ! plaît-il ? qui joue du pia... En voilà une question ! Eh ! pardine ! c'est madame qui joue du piano...

DOMINIQUE

Il paraît que l'on a appris le piano depuis mon départ... On a le temps d'apprendre tant de choses en quatre ans !

MASCARAT, *à part.*

J'y suis maintenant, ce n'est pas le monsieur de Perpignan qui devait venir pour la pendule, mais c'est sûrement le monsieur de Perpignan qui devait venir pour le piano.

DOMINIQUE

Oh ! oh ! que veut dire ceci ? Mes jambes fléchissent, mon cœur s'en va, c'est à croire... que je... vais me trouver mal. *(Il tombe assis à gauche.)*

MASCARAT

Eh bien ! mais... il n'est pas gêné, le monsieur de Perpignan... Hé ! Monsieur, si vous ne voulez pas vous faire connaître, vous ne pouvez pas rester plus longtemps ici.

DOMINIQUE

Bravo ! voilà qui est bien parlé. Comment t'appelles-tu ?

MASCARAT

Je m'appelle... je m'appelle comme mon parrain, et je vous préviens que si vous venez pour chercher de mauvaises raisons aux gens, il y en aura qui sauront vous répondre.

DOMINIQUE

Allons, calme-toi, fougueux montagnard. Voyons, sais-tu où est ton maître ?

MASCARAT

Mon maître visite une de ses vignes à quelques pas de la maison, et j'aurai vite fait d'aller le querir si je ne suis pas assez fort pour vous pousser dehors à moi tout seul.

DOMINIQUE

Eh bien ! écoute, mon garçon; tu vas aller tout de suite chercher ton maître; tu lui diras que quelqu'un... veut lui parler ici-même...

MASCARAT

Qui, quelqu'un ?

DOMINIQUE

Va toujours, il le verra bien; et pour tout le mauvais sang que tu te fais depuis un moment, voici une belle pièce blanche qui te rassurera sur mes intentions. *(Il lui tend un écu.)* Allons, prends, de quoi as-tu peur ? Elle n'est pas fausse...

MASCARAT, *prenant la pièce que lui tend Dominique.*

Eh bien ! là ! aussi vrai que je m'appelle Mascarat... du nom de mon parrain... vous n'avez pas l'air d'un mauvais homme, et je veux bien vous contenter en allant prévenir monsieur. Seulement... *(Il va à la porte à reculons.)* comme on ne se connaît pas encore très bien, et que, pendant mon absence, vous allez être seul à garder la maison, je m'en vas, avec votre permission, vous enfermer ici jusqu'à mon retour ! *(Il sort brusquement et ferme la porte.)*

DOMINIQUE, *se levant.*

C'est cela, mon brave Mascarat, enferme-moi ! L'idée est excellente. Encore un tour, là !

MASCARAT, *du dehors.*

Ce n'est pas que je me méfie, voyez-vous, non ! c'est seulement pour être plus tranquille; d'ailleurs, vous n'attendrez pas longtemps.

SCÈNE II

DOMINIQUE.

Allons, Dominique, prépare-toi ! l'heure est venue. Plus d'hésitation, plus de défaillance. Dis à ta tête d'être ferme, à ton cœur de ne pas broncher; songe que tu es parti depuis quatre ans, que tu vas la revoir et que c'est une terrible épreuve ! Elle va venir à toi, affectueuse et souriante; elle va te dire : « Bonjour, mon frère... » en t'apportant son beau front, et toi, tu l'embrasseras ! tu m'entends bien, tu l'embrasseras ! Puis tu vas t'asseoir à leur foyer, entre ce frère, que tu aimes comme un fils, et cette femme que tu dois aimer comme une sœur, et chacun d'eux prendra une de tes mains avec tendresse, et alors les explications, et alors les grands reproches. Ils t'appelleront méchant !... Ils te diront avec des larmes dans les yeux : « Que t'avions-nous fait, Dominique, que t'avions-nous fait pour nous quitter ainsi, au lendemain de notre mariage ?... Est-ce notre joie qui t'a fait fuir ? Ah ! le cruel ami de nous laisser ainsi pendant quatre ans sans lettres, sans nouvelles, ignorant tout de lui, et ne pouvant lui apprendre rien de nous. » C'est ainsi qu'ils parleront, et toi, tu écouteras en souriant, et ton cœur ne battra pas plus vite au son de cette voix aimée; et ta main ne frémira pas au toucher de cette main d'enfant, et rien dont tu puisses rougir ne se passera dans ton âme... Si tu fais cela, vois-tu, Dominique, décidément tu seras un homme très fort ! *(Tressaillant.)* Hein ? on ouvre une porte !... Non ! personne. *(Il continue à marcher avec agitation, puis s'arrêtant.)* Je parle de ma force et le bruit d'une porte me fait peur ! Eh bien !... oui... j'ai peur ! peur de la revoir, peur de l'aimer encore, peur de ne plus pouvoir partir si je l'ai revue une fois... Oh !... non, non, je ne tenterai pas cette épreuve ; je m'en irai, je serai vaillant jusqu'au bout... Il y a parfois du courage à fuir... Quatre ans ne m'ont pas suffi pour étouffer ma passion, huit ans me suffiront peut-être, et si ce n'est pas encore assez de ces huit années, eh bien... Allons, ta place n'est pas ici, va-t'en. *(Il fait deux pas vers la porte, puis s'arrête.)* Venir de si loin et s'en aller ainsi, sans les voir ! Non. Je ne puis pas. *(Il s'assied dans le fauteuil.)* Je ne puis pas...

SCÈNE III

DOMINIQUE, MASCARAT, ANDRÉ.

La porte du fond s'ouvre, André paraît avec Mascarat. Dominique sur le premier plan dans le fauteuil, tourné de profil.

MASCARAT, *au fond.*

Tenez, Monsieur, le voilà, toujours dans la même position. Oh ! vous pouvez approcher, il n'a pas l'air méchant. *(André, qui a fait deux pas en avant, s'arrête et pousse un grand cri qui fait bondir Mascarat en arrière.)*

ANDRÉ

Dominique !

DOMINIQUE. *Il s'est levé et, le visage inondé de larmes, tend les bras à André qui s'y précipite.*

André !... Ah ! cher enfant. *(Ils restent un moment dans les bras l'un de l'autre.)*

MASCARAT

Il faut croire que ce sont d'anciennes connaissances ! S'embrassent-ils ! bon Dieu ! s'embrassent-ils !

ANDRÉ

Oh ! je t'en prie, laisse-moi te regarder. Il me semble que je ne t'ai jamais vu... Vraiment, c'est toi, Dominique, mon frère Dominique, notre Domé, comme nous disions.

DOMINIQUE, *souriant.*

Domé lui-même, en chair et en os... Tiens, que je t'embrasse encore... Tu ne sauras jamais tout le bien que cela me fait de te revoir...

ANDRÉ

Mais enfin, dis-moi comment?.. quand? pourquoi? Parle-moi un peu, voyons ! Non, ne parle pas, assieds-toi d'abord, mets-toi là !... Tu ne t'en iras plus, n'est-ce pas?... Te voilà pour toujours au moins?

DOMINIQUE

Oui, oui, pour toujours !

ANDRÉ

Tu ne nous quitteras jamais ?

DOMINIQUE

Jamais !

ANDRÉ

Tu nous le promets ?

DOMINIQUE, *souriant.*

Je vous le promets.

ANDRÉ, *allant et venant comme un fou.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel bonheur ! Dominique, Dominique est de retour. Comment me faire à cette idée-là ? Dominique est de retour !

MASCARAT, *à part.*

Je n'ai jamais vu monsieur dans un état pareil ; il pleure et il rit en même temps ; on dirait que l'autre lui a donné son mal.

DOMINIQUE

Ah ! cher petiot, que c'est bon de te voir courir dans la maison, comme quand tu étais enfant.

ANDRÉ

Oh ! je n'ai pas changé, je suis toujours enfant, tu verras.

DOMINIQUE

Je le vois bien... Et moi, André, me trouves-tu changé ?

ANDRÉ

Voyons... oui... un peu. *(Dominique penche la tête.)* Oh ! pauvre ami, déjà des cheveux blancs ! Est-ce possible, à ton âge avoir des cheveux pareils !... Tu as donc bien souffert depuis que tu nous as quittés ?

DOMINIQUE

Moi ?... souffert ? allons donc ! Est-ce que ça souffre, un vieux garçon ?...

Eh ! non, ce sont les voyages qui m'ont blanchi... qui sait ?... en passant par Terre-Neuve *(Il montre son front.)* un peu de neige aura tombé là-dessus et s'y sera bien trouvé ! Bah ! tout cela va fondre au beau soleil qu'il fait ici.

ANDRÉ

Terre-Neuve ! Tu es allé à Terre-Neuve ! Parbleu ! je vous demande, en quatre ans on a bien le temps d'aller à Terre-Neuve, d'y aller plusieurs fois et même d'en revenir. Ah çà ! mais... où est ta voiture ? où sont tes malles ? Par où es-tu venu ? car enfin...

DOMINIQUE

Voici... Comme je tenais à arriver sans fracas pour vous surprendre un peu...

ANDRÉ, *joignant les mains.*

Un peu !

DOMINIQUE

J'ai laissé la chaise de poste derrière les oliviers de Saint-Vincent, et je suis venu tranquillement, en voisin, les mains dans les poches. Il faut maintenant que Mascarat fasse avancer la voiture jusqu'ici et descende mes bagages.

ANDRÉ, *vivement.*

Tu entends, Mascarat ?

MASCARAT, *qui se tenait respectueusement à l'écart, s'approche.*

Parfaitement, Monsieur. *(A part.)* Des bagages ! il a des bagages !...

ANDRÉ, *à Dominique.*

Au fait, tu connais donc Mascarat, toi ? Pourtant, nous ne l'avons que depuis un an...

MASCARAT

Dame ! c'est moi qui ai eu l'avantage de recevoir monsieur.

ANDRÉ

Tiens ! c'est vrai... je crois même que tu avais fermé toutes les portes de peur qu'il ne s'échappât. Tu as bien fait, Mascarat, tu as très bien fait; on ne saurait jamais prendre trop de précautions avec ce gaillard-là.

MASCARAT, *à part.*

Très bien !... il faudra que je le surveille, alors !...

ANDRÉ

Maintenant, cours dire au postillon de faire avancer la chaise de poste. Tu monteras les bagages de M. Dominique dans sa chambre. Car tu sais, Domé, tu as toujours ta chambre, on n'y a pas touché. Seulement, il y fait bien froid. Veux-tu la mienne ? Oui, c'est cela, la mienne. Après tout, suis-je bête ! prends toute la maison, si tu veux, elle est à toi, parbleu !

DOMINIQUE, *riant.*

Laisse-moi donc tranquille avec toutes tes chambres. Eh ! qu'importe où je couche, puisque je suis dans la maison de ceux que j'aime.

ANDRÉ

Oui, oui, tu as raison... *(A Mascarat.)* Allons, va vite... va vite... et si tu rencontres, tu sais ?... pas un mot.

MASCARAT

Compris. *(A Dominique.)* Derrière les oliviers de Saint-Vincent, n'est-ce pas, Monsieur ?

DOMINIQUE

Oui, mon garçon. *(Le rappelant.)* A propos, Mascarat, dans la voiture, tu trouveras une petite boîte blanche... au lieu de la monter avec les autres, tu l'apporteras ici, tout de suite. *(A André.)* Une surprise que je réserve...

MASCARAT, *avec un rire finaud.*

C'est pas ben malin de savoir à qui. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

DOMINIQUE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *debout devant Dominique.*

Quatre ans ! quand je pense qu'il y a quatre ans ! Songes-tu à cela, Dominique, qu'on est resté quatre ans sans se voir ?

DOMINIQUE, *avec un peu d'embarras.*

Pourquoi s'occuper du passé? Nous voilà réunis; qu'avons nous à désirer de plus?

ANDRÉ

C'est égal, vois-tu, nous aurons beau passer ensemble tout le temps qu'il nous reste à vivre, il manquera toujours quatre années à mon compte. Tu me devras toujours ces quatre années-là. Oh ! tu auras beau faire, tu me les devras toujours.

DOMINIQUE, *souriant.*

Allons, frère, ne m'accable pas... Tu vois bien que j'ai honte, tu vois bien que je me repens... Ne me gronde plus, je t'en prie.

ANDRÉ

Tu as raison, c'est fini ! je n'en parlerai plus. *(Plus bas.)* Pourtant, Domé, il faudra bien que tu m'avoues un jour ce qui t'a fait fuir notre maison, cette maison où nous avions juré de vivre et de mourir ensemble, cette maison où papa et maman sont morts !... Voyons, que s'est-il passé là?... Car enfin, nous qui étions si heureux, si bien unis...

DOMINIQUE

Assez, assez, je t'en supplie... Tes paroles me font mal. Écoute, André, ce que tu désires savoir, un jour tu le sauras, je te le promets; oui, un jour, je t'ouvrirai mon cœur, je te dirai tout. Mais une autre fois, n'est-ce pas? Aujourd'hui cet aveu me coûterait trop. Laissons cela, veux-tu? Parlons plutôt de toi, de vous, de ton bonheur et du sien; raconte-moi votre vie, cette belle vie que je veux connaître, et qui sera la mienne désormais. Oh ! comme nous allons vivre heureux, tous les trois !

ANDRÉ

Oui, bien heureux... Et dire pourtant que je t'ai détesté ! Oui, j'ai passé des mois entiers à te détester, mais là, sincèrement. Le croirais-tu? j'avais défendu qu'on prononçât ton nom devant moi; il est vrai que j'étais le premier à oublier cette défense.

DOMINIQUE, *baissant la voix.*

Elle a dû bien m'en vouloir, elle aussi, n'est-ce pas?

ANDRÉ, *s'arrête un moment et le regarde.*

Elle ? Elle ?... Tu parles de Suzanne ?

DOMINIQUE

Parbleu !

ANDRÉ

Oh ! la pauvre âme, certes, non ! elle ne t'en voulait pas. Est-ce qu'elle a pu jamais en vouloir à quelqu'un ?

DOMINIQUE

C'est vrai, mais elle t'aimait tant qu'elle aurait bien pu me haïr un peu par amour pour toi...

ANDRÉ

Non, non, je ne le crois pas, je ne crois pas qu'elle t'en ait voulu... D'ailleurs, Suzanne ne parlait presque jamais de toi, elle ne prononçait ton nom que rarement, de peur de m'affliger sans doute.

DOMINIQUE, *que ces derniers mots ont fait tressaillir.*

Oui, je comprends. *(Court silence.)* Comme vous vous aimiez, André, quand je suis parti.

ANDRÉ, *baissant la tête.*

C'est vrai, nous nous aimions bien.

DOMINIQUE, *le regardant attentivement.*

Et maintenant, tu es toujours aussi heureux ?

ANDRÉ

Pourquoi me demandes-tu cela, Dominique ? Tu sais bien que je ne puis pas répondre.

DOMINIQUE

Y songes-tu, frère ? que viens-tu de me dire ? Est-ce que ton bonheur n'est pas le mien ? Pourquoi ne veux-tu pas que je te demande si tu es heureux ?

ANDRÉ, *avec effort.*

Est-ce de mon bonheur présent, est-ce de mon bonheur passé que tu veux que je t'entretienne ?

DOMINIQUE

Je... ne... te comprends pas, André !... tes paroles sont singulières. A t'entendre, on dirait qu'il s'est passé dans ta maison quelque chose que j'ignore...

ANDRÉ, *effaré.*

Comment !... Tu ne sais pas ?

DOMINIQUE

Quoi ? que veux-tu que je sache ? Moi, qui ai vécu quatre ans loin d'ici, à l'autre bout de l'univers ! Mais parle, parle vite, je t'en prie, tu me fais mourir.

ANDRÉ

Ah ! misère et malheur !... et moi qui ne lui disais rien !... La joie de le revoir m'a donc rendu fou !

DOMINIQUE, *à part, regardant autour de lui avec inquiétude.*

Pourquoi Suzanne... n'est-elle pas ici ?... *(Il court vers la porte du fond et appelle.)* Suzanne !... Suzanne !... *(Revenant subitement vers André.)* Suzanne ! où est Suzanne, André ?

ANDRÉ

Mais Suzanne est morte !

DOMINIQUE

Morte ! Suzanne est morte ! Que dis-tu là ? c'est impossible ! Ce n'est pas vrai; je t'en supplie, André, dis-moi que ce n'est pas vrai...

ANDRÉ

Suzanne est morte.

DOMINIQUE

Miséricorde ! Et c'est pour entendre cela que je suis revenu... Ah ! les pauvres absents apprennent parfois d'étranges nouvelles au retour. *(Silence.)* Frère, donne-moi ta main, ta chère main dans la mienne. Va, le coup qui t'a frappé me frappe cruellement aussi, oh ! bien cruellement, je te le jure. Mais n'importe ! A travers nos larmes, il faut encore bénir le ciel qui m'envoie vers toi

pour t'aider à porter ta douleur. Quand on pleure à plusieurs, vois-tu, les larmes sont moins amères. *(Laissant aller la main d'André.)* Dis-moi, il y a donc bien longtemps qu'elle est morte que tu ne portes déjà plus son deuil ?

ANDRÉ, *à demi-voix.*

Il y a trois ans.

DOMINIQUE

Trois ans... grand Dieu !

ANDRÉ

Et impossible de te l'apprendre; savais-je où tu étais ?

DOMINIQUE, *gravement, après une pause.*

C'est égal, frère, c'est égal, le deuil d'une affection pareille doit se porter éternellement. Tu as eu tort de quitter le deuil.

ANDRÉ, *se détournant, à part.*

Ah ! maintenant, comment lui dirai-je ? Comment pourrai-je lui avouer ?

DOMINIQUE, *avec exaltation.*

Certes, celui qui dira que ce n'est pas la main du Dieu sauveur des hommes, qui tout à l'heure m'a retenu ici, malgré moi, celui-là en aura bien menti... Morte !... morte !... Il y a de ces mots qu'on prononce sans pouvoir les comprendre.

SCÈNE V

DOMINIQUE, ANDRÉ, MASCARAT.

MASCARAT, *dans la coulisse. Il chante.*

Ah ! qu'il est beau ! (*bis*)
Le postillon de . . . . .

Il s'arrête sur le pas de la porte, affublé d'une veste de postillon, un fouet dans la main gauche, et portant une caisse sur l'épaule.

Messieurs, la voiture est à la porte, et...

ANDRÉ

Va-t'en ! va-t'en !

MASCARAT, *s'apercevant de l'émotion d'André et des larmes de Dominique, à part.*

Bon ! le vent a tourné... nous sommes à la pluie maintenant.

ANDRÉ

M'as-tu entendu ? je t'ai dit de t'en aller.

MASCARAT, *présentant la boîte à Dominique.*

Mais, Monsieur, c'est la boîte... la petite boîte... qu'on m'avait dit d'apporter.

DOMINIQUE, *relevant la tête.*

Qu'y a-t-il encore ? que nous veut celui-là ? Ah ! oui, oui, je sais ce qu'il apporte. Par ma foi, cela ne saurait venir plus à propos ! *(Prenant la boîte.)* Devine ce qu'il y a là dedans ? C'est tout des bijoux, des colliers... des colifichets pour... la morte... *(Rendant la boîte à Mascarat.)* Les romanciers trouvent de ces choses-là, pourtant !

ANDRÉ, *avec douceur.*

Mascarat, va-t'en, je t'en prie.

MASCARAT

Je m'en vais, je m'en vais... je voulais vous dire seulement que madame est dans sa chambre, et...

DOMINIQUE, *stupéfait.*

Madame !

ANDRÉ, *s'élançant vers lui.*

Oui... oui... je t'apprendrai... comment...

MASCARAT

Et comme je me doutais que ces messieurs voulaient lui faire une surprise, je tenais à les prévenir avant qu'elle descendît.

CLAIRE, *au dehors.*

J'ai deviné, je suis sûre que j'ai deviné.

MASCARAT

Mais maintenant c'est trop tard... la voilà. *(Il sort.)*

SCÈNE VI

DOMINIQUE, ANDRÉ, CLAIRE.

DOMINIQUE, *tournant le dos à la porte de gauche.*

Madame !

CLAIRE, *à André.*

C'est lui, n'est-ce pas ? c'est cet ingrat dont tu m'as tant parlé... Oh ! je le reconnais bien, nous avons son portrait là-haut. *(Allant à Dominique.)* Bonjour, mon frère.

DOMINIQUE, *reculant, bas.*

Est-ce possible ! grand Dieu !

ANDRÉ, *souriant timidement.*

C'est ma femme, Domé...

CLAIRE

Dominique, c'est votre sœur.

DOMINIQUE

Vous n'êtes pas ma sœur, madame.

ANDRÉ, *suppliant,*

Dominique !

DOMINIQUE

Ma sœur est morte.

CLAIRE

Voulez-vous que j'essaye de la remplacer ?

DOMINIQUE, *détournant la tête.*

Oh ! non !... je rêve... je rêve...

ANDRÉ, *bas à Claire.*

Je vous en conjure, éloignez-vous un instant... une grande douleur l'accable en ce moment. Tout à l'heure, plus tard, quand il sera plus calme... Venez, Claire.

DOMINIQUE, *à demi-voix.*

Claire !... elle s'appelle Claire; l'autre s'appelait Suzanne... Claire !... Suzanne ! Oh ! le nom de Suzanne est bien plus beau.

ANDRÉ, *à Claire.*

Par grâce...

DOMINIQUE, *très doux.*

Non ! non ! restez, restez. Je ne veux déranger personne ici; j'aurais mieux fait de ne pas venir, voilà tout...

ANDRÉ

Partir ! tu veux partir ! Tu veux me quitter encore !... Mais que t'ai-je donc fait, mon Dieu !

DOMINIQUE

Il faut que je parte.

CLAIRE

C'est moi qui vous fais fuir, n'est-ce pas ? Vous me haïssez donc bien ?

DOMINIQUE

Pourquoi vous haïrais-je, Madame ? Je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître.

ANDRÉ, *d'un ton de reproche.*

Oh ! Domé !...

DOMINIQUE

Vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille... si je restais un moment de plus ici, il pourrait m'échapper certaines paroles... qu'il vaut mieux pour vous que vous n'entendiez pas... *(Il va vers la porte.)*

ANDRÉ, *se mettant devant lui.*

Voyons, frère, reviens à toi, parle-moi, dis-moi ce que je t'ai fait, ce que tu me reproches... Mais, au nom du ciel ! ne t'en va pas ainsi.

DOMINIQUE, *revenant avec lui sur le milieu de la scène.*

Tu veux que je parle ?

ANDRÉ

Oui, je le veux.

DOMINIQUE

Alors écoute. Te souviens-tu des belles histoires que je te racontais, quand tu étais petit ? Eh bien ! c'est une histoire de ce genre que je vais te conter avant de partir. C'est la dernière, par exemple, la dernière. Écoute bien : Il y avait deux frères qui s'aimaient beaucoup... Le sort les ayant faits orphelins de très bonne heure, l'aîné de ces deux enfants servait de père à l'autre et lui avait donné sa vie. Un jour pourtant, qui l'aurai cru ! dans cette âme vouée à l'amour fraternel, naquit une affection d'un autre genre. L'aîné des deux frères aima; il aima éperdument, mais tout d'abord lutta contre son amour. Le pauvre homme se disait que c'était mal, qu'il n'avait pas le droit d'être épris de la sorte, que son ancienne affection allait être sacrifiée à la nouvelle, et mille beaux scrupules de ce genre. Or, tandis qu'il luttait ainsi dans le plus profond de son âme... et la lutte était rude, car la passion le tenait bien ! son frère, un matin, vint se jeter dans ses bras avec le beau cri de guerre des amoureux de vingt ans : J'aime et je suis aimé ! — Et le nom de celle que tu aimes ? lui demanda l'aîné en souriant. Ce nom, quand il le sut, le fit devenir tout pâle... ils aimaient la même femme tous les deux.

ANDRÉ, *s'élançant vers lui.*

Que dis-tu ?

CLAIRE, *bas.*

Je comprends maintenant.

DOMINIQUE

Devant l'aveu de son frère, l'aîné de nos amants crut devoir refouler sa passion dans son âme. Comme il n'avait parlé de cet amour à personne, personne ne sut ce qu'il souffrit. D'ailleurs, il paraît qu'il fit très bien les choses, et ceux qui étaient près de lui l'ont toujours vu sourire... Pendant un mois, les autres

s'aimèrent sous ses yeux... il regarda tout en souriant. Pendant un mois, on parla d'avenir et de bonheur devant lui... il écouta tout en souriant. Le jour des noces arriva, il souriait encore. Le prêtre unit les deux amants, il souriait toujours. Mais quand le soir fut venu, un peu las d'avoir tant souri et ne pouvant sourire davantage, le pauvre aîné s'enfuit de la maison paternelle, en pleurant toutes les larmes de son corps.

ANDRÉ, *sanglotant.*

Tais-toi !... Tais-toi !...

DOMINIQUE

Le malheureux erra pendant quatre ans... pendant quatre ans, il essaya d'oublier; il oublia peut-être. Au prix de quels tourments ? au prix de quelles fatigues ? l'histoire ne le dit pas. On raconte seulement qu'un jour, se sentant le cœur plus calme, cet homme voulut tenter une dernière épreuve et voir s'il pourrait vivre à côté des deux époux. Et alors, il revint, et alors... et al... Non ! décidément cette histoire est trop triste... Je n'irai jamais jusqu'au bout... *(Silence.)*

ANDRÉ, *s'approchant de lui.*

Dominique, mon frère, au nom de notre vieille affection...

DOMINIQUE, *sans l'écouter.*

Tu voulais savoir pourquoi j'étais parti ce fameux soir d'il y a quatre ans; maintenant, tu le sais. *(Baissant la voix.)* Je suis parti, parce que tu m'as dit que tu l'aimais; mais tu as menti, tu ne l'aimais pas ! Ah ! c'est que j'ai le droit d'être difficile... Voyons, crois-tu que j'aurais fait ce que tu as fait, moi ? Si j'avais eu comme toi le bonheur de posséder ce trésor; si, comme toi, j'avais eu la douleur de le perdre, aurais-je songé à le remplacer ! Dis, le crois-tu ?... Voilà ! moi, je l'aimais, et toi, tu ne l'aimais pas. *(Brusque.)* L'a-tu rendue heureuse, seulement ? Ah ! c'est que je te connais maintenant!... j'ai fait le tour de ton cœur. Tiens, il est grand comme ça, ton cœur.

ANDRÉ

Dominique, je t'en supplie, tais-toi... tais-toi... Je ne puis pas t'entendre plus longtemps me parler de la sorte.

DOMINIQUE

Oh! j'ai fini; tu ne m'entendras plus. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Maintenant, je vous prie de faire descendre mes malles et de dire aux postillons d'atteler.

CLAIRE, *à André.*

C'est impossible !... il ne peut pas s'en aller ainsi.

ANDRÉ, *avec un sanglot.*

Il faut vous occuper de ce départ, Claire; moi, je n'en aurais pas le courage. *(Ils sortent par la porte de gauche.)*

SCÈNE VII

DOMINIQUE, *seul.*

Pleurez, pleurez... toutes vos larmes ne me fléchiront pas. Votre maison n'est plus la mienne et je n'y saurais rester une minute de plus. N'y songez pas; c'est impossible ! *(Triste.)* Impossible !... c'eût été bien bon, pourtant, de vivre ici, presqu'à côté d'elle, d'aller lui porter des fleurs chaque jour et de les lui offrir à genoux. Ah ! dites-moi tout ce que vous voudrez, dites-moi qu'il n'y a plus rien là dedans, que l'âme s'est envolée, que celle que j'aime est là-haut ! (Où, là-haut ? C'est si grand là-haut !) Moi, je ne vous répondrai qu'une chose : c'est qu'on a mis Suzanne là, et qu'à l'idée de m'éloigner de là, je sens tout mon cœur qui se brise... *(Il pleure debout, devant la croisée qui donne sur la campagne.)*

SCÈNE VIII

DOMINIQUE, CLAIRE.

CLAIRE, *sans oser avancer.*

Monsieur Dominique... *(Bas.)* Les forces me manquent, mais il le faut ; allons, du courage ! *(Elle ferme la porte derrière elle.)* Monsieur Dominique...

DOMINIQUE, *se retournant vivement.*

Dieu !... cette femme !... encore !...

CLAIRE

Vous l'avez dit, c'est moi... c'est... cette femme... Pendant qu'on attelle, vous avez encore cinq minutes à passer ici... je venais voir si vous ne désiriez rien.

DOMINIQUE, *très froid.*

Rien absolument, Madame, je vous remercie.

CLAIRE, *déconcertée.*

En ce cas, je me retire... *(Elle fait mine de s'en aller, puis s'arrête.)* J'avais songé à vous faire servir une collation avant votre départ...

DOMINIQUE, *avec un peu d'impatience.*

Encore une fois, je n'ai besoin de rien. *(Plus doux.)* Je vous salue, Madame.

CLAIRE, *sourire triste.*

Non, tenez, décidément je ne m'en vais pas encore.

DOMINIQUE

Mais enfin, Madame, que voulez-vous de moi ? Je vous ai dit, tout à l'heure, que je ne vous connaissais pas... que je ne voulais pas vous connaître... pourquoi ne pas vous en tenir là ? Il faudrait cependant ne pas pousser les gens à bout. Vraiment, les femmes ne sont pas généreuses. *(Dominique se dirige vers la porte.)*

CLAIRE, *vivement.*

La voiture n'est pas prête... j'ai dit qu'on vous prévînt quand elle le serait. Mais, d'ici là, vous écouterez ce que j'ai à vous dire. Oh ! vous en passerez par là, je vous préviens ! Vous me tuerez plutôt que de vous laisser partir sans m'entendre.

DOMINIQUE, *après l'avoir regardée un moment.*

C'est vrai, j'oubliais que dans tout ceci, il y a un orgueil de femme en jeu... Oui, je comprends, vous avez beau me haïr et dans le fond du cœur me souhaiter bien loin d'ici, entre vous et moi maintenant c'est une partie engagée. Vous la perdez si je pars; mais si je reste, quel triomphe ! *(S'asseyant.)* Parlez, Madame, je vous écoute.

CLAIRE

Ce n'est pas dans mon orgueil de femme que vous me frappez en partant,

c'est dans mon cœur d'épouse. Si, comme vous le dites, mon orgueil seul était en jeu dans tout ceci, je ne serais pas venue l'exposer à de nouveaux outrages, à de nouvelles meurtrissures. Mais c'est bien de l'orgueil d'une femme qu'il s'agit... *(Elle s'avance hardiment.)* Il s'agit d'André, de notre André qui pleure et qui souffre... C'est vous qui le faites pleurer, c'est vous qui le faites souffrir ! Et moi, je ne le veux pas, et moi, je vous le défends... entendez-vous, je vous défends de me le torturer ainsi... D'abord vous n'en avez pas le droit, et pour faire ce que vous faites, il faut être un méchant ou un fou ! *(Elle s'arrête, le regarde et pousse un cri.)* Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je dis là, maintenant ?... *(S'élançant vers lui.)* Ce n'est pas vrai, ne m'écoutez pas. C'est moi qui suis folle, et tout ce que je dis vous le prouve bien. *(Elle pleure.)* Moi qui devrais être à vos genoux et vous supplier à mains jointes, voilà que je vous injurie et que je cherche de mauvaises paroles à vous dire... Et pourtant, si je pouvais vous ouvrir mon âme, vous n'y verriez que du respect et de l'admiration pour vous. Oui, vous avez raison, je le sens bien... il eût été plus digne pour André d'être fidèle à sa douleur. Oui, vous avez le droit de lui demander compte de sa conduite et de vous indigner de sa défection... Mais, croyez-moi, ce n'est pas André qu'il faut punir... C'est moi, c'est moi seule... Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour qu'il m'aimât; si vous saviez tout ce que j'ai fait pour qu'il oubliât... si je vous disais... Hélas ! j'en ai déjà trop dit, et maintenant vous ne voudrez plus m'entendre.

DOMINIQUE, *voix douce.*

Ce n'est pas moi qui vous interromps, madame; relevez-vous, je vous en prie, relevez-vous et continuez.

CLAIRE, *se relevant.*

Vous le voulez, vraiment ?... Oh ! alors, je vais tout vous dire; et puissé-je vous convaincre, vous qui êtes notre juge, qu'il n'y a de coupable ici que moi...

DOMINIQUE

Je vous écoute.

CLAIRE

Quand j'ai connu votre frère, Monsieur, son deuil avait un an déjà; mais, comme Dieu m'entend ! après un an, ses larmes coulaient encore, et sa douleur n'avait pas vieilli d'un jour. Jamais veuvage plus austère. Il vivait seul ici dedans, à l'écart de toute joie. On ne le voyait nulle part, et sa maison était

comme sa vie, close pour tous. Quelquefois, cependant, il descendait jusqu'au village. Ces jours là, il venait s'asseoir à un foyer bien humble et bien paisible !... C'est chez le vieux Bénédict, mon tuteur et mon oncle, et le jour même de mon arrivée dans la maison, que je rencontrai André pour la première fois. Je le vois encore, assis dans un coin du salon, silencieux et vêtu de noir. Il était si triste, il me fit tant de peine, que j'eus tout de suite envie d'aller à lui et de le consoler. Ah ! cette pauvre chère tête, pâlie, amaigrie par la douleur, si vous aviez pu la voir, si vous aviez pu la voir comme moi !...

DOMINIQUE, *bas, très ému.*

Mon pauvre enfant !

CLAIRE

Hélas !... vous le savez, Monsieur; nous autres femmes, la pitié a bientôt fait de nous conduire à l'amour... J'avais à peine vu votre frère trois fois, que déjà je l'aimais de toute mon âme... Lui ne s'en doutait guère, je vous jure, et sa pensée était bien loin de moi. Ma présence dans la maison n'avait pas interrompu ses visites; voilà tout. J'avais beau faire, je n'existais pas pour lui... je crois qu'il ne m'avait pas vue... cela ne m'empêchait pas de l'aimer, bien sûr, mais je souffrais ! Oh ! que je souffrais !... Un soir qu'il était à la maison, silencieux et dans son coin, à l'ordinaire, je vins m'asseoir à mon piano, et machinalement, presque sans y songer, je me mis à chanter un vieil air de nos montagnes que j'aimais parce qu'il était triste... A peine eus-je achevé, qu'André s'approcha de moi et me demanda d'une voix altérée si je voulais lui dire cet air encore une fois... et moi je chantai, Monsieur. Je n'en avais pas envie, je vous assure, mais déjà je ne savais rien lui refuser.

DOMINIQUE

Et alors ?

CLAIRE

Et alors, comme je vous le dis, je chantai, et ce fut pour lui une émotion terrible de m'entendre. Je le vis tomber à genoux, cacher sa tête, fondre en larmes, et comme je m'approchais pour le calmer, il m'avoua, parmi ses pleurs, que je venais de chanter l'air favori de sa Suzanne, et que j'avais toute sa voix... Dès ce moment je devins la confidente de sa douleur, et nous parlâmes de Suzanne tous les jours. Que de fois je l'ai vu pleurer en prononçant son nom; que de fois il a juré devant moi qu'il n'en aimerait jamais une autre. Pareils

aveux brisaient mon cœur, vous pensez ! Mais, lui, il ne m'en était que plus cher. Peu à peu, sans qu'il s'en aperçût, l'habitude lui vint de nos tristes confidences. Ma présence lui était plus nécessaire chaque jour... Il est vrai de dire aussi, qu'aveuglée par l'amour et tout entière au désir d'entrer toujours plus avant dans ce cœur, tous les moyens m'étaient bons, même les plus misérables. *(Baissant la voix.)* Le croiriez-vous, Monsieur ? J'avais appris par lui comment, de son vivant, la chère morte allait vêtue. Je savais de quelle façon elle portait ses cheveux blonds... Et moi, sans qu'il s'en doutât, j'avais adopté les coiffures de Suzanne, et je m'habillais toujours de sa couleur.

DOMINIQUE, *frissonnant.*

Ah !...

CLAIRE

Je me rappelle encore certaine robe en mousseline blanche, que je mettais en ce temps-là et qui m'a fait verser de belles larmes, allez...

DOMINIQUE, *se levant.*

C'est horrible !... *(Il passe à droite. Claire se lève.)*

CLAIRE

Maintenant, que vous dirai-je que vous n'ayez deviné ?... Après un an de lutte, de patience, d'angoisse, ce que je souhaitais arriva enfin... Un jour, André pleura sur mon épaule ; le lendemain il tombait dans mes bras, et je me croyais heureuse pour toujours, quand ce matin vous êtes apparu, et voilà tout mon bonheur qui s'est écroulé. *(Elle pleure.)*

DOMINIQUE, *un peu ému, mais calme en apparence.*

Ne vous désolez pas ainsi, Madame ; je conviens que mon arrivée a pu troubler un moment la paix de votre maison ; mais enfin, je m'en vais, et rien ne vous empêchera d'être heureuse désormais.

CLAIRE

Heureuse, hélas !... Vous savez bien que je ne peux plus l'être si vous partez... mais non, c'est impossible ! Vous ne vous en irez pas. Vous m'avez fait assez de mal ce matin, vous ne serez pas cruel jusqu'au bout. Je vous en prie, Monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE IX

DOMINIQUE, CLAIRE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *qui a entendu les dernières paroles de Claire, se place entre elle et Dominique.*

Assez, Claire.

CLAIRE

André !

ANDRÉ

Assez d'humiliations et de larmes, nous avons su vivre heureux sans lui, nous le saurons encore.

DOMINIQUE

Eh bien ! Madame, vous l'entendez ? Voilà qui vous rassure.

CLAIRE

Ne le croyez pas, Monsieur. Si vous partez, il ne me pardonnera jamais.

ANDRÉ

Vous pardonner, Claire !... Est-ce que vous êtes coupable ?... Non, si quelqu'un a besoin de pardon, c'est celui qui depuis ce matin se pose ici en accusateur et en juge. *(A Dominique.)* Car, enfin, qui es-tu ? qui t'envoie ? au nom de qui parles-tu ? et de quelle suprême justice te crois-tu donc l'instrument ? Est-ce la justice de Dieu que tu crois représenter ici ? Dieu t'a-t-il donné mission pour venger les morts qu'on oublie, et punir les vivants dont le temps a calmé la peine ? Non, non, celui qui voit notre faiblesse n'a pas tant exigé de nous. Ce n'est pas Dieu qui commande les douleurs éternelles, ni les regrets inconsolables. Je ne te reconnais pas pour le justicier de Dieu. Tu n'es pas un juge pour nous, tu n'es pas un vengeur pour Suzanne... Tu n'es qu'un homme qui souffre et qui veut faire souffrir.

CLAIRE, *suppliante.*

André !... Ton frère !

ANDRÉ

Ah! je l'ai bien écouté tout à l'heure; il faut qu'il m'écoute à présent. C'est pour me punir d'avoir aimé Claire que tu t'en vas. Selon toi, j'aurais dû garder mon deuil, ne plus aimer, souffrir toujours. Est-ce qu'on est maître de ces choses? Doit-on aimer, ou ne pas aimer? On aime, et rien de plus. Tu lui en veux à elle d'avoir pu sécher mes larmes? Tu m'en veux à moi, de m'être laissé consoler. Mais alors que n'étais-tu là pour me défendre contre elle, pour me garder contre ses charmes? Tu es fort, toi, tu es brave; mais moi, tu sais bien que je suis faible, tu sais bien que je suis lâche... mon cœur est grand comme ça... C'est toi qui me l'as dit... Que veux-tu? Cette fois encore, j'ai été faible, j'ai été lâche; mais je bénis ma lâcheté, car je lui devrai le bonheur de ma vie. Claire, ma chère femme, ne pleurez plus, ne tremblez pas. Je vous jure que je vous aime, et que rien ne m'est précieux au monde comme cette petite main que je serre contre mon cœur.

DOMINIQUE, *sourdement.*

Serre-la bien alors, pour que cette fois rien ne vienne te l'enlever.

ANDRÉ

Venez, Claire, laissons ce cœur implacable. Il ne sait rien de vous, il ne sait pas quelle femme vous êtes et que vous avez sur terre la mission de consoler.

DOMINIQUE

Je n'aime pas ces consolatrices, elles font trop vite oublier.

ANDRÉ

Elles font oublier, peut-être, mais elles n'oublient pas. Sais-tu qui, depuis un an, a pris soin du tombeau de Suzanne?

DOMINIQUE

Que veux-tu dire?

ANDRÉ

Sais-tu qui lui porte les fleurs dont sa tombe est couverte? Tiens, la voilà, c'est elle; depuis un an, elle n'a pas manqué une fois à ce pieux pèlerinage.

CLAIRE

Comment, tu savais?...

ANDRÉ

J'ai surpris ton secret, chère âme, et je t'en ai aimée plus encore.

DOMINIQUE

Ah ! voilà de simples fleurs qui, pour moi, sont plus éloquentes que toutes les larmes. Ce que vous avez fait est bien, Madame, et je comprends maintenant combien j'ai été cruel et injuste envers vous... Il faut me pardonner. Tout ce que j'apprends depuis ce matin est si effroyable, si imprévu ! Songez donc, c'est terrible de recevoir des coups pareils.

SCÈNE X

DOMINIQUE, ANDRÉ, CLAIRE, MASCARAT.

MASCARAT

Madame, j'ai descendu les bagages et les postillons sont là.

CLAIRE

Va-t'en !

MASCARAT

C'est qu'il se fait tard, et vu la méchanceté des routes, ils voudraient bien s'en retourner avant qu'il fît noir.

DOMINIQUE

C'est bien, j'y vais... *(Il descend vers le fond.)*

CLAIRE, *joignant les mains.*

Dominique !...

ANDRÉ

Mon frère !...

DOMINIQUE

Non, non, pour vous comme pour moi, il faut que je parte, il le faut... Nous ne pouvons pas vivre ici tous les trois.

CLAIRE

Mais si je m'arrange pour que vous ne me voyiez pas, pour que vous ne m'entendiez jamais; si je parviens à vous faire oublier que j'existe, tant je tiendrai peu de place, tant je me ferai petite...

ANDRÉ

Tu l'entends, la chère créature. Comment pourrais-tu t'en aller après cela ?...

DOMINIQUE

Ah ! tenez, vous me brisez le cœur tous les deux. Vous ne voyez donc pas tout ce que je souffre à m'arracher d'ici... Vous ne comprenez donc pas que je tiens à cette maison par toutes les fibres de mon âme, et qu'en m'en allant, je laisse un lambeau de moi-même dans tous les coins.

CLAIRE

Eh bien ! non, vous ne partirez pas. C'est ici la maison de Suzanne, et puisque nous ne pouvons y vivre tous les trois, vous seul devez l'habiter.

DOMINIQUE

Comment ?...

ANDRÉ

Elle a raison, frère, elle à raison; tu ne peux être heureux qu'ici.

DOMINIQUE

Quoi ! vous feriez cela... vous me laisseriez cette maison !... Mais vous ?...

CLAIRE

Nous, nous avons le monde entier pour nous aimer.

DOMINIQUE

Claire ! Claire ! je suis vaincu, donnez-moi votre main. *(Tendant à André l'autre main.)* Tu l'avais bien dit qu'elle a la mission de consoler. Oui, je l'accepte, enfants, votre sacrifice; mais, en échange, tout ce que j'ai vous appartient, je n'ai plus besoin de rien au monde. Pardonnez à ce pauvre fou tout le mal qu'il vous a fait, et puisque partout ailleurs qu'entre ces murs vous aurez le droit de vous aimer, aimez-vous sans remords et sans scrupules. Maintenant, grâce à vous, ma vie va avoir un but. Il faut un veuf à cette morte,

quelqu'un qui se souvienne et qui porte son deuil; ce veuf, ce sera moi, moi, qui l'ai tant aimée et qui vais enfin pouvoir le lui dire ! je vais vivre seul ici, dans cette maison où tout parle de Suzanne; je souffrirai... je pleurerai... jamais je n'aurai été si heureux.

MASCARAT, *à part.*

Je continue à n'y rien comprendre. C'est égal, cet exalté-là a une manière de dire les choses !... *(Il s'essuie les yeux.)*

ANDRÉ

Mais, quoique séparés, nous nous verrons souvent, n'est-ce pas, Domé ?...

DOMINIQUE

Souvent. *(Bas.)* Mais jamais ici. *(S'approchant de la croisée, et regardant du côté du cimetière.)* Ah ! Suzanne, Suzanne ! Ce sera une singulière histoire à dire que celle de ce pauvre homme qui était veuf et n'avait jamais été marié.

LE SACRIFICE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 11 février 1869.

PERSONNAGES :

FRANQUEYROL	MM.	Félix.
Le Père JOURDEUIL		Delannoy.
HENRI		Delessart.
MARGAROT		Ricquies.
PIPETTE		Colson.
NAMOUN	Mmes	Grivot.
Madame JOURDEUIL		Alexis.
LOUISE		Hébert.

LE SACRIFICE

ACTE PREMIER

Une salle à manger du rez-de-chaussée, très gaie, très claire; meuble de chêne blanc. Au fond, porte entr'ouverte donnant sur la cuisine, où l'on voit reluire, par éclairs, le ventre rouge des poêlons et les fers-blancs frais étamés. Au-dessus de la porte du fond, une grosse médaille d'argent dans de grands lauriers dédorés. A gauche, au premier plan, une croisée; au deuxième plan, dans le pan coupé, porte d'entrée sur une rue de village. Entre cette porte et la croisée, un petit poêle de faïence. A droite, un grand buffet à étagères chargé de faïences. Une table contre le mur... Le long des murs, médaillons, croquis, esquisses, tableautins.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDEUIL, LOUISE.

Madame Jourdeuil est assise, lunettes au nez, près de la table de droite. Elle a sur ses genoux un gros registre ouvert : sur la table, à côté d'elle, des quittances, des factures. Louise, les manches retroussées, un grand tablier blanc devant elle, sort de la cuisine, battant des œufs dans un plat à fleurs.

MADAME JOURDEUIL, *les yeux dans son registre.*

Six, douze, quinze, vingt-quatre.

LOUISE, *s'approchant doucement.*

Dis donc, maman.

MADAME JOURDEUIL

Je pose quatre et je retiens deux.

LOUISE, *plus haut.*

Maman !

MADAME JOURDEUIL

Et je retiens deux...

LOUISE, *très fort.*

Maman !

MADAME JOURDEUIL

Hein ?

LOUISE

Enfin, c'est heureux. Dis donc, maman, devine ce que ta fille est en train de faire ?

MADAME JOURDEUIL, *sans regarder.*

Quoi donc ! une omelette ?...

LOUISE

Ah ! bien oui, une omelette ! fi donc !... une crème...

MADAME JOURDEUIL

Une crème ? oh ! oh !

LOUISE

Et une vraie, je t'en réponds. Flaire-moi cela, hein ? quel parfum !

MADAME JOURDEUIL

Exquis. *(Retournant son registre.)* Je pose quatre. Je pose...

LOUISE

C'est Henri qui va être étonné ! Lui qui dit toujours : « Pour les crèmes, il n'y a que maman. » Voyons, est-ce que tu as jamais rien fait d'aussi pur ?...

MADAME JOURDEUIL

Moi ? jamais... Et je retiens deux.

LOUISE, *éclatant de rire.*

Encore !... Mais, maman, il y a une heure que tu retiens deux; tu ne peux pourtant pas retenir deux comme cela toute la vie.

MADAME JOURDEUIL

Allons, allons, fillette, laisse-moi faire mes comptes. Tu ne songes pas que c'est le trente et un aujourd'hui, petite malheureuse.

LOUISE

Mais si, j'y songe; j'y songe même plus que toi que c'est le trente et un... le trente et un juillet.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! mon Dieu ! quoi donc ? Tu me fais peur... est-ce que nous avions quelque chose à payer ? Pourtant mon cahier d'échéances...

LOUISE

Mais non... mais non... il ne s'agit point d'échéances... Est-ce que l'on fait de belles crèmes dans ce goût-là en l'honneur des jours d'échéance... Voyons, trente et un juillet, cette date ne te dit rien ?

MADAME JOURDEUIL

Trente et un juillet...

LOUISE

Il y a aujourd'hui six ans, Henri arrivait à Venise...

MADAME JOURDEUIL, *tressaillant.*

Ah !

LOUISE

...Tombait à la mer en débarquant, et sans Pierre Franqueyrol...

MADAME JOURDEUIL

C'est vrai, pourtant... C'était dans le mois de juillet. Brrr !... quel souvenir !

LOUISE

Hein ! c'est un anniversaire qui compte, celui-là... Et comme ça tombe bien... juste un jeudi, le jour d'Henri... Aussi je me suis distinguée, va ! pour le dîner... Une crème, des croquettes, puis au dessert une surprise... oh ! mais une surprise !

MADAME JOURDEUIL, *rêveuse.*

Six ans !... Dire que sans ce brave Pierre, il y a six ans que je ne verrais plus mon fils.

LOUISE

C'est égal ! En voilà un, ce Pierre Franqueyrol ; s'il passe jamais par ici, c'est lui qui en aura une crème... Celle-ci ?... Oh ! celle-ci n'est rien à côté.

MADAME JOURDEUIL

Bah ! qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire chez nous, cet enragé-là ? Il est toujours en mer, toujours en voyage. Il ne pourrait pas amener son bateau à Ville-d'Avray. *(Reprenant son registre.)* Je crois bien que nous ne le connaîtrons jamais.

LOUISE

Singulier ami, tout de même, qu'un ami comme celui-là. On en parle tous les jours, on lui écrit, on l'adore, et on ne l'a jamais vu. C'est-à-dire que si M. Pierre venait à Paris, nous pourrions nous trouver dans la même rue, dans le même omnibus, sans nous en douter.

MADAME JOURDEUIL, *distraite.*

Mon Dieu, oui.

LOUISE

J'ai souvent songé à cela. Bien souvent dans la rue, en passant à côté d'un monsieur, il m'est arrivé de me dire : Pourtant, si c'était lui ! et tout de suite le cœur me battait... Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé à toi, dis, maman ? dis ?... dis ?...

MADAME JOURDEUIL, *dans son gros livre.*

Oh ! je t'en supplie, ma petite enfant, laisse-moi finir ; ton frère va arriver, et tu sais que je tiens à ce qu'il trouve toujours tous nos comptes bien en règle.

LOUISE

Ah çà ! mais... Il y en avait donc bien long, cette fois-ci ? *(Elle va poser la crème sur la table et revient vers sa mère.)* Voyons, expliquez-vous, monsieur le ministre des finances, et tâchez de répondre aux in... aux inter... oui, c'est cela... aux interpellations de la Chambre.

MADAME JOURDEUIL

Tu ris, toi... tu es bien heureuse...

LOUISE

Mais non, maman, je ne ris pas... Je parle comme le journal de papa, un journal qui ne rit jamais... *(S'appuyant sur le dossier du fauteuil.)* Fais voir un peu ce vilain livre ?

MADAME JOURDEUIL

Ah ! ma pauvre Louise, je suis épouvantée. Tiens, regarde, nous avons encore plus dépensé ce mois-ci que le mois dernier.

LOUISE, *regardant par-dessus l'épaule de sa mère.*

Ce n'est pas étonnant, tout est si cher à la campagne !... Et puis, ce mois-ci, j'ai fait venir beaucoup de musique.

MADAME JOURDEUIL

Oh ! ce n'est pas ta musique. C'est plutôt moi, avec ce maudit chapeau lilas que vous m'avez forcée d'acheter. Comme si j'avais besoin d'un chapeau lilas, je vous demande.

LOUISE

Mais oui, mais oui, tu en avais besoin. Est-ce que tu pouvais offrir le pain bénit avec une méchante capote de l'an dernier ?... D'abord un chapeau lilas n'est pas une grosse affaire, après tout.

MADAME JOURDEUIL

Enfin, les chiffres sont là... Plus nous allons, plus notre dépense augmente, et quand je songe que c'est notre pauvre Henri qui doit subvenir à tout...

LOUISE

Ah çà ! d'où te viennent donc toutes ces vilaines idées aujourd'hui ?... Est-ce que c'est ce gros livre qui te les donne ? Prends garde, je vais dire à Henri de te le confisquer.

MADAME JOURDEUIL

Je te le défends bien, par exemple ! Tu m'entends, Louise ? Jamais un mot là-dessus à ton frère.

LOUISE, *elle a repris sa crème et la bat avec animation.*

Ah ! si Henri n'était pas riche, s'il se privait de manger pour nous donner

du pain, je comprendrais tes inquiétudes, tes remords, et certes, je les partagerais ; mais enfin, ce n'est pas le cas : mon frère a du succès *(Baissant la voix.)* et du talent, quoi qu'en dise papa. Sa peinture se vend bien... il gagne beaucoup d'argent, alors quoi ?...

MADAME JOURDEUIL

On a beau gagner de l'argent, c'est lourd une famille, quand on est seul et qu'on porte tout.

LOUISE

Bah ! petite mère, nous ne pesons pas bien gros, toi et moi : d'ailleurs si la charge est trop lourde pour un seul, il fallait rester à Paris, moi j'aurais porté quelque chose. J'avais mes diplômes, j'aurais donné des leçons, mais ici c'est impossible. Les paysans de Ville-d'Avray ne me trouveraient pas assez huppée pour leurs demoiselles. Il leur faut les premiers pensionnats de Paris, le Sacré-Cœur, les Oiseaux... Tiens, encore ce matin, la mère Gogue, notre laitière, me disait tranquillement : « J'ons envie d'envoyer Phrasie aux Moigneaux !... » Que veux-tu que je fasse de mes diplômes avec ces moigneaux-là !

MADAME JOURDEUIL, *souriant.*

Je vois que tu lui tiens rancune à ce pauvre Ville-d'Avray.

LOUISE

Moi ?... pas du tout; seulement, je continue à me demander ce que nous y sommes venus faire.

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon enfant, tu le sais bien, c'est pour ton père. Il avait besoin de la campagne pour sa santé, pour son travail.

LOUISE

Pour sa santé, peut-être, mais pour son travail... Je ne sais pas, moi ; *(Bas.)* mais il me semble que mon père ne fait guère plus de peinture ici qu'à Paris.

MADAME JOURDEUIL

Hé ! ma fille, ton père est un grand artiste... Ces hommes-là ne sont pas à la tâche comme des manœuvres. Pour travailler il leur faut l'inspiration, qu'est-ce que tu veux ?

LOUISE, *souriant.*

Henri est un grand artiste, lui aussi, mais s'il faisait comme mon père, s'il passait tout son temps chez les marchands de brie-à-brac de Versailles à chercher des assiettes à fleurs et des moutardiers Louis XV, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

MADAME JOURDEUIL, *très émue.*

Voilà de mauvaises paroles, Louise, et qui me font beaucoup de peine. Ce n'est pas ainsi que tu devrais parler de ton père. Pauvre homme ! Lui qui est si bon, qui nous aime tant... non ! vrai...

LOUISE, *posant sa crème et s'agenouillant près de sa mère.*

Tiens ! je suis bête... gronde-moi... que veux-tu ? quand je te vois de l'ennui, je deviens méchante. *(Bruits de roues, grelots, bouquin d'omnibus.)* Ah ! l'omnibus, Henri n'est pas loin. *(Elle se relève.)*

MADAME JOURDEUIL

Ah ! mon Dieu ! et mes yeux qui sont tout rouges.

LOUISE

Tu as ton livre, cache-toi derrière.

MADAME JOURDEUIL, *reprenant son registre.*

Tu as raison.

LOUISE

Du reste, attends, je vais faire une habile diversion avec ma crème. *(Elle va chercher son plat, on sonne.)* Entre donc ! la clef est sur la porte. *(On entend grincer la clef dans la serrure, maladroitement.)*

MADAME JOURDEUIL, *dans son registre.*

Et je retiens deux.

LOUISE, *tendant son plat victorieusement vers la porte qui s'ouvre.*

Qu'est-ce que c'est ça, Henri ?

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANQUEYROL, *brun, hâlé, tenue de voyage, accent provençal.*

FRANQUEYROL, *très gravement et regardant la crème.*

Ça !... c'est une crème, Mademoiselle.

LOUISE, *stupéfaite.*

Mais, Monsieur...

FRANQUEYROL, *tenant le plat.*

Prenez garde ! l'assiette va chavirer.

MADAME JOURDEUIL, *ôtant ses lunettes.*

Qui est là, donc ?

LOUISE, *faisant un pas en arrière.*

Mais vous vous trompez, Monsieur ; qui demandez-vous ?

FRANQUEYROL

Oh ! non, je ne me trompe pas, mademoiselle Louise. Je vous connais bien, et cette bonne dame là-bas qui me regarde en ouvrant de grands yeux, je la connais bien aussi. Bonjour, maman. *(Louise commence à deviner.)*

MADAME JOURDEUIL, *saluant avec embarras.*

Bon...jour... Monsieur.

FRANQUEYROL

Appelez-moi donc votre enfant, comme dans vos lettres.

LOUISE, *très fort.*

Maman, c'est M. Pierre. *(Elle se sauve dans la cuisine avec sa crème.)*

MADAME JOURDEUIL

Monsieur Pierre !

FRANQUEYROL, *s'avançant.*

Eh ! pardieu, oui ! c'est M. Pierre... C'est ce forban de Pierre Franqueyrol qui vient du bout du monde, tout exprès pour vous embrasser, seulement je vois bien que vous le trouvez trop noir.

MADAME JOURDEUIL

Voulez-vous vous taire, méchant garçon *(Ouvrant ses bras.)* et venir là tout de suite ?

FRANQUEYROL, *lui sautant au cou.*

Hé ! allons donc ! *(Se retournant.)* Et vous, Mademoiselle... Là, quand je vous disais qu'on me trouvait trop noir.

MADAME JOURDEUIL, *remontant.*

Tu l'entends, fillette.

LOUISE, *par la porte entr'ouverte, on la voit dans la cuisine quitter dare dare son tablier et rabaisser ses manches.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il serait noir comme l'oncle Tom, que cela ne m'empêcherait pas de l'embrasser. *(Elle accourt.)* Et de bon cœur, encore.

FRANQUEYROL

A la bonne heure. *(Il l'embrasse à pleines joues.)*

MADAME JOURDEUIL

A nous deux, maintenant. *(Elle le fait asseoir.)* Mettez-vous là que je vous voie, que je vous regarde bien à mon aise.

FRANQUEYROL, *riant.*

Faites... maman... ne vous gênez pas.

MADAME JOURDEUIL

Ainsi, c'est vous, vous voilà... voilà l'homme à qui je dois d'avoir encore mon enfant.

FRANQUEYROL

Boun Diou ! Qu'est-ce que vous allez chercher à... mais c'est de l'histoire antédiluvienne.

LOUISE, *gravement.*

Trente et un juillet mil huit cent soixante, juste six ans aujourd'hui.

FRANQUEYROL

Té ! cette rencontre, d'arriver ce jour-là... ma fois... tant pis ! j'ai l'air de l'avoir fait exprès... c'est prétentieux...

MADAME JOURDEUIL, *elle lui a pris les mains, le regarde attentivement, et parle à demi-voix, comme à elle-même.*

Quand mon enfant allait mourir, voilà la main qui l'a arraché de l'eau ; voilà les yeux qui l'ont veillé pendant un mois, anxieux, toujours ouverts comme les yeux d'une mère. *(Très émue.)* Ah ! écoutez, je suis bien contente de vous voir. *(Elle veut porter la main de Franqueyrol à ses lèvres.)*

FRANQUEYROL, *très ému, se lève brusquement et retire sa main.*

Et moi aussi, cap de Dieu ! je suis content de vous voir, mais est-ce que nous n'avons rien de mieux à nous conter que cet ancien récit de sauvetage ? D'abord, vous saurez, pour votre gouverne, qu'en vous tirant votre garçon de l'eau, c'est encore moi qui ai fait la meilleure affaire. Toutes les chances à la fois : je suis fou de peinture, je repêche un grand peintre ; je n'avais pas d'amis, je m'en suis fait un. Je n'avais plus de maman, j'en ai retrouvé une et du bon coin encore. Vous voyez que ce n'est pas vous qui devez parler de reconnaissance.

MADAME JOURDEUIL, *tournée vers Louise.*

Hein ! le brave enfant ! Je voudrais qu'Henri fût là pour l'entendre.

FRANQUEYROL

Té ! mais, au fait, pourquoi n'est-il pas là cet Henri ?

LOUISE, *allant vers la fenêtre de gauche.*

Nous l'attendons.

FRANQUEYROL

Comment ! il n'est pas encore arrivé ?

MADAME JOURDEUIL

Mais non, cela m'étonne, il vient toujours par ce train.

LOUISE, *à la fenêtre.*

Oh ! il ne peut pas tarder.

FRANQUEYROL

Et M. Jourdeuil ? Je ne le vois pas. Est-ce qu'il est à Paris, lui aussi ?

MADAME JOURDEUIL, *très vite.*

Mais non, mais non... il est ici... Ah ! mon Dieu ! et nous qui ne pensons pas... Vraiment, je crois que vous nous avez rendues folles ; va donc vite voir à l'atelier, Louise...

LOUISE, *sans bouger de la fenêtre.*

Oui, mère...

MADAME JOURDEUIL

Mon pauvre Jourdeuil ! va-t-il être heureux, lui qui désire tant vous connaître !...

FRANQUEYROL

Et moi donc.

LOUISE, *s'arrachant de la fenêtre.*

C'est ennuyeux. Henri ne vient pas. *(A Franqueyrol.)* Est-ce que vous l'avez vu aujourd'hui, Monsieur ?

FRANQUEYROL

Mais non, Mademoiselle, j'arrive, moi, j'arrive... Il n'y a pas trois heures que je suis à Paris, et j'en ai bien passé deux à courir après ce scélérat sans pouvoir mettre la main dessus. D'abord, je suis allé rue Saint-Georges.

MADAME JOURDEUIL

Oh ! il n'est plus là depuis deux mois.

FRANQUEYROL, *souriant.*

Je l'ai bien vu... De la rue Saint-Georges, j'ai couru rue de l'Ouest, au nouveau domicile : personne...

LOUISE

Pas même Namoun ?

FRANQUEYROL

Namoun ?

LOUISE

Oui, son domestique, un petit Arabe.

FRANQUEYROL

Comment ! c'est son domestique, ce bédouin que j'ai trouvé roulé dans son burnous au travers de l'escalier... Eh ben !... il est gentil... Croiriez-vous que le drôle m'a entendu demander son maître à toutes les sonnettes de la maison, et qu'il n'a pas même tourné la tête de mon côté ?

MADAME JOURDEUIL

C'est bien de lui.

FRANQUEYROL

Heureusement que je me suis souvenu d'un certain dîner du jeudi dont on me parlait beaucoup dans les lettres, sans quoi je serais encore à courir.

MADAME JOURDEUIL

Vraiment, je ne sais pas pourquoi Henri s'obstine à garder ce Namoun; il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il reste couché tout le jour. Avec cela, un charabias.

FRANQUEYROL

Ah ! oui, le sabir... bono... macach bono, bezeff.

LOUISE

Tiens ! vous le savez...

FRANQUEYROL

Ce n'est pas difficile. Depuis la conquête de l'Algérie, toutes les cuisinières parlent cette langue-là.

LOUISE, *naïvement*.

Les cuisinières ?... pourquoi ?

FRANQUEYROL

Oh ! parce que... parce que... pour rien, au fait. *(A part.)* Tu es bête, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL

Enfin ce drôle-là n'a rien pour lui... il est gourmand, sournois, et mauvais, ah !...

LOUISE

Mais non, maman, c'est une idée... Namoun n'est pas méchant... Parce qu'une fois tu lui as vu faire une grimace dans le dos de papa ! voyons, c'est un enfant, et puis papa le taquine toujours.

FRANQUEYROL

Oh ! oh !... Je vois qu'il ne fait pas bon attaquer Namoun devant mademoiselle Louise.

LOUISE

C'est vrai, je l'aime beaucoup. C'est si touchant, si vous saviez, l'histoire de ce petit homme. Figurez-vous qu'il est arrivé à Paris il y a deux ans derrière un bataillon de turcos dans lequel son frère Lakdar était tambour. Il faut vous dire que pour Namoun, ce Lakdar, tambour Lakdar comme il l'appelle, c'était une adoration... Plus que la mère, plus que le père, plus que tout... malheureusement après six mois de Paris, voilà tambour Lakdar qui meurt de la poitrine. Pensez quel désespoir ! Il ne manquait pas d'autres tambours au bataillon, mais pour Namoun, il n'y avait qu'un tambour au monde, tambour Lakdar... Si bien, qu'au bout de quelque temps, quand les turcos sont partis et qu'ils ont parlé d'emmener Namoun avec eux, l'enfant s'y est obstinément refusé, et comme il avait peur qu'on l'emmenât de force, la veille du départ, il s'est sauvé de la caserne, et ses camarades sont partis sans lui... Deux jours après, des amis d'Henri traversant le Père-Lachaise, trouvaient accroupi dans l'herbe, près d'une tombe, un petit Arabe aux trois quarts mort de faim et de froid; c'était Namoun, qui tenait compagnie à son frère Lakdar, dans le grand cimetière des Roumis.

FRANQUEYROL, *se détournant pour cacher une larme.*

Ah ! je suis bête décidément...

LOUISE, *s'adressant à lui.*

Maintenant, dites du mal de Namoun, si vous voulez; moi, je suis prête à tout lui pardonner à cause de son tambour Lakdar... Dame ! c'est peut-être parce que j'en ai un tambour, moi aussi. Vous comprenez... Tambour Henri.

MADAME JOURDEUIL

Est-elle sotte, cette petite fille, de vous faire pleurer comme cela quand on est bien content !

LOUISE

Là ! là ! j'ai fini. *(Décrochant un chapeau de paille pendu à la muraille.)* Je vais chercher mon père.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, le pauvre homme; cours vite.

FRANQUEYROL

Si vous voulez que j'y aille, Mademoiselle ?

LOUISE, *sans bouger de place.*

Oh ! non ! c'est inutile... l'atelier est à deux pas.

MADAME JOURDEUIL

Eh bien ! va donc.

LOUISE

Oui, mais c'est que... *(Elle montre la cuisine.)*

MADAME JOURDEUIL

Quoi ?... *(Louise dit un mot à voix basse.)* Hein ?... *(Louise répète son mot très bas.)* Plaît-il ?...

LOUISE, *impatientée, très haut.*

Mes croquettes ! là !... mes croquettes qui sont sur le feu, si elles brûlent...

MADAME JOURDEUIL

C'est bon, c'est bon, je m'en charge.

FRANQUEYROL

Je crois bien que nous nous en chargeons. Merci ! laisser brûler des croquettes.

LOUISE

Alors, je puis m'en aller tranquille.

MADAME JOURDEUIL

Oui, oui.

LOUISE, *revenant.*

Ah ! tu sais, maman, défense de regarder dans le buffet.

MADAME JOURDEUIL, *la poussant.*

Mais va-t'en donc !

LOUISE

C'est là qu'est la surprise. *(Elle se sauve en riant.)*

SCÈNE III

FRANQUEYROL, MADAME JOURDEUIL.

FRANQUEYROL

C'est joli du rire de seize ans... on dirait qu'on secoue des perles.

MADAME JOURDEUIL

Vous la trouvez gentille, n'est-ce pas ?

FRANQUEYROL

Et vous ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! moi, je ne compte pas, je suis la maman.

FRANQUEYROL, *vivement.*

Est-ce que mademoiselle Louise est Parisienne ?

MADAME JOURDEUIL

Oh! du Paris pur sang... du Paris de la rue Montmartre, comme son frère.

FRANQUEYROL

Ah çà ! qu'est-ce qu'on m'avait donc dit ?... Je croyais, qu'en fait de jeunes filles, on ne trouvait plus à Paris, à l'heure qu'il est, que de jolis petits monstres, tout en crin et en acier, de gentils agents de change à chignons, très secs, très froids, très ergoteurs, et spécialement dressés pour le Parisien d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas vrai, cap de Dieu ! ce n'est pas vrai. Les Parisiens ne l'ont pas encore exproprié, ce type divin de la femme enfant, avec son rire clair et ses yeux limpides. Il y a encore des petites filles à Paris, n'est-ce pas, maman ?

MADAME JOURDEUIL

Oui, sans doute; pourtant il ne faut pas croire qu'à Paris toutes les demoiselles soient comme Louise... Il y en a d'autres.

FRANQUEYROL, *souriant.*

Vraiment ?

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs, vous savez, moi, je suis comme toutes les mères; je ne vois rien d'aussi beau que les miens... Cet Henri, hein ? quel cœur ! quelle nature !...

FRANQUEYROL

Et quel talent !

MADAME JOURDEUIL

Il a du talent ?

FRANQUEYROL

S'il en a, le bandit; mais il y a six ans, quand je l'ai connu, ce n'était qu'un enfant encore, et c'était déjà presque un maître.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! dame, il tient cela de son père ! Vous savez que M. Jourdeuil a été une célébrité à son époque; en 1825, nous avons eu une médaille. *(Elle montre les lauriers académiques du panneau.)* Et dame ! c'était bien plus difficile alors que maintenant.

FRANQUEYROL, *à part.*

Ça doit être du père Jourdeuil, cette pensée-là.

MADAME JOURDEUIL

Malheureusement, depuis, les années sont venues, la maladie, les chagrins, les pertes d'argent; Jourdeuil était si bon, tout le monde l'a exploité. En avons-nous nourri des camarades d'atelier ! J'en avais toujours quatre ou cinq à la maison. Comme il me disait quelquefois : « Que veux-tu, ma femme, je suis né les mains ouvertes, jamais je ne pourrai les fermer. » Pauvre homme, il a bien fallu qu'il les fermât, cependant. Un beau jour, son meilleur ami, un nommé Pipette, dont il avait répondu pour une somme très forte, a disparu subitement la veille de l'échéance. Mon mari a payé sans rien dire, mais ç'a été pour lui un coup terrible, et il ne s'en est jamais bien relevé.

FRANQUEYROL

Pourtant, les succès de son fils doivent l'avoir remonté maintenant.

MADAME JOURDEUIL

Oh ! sans doute. Au fond, il en est très fier. Mais c'est égal. *(Bas, regardant autour d'elle.)* Ne lui en parlez pas trop; vous comprenez, quand on est vieux, on est toujours un peu triste de voir le succès s'en aller tout à la jeunesse, tandis que soi-même... Hein ! faut-il que je vous aime pour vous dire toutes ces choses-là ?...

FRANQUEYROL

Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas !

MADAME JOURDEUIL

Non !... mais c'est vrai, avec vous je me sens si à l'aise ! Il me semble que je vous connais depuis vingt ans... Et tenez, mon cher enfant, *(Elle va voir à la fenêtre.)* puisque nous sommes seuls encore un moment, je vais vous faire une petite confidence.

FRANQUEYROL, *flairant du côté de la cuisine.*

Pardon ! vous ne sentez pas ?

MADAME JOURDEUIL

Quoi donc ?

FRANQUEYROL

Vite, vite, les pompes ! les pompes !... Je suis sûr que les croquettes brûlent.

MADAME JOURDEUIL, *riant et courant vers la cuisine.*

Miséricorde !

FRANQUEYROL

Avez-vous besoin de moi ?

MADAME JOURDEUIL

Non... non...

FRANQUEYROL

Pour faire la chaîne ?

MADAME JOURDEUIL

C'est inutile ! *(Elle pousse la porte.)*

SCÈNE IV

FRANQUEYROL, *seul.*

Dieu ! les braves gens... la bonne maison... ça vous dégoûterait des voyages, un coin comme celui-ci. *(Il s'allonge dans le fauteuil et regarde autour de lui.)* C'est clair, c'est gai, et en même temps si calme !... Puis je ne sais pas... Il y a du bonheur dans l'air ici, on se sent bien... C'est comme... c'est comme une maison de santé pour les âmes. *(La tête renversée, les yeux demi-clos.)* Tout de même, ce doit être agréable, le soir, quand on rentre, de voir un petit chapeau de paille qui se penche à la fenêtre pour vous regarder venir, et de trouver au logis une petite fée, avec un grand tablier blanc, en train de vous battre une crème. *(Il fait le geste.)* « Qu'est-ce que c'est que ça, Henri ? » Ah ! mon vieux Franqueyrol, ce n'est pas pour toi qu'on en battra jamais des crèmes comme celle-là.

SCÈNE V

MADAME JOURDEUIL, FRANQUEYROL.

MADAME JOURDEUIL, *accourant du fond.*

Voilà ! c'est fait...

FRANQUEYROL, *arraché en sursaut à son rêve.*

Ah ! eh bien ?...

MADAME JOURDEUIL

Pas de mal... Je suis arrivée à temps.

FRANQUEYROL

Hum ! ça sentait pourtant bien le roussi.

MADAME JOURDEUIL

Oh ! si peu de chose. *(Approchant une chaise.)* Voyons, maintenant, que je vous fasse ma confidence.

FRANQUEYROL, *comiquement.*

Oh ! oh ! une confidence...

MADAME JOURDEUIL

Ne riez pas. Ce que j'ai à vous dire est très sérieux... Il s'agit de votre ami.

FRANQUEYROL

D'Henri ?

MADAME JOURDEUIL

Oui, d'Henri, qui m'inquiète beaucoup.

FRANQUEYROL

Bah ! qu'est-ce qu'il lui arrive donc ?

MADAME JOURDEUIL, *avec un soupir.*

Ah ! je ne sais pas ce qui lui arrive ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis

quatre ou cinq mois, mon enfant n'est plus le même. D'abord, au lieu de venir nous voir plusieurs fois dans la semaine comme il faisait, il ne vient plus qu'une fois, et encore en retard, vous voyez.

FRANQUEYROL

C'est qu'il travaille beaucoup, sans doute.

MADAME JOURDEUIL

Oui, je veux bien. Mais quand il est ici, pourquoi a-t-il l'air si triste ? pourquoi ne mange-t-il pas ?... Car c'est un fait, il ne mange pas... Autrefois, il était gai, confiant, il nous parlait toujours de ses projets, de ses travaux... Maintenant, rien. Et puis, si vous voyiez comme il nous arrive toujours fiévreux, les yeux creusés, les mains brûlantes... Je suis sûre qu'il y a dans la vie de notre enfant quelque grand malheur, qu'il ne veut pas ou ne peut pas nous dire.

FRANQUEYROL

Voilà bien les mères; tout de suite quelque grand malheur !... On dirait que leurs enfants sont des boîtes à catastrophes. Eh bien ! quoi ? Henri a peut-être quelque ennui en ce moment.

MADAME JOURDEUIL

Mais quel ennui, en définitive ? Ses affaires vont très bien... Il vient de déménager, de s'installer richement. Il paraît que c'est magnifique chez lui. Je dis : il paraît, parce que je n'y suis pas allée. Encore une des choses qui m'inquiètent... Concevez-vous cela ?... Depuis qu'il a déménagé, il ne nous a pas dit une seule fois d'aller chez lui... Et quand on lui parle, il faut voir comme ça le gêne... Tenez ! voulez-vous que je vous dise ce que je crois ? *(Baissant la voix.)* Je crois qu'il a connu quelque mauvaise femme...

FRANQUEYROL, *stupéfaction comique.*

Bah !... après tout, il vaut encore mieux qu'il fasse de mauvaises connaissances que s'il faisait de mauvais tableaux...

MADAME JOURDEUIL

Hé ! je me moque bien de ses tableaux... je ne suis pas une artiste, moi, je suis une mère, et je veux avant tout que mon enfant ne se tourmente pas... Est-ce que ses tableaux me le rendront si cette femme me le tue ?

FRANQUEYROL

Comment ! vous en êtes encore là ? Vous croyez aux femmes qui tuent les hommes !...

MADAME JOURDEUIL

Cela se voit tous les jours.

FRANQUEYROL

Jamais de la vie... Du reste, si ceci peut vous rassurer, je vais à mon tour vous faire une confidence : votre fils a dans le cœur une grande et belle affection.

MADAME JOURDEUIL, *très troublée.*

Ah !

FRANQUEYROL

Qui le met à l'abri de toutes les tentations et de toutes les sottises.

MADAME JOURDEUIL

Vous la connaissez.

FRANQUEYROL

Oui

MADAME JOURDEUIL, *avec hésitation.*

Est-ce qu'elle est bien jolie ?

FRANQUEYROL

Qu'est-ce que ça vous fait ? C'est donc vrai que les mères sont jalouses... Allons ! rassurez-vous ; ce n'est pas cette femme-là qui essaiera de vous faire du tort dans le cœur de votre enfant.

MADAME JOURDEUIL

C'est égal ! Tout ce que vous me dites ne me tranquillise qu'à demi. Je sens que mon fils n'est pas heureux, qu'il a quelque chose enfin. *(Avec effusion, en lui prenant les mains.* Je vous en prie, mon ami Pierre, faites-lui dire ce qu'il a. Je sais qu'il est des confidences qu'on ne fait pas à sa mère, mais vous, il ne vous cachera rien... Parlez-lui, questionnez-le, regardez bien dans son cœur. Et quand vous saurez ce qui le tourmente...

FRANQUEYROL

Quand je saurai ce qui le tourmente ?

MADAME JOURDEUIL

Eh bien !... Eh bien !... *(Souriant.)* Vous viendrez me le dire.

FRANQUEYROL, *l'embrassant sur le front.*

Sainte mère, va !

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors, chantant à pleine voix, sur l'air de Charles VI.*

Guerre aux bourgeois...

MADAME JOURDEUIL

Chut ! mon mari...

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors.*

Jamais, jamais en France...

LOUISE, *en dehors.*

Mais, tais-toi donc, papa ! *(La porte s'ouvre.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

Le père est en vareuse, la tête nue, ses grands cheveux au vent, sa palette et ses pinceaux à la main.

LE PÈRE JOURDEUIL

Où est-il ce Franqueyrol ? où est-il ?

FRANQUEYROL, *allant au-devant de lui la main tendue.*

Présent.

LE PÈRE JOURDEUIL

Voyons... voyons... *(Il amène Franqueyrol dans le jour de la fenêtre.)* Oh !

superbe, mes enfants, superbe ! Une vraie tête de pirate... *(Lui tendant les bras.)* Embrassons-nous, ma vieille branche !...

FRANQUEYROL

Je crois bien !

LE PÈRE JOURDEUIL, *le contemplant.*

Est-il beau, est-il campé ! On dirait le grand bonhomme du milieu dans le tableau de Girodet. *(En gesticulant, il envoie sa palette dans les yeux de sa femme.)*

MADAME JOURDEUIL, *doucement.*

Pose donc ta palette, mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ma palette ?... Tiens ! c'est vrai, en voilà une distraction.

LOUISE, *riant.*

Oh ! une distraction.

MADAME JOURDEUIL, *la tirant par la manche.*

Chut !

FRANQUEYROL, *au père Jourdeuil.*

C'est beau pour un artiste d'être surpris la palette au poing.

LE PÈRE JOURDEUIL, *triomphant.*

N'est-ce pas ? *(Il pose sa palette et ses pinceaux sur le petit poêle.)*

LOUISE, *bas à sa mère.*

Mais, puisque je te dis qu'il est retourné exprès pour la chercher.

MADAME JOURDEUIL

Tiens ! tu m'ennuies... va-t'en voir si tes croquettes brûlent. *(Louise embrasse son père en passant et s'en va à la cuisine.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

Vieux Franqueyrol, va !... quelle bonne surprise. *(Lui frappant sur l'épaule.)* Y a-t-il longtemps qu'on l'attendait !

MADAME JOURDEUIL

Oh ! oui, il y a longtemps, et c'est une cruauté de faire ainsi languir les gens.

FRANQUEYROL

Que voulez-vous ?... Ce n'est pas ma faute ; si seulement Ville-d'Avray avait été dans les mers de Chine... je serais venu vous voir tous les jours.

MADAME JOURDEUIL

Allez donc, coureur.

LE PÈRE JOURDEUIL

Enfin, coureur ou non, nous lui devons une fière chandelle, et puisque le voilà, nous allons la lui brûler, par les deux bouts encore... Et d'abord arrosons la bienvenue... Hé, Lisette !

LOUISE, *de la cuisine.*

Père ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Apporte-nous mon vieux madère, tu sais, l'étiquette jaune, celui que j'appelle « les grandes occasions ».

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon ami, nous allons dîner... Est-ce que tu ne crains pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL

J'espère bien que nous allons dîner, j'ai mon estomac dans mes bottes.

FRANQUEYROL, *riant.*

Savez-vous que votre malade a l'air assez gaillard ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *changeant subitement de ton.*

Gaillard... gaillard... pas tant que ça...

FRANQUEYROL, *ironiquement.*

Bagasse !

LE PÈRE JOURDEUIL

J'ai toujours mes douleurs de tête... J'ai été trop secoué, voyez-vous, depuis

quelques années... Non ! vrai, les camarades m'ont fait de mauvaises charges. *(Baissant la voix.)* Vous avez su mon histoire avec Pipette, hein ?... C'est celle-là surtout qui m'a démoli... Puis, mon cher, la vie d'artiste ! Ça vous use, ça vous use... *(Redevenant gai.)* Bah ! c'est égal, la façade n'est pas trop endommagée...

FRANQUEYROL

Comment donc, elle est toute neuve, la façade !

MADAME JOURDEUIL, *rayonnante.*

N'est-ce pas qu'il est resté jeune ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Le fait est que quand je regarde tous ces peintraillons d'aujourd'hui, un tas de brèche-dents et de chauves...

LOUISE

Pardon... pardon, monsieur mon père; Henri est un de ces peintraillons d'aujourd'hui, mais il n'est ni brèche-dents, ni chauve.

FRANQUEYROL, *à part.*

Quel vaillant petit cœur !

LOUISE

Il a même de très beaux cheveux.

LE PÈRE JOURDEUIL

Il en a, le lâche ! mais il les coupe. Eh bien ! moi, je les porte aussi longs que je peux et fièrement, comme un drapeau, le drapeau de Raphaël et du Léonard.

MADAME JOURDEUIL

Ça, c'est vrai, fillette, le Léonard avait de grands cheveux comme ton père, c'est de l'histoire. *(Louise va se remettre à la fenêtre.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

Crinière si l'on veut, ma crinière m'est chère, et si elle meurt avant moi, tant pis ! je porterai perruque, ne fût-ce que pour étonner les bourgeois et pour protester contre l'époque mercantile où nous vivons. Pas vrai, Franqueyrol ? *(Ils trinquent.)*

FRANQUEYROL

Le fait est que le vent n'est pas bien bon pour les arts; depuis quelques années nous tournons un peu à l'Américain, en France.

LE PÈRE JOURDEUIL

Comment, à l'Américain !... mais les Américains sont cent fois plus artistes que nous...

FRANQUEYROL

Oh ! que non...

LE PÈRE JOURDEUIL

Non ! *(Il se lève.)* Eh bien, mon cher, l'homme qui vous parle, Henri-Charles-Alexis Jourdeuil, connu dans les arts sous le nom de Jourdeuil le Vieux, comme on disait Palma le Vieux, Charles-Alexis Jourdeuil, élève et ami du baron Gros, médaillé en 1825. *(A sa femme.)* Tu sais, toi, si c'était facile d'être médaillé en 1825 ?

MADAME JOURDEUIL, *avec conviction.*

Ah !

FRANQUEYROL, *à part.*

Parbleu !

LE PÈRE JOURDEUIL, *d'une voix terrible.*

Monsieur, cet homme-là ne trouve plus à vendre un seul de ses tableaux en France, pas un ! *(Approchant sa tête de l'oreille de Franqueyrol.)* Vous comprenez, je leur fais peur à ces gandins !... Et savez-vous qui les a recueillis, ces magnifiques Jourdeuil le Vieux, dont la France ne voulait plus ? L'Amérique, mon brave homme, l'Amérique !

MADAME JOURDEUIL

C'est la vérité, ils sont fous de sa peinture, là-bas...

FRANQUEYROL

Tant mieux, voilà qui me réconcilie un peu avec eux.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! c'est une belle race, allez ! et qui m'a bien compris... J'ai des commandes

par-dessus la tête... Si je voulais gagner beaucoup d'argent... mais je n'y tiens pas. *(Avec intention.)* Je ne suis pas un spéculateur, moi... Je travaille lentement, à mes heures, avec amour, et pourvu que je puisse me payer de temps en temps une belle pièce de faïence...

FRANQUEYROL, *montrant les étagères.*

Oui, je vois que vous avez cette passion.

MADAME JOURDEUIL

Oh ! ici, ce n'est rien, c'est à l'atelier qu'il y en a.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, j'ai quelques jolis morceaux. C'est moi qui possède le fameux prie-Dieu d'Henri III avec les portraits des mignons sur les panneaux.

MADAME JOURDEUIL

Dis donc, mon homme, combien t'en offrent-ils de ta collection au musée de Cluny ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Vingt mille francs ! Je n'ai qu'à lever le doigt, l'argent sera ici demain matin... mais, macach, comme dit Namoun... ni à vingt, ni à trente, ni à cent... je ne la vendrai jamais.

MADAME JOURDEUIL, *le regardant avec admiration.*

Oh ! ces artistes... l'argent n'est rien pour eux !...

FRANQUEYROL, *à Louise qui coud près de la fenêtre.*

Il ne vient donc pas, ce frère ?

LOUISE, *tristement.*

Non... il aura décidément manqué le train. *(Elle se lève et retourne dans le fond.)*

MADAME JOURDEUIL

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh bien quoi ! mon Dieu ! mon Dieu !... c'est un petit malheur, nous dînerons une heure plus tard. *(Remplissant les verres.)* Allons, encore un coup pour nous faire prendre patience... *(Levant son verre.)* Mon vieux Pierre, tu sais... ma foi ! tant pis... il faut que je te tutoie... Ça te va-t-il ?

FRANQUEYROL

Ça me va !

MADAME JOURDEUIL

Oh ! mon ami.

FRANQUEYROL

Laissez donc, c'est charmant...

LE PÈRE JOURDEUIL

Voyons, est-ce qu'il n'est pas de la famille et du bâtiment par-dessus le marché. *(A Franqueyrol.)* Car tu es artiste, toi aussi, je le sais. Ne dis pas que tu ne l'es pas, tu l'es...

MADAME JOURDEUIL

Oui, Henri nous a dit que vous aviez fait de la peinture, autrefois.

FRANQUEYROL

Juste assez pour admirer la sienne.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Oh ! admirer... blagueur !...

FRANQUEYROL

J'aurais peut-être pu devenir un peintre, moi aussi; mais ma nature s'y opposait. Vous savez comme Henri m'a surnommé, Pierre Franqueyrol dit Pierre qui roule... Eh bien ! toute ma destinée tient dans ce nom-là. Il faut que je roule, que je roule, et comme on ne peut pas faire de peinture en roulant...

MADAME JOURDEUIL

C'est singulier, tout de même, cette idée de courir le monde comme cela, dans un bateau, pour son plaisir... Encore si vous faisiez quelque commerce ?

FRANQUEYROL

Ce ne serait plus pour mon plaisir, alors.

MADAME JOURDEUIL

Moi qui aime tant mon chez moi, mon petit coin, le fauteuil toujours à la même place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sirotant son madère, sourit en regardant sa femme.*

Mollusque !

MADAME JOURDEUIL

Tu as beau dire, ce n'est pas naturel d'être toujours à rouler sur la mer... Au fait, vous avez peut-être des parents là-bas !

FRANQUEYROL

Où donc, là-bas ?

MADAME JOURDEUIL

Je ne sais pas, moi, là-bas où vous allez.

LE PÈRE JOURDEUIL, *laissant tomber son verre et sa tête sur la table.*

Madrépore !

FRANQUEYROL

Je ne vais nulle part...

MADAME JOURDEUIL

Quel homme ! mon Dieu ! mais enfin, comment cela vous est-il venu, cette manie du voyage, cette folie du diable au vert ? Est-ce que c'est de naissance ?

FRANQUEYROL

Non ! ce n'est pas de naissance... ça m'est venu subitement en me promenant sur les quais du Rhône, à Arles, un matin que j'avais vingt ans et qu'il faisait du soleil. A quoi tiennent nos destinées ! Justement ce matin-là, il y avait dans le port, au ras du quai, un petit bateau, en partance pour les mers du Sud. Oh ! mais un tout petit bateau, vous savez, tout petit, pas plus gros qu'une coquille Saint-Jacques. J'ai toujours aimé ça, moi, les tout petits qui sont

très crânes, et je vous réponds qu'il l'était, celui-là, pour s'en aller tout seul dans les mers d'Amérique... Je m'arrêtai un moment à le regarder ; le chargement était fini, on allait partir. Sur le pont l'équipage au grand complet, ils étaient bien quatre en tout, y compris le mousse, commençait à hisser la voile, une belle voile toute rapiécée, où le soleil des tropiques avait jeté des fils d'or. Et pendant qu'on halait tous ensemble sur l'écoute, il y en avait un qui chantait comme ceci, d'une voix tranquille : *(Il chante à demi-voix.)*

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l' Brézi,
Tu t'en vas dans l' Brézi
Faire un si grand voyage;
Dieu te protégera
Toi et ton équipage.

A mesure qu'il chante, la porte du fond s'ouvre. Louise s'avance doucement.

Écoutez, cela me parut si touchant, cette petite galiote partant pour le grand voyage et donnant son cœur à Dieu avant de partir, que les larmes m'en vinrent aux yeux... Puis, je ne sais pas... Ce port plein de soleil, ce grand Rhône courant vers la mer, ces hommes qui chantaient, et à mesure, la belle voile rousse, avide d'aventures, qui grimpait le long du mât et s'ouvrait au vent comme une aile, tout cela était si grisant, si entraînant, que j'en eus comme un frisson dans le cœur, et je criai bien fort à la petite galiote : Té ! attends-moi, petite, attends-moi, je pars avec toi.

MADAME JOURDEUIL

Et vous êtes parti ?

FRANQUEYROL

Je crois bien, que je suis parti ! j'ai même été si content de mon voyage, qu'en arrivant dans l'Brézi j'ai acheté la galiote, et voilà quinze ans que je cours le monde à cheval sur ce petit oiseau.

LE PÈRE JOURDEUIL

Superbe, mes enfants, superbe !...

LOUISE

Et où l'avez-vous laissée maintenant, la petite galiote ?

FRANQUEYROL

Je l'ai laissée au Havre; elle se repose un peu... Pensez que nous venons de New-York en dix-huit jours...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu viens de New-York ?... mais alors tu as dû voir mes œuvres, là-bas, à la vitrine de Jackson ?

FRANQUEYROL

Jackson !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, Jackson, le fameux marchand de tableaux, le Goupil américain... C'est lui qui m'achète toutes mes toiles.

FRANQUEYROL

Jackson... non !... connais pas.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens ! c'est drôle... Après tout, ces noms anglais sont si difficiles... je prononce peut-être mal...

MADAME JOURDEUIL

Ah çà ! monsieur Pierre qui roule, maintenant que vous voilà, est-ce que vous n'allez pas vous reposer un peu ?

FRANQUEYROL

Ma foi ! j'en suis bien capable... Je ne sais pas si c'est l'air de Ville-d'Avray ou si cela tient à vos fauteuils... *(Se carrant.)* Ils sont très commodes, ces fauteuils-là.

LE PÈRE JOURDEUIL

N'est-ce pas, qu'on est bien chez nous ?... Tu verras, mon vieux, on rit tout le temps ici ; c'est la bohème en famille, la bohème du bon Dieu ! *(Bruit de roues dans le lointain, trompette.)*

MADAME JOURDEUIL

Ah ! l'omnibus.

LOUISE

Oh ! non, pas encore. Ceci c'est pour le train de cinq heures et demie, qui va à Paris.

FRANQUEYROL, *bondissant.*

Cinq heures et demie !... mais alors je me sauve vite...

LOUISE

Comment ?

MADAME JOURDEUIL

Allons bon ! le voilà encore en route...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu ne dînes donc pas avec nous ?

FRANQUEYROL

Impossible ! On m'attend à la légation d'Amérique... C'est une affaire d'honneur... je vais recevoir mon prix.

TOUS

Quel prix ?

FRANQUEYROL

Un grand prix de steeple-chase, que la petite galiote vient de gagner... Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Oh ! c'est un vrai triomphe !... Nous sommes partis cinq de New-York, tous des petits navires, à qui serait le premier au Havre... Dame ! on ne s'est pas amusé en route. Dix-huit jours dans le vent, entre ciel et mer... Mais, comme la petite galiote a des ailes, hier soir, à dix heures, j'entrais dans le port du Havre, et bon premier, comme on dit à la Marche ! Les autres ne sont arrivés que dans la nuit. *(Tristement.)* Excepté un, qui n'arrivera jamais, pécaïré ! *(Gaiement.)* Fait rien ! Les Américains sont enfoncés, et vive la marine d'Arles !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Vive la marine d'Arles !... Tu ne peux pas manquer ce dîner-là !

LOUISE

Et Henri ?

FRANQUEYROL

J'irai le voir demain... Seulement, je vous en prie, ne lui dites pas que je suis arrivé. Laissez-moi la joie de le surprendre ; je sais bien que c'est un enfantil-

lage, mais tous les voyageurs, les vrais, les enragés, nous avons cette manie d'arriver à l'improviste. C'est si bon de tomber comme du ciel dans des bras qui vous aiment !... C'est si bon l'œil étonné qui s'ouvre, les chères mains qui tremblent, la bouche qui croit dire : « Comment, c'est... c'est toi... » et qui ne dit rien... Au diable les salles d'attente ! elles nous gâtent cette belle minute de l'arrivée, qui est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans le voyage.

LE PÈRE JOURDEUIL

Bravo ! ta cause est gagnée. Silence absolu ! nous le jurons...

FRANQUEYROL, *s'approchant de la mère.*

Adieu, maman. *(Il l'embrasse.)*

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Et... vous savez ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Allons ! allons ! voilà la voiture.

FRANQUEYROL, *à la mère.*

C'est convenu... je viendrai vous le dire.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah çà ! quand te verrons-nous ?

FRANQUEYROL

Oh ! bientôt.

LE PÈRE JOURDEUIL

Il faut venir souvent, vois-tu. D'abord, tu sais, je ne dis pas que je ne ferai pas ta tête. Hein ! que dis-tu de cela ? C'est ça qui serait gentil, un beau portrait signé Jourdeuil (le Vieux).

FRANQUEYROL

Certes. *(A Louise.)* Est-ce qu'il y aura une crème le jour où je reviendrai ?

LOUISE

Et des croquettes.

MADAME JOURDEUIL

Mais laissez-le donc partir, il va manquer son train.

FRANQUEYROL

Adieu, adieu, et surtout bouche close.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui... oui... je m'en charge... Je ferai la police des langues, ici. *(Franqueyrol sort. Le père Jourdeuil court à la fenêtre.)* A propos, informe-toi donc de ce Jackson, à l'ambassade ?

FRANQUEYROL, *loin, dehors.*

C'est entendu.

SCÈNE VII

MADAME JOURDEUIL, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

LE PÈRE JOURDEUIL

Quel type, mes enfants, quel type !

MADAME JOURDEUIL

Ah ! c'est un joli fou.

LOUISE

C'est un héros, maman.

LE PÈRE JOURDEUIL

Et puis bon compagnon, franc de collier. Je suis content, on va s'amuser ici. Cela me rappellera l'année où nous avons eu Pipette...

MADAME JOURDEUIL

Oui, je te conseille d'en parler, de ton Pipette, après le tour qu'il nous a joué.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh! ce n'est pas pour l'argent que je lui en veux... C'est surtout pour sa fugue... Il était si cocasse, cet animal !... Il y a des jours où il me manque.

LOUISE, *montrant à sa mère le gros registre laissé sur la table.*

Dis donc, maman, tout de même tu n'as pas pu arriver à finir tes comptes; tu en es toujours à je retiens deux.

MADAME JOURDEUIL

Oh !

LOUISE

Bah ! tu finiras dans la soirée. *(Elle enlève le registre et le dépose sur la crédence.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

A propos de comptes, vous n'avez donc pas payé la note de la mère Raizou ?

MADAME JOURDEUIL

Non, mon ami. Comme notre dernier mois était très chargé, j'ai préféré la remettre à celui-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tant pis ! Tous ces philistins font déjà si peu de cas des artistes... Je n'aime pas que les notes traînent...

LOUISE, *vivement.*

Mais dans ce cas, il faut...

LE PÈRE JOURDEUIL

Hein ?

MADAME JOURDEUIL

Tu as raison, mon ami...

LE PÈRE JOURDEUIL

Qu'est-ce qu'elle dit, la petite ?

MADAME JOURDEUIL

Elle dit que tu as raison; mais sois tranquille, je paierai demain, sans faute. Allons vite, fillette, à ton dîner; moi je vais mettre le couvert.

LE PÈRE JOURDEUIL

Surtout dépêchons-nous, je meurs de faim.

LOUISE

Oh ! maintenant, Henri ne va pas tarder. C'est égal ! ce sera difficile de lui cacher l'arrivée de M. Pierre. *(Elle descend dans le fond en fredonnant).*

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l' Brézi, etc.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à la fenêtre.*

Hé ! hé ! la mère, il me semble qu'il se dérange, monsieur ton fils ?

MADAME JOURDEUIL, *mettant le couvert.*

Ne me dis pas cela, mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh bien ! quoi ?... c'est de son âge... Ah ! voilà le père Borniche qui ferme la mairie...

MADAME JOURDEUIL, *timidement.*

Vraiment ! tu crois qu'il se dérange un peu ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *toujours à la fenêtre.*

Est-il maigre, ce pauvre diable !

MADAME JOURDEUIL

N'est-ce pas qu'il a maigri ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! il n'a jamais été bien gras. Puis c'est surtout son habit vert qui l'allonge... Il a l'air d'une cigale là dedans.

MADAME JOURDEUIL, *stupéfaite.*

Henri ! un habit vert ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh ! qui te parle d'Henri ! je parle du père Borniche.

MADAME JOURDEUIL

Laisse donc le père Borniche tranquille, nous causons de choses plus sérieuses. *(Arrachant son mari de la fenêtre.)* Voyons, mon homme, je t'en prie, parle-moi raisonnablement. Tu viens de me dire qu'Henri se dérangeait. Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose, toi aussi ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé ! non ! Je n'ai rien remarqué ! d'ailleurs où serait le mal, si ton fils faisait comme les autres ? tu ne sais donc pas ce que c'est que la vie d'artiste. Ce sont les plus grands qui font le plus de folies...

MADAME JOURDEUIL

Ils me feront mourir avec leurs artistes !

LE PÈRE JOURDEUIL

Morbleu !... Quand on a du chien dans le ventre, il faut que le chien jappe... Ah !... si tu m'avais connu du temps de l'atelier... quelle vie, mes enfants, quelle vie !... en avons-nous passé des nuits blanches avec Pipette !

MADAME JOURDEUIL, *montrant la cuisine.*

Prends garde ! Louise est là.

LE PÈRE JOURDEUIL, *baissant la voix.*

Tiens ! veux-tu que je te dise ? Eh bien ! je serais heureux de voir faire à ton fils quelque bonne frasque de jeunesse... C'est ce qui lui manque, il n'est pas assez jeune ce garçon-là ! *(On sonne.)*

MADAME JOURDEUIL

Ah ! le voilà... enfin ! *(Elle court ouvrir.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant s'asseoir à table.*

Lison... le dîner... vite !

LOUISE, *apparaît sur la porte de la cuisine, portant une soupière bleue.*

J'y suis !...

MADAME JOURDEUIL, *ouvrant la porte.*

Oh ! c'est Namoun...

LOUISE

Namoun !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NAMOUN.

NAMOUN, *entrant. Il a le costume des Maures d'Alger, chéchia, babouches, burnous, veston.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL

Et Henri ?

LOUISE

Où est-il ?

NAMOUN

Macach vinir mouci Inri...

LOUISE

Oh !

MADAME JOURDEUIL

Est-ce qu'il est malade ?

NAMOUN

No ! no ! macach malade, rien di tout.

MADAME JOURDEUIL

Mais, alors, pourquoi ne vient-il pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à table, riant sous cape.*

Hum !... hum !...

NAMOUN

Bourquoi mouci Inri rester le maison. Bourquoi trabadjar, trabadjar bezeff.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Elle est un peu usée, celle du travail... sacre Bédouin, va !

LOUISE

Et moi qui avais fait un si beau dîner !

NAMOUN, *regardant la table avec convoitise.*

Ou Allah ! Bono la manjaria ici, bono. *(Il se frotte l'estomac.)*

MADAME JOURDEUIL, *énergiquement.*

Tu diras à Henri que nous irons le voir demain... Tu m'entends...

NAMOUN

No ! no, madama, toi macach andar demain. Bourquoi mouci Inri sortir, macach rester à la maison.

MADAME JOURDEUIL

Tant pis ! il m'attendra, je veux absolument le voir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Brr ! ma femme, quelle lionne.

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs son ami Franqueyrol...

LE PÈRE JOURDEUIL, *tapant sur une assiette avec sa cuiller.*

Attention !

MADAME JOURDEUIL

Enfin ! C'est bon, dis-lui que j'irai le voir.

LOUISE

Il est joli l'anniversaire... Et ma crème ?... Et mes croquettes ?

NAMOUN

Bono, la groguette ! *(Il sort.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *découvrant la soupière.*

Bah ! Voici de quoi nous consoler... A table ! mes enfants ! à table ! *(Regardant autour de lui et voyant madame Jourdeuil qui s'essuie les yeux.)* Allons ! bon ! des larmes, maintenant... ma foi ! tant pis, moi, je mange. *(Il se sert.)* Et toi, Bédouin ?... tiens ! le Bédouin est parti... Quel sauvage !...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Intérieur de peintre-gandin. Atelier petit, coquet, parfumé. Chevalet de palissandre, transparents roses aux fenêtres. Bahuts, faïences, émaux, momies, sabres, hallebardes, panoplies, bibelots. La croisée au fond, au milieu. Porte d'entrée au fond, à droite, ouvrant intérieurement. Porte à gauche sur l'appartement, à gauche. Premier plan, un joli bureau-pupitre en laque. Dans le fond, sous la croisée, un lit de repos très bas.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, NAMOUN.

Au lever du rideau, Henri est en train d'écrire sur le bureau de gauche... Namoun est dans le fond, debout sur une chaise, et cloue une carte de visite sur la porte d'entrée ouverte en dedans, faisant face aux spectateurs.

HENRI, *jetant sa plume avec rage, et se renversant dans son fauteuil.*

C'est fini ! j'ai cru que je n'irais jamais jusqu'au bout. *(Regardant la lettre qu'il vient d'écrire.)* Pauvre Clémence ! qu'est-ce qu'elle va dire en lisant cela ? *(A Namoun avec colère.)* Tais-toi donc, toi.

NAMOUN, *fermant la porte doucement, et venant remettre la chaise à sa place, sur le devant de la scène. Très bas... le doigt sur les lèvres.*

Chouia ! Namoun... Mouci faché !... *(Il va se coucher sur le divan du fond.)*

HENRI, *lisant la lettre qu'il vient d'écrire.*

« Ma chère enfant, les meilleures choses ont une fin. Voilà sept ans que nous « nous aimons et que nous sommes l'un à l'autre... » Sept ans !... Ainsi cette femme m'aura donné sept ans de sa vie, sept années de dévouement, de tendresse, de renoncement à tout ce qui n'était pas moi. Elle aura tout quitté, tout brisé pour me suivre. Elle aura été ma compagne, mon amie, ma chose et puis... *(Montrant la lettre.)* Et puis voilà !... *(Un silence, il lit la lettre des yeux, ironique.)* Elle est vraiment très jolie, cette lettre... pleine de pensées philosophiques... hé ! hé ! Il y a même le mot pour rire : « Sept ans, ma belle, presque un congé... » pouah ! c'est cruel et c'est bête, jamais je n'enverrai cela. *(Il se lève, jette la lettre avec dégoût sur son bureau et se met à marcher avec agitation.)* Pourquoi ce mensonge, après tout ? Pourquoi cette rupture banale et lâche ?...

Il serait plus simple de lui dire loyalement ce qui m'oblige à la quitter... Oui, se serait plus simple, et en tout cas plus digne, mais je ne peux pas ! je ne peux pas !... Il faudrait raconter ma vie, livrer mon secret... je n'en ai pas le droit. Et puis, est-ce qu'elle est femme à se séparer de moi pour des raisons si misérables ? Je la connais bien : elle voudrait travailler, gagner sa vie, prendre sa part de mes privations et de mes misères... C'est ce que je n'accepterai jamais... moi, c'est bien... mais elle ?... *(Devant le bureau.)* Allons !... allons !... voici encore ce qui vaut le mieux. *(Il prend la lettre.)* Elle est monstrueuse cette lettre, cynique, laide, sans entrailles... c'est bien dans ce goût-là que Margarot doit écrire à ses colombes quand il les lâche... une lettre à tuer l'amour... Eh bien ! tant mieux !... Qu'elle me méprise et que je sois seul à souffrir !... *(Cachetant sa lettre.)* Namoun !... où est-il donc ?... Namoun !...

NAMOUN, *sur le divan.*

Ewouah !...

HENRI

Comment ! te voilà encore couché... Tu as donc fini de ranger ici ?

NAMOUN

Ci fini.

HENRI

Tu as enlevé ce qui pouvait nous trahir : les dessins, les portraits, les vêtements ?

NAMOUN, *sans bouger du divan, montrant la pièce à côté.*

Ih ! tout ça là-dans.

HENRI

Bien... Il faudra enlever la clef de cette chambre. Tout serait découvert si on y entrait... Et nos tableaux, combien en as-tu descendu ? *(Regardant l'atelier.)* Quatre ! Oh ! c'est assez... *(Il prend une toque en velours grenat, attachée à un chevalet, et la jette à Namoun.)* Emporte-moi donc cette toque... Ils savent bien que je ne mets pas de ces choses-là... Il faut être ce gandin de Gontaut pour se fourrer des inventions pareilles sur la tête. Encore un qui croit qu'on a besoin de se déguiser pour faire de la peinture. *(Namoun emporte la toque dans la pièce à côté.)* Pauvre mère ! va-t-elle être contente de me voir au milieu de tout ce luxe. *(Regardant sa lettre, qu'il tient.)* C'est

égal, j'ai le cœur un peu serré pour jouer cette comédie. *(A Namoun, qui entre.)* C'est bien, Namoun, je suis content de toi, ce matin. Seulement, écoute : je t'ai menacé quelquefois de te faire manger du bâton, comme tu dis; mais cela ne m'est pas encore arrivé, n'est-ce pas ?

NAMOUN, *câlin.*

Ouallah ! bonno, toi, mouci.

HENRI

Eh bien ! si jamais tu as le malheur de raconter ce qui se passe chez moi, je te jure que ce jour-là tu en mangeras, du bâton ! mais tu en mangeras comme les bourriquots de ton pays n'en ont jamais mangé... Tu m'entends ?... *(Namoun recule effrayé.)* Ainsi, tiens ta langue...

NAMOUN

As bas bour, mouci.

HENRI, *à part.*

Pauvre petit ! Heureusement que la menace suffira. *(Haut.)* Maintenant, tiens, prends ceci, et porte-le chez madame Clémence. Tu diras que... non, tu ne diras rien. Donne la lettre, voilà tout. *(Namoun prend la lettre.)* En descendant, répète au père Justin de ne pas oublier sa consigne : jusqu'à ce soir, ceci est mon atelier. Qu'il n'aille pas les envoyer là-haut.

NAMOUN, *courant ouvrir la porte.*

Ia ! didoun, mouci...

HENRI

Quoi ?

NAMOUN, *montrant la porte d'un air de triomphe.*

Rigarde !

HENRI

Ah ! très bien... Tu as mis ma carte sur la porte... c'est une bonne idée.

NAMOUN, *riant.*

Li qui venir croira bezeff le maisoun être à toi ici. Hi ! hi ! hi !...

MARGAROT, *sur le palier.*

Qu'est-ce que tu fais donc là, turco ? *(Il passe sa tête, une grosse tête de*

pivoine, à favoris roux, et aperçoit Henri.) Tiens, vous voilà, vous aussi. *(Il entre.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGAROT.

HENRI, *allant vers lui, bas et vite.*

Ah ! bonjour... bonjour... Margarot...

MARGAROT

Je descends de chez vous. *(Regardant autour de lui.)* Vous travaillez donc dans l'atelier de Gontaut, maintenant ?

HENRI

Chut... chut... Vous êtes censé chez moi, ici. Je vous expliquerai cela plus tard.

MARGAROT, *avec un gros rire.*

Pas besoin d'explication; j'ai compris... *(Égrillard.)* Quelque colombe que nous n'avons pas voulu recevoir à notre cinquième. Le fait est que ce n'est pas brillant, là-haut, et pour un premier rendez-vous...

HENRI

Quel homme vous faites !... On ne peut rien vous cacher.

MARGAROT

Eh ! mon cher, entre gens à passions, on se comprend à demi-mot.

HENRI, *à Namoun, qui est resté sur la porte.*

Tu peux t'en aller, Namoun.

MARGAROT

Ohé ! turco, puisque tu descends, garde un peu ma voiture en bas. Le père Justin a peur du cheval.

NAMOUN, *sautant de joie.*

Oh ! li chival bono !... *(Il sort.)*

MARGAROT, *fermant la porte.*

Nous avons bien cinq minutes, n'est-ce pas ?

HENRI

C'est que...

MARGAROT

Bah ! laissez donc; la première fois elles sont toujours en retard; après, c'est notre tour, par exemple... Puis, mon cher, il y a la passion, mais il y a les affaires aussi... Voyons, vous êtes venu à la fabrique hier soir ?

HENRI

Oui, je...

MARGAROT

Ma femme me l'a dit... J'avais été obligé de sortir pour traiter une grosse affaire de papiers peints. *(Dans l'oreille.)* Deux colombes toutes neuves que j'ai menées au Châtelet... un joli petit attelage, vous verrez ça...

HENRI

J'étais venu pour...

MARGAROT, *riant.*

Parbleu ! je le sais bien... Vous étiez venu me demander de vous escompter encore un billet, comme le mois dernier ?

HENRI

C'est vrai.

MARGAROT

Ma foi, mon cher, je suis désolé... mais je ne peux pas..

HENRI

Vraiment ?... *(Avec effort.)* Bien !

MARGAROT

D'abord, ce serait vous rendre un mauvais service.

HENRI

Ah ! je vous en prie, Margarot, pas de ces phrases-là avec moi... Un service n'est jamais un mauvais service. Il n'y a qu'un mauvais service au monde, c'est celui qu'on ne rend pas. Du reste, libre à vous; je suis un peu gêné en ce moment; mais enfin...

MARGAROT, *haussant les épaules.*

Un peu gêné... allons donc ! ... C'est-à-dire que vous avez la corde au cou et que vous tirez une langue... Oh ! ne me dites pas non, je le sais. Je connais votre situation mieux que vous-même. *(Baissant la voix sur un geste d'Henri.)* Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous vois dans la nasse, mon petit. Il y a beau temps que le vent a tourné pour vous et que les commandes n'arrivent plus. Vous avez été obligé de déménager, de vendre presque tous vos meubles. Dernièrement encore...

HENRI

Ah çà ! monsieur Margarot, je crois que vous m'espionnez !

MARGAROT

Parbleu ! il faut bien que je sache exactement où vous en êtes, pour pouvoir, le moment venu, quand je vous verrai à vos dernières pièces, arriver là juste à point, avec un petit traité bien en règle, comme celui-ci. *(Il tire un papier timbré de sa poche.)*

HENRI, *tournant le dos.*

Comment ! Encore... Laissez-moi donc tranquille, avec votre traité.

MARGAROT, *lisant et marchant derrière lui.*

« Entre les soussignés Paulin Margarot, fabricant de papiers peints, domicilié faubourg Saint-Jacques... »

HENRI

Voyons, mon cher, qu'est-ce que cela signifie, ce que vous faites là ? Vous savez bien que je ne veux pas entrer chez vous, que je n'y entrerai jamais.

MARGAROT

Les conditions sont pourtant bien avantageuses.

HENRI

Allez au diable ! *(Il va s'asseoir devant son chevalet.)*

MARGAROT, *continuant à le suivre.*

Quinze mille francs par an.

HENRI

Traderi dera.

MARGAROT

Logé à la fabrique.

HENRI

Je ne vous écoute pas, vous savez... Traderi dera, la la.

MARGAROT, *rempochant son traité.*

Oui, oui, je connais ça... traderi dera, la la... Elle est bien gaie, cette chanson. Sous prétexte de gloire et d'art pur, on crève de faim toute sa vie... Traderi deri !... On trime, on s'use, on s'extermine !... Traderi dera... Et on meurt de misère à cinquante ans, dans un coin d'atelier, sans feu. Traderi dera, la la... *(S'asseyant.)* Là !

HENRI, *riant.*

Voilà qui est sagement parlé... Vous avez raison, Margarot; il faut toujours encourager les arts.

MARGAROT

Il ne faut pas encourager les fous; et c'est de la folie, quand on est gueux comme vous êtes, de s'entêter à faire de la peinture sérieuse; prononcez : qui ne se vend pas... Aujourd'hui, mon cher, il n'y a plus que l'industrie qui compte, et les seuls artistes possibles sont ceux qui, comme moi, — oui, mon petit, comme moi — ont su marier l'art à la fabrication et sont arrivés à produire...

HENRI

Ce joli veau à deux têtes qu'on appelle l'art industriel...

MARGAROT, *scandalisé.*

Oh !

HENRI, *se levant.*

Je les connais, ces artistes-là... ! Des gaillards qui font des porte-allumettes avec les plus purs chefs-d'œuvre de l'antique, et qui en arriveront un de ces jours à poser un cadran sur le ventre de la Vénus de Milo, pour l'utiliser dans le monde comme horloge de salle à manger.

MARGAROT, *tranquillement.*

Pourquoi pas ?... si ça se vend.

UNE VOIX, *chantant dans l'escalier.*

Guerre aux bourgeois.

HENRI, *à Margarot.*

Attrape ! *(La porte s'ouvre.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, *puis* PIPETTE.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre très animé, la canne en l'air, chantant* :

Jamais, jamais en France...

(A la cantonade.) N'entre pas encore... je t'appellerai.

MARGAROT, *regardant le père Jourdeuil avec stupeur.*

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu ?

HENRI, *allant à son père.*

Bonjour... comment vas-tu ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui donnant une tape sur la joue.*

Et toi, mauvais sujet ?... C'est à toi qu'il faut demander cela.

MARGAROT, *s'approchant d'Henri.*

Mon cher, c'est convenu, quand vous voudrez que nous signions notre petite mécanique.

HENRI

Jamais...

MARGAROT

Vous n'aurez qu'à me faire signe. A revoir. *(Saluant le père.)* Monsieur...

LE PÈRE JOURDEUIL, *saluant.*

Monsieur... *(A part.)* La bonne tête ! *(Il rit.)*

MARGAROT, *à part, se détournant.*

Quel type ! *(Il sort.)*

HENRI

Tu es seul ? et ma mère ? et Louise ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *regardant la porte.*

Ces dames vont arriver, je pense...

HENRI

Vous n'êtes pas venus ensemble ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais non. Figure-toi que ce matin, pendant le premier déjeuner, voilà qu'on sonne, din ! din ! tout doucement, comme si c'était un pauvre et nous voyons entrer... Non ! c'est trop comique... Devine qui nous voyons entrer... Pipette... tu sais... mon vieux Pipette. *(Ici Pipette, qui croit qu'on l'appelle, entre et fait quelques pas... C'est un petit homme râpé avec de longs cheveux gris et plats, un chapeau pointu et une loupe de verre, grande comme un miroir à main, qui lui tombe sur la poitrine en guise de lorgnon. La caricature en petit du père Jourdeuil, il porte un tableau sous le bras.)*

HENRI, *sans voir Pipette.*

Comment ! ce voleur !... il a osé ?... *(Pipette fait un demi-tour et se retire discrètement.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

Chut !... Il est là... tais-toi... Pauvre homme ! nous l'avons bien mal jugé.

HENRI

Rapporte-t-il l'argent ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui... ou du moins, c'est tout comme. Il m'apporte une affaire magnifique... Nous venons exprès en causer avec toi... tu vas voir... Pipette ! Pipette !... entre donc, mon vieux Pipettou... *(Pipette paraît. Avec un bon sourire.)* Entre donc.

HENRI, *froid.*

Bonjour, Monsieur. *(Pipette en saluant trébuche contre un meuble.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *le soutenant.*

Prends garde... *(A son fils.)* Il est un peu troublé, tu comprends, tu l'intimides; et puis il faut tout dire, nous venons de faire un léger fricotis chez Philippe... avec un joli vin blanc de 1811, du vrai de la comète... Hé ! hé ! Pipette. *(Il pousse Pipette qui chancelle.)*

HENRI, *souriant.*

Ah ! c'est donc cela... aussi je te trouvais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL

Que veux-tu ?... il fallait bien célébrer le retour de Pipette. *(Lui tapant sur l'épaule.)* C'est mon Franqueyrol, à moi, ce vieillard ! A propos... est-ce que tu l'as vu Franqueyr... *(A part.)* Aïe !...

HENRI

Qui donc ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *bredouillant.*

Je veux dire, est-ce que tu as ? non... Est-ce que tu n'as pas... Diantre ! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI, *souriant.*

C'est le vin de la comète.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu as raison; c'est le vin de la comète. *(Il regarde Pipette en riant.)*

PIPETTE, *riant très fort et froidement.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui frappant sur l'épaule.*

Sacré Pipette ! Hein ? crois-tu qu'il est gai !... C'était la joie de l'atelier...

HENRI

En effet, monsieur est d'une gaieté...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

Assieds-toi donc, mon vieux... Attends... que je te débarrasse. *(Il lui prend le tableau des mains et l'essuie avec sa manche.)*

HENRI

Qu'est-ce que c'est ?...

LE PÈRE JOURDEUIL, *gravement.*

Mon nouveau tableau. *La mort d'Adonis.*

HENRI

Ah ! tu l'as fini ?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Et regarde-moi ça !... hein ?... Je crois que ça y est ! *(Geste pictural avec le pouce.)*

HENRI, *tenant le tableau.*

Oui !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas à Pipette.*

Il est jaloux. *(Haut à son fils.)* Regarde un peu ce fond !... Est-ce enlevé !... et gras, et chaud !... En pleine pâte... quoi... *(A Pipette.)* Qu'est-ce que tu en dis, toi, Pipettou ?

PIPETTE, *gravement.*

C'est bœuf !

HENRI, *se retournant.*

Hein ?...

PIPETTE, *répétant son mot.*

C'est bœuf !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à son fils.*

Ah ! oui... un vieux mot de l'atelier... chez le Baron, quand on voulait dire qu'une chose était belle, étonnante, inouïe, on disait : « C'est bœuf ! » Alors, tu trouves que c'est bœuf, mon vieux Pipette ?... Eh bien ! moi aussi. *(Il prend le tableau des mains de son fils.)*

HENRI

Pose-le là... Quand je verrai l'homme de Jackson, je lui dirai de l'envoyer prendre.

LE PÈRE JOURDEUIL

Je pourrai bien le porter moi-même.

HENRI, *vivement.*

Non... non... c'est inutile... Je dois voir mon homme ces jours-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL, *souriant.*

C'est que tu sais... *(Montrant son gousset.)*

HENRI

Bon ! Je vais m'en occuper.

PIPETTE, *bas au père.*

Si tu lui parlais un peu de l'affaire...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, oui... tout à l'heure... *(Regardant l'atelier.)* Ah çà ! dis donc, Henri, je ne t'ai pas encore fait compliment de ta nouvelle installation... Quel luxe, mes enfants, quel luxe !

HENRI

Oui, c'est gentil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Merci... gentil...

PIPETTE, *son gros verre sur l'œil.*

Oh ! il y en a pour beaucoup d'argent ici.

LE PÈRE JOURDEUIL, *riant.*

Ah ! ah !... l'expert !... là... tu l'entends.

HENRI

Monsieur est expert ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant et venant dans l'atelier.*

Expert, marchand de curiosités, restaurateur de tableaux, rentoileur... Est-ce que je sais ? tiens ! Il vient tout juste d'inventer un système de rentoilage...

PIPETTE, *bas.*

Enfin !

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant une pièce de faïence sur un bahut.*

Ah ! ah ! tu donnes donc dans la céramique, toi aussi ?

HENRI

Moi ?... non...

LE PÈRE JOURDEUIL

Comment ? non ! tu as là une pièce magnifique... Pristi ! le beau morceau. Quel joli pendant ça ferait avec mon Palissy...

HENRI, *vivement.*

Malheureusement c'est un souvenir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *un peu vexé.*

Oh ! je ne veux pas t'en priver, tu penses... Dieu merci ! ma collection est assez riche. *(A Pipette.)* Ils m'en offrent vingt mille francs, à Cluny.

PIPETTE, *mettant son lorgnon.*

Vingt mille francs !... Mais alors tu...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NAMOUN.

NAMOUN

Boujou.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens ! le bédouin. *(A Pipette.)* Tu ne le connais pas, le bédouin de mon fils, tu vas voir le bon type.

HENRI, *allant au-devant de Namoun.*

Hé bien ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé ! Namoun, arrive...

HENRI, *à son père.*

Pardon... une minute. *(A Namoun.)* Tu l'as vue ?

NAMOUN

Ih !

HENRI

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

NAMOUN

Macach rien dit... Namoun donner la lettra... madame prenir la lettra, fesir : «O, mon Dié ! ô mon Dié ! » puis venir blanc, blanc et trembler les mains comme ça, comme un viou femme. *(Henri se détourne pour cacher son émotion.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *sur la gauche causant avec Pipette.*

Enfin, qu'est-ce qu'il te faut ? quatre ou cinq cents francs ?

PIPETTE

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

NAMOUN, *sur la droite, à Henri.*

Quis qui ci ? mouci... toi, blérer ?... blérer pour le femme ?... quis qui ci ça, le femme ? rien di tout... tambour Lakdar li avait quatre femmes... quatre... li macach blérer jamais... risir toujours. *(Il rit.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

C'est donc bien drôle ce que tu racontes là, Namoun ?... Est-ce que cela vaut la prise d'Alger ?... *(A Pipette.)* Mon cher, il a une façon de raconter la prise d'Alger. *(A Namoun.)* Voyons, raconte-nous cela, jeune singe.

NAMOUN, *furieux.*

Ci pas moun noum joune singe, moun noum ci Namoun. Si moi joune singe, toi viou singe. *(Montrant Pipette.)* Li viou singe encore plus... Et alors quisquici de parler ensemble comme ça. *(Il se drape et passe fièrement.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

(Riant.) Ah ! ah ! ah ! Crois-tu que c'est susceptible, le bédouin ? Henri...

HENRI, *s'arrachant de sa rêverie.*

Père.

LE PÈRE JOURDEUIL

Fais-lui donc dire la prise d'Alger pour Pipette...

PIPETTE, *bas.*

Si tu parlais de notre affaire.

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

Oui, oui... tout à l'heure...

HENRI

Voyons, Namoun, raconte-nous comment les Français s'y sont pris pour entrer chez vous.

NAMOUN, *doucement.*

Si toi risir, Namoun raconter...

HENRI, *souriant.*

Je rirai, je rirai, raconte !...

NAMOUN

Voilà : Lis Inglis primié vinir avec li gros canons et fisir : « boum ! boum ! » macach indrar rien di tout. Li Portugaise vinir, fisir : « boum ! boum ! » macach... La Oullatrichia vinir, fisir : « boum ! boum ! » macach encore. Li Francèse vinir, fesir : « taratata, ratata, ratata... » Indrar tout de suite. *(On rit.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

C'est fameux, n'est-ce pas ? Taratata ! taratata ! Il semble qu'on voit les petits chasseurs de Vincennes !...

PIPETTE

Oui, très joli... tarata, rata... Si tu parlais de...

LE PÈRE JOURDEUIL, *impatienté.*

Eh ! oui... Allons, bédouin, tu es très gentil... maintenant, si tu veux aller faire taratata dans la pièce à côté, tu nous feras plaisir. *(A Henri.)* Ça a l'oreille fine ces sauvages-là ! Et tu comprends, il ne faut pas encore ébruiter notre affaire.

HENRI

Quelle affaire ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais notre système... Le système Pipette, quelque chose de merveilleux... avec ce système-là, il n'y a plus de vieux tableaux... c'est la jeunesse éternelle des chefs-d'œuvre...

HENRI

Vraiment ? *(A Namoun.)* Va, mon enfant. *(Namoun sort par la gauche.)*

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu comprends, quelle fortune Pipette a là dans les mains !... Eh bien ! cette fortune, ce brave cœur m'en offre la moitié...

PIPETTE

Oui... seulement...

HENRI

Seulement ?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Dame ! tu vas comprendre une chose. Pipette manque de tout; il n'a pas de souliers, pas de linge.

PIPETTE, *avec élan.*

Oh ! pas du tout...

LE PÈRE JOURDEUIL

Il ne peut pas décemment se présenter dans les musées, dans les galeries particulières, avec cette tenue... d'inventeur. Avant de rentoiler les tableaux,

il faut d'abord qu'il se rentoile lui-même. *(Il rit, Pipette rit encore plus fort.)* Bref, nous avons besoin, pour commencer la campagne, d'une pièce de quatre à cinq cents francs.

PIPETTE, *bas.*

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

LE PÈRE JOURDEUIL

Et j'ai compté sur toi.

HENRI, *effaré.*

Sur moi ? Cinq cents francs ! mais où veux-tu que je les prenne !

LE PÈRE JOURDEUIL

Farceur !... Allons, je vois bien où le bât te blesse... tu n'as pas confiance en Pipette ?...

PIPETTE, *gravement.*

Je puis donner ma signature.

LE PÈRE JOURDEUIL, *pris d'un fou rire.*

Ah ! ah ! ah ! Il est bon avec sa signature... sacré Pipette, va ! *(Il rit aux larmes, Pipette rit aussi beaucoup.)*

HENRI

Avec ou sans signature, c'est impossible.

LE PÈRE JOURDEUIL

Puisque je te dis que je les prends pour moi, ces cinq cents francs !... c'est à moi que tu les prêtes, là !... j'en réponds.

HENRI

Mais je ne peux pas, encore une fois ! je ne peux pas, je n'ai pas d'argent.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! c'est trop fort, par exemple, tu n'as pas d'arg... *(Se tournant vers Pipette, et lui montrant l'atelier d'un geste emphatique.)* Il n'a pas d'argent !

PIPETTE, *à demi-voix.*

C'est bœuf.

HENRI

Père, je te jure...

LE PÈRE JOURDEUIL

Quoi ?... que tu n'as pas d'argent... Possible !... mais je te jure bien une chose, moi aussi : c'est que lorsque j'avais ton âge et que j'étais riche, — en ce temps-là on avait encore le goût de la bonne peinture en France ! — si mon père... Comment mon père !... si un artiste, un camarade comme Pipette était venu me surprendre au milieu de mon luxe pour me demander quelques misérables cents francs, jamais je n'aurais pu dire : « Non ! » Et si, par hasard, je n'avais pas eu la somme demandée, j'aurais dit à mon père, j'aurais dit au camarade : « Mon cher, tu tombes mal. Je suis moi-même à la côte, mais tiens ! les bibelots ne manquent pas ici... Prends cette pendule Louis XV qui ne marche pas, ces flambeaux de parade que je n'allume jamais, et fais-toi de la monnaie, mon bonhomme ! »

PIPETTE

Oh ! la pendule suffirait.

LE PÈRE JOURDEUIL

Voilà ce que j'aurais fait, moi... Il est vrai qu'à ce jeu-là on ne s'enrichit guère et qu'on expose sa vieillesse à de terribles humiliations; viens, mon vieux Pipette, allons-nous-en. Je te demande pardon de t'avoir amené ici. J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait. J'ai été le père prodigue; j'ai bien le fils que je devais avoir !...

HENRI

C'en est trop à la fin... Eh bien ! puisque tu m'y obliges... *(On frappe.)*

MADAME JOURDEUIL, *au dehors.*

Peut-on entrer ?

HENRI, *à Jourdeuil.*

Ma mère !... plus un mot... *(Joyeusement, en allant vers la porte.)* Entrez, entrez...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME JOURDEUIL.

MADAME JOURDEUIL, *sautant au cou de son fils.*

Te voilà, méchant enfant... tu n'es pas malade ?

HENRI

Mais non... tu vois...

MADAME JOURDEUIL

Ah ! tant mieux. *(Regardant l'atelier)* Comme c'est joli chez toi ! *(Souriant à son mari et à Pipette.)* Bonjour, bonjour.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sombre.*

Bonjour.

MADAME JOURDEUIL, *à Henri, lui montrant Pipette.*

Eh bien ! tu l'as vu... il est revenu... on dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour arriver cette semaine... aïe !...

HENRI

Et Louise ?... tu ne l'as pas amenée ?...

MADAME JOURDEUIL

Oh ! non... tu penses, un atelier de garçon !...

HENRI

Elle venait bien les autres fois.

MADAME JOURDEUIL, *avec intention.*

Oui... les autres fois... Du reste, c'est la petite qui n'a pas voulu. Je crois qu'elle est fâchée contre toi, à cause d'hier. Justement on t'avait fait une foule de bonnes choses... il y avait une crème, des croquettes et une surprise... *(Riant.)* Oh ! mais une vraie surprise et qui aurait été joliment de ton goût... n'est-ce pas, mon homme ?

JOURDEUIL, *caverneux.*

Oui !

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant de lui.*

Qu'est-ce que tu as donc, toi ?... Comme tu es rouge... Je parie que vous n'avez pas été raisonnables à ce déjeuner.

HENRI

Le fait est que j'ai entendu parler d'un petit vin de la comète.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! monsieur Pipette, monsieur Pipette...

PIPETTE, *la main sur son cœur.*

Oh ! Madame...

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais non..., mais non..., ce n'est pas le déjeuner..., c'est l'air d'ici qui m'a fait mal... On étouffe dans leurs ateliers d'aujourd'hui.

MADAME JOURDEUIL

Si tu sortais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, cela vaut mieux... Viens, Pipette.

MADAME JOURDEUIL

Vous ferez une petite promenade dans le Luxembourg. Je vous le recommande, monsieur Pipette.

LE PÈRE JOURDEUIL

Est-ce que tu ne viens pas, toi ?...

HENRI

Laisse-la-moi un peu, que diable !

MADAME JOURDEUIL, *souriant à son mari.*

Il y a si longtemps que je ne l'ai vu. *(Plus grave.)* Et j'ai tant de choses à lui dire.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah ! tu as bien tort de te tourmenter, va !... je le connais maintenant, le jeune homme ; tu peux être rassurée sur son compte. Si jamais il fait des folies, celui-là... Enfin !... Ne reste pas trop longtemps. Nous serons dans la grande allée. Adieu, garçon.

HENRI, *lui tendant la main.*

Adieu, père. *(Le père lui prend la main, mais après hésitation.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *déjà dehors.*

Eh bien ! Pipette, viens-tu ?

PIPETTE

Je t'assure que la pendule...

SCÈNE VI

MADAME JOURDEUIL, HENRI.

MADAME JOURDEUIL

Est-ce que vous avez eu quelque chose avec ton père ?

HENRI

Mais non...

MADAME JOURDEUIL

Il n'a pas l'air content. Je parie que vous avez encore causé peinture.

HENRI

Un peu.

MADAME JOURDEUIL

Quelle drôle d'idée !... mais enfin, puisque vous ne vous entendez pas là-dessus, pourquoi y revenez-vous toujours ?

HENRI

C'est vrai.

MADAME JOURDEUIL

D'abord, toi, tu n'es pas gentil... Au lieu de lui tenir tête comme tu fais... tu devrais céder un peu..., car enfin ton père est plus âgé... il en sait plus long.

HENRI

Tu as raison. Dorénavant, je céderai toujours..., ne me gronde plus.

MADAME JOURDEUIL

Ne plus te gronder; mais, malheureux, je suis venue pour cela.

HENRI, *rapprochant sa chaise.*

Bah !

MADAME JOURDEUIL

Ne t'approche pas autant. Comment veux-tu que je sois fâchée, si tu es tout près de moi ?

HENRI, *éloignant sa chaise.*

Comme ceci ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! pas si loin. *(Henri se rapproche encore plus près que la première fois.)* Là ! *(Croisant les bras.)* Comment, Monsieur, vous n'avez qu'un malheureux jeudi par semaine pour venir embrasser votre mère, et vous trouvez que c'est trop.

HENRI

Si tu savais, j'ai eu tant affaire hier; Namoun a dû vous le dire.

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais je ne l'ai pas cru... ma première idée a été : « Il est malade. »

HENRI

Allons donc ! Est-ce qu'on est malade ?

MADAME JOURDEUIL

Avec ça que tu es bien portant... Depuis quelque temps, tu changes, tu maigris...

HENRI

Moi ! je maigris ?...

MADAME JOURDEUIL

Voyons tes mains. *(Elle lui passe son alliance à l'un des doigts.)* Tiens ! il y a deux mois, mon alliance ne pouvait pas entrer... Maintenant regarde... jusqu'au bout !... Tu vois bien que tu maigris... Ce n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes...

HENRI, *souriant.*

Quelle vie crois-tu que je mène ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je ne t'en fais pas un reproche. Je sais bien que c'est nécessaire. Il paraît même que c'est un très bon signe, vous autres, quand vous menez cette vie-là !... Ça prouve que vous avez du... Comment donc ?... du chien !

HENRI, *riant.*

Du chien !... Qu'est-ce que tu me racontes là ?...

MADAME JOURDEUIL

Tu as beau rire, va ! nous savons ce que c'est que la vie d'artiste...

HENRI, *grave et doux.*

La vie d'artiste, vois-tu, ma mère, c'est le travail éternel, incessant, acharné ; mais un travail qui n'en paraît pas un aux yeux de bien des gens, parce que nous le faisons avec amour, et que de tous les labeurs humains c'est le seul qui n'ait pas l'air d'être une punition... Voilà ce que c'est que la vie d'artiste... Est-ce que tu avais une autre définition !

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais j'aime mieux la tienne... *(Un temps.)* Alors, tu travailles beaucoup.

HENRI

Beaucoup

MADAME JOURDEUIL

Et tes affaires vont bien, toujours ?

HENRI

Très bien

MADAME JOURDEUIL

Pourtant, quand on est mère, comme on se fait des idées... Figure-toi que, la nuit dernière, en ruminant toute seule dans ma tête, cette pensée m'est venue tout à coup que tes affaires allaient très mal et que c'était pour ne pas nous tourmenter que depuis quelque temps tu nous cachais ta vie.

HENRI

En voilà une idée !...

MADAME JOURDEUIL

Tu sais comme la cervelle trotte quand on est couché ?... J'avais déjà fait mon plan; je disais : « Voilà ! nous rentrerons à Paris, Louise donnera des leçons; moi, je reprendrai mes broderies. »

HENRI

Tais-toi, tu me fais frémir.

MADAME JOURDEUIL

Pourquoi ? Tout cela n'est pas bien effrayant, je t'assure.

HENRI

Mais enfin nous n'en sommes pas là... Est-ce que j'ai l'air d'être malheureux ?... Tiens ! regarde... *(Il montre l'atelier.)*

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je l'ai bien vu, va... Aussi, tout de suite, mes idées noires de cette nuit se sont envolées... Comme il est beau ton atelier ! C'est égal, j'aimais encore mieux l'ancien.

HENRI

Pourquoi ?

MADAME JOURDEUIL

Parce que j'y venais plus souvent, et puis, les jours où je ne venais pas, il y avait mon portrait dans un coin, qui te regardait travailler.

HENRI, *à part.*

Allons, bon ! le portrait.

MADAME JOURDEUIL

De cette façon, j'étais toujours près de toi...

HENRI, *vivement.*

Mais je l'ai encore, ton portrait; il est dans ma chambre, au chevet de mon lit, mon petit lit de fer, du temps que j'étais à la maison...

MADAME JOURDEUIL

Ah ! c'est gentil; voyons cette chambre. *(Elle va à la porte de gauche.)*

HENRI, *l'arrêtant.*

(A part.) Diable ! *(Haut.)* Non... n'entre pas... tu ne verrais rien... c'est trop en désordre.

MADAME JOURDEUIL

Bah ! Qu'est-ce que ça fait ? une maman.

HENRI

Non... je t'en prie.

MADAME JOURDEUIL

Mais tu plaisantes... *(Subitement.)* A moins que... *(Bas.)* Est-ce qu'il y a quelqu'un là ?

HENRI

Personne... il n'y a que Namoun ! qui est en train de ranger.

MADAME JOURDEUIL

Ah !... Namoun !... *(Elle s'éloigne de la porte.)* Bien.

HENRI

Dame ! je ne suis pas tout à fait installé... C'est un fouillis là dedans. Un autre jour, je te la montrerai.

MADAME JOURDEUIL

Oui, oui... c'est cela, un autre jour... Maintenant, adieu, je m'en vais vite.

HENRI

Comment ! déjà... reste encore un peu.

MADAME JOURDEUIL

Non ! non !... je ne veux pas te gêner.

HENRI

Mais tu ne me gênes pas...

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs, ton père doit commencer à s'impatienter... tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas ? d'être venue...

HENRI

T'en vouloir ?

MADAME JOURDEUIL

Vois-tu, quand on aime les gens, on est bien aise de savoir comme c'est chez eux. De cette façon, lorsqu'on pense à eux, on se les représente mieux, on est avec eux davantage.

HENRI, *souriant.*

Mais oui, voyons !

MADAME JOURDEUIL

Allons ! adieu... Est-ce que tu ne viendras pas nous voir un de ces jours pour nous rendre le jeudi que tu nous as volé ?

HENRI

Ce sera bien difficile... J'ai tant de travail ces jours-ci.

MADAME JOURDEUIL

Enfin, tu verras... *(Elle fait un pas.)* Seulement, écoute, que je te dise. *(Elle entraîne Henri de l'autre côté de la scène. — Bas.)* Nous autres, les mères, nous voudrions toute la vie garder nos enfants pour nous seules, et nous ne comprenons pas qu'ils puissent nous être infidèles, nous qui, jusqu'au dernier jour, les aimons si fidèlement. Cependant il le faut : tôt ou tard une heure arrive où la mère n'est plus la grande affection dans la vie de son enfant, et je vois bien que cette heure est arrivée pour moi.

HENRI

Comment ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je ne t'en veux pas, c'est si naturel... Toutes les mères en sont là !... Malheureusement, comme tu m'as beaucoup gâtée, je suis plus sensible que les autres, et il faut me ménager un peu plus... Aussi je t'en supplie, si tu t'en vas de moi, va-t'en petit à petit, pas tout à la fois... Ne m'emporte pas tout mon paradis d'un seul coup ; autrement, vrai ! je suis capable d'en mourir.

HENRI, *à part.*

Est-ce possible, mon Dieu ! *(Haut.)* Ma mère, ma mère chérie, écoute-moi bien à ton tour : Je ne sais pas pourquoi tu me dis cela ; je ne sais pas pourquoi tu doutes de ton fils. *(Élevant la voix.)* Mais je te jure, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, c'est-à-dire sur toi-même...

MADAME JOURDEUIL, *regardant la chambre.*

Chut ! chut !...

HENRI

Je te jure que tu es la grande affection de ma vie, que tu le seras toujours, et que dans tout ce que j'aime en dehors de toi, il n'y a rien, tu m'entends ? rien que je ne sois prêt à sacrifier à ton repos et à ton bonheur...

MADAME JOURDEUIL

Sais-tu que c'est bien beau ce que tu me dis là !

HENRI

Tu ne le crois pas ?

MADAME JOURDEUIL

Si, mais, pour que je le crois mieux, il faut venir me le dire souvent. *(Elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse vite.)* Adieu !... *(Elle court prendre son sac qu'elle a oublié sur le bureau, s'arrête, se baisse et ramasse quelque chose.)*

HENRI

Qu'est-ce que tu cherches ?

MADAME JOURDEUIL

Rien ! c'est une ombrelle que je ramasse... *(Montrant la chambre.)* Sans

doute l'ombrelle de Namoun. *(Elle agite l'ombrelle et le menace avec, en souriant.)*

HENRI

Comment ! tu crois ?

MADAME JOURDEUIL

Je me sauve... je me sauve...

SCÈNE VII

HENRI, *seul.*

Il reste un moment stupéfait, l'ombrelle à la main.

Ah ! je comprends maintenant... Voilà donc pourquoi elle me parlait de la vie que je mène... *(Jetant l'ombrelle dans un coin.)* Il est très compromettant, ce Gontaut, avec ses ombrelles... Pauvre mère !... Je suis sûr qu'elle s'en va en croyant qu'il y a des femmes dans toutes les armoires, ici. Quelle dérision ! Juste au moment où je viens de... Et l'autre avec ses 500 francs : « Fais de la monnaie, mon bonhomme ! » *(Rire amer.)* Ah ! ah ! décidément la farce est bien jouée. *(Il va à la porte de gauche et l'ouvre.)*

MADAME JOURDEUIL, *reparaissant.*

Pardon... c'est encore moi.

HENRI, *refermant la porte qu'il ouvrait.*

Entre donc.

MADAME JOURDEUIL, *rentrant timidement.*

(Bas.) Oh ! je n'ai qu'un mot à te dire. *(Gaiement.)* Et l'argent du mois ! l'argent du mois que j'oubliais.

HENRI, *effrayé.*

L'argent du mois ?

MADAME JOURDEUIL

Quelle étourdie, hein ?... Je m'en allais sans le prendre.

HENRI, *riant.*

Ah ! ah ! c'est trop fort !

MADAME JOURDEUIL

J'aurais été jolie, ce soir, avec mes fournisseurs.

HENRI

C'est que... je ne sais pas si... j'ai eu tant à payer hier.

MADAME JOURDEUIL, *à part.*

Oh ! oh ! l'ombrelle rose...

HENRI

Est-ce que tu ne pourrais pas attendre deux ou trois jours ?... ça t'ennuie.

MADAME JOURDEUIL

Dame ! c'est à cause de ton père, tu le connais, il aime bien que les fournisseurs soient payés recta. Il a cela de bon, par exemple, on ne peut pas lui ôter ça.

HENRI

Eh bien !... et demain ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! demain, parfaitement... Ce n'est que le 2... il n'y a pas grand retard ; c'est entendu, à demain.

HENRI

A demain. *(Elle referme la porte.)*

HENRI, *seul.*

Demain !... Et où en prendras-tu de l'argent, demain ? Tu comptais sur Margarot, mais puisque Margarot n'a pas voulu de ton billet, comment vas-tu faire, malheureux ? Là-haut, tu n'as plus rien ; tout est vendu... à moins de te vendre toi-même... Et pourquoi pas ?... Puisqu'il y a marchand !... Oui, mais... *(Regardant son chevalet.)* Eh bien ! et ça ?... Allons, allons, pas de faiblesse... *(Prenant son chapeau.)* De l'argent, n'importe à quel prix, il me faut de l'argent !...

SCÈNE VIII

HENRI, NAMOUN, *sortant de la chambre.*

NAMOUN, *joyeux, tire de dessous son burnous un gros portefeuille qu'il offre à son maître.*

Quisquici ? mouci... Di l'argent ?... En voilà, di l'argent ! En voilà bezeff !...

HENRI, *vivement.*

Où as-tu trouvé ça ?

NAMOUN

Macach trouvir, Namoun chapar. *(Il fait le geste de voler.)*

HENRI, *indigné.*

Tu l'as volé ?

NAMOUN

Ih ! voulé... fesir razzia dans el'voiture.

HENRI

Quelle voiture ?...

NAMOUN, *très vite, avec beaucoup de geste.*

El voiture de Marg'rot... mouci Marg'rot fesir : Turco, gardi li chival. Turco gardir li chival, mirar el portefiou, chapar et couri. *(Il rit.)*

HENRI

C'est trop fort... *(S'élançant sur lui.)* Comment, coquin ?

NAMOUN, *stupéfait.*

Quisquici ! mouci, toi fâché, bourquoi Namoun chapar el portefiou ; ci bour toi, mouci, bour toi.

HENRI

Pour moi ? Tu veux donc me faire aller en prison, misérable ?...

NAMOUN

Toi, macach andar en brisoun. Namoun, oui, andar en brisoun... toi riche, toi content, donner bezeff argent là-bas à Vidervay, acheter bella roba à ta sœur... ou allah !

HENRI, *radouci.*

Mais, malheureux enfant, tu ne sais donc pas que c'est très mal de voler. Macach bono chapar.

NAMOUN

En Francia, macach bono ? Dins l'Africa, bono !... Ih ! dins l'Africa, tous chapar, tous fezir razzia !...

HENRI

Il est superbe avec sa razzia !... Et moi donc avec ma morale !... Je ferais bien mieux d'aller...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGAROT.

Il entre en courant, tout effaré ; en le voyant, Namoun se blottit dans un coin.

MARGAROT

Jourdeuil ! Jourdeuil ! Est-ce que je n'ai pas ?...

HENRI, *lui tendant le portefeuille.*

Voilà... J'allais chez vous.

MARGAROT, *il se laisse aller sur une chaise.*

Ouf !... Ah ! mon ami, quelle souleur... Où était-il ?

HENRI

Par là, dans un coin... C'est Namoun qui l'a trouvé...

MARGAROT

Ah ! le brave turco... Il faut que je... *(Il tire une pièce de monnaie.)* Tiens !

mon enfant... *(Namoun hésite, et montre Henri.)* Prends donc... tu ne l'as pas volé...

NAMOUN, *avec conviction.*

Macach bono vouler. *(Il empoche la pièce et retourne sur le divan.)*

MARGAROT

C'est égal, je m'en vais plus content que je ne suis venu... étourdi, va !... *(Il va vers la porte.)*

HENRI

Margarot...

MARGAROT

Hein ? *(Henri hésite à lui parler, Margarot s'approche.)* C'est pour notre billet, n'est-ce pas ?... Mais, triple entêté que vous êtes...

HENRI

Non... non... pas de phrases... ce traité !... Et signons vite.

MARGAROT

Comment ?... Vous consentez !...

HENRI

Dépêchons...

MARGAROT, *tirant le traité de sa poche.*

Ah ! enfin... je savais bien que vous y viendriez... Voilà : « Entre les soussignés... »

HENRI, *lui prenant le papier des mains.*

C'est inutile, je connais les conditions. *(Il passe à gauche vers le pupitre.)*

MARGAROT

Vous savez, c'est pour dix ans !...

HENRI

Pour trente, si vous voulez.

MARGAROT

Avec un dédit de vingt mille francs.

HENRI

Entendu ! *(Il signe.)*

MARGAROT

Là ! maintenant signez le double et passez-moi la plume.

HENRI, *pendant que Margarot signe.*

(A part.) Mon père sera content... Les fournisseurs ne risqueront plus d'attendre.

MARGAROT, *signant devant le pupitre.*

Mon cher, je suis enchanté. Nous faisons tous les deux une excellente affaire et vous verrez que le veau à deux têtes a du bon... *(Mettant un des deux traités dans sa poche.)* Voilà qui est dit... A présent, si vous avez besoin d'argent...

HENRI

J'en ai besoin...

MARGAROT

Eh ! bien, venez ce soir dîner à la fabrique, vous prendrez ce qu'il vous faut. *(A part.)* Hé ! hé ! il paraît que la colombe a demandé des arrhes. *(Haut.)* A ce soir.

HENRI

Attendez... Est-ce que votre voiture est en bas ?...

MARGAROT

Oui... pourquoi ?

HENRI, *allant chercher la Mort d'Adonis.*

Parce que je vous prierai d'emporter ceci...

MARGAROT

Comment ! encore un ?... Mais savez-vous que j'en ai déjà plus de trente à la fabrique... Enfin, donnez toujours... heureusement que le local ne me manque pas... *(Henri va s'asseoir à droite. — Margarot, à part, regardant le tableau.)*

Je serais tout de même curieux de savoir d'où lui viennent toutes ces précieuses croûtes... Allons ! bon, la signature est encore effacée... Je parie qu'il y a quelque histoire de femme là-dessous... Oh ! ces artistes, c'est si passionné... *(Il sort.)*

HENRI, *sur le devant de la scène, à demi-voix, très ému.*

Maintenant, ne me demandez plus rien !... Je vous ai tout donné... tout !... *(Il reste abîmé, la tête dans les mains.)*

SCÈNE X

HENRI, NAMOUN, FRANQUEYROL.

FRANQUEYROL, *à Margarot qui sort.*

Ne fermez pas. *(Il entre.)*

NAMOUN, *en le voyant, se dresse sur le divan et appelle.*

Ia ! didou... mouci ! ...

FRANQUEYROL, *avec un geste énergique.*

Chut !... *(Plus bas.)* Chut !... nous allons voir si on l'a prévenu... *(Il vient sur la pointe des pieds derrière Henri, s'arrête très ému lui-même et lui frappe doucement sur l'épaule.)*

HENRI, *se retournant.*

Pierre !... *(Il bondit.)* Toi !... c'est toi !... *(Ils s'embrassent.)*

FRANQUEYROL

Allons ! je suis content... Papa Jourdeuil m'a tenu parole...

HENRI

Comment ! tu les as déjà vus ?... C'est donc cela que...

FRANQUEYROL

Eh ! oui, je les ai vus !... Tous, le père, la maman et la petite fée aux grands yeux de velours qui te bat de si belles crèmes !... Ah ! mon ami, les braves gens ! la bonne maison ! Comme tu es heureux d'avoir une famille pareille !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

AU FAUBOURG SAINT-JACQUES, CHEZ MARGAROT

La salle de dessin. Grande table de travail. Vases et jardinières remplis de fleurs. Dans un coin, de longues bandes de papiers peints, étalées sur des lattes pour sécher, descendent du plafond jusqu'à terre. Tout le fond de la salle est vitré avec une grande porte au milieu, donnant sur une cour plantée d'arbres. Au bout de la cour, la fabrique avec ses tuyaux rouges et ses mille fenêtres. Porte à droite; à gauche une large fenêtre assez élevée, entr'ouverte. A gauche, premier plan, un divan très large, et sur le divan, pelotonné dans un vieux tapis, quelque chose qui a l'air de quelqu'un.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE JOURDEUIL, MADAME JOURDEUIL, LOUISE, MARGAROT, *puis* NAMOUN.

Au lever du rideau, tout le monde est debout. On vient d'entrer. Margarot au milieu de la salle en tenue de planteur, une rose à la boutonnière, son panama à la main. Le père Jourdeuil, le dos appuyé contre la table, superbe, dédaigneux, son grand chapeau sur l'oreille, faisant le moulinet avec sa canne et sifflotant. Louise dans l'encadrement de la porte du fond, son ombrelle encore ouverte.

MARGAROT, *montrant l'atelier d'un geste arrondi.*

L'oiseau s'est envolé, Mesdames; mais voici toujours la cage.

MADAME JOURDEUIL

Envolé !

LOUISE, *s'avançant.*

Où donc ?

MARGAROT

Oh ! pas bien loin... sans doute dans le jardin, à fumer un cigare, en attendant la cloche... tout juste la clef est à la porte... *(Il montre la porte à gauche.)*

LOUISE

Alors, c'est ici qu'il travaille ?...

MARGAROT

Oui, Mademoiselle, c'est ici... voilà sa table, chaise, ses crayons *(Montrant les papiers.)* et ses œuvres.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Jolies, les œuvres ! Pff !

MADAME JOURDEUIL, *suppliante.*

(Bas.) Mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL, *même ton.*

Qu'est-ce que tu veux ? Je suis indigné. *(Il se remet à siffloter.)*

MARGAROT, *devant les papiers.*

Ah ! je vous réponds que le gaillard n'a pas gardé ses mains dans ses poches depuis quinze jours qu'il est chez moi... il y va d'un cœur, d'une rage !... Les Jourdeuil sont déjà très demandés sur la place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *indigné.*

Demandé sur la place ! Oh !...

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Je t'en prie...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

C'est une honte, je te dis... *(Il recommence à siffloter avec rage.)*

MARGAROT

Il y a surtout ces pavillons chinois, pour salle de billard... ça, voyez-vous. *(Il envoie un baiser aux pavillons chinois. Le père Jourdeuil, hors de lui, fait le geste de tout casser avec sa canne.)*

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant vite de Margarot.*

Alors, Monsieur, vous pensez que nous allons le trouver dans le jardin.

MARGAROT

Oh ! ne prenez pas la peine, Madame. Je vais envoyer un de nos tireurs... *(Regardant autour de lui.)* Il doit y avoir par là, dans quelque coin... tout

juste ! *(Il va vers le divan, et secoue avec son pied le tapis roulé dessus.)* Hé, moricaud... va vite chercher M. Henri... *(Le tapis se déroule lentement. Il en sort un petit être malingre, vêtu d'une blouse bleue, les pieds nus, pâle, l'œil brillant, la chevelure ébouriffée et toute remplie de brins de laine verte et de poussière d'or.)*

LOUISE, *s'approchant.*

Comment !... *(Elle rit.)* Ah ! ah ! ah ! la bonne histoire ! Ah ! ah !... est-il drôle avec sa blouse... Tourne-toi, voyons... *(Elle le tourne et le retourne.)*

MADAME JOURDEUIL, *de loin.*

Eh bien ? Louise ?...

LOUISE

Mais, maman, c'est Namoun !...

MADAME JOURDEUIL

Namoun !...

LOUISE

Eh ! oui... C'est Namoun... Bonjour, Namoun.

NAMOUN, *encore endormi.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL

Tu es donc dans les papiers peints, toi aussi ?...

NAMOUN, *fièrement.*

Ih ! Ci moi tireur maintenant. *(Il tousse.)*

MARGAROT

Ma foi ! oui... Ce gamin-là n'a jamais voulu se séparer d'Henri. Nous avons été obligés de le prendre à la fabrique.

LE PÈRE JOURDEUIL, *avec emphase.*

(A part.) C'était bien la peine de naître au Sahara.

MARGAROT

Drôle de petite bête !... Dès qu'il a un moment, il vient se coucher là comme un chien frileux, près de la table de son maître...

LOUISE, *à sa mère.*

Mais regarde-le donc !... c'est qu'il est très gentil dans son nouveau costume... Et cette poussière de laine verte et d'or qu'il a dans les cheveux, est-ce charmant !

LE PÈRE JOURDEUIL, *s'approchant.*

Oui, c'est très joli dans les cheveux, cette poussière-là ; mais dans les poumons. *(Namoun tousse.)* Voilà ce que ça fait...

LOUISE, *avec intérêt.*

Tu tousses, Namoun ?

NAMOUN

Ewah ! toussir bezeff « Bum ! bum ! » coume tambour Lakdar. *(Avec fierté.)* Ci la fabriqua.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée.*

Vraiment ? mais alors Henri !

MARGAROT, *mettant une rose fraîche à sa boutonnière.*

Oh ! non, Madame, par ici, il n'y a rien à craindre... Là-bas, à l'atelier, c'est différent... ils ont le talc, la couleur, le vernis, le gaz, le charbon... *(Gaiement.)* Allons ! file, turco, va chercher mouci Inri.

JOURDEUIL, *bas à Namoun qui passe devant lui.*

Veux-tu bien retourner au désert tout de suite !... *(L'enfant passe sans le regarder et sort par la porte de droite.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* NAMOUN.

LOUISE

Pauvre petit Namoun !... Mais c'est affreux cela...

MARGAROT

Hé ! Mademoiselle, l'industrie a ses champs de bataille, elle aussi. Encore

notre industrie à nous n'est-elle pas des plus meurtrières... mon établissement est très sain... J'ai de grands ateliers, un jardin immense, une installation tout à fait philanthropique... Du reste, Mesdames, si vous voulez venir faire un petit tour de fabrique, en attendant Henri, vous pourrez vous convaincre vous-mêmes...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Je ne bouge pas d'ici, je te préviens.

MADAME JOURDEUIL

Excusez-nous, Monsieur, mais mon mari est toujours un peu souffrant, et je craindrais que le bruit des machines...

MARGAROT

Oh! il n'y a personne en ce moment, tout le monde déjeune... c'est seulement pour vous montrer le coup d'œil des ateliers. Je suis sûr que cela intéresserait beaucoup monsieur Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! pas du tout, Monsieur..., moi, tout ce qui est usine, machine... tenez, rien que de regarder vos grandes cheminées de brique rouge, j'en ai tout de suite assez.

MARGAROT, *vexé.*

Je suis très heureux, Monsieur, que votre fils n'ait pas eu la même répulsion.

LE PÈRE JOURDEUIL, *fièrement.*

Mon fils n'est pas un artiste, lui.

LOUISE

Comment ?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Non ! ce n'est pas un artiste ! Je l'avais toujours dit, et il vient bien de le prouver en entrant dans cette bara...

MADAME JOURDEUIL

Oh ! mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL

Laisse-moi donc tranquille !... Il faut pourtant que Monsieur sache à qui il a à faire et que tous les Jourdeuil ne sont pas des renégats.

MARGAROT

Des renégats !

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, Monsieur, des renégats !... L'art est une religion. En entrant ici, mon fils l'a reniée ! C'est un renégat !...

MARGAROT

Sans doute... sans doute... mais c'est si difficile, au temps où nous vivons de...

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé ! Monsieur, il y a la lutte ! Il faut lutter ! Est-ce que les vrais artistes ne sont pas des lutteurs ?... Est-ce que l'art est possible sans la lutte ?... Mais non ! voulez-vous que je vous dise ? Tous ces peintraillons de maintenant n'ont qu'une idée dans la tête, gagner de l'argent !... plus de dignité, plus de conscience... Les pavillons chinois sont bien payés, va pour les pavillons chinois... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, vous vous êtes moqués de nos grands cheveux et de nos chapeaux d'astrologues, vous avez répudié la vareuse, la sainte vareuse, qui donne l'air rapin, vous avez cru pouvoir impunément vous habiller comme des bourgeois, et voilà qu'à force de ressembler aux bourgeois, vous êtes des bourgeois vous-mêmes, aussi bourgeois que le plus bourgeois des bourgeois.

MADAME JOURDEUIL

Voyons, mon pauvre homme, calme-toi. A quoi sert que tu te tourmentes ? Ce qui est fait est fait.

MARGAROT

D'autant mieux qu'un bon traité avec dédit, un dédit de vingt mille francs, ma foi ! passé entre votre fils et moi nous lie l'un à l'autre pour dix ans et que les plus beaux discours du monde n'y changeraient pas une lettre... Du reste, je dois vous dire qu'Henri en a très bien pris son parti et qu'il ne veut plus entendre parler de son ancien métier... C'est si vrai, qu'il a rompu avec tous ses camarades... ainsi tenez !... il y en a un... vous le connaissez peut-être ?... un Marseillais, une espèce d'original.

MADAME JOURDEUIL

Franqueyrol ?

MARGAROT

Oui, c'est cela... Franqueyrol... Eh bien ! voilà trois jours qu'il vient, ce Franqueyrol, et qu'Henri lui refuse sa porte...

LOUISE, *s'approchant.*

M. Pierre sait donc qu'Henri est ici... Qui a pu le lui dire ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Moi !

LOUISE

Oh ! père, Henri qui nous avait tant recommandé...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tant pis, s'il a honte d'être ici, il ne fallait pas qu'il y vînt... D'ailleurs, est-ce que vous vous imaginez qu'un vieux routier comme Pierrot aurait pu croire longtemps à cette invention de voyage et de départ précipité ?...

MADAME JOURDEUIL, *douce.*

C'est égal, mon ami, Henri ne sera pas content.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui-da !... il ne sera pas content... Et moi, est-ce que tu crois que je suis content ? Quand je pense que j'ai travaillé quarante ans, mangé mon bien, usé ma vie pour léguer à ton fils un nom illustre et une palette glorieuse !... Et puis voilà ce qu'il en fait !... Ah ! les enfants ! les enfants !

MARGAROT, *à madame Jourdeuil.*

M. Jourdeuil fait de la peinture, lui aussi, d'après ce que je vois...

LE PÈRE JOURDEUIL

Si je fais de la peinture !... c'est trop fort... si je fais...

MARGAROT

Dame ! c'est la première fois ou à peu près que nous nous voyons, et jamais votre fils ne m'avait dit...

LE PÈRE JOURDEUIL, *amer.*

Oui, oui, connu... *(Solennel.)* C'est moi qui suis Jourdeuil le Vieux, Monsieur !... Jourdeuil le Vieux... *(Plus doux.)* Qui croyez-vous donc que j'étais, mon ami ?...

MARGAROT, *stupéfait.*

Jourdeuil le Vieux !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! je sais que la génération de maintenant affecte de ne pas me connaître...

MARGAROT, *à part.*

Il est décidément très drôle...

LE PÈRE JOURDEUIL

Heureusement que, sans attendre le jugement de la postérité, j'ai pour me venger du dédain de mes compatriotes l'estime et l'amitié d'un grand peuple... Interrogez l'Amérique, Monsieur, et vous saurez alors ce que vaut Jourdeuil le Vieux, l'auteur des *Noces de Proserpine*, du *Centaure malade*, de la *Mort d'Adonis*, de....

MARGAROT, *vivement.*

Le *Centaure malade !* mais je connais ça !... Hé ! parbleu !... j'y suis maintenant !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *ému.*

Vous connaissez mon *Centaure ?...*

MARGAROT, *réprimant une forte envie de rire.*

Si je le connais !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Il connaît mon *Centaure ! (A Margarot.)* Où l'avez-vous vu ? à New-York peut-être ?

MARGAROT

Oui... oui... à New-York...

LE PÈRE JOURDEUIL, *jubilant.*

Chez Jackson ?...

MARGAROT

C'est cela... Chez Jackson !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Tu vois bien. Il est très connu là-bas, ce Jackson..., il fallait cet étourneau de Franqueyrol... *(A Margarot.)* Et dites-moi, l'ancien, il paraît que j'ai un certain succès dans ce pays-là.

MARGAROT

Oh ! un succès !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Sacré Jackson ! doit-il en gagner, de l'argent !... Ah ! il y aurait un beau coup à faire : partir tous, aller s'installer là-bas.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée.*

Miséricorde !

LE PÈRE JOURDEUIL

Franqueyrol nous emmènerait dans la petite galiote...

LOUISE, *gaiement.*

Oh ! je veux bien.

LE PÈRE JOURDEUIL

Moi aussi, je le voudrais bien, si... si j'avais trente ans de moins... C'est égal, c'est bon de se savoir compris... *(Embrassant sa femme.)* Ça vous fait une jolie petite flambée sous le cœur... *(A Margarot.)* Ah çà ! et vous, mon gros philistin, mes petites drôleries vous avaient donc bien frappé, que vous vous en souvenez encore ?

MARGAROT

Ah ! Monsieur, quand on a vu ces toiles-là, on ne les oublie jamais.

LE PÈRE JOURDEUIL, *rayonnant, à sa femme.*

Hein ! crois-tu ?... pour un industriel !... *(Tendant la main.)* Touchez là, Margarot, la paix est faite ! Je ne vous en veux plus... Mon fils est bien chez vous, qu'il y reste... Après tout, le feu sacré ne se lègue pas !... D'ailleurs,

le pauvre garçon avait ses raisons pour entrer ici... Il paraît qu'il a depuis quelque temps des besoins d'argent énormes. *(En confidence.)* La mère croit qu'il est tombé dans les griffes d'une donzelle.

MARGAROT, *gros rire.*

Ah ! ah ! vous croyez que sa colombe...

MADAME JOURDEUIL, *montrant Louise qui s'approche.*

Chut !

MARGAROT, *bas.*

Je m'en doutais !...

LOUISE

Henri ne vient pas... Si nous allions le chercher ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant le bras de Margarot.*

Non ! non !... Allons plutôt voir un peu cette fabrique.

MARGAROT

Vraiment !... à la bonne heure.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, je ne serai pas fâché de jeter un coup d'œil... je suis sûr que cela va m'intéresser beaucoup. Allons !

LOUISE

Et Henri ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Il viendra nous rejoindre.

MARGAROT, *offrant son bras.*

Mesdames...

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui prenant le bras.*

Et dites-moi, l'ami, alors ce Jackson... *(Ils sortent en causant. Les dames vont devant. A mesure qu'ils s'éloignent, on voit une main, puis un bras, passer par l'entrebâillement de la fenêtre de gauche. L'espagnolette glisse, la fenêtre s'ouvre, Franqueyrol paraît.)*

SCÈNE III

FRANQUEYROL, *seul.*

Debout sur l'appui de la fenêtre, regardant l'atelier.

Quelqu'un ?... non ! personne... il me semblait bien pourtant avoir entendu causer... Bah ! tant pis, je me risque, zou !... *(Il saute.)* Enfoncés les cerbères et toute la cerbèrerie... Après tout, quand un homme s'enferme à clef pour se suicider, tous les moyens sont bons pour arriver jusqu'à lui. Je suis dans mon droit; il ne me manquait qu'un commissaire de police... Çà ! maintenant, orientons-nous... si mes renseignements étaient bons... si je ne me suis pas trompé de fenêtre... Oui, ça m'a bien l'air d'une salle de dessin, ici... *(Regardant sur la table.)* Té ! pardi ! voilà sa pipe, je la connais bien; c'est moi qui la lui ai rapportée de Marseille... Bonjour, payse. Ma foi ! je n'ai plus qu'à m'asseoir bien tranquillement, jusqu'à ce que la cloche sonne. *(Il s'assied à califourchon sur une chaise.)* Puisque c'est ici qu'il travaille, je suis sûr de ne pas le manquer. *(Il commence à bourrer la pipe.)*

SCÈNE IV

LE MÊME, HENRI, NAMOUN.

HENRI, *ouvrant la porte de droite.*

Je vous ai fait attendre...

FRANQUEYROL, *souriant.*

Non, pas trop.

HENRI, *stupéfait.*

Comment ?... *(A Namoun.)* Qu'est-ce que cela veut dire ?

NAMOUN

Ewah !... moi macach coumbrenir... Lis autres là tout à l'heure... A brisent lui !... Ci la diable !... *(Il va se coucher dans son tapis.)*

HENRI, *entre ses dents.*

Bon !... bon !... tu me paieras ça...

FRANQUEYROL

Ce n'est pas moi que tu cherchais, hein ?

HENRI, *très ému.*

Non ! c'est vrai... Par où es-tu entré ?

FRANQUEYROL, *montrant la fenêtre.*

Par là... je n'avais pas le choix, tu comprends.

HENRI, *fébrilement.*

Enfin, que veux-tu ? Qu'est-ce que tu viens faire ?

FRANQUEYROL

T'enlever, pardi !... Tu t'imagines bien que je ne vais pas te laisser ici. Allons ! arrive...

HENRI

Tu as eu tort de venir, Pierre. J'aurais mieux aimé... Non ! vraiment... J'avais des raisons pour ne pas te voir.

FRANQUEYROL

Des raisons... Eh bien ! tu me les diras en route, tes raisons... Viens ! zou !...

HENRI

Comment ?... « viens !... » Me prends-tu pour un enfant ?...

FRANQUEYROL

Hé oui, tu es un enfant... viens donc !

HENRI

Ne continue pas cette plaisanterie, je t'en prie.

FRANQUEYROL

Ah ça ! je voudrais bien savoir qui plaisante de nous deux ?... Voyons, est-ce sérieusement que tu es entré ici ?...

HENRI

Très sérieusement.

FRANQUEYROL

Alors tu renonces à la peinture ?

HENRI

J'y ai renoncé.

FRANQUEYROL

Mais tu n'en as pas le droit, misérable !

HENRI

Ah ! oui, l'art, la gloire, mon pays !... Il me semble que j'entends papa Jourdeuil.

FRANQUEYROL

Il s'agit bien de ton pays. Il s'agit de Pierre Franqueyrol, ici présent, qui est allé te chercher au fond de l'Adriatique, et qui ne veut pas avoir risqué sa peau pour repêcher un... papetier... Il y en a déjà trop de ces bonshommes-là ! Tu ris ?... Eh bien ! moi je te dis que si tu renonces à la peinture, j'ai le droit d'aller te flanquer dans l'Adriatique, à la place où je t'ai trouvé et dans la même position... Ma parole d'honneur ! je te remets là et je ne m'en mêle plus.

HENRI

Ah ! tu aurais bien mieux fait de ne jamais t'en mêler... On doit être si bien sur un bon lit de sable au fond de la mer, sans penser... *(Un temps.)*

FRANQUEYROL, *s'approche.*

Toi, tu as du gros chagrin, bien sûr.

HENRI, *relevant la tête.*

Du chagrin... Ah ! ben oui... je suis très content, au contraire... J'ai une place magnifique... je gagne beaucoup d'argent.

FRANQUEYROL

Ainsi ce n'est qu'une question de gros sous !... Tu es ici parce que tu veux gagner de l'argent ?

HENRI

Oui.

FRANQUEYROL

Mais, brigand de bon sort ! qu'est-ce que c'est donc que cette rage d'argent qui te pousse ? De l'argent ! *qués aco ?* Pourquoi faire, de l'argent ? Est-ce que tu n'en gagnais pas plus qu'il t'en fallait pour toi seul ?... Voyons ! tu as donc des vices maintenant ? Tu joues ? tu fais courir ?... Quoi ?... des enfants ?... Non !... Alors c'est donc ton père qui est dans le vrai, et les peintres d'aujourd'hui, vous n'êtes tous que des vitriers...

HENRI, *d'un air prud'homme.*

Hé ! mon cher, c'est bien dur aussi d'être exposé toute sa vie aux privations et aux déboires de la Bohème artistique... Et, ma foi ! quand on trouve une jolie situation, bien assise, bien régulière...

FRANQUEYROL

Non !... non !... c'est imposible... ce n'est pas de lui, ces phrases-là ; Clémence a raison, ce n'est pas de lui.

HENRI, *très ému.*

Clémence !... tu l'as vue ?... *(Plus bas.)* Que fait-elle ? Que t'a-t-elle dit ?

FRANQUEYROL, *lui prenant la main avec énergie.*

Elle m'a dit que tu mentais, que tu lui avais écrit une lettre trop cruelle et trop lâche pour être vraie, et que, quoi qu'il arrive, tes amis devaient t'aimer quand même et te rester fidèles malgré toi, parce qu'il y aurait toujours quelque chose de grand et d'héroïque au fond de tout ce que tu ferais... Voilà ce qu'elle m'a dit, la pauvre ! voilà ce qu'elle m'a dit avec ses beaux yeux tout reluisants de larmes. *(Henri se détourne très ému.)* Et maintenant... maintenant je suis sûr qu'elle ne s'est pas trompée.

HENRI

Eh bien ! oui, c'est vrai... J'aime cette femme avec passion ! j'aime mon art avec rage ! mais dussé-je en mourir, il faut que je renonce à tous les deux... Tiens ! laisse-moi, Pierre, va-t'en... Tu ne sais pas, toi... il y a des devoirs terribles...

FRANQUEYROL

Mais, enfin, dis-moi au moins quels sont ces étranges devoirs ?...

HENRI

Jamais !... C'est le secret de ma vie... je ne le livre à personne.

FRANQUEYROL

Ingrat ! Et moi qui serais si heureux de pouvoir te livrer le mien. Car j'ai un secret moi aussi dans ma vie, un gros secret qui me pèse et que j'aurais bien besoin de confier à quelqu'un... mais à qui veux-tu ? ...Je n'avais qu'un ami, et tu vois, je suis en train de le perdre... *(Le prenant par le bras.)* Mais réponds-moi donc, cap de Dieu ! Dis quelque chose... non ! tu ne veux pas ? Eh bien ! alors embarque, Pierre qui roule; il était dit que je roulerais toute ma vie... *(Il fait un pas vers la porte.)*

HENRI

Pierre !... *(Franqueyrol s'arrête.)* Tu t'en vas ?

FRANQUEYROL

Et pour toujours...

HENRI

Pour toujours ? tu me jures que c'est pour toujours... Alors écoute, mais rappelle-toi qu'en me forçant à te livrer mon secret, tu me condamnes à ne plus te revoir... *(Il le prend par la main et l'amène sur le devant de la scène. Le tapis du divan s'agite. La tête de Namoun paraît avec deux petits yeux très brillants qui écoutent.)* Tu me demandais tout à l'heure si j'avais des enfants, eh bien ! oui j'en ai !

FRANQUEYROL

Ah ! l'imbécile...

HENRI

J'ai trois enfants qu'il faut nourrir...

FRANQUEYROL

Trois !!!

HENRI

Oui, trois enfants, tu les connais... mon père, ma mère et ma sœur.

FRANQUEYROL

Comment ! ton père... mais je croyais... tu m'avais dit que tes parents...

HENRI, *souriant.*

Avaient de petites rentes... hé ! sans doute. Ils ont celles que je leur fais.

FRANQUEYROL

Ah ! je comprends alors.

HENRI, *baissant la voix.*

Il y a six ans, lorsque je revins d'Italie, je trouvai la maison ruinée, mon père vieilli, sans courage, et près de la petite sœur malade, ma mère qui brodait nuit et jour pour gagner gros comme ça de pain... un vrai désastre... tu penses, moi qui revenais de mon beau voyage avec ma boîte à couleurs pleine de soleil, me trouver en face de cette misère et de ces nouveaux devoirs !... C'était dur... Dix-neuf ans et des pinceaux neufs, nourrissez donc une famille avec cela... Ah! j'ai maudit la peinture, à ce moment... J'aurais voulu être portefaix, homme d'équipe, n'importe quoi qui gagne cinquante sous par jour... Pourtant je me mis à l'œuvre avec courage, et sur une toile achetée à crédit, je commençai mon premier tableau... j'eus toute ma chance tout de suite, mon tableau se vendit bien, on en parla, les commandes arrivèrent, et désormais la pauvre maman n'eut plus besoin de travailler. Moi, je mettais les journées doubles; mais je ne m'en plaignais pas. J'étais si heureux de leur faire du repos et du bien-être à tous avec mon travail. Tout alla bien pendant trois ou quatre ans; puis un beau matin la chance tourna. Ah ! ces sautes de vent de la vogue parisienne, c'est terrible ! Juste au moment où je sentais le talent me venir, le vrai talent, tu sais, celui de dessous qui monte après le folletis de la vingtième année, juste à ce moment le succès m'abandonna. Tout seul j'en aurais ri, c'était si bête ! mais avec trois enfants sur les bras il n'y avait vraiment pas de quoi rire... Par bonheur, lorsque ma débâcle arriva, je venais de les installer à la campagne; et comme ils vivaient loin de moi, ils ne se doutèrent de rien... Ça, vois-tu, c'est mon triomphe !... Pendant deux ans, j'ai mené une vie de galère, les courses chez les marchands, les refus, les affronts, les protêts, les saisies, tout l'horrible train de la misère; mais chez eux, là-bas, il y a toujours eu la même existence sûre et paisible, toujours du bon pain blanc sur la table, et un loyer d'avance dans le tiroir... tu comprends, ces pauvres vieux ! ils en avaient eu assez de ces histoires-là; je ne pouvais pas les y fourrer encore...

Par exemple j'ai eu du mal... Ah ! oui, j'ai eu du mal... cet argent, ce terrible argent qu'il fallait décrocher tous les mois... Et puis, c'est qu'à la maison on ne le ménageait guère. J'avais tellement l'air d'en avoir plein mes poches... on me faisait des cadeaux, des surprises... Le jeudi quand j'arrivais, quelquefois j'étais à jeun depuis la veille, je trouvais des galas, de vrais galas préparés en mon honneur. Alors si j'essayais de gronder, bien doucement, tout le monde se récriait et j'entendais au fond de la cave la bonne grosse voix du père Jourdeuil : « Ce serait trop fort que les jours où tu viens on ne mît pas les petits plats dans « les grands. » Il n'y avait rien à répondre. Il fallait s'asseoir, manger avec enthousiasme, et... et de l'entrain tout le temps ! sans quoi voilà la pauvre mère très inquiète, s'imaginant je ne sais quelles folles histoires, et me prenant dans les petits coins pour me dire d'un air de reproche « : Tu en mènes une vie, hein ! » C'était navrant.

FRANQUEYROL

Pécaïré !

HENRI

Mon cher, j'ai fait ce métier-là pendant deux ans, espérant, espérant toujours. Mais un moment est venu où malgré tous mes efforts j'ai senti la misère monter, m'envahir, arriver jusqu'à eux par-dessus ma tête... Oh ! alors, j'ai eu peur. Non pas pour moi, tu penses bien. J'avais pâti deux ans, je pouvais pâtir dix ans encore, toute la vie s'il eût fallu... Mais revoir ce que j'avais vu, la misère en famille, ma sœur courant le cachet, ma mère s'épuisant sur ses broderies, ces petites broderies à dents de rats qui mangent les yeux des femmes... non ! non ! ce n'était pas possible. Moi vivant, des choses pareilles ne pouvaient pas arriver. Et c'est pour qu'elles n'arrivent pas, que je suis entré ici.

FRANQUEYROL

Pauvre enfant. *(Un temps. — Namoun sur le divan essuie ses yeux avec son poing fermé.)* Mais enfin ton père, ton père n'aurait donc pas pu t'aider, lui qui vend si bien ses affreux tableaux à horloge... Au fait, je suis naïf encore moi, de croire qu'il les vend ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jackson ?... c'est de ton invention, n'est-ce pas ? Parbleu !... alors tous ces immortels chefs-d'œuvre...

HENRI, *bas.*

Roulés là-haut dans un coin du grenier... Qu'est ce que tu veux ? Le pauvre homme a toujours besoin d'un peu d'argent pour ses faïences, et j'ai trouvé ce moyen.

FRANQUEYROL, *amer.*

C'est égal ! le bonheur des tiens te coûte cher à toi... ton art, ton amour, ta vie, tu leur as tout donné, tout sacrifié...

HENRI

Tout !... et je ne me plains pas... Si complet que soit mon sacrifice, il me reste la joie de me dire : « C'est pour eux » et avec cette pensée-là, vois-tu...

FRANQUEYROL, *violemment.*

Tais-toi... c'est épouvantable... c'est épouvantable de penser que des êtres qui t'adorent aient pu te faire tant de mal... Voilà donc ce que c'est que la famille, grand Dieu ! quelque chose qui vous aime et qui vous...

HENRI

Pierre.

FRANQUEYROL

Oh ! la vieille légende de la Bible, Abraham immolant son fils, comme elle est féroce et comme elle est vraie... tiens ! te rappelles-tu, à Venise, au couvent des Arméniens, cette singulière peinture qui nous a tant frappés. Cela représentait ce qu'on est convenu d'appeler le sacrifice d'Abraham, et que j'appelle moi, « le sacrifice d'Isaac. » Étrange tableau ! Il me semble que je le vois encore... Isaac est au milieu, debout, appuyé contre l'autel; c'est un vigoureux garçon de seize ans, le cou nu, les pieds et les mains libres d'entraves; il pourrait se défendre, il pourrait s'enfuir, mais non ! son sacrifice est volontaire. Il attend la mort et il sourit... A gauche, Abraham, un vieux paisible et doux, coiffé à l'archange comme le père Jourdeuil, aiguise avec le plus grand soin un large coutelas dont il va se servir tout à l'heure... Dans le fond, une vigne sauvage et un petit agneau qui la broute... Tout cela très grossier, très naïf; mais c'est égal ! on n'a pas envie de rire... Ce père qui va tuer est si tranquille, ce fils qui va mourir est si résigné, il y a tant de douceur dans ce sourire de victime, ces yeux d'enfant ont si bien l'air de dire : « Mon père, prends ma vie, c'est toi qui me l'as donnée... » Eh bien ! mon cher, ce tableau-là, c'est ton histoire, tu es résigné comme Isaac, sacrifié comme lui, et comme lui tu as la famille pour bourreau... Seulement, toi, Dieu n'a pas songé à t'envoyer un petit agneau qui fût immolé à ta place, et le coutelas d'Abraham *(Avec un geste terrible.)* a fait son œuvre jusqu'au bout.

NAMOUN, *se dressant avec colère les poings serrés.*

Macach bono, Abraham !... Ouallah ! macach bono. *(Il bondit du divan et sort par le fond d'un air furieux.)*

FRANQUEYROL, *se tournant.*

Hein ?... qui est donc là ?...

HENRI

Rien... C'est Namoun qui se réveille et qui retourne au travail... voilà l'heure... *(La cloche des ateliers sonne. — La cour du fond se remplit d'ouvriers. — Henri se levant avec effort.)* Allons ! *(Il va vers la table.)*

FRANQUEYROL

Où vas-tu ?

HENRI

Travailler, comme les autres. Je suis un ouvrier, moi aussi. Mon temps ne m'appartient pas... Adieu, Pierre, ton apologue est cruel, mais je te le pardonne, tu n'as pas de mère, toi. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre.

FRANQUEYROL, *allant à lui et lui prenant les mains avec effusion.*

Si ! je comprends bien, va !... je comprends qu'en dépit de tout la famille est grande et sacrée puisqu'elle inspire des dévouements pareils, et qui sait ? C'est peut-être le chagrin de n'en pas avoir qui me fait parler d'elle avec tant d'amertume. Seulement, écoute ! j'ai bien le droit d'être un peu injuste, tu as agi si mal avec moi... Comment ! tu sais que je suis riche, que je n'ai que toi pour ami...

HENRI, *lui fermant la bouche.*

Assez, Pierre, c'est pour ne pas entendre ce que tu vas me dire, que je t'ai fait promettre de partir, et tu partiras... tu me l'as promis.

FRANQUEYROL

Oh ! Henri, de l'orgueil... entre nous...

HENRI

Oui, de l'orgueil !... J'en ai beaucoup pour eux... *(Avec fierté.)* Merci ! le pain de la maison... tant que je serai vivant, c'est moi seul que cela regarde.

FRANQUEYROL

Je ne suis donc pas de la famille, moi aussi ? Je ne suis donc pas ton frère ?

HENRI

Mon frère, oui, mais pas leur fils.

FRANQUEYROL

Hé ! cap de Dieu ! Si je ne suis pas leur fils, ce n'est pas l'envie qui m'en manque et je ne demande qu'à le devenir...

HENRI

Comment ?...

FRANQUEYROL

Té ! pardié... en épousant ta sœur...

HENRI, *stupéfait.*

Louise ?

FRANQUEYROL

Une fois mariés nous prenons les parents avec nous, et le pain de la maison ne te regarde plus, quand le diable y serait...

HENRI

Qu'est-ce que tu me racontes là, mon Dieu !

FRANQUEYROL

Rien que de très simple. J'aime ta sœur, voilà mon secret à moi, le gros secret dont je te parlais tout à l'heure.

HENRI

Comment ! toi, Pierre qui roule...

FRANQUEYROL

Mon cher, je n'y comprends rien... *(Battant une crème imaginaire.)* Je crois que la petite fée m'a ensorcelé... ce qu'il y a de certain, c'est que Pierre qui roule n'a plus qu'une idée en tête maintenant; c'est d'amasser un peu de mousse... dans les bois de Ville-d'Avray.

HENRI, *souriant.*

Et la petite fée, qu'est-ce qu'elle en dit ? Est-ce qu'elle t'aime, elle ?

FRANQUEYROL, *stupéfait.*

Elle ? Ah ! diable !... Ma foi ! mon cher, je l'aimais tant que je n'ai jamais songé...

HENRI

C'est pourtant très essentiel à savoir...

FRANQUEYROL

Le fait est qu'un vieux boucanier comme moi n'a rien de bien séduisant pour cette petite Parisienne... mais si tu voulais, tu n'aurais qu'un mot à lui dire.

HENRI

Je m'en garderais bien... Qui sait ? Elle a peut-être son secret, elle aussi. Le mot que je dirais dérangerait peut-être quelque joli rêve dont on croirait devoir me faire le sacrifice !... et tu comprends, je veux bien être Isaac, mais je ne veux pas qu'il y ait de petit agneau immolé à ma place...

FRANQUEYROL

Alors tu ne te charges pas de ma demande ?

HENRI

Si, mais je te préviens que je lui parlerai de toi aussi froidement que d'un M. Paul quelconque, et qu'à la moindre hésitation...

FRANQUEYROL

Parle-lui donc tout de suite; car la voilà qui vient de ce côté.

HENRI, *regardant dans le fond et voyant venir les dames.*

Comment ! Elles sont ici... C'était donc vrai !... et moi qui croyais que Namoun... *(A Franqueyrol.)* Vite, vite, sauve-toi.

FRANQUEYROL, *se jetant derrière les papiers peints.*

Attends !... j'ai mon affaire.

HENRI

Prends garde ! tu t'exposes peut-être à entendre...

FRANQUEYROL, *passant sa tête un doigt sur les lèvres.*

Chut !

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, MADAME JOURDEUIL.

LOUISE

Eh bien ! tu es gentil, toi ! voilà comme tu es pressé de nous voir.

HENRI, *les embrassant.*

Mais je ne vous savais pas ici... C'est un malentendu... Bonjour, Lison... Namoun s'est mal expliqué... Bonjour, maman.

MADAME JOURDEUIL

Bonjour, vilain garçon.

HENRI

Et mon père !... Est-ce qu'il n'est pas avec vous ?

LOUISE

Si... si... il est là !... Namoun vient de l'emmener voir je ne sais quoi dans la fabrique. Nous, nous en avions assez de M. Margarot et de ses machines... Ouf !...

MADAME JOURDEUIL, *à son fils.*

Comment vas-tu ? En voilà du nouveau depuis que nous ne nous sommes vus ?

HENRI

Oui, et j'en ai encore à vous apprendre.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! mon Dieu ! quoi donc...

HENRI

Seulement cette fois il ne s'agit pas de moi... il s'agit de... de... *(Allant chercher Louise qui rôde près des papiers peints.)* Mais viens donc... viens donc... toi... Il s'agit d'un... mariage pour Louise.

LOUISE

Pour moi ?...

MADAME JOURDEUIL

C'est sérieux ?

HENRI

Très sérieux...

LOUISE, *riant.*

Ah ! mon Dieu ! quel est le malheureux ?... C'est au moins le père Borniche de Ville-d'Avray, ou bien M. Pipette... Non ! pas M. Pipette, puisqu'il est en fuite.

HENRI

Bah ! Pipette est en fuite ?...

MADAME JOURDEUIL

Pas précisément; c'est-à-dire qu'il a disparu depuis huit jours.

HENRI

Eh bien, non, Louise, ce n'est pas M. Pipette, ni le père Borniche... C'est... regarde-moi donc... C'est Franqueyrol.

LOUISE

Franqueyrol... Oh ! quel bonheur !...

MADAME JOURDEUIL

Eh bien, Louisette... *(Louise un peu confuse cache son joli visage dans ses mains.)*

HENRI, *riant.*

Merci !... il fait bon avoir affaire à toi. Au moins on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

LOUISE, *écartant ses mains*

Eh bien, oui... quel bonheur ! Et je ne m'en dédis pas... Quel bonheur que l'homme qui a sauvé mon frère, que ce vaillant, ce héros, ait pris garde à une petite fille comme moi... voici ma réponse, Henri : J'aime Pierre Franqueyrol de toute mon âme, et si vous le permettez, je me charge de lui rendre en dévouement et en tendresse tout ce que la maison lui doit.

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon enfant, il est trop riche.

LOUISE, *émue.*

Trop riche ?

HENRI

Non ! non ! ma mère !... il n'est pas question de richesse ici... Sans quoi, dis-moi quelle fortune serait capable de payer cette âme divine, et ces jolis yeux rieurs où ton vilain mot d'argent vient de faire monter les larmes. Non ! il ne s'agit pas de richesse ici; seulement... Et voilà pourquoi j'insiste... Je ne voudrais pas que Louise se crût engagée envers Franqueyrol, parce qu'il est mon ami... *(A Louise.)* Car enfin, voyons... il n'y a pas même un mois que tu le connais...

LOUISE

Pas même un mois !... Voilà six ans que je m'endors tous les soirs en pensant à lui...

HENRI

Vraiment !... *(Il regarde du côté des papiers.)* Alors, avant de l'avoir vu, tu n'avais pas déjà quelque joli petit nom tapi dans un pli de ton cœur ?

LOUISE

Il y a écrit « Franqueyrol » partout dans mon cœur.

HENRI, *se levant.*

Parbleu ! je suis curieux de voir quelle mine il peut faire en entendant ces choses-là. *(Il va vers les papiers.)*

MADAME JOURDEUIL

Comment ?

LOUISE, *se cachant dans les bras de sa mère.*

Oh ! maman, il était là...

HENRI

Eh oui ! il était là... Est-ce qu'ils ne sont pas toujours là en pareil cas ? *(A Franqueyrol, en soulevant les papiers.)* Eh bien ! sortiras-tu, voyons ?

FRANQUEYROL *sort de sa cachette, pâle, ému, se soutenant à peine.*

Ah ! mon ami...

HENRI, *le soutenant.*

Ah çà ! est-ce que tu vas te trouver mal !... Les rôles sont donc renversés, ici... *(Le conduisant vers Louise.)* Tiens, regarde-la, elle n'est pas aussi troublée, elle...

LOUISE, *montrant un œil.*

Oh ! méchant frère, quelle trahison.

HENRI

C'est bon ! c'est bon ! On vous connaît, vous, maintenant.

FRANQUEYROL, *ému, mais souriant.*

Mademoiselle Louise, la maison ne me doit plus rien. Je suis trop payé par ce que je viens d'entendre... *(Il lui prend la main et la baise. A madame Jourdeuil.)* J'étais un peu votre enfant; laissez-moi l'être tout à fait.

MADAME JOURDEUIL

Dame ! il faut d'abord savoir ce que le père en pense...

LOUISE

Ah ! le voici...

MADAME JOURDEUIL

Alors nous allons lui demander... Dis donc, mon homme...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, *il est pâle, défait.*

LE PÈRE JOURDEUIL, *écartant sa femme.*

Tout à l'heure... où est Henri ?

MADAME JOURDEUIL

Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant vers son fils.*

Henri, mon enfant, mon fils bien-aimé... Je suis... je suis un misérable... Pardonne-moi.

HENRI

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as donc ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Non ! non ! n'essaye pas de me mentir... je viens de là-haut... du grenier.

FRANQUEYROL

Aïe ! aïe !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Je sais tout... Namoun m'a tout dit.

MADAME JOURDEUIL

Namoun !...

HENRI

Ah ! le gredin !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Et moi qui t'accusais ! moi qui disais : « C'est un renégat !... » Hein ! crois-tu ? je t'appelais renégat... *(Rire convulsif.)* Ah ! ah ! comme j'ai dû le faire rire, ce Margarot...

MADAME JOURDEUIL

Mais enfin...

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah ! ganache, idiot, vieille vanité chevelue ! On t'en donnera, du Jourdeuil le Vieux ! Jourdeuil le Vieux, ça !... allons donc !... C'est le vieux Jourdeuil, qu'il faut dire, le vieux papa Jourdeuil, un égoïste, un maniaque, un... Agenouille-toi donc, vieille bête, agenouille-toi devant ton fils !...

HENRI, *s'élançant.*

Non ! par exemple...

MADAME JOURDEUIL

Mais qu'est-ce qu'il y a ?... Au nom du ciel ! qu'est-ce qu'il y a ?...

HENRI, *entraînant son père à gauche.*

Eh ! il n'y a rien du tout... Tout bonnement une invention de ce petit gueux de Namoun.

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais non ! mais n... *(Henri lui ferme la bouche et le fait asseoir de force sur le divan, se mettant entre lui et sa mère.)*

MADAME JOURDEUIL, *à sa fille.*

Quand je vous le disais, que ce méchant Africain nous jouerait quelque mauvais tour. *(Revenant vers son mari.)* Mais enfin qu'est-ce qu'il a donc pu inventer ?

HENRI, *à son père.*

Tais-toi. *(A sa mère.)* Une minute, rien qu'une minute je t'en prie.

FRANQUEYROL, *entraînant la mère.*

Oui, oui... Laissez-les... Tout va s'expliquer...

HENRI, *à son père.*

Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Si je t'aime !...

HENRI

Alors, plus un mot de tout ceci devant ma mère... Tu entends ! Il faut qu'elle ne sache rien... jamais !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Je comprends... Tu as peur qu'elle ne m'estime plus ?

HENRI

Non ! j'aurais peur de la tuer...

MADAME JOURDEUIL

Eh bien ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh bien ! ma pauvre femme, ce n'est rien du tout... Ton mari est toujours le même ; il s'exalte ! il s'exalte ! et puis...

FRANQUEYROL, *s'approchant, poussé par Louise.*

Monsieur Jourdeuil...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens ! c'est toi... par où sors-tu donc ?

MADAME JOURDEUIL

Ah ! oui... tu ne sais pas... C'est toute une histoire.

FRANQUEYROL

Monsieur Jourdeuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille, pour un honnête homme de vos amis qu'on appelle Franqueyrol ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Comment ?...

MADAME JOURDEUIL

Dame ! Oui... Il paraît qu'ils s'adorent.

LE PÈRE JOURDEUIL, *tendant la main à Franqueyrol.*

Ah ! brigand, voilà donc pourquoi tu venais si souvent t'extasier devant mes croûtes. J'aurais bien dû me douter que ce n'était pas pour elles que tu venais... Moi, d'abord, en fait de chefs-d'œuvre, *(Montrant son fils et sa fille.)* je n'ai jamais commis que ces deux-là...

MADAME JOURDEUIL, *indignée.*

Oh ! mon ami... Eh bien ! et ta médaille ?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Ma médaille ! *(A part.)* Pauvre femme, va !...

HENRI

Alors pour quand les violons ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Quand on voudra. Seulement, avant tout, il faut que tu sortes de cette horrible fabrique.

FRANQUEYROL

C'est bien entendu !

MADAME JOURDEUIL

Comment ! vous voulez lui faire quitter sa place maintenant... Moi qui étais si heureuse...

LE PÈRE JOURDEUIL

Certes ! il la quittera.

MADAME JOURDEUIL

Mais je croyais qu'il fallait payer un dédit... Un dédit de vingt mille francs !

LE PÈRE JOURDEUIL

Vingt mille francs !...

HENRI

C'est vrai...

FRANQUEYROL

Parbleu ! la belle affaire !... Le ménage Franqueyrol sera bien assez riche pour...

LE PÈRE JOURDEUIL

Non ! non ! C'est moi seul que ceci regarde... Demain à midi le dédit sera payé.

MADAME JOURDEUIL

Tu as donc fait un héritage !...

LE PÈRE JOURDEUIL

Du tout... C'est... j'avais oublié de vous le dire... c'est Pipette qui est en train de faire fortune avec son système et qui commence à restituer.

TOUS

Pipette !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *les regardant en riant.*

C'est bœuf, n'est-ce pas ?

HENRI, *bas à son père.*

Tu veux vendre tes faïences... je n'entends pas cela.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah ! mon ami, laisse-moi faire ce petit sacrifice... Il est temps que je sois père à la fin !...

LOUISE, *s'avançant avec Namoun qu'elle est allée chercher dans le fond.*

N'aie donc pas peur, nigaud... ils ne te mangeront pas.

HENRI

Ah ! te voilà, mauvais drôle.

MADAME JOURDEUIL

Qu'est-ce que tu as donc pu dire !...

NAMOUN, *vient droit à Henri et lui apporte la canne du père Jourdeuil.*

Namoun pas tinir sa langue, toi fisir mangiar bâton.

HENRI, *souriant.*

Non ! pas aujourd'hui, je suis trop heureux... *(Il passe à droite et va s'agenouiller devant sa mère.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à gauche.*

Mes pauvres faïences ! Enfin j'irai les voir à Cluny, le dimanche... *(Il traverse la scène pour rejoindre l'autre groupe. A Namoun qui l'arrête au passage, lui prend la main et la porte à ses lèvres.)* Qu'est ce que tu fais donc là, Bédouin ?

NAMOUN

Toi, bono, Abraham ! toi, bono !...

LISE TAVERNIER

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU COMIQUE,
LE 29 JANVIER 1872.

PERSONNAGES

ROURE, fabricant d'ornements d'église	MM.	Clément Just.
MAXIMIN ROURE, son neveu		Montlouis
MAZAN, son commis		Montbars.
PALOMBO		Volet.
GARRAGOUSS		Seiglet.
LISE TAVERNIER.	MMmes	Marie Laurent.
CARDELINE		M. Beaujard.
MADAME ROURE		Clara.

Un Sergent
Un Brigadier
Gendarmes, Marins.

La scène, en 1816, *à Toulon et aux environs.*

LISE TAVERNIER

Chez M. Roure à Toulon. Intérieur d'un magasin d'ornements d'église, porte au fond ouvrant sur le quai par une devanture vitrée, avec grand étalage de chasubles, chapes, saints ciboires en vermeil. A gauche, grands comptoirs garnis de cases vitrées, pleines de chapelets, de christs d'ivoire, d'images de saints. A droite, porte menant dans l'arrière-boutique.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROURE, MAZAN

Madame Roure, petite, maigre, ratatinée, vêtue de noir, est assise, au premier plan à gauche, dans un vieux fauteuil en tapisserie passée, au coin le plus humble du magasin. Elle a une chaufferette sous les pieds, des cahiers et des notes sur les genoux et dicte en toussant à Mazan qui écrit, debout, sur un coin du comptoir en face.

MADAME ROURE, *dictant*

« J'ai reçu votre honorée du 3 courant... »

MAZAN, *écrivant.*

« Votre honorée du 3 courant. »

MADAME ROURE

« M'accusant réception de... » *(Elle tousse.)*

MAZAN

Madame Roure, si ça vous fatigue, donnez-moi la lettre... J'essayerai de faire la réponse tout seul.

MADAME ROURE

Oh ! non, non, M. Roure ne serait pas content.

MAZAN

C'est égal ! Ce n'est guère charitable de vous faire travailler à force comme cela avec le mauvais rhume que vous avez.

MADAME ROURE, *inquiète.*

Chut ! chut !

MAZAN

Si j'étais M. Roure, moi, j'aurais bientôt fait de vous envoyer un mois ou deux à la campagne... Il n'en manque pas de jolis coins verts autour de Toulon... Ainsi, l'endroit d'où je suis, le petit village des Clastres... C'est là que vous seriez bien et que vous en boiriez de ce bon lait de chèvre.

MADAME ROURE, *reprenant sa lettre.*

Vous avez mis : « M'accusant réception... » ? *(La porte s'ouvre.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, PALOMBO, *matelot déguenillé, accent italien, doucereux, papelard.*

PALOMBO, *entrant gauchement avec forces révérences.*

Bien le bonjour, Monsieur, Madame et la compagnie.

MAZAN, *relevant la tête.*

Hein ? Encore ?

PALOMBO, *bégaiement très prononcé.*

M. Roure, s'il vous plaît ?

MAZAN, *avec colère.*

Il n'est pas là.

PALOMBO

Diavolo !

MADAME ROURE

Qu'est-ce que vous voulez, mon ami ? Est-ce quelque chose que je pourrais... ?

PALOMBO, *regardant avec curiosité autour de lui.*

Oh ! no, no, seulement pour savoir s'il était là.

MAZAN, *menaçant.*

Eh bien, puisqu'on vous dit qu'il n'y est pas. *(Il fait le tour du comptoir et s'avance vers le matelot.)*

PALOMBO

Ah ! Bene, bene ! *(Il regagne la porte lentement, jetant de longs regards de convoitise sur les dorures de l'étalage ; avant de sortir, il fait une grande révérence.)* Bien le bonjour, Monsieur, Madame et la compagnie.

MAZAN, *lui fermant la porte au nez.*

C'est bon... c'est bon.

SCÈNE III

MAZAN, MADAME ROURE

MAZAN, *venant se planter devant le comptoir de sa patronne.*

Savez-vous que c'est effrayant, Madame Roure ? Voilà le second depuis une heure... Et l'autre de tantôt avait encore plus mauvaise mine avec son bonnet rouge et son grand nez de Polichinelle... Qu'est-ce que des sacripants pareils peuvent avoir à dire au patron ?

MADAME ROURE

Oh ! ce n'est pas étonnant, M. Roure est membre du bureau de bienfaisance.

MAZAN

Est-ce que vous croyez que ce sont des collègues ?

MADAME ROURE

Hé non, bêta, mais de pauvres diables qui viennent demander quelques secours, M. Roure a dans la ville une si grande réputation de charité !

MAZAN

Ah ben ! merci ! Si j'avais des secours à faire tenir à ces deux gaillards-là, j'aimerais assez leur envoyer ça par des gendarmes... Le grand surtout, c'est

drôle comme il ne me revient pas... Ce coquin de nez-là !... Aïe, le patron !... *(Il reprend vite sa place derrière le comptoir.)* « Du 3 courant m'accusant réception... » *(La porte du magasin s'ouvre. M. Roure apparaît, gras onctueux, bien rasé, la tête sur l'épaule. Il lit un journal et, tout en lisant, jette de droite et de gauche un coup d'œil sur la boutique.)*

SCÈNE IV

MAZAN, MADAME ROURE, MONSIEUR ROURE

MADAME ROURE, *dictant.*

« D'une grosse d'étoles soie et or. »

ROURE

Madame Roure !

MADAME ROURE

Mon ami !

MAZAN, *écrivant.*

« Des étoles soie et or. »

ROURE

Chut !... tout à l'heure ! Madame Roure, je vous ai quelquefois parlé de mon neveu Maximin, qui était dans la marine ?

MADAME ROURE

En effet, oui, je crois me rappeler... Est-ce qu'il arrive ?

ROURE

Non, il est mort.

MADAME ROURE

Oh ! mon Dieu !

ROURE

Le malheureux était à bord du « *Janua-Coeli* », qui s'est perdu corps et biens le treize mai mil huit cent seize, il y a cinq mois, sur les côtes du Mozambique.

Le *Toulonnais* de ce matin donne la nouvelle du désastre et le nom de toutes les victimes... le sien y est tout au long : Maximin Roure, aide-timonier. *(Avec un soupir.)* Pauvre Maximin !... C'était de son vivant un vaurien de la pire espèce, mais enfin la miséricorde de Dieu est infinie. Espérons qu'il aura eu à ses derniers moments une minute de sincère contrition... Quelquefois, le Seigneur n'en demande pas davantage... *(Changeant de ton subitement.)* Est-ce qu'il y a des lettres ?

MADAME ROURE, *regagnant sa place.*

Des lettres ? non !... c'est à dire si... En voilà deux. Je vous demande pardon. Cet affreux malheur m'a toute bouleversée.

ROURE

Sans doute, sans doute, c'est un affreux malheur; mais il faut savoir respecter les arrêts de la Providence. En somme, le drôle a eu une belle mort, et cela valait mieux pour lui que de finir au bout d'une vergue ou à l'hospice du bagne... Nous lui ferons dire une messe, et, si vous voulez bien, nous n'en reparlerons plus jamais... Jamais, vous m'entendez !...

MADAME ROURE, *doucement.*

Oui, mon ami.

ROURE

Voyons ces lettres *(Il prend les lettres et lit debout devant la caisse.)*

MAZAN, *à part.*

En voilà un qui a été vite enterré, par exemple.

ROURE, *lisant.*

Ah ! oui... Connu !... Je sais ce qu'il demande, celui-là. Mais non ! mais non !... voilà trois fois que je lui renouvelle son billet... C'est assez.

MADAME ROURE

Oh ! mon ami, je vous en prie... Sa paroisse est si pauvre !... Il est si charitable !

ROURE

Oui m'amour, oui, mon ange, c'est un homme très charitable... nous savons ça... mais voyez-vous, je n'aime pas bien qu'on fasse le Saint Vincent de Paul

avec mon argent. Vous écrirez à l'abbé Salignon que nous sommes très gênés en ce moment, que les rentrées sont pénibles, et que je ne renouvelle rien.

MADAME ROURE

Pourtant, il me semble...

ROURE, *terrible.*

Vous dites ?

MADAME ROURE

Rien, mon ami.

ROURE, *décachetant la deuxième lettre.*

Ce serait trop fort, par exemple. Je veux bien être la providence des curés de campagne, donner ma marchandise à crédit, avancer même des petites sommes à des taux apostoliques, mais me laisser mettre sur la paille par les paroissiens de ces Messieurs... ah ! mais non. *(Regardant la lettre.)* Tiens ! tiens ! qu'est-ce que c'est que cela ? « Monsieur, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain, dans l'après-midi, pour vous entretenir d'une affaire très importante... Signé : Lise Tavernier, des Clastres. » Les Clastres !... mais c'est le pays de Mazan, ça. Est-ce que tu connais quelqu'un de ce nom-là ?

MAZAN

Quel nom, patron ?

ROURE

Lise Tavernier.

MAZAN

Je crois bien que je la connais... c'est une ancienne sœur du couvent des Ursulines... Il paraît que du temps de la grande révolution, quand les Marseillais sont venus brûler le couvent, la dame envoya son béguin au diable et s'en vint au pays pour essayer de s'y marier. Mais, quoique ce fût un beau brin de fille, personne ne voulut d'elle... Vous pensez, une défroquée !... Alors, chassée de partout, méprisée de tout le monde, elle s'est fait construire une maisonnette en dehors du village, sur les ruines mêmes de son ancien couvent; et depuis elle a vécu là toute seule, comme une bête sauvage. Jamais elle ne sort... Quand par hasard elle traverse le pays sur sa mule, les enfants lui jettent des pierres et l'on appelle : Ma sœur !... ma sœur !... pour la faire enrager.

ROURE

Elle aurait mieux fait de quitter le pays.

MAZAN, *se levant.*

Ah ! voilà ! Il paraît... *(Baissant la voix.)* il paraît que ce qui la retient, c'est un trésor qui est caché dans le couvent... Elle reste là pour le garder, comme le fameux dragon de la mythologie... Comment le maître appelait donc ça ? Le dragon... de... de... ah ! oui, le dragon désespéré.

ROURE

Imbécile !

MAZAN

Dame ! vous savez, patron... ce sont des choses qu'on dit dans le pays... mais moi je n'y ai jamais cru. D'abord on a fouillé le couvent de fond en comble, et jamais on n'y a rien trouvé.

ROURE

Ah ! on a fouillé le couvent ?

MAZAN

Oui, dans le temps... Il y a des gens qui ont été assez osés pour y aller voir. Dame ! c'est que ce n'est pas un bon endroit, ce couvent des Clastres. Il paraîtrait que la nuit les Ursulines reviennent en chantant avec des cierges.

MADAME ROURE, *se signant.*

Bonne mère.

MAZAN, *enchanté.*

Oui, Madame Roure, avec des cierges ! Aussi je vous réponds qu'on ne va guère de ce côté-là : il faut une enragée de l'enfer comme cette Lise pour oser vivre dans ce voisinage.

ROURE, *rêveur.*

Tiens ! tiens !

MADAME ROURE, *vivement.*

J'espère bien que vous n'allez pas laisser cette méchante femme arriver jusque chez nous.

ROURE, *avec un sourire.*

Oh ! oh ! Mais comme elle bavarde donc aujourd'hui, cette petite maman ! Ce n'est pas étonnant, ensuite, si on tousse... Tenez ! ma mie, faites-moi un plaisir, donnez cette lettre à Mazan. Il est assez grand garçon pour répondre... et puis montez de suite dans votre chambre.

MADAME ROURE

Mais, cependant...

ROURE, *terrible.*

Tout de suite.

MADAME ROURE

Oui, mon ami... *(Elle se lève précipitamment et monte par le petit escalier de bois.)*

MAZAN

Patron ! patron ! voilà La Tavernier qui arrive avec sa mule.

ROURE

C'est bon : achève ta lettre, et pas un mot ! *(Par le vitrage du fond, on voit une mule harnachée à la provençale s'arrêter devant la boutique. Une femme en descend, attache la mule à la porte, et entre suivie d'une petite Arlésienne. La femme est vêtue presque monastiquement coiffée d'une grande capeline qui lui cache à moitié la figure.)*

SCÈNE V

ROURE, LISE, CARDELINE, MAZAN

LISE, *un cabas sous le bras, un trousseau de clefs à la ceinture, les yeux baissés.*

Monsieur Roure ?

ROURE

C'est moi, Mademoiselle.

LISE

Je désirerais vous parler en particulier, Monsieur.

ROURE

Fort bien, Mademoiselle. Si vous voulez venir de ce côté.

LISE, *à Cardeline.*

Attends-moi là... et l'œil sur la mule !

CARDELINE

Oui, ma cousine... *(Ils entrent à gauche.)*

SCÈNE VI

MAZAN, CARDELINE.

MAZAN, *lisant la lettre d'un air important.*

« J'ai reçu votre honorée du 3 courant, m'accusant réception... »

CARDELINE

Ah ! mon Dieu... mais c'est Mazan !

MAZAN

Cardeline !

CARDELINE

En voilà une rencontre ! Qu'est-ce que tu fais-là ? C'est donc ici que tu travailles maintenant ?

MAZAN

Mais oui... tu vois... Je tiens les écritures, ce n'est pas aisé !...

CARDELINE

Ils disaient bien au pays que M. le curé t'avait fait avoir une bonne place; mais je ne savais pas te trouver dans une si belle boutique... Ça reluit-il, mon bon Jésus !... ça reluit-il !

MAZAN, *il quitte le bureau.*

Eh bien ! et toi, ma Cardeline, qu'est-ce que tu viens donc faire ici avec cette femme ?

CARDELINE

Oh ! c'est toute une histoire, et bien triste, va. Il m'en est arrivé des disgrâces depuis que tu as quitté le pays. D'abord la pauvre maman est morte.

MAZAN

Pécaïre !

CARDELINE

Quand maman a été morte, on a tout vendu à la maison. Je me suis donc trouvée dans le chemin, sans parents, sans ressources, trop faible avec ça pour le travail de la terre et ne sachant que faire de mes bras. Il y avait mon oncle Fulcran, mais il est si avare que l'idée de m'avoir avec lui le faisait verdir comme un vieux sou... Alors il s'est rencontré que la Lise a eu vent de la chose, et comme elle était un peu cousine du côté de mon père, elle m'a offert de me prendre chez elle. A quoi maître Fulcran a souscrit des quatre mains, et voilà comment je me trouve au service de cette méchante femme.

MAZAN

Elle est méchante ?

CARDELINE

Ça dépend des jours... Mais c'est sa mule qui en a du vice... Tiens ! regarde la ruer, cette maudite bête... Si on dirait pas Belzébuth. *(S'élançant vers la porte.)* Brunette ! Brunette !

MAZAN

Pauvre Cardeline, comme tu dois être malheureuse !

CARDELINE, *revenant.*

Oh oui, va !

MAZAN

Quand je pense il n'y a pas six mois nous dansions de si bon cœur à la Vote de Cassis ! Tu t'en souviens !

CARDELINE

C'est la dernière soirée que nous avons passée ensemble. Et si l'un de nous l'a oubliée, bien sûr que ce n'est pas moi.

MAZAN

Ni moi non plus... et la preuve, c'est que j'ai encore à mon doigt le petit anneau de verre que tu m'as donné ce jour-là.

CARDELINE

Ah ! voyons !

MAZAN

Jamais il ne m'a quitté. Et tous les soirs, quand je me couche, je le baise dévotement comme un morceau de la vraie croix.

CARDELINE

Tu m'aimes donc toujours ?

MAZAN

Plus fort que jamais, Ninette.

CARDELINE, *battant des mains.*

Oh ! que je suis contente !... Mais alors si tu m'aimes toujours, comment as tu eu le courage de rester si longtemps sans venir là-bas ?

MAZAN

Est-ce que je pouvais ? J'ai tant d'ouvrage à la boutique... Avec ça que le dimanche il faut aller à tous les offices... le patron y tient.

CARDELINE

Eh bien, puisque tu es devenu si fort sur les écritures, il fallait m'écrire un mot.

MAZAN

Dame ! c'est que... c'est qu'il n'y a pas longtemps que je suis fort comme cela, et j'avais peur que ma lettre te fît rire.

CARDELINE

Ah ! ben oui... c'est moi qui ne ris plus longtemps. J'ai joliment désappris de rire, entre cette femme et cette mule. Mais regarde-la donc l'effrontée ! elle va arracher la porte... Brunette, hé ! là ! Brunette ! Elle a tant de malice. Tout ça c'est pour me faire battre.

MAZAN

Comment ! cette femme te bat !

CARDELINE

Il y a des fois, puis d'autres fois elle m'embrasse. Je n'y comprends rien !

MAZAN

Oser lever la main sur ce bijou-là ! Ah ! la coquine !

CARDELINE

Chut ! chut ! prends garde... si elle t'entendait.

MAZAN

Oui, tu as raison. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre... Écoute, Ninette... penche-toi un peu par ici... encore... Fais semblant de regarder les images. Là, maintenant donne-moi la main... Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

CARDELINE

Pardi !

MAZAN

Eh bien, moi, je te jure que je t'arracherai de cet enfer-là... Je vais travailler fort et ferme pour arriver à gagner de quoi te nourrir... Alors j'irai te prendre, et nous nous marierons... Ça te convient-il ?

CARDELINE

Oh !

MAZAN

En attendant prends courage, ne te désole pas trop. Quand je pourrai, j'irai te voir... Dans tous les cas, le dimanche matin tu trouveras toujours une lettre de moi chez l'oncle Fulcran... Écris-moi aussi de ton côté... Seulement, adresse tes lettres à la grande poste, pas ici, parce que le patron pour ces sortes de choses est encore plus sévère que notre curé !... Et s'il se doutait que... *(Rejetant vivement la main de la fillette.)* Gare ! les voilà !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LISE TAVERNIER, ROURE

ROURE, *à demi-voix.*

C'est mon dernier prix, Mademoiselle. Voyez, consultez la personne. J'irai moi-même chercher la réponse demain matin.

LISE TAVERNIER

C'est convenu, Monsieur...*(à Cardeline)* Détache la mule.

ROURE, *même ton.*

N'oubliez pas, je vous prie, Mademoiselle, de dire à la personne que, si elle avait par hasard d'autres objets du même genre et qu'elle fût disposée à s'en déssaisir, il y aurait sûrement avantage pour moi et pour la personne à traiter du tout en bloc.

LISE TAVERNIER, *du bout des lèvres.*

Fort bien, Monsieur. J'en parlerai à la personne. *(Elle s'incline.)*

ROURE

J'ai l'honneur de vous saluer, Mademoiselle. *(Il l'accompagne cérémonieusement jusqu'à la porte.)*

SCÈNE VIII

MAZAN, ROURE. *Roure se frotte les mains et marche silencieux de long en large. Mazan parait acharné à ses écritures.*

ROURE

Mazan !

MAZAN

Patron !

ROURE

Tu n'as donc pas encore fini ?

MAZAN

Pas tout à fait... C'est si difficile d'écrire quelque chose par soi-même.

ROURE, *avec un bon sourire.*

Bon ! ça viendra... ça viendra. D'ailleurs cette lettre n'est pas pressée. Allez. Tu as tout du temps... A présent, il faut à l'hôtel du Petit-Saint-Jean me retenir pour demain matin un bon cheval et un cabriolet. Pas besoin de cocher, je conduirai moi-même.

MAZAN

Bien. Demain matin, quelle heure ?

ROURE

Qu'est-ce qu'il faut d'ici pour aller aux Clastres ? une heure et demie ?

MAZAN

Oui, quand la Sorgue n'est pas trop grosse et qu'on peut passer le gué. Mais à la moindre crue, il faut compter sur un bon détour pour aller chercher le pont.

ROURE

Dans tous les cas, que le cabriolet soit prêt pour huit heures.

MAZAN

Dites donc, patron, si vous allez aux Clastres, je pourrai bien vous conduire, moi.

ROURE

Non, non, mon garçon... tu es trop nécessaire à la boutique... Madame Roure est si délicate ! Pauvre femme ! Il ne faut pas qu'elle se fatigue... Allons, va.

MAZAN

J'y suis. *(Revenant sur ses pas).* Faut-il allumer les lampes ?

ROURE

Non, j'allumerai moi-même... Attends, encore un mot. Je te l'ai bien souvent dit, mon cher enfant, mais je ne saurai assez te le répéter : la réserve et la discrétion sont les vertus théologales du commerce. Tout ce que tu entends dire au magasin, le monde qui y vient, les affaires qu'on y traite, tu dois garder tout

cela entre cuir et chair, comme un billet de confession. *(Entre les deux yeux.)* C'est entendu, n'est-ce pas ? File maintenant.

SCÈNE IX

ROURE, *seul. Il marche un moment sans rien dire, avec des gestes, puis s'arrêtant.*

Au fait, pourquoi pas ? Il y a des choses plus extraordinaires... quand elles ont vu aller le train des affaires, les Ursulines ont pu prendre peur et mettre en lieu sûr ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison. Celle-ci connaît le bon endroit. Elle est restée dessus pendant vingt ans, sans bouger, accroupie sur son trésor comme une bonne couveuse, et maintenant voilà qu'elle se décide à tirer ses œufs du panier. Le malin serait d'avoir toute la couvée. Elles sont très jolies, ces burettes... qu'elle m'a montrées. C'est de l'or le plus pur et travaillé comme de la dentelle. L'évêché ou le Chapitre me paiera ce que je voudrai... Hé ! Hé ! si la Dame a beaucoup d'ustensiles de ce genre... Qui sait ? Ces couvents étaient si riches ! Il y a peut-être des millions à gagner avec cette femme-là. Quand à son histoire d'une personne qui avait recueilli chez elle l'aumônier du couvent, d'une malle oubliée par le prêtre et ouverte quinze ans après sa mort... Ça me rappelle les almanachs liégeois que je vendais dans les campagnes, du temps que j'étais colporteur... Allons, allons, il y a quelque chose là-dessous... Décidément la journée n'a pas été mauvaise : la visite de cette femme, la nouvelle du *Janua-Cœli*... car enfin... il n'y a pas à dire... ça y est... c'est dans le journal... Maximin Roure. *(Il contemple le journal avec amour.)* Moi qui avais toujours peur de le voir arriver un jour ou l'autre avec sa mine effrontée... Maintenant c'est fini... plus rien à craindre ! Il est mort ! Ouf ! Il me semble que je respire mieux. *(La porte s'ouvre précipitamment.)*

SCÈNE X

ROURE, MAXIMIN.

MAXIMIN, *à demi-voix.*

Bonjour, mon oncle.

ROURE, *se retournant à cette voix.*

Hein !

MAXIMIN

Bonjour, mon oncle.

ROURE, *d'une voix étranglée.*

Maximin.

MAXIMIN

Là, j'étais sûr que ça vous ferait un saisissement. Écoutez, ce n'est pas ma faute. J'avais envoyé des amis pour vous préparer; vous n'y étiez pas.

ROURE

Comment ! c'est toi ?... Mais je croyais... que... ton... navire...

MAXIMIN, *voyant le journal.*

Ah ! oui, le journal; j'ai lu ce matin.

ROURE

Ce n'est pas vrai, alors, ce naufrage ?

MAXIMIN

Vrai pour le navire, mais pas pour moi. Je vais vous expliquer la chose. *(S'asseyant.)* Vous permettez ? *(Roure va fermer la porte de la rue. Maximin se carrant.)* Pour lors donc, Monsieur mon oncle, quand ils vous ont eu fourré à la prison de Nîmes...

ROURE, *pâlissant.*

Plus bas, misérable !

MAXIMIN, *baissant la voix.*

Je me suis donc engagé, comme vous le savez, à bord du *Janua-Cœli*. Les premiers temps, ça m'amusait. J'ai fait je ne sais combien de fois le tour du monde dans ce sens-ci, puis dans ce sens-là. Mais à la fin des fins, quand j'ai vu que c'était toujours à recommencer, j'ai pris le métier en grippe... Naturellement le métier me l'a rendu. Les officiers me faisaient des misères. Je passais ma vie aux fers. Si bien qu'une belle nuit, fatigué de cette existence de charbon de terre, j'ai fait un grand trou dans la cale, comme au milieu de votre magasin,

et je me suis affalé à l'eau avec deux bons garçons qui étaient aux fers en même temps que moi. Et voyez si c'est de la veine, juste le lendemain, pouf ! le *Janua-Cœli* a fait son plongeon... Après cela, il faut tout dire, nous n'avions pas eu le temps de boucher le trou. *(Il rit. Roure tousse.)* Hum ! Hum ! *(D'un air embarrassé.)* Ensuite de ça, les camarades et moi, nous avons traîné nos guêtres chez un tas de populations plus moricaudes les unes que les autres; heureusement qu'arrivés à Zanzibar, nous sommes tombés sur une balancelle espagnole qui allait partir pour Marseille... A Marseille, toujours ma chance... j'apprends au hasard qu'il y a un certain Jean-Baptiste Roure, rue des Prêtres, à Toulon, qui vendait des fournitures de curés. Ce nom de Jean-Baptiste me tire l'oreille. Je dis aux camarades : Ce serait drôle, si c'était mon oncle. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'était lui.

ROURE, *voix basse, les dents serrées.*

Eh bien ! oui, c'est moi, qu'est-ce que tu me veux, bandit ?

MAXIMIN

Oh ! mon oncle, ce n'est pas gentil. Un neveu qu'on n'a pas vu depuis des siècles... C'est donc votre nouvelle position qui vous a tourneboulé le caractère ? Vous étiez plus aimable que ça il y a dix ans, quand nous allions la balle au dos, de ferme en ferme, vendre avec vos rubans et vos aiguilles, ces petits livres d'images... hé ! hé ! mon oncle..

ROURE

Finissons. Je ne sais où tu peux en venir... Quand on a eu des débuts aussi difficiles que les miens, il faut s'attendre à tout. Je pensais bien que ceci m'arriverait un jour ou l'autre... Seulement il s'agit de nous entendre... Ici on ne peut causer. J'irai te voir demain. Où demeures-tu ?

MAXIMIN

Pas à Toulon, vous pensez bien. J'ai trouvé qu'il y a trop de gendarmes sur le pont... Alors on s'est installé à la campagne, à deux ou trois lieues d'ici, dans un couvent abandonné qu'on appelle les Clastres.

ROURE

Les Clastres ?

MAXIMIN

Vous le connaissez ?

ROURE

Oui, j'ai vu ça... de loin.

MAXIMIN

On y est très bien, ma foi !... C'est un peu délabré... mais il y a de l'air... et pas de gendarmes... Vous entrez... Inutile de parler au concierge... Vous allez droit devant vous jusqu'à la cour du fond, où il y a une chapelle. Arrivé là, vous n'avez qu'à siffler deux coups comme au bon temps !... Est-ce que vous savez encore siffler, mon oncle ? *(Il met ses deux doigts dans sa bouche.)*

ROURE, *le retenant avec vivacité.*

Oui, oui, je sais. C'est convenu, je serai là-bas demain matin.

MAXIMIN

N'y manquez pas, au moins. Sans quoi je viens m'installer dans votre magasin avec mes deux camarades... Et ils ont des têtes !...

ROURE

J'y serai, je te dis.

MAXIMIN

C'est bon, au revoir... *(Revenant sur ses pas.)* A propos, moi qui ne vous disais rien pour ma tante... Pauvre chère femme !... Je ne la connais pas; mais c'est égal, faites lui mes amitiés, tout de même.

ROURE, *bas, impatienté.*

Oui ! oui ! *(Maximin sort.)*

SCÈNE XI

ROURE, *seul.*

(Avec une explosion de rage.) Sacré mille noms de D... *(Il s'arrête et se radoucit subitement.)* Eh bien ! eh bien ! Monsieur Roure... qu'est-ce qui vous prend ? Ce n'est pas le moyen de vous tirer d'affaire. *(Les cloches de l'église sonnent. On voit, au jour tombant, des femmes et des enfants passer dans la rue.)*

Ah ! voilà la bénédiction qui sonne. Allons jusqu'à l'église. Ça me rafraîchira le sang, et j'y serai plus à l'aise pour penser à tout cela. *(Il va prendre un gros paroissien doré, le met sous son bras, ouvre la porte du fond, et de là, un pied dans la rue, il appelle mielleusement de manière à se faire entendre du dehors et du dedans.)* Madame Roure !

MADAME ROURE, *apparaissant au haut de l'escalier.*

Mon ami ?

ROURE

Je vais au mois de Marie, ma chère petite femme... Gardez le magasin. *(Il sort.)*

ACTE DEUXIÈME

LES CLASTRES

Une gorge sauvage et profonde. Grands rocs, chênes-lièges, pins parasols ; un torrent fou qui dégringole dans le vert. La scène divisée en deux. A droite, les ruines d'un cloître, cour pleines d'herbes, arcades effondrées, bénitiers de pierre. A gauche la maisonnette de Lise Tavernier, avec un petit clos dans lequel il y a une écurie, un puits, de l'herbe et quelques gros arbres. Au fond du clos, faisant face aux spectateurs, une petite muraille blanche, avec une porte verte à judas. Toute cette partie de la scène est séparée du cloître par un gros mur ancien où les giroflées poussent dans les fentes, et contre lequel grimpe un gros figuier.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, CARDELINE, *dans le clos*, PALOMBO *et* GARRAGOUSS *dans le cloître.*

CARDELINE, *sortant de l'écurie avec un seau.*

Hou ! la vilaine mule ! Je vous demande un peu le mal que je lui fais. C'est pour te donner à boire, méchante bête !

GARRAGOUSS, *dans le cloître, jouant aux cartes avec Colombo, sur un fût de colonne tombée, une énorme gourde à côté d'eux.*

A toi de faire, Palombo... Passe-moi la fiole. *(Palombo passe la fiole et se dépêche de donner les cartes pendant que l'autre boit.)*

PALOMBO *retournant.*

El roi !

GARRAGOUSS, *posant la fiole précipitamment.*

Comment ! comment ! le roi ? Il ne fait pas bon de te perdre seulement de l'œil une minute.

PALOMBO, *riant silencieusement en regardant son jeu.*

Jogue ! jogue !

CARDELINE, *dans le clos chantant et puisant de l'eau*

La belle Margoton
Tout matin s'est levée...

GARRAGOUSS, *bas.*

Chut ! voilà mes amours qui se réveillent.

PALOMBO

Jogue donc, chulato ! *(Garragouss se lève, vient près de la muraille, grimpe sur un bénitier, puis sur le mur, et regarde Palombo, tripotant les cartes.)* Les femmes, elles le perdront, cet oume-là.

CARDELINE, *chantant.*

A pris son broc d'argent
A l'eau s'en est allée.

GARRAGOUSS, *sur le mur.*

Meuh ! Ça sent bon, la chair fraîche ! *(A ce moment on sonne à la petite porte verte au fond du clos. Cardeline pose son seau et va vers la porte.)*

LISE TAVERNIER, *sortant vivement de sa rêverie.*

Carline, où vas-tu ?

CARDELINE

On sonne, cousine, j'allais ouvrir.

LISE TAVERNIER

Je sais ce que c'est... Rentre vite et qu'on ne te voie plus *(Cardeline rentre dans le clos. Lise ferme la porte sur elle, puis va ouvrir le judas du fond du clos.)*

GARRAGOUSS, *sur le mur.*

Allons bon ! voilà la vieille qui la fait rentrer... Au revoir, mon petit ange... *(Il descend du mur.)* Caracco ! la jolie fille ! on en mettrait sur du pain de ce chérubin-là.

PALOMBO

Prends garde, tu sais que Max en tient, lui aussi... et le camarade ne plaisante pas sur l'article.

GARRAGOUSS

Bah ! pourvu qu'il m'en laisse une tranche... *(Jouant.)* Du trèfle !

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR ROURE, *arrivant par le fond du clos avec la défroquée.*

ROURE, *souriant et s'éventant.*

En vérité, Mademoiselle, vous avez là une retraite délicieuse... Cette ombre, ce silence, la rivière tout près de vous...

LISE TAVERNIER

Trop près même... A la moindre pluie, les caves sont inondées.

ROURE, *avec intérêt.*

Ah ! vous avez des caves, de petites caves ?... En effet, ces anciens monastères...

LISE TAVERNIER, *montrant un banc.*

Veuillez-vous asseoir, Monsieur... nous serons mieux que dans la maison pour causer.

ROURE

Très volontiers, on est si bien sous ses ombrages... Ah ! je comprends que vous vous plaisiez ici ma Mademoiselle.

LISE TAVERNIER

Je ne m'y plais pas, Monsieur. J'y reste parce que je n'ai pas d'autre refuge, parce que l'on m'a chassée de partout, et qu'à trois lieues à la ronde il n'y a pas un misérable toit de chaume qui ne se crût souillé s'il abritait, même pour une nuit, celle qu'ils appellent la Défroquée. Voilà pourquoi je suis ici, mais je vous jure bien que je ne m'y plais pas.

ROURE

Qu'est-ce que vous leur avez donc fait, à tous ces sauvages ?

LISE TAVERNIER

Est-ce qu'ils le savent, les misérables ?... C'est une tradition dans le pays de me vouloir du mal, et je vivrais cent ans, que dans cent ans, les enfants me jetteraient des pierres et que cet horrible nom dont on m'affuble me suivrait partout sur les chemins... Et pourtant quel est mon crime ? Est-ce moi qui ai demandé à sortir du couvent ? Est-ce moi qui ai demandé à y rentrer ?... Un jour, j'avais quinze ans, mes frères m'ont dit : «Lise, il faut aller au couvent. » J'y suis allée... je ne savais pas. Est-ce qu'on sait quelque chose à cet âge ? Pour moi, le couvent c'était un joli carillon de cloches sous les arbres, une chapelle merveilleuse où l'on nous menait le dimanche, des fleurs d'or, de l'encens, des bannières, des vitres peintes avec des voix de femmes qui chantaient doucement derrière une grille... Je suis entrée là, comment vous dirais-je ? *(Montrant la maison.)* Tenez le matin, quand j'ouvre ma fenêtre, il y a toujours quelque hirondelle qui se jette à la volée dans mes rideaux. C'est comme cela

que je me suis cloîtrée... Ne connaissant rien de la vie, je croyais n'avoir rien à regretter. Oh ! non, je ne regrettais rien, et cependant j'en ai versé de belles larmes dans ce cloître. *(Plus bas.)* Les soirs d'été, surtout quand la brise de mer m'apportait l'odeur des citronniers; quand j'entendais les tambourins, les farandoles et les rires des enfants qui venaient jouer tout près du mur, alors je sentais un frisson me courir, comme de grands coups d'ailes qui me battaient dans la poitrine, et sans savoir pourquoi, je pleurais, je pleurais... Je n'étais pas la seule ! Ah ! si ces pierres pouvaient parler !

ROURE, *à part, regardant autour de lui.*

Ça ferait bien mon affaire.

LISE TAVERNIER

J'ai porté le voile cinq ans, je l'aurais porté toute ma vie, fidèle aux vœux jurés et m'y cramponnant malgré tout... Mais une nuit, les portes de notre couvent se sont écroulées avec un bruit terrible qui s'est entendu d'un bout à l'autre. Des hommes sont venus nous dire : « Femmes, sortez... vous êtes libres... » Mes sœurs n'ont pas voulu. « C'est à Dieu que nous avons prêté serment, disaient-elles, Dieu seul peut nous délier ». Et plutôt que d'être libres, ces saintes ont mieux aimé mourir... Moi, j'ai été lâche, j'avais vingt ans... je voulais vivre, je voulais aimer. J'en ai été bien punie... Partout je n'ai trouvé que le mépris et la haine; partout mes bras tendus se referment sur le vide. La famille m'a chassée; le foyer m'a dit : « Va-t-en ! je ne te connais pas. » Et c'est encore le vieux couvent qui a bien voulu m'abriter sous ses ruines.

ROURE

Pauvre femme !

LISE TAVERNIER

Et dire que cette vie dure depuis vingt ans. Dire qu'au bout de vingt ans, j'inspire encore autant d'horreur autant de haine !... Ils se lèguent ça dans les familles, et les enfants sont encore plus terribles que les pères... Le croiriez-vous, Monsieur ? Honteux de m'avoir dépouillée, mes frères me donnaient un peu de pain pour vivre; à présent qu'ils sont morts, les enfants ne veulent plus rien me donner. Et voilà que pour ne pas mourir de faim, j'en suis réduite à ces trafics sacrilèges, obligée de... *(Mouvement de Roure. Elle s'arrête net.)*

ROURE

De ?...

LISE TAVERNIER

Excusez-moi, Monsieur. A force de souffrir, par moment je suis folle, et je fatigue le monde avec mes divagations.

ROURE

Mais non... mais non, mon enfant; je prends le plus vif intérêt à vos malheurs. J'étais même en train de songer qu'il y aurait peut-être un moyen de vous arracher à cette situation douloureuse.

LISE TAVERNIER

Un moyen ?

ROURE

Mon Dieu ! oui... Il faudrait trouver un homme honnête qui vous donnerait son nom et saurait le faire respecter de ces misérables.

LISE TAVERNIER

Allons donc ! les hommes sont trop lâches... Quand j'avais vingt ans et que j'étais belle, tous m'auraient voulu pour leur maîtresse, mais personne n'a osé m'épouser... Ce n'est pas à mon âge et faite comme je suis !...

ROURE

Hé ! Hé !... qui sait ?... Peut-être...*(A part.)* C'est une idée !

LISE TAVERNIER

Ah ! celui qui aurait voulu faire de moi une femme, une mère; celui qui m'aurait donné ces joies du foyer pour lesquelles j'étais si bien faite; celui qui m'aurait enlevé cet affreux nom de défroquée, plus lourd à porter encore que le froc, celui-là, au risque de me damner, je lui réservais un cadeau de noces qui l'aurait fait plus riche...

ROURE, *souriant.*

Vraiment ?... Vous avez donc trouvé la Chèvre d'or, pour parler comme dans nos campagnes ?

LISE TAVERNIER, *changeant de ton.*

Non Monsieur, je n'ai rien trouvé... Revenons, je vous en prie, au motif de votre visite... J'ai vu la personne hier.

ROURE, *cachant mal son dépit.*

Ah ! Eh bien ?

LISE TAVERNIER

On trouve que c'est bien peu; mais enfin on consent.

ROURE, *tirant un sac d'écus de sa longue houppelande.*

Sans doute, c'est peu, je le sais bien !...Mais je vous prierai de remarquer, ou plutôt de faire remarquer à la personne, que ces sortes d'affaires sont toujours fort délicates à traiter... Mon Dieu ! je veux bien croire à l'histoire que vous m'avez racontée, à la provenance, toute naturelle... des objets en question; enfin il y a là dedans quelque chose de mystérieux tout au moins... Je serai obligé de garder ces petites drôleries quelque temps en magasin, de ne m'en défaire qu'avec une certaine précaution; en un mot, j'expose l'autorité et le crédit de ma maison, qui est, j'ose le dire, une des plus honorables de la ville... Ce sont là des choses à considérer.

LISE TAVERNIER

Parfaitement... Voici, Monsieur... *(Elle lui donne des burettes.)*

ROURE

Très bien !... Nous disons cinq cents francs... Six, douze, vingt-quatre... *(Il empile des écus sur le banc.)*

GARRAGOUSS, *à Palombo, dans le cloître.*

Hein ? Qu'est-ce qu'on entend ?

PALOMBO

Corpo di Dio ! *(Ils serrent les cartes et viennent vite vers la muraille. A Garragouss qui veut monter sur le bénitier.)* Laisse-moi monter, tu vas te faire mal.

GARRAGOUSS, *le repoussant.*

Va donc ! va donc ! Ça me connaît. *(Il monte.)*

ROURE, *dans le clos.*

Voilà votre argent, Mademoiselle; voyez si c'est compte... Tiens ! qu'est-ce qu'il y a donc là-haut dans les branches ? *(Garragouss se retire précipitamment.)*

LISE TAVERNIER

Quelque écureuil, sans doute. *(Elle compte les écus.)*

PALOMBO, *aux pieds du bénitier, l'oreille à la muraille.*

Ohimé ! la jolie mousica !

LISE TAVERNIER, *mettant l'argent dans son cabas.*

Voilà.

ROURE

Et pour... le reste, Mademoiselle, avez-vous parlé à la personne ? Est-ce qu'elle n'a pas autre chose ?

LISE TAVERNIER

Non. C'est tout pour le moment.

ROURE

Jé le regrette !... autant valait, puisque nous y étions... J'avais justement apporté... *(Il frappe sur son sac d'écus.)*

LISE TAVERNIER, *avec convoitise.*

Oui... cela aurait peut-être mieux valu.

PALOMBO, *dans le cloître, tirant Garragouss, par la jambe.*

Descends donc, chaluto ! *(Palombo grimpe à son tour sur le mur.)*

ROURE

Est-ce que cette... personne... demeure loin d'ici ?

LISE TAVERNIER

Non... Pourquoi ?...

ROURE

C'est que vous auriez peut-être pu aller la voir, essayer encore. Quelque fois, la nuit, on change d'idée.

LISE TAVERNIER

Soit ! Je vais essayer.

ROURE, *à part.*

J'en étais sûr. *(Haut.)* Eh bien ! alors... à tout à l'heure, Mademoiselle. *(Il sort par le fond.)*

LISE TAVERNIER, *seule dans le clos.*

Profitons-en, puisqu'il est là... Après tout, je ne vole personne... j'ai payé pour entrer aux Ursulines... Ma dot fait un peu partie de ce trésor. J'ai bien le droit de la reprendre maintenant... Allons... *(Elle rentre dans la maison.)*

SCÈNE III

PALOMBO *et* GARRAGOUSS, *dans le cloître.*

PALOMBO, *sortant du bénitier, à demi-voix.*

Garragouss !... il s'en va !

GARRAGOUSS

Qui donc ?

PALOMBO

L'oume au sac d'escoudes !

GARRAGOUSS

Eh bien !

PALOMBO

Il s'en va tout seul avec son sac, chaluto !

GARRAGOUSS, *comprenant.*

Tiens... au fait... c'est une idée...

PALOMBO

Presto !... Presto !...

GARRAGOUSS

Caracco ! c'est qu'il a l'air taillé, ce gaillard là !... Attends que je prenne ma badine. *(Il va chercher dans un coin un anspect, (barre de fer.)* Et toi ?

PALOMBO, *modestement.*

Oh ! moi... j'ai toujours mon petit costello. *(Il tire de sa poche un énorme couteau catalan.)* Andiamo !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAXIMIN, ROURE, *apparaissant par le fond du cloître.*

MAXIMIN

Par ici, mon oncle... Ah ! voilà ces Messieurs.

GARRAGOUSS

Caracco !... mais c'est notre homme !

PALOMBO

Corpo !... *(Les deux bandits s'arrêtent stupéfaits, les armes à la main.)*

MAXIMIN

Mon oncle, permettez-moi de vous présenter deux de mes bons amis dont je vous ai déjà parlé: il Signor Palombo, Palermitain naïf, et de mœurs paisibles, une vraie colombe comme son nom l'indique, *(Palombo s'incline et referme son coutelas d'un air distrait.)* et son illustre compagnon, Garragouss, noble maltais, dont le nez de polichinelle, est connu dans les quatre parties du monde. *(Garragouss salue en essayant de dissimuler son anspect.)*

ROURE

Il me semble, en effet, avoir rencontré le nez de Monsieur quelque part.

MAXIMIN

Rencontré ! où donc ça ?

ROURE

Là, tout à l'heure, de l'autre côté de ce mur, j'ai vu quelque chose de rouge, qui luisait au travers des branches.

MAXIMIN

Comment !... comment !... vous fréquentez donc nos voisines ?

ROURE

Oui, je suis en affaire avec elles.

MAXIMIN

Hé ! là-bas, mon oncle... vous savez, je retiens la petite ! J'en suis fou, moi, de cette enfant.

ROURE

C'est de ton âge, mon garçon. Toutefois, si j'ai un conseil à te donner, ainsi qu'à ces Messieurs, c'est de ne pas faire d'imprudence... On commence à prendre l'éveil dans le pays... Tout à l'heure, en venant ici, j'ai rencontré le père Baïonnette, le garde des bois d'en haut, qui m'a dit qu'on avait vu rôder autour du couvent des gens de mine suspecte.

GARRAGOUSS, *indigné.*

De mine suspecte !

PALOMBO

Oh ! par ézemple !...

ROURE

Je vous demande pardon, Messieurs : se sont les propres expressions du garde.

MAXIMIN

Bah ! tant que la marine ne s'en mêlera pas, ce ne sont pas les forestiers qui nous feront peur... pas vrai, Palombo ? Tenez mon oncle, demandez à ce garçon-là ce qu'ils ont fait dans son pays à un garde de forêt qui voulait faire le malin.

PALOMBO

Oh ! pauvre oume !... Nous l'avons pris à quatre, bien doucement; nous l'avons attaché à un gros chêne, la tête en bas, et enterré jusqu'au cou dans une fourmillère... *(A Monsieur Roure.)* Vous savez, ces grosses fourmis rouges, comme il y en a dans la forêt !... Pechero ! Deux jours après quand nous sommes revenus le voir, toute sa tête était trouée, trouée... on aurait dit une lanterne !

GARRAGOUSS

Ah ! ah ! ah !... une lanterne !... vieux Palombo, va !... C'est trouvé ça, une lanterne !

MAXIMIN

Eh ! bien ! mon oncle, qu'est-ce que vous en dites de l'ami Palombo ?... *(Montrant Garragouss.)* Et ce n'est encore rien auprès de l'autre !

ROURE, *pâle et s'essuyant le front.*

Ils sont charmants !... *(Bas.)* Éloigne ces gens-là. Il faut que je te parle.

MAXIMIN

Allons, mes camarades, j'ai quelques comptes de famille à régler avec mon oncle... Si vous voulez faire un petit tour en forêt pendant ce temps-là... Surtout, prenez bien garde au père Baïonnette... *(A Garragouss qui lui fait des signes.)* Qu'est-ce que tu veux ? *(Palombo et Garragouss lui parlent tout bas en lui montrant Monsieur Roure. Maximin les pousse dehors et revient vers Monsieur Roure.)*

SCÈNE V

MAXIMIN, ROURE.

MAXIMIN

Savez-vous ce qu'ils me proposaient, ces farceurs-là ?

ROURE

Parbleu ! de me faire le tour de la fourmilière.

MAXIMIN

Pas tout à fait, mais presque.

ROURE

De fiers gredins, que Messieurs tes amis !

MAXIMIN

Dame ! aussi, vous allez voir les Demoiselles avec des sacoches pleines d'écus !

ROURE

Non, vraiment, je regrette de me trouver en aussi triste compagnie.

MAXIMIN

Sapristi ! Comme vous êtes devenu difficile ! Dites-donc, papa, c'est donc sérieusement que nous sommes converti ?

ROURE

Très sèrieusement... Et si tu veux, je peux te montrer ce qui a opéré ma conversion... *(Tirant un paroissien de sa poche.)* Tu vois ça ! Sais-tu ce que c'est ?

MAXIMIN

Un livre de messe, parbleu !

ROURE

Tu n'y es pas, mon fils. C'est le code pénal... Tu ne l'as jamais lu, j'en suis sûr, ce livre-là; moi, depuis dix ans, je n'en lis pas d'autre. Seulement, comme je suis devenu dévot et que je suis toujours dans les églises, le commerce, tu comprends, j'ai doré mon code sur tranches et je l'emporte aux offices comme un paroissien.

MAXIMIN

Ah ! ah ! le paroissien de Monsieur Roure... Voyons.

ROURE

Un fameux livre ! va, et qui vous en dit long sans beaucoup de phrases. Si je l'avais eu quand j'étais jeune... Enfin, ce qui est fait est fait... En ce temps je péchais par ignorance; maintenant, je connais mon affaire, et je les défie bien de me repincer.

MAXIMIN, *feuilletant le livre.*

C'est dans votre paroissien que vous avez appris tout cela ?

ROURE

Oui, mon garçon, c'est là que j'ai appris ce qu'on avait oublié de m'apprendre, c'est à connaître les lois de mon pays, et la manière de s'en servir, à distinguer le bien du mal, le permis du défendu, quelquefois il n'y a qu'un cheveu qui sépare les deux choses; pour tout dire en un mot, ce livre-là, c'est ma conscience... Je n'en ai pas d'autre, et quand il ne me reproche rien, je mange tranquille et je dors sans remords.

MAXIMIN

Dormez bien, mon oncle... Canaille pour canaille, j'aime encore l'être à ma manière, ce n'est pas si fatigant.

ROURE, *ramassant le livre.*

Tu as tort... voyons, mets-toi là et parlons raison. Où penses-tu que cela peut te conduire la vie que tu mènes maintenant ?... Te voilà associé à deux sacripants qui ne demandent que plaies et bosses... Pour le moment, c'est bon, on couche sur une meule à la belle étoile, on boit du vin volé. Maraude par ici, maraude par là... tout ça va bien... oui, mais prends garde, un de ces jours, vous ferez une farce un peu trop lourde et tu en auras pour tes vingt ans, sans savoir seulement d'où ça t'arrive. Remarque bien, mon cher enfant, que ce que je t'en dis c'est dans ton intérêt. Si je suis ici en ce moment ce qui n'est guère la place d'un fournisseur de l'évêché, c'est parce que tu es mon neveu et que je t'ai gardé de l'affection.

MAXIMIN

Farceur.

ROURE

Dame ! Je n'avais qu'à te dénoncer à la marine et à t'envoyer une demi-douzaine de gendarmes à ma place.

MAXIMIN

Allons donc ! Vous savez bien que si vous m'aviez joué ce tour-là, je vous en aurais joué un autre... Dans deux jours toute la ville aurait connu l'histoire de Monsieur Roure, et vous auriez été obligé de fermer boutique. Vous êtes un malin, mon oncle, mais comme vous dites, je suis votre neveu.

ROURE

Eh bien ! si tu es mon neveu, ouvre l'œil et regarde-moi... J'ai une affaire superbe à te proposer. Il y a de l'autre côté de ce mur une vieille fille...

MAXIMIN

Je la connais.

ROURE

Tu connais son histoire aussi ?

MAXIMIN

Une ancienne Ursuline... Parfaitement.

ROURE

Et ceci ! Est-ce que tu le connais ? *(Il tire une des burettes.)*

MAXIMIN

Qués aco ?

ROURE

De l'or, garçon, et du bel or... De ces bijoux-là qui lui viennent de son couvent, je suis sûr qu'elle en a... qui sait ?... pour des millions, peut-être !

MAXIMIN

Des millions ?

ROURE

Seulement, elle les cache... et le diable serait de savoir où.

MAXIMIN

Bah ! nous connaissons le moyen de faire parler les gens.

ROURE

Non ! non ! pas de violence.

MAXIMIN

Ah ! oui, j'oubliais... le paroissien.

ROURE

D'abord !... sans compter que la fille est têtue comme sa mule, et si elle ne veut pas parler, même les fourmis rouges de ton ami Palombo ne lui désserreraient pas les dents.

MAXIMIN

Alors ?

ROURE

Alors, j'ai trouvé plus commode, plus sûr pour avoir le secret de la Demoiselle... ce serait de l'épouser.

MAXIMIN

L'épouser !

ROURE

Mon Dieu ! oui. Cette fille-là cherche un mari depuis vingt ans... Elle n'a jamais pu en trouver, ils sont si naïfs dans la campagne !... Mais, tu penses, quelle aubaine pour un gaillard intelligent !... On n'a pas de secret pour son mari. Du reste, la Demoiselle ne s'en cache pas, et tout à l'heure encore elle me disait que l'homme dont elle prendrait le nom, elle se chargerait de lui faire un cadeau de noces comme les princes ne s'en font pas entre eux. J'ai tout de suite pensé à toi.

MAXIMIN, *alléché.*

Hé ! hé !

ROURE

Moi, tu comprends, j'ai passé l'âge où l'on plaît à ces Catherines.

MAXIMIN

Et puis... et puis il y a Madame Roure.

ROURE

Comme tu dis, il y a Madame Roure, et je crois même qu'elle y sera longtemps. Ces petites femmes à santé délicate, ça dure... ça dure. Toi, au contraire, tu es libre, jeune, bien roulé. Si seulement tu voulais être un peu raisonnable !

MAXIMIN

Ah ça ! et vous, mon oncle ?

ROURE

Moi ?

MAXIMIN

Dame ! oui... En admettant que je fasse l'affaire je ne vois rien pour vous au milieu de tout cela, et ma foi ! je vous avoue que cela m'inquiète un peu.

ROURE

N'aie pas peur, je ne m'oublie pas... J'ai ma petite place, moi aussi, dans la combinaison. Tu comprends que ces ustensiles-là, il s'agit de les monnayer et de les écouler doucettement, sans que personne y mette le nez... C'est ce que nous appelons une liquidation clandestine, et comme je m'en chargerai, naturellement, nous partagerons... Une, deux, trois, ça te va-t-il ?

MAXIMIN

Ma foi ! je ne dis pas non... Mais comment nous y prendrons-nous pour m'introduire dans la place ?

ROURE

C'est mon affaire... Seulement, je te préviens, il ne faut pas que tes deux sacripants soient de la partie. Ils seraient capables de tout gâter.

MAXIMIN

Bon !... Je me débarrasserai d'eux quand je le voudrai.

ROURE

Eh bien ! alors, en avant... Je vais retrouver la fille, préparer ton entrée... Ce mur donne dans la cour, n'est-ce pas ? Bien, embusque-toi là... tends l'oreille... et quand j'appellerai, arrive, l'affaire sera dans le sac... Ensuite, le reste te regarde... A propos, voyons, tourne-toi ! *(Le regardant des pieds à la tête.)* Est-ce que tu n'as pas d'autres... ?

MAXIMIN, *se regardant piteusement.*

C'est vrai, la garde robe n'est riche... Pourtant il doit y avoir par là-bas, dans quelque coin, un vêtement... Tout juste... C'est Palombo qui l'a trouvé l'autre jour sous un olivier... *(Quittant sa vareuse déguenillée.)* Vous pouvez marcher, mon oncle, votre neveu vous fera honneur. *(Monsieur Roure sort.)*

SCÈNE VI

MAXIMIN, *seul.*

En voilà une aventure... A moins que ce maître coquin n'ait voulu me jouer un tour... Pourtant, il y avait dans ses yeux quelque chose qui ne mentait pas quand il a dit : « Nous partagerons ! » Après tout, qu'est-ce que je risque ? Une fois dans la place, je verrai bien... Sans compter que si la vieille m'ennuie trop, j'aurai la jeune pour me désennuyer... Là, maintenant un coup, de peigne. *(Il passe ses doigts dans ses cheveux, puis endosse sa blouse.)* Je dois avoir l'air d'un milliardaire là dedans... Allez, hop !... en position... *(Il grimpe sur le mur et se couche dessus.)*

SCÈNE VII

MAXIMIN, *sur le mur*, LISE TAVERNIER, *dans le clos, sortant de la maison.*

MAXIMIN

Ah ! voilà ma promise... Cré coquin ! si celle-là se ruine, ce ne sera pas toujours en falbalas.

LISE TAVERNIER, *très pâle, effarée.*

Oh ! que j'ai eu peur !... Cette porte de fer qui se refermait sur moi lentement... Je n'ai eu que le temps de bondir... Enterrée vive !... C'est horrible !... Quel avertissement du ciel !... Non ! non ! plus jamais... plus jamais. *(On sonne à la porte du clos, deux petits coups très discrets. Lise va ouvrir.)*

MAXIMIN

Ça, c'est mon oncle... ça lui ressemble, ce coup de sonnette.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROURE.

ROURE

Eh bien ?

LISE TAVERNIER

Rien encore.

ROURE

Ah !

LISE TAVERNIER

La personne était sortie.

ROURE

Vraiment ? Tant pis... Enfin, ce sera pour une autre fois... Ah ! mon Dieu ! chère demoiselle, que vous est-il arrivé ? Comme vous tremblez ! comme vous êtes pâle !

LISE TAVERNIER

Oh ! rien... une petite émotion... j'ai eu peur... un enfantillage.

ROURE

Le fait est, que ce désert, ces ruines, tout cela n'a rien de bien rassurant. En vérité, Mademoiselle, toutes les femmes, et même bien des hommes de ma connaissance ne consentiraient pas à vivre dans un isolement pareil... sans aucune défense contre les malfaiteurs.

LISE TAVERNIER

Les malfaiteurs ? Qu'est-ce qu'ils viendraient faire chez une malheureuse paysanne ?

ROURE

Pourtant, quand vous avez en dépôt des bijoux de ce genre. *(Montrant l'anse d'une burette.)*

LISE TAVERNIER

Oh ! ils ne font que passer ici...

ROURE

C'est égal, croyez-moi, deux femmes seules, surtout aux environs de Toulon... A votre place j'aimerais mieux avoir chez moi un homme.

LISE TAVERNIER, *le regardant.*

Un homme ?

ROURE

Oui, enfin... quelqu'un qui... quelqu'un de sûr pour... Au fait, non ! Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre avec une personne telle que vous. Je préfère vous parler sincèrement, à cœur ouvert, comme il convient à un homme de mon caractère... voici, Mademoiselle. J'ai pour neveu un aimable garçon de vingt ans qui s'est engagé dans la marine... Il était appelé au plus brillant avenir, mais sa mauvaise tête a tout perdu... Après une altercation avec un de ses chefs, il a été condamné à quelques jours de fers, et plutôt que de se soumettre à une punition qui lui paraissait injuste, il a mieux aimé déserter et venir me demander asile. Ma position dans la ville, les connaissances que j'y ai, les relations dont je jouis, tout me fait espérer que j'obtiendrai la grâce de mon

étourneau. Seulement l'essentiel serait de le soustraire pendant quelque temps aux recherches de la police; parce que, une fois l'instruction commencée, il faudrait coûte que coûte passer devant un conseil de guerre... Le garder à Toulon c'est impossible. J'avais songé à lui louer une petite chambre dans le village des Clastres, mais ces paysans sont si curieux, si méchants, leur conduite avec vous le prouve bien, Mademoiselle... Cette idée m'est venue, tout à l'heure, en voyant votre charmante retraite, que Maximin serait ici à l'abri de toute poursuite, et que peut-être vous consentiriez à lui donner asile dans votre maison, seulement pour quelques jours.

LISE TAVERNIER

Oh ! Monsieur, la maison est si petite.

ROURE

Baste ! un coin n'importe où, n'importe comment.

LISE TAVERNIER

Puis, je ne suis pas riche.

ROURE

Bien entendu, l'enfant ne serait pas à votre charge. Et comme nous voici en relations d'affaires pour longtemps j'ose l'espérer... Allons, Mademoiselle, un bon mouvement; vous pouvez, sans qu'il vous en coûte, sauver l'honneur d'une famille... Oh! tenez, je suis sûr que si vous voyiez mon Maximin... Il a une figure si loyale, si ouverte, sa jeunesse et sa bonne grâce auraient raison de vos scrupules. Voulez-vous le voir, dites ? Voulez-vous que je l'appelle ?

LISE TAVERNIER

Où est-il donc ?

MAXIMIN, *dégringolant de son mur par les branches du figuier.*

A vos pieds, Mademoiselle, attendant avec confiance que vous disposiez de son sort.

ROURE, *à part.*

Pas mal !

MAXIMIN

L'entrée est cavalière, mais pardonne-moi. J'étais dans le cloître à attendre...

mon oncle vous a dit ce que j'attendais... Des gendarmes passaient sur la route... J'ai eu peur; en deux sauts j'ai franchi la muraille et je tombe à vos genoux. Si j'ai eu tort, faites un signe et je me retire immédiatement.

LISE TAVERNIER, *qui a baissé les yeux pendant qu'il parlait.*

Vraiment, Messieurs, je... *(On sonne violemment à la porte du fond.)* Ah !

MAXIMIN

Diable !

ROURE, *à part.*

C'était donc vrai ? *(Coups de sonnette redoublés. A Maximin.)* Que fais-tu ?

MAXIMIN

Je me sauve, parbleu ! *(Il va vers le figuier.)*

ROURE

Mais ils vont te voir sur ce mur.

LISE TAVERNIER, *le retenant et le poussant vers la maison.*

Non ! non ! entrez-là... Je réponds de tout.

MAXIMIN, *au seuil de la porte, une main sur le cœur.*

O Mademoiselle ! *(Il entre.)*

ROURE, *à part.*

C'est fait.

LISE TAVERNIER, *ouvrant le judas du fond.*

Qu'est-ce que vous voulez ?

MAZAN, *du dehors.*

Pardon, ma sœur... c'est à dire non... Mada... non, Mademoiselle... Monsieur Roure ?... Est-ce que Monsieur Roure n'est pas là ?

ROURE, *à Lise.*

Vous pouvez ouvrir... C'est mon commis.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAZAN.

MAZAN, *entrant comme un fou.*

Monsieur Roure !... Monsieur Roure !...

ROURE

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MAZAN

Ah ! patron, venez vite... un grand malheur... Madame Roure va mourir.

ROURE

Mourir !...

MAZAN

Ça lui a pris comme coups de foudre !... Patapouf ! raide au milieu de la boutique. Vite, vite, dépêchons-nous ! J'ai bien peur que nous arrivions trop tard.

ROURE, *larmoyant.*

Ah ! mon Dieu ! ma pauvre femme !

MAZAN, *à part.*

Si je pouvais savoir où est Cardeline. *(En levant les yeux, il aperçoit sur le mur la face effrontée de Garragouss.)* Allons bon ! l'homme au grand nez !... Je le verrai donc partout !

ROURE, *essuyant ses yeux.*

Je vous demande pardon, Mademoiselle. *(Il se lève.)*

LISE TAVERNIER

Faites, faites, Monsieur.

ROURE, *bas avec rage.*

Je me suis trop pressé.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Aux Clastres. Chez Lise Tavernier. Chambre monacale, murs blanchis à la chaux. Au fond un petit lit en fer et une grande armoire à ferrures anciennes. A gauche, contre le mur, un vieux miroir encadré de perse à ramage toute passée. Porte à gauche. A droite, trois vieilles marches en pierre menant au fruitier. Table à ouvrage. Grand fauteuil de bois surmonté d'une croix cassée.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, *puis* CARDELINE.

Lise debout devant son miroir, non plus vêtue sordidement comme aux premiers actes, mais nippée et endimanchée comme une fermière cossue, essuyant un bonnet à fleurs.

Ce n'est pas encore cela... Comment font-elles donc, les autres ? Moi, j'ai beau passer des heures, tout ce que je me mets sur la tête, a l'air d'une coiffe d'Ursuline. *(Avec rage.)* Défroquée, va ! *(Elle arrache son bonnet, ses cheveux se déroulent sur ses épaules. Appelant.)* Cardeline, où es-tu ?

CARDELINE, *passant la tête.*

Dans le fruitier, cousine : je suis en train de remplir le panier.

LISE TAVERNIER

Viens ici... tu finiras tout à l'heure. *(Brusquement.)* Regarde-moi, voyons, comment fais-tu pour te coiffer comme ça ? Qui t'a appris ?

CARDELINE, *effrayée.*

Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc ? C'est peut-être mon peigne qui est tombé.

LISE TAVERNIER

Mais non... mais non... ne touche pas... tu vas te mettre là, et me coiffer comme toi tout de suite.

CARDELINE

Ce n'est pas difficile, ma cousine. *(Commençant à l'arranger.)* Oh ! comme vous avez des cheveux ! je ne l'aurais jamais cru...

LISE TAVERNIER

C'est d'être restée si longtemps la tête rase... Fais cinq ans de cloître comme j'ai fait, tu en auras autant.

MAXIMIN, *au dehors.*

Est-ce qu'on peut entrer ?

LISE TAVERNIER

Non... pas encore. *(A Cardeline.)* Dépêche-toi.

CARDELINE

Là ! Je n'ai plus que le bonnet à mettre... oh ! pas sur le front, vous cachez tout l'ouvrage... Regardez-vous, cousine, c'est tout à fait comme moi.

LISE TAVERNIER, *se regardant.*

Tout à fait, tu crois ?... *(Avec colère.)* C'est bon, va finir ce que tu faisai

---

SCÈNE II

LISE TAVERNIER, MAXIMIN.

LISE TAVERNIER, *devant sa glace ; elle se regarde un moment sans rien dire, puis avec amertume.*

Ah ! folle ! folle !...

MAXIMIN, *entrant.*

Oh ! oh ! ma fiancée, j'espère...

LISE TAVERNIER

Vous ne me trouvez pas trop laide comme ça ?

MAXIMIN

Trop laide !... Merci, on dirait la femme d'un amiral.

LISE TAVERNIER

Alors, vous n'aurez pas honte de sortir avec moi ?

MAXIMIN

Ah ! nous sortons ? c'est décidé.

LISE TAVERNIER

Ça vous ennuie ?

MAXIMIN

Non... seulement je trouve que ce n'est pas très prudent... Depuis la mort de Madame Roure, nous n'avons pas eu des nouvelles de mon oncle... Il faut croire qu'il n'y a rien de nouveau pour moi à la marine, et que je suis toujours porté comme déserteur...

LISE TAVERNIER

Bah ! d'ici jusqu'aux Uzelles, il n'y a pas de risques qu'on nous rencontre, surtout en passant par la forêt... Pensez donc, mon pauvre enfant, depuis dix jours que vous êtes enfermé, cela vous fera du bien de prendre un peu l'air... Puis, voulez-vous que je vous dise, moi ? je n'ai jamais donné le bras à un homme, j'ai toujours marché toute seule... Il faut pourtant que j'apprenne, avant d'être votre femme... Je ne veux pas avoir l'air gauche, quand nous passerons dans le pays... Voyons, venez ici... C'est qu'il y a plusieurs façons de donner le bras à son mari. J'ai regardé ça souvent... Il y en a qui s'appuient à deux mains, qui se suspendent, qui se font traîner; d'autres, au contraire, serrent le bras qu'elles tiennent en ayant l'air de dire : « Essayez donc de venir me le prendre ! » C'est ainsi que je ferai, moi. *(Lui étreignant le bras.)* Essayons donc de... Ah ! je l'aime trop, je suis folle. Et lui, m'aime-t-il ?

MAXIMIN, *distrait.*

Toujours.

LISE TAVERNIER

Bien vrai ? Vous ne regrettez pas de vous marier avec moi ? vous auriez pu pourtant en prendre une plus jeune, plus belle...

MAXIMIN

Bah ! dix ans de plus, dix de moins... *(A part.)* Il n'y a que pour les chevaux que l'âge compte.

LISE TAVERNIER, *le contemplant.*

Dire que ça va être à moi, ce beau mari-là ! Elles vont toutes en mourir de rage... C'est ce que je pouvais trouver de mieux pour me venger. Du reste,

à quoi bon se venger, maintenant ? Elles m'ont fait bien du mal depuis vingt ans; mais je ne leur en veux plus. Toute ma haine est tombée... Il n'y a plus que de l'amour là dedans... C'est si bon d'aimer, n'est-ce-pas ?

MAXIMIN

Je crois bien ! Dites donc, ma petite Lise, j'espère que vous n'allez pas emporter toute cette ferraille avec vous ?

LISE TAVERNIER

Quelle ferraille, mes clefs ? Elles ne m'ont pas quittée depuis vingt ans.

MAXIMIN, *souriant.*

Bah ! c'est donc bien précieux ce qu'il y a dans les armoires, ici ?

LISE TAVERNIER

Vous savez ce que je vous ai dit... Nous causerons de cela le jour de notre mariage.

MAXIMIN

Pas avant ?

LISE TAVERNIER

Non !

MAXIMIN

Moi qui suis si curieux !

LISE TAVERNIER, *riant.*

Non... non... non... non...

MAXIMIN

O ma petite Lise, je vous en prie.

LISE TAVERNIER, *lui montrant Cardeline qui entre.*

Chut !

SCÈNE III

LES MÊMES, CARDELINE

CARDELINE, *entrant avec un panier.*

Voilà qui est fait, cousine, j'ai mis tout ce que vous m'avez dit... des anchois, des figues, des citrons doux.

LISE TAVERNIER

Et le vin cuit ?

CARDELINE

Tout au fond avec la pastèque.

MAXIMIN, *s'approchant de Cardeline.*

En voilà des provisions... pour qui donc... tout cela, ma belle enfant ?

LISE TAVERNIER

Mais pour nous, voyons... nous déjeunerons aux Uzelles... On y est bien, il y a de l'ombre, de l'eau vive... Oh ! la bonne journée que nous allons passer. Vite, partons.

MAXIMIN, *montrant Cardeline.*

Et la petite ? Est-ce que nous ne l'emmenons pas ?

LISE TAVERNIER, *le regardant fixement.*

L'emmener ?... Pourquoi faire ?

MAXIMIN

Pour rien... pour porter le panier...

LISE TAVERNIER

Donne... donne... moi, je m'en charge... Cardeline a de l'ouvrage; il faut qu'elle reste à la maison. *(Bas.)* Vous n'aimez donc pas mieux être nous deux !

MAXIMIN

Oh ! si ! Allons, en route.

LISE TAVERNIER, *à Cardeline.*

Surtout, ne bouge pas d'ici.

CARDELINE

Oh ! n'ayez pas peur, ma cousine.

MAXIMIN, *bas à Cardeline.*

Au revoir, mignonne... Ne vous ennuyez pas trop.

LISE TAVERNIER, *sur la porte.*

Eh bien ?

MAXIMIN

J'y suis.

SCÈNE IV

CARDELINE, *seule.*

Pas de danger, que je m'ennuie... C'est mon jour d'écrire à Mazan, et je vais m'y mettre tout de suite pour rester plus longtemps avec lui. *(Regardant par la fenêtre.)* Ils sont partis... Allons ! *(Elle prépare sur la table du papier et de l'encre.)* Tout de même, c'est drôle ! Ce Monsieur Maximin... il a des façons de vous regarder... de vous regarder jusqu'au fond des yeux... Ça me gêne... je ne sais plus que dire quand il est là... Et pourtant je ne peux pas lui en vouloir. Depuis son arrivée dans la maison, toutes mes misères ont fini comme par miracle. La sœur me parle doucement... elle ne me bat plus... Jusqu'à la mule qui se laisse approcher sans ruade... Pour peu que ça continue, Mazan pourra venir me voir... Écrivons lui toujours en attendant... « Mon bel ami, je profite d'un moment que je suis seule pour t'écrire un mot d'amitié et te remercier de ta belle bague de l'autre jour... » Pauvre Mazan, bien sûr que ça a dû lui coûter gros, un bijou comme celui-là... Et dire que je suis obligée de la cacher, de la porter à mon cou comme une médaille, moi qui serais si fière... *(Elle embrasse sa bague avec passion, la met dans son corsage et reprend la plume frénétiquement.)* « Oh ! quand donc serai-je ta femme, mon petit Ma... ? »

SCÈNE V

CARDELINE, ROURE. *Roure est vêtu de noir, crêpe au chapeau, mouchoir blanc à la main, voix dolente, figure désolée.*

ROURE, *passant la tête.*

Personne !

CARDELINE

Ah !

ROURE

Tiens ! voilà Mademoiselle Cardeline... Dieu vous bénisse, ma chère enfant.

CARDELINE, *saisie.*

Bon...jour, Mon...sieur. *(Elle serre sa lettre dans la table.)*

ROURE, *avec un soupir.*

Je vous demande pardon de m'être présenté ainsi, mais la porte du clos était ouverte.

CARDELINE

C'est ma cousine en s'en allant, bien sûr.

ROURE

Ah ! Mademoiselle Lise est sortie ?

CARDELINE

Elle vient de partir, il n'y a pas cinq minutes avec Monsieur Maximin...

ROURE

Vraiment ? avec Monsieur Maximin ?

CARDELINE

Oui. Ils sont allés déjeuner aux Uzelles... Mais si vous voulez, je peux courir après. Ils ne doivent pas être bien loin.

ROURE

Ma foi ! mon enfant, vous me rendrez un grand service... Dans l'état de

faiblesse où je suis, *(Il s'assied devant la table et pose son chapeau dessus.)*, il m'en coûterait d'avoir fait un voyage inutile.

CARDELINE

Oh ! je suis sûr de les rattraper... *(Elle fait un pas vers la porte, puis se ravisant, bas.)* Ah ! mon Dieu, et ma lettre ! *(Elle revient à la table.)*

ROURE, *s'appuyant nonchalamment sur la table.*

Vous cherchez quelque chose ?

CARDELINE

Non... rien. *(A part.)* Je la reprendrai tout à l'heure. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI

ROURE, *seul.*

Qu'est-ce qu'elle écrivait donc de si mystérieux quand je suis entré ? *(Il ouvre la table et prend la lettre.)* Une lettre d'amour, naturellement. « Mon bel ami, je profite d'un moment que je suis seule... » Laissez les donc seules une minute, ces innocentes-là... « pour t'écrire un mot d'amitié et te... » Je parie que je sais à qui elle écrit ça... Tout juste... « mon petit Ma... » Je lui ai coupé son Maximin en deux. Ah ! mon gaillard... il n'a pas perdu de temps... Avec celle-là, il en est déjà aux billets... doux, aux cadeaux... avec l'autre, aux parties fines, aux dîners sur l'herbe... C'est qu'elle est dans le cas de s'en être sérieusement amourachée, cette folle... Ah ! toute cette affaire a été bien mal menée. C'est la faute de Madame Roure. Elle serait morte deux jours plutôt, tout s'arrangeait... Au lieu d'introduire ici ce joli galérien, je m'en serais débarrassé avec quelques piastres... Maintenant, c'est moi qui épouserais, et je n'aurais pas à partager le magot... Enfin, il faut voir. Le contrat n'est pas encore signé. Il y aurait peut-être moyen, avec un peu d'adresse. Au fait, j'ai envie de prendre cette lettre... On ne sait pas... Cela pourra peut-être me servir *(ricanant)* comme document diplomatique.

SCÈNE VII

ROURE, LISE TAVERNIER, MAXIMIN, CARDELINE.

MAXIMIN

Enfin !... le voilà donc, cet oncle !...

ROURE, *reprenant sa voix mourante et son mouchoir sur les yeux.*

Ah ! mon ami... mon ami... quel affreux malheur !...

MAXIMIN

Tiens ! au fait, c'est... nous ne nous sommes pas vus depuis l'accident.

ROURE

C'a été un coup terrible. *(A Lise.)* Votre serviteur Mademoiselle.

LISE TAVERNIER

Mon pauvre Monsieur Roure !

ROURE

Nous qui nous aimions tant, qui vivions si bien unis... Tenez, deux jours avant de mourir, la chère créature me disait encore : « Vois-tu, Monsieur Roure, il n'y en a pas deux comme toi pour rendre une femme heureuse. »

CARDELINE, *s'essuyant les yeux avec son tablier.*

Ça crève le cœur d'entendre de ces choses-là !

MAXIMIN, *à part.*

Vieux lascar ! *(Haut.)* Allons, mon oncle, du courage !

ROURE

Oui, oui, tu as raison, je n'ai pas le droit de vous apporter mes tristesses. On a l'air si heureux dans cette maison... Non ! c'est vrai, je vous trouve à tous deux une mine de gaieté, de jeunesse.

MAXIMIN

Dame ! on ne languit pas ici...

ROURE

Vous m'en voulez, je suis sûr, d'avoir interrompu votre tête à tête... C'est que, voyez-vous, j'avais besoin d'épancher mon cœur; j'ai tant de choses à vous dire.

MAXIMIN

Et nous aussi, nous en avons à vous dire... pas vrai, Lise ?...

ROURE, *sourire fin.*

Ah ! ah ! vraiment ! est-ce que... ?

LISE TAVERNIER, *montrant Cardeline.*

Nous causerons de ça tout à l'heure. *(Ils rient tous les trois en se regardant.)*

CARDELINE, *ouvrant le tiroir de la table.*

Miséricorde !... Ma lettre n'y est plus.

LISE TAVERNIER, *à Cardeline.*

Allons, petite, vite le couvert... *(A Monsieur Roure.)* Vous déjeunerez avec nous, n'est-ce pas ?

ROURE, *résigné.*

Je veux bien, mon Dieu !

CARDELINE, *pâle et tremblante devant la table.*

Je suis perdue...

LISE TAVERNIER

Vivement, voyons... Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

CARDELINE

Oh ! ce n'est rien... ça va passer.

ROURE, *bien naïvement.*

Est-ce que vous êtes malade, mon enfant ?...

MAXIMIN

Mais oui... Voyez donc comme elle est pâle... Si on lui donnait...

LISE TAVERNIER, *avec colère.*

Laissez... laissez... je m'en charge... arrive.

CARDELINE

Oui, ma cousine. *(Lise l'emmène brutalement.)*

SCÈNE VIII

ROURE, MAXIMIN.

ROURE

Eh bien !

MAXIMIN

Eh bien ?

ROURE

Il me paraît que nous sommes au mieux avec cette bonne demoiselle Lise.

MAXIMIN

Ma foi, oui... La vieille est empaumée. Tout à l'heure, au dessert, nous allons vous demander votre bénédiction.

ROURE, *avec effusion.*

De tout mon cœur, mes enfants... Et la petite, qu'est-ce que tu en fais ?

MAXIMIN

Rien pour le quart d'heure... J'ai remis ça après la noce... Lise est trop jalouse.

ROURE

Vraiment, elle est jalouse ?

MAXIMIN

Vous n'avez donc pas vu la paire d'yeux qu'elle m'a faite quand je me suis approché de l'enfant.

ROURE

Est-ce qu'elle se doute de quelque chose ?

MAXIMIN

Non... C'est sa nature comme ça... toujours l'ancienne tourière du couvent, hargneuse, méchante, l'œil à son judas... Ah ! ce n'est pas régalant, la vie que je mène, allez !... Heureusement que j'ai déniché quelques bouteilles de Frontignan que nous buvons la nuit avec les camarades.

ROURE

Ah ! tu continues à fréquenter ces Messieurs ?

MAXIMIN

Je crois bien, je serais mort d'ennui, sans eux.

ROURE

Ah ! ça ! dis donc, et le... cadeau de noces, tu ne m'en parles pas.

MAXIMIN

Ma foi, là-dessus, je n'en sais pas plus long que vous.

ROURE

Cachottier !

MAXIMIN

Non ! parole...

ROURE

Comment ! tu voudrais me faire croire qu'au point où vous en êtes...

MAXIMIN

C'est comme ça... Tout ce que j'ai pu en tirer, c'est qu'une fois marié, je serai très riche.

ROURE

Oui... oui... toujours la même histoire. Mais toi, voyons, est-ce que tu n'as rien découvert ?...

MAXIMIN

Rien... J'ai pourtant regardé, cherché, fouillé partout... Comme je vous dis, quelques paniers de vieux vin et des flacons d'élixir que fabriquaient les Ursulines... Il faut croire que le reste est terré dans quelque coin de caveau...

Elle a justement sur elle un tas de grosses clés mais de ce côté-là encore il n'y a rien à espérer, à moins de les lui prendre de force.

ROURE

Oh ! non, certes... C'est égal ! ça m'ennuie ce que tu me dis-là.

MAXIMIN

Pourquoi ?... Ce n'est qu'une affaire de patience... Dès que je serai marié...

ROURE

Sûrement... sûrement... mais dans ton intérêt, je n'aurais pas été fâché d'avoir une certitude.

MAXIMIN

Comment, une certitude ?

ROURE

En tout cas, tu es toujours sûr d'avoir quelques pieds de vigne, un peu d'élixir, et une brave femme qui n'est pas trop mal conservée pour son âge...

MAXIMIN

Eh ! là-bas... mon oncle... pas de farces.

ROURE, *à part.*

Ça mord... *(Haut.)* Non, vraiment, je t'assure... Elle m'a étonné. La passion l'embellit. Elle n'est plus la même.

MAXIMIN, *lui prenant le bras.*

Parlons sérieusement, papa Roure. Pour me faire entrer ici, vous m'avez dit que cette femme...

ROURE

Je t'ai dit... je t'ai dit ce que je croyais et que j'avais quelque raison de croire... Seulement...

MAXIMIN

Seulement ?

ROURE

Comme depuis les fameuses burettes je n'ai plus entendu parler de rien et que de ton côté tu n'as rien appris de positif, je commence à craindre que nous ayons affaire à quelque forte rouée qui se sert de cette histoire de trésor comme d'une amorce à maris...

MAXIMIN

Tonnerre !... Si je savais ça...

ROURE

Minute... ne nous enlevons pas... Il faut voir encore... Tâche de me laisser seul avec elle un moment, je saurai vite à quoi m'en tenir... Si elle a autre chose que des burettes, il faudra bien que cela sorte. *(Tapant sur son gousset.)* Chut ! Elle vient... Laisse-nous... *(Très haut.)* Tu regarderas en descendant, si on a donné de l'avoine à ma bête...

SCÈNE IX

LISE TAVERNIER, MAXIMIN, ROURE

LISE TAVERNIER, *entendant les derniers mots.*

J'en viens... j'ai regardé. Elle a tout ce qu'il faut. *(A Maximin qui va vers la porte.)* Où allez-vous ?

MAXIMIN, *d'un air sombre.*

Je sors.

LISE TAVERNIER

Mais on va se mettre à table !

MAXIMIN

Je n'ai pas faim... *(Il sort.)*

LISE TAVERNIER, *stupéfaite.*

Qu'est-ce qu'il a donc ?

ROURE

Chut !... *(Il va écouter si Maximin est descendu puis revient vers Lise.)* Un mot avant tout. Avez-vous vu... la personne ? Y a-t-il quelque chose pour moi ?

LISE TAVERNIER

Oui... je comptais aller vous trouver demain pour un objet d'une grande valeur... La personne est très pressée... je l'ai là, voulez-vous que je vous le montre ?...

ROURE

Non... non, pas ici... pas maintenant. Il ne faut pas que Maximin se doute. Vous ne le lui avez pas fait voir, au moins ?...

LISE TAVERNIER

Non..., pourquoi ?

ROURE

Parce que j'ai introduit un coquin chez vous, Mademoiselle... Il m'en coûte de vous faire cet aveu, mais le devoir avant tout. Ce que je viens d'apprendre sur Maximin m'épouvante... Je n'ai qu'une chose à vous dire, méfiez-vous !

LISE TAVERNIER

Qu'avez-vous donc appris ?

ROURE

Des horreurs ! Figurez-vous que, depuis que ce misérable a pénétré chez vous, il y a dans le cloître, de l'autre côté du mur — j'en ai froid rien que d'y penser — deux forbans de la pire espèce, déserteurs, voleurs, mieux que cela peut-être, que le drôle nourrit à vos dépens.

LISE TAVERNIER

Vraiment ?...

ROURE, *baissant la voix.*

La nuit, pendant que vous dormez, votre vin saute par dessus la muraille...

LISE TAVERNIER, *riant.*

Ah ! le bandit !... C'est donc ça que mon frontignan diminue...

ROURE

Vous riez ?

LISE TAVERNIER

Qu'est-ce que vous voulez ? Il s'amuse, cet enfant; c'est de son âge...

ROURE, *vexé.*

Ah ! du moment que vous le prenez ainsi, je n'ai plus rien à dire... je n'ai plus rien à dire... Seulement s'il vous arrive quelque chose...

LISE TAVERNIER

Que peut-il m'arriver ?

ROURE

Mais comprenez donc, malheureuse femme, que ces sacripants sont capables de tout, et *(baissant la voix)*, qu'avec des objets précieux comme vous en avez chez vous quelquefois, vous n'êtes pas en sûreté dans ce voisinage.

LISE TAVERNIER

Comment ! vous croyez que Maximin... Au fait, pourquoi dites-vous tout ça, vous ?

ROURE

Parce que je veux vous ouvrir les yeux, parce que vous êtes aveugle, parce que vous êtes folle, parce que vous l'aimez...

LISE TAVERNIER

Oui, je l'aime; et c'est un grand bonheur pour moi de l'aimer. J'avais tant haï dans ma vie, *(Avec un soupir de bien être.)*, ça me repose.

ROURE

Mais lui ne vous aime pas...

LISE TAVERNIER

Pourquoi m'épouse-t-il alors Car nous allons nous marier... le savez-vous ?

ROURE

Pardieu ! si je le sais..., vous tambourinez partout que celui qui vous épousera sera riche à millions. *(Avec intention.)* C'est ce qui l'a tenté, cet enfant; mais gare après la noce !

LISE TAVERNIER

Ce n'est pas vrai ! vous mentez ! Il m'aime... Puisque je vous dis qu'il m'aime...

ROURE

Ce qui ne l'empêche pas d'en aimer une autre, pas bien loin d'ici, et de lui faire la cour à la barbe de votre bonnet.

LISE TAVERNIER, *avec un cri de fureur.*

Cardeline !...

ROURE

Tout juste... Dame ! ma pauvre amie, quand on a un amoureux à votre âge, on ne garde pas près de soi un minois de dix-huit ans...

LISE TAVERNIER, *les dents serrées.*

La preuve... la preuve de ce que vous dites-là !

ROURE

Cette preuve, je l'ai, je vais vous la donner, mais à une condition..., c'est que vous ne ferez pas d'éclat. Ces gens sont plus forts que nous. Vous êtes seule... Croyez-moi. Il faut que nous nous débarrassions de ce drôle, mais tout en douceur.

LISE TAVERNIER

La preuve... la preuve...

ROURE

Lisez... Voilà ce que la fillette était en train de lui écrire, tout à l'heure... *(Pendant qu'elle lit.)* Les choses sont en bon chemin, comme vous le voyez. Il lui achète des bijoux; avec votre argent, sans doute.

LISE TAVERNIER

Ah ! les misérables ! comme ils vont me payer cela ! *(Elle va vers la porte.)*

ROURE

Prenez garde !

LISE TAVERNIER

N'ayez pas peur... *(Au moment où elle va ouvrir la porte, Cardeline paraît.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, CARDELINE.

CARDELINE

C'est servi, ma cousine.

LISE TAVERNIER

C'est toi ?... Entre..., j'allais t'appeler... Entre donc ! *(Elle l'attire brusquement et ferme la porte.)* Qu'est-ce que c'est que ça ?

CARDELINE

Ma lettre !

LISE TAVERNIER

Je te demande ce que c'est que ça ?

CARDELINE

Je... je ne sais pas, ma cousine.

LISE TAVERNIER

Tu ne sais pas ? Regarde bien... Ce n'est pas toi qui as écrit cette lettre-là ?...

CARDELINE, *à part.*

Oh ! non, c'est impossible..., ce serait lui faire perdre sa place... J'aime mieux mentir.

LISE TAVERNIER

Ce n'est pas toi qui as écrit cette lettre ?

CARDELINE

Je n'ai rien écrit, ma cousine.

LISE TAVERNIER

Tu n'as rien écrit ? C'est pourtant bien ton écriture, *(Lui prenant la main.)* et tes doigts ont encore de l'encre.

ROURE

Malheureuse enfant ! comment pouvez-vous mentir avec un visage aussi candide, aussi...

LISE TAVERNIER

Tu vas me dire tout de suite à qui tu écrivais ça.

CARDELINE

Je ne sais pas..., je n'ai rien écrit.

ROURE, *indigné.*

Oh !

LISE TAVERNIER

Ah ! tu ne sais pas ?... Eh bien, moi, je le sais mais je veux te le faire dire, et tu le diras. Parle. Veux tu parler ? *(Elle lui broie la main, l'enfant tombe à genoux.)* Parle, coquine, où je t'écrase !

ROURE, *s'interposant.*

Prenez garde, Mademoiselle.

LISE TAVERNIER

Regardez-moi, cette sainte-n'y-touche. Elle fait semblant de pleurer, maintenant... Gna, gna, gna... Je te l'arracherai, ta tête de madone en plâtre. *(Lui tordant le poignet.)* Réponds-moi, réponds-moi, je te dis !

ROURE, *doucement.*

Je vous en prie, Maximin va vous entendre.

CARDELINE

Grâce ! ma cousine.

LISE TAVERNIER

Viens, viens !..., je vais t'en donner des amoureux, moi. *(Elle l'entraîne vers le fruitier.)*

ROURE, *les regardant, bas.*

Ça chauffe !...

SCÈNE XI

MAXIMIN, ROURE, *puis* LISE TAVERNIER.

MAXIMIN, *entrant.*

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

ROURE

Rien encore; mais viens me voir demain, nous causerons.

LISE TAVERNIER, *blême, frémissante.*

Ah ! gueuse !... Ah ! drôlesse !

MAXIMIN

Qu'est-ce qu'elle a fait ?

LISE TAVERNIER

Ce qu'elle a fait ? *(Tous deux se regardent une minute avec des yeux flamboyants de haine.)*

ROURE, *passant au milieu d'eux.*

Regardez-moi ça..., si on ne dirait pas deux tourtereaux... Allons, les beaux amoureux... venez-vous mettre à table... L'oncle Roure meurt de faim.

DEUXIÈME TABLEAU

Le cloître la nuit. A droite, devant la chapelle un grand feu allumé par les bandits.

SCÈNE PREMIÈRE

PALOMBO, GARRAGOUSS, LISE TAVERNIER.

GARRAGOUSS, *debout, parlant bas.*

Dis donc, Palombo, Max est bien en retard, ce soir.

PALOMBO, *à moitié assoupi près du feu.*

Oua.

GARRAGOUSS

C'est que la nuit devient fraîche... jette donc un fagot dans le feu.

PALOMBO

Ma, chaluto, ça finira par se voir du village.
(Lise Tavernier paraît et glisse lentement entre les arcades.)

GARRAGOUSS

Laisse donc ! Ils croiront que ce sont les Ursulines qui reviennent.

PALOMBO, *effrayé.*

Chut ! chut !... ne parlons pas de ça, ça me fait peur. *(En entendant marcher la Tavernier.)* Hein ?... entends-tu ?... *(Ils écoutent.)* Non ! rien...

GARRAGOUSS

Du reste, qu'ils croient ce qu'ils voudront, je m'en moque, puisque c'est demain que nous décamperons, ça serait une vraie déveine si d'ici demain... Ah ! voilà Max.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIMIN, *il entre avec un panier de bouteilles.*

MAXIMIN

Je suis en retard ce soir ?

GARRAGOUSS

Est-ce qu'il y a du nouveau ?

MAXIMIN

Oui...

GARRAGOUSS

Tiens ! c'est comme nous...

MAXIMIN

Eh bien ! nous allons causer de cela en buvant...

LISE TAVERNIER, *arrivant de colonnade en colonnade jusqu'à près du feu, bas.*

Ils sont là... *(Elle se blottit et écoute.)*

GARRAGOUSS

Voilà l'affaire. Il y a près d'ici, au large des îles d'Hyères, un pirate algérien sous pavillon danois. Le patron, un renégat de mon pays, manque de monde et nous fait, à Palombo et à moi, des propositions magnifiques... Pour lors, mon vieux, comme nous ne pouvons passer toute notre vie dans cette taupinière, et que l'Algérien nous assure des parts de prise premier numéro, nous avons décidé, le camarade et moi, de te tirer notre révérence.

MAXIMIN

Parfait ! Quand partons-nous ?...

LISE TAVERNIER, *cachée.*

Partir !

GARRAGOUSS *et* PALOMBO

Comment ?

MAXIMIN

Ma foi ! oui... je commence à en avoir assez de l'existence que je mène; et puisque votre renégat a besoin de monde...

GARRAGOUSS, *battant des mains.*

Bravo !...

PALOMBO

Ma toun affaire, là, chez la défroquée ?

MAXIMIN

Ne parlons plus de ça. Je suis volé, mais l'oncle Roure me le paiera... Pour quand à l'embarquement ?

GARRAGOUSS

Demain soir, à sept heures, à la pointe des Iles d'or...

MAXIMIN

Va pour demain soir... Dans la journée j'irai à Toulon régler mon compte avec le vieux sacristain... Et puis le soir, embarque !...

PALOMBO *et* GARRAGOUSS, *levant leurs verres.*

Embarque !...

LISE TAVERNIER, *bas.*

Ah ! bandit ! Tu veux m'échapper; nous verrons bien. *(Elle descend par le fond du théâtre.)*

PALOMBO, *l'apercevant en se retournant, croit voir un spectre, et pousse un cri de terreur.*

Oh !

MAXIMIN, *bondissant.*

Quoi donc ?

GARRAGOUSS

Les gendarmes ?...

PALOMBO, *fou de terreur.*

Non !... non ! les Ursulines !... là... là... *(Les deux autres rient et se moquent de lui.)*

ACTE QUATRIÈME

Les ateliers de Roure.

SCÈNE PREMIÈRE

MAZAN, *seul en bras de chemise, culotte jaune, jabot, cravate somptueuse.*

Voyons, avant de partir, examinons si rien ne traîne dans les ateliers. Non, les fourneaux sont bien éteints, parfait. *(Regardant le ciel.)* Quel bonheur ! Il fait beau ! Je vais pouvoir mettre mon habit bleu, puisque le ciel a mis le sien. *(Il va prendre son habit dans l'armoire, et l'endosse respectueusement.)* Il n'y a pas à dire, ça vous donne du courage de se sentir un habit neuf sur le dos... J'en ai besoin de courage, aujourd'hui... Quand je pense que je vais aller chez cette défroquée. Brrr... pourtant, il le faut; moi, je suis majeur, je suis libre..., mais ma petite Ninette ne l'est pas. Il faut que je la demande à ses parents. L'oncle Fulcran ne m'effraye pas beaucoup. Mais la vieille... j'aurais peut-être mieux fait de consulter Ninette. Mais non, mais non... Voilà trop longtemps que ça traîne... Du reste, il paraît que depuis quelque temps la sœur n'est plus si méchante, et que... *(A ce moment, Garragouss traverse la rue, jette un regard dans la boutique, et passe.)* Hein ? encore... *(Courant à la porte.)* C'était lui... Ah ça, mais il commence par m'ennuyer, cet animal-là.

SCÈNE II

MAZAN, ROURE.

ROURE, *apparaissant.*

A qui en as-tu ?

MAZAN

Mais, patron, c'est encore cet homme.

ROURE, *descendant.*

Quel homme ?

MAZAN

Vous savez bien le grand nez que je rencontre partout... Il vient de passer là... toujours en me regardant... Vieux polichinelle, va, si une fois je l'attrape.

ROURE

Là, là, pas tant de colère.

MAZAN

Qu'est-ce que vous voulez ?... C'est plus fort que moi, j'en rêve de ce grand coquin de nez.

ROURE

Bêta... c'est ton premier dimanche de libre, et voilà comment tu le passes ? Prends donc ta volée, Nicodème.

MAZAN

Vous avez raison... cela vaut mieux. C'est égal ! s'il me tombe sous la patte... *(Prenant son chapeau.)* A ce soir, patron.

ROURE

A ce soir, mon enfant... Et surtout, surtout ne manque pas la messe. *(Il accompagne Mazan jusqu'à la porte. A ce moment, Maximin apparaît, bouscule Mazan et se précipite dans le magasin.)*

MAXIMIN, *entrant.*

Dérangez pas !

MAZAN, *sur la porte.*

En voilà une façon d'entrer chez le monde.

ROURE, *très haut.*

Ah ! bonjour, mon ami, vous venez de la part de l'abbé Salignon. *(Tout en parlant, il ferme la porte au nez de Mazan stupéfait.)*

SCÈNE III

MAXIMIN, ROURE.

MAXIMIN, *bourru.*

Laissez-moi tranquille avec votre abbé Salignon, je commence à en avoir assez, de toutes ces mômeries.

ROURE

Des mots !... tout de suite ? Assieds-toi donc, grand enfant.

MAXIMIN

Non... non... c'est inutile. Je suis pressé, dépêchons.

ROURE

Pressé ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MAXIMIN

Il y a que je pars ce soir... et qu'avant de partir...

ROURE, *dissimulant un mouvement de joie.*

Tu pars ?

MAXIMIN

Vous croyiez que j'allais me laisser lanterner toute la vie ?

ROURE

Eh bien ! mais... et la Tavernier ?...

MAXIMIN

Si je ne la vois pas, je vous charge de lui dire bien des choses.

ROURE

Alors, c'est fini, tu y renonces ? Tu as tort, tu lâches peut-être une belle partie.

MAXIMIN

Connu... connu... Je sais à quoi m'en tenir maintenant sur l'histoire des burettes.

ROURE

Je te jure, ma parole ! que j'y croyais sincèrement, et même, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore...

MAXIMIN

Si vous ne savez pas, moi je sais... Je sais que vous êtes un fameux compère et moi un fier niais qui ai donné dans vos panneaux.

ROURE, *avec emphase.*

Et quand cela serait, malheureux enfant ! Quand j'aurais inventé cette histoire, pour essayer de faire de toi un honnête homme, de te donner un foyer, une épouse, le goût de la vie régulière, assise, et de toutes ces bonnes et saintes choses. *(A Maximin qui regarde autour de lui et d'un air inquiet.)* Qu'est-ce que tu cherches ?

MAXIMIN

Je croyais qu'il y avait quelqu'un... Pas possible que ce soit pour moi, tous ces prêchis prêchas !

ROURE, *vexé.*

Bien. Puisque tu le prends ainsi, je n'ai plus rien à te dire... Bon voyage !

MAXIMIN

Minute ! Nous avons un compte à régler avant.

ROURE

Un compte ! Comprends pas.

MAXIMIN

Vous allez comprendre. Vous rappelez-vous la peur que je vous ai faite il y a un mois, quand je suis tombé chez vous ? Ce n'est pas pour dire, mais en me voyant vous êtes devenu d'un jaune !... Ça se comprend. Un gaillard qui vous arrive avec des dents si longues ! C'est alors que, pour tromper ma faim, vous avez trouvé l'histoire des burettes et des millions de la Tavernier. Très joli, comme invention; mais comme nourriture, c'est léger... Je veux quelque chose de plus solide, sans quoi, gare !... De l'appétit dont je me sens, je suis capable de tout dévorer ici, jusqu'aux boulons en fer de la devanture...

ROURE, *s'arrêtant devant lui, après deux ou trois tours dans le magasin.*

Combien te faut-il ?

MAXIMIN

Voyons... Quatre pour moi... Deux pour les collègues... Ça fait six... Six mille francs...

ROURE

Hein ? Six mille francs !... Six mille francs... Va-t-en au diable ! Tu n'auras pas un sou.

MAXIMIN

Alors, c'est bon... je ne pars pas. *(Allongeant dans le fauteuil.)* Nous allons rire.

ROURE

Est-ce vrai que tu dois partir ? Et si tu pars, qui me garantit que dans deux, trois, quatre mois, je ne vais te voir arriver avec les dents encore plus longues ?

MAXIMIN

Ah bon... je vois où vos escarpins vous gênent... Mais je vais vite vous mettre à l'aise... Nous avons trouvé, mes camarades et moi, un engagement superbe à bord d'un pirate algérien. *(Avec l'accent de la cannebière.)* Nous prenons le teurban, comme disent les Marseillais... Dans ces conditions-là, vous comprenez, il n'y a pas de danger que je revienne en France. Si je suis pris, on me pendra sur place. Sinon, au bout d'un an, ma fortune est faite, je me retire à Alger. J'achète de petites femmes, de grandes pipes, et je reste là à fumer en regardant pousser mon ventre. Dans l'un cas comme dans l'autre, vous êtes débarrassé de moi pour toujours.

ROURE

Si on étais sûr que tu ne mens pas.

MAXIMIN

Il y a un moyen bien simple de vous en assurer. Ne finissons rien maintenant. Je dois embarquer ce soir à huit heures, venez avec moi. Quand j'aurai mis un pied dans la barque, vous me donnerez l'argent.

ROURE

Ça me va ! Où t'embarques-tu ?

MAXIMIN

A la pointe des Iles d'or, à dix minutes des Clastres.

ROURE

C'est bien désert par-là !

MAXIMIN

Dame ! Nous ne pouvons pas embarquer à l'Arsenal...

ROURE

C'est bon... Je viendrai.

MAXIMIN

A ce soir, mon oncle.

ROURE

Attends, attends... Est-ce que l'homme aux fourmis rouges sera-là ?

MAXIMIN

Sûrement... Nous serons tous en famille, Palombo, Garragouss.

ROURE

J'aime mieux en finir tout de suite.

MAXIMIN

Comme vous voudrez.

ROURE, *s'asseyant au comptoir de la caisse et tirant un gros portefeuille du tiroir.*

Cinq mille francs, tu dis ?

MAXIMIN

Non, sept...

ROURE

Comment, sept ?... C'était six tout à l'heure.

MAXIMIN

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous dites ?

ROURE, *comptant ses billets.*

J'avais si bien préparé mon échéance du trente. Canaille, va !... Quatre, cinq *(avec effort)*, et six !... Voilà.

MAXIMIN

C'est dur, hein !... Que voulez-vous ? Je ne pouvais pas cependant me séparer de vous sans emporter un souvenir... Maintenant, papa Roure, si vous me permettez de vous tirer ma révérence... J'ai encore une opération assez délicate à faire avant de partir.

ROURE, *ouvrant l'œil.*

Une opération ?

MAXIMIN

Oh ! rien... Un bon tour que je vais jouer à la vieille. *(Il rit.)* Va-t-elle rager ce soir en trouvant tous les oiseaux dénichés.

ROURE, *avec angoisse.*

Des oiseaux ? Quels oiseaux ?

MAXIMIN

Eh ben !... Moi et la petite.

ROURE, *respirant.*

Ah ! la cousine part avec toi ?

MAXIMIN

Elle part... C'est à dire, que je l'enlève, ce qui est assez sarrasin, comme vous voyez.

ROURE

Très sarrasin, en effet.

MAXIMIN

Allons ! Adieu, mon oncle...Et ne m'oubliez pas dans vos prières. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

ROURE

A peine le neveu parti, sa figure perd l'expression de colère qu'elle avait. Son œil brille, sa bouche s'épanouit. Il reste quelque temps sans parler, puis montrant la porte.

Vicieux... mais pas malin ! *(Il rit doucement.)* Ça fait pitié, vraiment ! Six mille francs ! Je t'en aurais donné vingt mille ! et encore bien content. Allons, voilà une grosse affaire de faite, maintenant le reste est simple comme bonjour. Le premier moment sera terrible ! Nous allons avoir un ouragan de cris, de larmes, d'imprécations... Rien à dire. Le rôle de consolateur. Prêter son épaule

et se laisser pleurer dessus. De temps en temps un soupir, un serrement de mains, puis à la première embellie, une déclaration discrète. Et dire qu'à mon âge, je vais encore filer le parfait amour. *(Il esquisse un pas de gavotte en frédonnant d'un air guilleret.)*

Bergerette de maître André
S'en va-t-il au bois seulette

(Se retournant au bruit de la porte qui s'ouvre.) Qui est là ?

SCÈNE V

ROURE, LISE TAVERNIER.

La porte s'est ouverte, dessinant dans l'ombre du magasin un grand carré de lumière. Lise apparaît, reste debout, appuyée à l'auvent, une main sur le cœur, pâle, haletante, pâmée. Sur tout le visage une expression de férocité joyeuse.

ROURE

Bonté divine ! C'est mademoiselle Tavernier... Voilà une surprise !...

LISE TAVERNIER

Oui, j'avais quelqu'un à voir en ville de très bonne heure, et comme en revenant j'étais un peu lasse...

ROURE

Asseyez-vous donc, chère demoiselle, et remettez-vous, je vous en prie. *(Il avance une chaise.)* Vous voyez, j'étais-là, tout seul, comme un pauvre veuf.

LISE TAVERNIER

Donnez-moi un verre d'eau... voulez-vous ?

ROURE

Comment donc ! mais... *(Passant dans la pièce à côté.)* Qu'est-ce qu'elle a ?... Comme elle a l'air content ! *(On entend remuer des assiettes, des verres, ouvrir des placards.)*

LISE TAVERNIER, *seule.*

C'est fait... Je le tiens maintenant... Ah ! je languis d'être à ce soir.

ROURE, *revenant avec un verre d'eau.*

Je vous demande pardon. Il y a un tel désordre dans ces armoires. Ah ! nous aurions joliment besoin d'une bonne ménagère ici.

LISE TAVERNIER, *se jetant sur la carafe.*

Merci ! *(Elle boit plusieurs verres coup sur coup.)*

ROURE, *à part.*

Puisque la voilà, j'ai bien envie de tout lui dire tout de suite, ce sera autant de fait. *(Il va donner un tour de clef à la porte du magasin.)*

LISE TAVERNIER, *posant le verre.*

Ah ! je vais mieux !

ROURE, *s'approchant.*

Je suis bien content de vous voir, ma pauvre demoiselle. Quand vous êtes entrée, j'étais tout juste en train de me demander si je ne ferais pas bien d'aller aux Clastres aujourd'hui même... pour vous prévenir de...

LISE TAVERNIER

De quoi ?

ROURE

Mon Dieu ! ma chère amie, c'est assez embarrassant à vous dire, et pourtant il le faut... Maximin est parti.

LISE TAVERNIER, *se dressant.*

Parti ? *(Elle le regarde, puis se rasseyant.)* Vous vous trompez, il ne part que ce soir à huit heures.

ROURE

Vous le saviez ?

LISE TAVERNIER, *simplement.*

Oui...

ROURE

Mais vous ignorez peut-être que c'est un départ définitif, que vous ne le verrez plus, qu'il s'en va pour toujours.

LISE TAVERNIER

Que voulez-vous que j'y fasse ?

ROURE, *après un silence.*

En vérité, ma chère enfant, je ne m'attendais pas à vous trouver aussi raisonnable.

LISE TAVERNIER

Pourquoi ?

ROURE

Je croyais que vous l'aimiez passionnément.

LISE TAVERNIER, *avec transport.*

Ah ! oui, passionnément, c'est le mot. *(D'un ton léger.)* Mais vous savez, au jeu des marguerites, passionnément c'est à côté de pas du tout.

ROURE

Oh ! ces femmes ! ces femmes ! Dire que je suis là depuis ce matin à me creuser la tête pour savoir comment j'allais lui apprendre... Au fait, vous avez bien raison, le drôle n'en voulait qu'à vos écus et vous aurait plantée là le lendemain de la noce... Il est vrai qu'il vous aurait laissé son nom et que c'est à cela peut-être que vous tenez le plus.

LISE TAVERNIER

Ma foi, non... J'en ai fait mon deuil maintenant, je mourrai dans ma peau de défroquée.

ROURE

Pas sûr. *(S'asseyant près d'elle.)* Voyons, c'est un mari que vous voulez... Eh bien ! moi, j'en ai un à vous proposer, et pas un va-nu-pieds, celui-là... un notable commerçant, s'il vous plaît, membre du bureau de bienfaisance, tout ce qu'il y a de mieux sur la place.

LISE TAVERNIER

Vraiment ?

ROURE

Je ne vous dirai pas que c'est un homme de la première jeunesse, mais enfin c'est un gaillard encore solide et...

LISE TAVERNIER

Oh ! Monsieur Roure.

ROURE

Eh bien ! quoi ? Monsieur Roure... Monsieur Roure est en chair et en os comme un autre, et son cœur n'est pas insensible aux séductions de la beauté ! Ne riez pas ! je vous jure que du jour où je vous ai vue, vous m'avez fait une impression... Aujourd'hui surtout vous avez dans les yeux... une jeunesse... une flamme... Et puis, enfin ce n'est pas de tout ça qu'il s'agit. Pas besoin de tant de roucoulades entre vieux tourtereaux comme nous... Vous cherchez un mari, voilà !

LISE TAVERNIER

Est-il possible ? Comment, Monsieur Roure, un homme tel que vous... Vous consentiriez à épouser une pauvre misérable paysanne...

ROURE

Regardez-moi bien en face, ma petite, et expliquons-nous une bonne fois. Je sais à quoi m'en tenir sur votre misère... Vous êtes riche... très riche... incommensurablement riche.

LISE TAVERNIER

Oh ! oh !

ROURE

Tout ce que vous voudrez ! Ceci ne fait pas un doute pour moi. Que ce soit dans un trou, dans une armoire, dans une cave, il y a une mine d'or aux Clastres, et je vous offre de m'associer avec vous pour l'exploiter. Vous comprenez, mignonne, qu'entre nous le mariage ne peut être qu'une association... Vous m'apportez votre secret, moi en échange je vous apporte mon nom, ce beau nom de Baptiste Roure, que j'ai mis dix ans à me faire !... Ajoutez à cela une fortune assez rondelette, un commerce en plein essor, et par ce commerce même le débouché le plus sûr et le plus commode pour écouler ce que vous savez... Voilà ce que je vous propose... cela vous convient-il ?

LISE TAVERNIER, *toujours son même sourire.*

Sans doute, mon bon Monsieur Roure, c'est un grand honneur que vous me faites, mais ne craindriez-vous pas de porter préjudice à votre commerce, en épousant une défroquée ?

ROURE

Pff !... je connais tant de monde... Je vous ferai relever de vos vœux, rien de plus facile. En deux coups de plume on vous biffera tout votre passé d'Ursuline et vous voilà Madame Roure... gros comme le bras... Vous voyez-vous là dans ce fauteuil, derrière le comptoir, en belle robe de soie, trois rangs de chaîne d'or au cou ?... On entre, on sort... Les clients viennent vous saluer... « Bonjour, Madame Roure... » Monseigneur passe en carosse et vous envoie un petit sourire. « Tiens, c'est Madame Roure; bonjour, Madame Roure. » Jusqu'à ces misérables paysans des Clastres dont vous avez tant souffert, quand ils viendront au marché le samedi matin et qu'ils verront leur ancienne défroquée dans ce beau magasin plein de dorures, ils s'inclineront jusqu'à terre. « Bien le bonjour, Madame Roure. » Hein ! c'est ça qui serait gentil... Voyons, décidez-vous vite !

LISE TAVERNIER, *souriant toujours.*

Comme vous êtes pressé !

ROURE

Vous n'êtes donc pas pressée, vous, de jouir de vos richesses.

LISE TAVERNIER

Je ne suis pressée que d'une chose. *(Se levant toute pâle et les dents serrées.)* C'est de me venger.

ROURE

Vous venger ! *(On frappe violemment à la porte.)*

MAZAN, *au dehors.*

Patron ! patron !

ROURE

Allons, bon ! voilà cet animal.

MAZAN, *frappant toujours.*

Patron, êtes-vous là ?

ROURE, *bas à Lise.*

Ce n'est rien... C'est mon commis.

LISE TAVERNIER

Pourquoi n'ouvrez-vous pas ? Vous avez honte qu'on me voie chez vous... Pourtant la future Madame Roure...

ROURE

Oh ! par exemple... Mais je suis très flatté, au contraire.

SCÈNE VI

MAZAN, ROURE, LISE TAVERNIER.

La porte est ouverte, il pleut. Mazan, sur le seuil, essuie soigneusement son bel habit avec son mouchoir.

ROURE

Qu'est-ce que tu veux ?

MAZAN, *quittant son habit pour mieux l'essuyer.*

Mais, patron, je viens changer d'habit... Figurez-vous... J'avais une visite à faire..., je m'étais habillé de neuf, et puis, crac ! voilà la pluie qui... *(Apercevant Lise.)* Oh !

ROURE

Eh bien ! quoi ? oh !... C'est mademoiselle Lise Tavernier; tu ne la connais donc pas ?

MAZAN, *son habit toujours à la main.*

Oh ! que si fait, je la connais, c'est justement chez elle que j'allais.

LISE TAVERNIER

Chez moi ?

MAZAN

Oui, mademoiselle..., c'est à dire non... mada... mademoiselle, j'allais chez vous pour vous parler d'une chose très importante, et, puisque vous voilà *(passant son habit d'un geste héroïque)*, je vais vous dire tout de suite ce que c'est. *(Avec volubilité.)* Je m'appelle Mazan, mademoiselle, mon père et ma mère sont taffetassiers aux Clastres... Avec ça, j'ai ma sœur Stéphanie qui a donc épousé le père Baïonnette, et j'ai encore mon petit frère qui travaille avec les maçons.

ROURE

Il est fou.

MAZAN

Tout ce monde-là, depuis le premier et le dernier, fait sa besogne honnêtement, et sans que personne n'y trouve à redire. Quand à moi, voilà près d'un an que je travaille chez Monsieur Roure, et il paraîtrait que le patron n'est pas mécontent de moi, puisqu'il vient de m'augmenter et de me mettre tout à fait à la correspondance. C'est-il vrai, patron ?

ROURE

Mais que veux-tu que ça fasse à mademoiselle ?

MAZAN

Dame ! patron, c'est très essentiel. Il faut que mademoiselle sache que je suis un honnête homme, que j'ai un bon métier dans les mains, avec ça pas une dent de manque, pas de vides, pas de dettes; enfin, tout ce qu'il faut pour faire un bon mari.

ROURE, *stupéfait.*

Hein !

LISE TAVERNIER

Comment ! encore un ? Ah ! ah ! ah ! C'est la vraie foire aux maris.

ROURE, *à part.*

Voyez-vous, le petit serpent !

MAZAN, *déconcerté, des larmes dans la voix.*

Pardon, mademoiselle, il se peut que d'autres que moi vous aient fait la même demande.

ROURE, *bas, passant derrière lui.*

Un mot de plus, tu perds ta place.

MAZAN

Mais pourtant, patron !

LISE TAVERNIER

Laissez-le donc parler...

MAZAN

N'est-ce pas, mademoiselle ? Il faut bien que je m'explique à la fin des fins... Il y a si longtemps que ce secret me pèse..., il y a si longtemps que nous nous aimons.

LISE TAVERNIER

Bah ! il y a longtemps que...

MAZAN

Mais oui... quasiment depuis l'école.

LISE TAVERNIER

Depuis l'éc... Ah ça ! de qui parlez-vous ?

MAZAN

Comment, de qui je parle ? mais de votre cousine !

LISE TAVERNIER

Cardeline !

MAZAN

Pardié !

LISE TAVERNIER

Et vous croyez qu'elle vous aime ?

MAZAN

Si je le crois !... à preuve qu'elle m'a donné son anneau et que je lui ai envoyé en retour une belle bague, qui me coûte bien des écus.

LISE TAVERNIER

Une bague ?... c'est vous qui lui aviez envoyé cette bague... mais alors cette lettre aussi était pour vous. *(Tirant avec impétuosité la lettre de sa poche.)*

MAZAN, *prenant la lettre.*

« Mon bel ami ! » Je crois bien que c'est pour moi... Est-ce qu'il y a deux hommes sur la terre à qui Ninette parlerait ainsi.

LISE TAVERNIER

Malheureuse ! qu'est-ce que j'ai fait ?

MAÇAN, *contemplant sa lettre.*

Mignonne chérie !... C'est donc ça que je n'avais rien reçu cette semaine.

LISE TAVERNIER, *s'élançant vers la porte.*

Vite... vite... il est encore temps.

ROURE

Où allez-vous ?

LISE TAVERNIER

Laissez-moi.

ROURE

Lise... Voyons...

LISE TAVERNIER

Laissez-moi m'en aller, je vous dis... Ils vont l'arrêter...

ROURE

L'arrêter ?

MAZAN, *à part.*

Qui ça ?

LISE TAVERNIER

Oui, ce matin, dans un accès de jalousie folle, je suis allé le dénoncer à la marine.

ROURE

Ah bigre !

LISE TAVERNIER, *à Roure.*

C'est toi qui en es la cause, misérable, avec tes menteries !

ROURE

Mais, je vous jure !

LISE TAVERNIER

Oh ! je te connais maintenant, je sais ce que tu veux, je sais ce que tu vises. Après m'avoir fait entrer cette belle folie dans le cœur, je sais pourquoi, tu as voulu l'arracher et mettre ta hideuse figure à la place de la sienne. Et tu

croyais cela possible !... Mais tu ne me regardais donc pas, là, tout à l'heure, pendant que tu parlais, tu n'as donc pas vu la nausée de dégoût qui me montait aux lèvres, en écoutant tes offres d'infamie; et quand ma bouche te disait que je ne l'aimais plus, mes yeux ne t'ont donc pas crié que je l'aimais encore... Je l'aime, entends-tu bien, je l'aime... et je le sauverai.

ROURE, *essayant de s'expliquer.*

Lise !... Lise !... *(Elle sort en courant.)*

SCÈNE VII

MAZAN, ROURE

ROURE

Du diable si je sais ce qui va sortir de tout ceci.

MAZAN

Qu'est-ce qu'il y a donc ? je n'y comprends rien.

ROURE

Imbécile !

MAZAN

Qu'est-ce que j'ai fait ?

ROURE

Nous avions bien besoin de tes confidences !

MAZAN

Mais, patron...

ROURE

Elle est jolie, va, ta Cardeline, tu peux lui courir après.

MAZAN

Comment ?

ROURE

Cours, cours; celui qui te l'enlève a les jambes longues.

MAZAN

On enlève Cardeline !... Qui l'enlève ? parlez, je veux savoir... *(Lui sautant à la gorge.)* Mais parlez donc !... sacrebleu !...

ROURE

Hé bon ! hé bon ! *(Le poussant.)* Lâche-moi donc, animal, si tu veux que je te réponde !

MAZAN

Vite, vite !

ROURE

Il y a un homme qui t'enlève ta maîtresse aujourd'hui même, et qui l'emmène avec lui dans l'Algérie d'Afrique.

MAZAN

Qui est celui-là ?... Où est-il que je le tue...

ROURE

Vraiment ? Tu le tuerais ?

MAZAN

Montrez le moi seulement.

ROURE

Eh bien ! attends... *(Il va à son comptoir, ouvre le tiroir, en tire un pistolet.)* Prends ceci... Et maintenant arrive. *(Il le pousse vers la porte. A part.)* C'est encore le plus sûr moyen d'en finir.

ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU

Chez Lise Tavernier. Une chambre en désordre. Grande armoire éventrée, du linge par terre. Sur une table, des bouteilles vides. Chaises renversées. Au dehors, la pluie, le vent, éclairs, tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE

PALOMBO, GARRAGOUSS, *puis* MAXIMIN.

Au lever du rideau, Palombo et Garragouss dansent et chantent en s'affublant des frusques de la Tavernier et de son châle. Tous deux ivres, hideux terribles.

CHANSON

Bonjour, madame l'hôtesse
Qu'avez-vous à nous donner
A tortiller ?
Du veau ! de la salade !
Du bon poulet rôti !
Ça vous va-t-il ?
Eh ! oui ! eh ! oui !
Et ziste, et zeste
Et c'est un pouf.
Et il n'y a pas de pouf
Et allons donc !
Quant à l'argent, mad'lon,
Nous t'en donnerons
Quand nous en aurons.

II

L'hôtesse par la fenêtre
Crie : Laissez passer,
C'est des mariniers !
Il en viendra bien d'autres
Du régiment d'Anjou,
Qui n'mangeront rien,
Qui payeront tout.
Et ziste, et zeste
Etc...

(Un éclair, suivi d'un coup de tonnerre formidable, les arrête un pied en l'air.)

GARRAGOUSS

Caraco ! En voilà un qui compte.

PALOMBO, *se signant.*

Sainte Barbe, sainte Hélène,
Sainte Mario Madéléno (il marmotte)
Priez pour nous,
Afin que le tonnerre
Ne tombe pas sur nous.

GARRAGOUSS, *riant.*

Ah ! ah ! l'Italien fait sa prière !

PALOMBO, *à voix basse.*

C'est plus fort que moi... le tonnerre, il me bouleverse.

GARRAGOUSS, *riant*

Sacré, Palombo, va !

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIMIN.

MAXIMIN

Allons, garçons, ne lanternons plus... J'ai fouillé la baraque du haut en bas : il n'y a rien à frire, il faut filer.

GARRAGOUSS

Qu'est-ce qui nous presse ?... Il n'est que quatre heures.

MAXIMIN

C'est égal, il vaut mieux attendre là-bas sous une roche que de rester ici.

PALOMBO, *se signant à un nouveau coup de tonnerre.*

Dio santo !... Sous une roche, de ce temps-là.

MAXIMIN

Nigaud ! c'est un pain bénit pour nous que ce temps-là !... Pas de douaniers, pas de forestiers à craindre... nous nous embarquerons aussi tranquillement que des bourgeois de Marseille, allant manger une bouillabaisse au château d'If... Toutefois, par mesure de prudence, Palombo va s'en aller devant pour éclairer les chemins.

GARRAGOUSS

Et moi ?...

MAXIMIN

Toi, tu attendras en bas, l'œil sur la route, pour le cas où Lise arriverait pendant que je...

GARRAGOUSS

Pas de danger qu'elle arrive avec le temps qu'il fait... Elle sera restée à Toulon.

MAXIMIN

N'importe ! Ne t'éloigne pas... J'aurai peut-être besoin de toi si la fillette fait la méchante.

GARRAGOUSS

Tu l'emmènes, décidément ?

MAXIMIN

Tiens !...

PALOMBO

Ça va bien te gêner à bord, c'te fianciula ?

MAXIMIN

Bah !... est-ce qu'il n'y a pas toujours des femmes à bord des pirates algériens ?

GARRAGOUSS

Oui... mais celles-là... c'est pour les vendre.

MAXIMIN

Eh bien !... qui te dit que nous ne la vendrons pas... un peu plus tard ?

GARRAGOUSS

Tiens ! au fait... *(Riant.)* Ah ! ah ! c'est une idée.

MAXIMIN

Allons ! allons... assez causé... Décampons vite... *(Il entre à droite.)*

SCÈNE III

PALOMBO, GARRAGOUSS.

GARRAGOUSS, *riant*

Ah ! ah ! la bonne histoire !

PALOMBO

Il a de la tête, c'te junoume-là.

GARRAGOUSS

Je crois bien qu'il a de la tête... C'est une opération magnifique... Non ! vrai, il y a du plaisir à naviguer avec des compagnons pareils.

PALOMBO

Allons... viens-tu ?

GARRAGOUSS

Attends ! je regarde si... *(Retournant les bouteilles restées sur la table.)* Plus rien ! je vais aller voir dans le cloître... Il doit encore en rester deux ou trois d'hier au soir. *(Ils sortent par la gauche en reprenant leur chanson.)*

SCÈNE IV

MAXIMIN, CARDELINE. *Ils entrent par la droite.*

MAXIMIN, *tirant Cardeline par le bras.*

Venez, mon enfant... n'ayez pas peur...

CARDELINE

Non, Monsieur Maximin, laissez-moi, je vous en prie.

MAXIMIN

Mais, puisque je vous dis qu'elle n'est pas-là... Du reste, quand elle y serait, soyez tranquille, ce n'est pas devant moi qu'elle oserait vous maltraiter encore.

CARDELINE

Ah ! mon Dieu !...

MAXIMIN

Quoi donc ?

CARDELINE, *regardant autour d'elle le pillage de la chambre.*

Qu'est-ce qu'on a fait ici ?

MAXIMIN

Oh ! rien... c'est... c'est cette folle, ce matin, pendant que vous étiez enfermée, qui a tout cassé dans un accès de rage.

CARDELINE

Il me semblait qu'on chantait tout à l'heure.

MAXIMIN

Non ! je n'ai rien entendu... c'est le vent, sans doute.

CARDELINE

Oh ! tenez... j'ai peur... ramenez-moi dans la chambre, comme j'étais, je vous en prie.

MAXIMIN

Ce serait bien difficile, maintenant que j'ai enfoncé la porte... D'ailleurs, vous ne pouvez pas rester ici; cette femme vous tuerait un jour ou l'autre...

CARDELINE

Il faut bien que je reste pourtant... Où voulez-vous que j'aille ?

MAXIMIN

Avec moi...

CARDELINE

Avec vous ?

MAXIMIN, *à genoux.*

Oui, avec moi qui vous aime, et qui me suis juré de vous arracher aux griffes de cette mégère !

CARDELINE

Mais, Monsieur...

MAXIMIN

Non... non... pas Monsieur... Maximin... ton Maximin, mon ange. Oh ! ne détourne pas la tête, regarde-moi... Tu ne savais donc pas que c'était pour toi, pour toi seule que j'étais ici ? Tu n'avais donc pas deviné que je t'aimais ?

CARDELINE

Mais je ne vous aime pas, moi !

MAXIMIN

Qu'importe ?... partons toujours... l'amour viendra dans le chemin... Viens, viens, tu verras comme tu seras heureuse. Ici, tu pleures, tu souffres, on t'enferme, on te bat. Moi, je te bichonnerai comme une petite reine; je te couvrirai de soie, de velours, de dentelles.

CARDELINE, *se levant.*

Vous perdez votre peine, Monsieur, je ne partirai pas.

MAXIMIN

Vous vous trouvez donc bien heureuse à vivre dans ce chenil ?

CARDELINE

Je ne suis pas heureuse : mais je ne fais pas le mal, et ce serait le faire que de m'en aller avec vous... Je ne partirai pas.

MAXIMIN

C'est-ce que nous verrons. *(Avançant sur elle.)* Allez ! hop ! en route !

CARDELINE

Comment ! vous oseriez ?

MAXIMIN

J'en suis fâché, ma belle, de gré ou de force, il faut venir.

CARDELINE, *se débattant.*

Mais c'est horrible... mais je ne veux pas... Au secours ! laissez-moi... au secours !

MAXIMIN

C'est qu'elle est forte comme un petit diable... Garragouss !...

CARDELINE

Au secours !

MAXIMIN

Garragouss !...

SCÈNE V

LES MÊMES, GARRAGOUSS.

GARRAGOUSS, *paraissant à la porte, plus ivre que jamais.*

Présent.

MAXIMIN

Viens donc m'aider, j'ai peur de lui faire du mal.

GARRAGOUSS

Donne, donne !

CARDELINE

A moi ! à moi !... Oh ! les lâches !...

GARRAGOUSS, *tenant Cardeline.*

Cherche-moi un bout de corde... ou plutôt, non ! l'embrasse des rideaux, là-bas, ce sera plus doux. *(Maximin passe en courant dans la pièce à côté.)*

CARDELINE

Monsieur..., Monsieur..., je vous en prie. Au secours !

GARRAGOUSS, *l'embrassant sur le cou.*

Meuh ! la jolie petite caille !...

CARDELINE

Mazan !... Mazan !... à moi !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAZAN

MAZAN, *se précipitant sur Garragouss.*

Ah ! coquin de grand nez, c'est encore toi ?... Tiens !... *(Il lui assène un coup de crosse de pistolet sur la tête.)*

GARRAGOUSS, *lâchant Cardeline.*

Caraco ! *(Il chancelle et va tomber en dehors de la porte.)*

CARDELINE, *se serrant contre Mazan.*

Mazan, Mazan, sauve-moi !...

MAZAN

N'aie pas peur, mignonne; ce n'est pas plus haut que quand nous dénichions des merles... *(Il saute avec elle par la fenêtre.)*

MAXIMIN

Tonnerre ! Elle m'échappe !

SCÈNE VII

MAXIMIN, LISE TAVERNIER. *Elle entre pâle, suffoquée, ruisselante.*

LISE TAVERNIER

Où vas-tu ?

MAXIMIN

C'est vous !... *(Mouvement.)* Laissez-moi passer...

LISE TAVERNIER, *le repoussant, à demi-voix.*

Non... non... ne sors pas.

MAXIMIN

Laissez-moi donc passer, mille millions de diables !

LISE TAVERNIER, *s'accrochant à lui.*

Non !... attends que je te parle... J'ai tant couru pour venir... avec cela, la rivière était grosse... obligée de faire un détour.

MAXIMIN

Qu'est-ce que vous voulez ?

LISE TAVERNIER

Je veux te sauver.

MAXIMIN

Me sauver ?...

LISE TAVERNIER

La marine est sur tes traces... ne sors pas... les gendarmes t'attendent tout près d'ici, à la pointe des Iles d'or.

MAXIMIN

Aux Iles d'or ?... On m'a donc vendu ?

LISE TAVERNIER

Oui.

MAXIMIN

Qui ça ?... Roure ?...

LISE TAVERNIER

Non ! moi... ce matin.

MAXIMIN

Vous !... et pourquoi ?...

LISE TAVERNIER

Parce que j'étais jalouse.

MAXIMIN

Jalouse ? Allons donc ! Est-ce que nous n'en avons pas fini avec toutes ces comédies, et toutes ces grimaces ?...

LISE TAVERNIER

Oui... oui, dis-moi tout ce que tu voudras. Appelle mon amour une comédie et mes larmes des grimaces, cela ne fait rien, j'ai tout mérité, je peux tout entendre. Injurie-moi, trépigne-moi, seulement ne pars pas... laisse-moi réparer le mal que je t'ai fait... Reste ici caché quelques jours... ils ne viendront pas te chercher chez moi, tu penses, puisque c'est moi qui t'ai dénoncé.

MAXIMIN

Vous m'avez dénoncé ce matin, vous venez me sauver ce soir. Je ne comprends pas.

LISE TAVERNIER

Puisque je t'ai dit que j'étais jalouse... Je sais bien que c'est risible à mon âge, mais ça n'en fait que plus de mal. Écoute, on m'avait dit que tu ne m'aimais pas, que tu ne voulais de moi que parce que tu me croyais riche; on m'avait dit tout ce que tu étais, tout ce que tu avais fait. Je connais l'histoire de ton navire, les bandits que tu charriais après toi, la vie que vous meniez dans ce cloître... tout cela je te l'avais pardonné. Je t'aurais même pardonné de vouloir partir, de me quitter, puisque tu ne m'aimais pas. Mais, vois-tu, l'idée que cet amour t'était venu là, sous mes yeux, si près de moi, et que tous les transports de ma passion, mes grimaces, comme tu les appelles, n'avaient servi qu'à rendre cette enfant encore plus belle pour toi et plus désirable..., oh ! alors la tête m'a tourné, je me suis sentie soulevée par je ne sais quel tourbillon de flammes, et... et je suis allée te livrer.

MAXIMIN

Et puis ?...

LISE TAVERNIER

Tu penses quel désespoir, quand j'ai compris que je m'étais trompée !

MAXIMIN

Comment ça ?...

LISE TAVERNIER

Quand j'ai vu que cette maudite lettre n'était pas pour toi, que ce n'était pas toi qui lui avais donné cette bague...

MAXIMIN

Une lettre... une bague... Ma foi ! je ne sais pas ce que tout ça veut dire,

mais je sais bien que si vous étiez arrivée une minute plus tôt, vous m'auriez trouvé aux pieds de cette admirable fille, et que sans ce malandrin...

LISE TAVERNIER

Est-ce possible ?... *(Voyant la porte de la chambre ouverte.)* Cardeline !...

MAXIMIN

Oh ! vous pouvez l'appeler. Elle est partie. On me l'a prise... mais dussé-je y laisser ma peau, je les retrouverai... *(Il va pour sortir.)*

LISE TAVERNIER

Non ! non... ne sors pas, Maximin, reste... reste, nous la retrouverons.

MAXIMIN

Comment ! vous voudriez ?...

LISE TAVERNIER

Je ne veux pas que tu meures, et si tu sors d'ici, c'est la mort... Oublies-tu donc, malheureux, que ton navire a sombré dans la nuit de ta désertion ? Ils le savent maintenant. Je leur ai tout dit.

MAXIMIN

Mais, misérable femme, si la jalousie vous a si bien délié la langue, pourquoi vous acharnez-vous à me sauver, après tout ce que je viens de vous apprendre ?... Vous n'êtes donc plus jalouse ?

LISE TAVERNIER, *bas.*

Non !...

MAXIMIN

Mais, Cardeline, Cardeline ! je l'aime !

LISE TAVERNIER

C'est fini, la flamme est éteinte. Vous aurez beau souffler dessus, vous ne la rallumerez pas... Écoute, Maximin, ce qui m'arrive est un châtiment du ciel... Je m'étais donnée à Dieu, je n'avais pas le droit de me reprendre. Ce premier crime m'en a fait commettre d'autres, et le plus grand de tous, celui de vous aimer. Ce crime-là, par exemple, portait sa peine avec lui... Oui... je le comprends maintenant, vous êtes l'instrument de la justice éternelle, et c'est

de vous qu'elle se sert pour se venger. Oui, c'est pour me punir que Dieu a permis que je vous aime : c'est pour me punir qu'il a fait se lever cette terrible passion sur mon chemin, alors que je n'étais plus belle, et que mon triste visage ne savait plus inspirer l'amour... Aimer ainsi, vois-tu, mon enfant..., c'est le plus horrible supplice qu'on puisse infliger à une femme... Ce que je souffre depuis hier !... Mais qu'importe, je me résigne. Vous m'avez fait trop de mal, vous pouvez m'en faire encore, je ne dirai rien, j'accepte tout, je me courbe. Je ne demande qu'une chose : dans un moment de folie, j'ai voulu vous tuer, j'ai voulu vous perdre... laissez-moi vous sauver.

MAXIMIN, *soupçonneux.*

En êtes-vous bien sûre, au moins, que vous voulez me sauver ? C'est que je vous connais, vous... Vous êtes encore une de ces langues dorées comme le père Roure...

LISE TAVERNIER

Oh !

MAXIMIN

Moi, d'abord, je n'y comprends rien à tous vos beaux discours, seulement j'ai de l'instinct, comme un chien de chasse, et mon instinct m'avertit qu'il ne fait pas bon pour moi ici... Hé ! vous m'avez trahi ce matin; qui me dit que vous ne me trahissez pas encore ? Qui me dit que tout ceci n'est pas un piège, et que ce n'est pas chez vous qu'on doit m'arrêter ?

LISE TAVERNIER, *se cachant la figure.*

Oh ! ça... c'est le comble de tout !...

MAXIMIN

Bonsoir, bonsoir, ma belle, je vais voir un peu le temps qu'il fait dehors..., s'il faut jouer des jambes ou du couteau, au moins j'aurai du large...

LISE TAVERNIER, *avec un sanglot.*

Maximin !... Maximin !... vous voyez, je ne peux pas parler... je pleure... *(Mouvement de Maximin.)* Oh ! ce sont de vraies larmes, regardez... *(Elle s'essuie les yeux avec la main du jeune homme. Maximin repousse la porte qu'il venait d'ouvrir.)* Vous ne le croyez pas ce que vous venez de me dire ?...

MAXIMIN, *fermant le porte.*

Vous voyez bien que non, puisque je reste ! *(Il met les verrous.)*

VOIX, *au dehors, coups de crosse à la porte.*

Ouvrez, au nom de la loi !...

LISE TAVERNIER

Miséricorde !...

MAXIMIN

J'en étais sûr !...

LISE TAVERNIER

Comment !... Vous croyez ?...

VOIX, *au dehors.*

Au nom de la loi, ouvrez !...

LISE TAVERNIER

Viens..., je vais te cacher.

MAXIMIN

Arrière, coquine !... *(Il lève son couteau.)*

LISE TAVERNIER

Oh ! oui, tue-moi, tue-moi... j'aime mieux !...

MAXIMIN, *le couteau en l'air.*

Ma foi, non ! j'en ai assez sur le dos comme cela... J'ai lu le paroissien de Monsieur Roure... *(Il jette son arme et va pour s'élancer par la fenêtre. Un soldat de marine apparaît, monté sur une échelle, et le couchant en joue.)* Tonnerre !... *(A ce moment la porte tombe sous un vigoureux coup de crosse.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SOLDATS DE MARINE, LE BRIGADIER, LE SERGENT, *puis* PALOMBO, GARRAGOUSS.

LE SERGENT, *s'élançant sur Maximin.*

Je le tiens !...

MAXIMIN

Pardieu ! la belle malice ! je le tiens !... *(Montrant Lise.)* Tu ne me tiendrais pas encore sans cette gueuse...

LISE TAVERNIER

Oh ! c'est épouvantable !...

MAXIMIN

Eh ! voilà Garragouss.

GARRAGOUSS, *sanglant, le front bandé.*

Caraco !

MAXIMIN

Et Palombo ?

PALOMBO

Je suis-là, péchero !...

MAXIMIN

Comment ! toi aussi, mon vieux, tu t'es fait pincer.

LE SERGENT

Et même qu'il nous a aidés à pincer ses collègues... un bon garçon, ce petit-là... Sans lui, nous serions à nous morfondre à la pointe des Iles.

MAXIMIN

Comment, c'est lui ?...

PALOMBO

Hé ! tu comprends... Ils m'avaient ramassé sur la route... Je n'ai pas voulu m'en aller sans les camarades, péchero !...

LISE TAVERNIER

Vous voyez bien... vous voyez bien que ce n'était pas moi !...

LE SERGENT

Allons, brigadier, enlevons !...

LISE TAVERNIER, *bondissant tout à coup.*

Comment ! vous l'emmener, lui !... lui !... mais c'est impossible ! mais je ne veux pas... je ne veux pas...

LE SERGENT

Ne faites pas attention, garçons; c'est une folle, c'est la Défroquée.

LISE TAVERNIER

Oui, certes, c'est moi qui suis la Défroquée, et vous êtes ici dans ma maison; je ne sais pas de quel droit, par exemple. Ce serait trop fort, à la fin, que sous prétexte de justice... D'abord, qu'est-ce que vous cherchez ? un déserteur ?... Ce n'est pas ici. C'est un autre. Je le sais bien, voyons, puisque c'est moi qui suis allée prévenir la marine.

LE BRIGADIER, *à Maximin.*

Maximin Roure, n'est-ce pas ?

MAXIMIN

Parfaitement.

LE BRIGADIER

En route !...

LISE TAVERNIER

Ce n'est pas vrai, il ment ! ne l'écoutez pas... Maximin, Maximin... Mais parlez-leur donc, aidez-moi à trouver quelque chose ! *(A l'officier.)* Monsieur, monsieur, je vous en prie. C'est vous qui êtes le chef, n'est-ce pas ? Par grâce, ne laissez pas faire cette chose-là !... Maximin n'est pas coupable, il n'a rien fait. C'est moi qui vous ai menti, c'est moi qu'il faut punir.

L'OFFICIER

Ah ! ça ! est-ce qu'elle va nous ennuyer encore longtemps ?... *(La repoussant.)* Allons donc, Défroquée !...

LISE TAVERNIER

Mais c'est une infamie : mais ils vont le tuer ! *(Elle veut s'élancer encore; les soldats la repoussent.)* Ah !...

MAXIMIN

Pauvre fille !... *(Ses menottes ont arrêté un mouvement presque instinctif de pitié que ses mains avaient fait pour relever Lise.)* Allons !... *(On l'emmène.)*

SCÈNE IX

LISE TAVERNIER, *puis* ROURE.

LISE TAVERNIER, *repoussée par les soldats, tombe contre la porte.*

Mon Dieu !... mon Dieu !... Qu'est-ce que j'ai fait ?... *(Des sanglots, des sanglots.)*

ROURE. *Il apparaît à la fenêtre sur l'échelle que les marins ont laissée. Il regarde avant d'entrer, puis entre, va vers Lise Tavernier, et lui frappe doucement sur l'épaule.*

Lise !...

LISE TAVERNIER. *Elle relève lentement la tête, et en le voyant, bondit.*

C'est vous ! ah ! c'est vous !...

ROURE

Chut !... pas de scène !... nous nous expliquerons plus tard... A présent, le temps presse; Maximin est perdu; voulez-vous le sauver ?

LISE TAVERNIER

Si je veux !... Mais je donnerais ma chair, mon sang, tout, même mon âme...

ROURE

Il faut plus que cela.

LISE TAVERNIER

Quoi donc ?

ROURE

De l'or !... L'or ouvre toutes les portes, crochette toutes les consciences, fait tomber toutes les chaînes... Donnez-moi de l'or, beaucoup d'or, et demain votre amant sera libre.

LISE TAVERNIER

De l'or ! mais je n'en ai pas...

ROURE

Ah !... je croyais... Alors son compte est bon, le pauvre diable !... Bonsoir ! *(Il fait mine de s'en aller.)*

LISE TAVERNIER

Ah ! démon, tu viens me tenter... Roure !... Roure !...

ROURE

Hein !...

LISE TAVERNIER, *toute tremblante.*

Vous êtes sûr qu'on le sauverait, avec... avec ce que vous dites ?

ROURE

J'en suis sûr; mais il faut se dépêcher, la justice des matelots va vite en affaires et les cravates de chanvre ne sont pas longues à tresser... Il faudrait que dès demain... dès ce soir...

LISE TAVERNIER

C'est bien !... attendez-moi... *(Elle va allumer une petite lampe, et s'apprête à sortir. Roure veut la suivre, elle s'arrête.)* Où allez-vous ?

ROURE, *très ému.*

Mais... je... je vous accompagne... A deux, ça serait plus commode.

LISE TAVERNIER, *terrible.*

Non !... restez-là !... Je vous défends de venir avec moi; je vous défends de me suivre..., je vous le défends, vous m'entendez ?...

ROURE

Bon !... bon !... ne nous fâchons pas... Je n'y tiens pas plus que cela, moi, à vous accompagner... Allez où vous voudrez... ce sont vos affaires. *(Il s'assied face au public, tournant le dos à la Tavernier.)* Je vais rester ici à vous attendre, bien tranquillement, mon Dieu ! *(Pendant qu'il parle, Lise le regarde, hésite, puis fait semblant, pour le tromper, de sortir à droite, revient sur ses pas, passe dans le fond et sort à gauche doucement. Pendant ce jeu de scène, Roure sourit méchamment et montre avec son pouce la fausse sortie de la Tavernier. Bas.)* Oh ! ces femmes, c'est rusé !... Pff !... *(Se levant.)* Moi, je ne suis pas rusé, mais je suis joliment curieux. *(Il prend le couteau que Maximin a laissé sur la table et gagne à pas de loup la porte par laquelle Lise vient de sortir.)*

DEUXIÈME TABLEAU

Une chapelle souterraine. Au fond à droite, quelques marches d'un vieil escalier de pierre froide, tout usée. Au bout de ses marches, un palier assez large et la porte de fer. Lourds piliers, tombes, vieux autels. De temps en temps, quand la lumière de Lise éclaire le fond du caveau, on voit reluire des choses vagues, comme des étincelles d'or et d'argent, qui piquent l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, *seule.*

Qui m'aurait dit cela pourtant, quand nous descendions ici, toutes les sœurs, prier une fois l'an sur le tombeau de nos abbesses ? Qui m'aurait dit que j'y reviendrais un jour, seule, sans rosaire et sans voile, furtive comme les voleurs, pâle comme des sacrilèges... Ah ! malheureuse femme, qui croyais pouvoir rester honnête, même après avoir renié ton Dieu... Ç'avait été ton orgueil pendant vingt ans, de vivre misérable à côté de tant de richesses... Tu espérais mourir ainsi... mais non ! L'enfer n'y aurait pas trouvé son compte... D'abord c'est la faim qui est venue te tenter, puis la passion et son délire. Maintenant c'est le devoir. Oui, c'est ton devoir d'être criminelle à cette heure... Cet enfant va mourir par ta faute; il faut que tu le sauves... même à ce prix-là !... Allons ! va, maudite !... *(Elle s'approche du trésor, puis s'arrête tout à coup.)* Qu'est-ce que c'est que ça ? Il me semble que j'entends du bruit; comme si quelqu'un... Non ! c'est la rivière qui commence son œuvre souterraine. L'eau s'infiltre, le sable crie, s'enfonce; avant deux heures, le caveau sera inondé, hâtons-nous... *(Un bruit de pas.)* Pour le coup, j'en suis sûre, il y a quelqu'un dans ces souterrains avec moi ! *(Elle lève sa lanterne et en promène le reflet partout.)*

ROURE. *Il arrive en ce moment près du palier et comme la porte est ouverte, il voit l'or étinceler sous la lumière au fond du caveau.*

Oh !

LISE TAVERNIER, *bas.*

C'est Roure !... Ah ! le misérable, il m'a suivie... *(Elle ferme sa lanterne et se blottit dans un coin. Le caveau est plongé dans l'obscurité.)*

SCÈNE II

LISE TAVERNIER, ROURE.

ROURE, *à tâtons sur le palier.*

La lumière qui me guidait s'est éteinte... je ne sais plus où je suis... *(Il tâte.)* Ah ! voilà une porte... Ah ! ben ! merci; il n'en manque pas de portes !... Allons, bon ! encore un escalier !... *(Il descend et, au bas des escaliers, les bras tendus en avant, appelle doucement.)* Lise, Lise, êtes-vous là ?... Rien !... C'est ici pourtant, j'en suis sûr. C'est de là-bas au fond que cet or a jailli... J'en suis encore tout aveuglé... C'est si beau, l'or dans la nuit. *(A mesure qu'il remonte la scène d'un côté en suivant le mur, Lise la descend de l'autre côté, en se dirigeant vers l'escalier. Roure avec un cri.)* Le trésor ! le trésor !... Le voilà ! J'y suis... Oh !... *(Tâtant.)* Qu'est-ce que je touche ?... Un calice ! *(Il le fait tinter avec son ongle.)* Du vermeil !... *(Tâtant encore.)* Avec une guirlande de rubis... Comme ça roule frais, les rubis, sous les doigts !... Ceci, par exemple, c'est de l'or !... De l'or massif !... Ah ! mais je veux y voir, moi je veux y voir... Où est-elle donc cette diablesse ?... Lise !... Lise !... Où êtes-vous ?

LISE TAVERNIER, *debout sur le palier près de la porte.*

Ici...

ROURE

Éclairez-moi donc, mille dieux !... Mon regard a soif de toutes ces richesses.

LISE TAVERNIER

Et moi, je vous dis que vous n'emporterez rien d'ici, misérable, pas même un reflet d'or au fond de vos yeux.

ROURE

Oh ! par exemple !... *(Bas, se fouillant.)* Si j'avais seulement mon briquet...

LISE TAVERNIER

Écoutez-moi bien, Roure... C'est ici le trésor des Clastres. C'est ici qu'aux mauvais jours, aux jours d'alarmes, les Ursulines descendaient les richesses du couvent..., la porte de ce caveau, celle contre laquelle je m'appuie en ce moment, est une porte en fer, à secret, scellée dans le mur et comme lui inébranlable. Elle s'ouvre du dehors, rien que du dehors, vous m'entendez, par

un ressort que je suis seule à connaître. Eh bien ! aussi vrai qu'il y a un Dieu, si vous ne sortez pas d'ici à l'instant même, en suivant point en point, ce que je vais vous dire, je ferme sur vous cette porte et je vous enterre vivant dans ces profondeurs...

ROURE

Mais voyons, ma petite Lise, je ne veux rien emporter... je ne demande qu'à voir.

LISE TAVERNIER, *terrible.*

Voulez-vous faire ce que je vous dis, oui ou non ?...

ROURE

Dites, dites... *(Bas.)* La coquine, c'est qu'elle en serait capable. *(Haut.)* Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire ?

LISE TAVERNIER

Venez ici... du côté de ma voix.

ROURE, *grinçant des dents, bas.*

Si tu crois que je vais m'en aller comme ça, toi !

LISE TAVERNIER

Allons !...

ROURE, *avançant vers l'escalier.*

Voilà !...

LISE TAVERNIER

Encore quelques pas, vous trouverez cinq marches, puis la porte... Vous irez droit devant vous... Sitôt sorti, la porte se refermera.

ROURE, *s'arrêtant.*

Oui, mais une fois dehors, comment voulez-vous que je me retrouve à tâtons, dans tous ces souterrains ?

LISE TAVERNIER

Je vous guiderai.

ROURE

Comment ! vous ne restez donc pas ici ?... Et la rançon de Maximin ?

LISE TAVERNIER

Je m'en charge... mais plus tard; ce qu'il faut d'abord, c'est que vous sortiez d'ici et que vous arriviez sans lumière jusque dans la cour du cloître. Comme cela je serai sûre que vous ne retrouverez plus l'endroit.

ROURE, *montant l'escalier.*

Oh ! méchante !... méchante !... *(Bas.)* Il faut que je trouve un moyen pour empêcher cette porte de se fermer... Oh ! une idée... *(Il tire le couteau de sa poche et arrivé sur le palier, se baisse et plante le couteau jusqu'au manche dans la terre.)*

LISE TAVERNIER

Eh bien.

ROURE

J'y suis... *(Il passe. Derrière lui Lise pousse la porte; la porte, rencontrant* le manche du couteau au ras du sol, rebondit et se rouvre toute grande.*)*

LISE TAVERNIER, *se baissant à son tour.*

Qu'est-ce qu'il y a donc qui empêche ?... Un couteau. *(Elle le tire de terre avec vigueur, mais au même moment, Roure, revenant sur ses pas, se précipite sur elle.)* Ah ! le misérable... *(Lutte, Roure finit par lui arracher le couteau des mains.)*

ROURE, *la maintenant à terre dans le caveau.*

A présent, je te tiens, défroquée maudite... A mon tour, c'est moi qui commande ici, c'est moi qui suis le maître. Allons, vite, de la lumière !...

LISE TAVERNIER

Menteur infâme !... Voilà ce qu'il voulait... Voilà pourquoi il me parlait de sauver Maximin.

ROURE, *la tenant toujours.*

Sauver Maximin... ah ! ah ! ah !... Vite, vite, cette lanterne, et allumons !...

LISE TAVERNIER

Pourquoi faire ?

ROURE

Pourquoi ?... Pour emporter le reflet de ton or !... ma belle, dans mes poches.

LISE TAVERNIER

Prenez garde, Roure. Si vous avez le malheur de toucher à quelque chose, ici, je vous préviens que je m'accroche à vous, que je vous suis, que je vous dénonce, et vous savez si je m'y entends !

ROURE

Tu te dénonceras aussi, alors !...

LISE TAVERNIER

Oui, moi aussi !...

ROURE, *le couteau levé.*

Ah ! toi, décidément, tu me gênes trop dans la vie... Va-t-en ! *(Il la frappe.)*

LISE TAVERNIER, *tombant.*

Ah !

ROURE

Qu'est-ce que j'ai fait ?... C'est l'or aussi qui m'a grisé, et m'a fait oublier mon code... Bah !... Maintenant vite au trésor !... *(En avançant à tâtons, son pied heurte la lanterne.)* La lanterne !... *(Il l'ouvre et promène sa lumière autour de lui dans le caveau.)* Le trésor ! le trésor !... Je le vois. Oh ! qu'il y en a ! oh ! *(Rire fou)* que c'est beau !... Je ne sais que prendre, que choisir... On voudrait tout emporter !... Oh ! mais je reviendrai... *(Il s'élance vers la porte, portant dans ses bras des vases d'or, des calices, des burettes, des ostensoirs.)*

LISE TAVERNIER, *qui s'est soulevée, et traîné jusqu'à la porte, le couteau dans la poitrine.*

Tu disais que l'or ouvrait toutes les portes..., eh bien ! tâche donc de l'ouvrir celle-là !... *(Elle ferme la porte avec violence, et reste accroupie devant, sanglante, les cheveux épars.)*

ROURE, *reculant, effaré.*

Fermé !... fermé... *(Il tourne dans le caveau comme un chien fou, puis tout à coup, pousse un grand cri.)* L'eau qui monte !... Au secours... *(L'eau commence à monter dans le caveau.)* Oh !... oh ! mon Dieu ! *(Il tombe.)*

L'ARLÉSIENNE

PIÈCE

EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 1er octobre 1872
et reprise à l'Odéon, le 5 mai 1885.

A

MON CHER ET GRAND BIZET

Odi et amo. Quomodo id faciam, fortasse requiris?
Nescio. Sed fieri sentio et excrucior.

PERSONNAGES :

BALTHAZAR	MM. Parade.
FRÉDÉRI	Abel.
Patron MARC	Colson.
FRANCET MAMAI	Cornaglia.
MITIFIO	Régnier.
L'Équipage	Lacroix.
Un Valet	Moisson.
ROSE MAMAI	Mmes Fargueil.
RENAUDE	Alexis.
L'INNOCENT	Morand.
VIVETTE	J. Bartet.
Une Servante	Leroy.

L'ARLÉSIENNE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA FERME DE CASTELET

Une cour ouvrant dans le fond par une grande porte charretière sur une route bordée de gros arbres poussiéreux, derrière lesquels on voit le Rhône. — A gauche, la ferme, avec un corps de logis faisant retour dans le fond. — C'est une belle ferme très ancienne, d'aspect seigneurial, desservie extérieurement par un escalier de pierre à rampe de vieux fer. — Le corps de logis du fond est surmonté d'une tourelle, servant de grenier et s'ouvrant tout en haut dans les frises par une porte-fenêtre, avec une poulie et des bottes de foin qui dépassent. — Au bas de ce corps de logis, le cellier; porte ogivale et basse. — A droite de la cour, les communs, hangars, remises. — Un peu en avant, le puits; un puits à margelle basse, surmonté d'une maçonnerie blanche, enguirlandée de vignes sauvages. — Çà et là, dans la cour, une herse, un soc de charrue, une grande roue de charrette.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCET MAMAÏ, BALTHAZAR, L'INNOCENT, *puis* ROSE MAMAÏ.

Le berger Balthazar est assis, un brûle-gueule aux dents, sur le bord du puits. — L'Innocent, par terre, la tête appuyée sur les genoux du berger. — Francet Mamaï devant eux, un trousseau de clefs dans une main; dans l'autre, un grand panier à bouteilles.

FRANCET MAMAÏ

Hé bé ! mon vieux Balthazar, qu'est-ce que tu en dis ?... En voilà du nouveau à Castelet ?

BALTHAZAR, *dans sa pipe.*

M'est avis...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix et jetant un coup d'œil sur la ferme.*

Ma foi ! écoute. Rose ne voulait pas que je t'en parle avant que tout fût terminé, mais tant pis... entre nous deux, il ne peut pas y avoir de mystère...

L'INNOCENT, *d'une voix dolente, un peu égarée.*

Dis, berger...

FRANCET MAMAÏ

Puis, tu comprends, dans une grosse affaire comme celle-là, je n'étais pas fâché de prendre un peu l'avis de mon ancien.

L'INNOCENT

Dis, berger, qu'est-ce qu'il lui a fait le loup à la chèvre de M. Seguin ?

FRANCET MAMAÏ

Laisse, mon Innocent, laisse. Balthazar va te finir ton histoire tout à l'heure... Tiens ! joue avec les clefs. *(L'Innocent prend le trousseau de clefs et le fait danser avec un petit rire. Francet se rapprochant de Balthazar.)* Positivement, vieux, qu'est-ce que tu penses de ce mariage ?

BALTHAZAR

Qu'est-ce que tu veux que j'en pense, mon pauvre Francet ? D'abord que c'est ton idée et celle de ta bru, c'est aussi la mienne... par force...

FRANCET MAMAÏ

Pourquoi, par force ?

BALTHAZAR, *sentencieusement.*

Quand les maîtres jouent du violon, les serviteurs dansent.

FRANCET MAMAÏ, *souriant.*

Et tu ne me parais pas bien en train de danser... *(S'asseyant sur son panier.)* Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? L'affaire ne te convient pas, donc ?...

BALTHAZAR

Eh bien !... non ! là...

FRANCET MAMAÏ

Et la raison ?

BALTHAZAR

J'en ai plusieurs raisons. D'abord, je trouve que votre Frédéri est bien jeune, et que vous êtes trop pressés de l'établir...

FRANCET MAMAÏ

Mais, saint homme ! c'est lui qui est pressé, ce n'est pas nous. Puisque je

te dis qu'il en est fou de son Arlésienne ; depuis trois mois qu'ils vont ensemble, il ne dort plus, il ne mange plus. C'est comme une fièvre d'amour que lui a donnée cette petite... Puis enfin, quoi ! l'enfant a ses beaux vingt ans et il languit de s'en servir.

BALTHAZAR, *secouant sa pipe.*

Alors, tant qu'à le marier, vous auriez dû lui trouver par là, aux environs, une brave ménagère bien fournie de fil et d'aiguilles, quelque chose de fin et de capable, qui s'entende à faire une lessive, à conduire une olivade, une vraie paysanne enfin !...

FRANCET MAMAÏ

Ah ! sûrement qu'une fille du pays aurait bien mieux été l'affaire...

BALTHAZAR

Dieu merci ! Ce n'est pas le gibier qui manque en terre de Camargue... Tiens !... sans aller bien loin, la filleule de Rose, cette Vivette Renaud que je vois trotter par ici dans le temps de la moisson... Voilà une femme comme il lui en aurait fallu...

FRANCET MAMAÏ

Bé ! oui... bé ! oui... mais comment faire ?... Puisqu'il a voulu en avoir une de la ville.

BALTHAZAR

Voilà le malheur... De notre temps, c'était le père qui disait : « Je veux. » Aujourd'hui, ce sont les enfants. Tu as dressé le tien à la nouvelle mode ; nous verrons si ça te réussira.

FRANCET MAMAÏ

C'est vrai qu'on a toujours fait ses volontés, à ce petit-là, et peut-être un peu plus que de raison. Mais à qui la faute ?... Voilà quinze ans que le père manque d'ici, pécaïre ! et ce n'est pas Rose ni moi qui pouvions le remplacer. Une mère, un grand-père, ça a la main trop douce pour conduire les enfants. Puis, que veux-tu ? quand on n'en a qu'un, on est toujours plus faible. Et nous, c'est autant dire que nous n'avons que celui-là, puisque son frère... *(Il montre l'Innocent.)*

L'INNOCENT, *agitant le trousseau de clefs qu'il vient de faire reluire avec sa blouse.*

Grand-père, vois tes clefs comme elles sont luisantes...

FRANCET MAMAÏ, *le regardant d'un air ému.*

Quatorze ans à la Chandeleur... Si ce n'est pas pour faire pitié !... Oui, oui, mon mignot.

BALTHAZAR, *se levant subitement.*

La connaissez-vous bien au moins cette fille d'Arles ? Savez-vous tout au juste qui vous prenez ?...

FRANCET MAMAÏ

Oh ! pour ça...

BALTHAZAR, *marchant de long en large.*

C'est que, prends garde, dans ces grandes coquines de villes, ce n'est pas comme chez nous. Chez nous, tout le monde se connaît. On est au large, on se voit venir de loin; tandis que là-bas...

FRANCET MAMAÏ

Sois tranquille, j'ai pris mes précautions. Nous avons à Arles le frère de Rose...

BALTHAZAR

Le patron Marc ?...

FRANCET MAMAÏ

Tout juste. Avant de faire la demande, je lui ai envoyé par écrit le nom de la demoiselle, et je l'ai chargé d'aller aux renseignements; tu sais s'il a l'œil ouvert, celui-là...

BALTHAZAR

Pas pour tirer les bécassines, toujours.

FRANCET MAMAÏ, *riant.*

Le fait est que le brave garçon n'a pas la main heureuse quand il vient battre le marais chez nous... C'est égal, va ! c'est un habile homme, et qui n'est pas embarrassé de sa langue pour parler avec les bourgeois... Voilà trente ans qu'il est dans la marine d'Arles; il connaît tout le monde de la ville, et selon ce qu'il va nous dire...

ROSE MAMAÏ, *dans la ferme.*

Hé ! bien ! grand-père, et le muscat ?

FRANCET MAMAÏ

J'y suis... j'y suis, Rose... Donne vite les clefs, mon mignot... *(A Rose qui paraît sur le balcon.)* C'est ce grand Balthazar qui n'en finit plus avec ses histoires... *(A Balthazar.)* Chut !...

ROSE

Comment ! le berger est là, lui aussi... Les moutons se gardent donc tout seuls, maintenant ?...

BALTHAZAR, *soulevant son grand chapeau.*

Les moutons ne sortent pas, maîtresse. Les tondeurs sont arrivés de ce matin.

ROSE

Déjà !...

BALTHAZAR

Mais oui... nous voici au premier mai... Avant quinze jours je serai dans la montagne...

FRANCET MAMAÏ, *ouvrant la porte du cellier.*

Hé ! hé !... il pourrait se faire tout de même que son départ fût retardé cette année... pas vrai, Rose ?

ROSE

Voulez-vous bien vous taire, bavard, et aller à votre muscat tout de suite... Nos gens seront arrivés que vous n'aurez pas seulement tiré une bouteille...

FRANCET MAMAÏ

On y va... *(Il descend dans le cellier.)*

ROSE

Tu gardes l'enfant, Balthazar ?...

BALTHAZAR, *reprenant sa place sur le puits.*

Oui, oui... Allez, maîtresse...

SCÈNE II

BALTHAZAR, L'INNOCENT

BALTHAZAR

Pauvre Innocent ! Je voudrais bien savoir qui s'en occupe quand je ne suis pas là... Ils n'ont tous des yeux que pour l'autre...

L'INNOCENT, *impatienté.*

Dis-moi donc ce qu'il lui a fait le loup à la chèvre de M. Seguin ?...

BALTHAZAR

Tiens !... c'est vrai... nous n'avons pas fini notre histoire... Voyons, où en étions-nous ?

L'INNOCENT

Nous en étions à... « Et alors !... »

BALTHAZAR

Diable ! c'est qu'il y en a beaucoup des : « et alors » dans notre histoire... Voyons un peu... Et alors... Ah ! j'y suis... Et alors la petite chèvre entendit un bruit de feuilles derrière elle, et dans le noir, en se retournant, elle vit deux oreilles toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. C'était le loup...

L'INNOCENT, *frissonnant.*

Oh !...

BALTHAZAR

Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas... Tu comprends, c'est leur planète, aux loups, de manger les petites chèvres... Seulement quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : « Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin !... » et il passait sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou. La chèvre aussi savait que le loup la mangerait; mais ça ne l'empêcha pas de se défendre comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Elle se battit toute la nuit, mon enfant, toute la nuit... Puis le petit jour blanc arriva. Un coq chanta en bas dans la plaine. « Enfin ! » dit la petite chèvre, qui n'attendait que le jour pour mourir, et elle s'allongea par terre dans sa belle pelure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur elle et il la mangea.

L'INNOCENT

Elle aurait aussi bien fait de se laisser manger tout de suite, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR, *souriant.*

Tout de même, cet Innocent ! comme il prend bien le fil des choses...

SCÈNE III

LES MÊMES, VIVETTE

VIVETTE, *entrant par le fond, avec un paquet sous le bras et un petit panier à la main.*

Dieu vous maintienne, père Balthazar...

BALTHAZAR

Té ! Vivette... D'où sors-tu donc, petite, que te voilà chargée comme une abeille ?

VIVETTE

J'arrive de Saint-Louis par le bateau du Rhône... Ils vont tous bien, ici ? Et notre Innocent ?... *(Se baissant pour l'embrasser.)* Bonjour.

L'INNOCENT, *bêlant.*

« Mê ! mê !... » ça c'est la chèvre.

VIVETTE

Qu'est-ce qu'il dit ?

BALTHAZAR

Chut ! une belle histoire que nous sommes en train de raconter : La chèvre de M. Seguin qui s'est battue toute la nuit avec le loup.

L'INNOCENT

Et puis au matin, le loup l'a mangée...

VIVETTE

Ah ! celle-là est nouvelle; je ne la connais pas.

BALTHAZAR

Je l'ai faite l'été dernier... La nuit dans la montagne, quand je suis seul à veiller mon troupeau à la lumière des planètes, je m'amuse à lui fabriquer des histoires pour l'hiver... Il n'y a que cela qui l'égaye un peu.

L'INNOCENT

« Hou ! hou ! » Ça c'est le loup.

VIVETTE, *à genoux, près de l'Innocent.*

Quel dommage ! un si joli enfant... Est-ce qu'il ne guérira jamais ?

BALTHAZAR

Ils disent tous que non ; mais ce n'est pas mon idée... Depuis quelque temps surtout, il me semble qu'il y a dans sa petite cervelle quelque chose qui remue, comme dans le cocon du ver à soie, quand le papillon veut sortir. Il s'éveille, cet enfant ! Je suis sûr qu'il s'éveille !...

VIVETTE

Ce serait un grand bonheur, si une pareille chose arrivait.

BALTHAZAR, *rêveur.*

Un bonheur ! ça dépend... C'est la sauvegarde des maisons d'avoir un innocent chez soi... Vois, depuis quinze ans que cet Innocent est né, pas un de nos moutons n'a été une fois malade, ni les mûriers non plus, ni les vignes... personne...

VIVETTE

C'est vrai...

BALTHAZAR

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est à lui que nous devons cela. Et si une fois il se réveillait, il faudrait que nos gens prennent garde. Leur planète pourrait changer.

L'INNOCENT, *essayant d'ouvrir le panier de Vivette.*

J'ai faim, moi.

VIVETTE, *riant.*

Ma foi ! pour la gourmandise, je crois qu'il est plus qu'aux trois quarts éveillé... Voyez-vous, le finaud ! il a flairé qu'il y avait quelque chose pour lui là dedans...

Une belle galette à l'anis que la grand'maman Renaud a faite exprès pour son Innocent.

BALTHAZAR, *avec intérêt.*

Elle va bien la Renaude, petite ?

VIVETTE

Pas trop mal, père, pour son grand âge.

BALTHAZAR

Tu en as toujours bien soin, au moins ?

VIVETTE

Oh ! vous pensez !... la pauvre vieille qui n'a que moi.

BALTHAZAR

Ah çà !... quand tu vas faire des journées dehors comme maintenant, elle reste seule, alors ?...

VIVETTE

Le plus souvent, je l'emmène. Ainsi, le mois dernier, quand je suis allée faire les olives à Montauban, elle est venue avec moi... mais à Castelet, jamais elle n'a voulu. Pourtant, tout le monde d'ici nous aime bien.

BALTHAZAR

C'est peut-être trop loin pour elle.

VIVETTE

Oh ! elle a encore bonnes jambes, allez !... si vous la voyiez trotter... Est-ce qu'il y a longtemps que vous ne vous êtes pas rencontrés, père Balthazar ?...

BALTHAZAR, *avec effort.*

Oh ! oui... bien longtemps !...

L'INNOCENT

J'ai faim... donne-moi la galette...

VIVETTE

Non... pas maintenant.

L'INNOCENT

Si, si... je veux... ou bien je dirai à Frédéri...

VIVETTE, *embarrassée.*

Quoi donc ?... qu'est-ce que tu diras à Frédéri ?...

L'INNOCENT

Je lui dirai la fois que tu as embrassé son portrait, là-haut, dans la grande chambre.

BALTHAZAR

Tiens ! tiens ! tiens !

VIVETTE, *rouge comme une cerise.*

Mais ne le croyez pas, au moins...

BALTHAZAR, *riant.*

Quand je vous dis qu'il s'éveille, cet enfant !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE MAMAÏ

ROSE

Personne encore ?...

BALTHAZAR

Si, maîtresse... voilà du monde.

VIVETTE

Bonjour, marraine.

ROSE, *surprise.*

C'est toi... Et qu'est-ce qui t'amène ?

VIVETTE

Mais, marraine, je viens pour les vers à soie, comme tous les ans.

ROSE

C'est vrai, je n'y pensais plus... Depuis ce matin, je ne sais pas où j'ai la tête... Balthazar, regarde donc un peu sur la route si tu ne vois rien. *(Balthazar va dans le fond. — L'Innocent prend le panier et se sauve dans la tourelle.)*

VIVETTE

Vous attendez quelqu'un, marraine ?

ROSE

Mais oui... l'aîné est parti voilà deux heures avec la carriole, pour aller au-devant de son oncle.

BALTHAZAR, *du fond.*

Personne... *(Il voit que l'Innocent a disparu ; il entre dans la tourelle.)*

ROSE

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé...

VIVETTE

Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Les routes sont un peu dures ; mais Frédéri les a faites tant de fois.

ROSE

Oh ! ce n'est pas cela... Seulement, j'ai peur que le patron Marc n'ait apporté de mauvaises nouvelles, que ces gens de là-bas ne soient pas ce qu'on voudrait...

VIVETTE

Quelles gens ?...

ROSE

C'est que je le connais, moi, cet enfant !... S'il fallait que ce mariage manquât, maintenant qu'il se l'est mis dans l'idée de son cœur...

VIVETTE

Frédéri va se marier ?...

L'INNOCENT, *assis au bord du grenier, tout en haut, dans les frises, sa galette à la main.*

Mê !... mê !...

ROSE

Miséricorde !... l'Innocent... là-haut !... Veux-tu bien descendre, maudit enfant !...

BALTHAZAR, *dans le grenier.*

N'ayez pas peur, maîtresse, je suis là... *(Il enlève l'enfant et rentre dans le grenier.)*

ROSE

Oh ! ce grenier, ça me fait frémir, quand je le vois ouvert... Tu penses, si on tombait de là-haut sur ces dalles... *(La fenêtre du grenier se referme.)*

VIVETTE

Vous disiez, marraine, que Frédéri va se marier ?

ROSE

Oui... Comme tu es pâle... Tu as eu peur, toi aussi, hein ?

VIVETTE, *suffoquée.*

Et... avec qui... se marie-t-il ?

ROSE

Avec une fille d'Arles... Ils se sont trouvés ici un dimanche qu'on a fait courir les bœufs, et depuis, il n'a plus songé qu'à elle.

VIVETTE

Elles sont bien belles, on dit, les filles, dans ce pays-là.

ROSE

Et bien coquettes aussi... mais que veux-tu ? Les hommes aiment mieux ça...

VIVETTE, *très émue.*

Alors... c'est une chose décidée ?...

ROSE

Pas tout à fait... les enfants sont d'accord entre eux, mais la demande n'est pas encore faite... Tout dépend de ce que va nous dire le patron Marc... Aussi, si tu avais vu Frédéri tout à l'heure, quand il est parti au-devant de son oncle... les mains lui tremblaient, en attelant... Et moi-même depuis, j'en suis comme

éperdue... Je l'aime tant, mon Frédéri ! Sa vie tient tant de place dans la mienne ! Songe, petite : c'est plus qu'un enfant pour moi. A mesure qu'il devient homme, je retrouve son père en lui... Ce mari que j'ai tant aimé, que j'ai perdu si vite, mon fils me l'a presque rendu en grandissant... C'est la même manière de parler, de regarder... Oh ! vois-tu, quand j'entends mon garçon aller et venir dans la ferme, cela me fait un effet que je ne peux pas dire. Il me semble que je ne suis plus si veuve... Et puis, je ne sais pas, il y a tant de choses entre nous, nos deux cœurs battent si bien ensemble !... Tiens ! tâte le mien, comme il va vite. Si on ne dirait pas que j'ai vingt ans moi aussi, et que c'est mon mariage qu'on est en train de décider.

FRÉDÉRI, *du dehors.*

Ma mère !

ROSE

Le voilà !...

SCÈNE V

LES MÊMES, FRÉDÉRI, *puis* BALTHAZAR *et* L'INNOCENT

FRÉDÉRI, *entrant en courant.*

Ma mère, tout va bien... embrasse-moi... Oh ! que je suis heureux !

TOUS

Et ton oncle ?

FRÉDÉRI

Il est là... il descend de voiture... Pauvre homme ! Je l'ai mené si vite... il a les reins rompus.

ROSE, *riant.*

Oh ! le méchant garçon.

FRÉDÉRI

Tu comprends, je languissais de t'apporter la bonne nouvelle... Embrasse-moi encore...

ROSE

Tu l'aimes donc bien, ton Arlésienne ?

FRÉDÉRI

Si je l'aime !...

ROSE

Plus que moi ?...

FRÉDÉRI

Oh ! ma mère !... *(Prenant le bras de sa mère.)* Viens chercher mon oncle.

VIVETTE, *sur le devant de la scène.*

Il ne m'a même pas regardée.

BALTHAZAR, *s'approchant avec l'Innocent.*

Qu'est-ce que tu as, petite ?...

VIVETTE, *ramassant son paquet.*

Moi ?... rien... c'est la chaleur... le bateau... le... Oh ! oh ! mon Dieu !...

L'INNOCENT

Pleure pas, Vivette... je dirai rien à Frédéri...

BALTHAZAR

Bonheur de l'un, chagrin pour l'autre... c'est la vie.

FRÉDÉRI, *dans le fond, agitant son chapeau.*

Vive le patron Marc !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PATRON MARC, *puis* FRANCET MAMAÏ

LE PATRON MARC

D'abord et d'une, il n'y a plus de patron Marc. Je suis, de cette année, capitaine au cabotage, avec certificats, diplômes et tout le tremblement... Ainsi donc, mon garçon, si ça ne t'écorche pas trop la langue, appelle-moi capitaine. *(Se frottant les reins.)* Et mène ta carriole un peu plus en douceur.

FRÉDÉRI

Oui, capitaine.

LE PATRON MARC

A la bonne heure. *(A Rose.)* Bonjour, Rose. *(Il l'embrasse. Apercevant Balthazar.)* Hé ! voilà le vieux père Planète.

BALTHAZAR

Salut, salut, marinier.

LE PATRON MARC

Comment, marinier, puisqu'on te dit...

FRANCET MAMAÏ, *arrivant.*

Hé bé ! quelles nouvelles ?

LE PATRON MARC

La nouvelle, maître Francet, c'est qu'il va falloir passer votre belle jaquette à fleurs et vous en aller à la ville bien vite faire votre demande. On vous attend...

FRANCET MAMAÏ

Alors, c'est du bon ?...

LE PATRON MARC

Tout ce qu'il y a de meilleur... De braves gens, sans façons, comme vous et moi... et un ratafia !...

ROSE

Comment ! un ratafia ?...

LE PATRON MARC

Oh ! divin... c'est la mère qui le fait... une recette de famille... Je n'ai jamais rien bu de pareil...

ROSE

Tu es donc allé chez eux ?

LE PATRON MARC

Pardié ! tu penses qu'en pareille occasion, il ne faut se fier à personne qu'à soi-même. *(Montrant ses yeux.)* Pas de renseignements qui vaillent deux bonnes lunettes de marine comme celles-là !

FRANCET MAMAÏ

Ainsi, tu es content ?...

LE PATRON MARC

Vous pouvez vous fier à moi... le père, la mère, la fille... c'est de l'or en barre, comme leur ratafia...

FRANCET MAMAÏ, *à Balthazar d'un air triomphant.*

Hein ?... tu vois...

LE PATRON MARC

Maintenant, j'espère que vous allez m'expédier cela promptement...

FRÉDÉRI

Je crois bien.

LE PATRON MARC

D'abord, moi, je ne bouge pas d'ici que la noce ne soit faite. J'ai mis la *Belle-Arsène* au radoub pour quinze jours; et pendant qu'on accordera les violons, j'irai dire deux mots aux bécassines. Pan ! pan !

BALTHAZAR, *d'un ton goguenard.*

Tu sais, marinier, si tu as besoin de quelqu'un pour porter ta carnassière...

LE PATRON MARC

Merci, merci, père Planète... J'ai amené mon équipage.

ROSE, *effrayée.*

Ton équipage !... Ah ! bon Dieu !...

FRÉDÉRI, *riant.*

Oh ! n'ayez pas peur, ma mère... il n'est pas bien nombreux l'équipage du capitaine; tenez, le voilà...

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN VIEUX MATELOT

Il entre avec une espèce de grognement sourd et salue de droite à gauche; il sue ; il est chargé de fusils, de carnassières, de grandes bottes de marais.

LE PATRON MARC

Tout l'équipage n'est pas là ! Nous avons encore le mousse; mais il est resté à Arles pour surveiller le radoubage. Arrive, arrive, matelot; tu salueras dimanche... Tu as descendu mes bottes, mon fusil ?

L'ÉQUIPAGE

Oui, patron...

LE PATRON, *furieux, à demi-voix.*

Appelle-moi donc capitaine, animal !

L'ÉQUIPAGE

Oui, patr...

LE PATRON MARC

C'est bon ! entre tout ça là dedans. *(Le matelot entre dans la ferme.)* Il n'est pas très ouvert; mais c'est un fier homme.

FRANCET MAMAÏ

Dis donc, Rose, il a l'air d'avoir grand'soif, l'équipage...

LE PATRON

Et le capitaine donc !... Deux heures de tangage, au soleil, dans cette satanée carriole.

ROSE

Eh bien! entrons... Le père vient tout juste de mettre en perce une barriquette de muscat à ton intention.

LE PATRON

Fameux, le muscat de Castelet... Avec le ratafia de la demoiselle, ça va vous faire une jolie cave... *(Prenant le bras de Frédéri.)* Arrive ici, garçon; nous allons boire à ton amoureuse.

SCÈNE VIII

BALTHAZAR, *puis* LE GARDIEN

BALTHAZAR, *seul.*

Pauvre petite Vivette !... La voilà en deuil pour toute sa vie... Aimer sans rien dire et souffrir !... Ce sera sa planète à elle, comme à sa grand'mère... *(Il allume sa pipe. — Long silence. — Chœur dans la coulisse. — En relevant la tête, il aperçoit le Gardien, debout, dans l'encadrement de la grande porte, son fouet court en bandoulière, la veste sur l'épaule, un sac de cuir à la ceinture.)* Tiens !... qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

LE GARDIEN, *s'avançant.*

C'est bien Castelet ici, berger ?...

BALTHAZAR

Ça m'en a l'air.

LE GARDIEN

Est-ce que le maître est là ?...

BALTHAZAR, *montrant la ferme.*

Entre... ils sont à table.

LE GARDIEN, *vivement.*

Non ! non !... je n'entre pas... appelez-le.

BALTHAZAR, *le regardant curieusement.*

Tiens !... c'est drôle. *(Il appelle.)* Francet !... Francet !...

FRANCET MAMAÏ, *sur la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

BALTHAZAR

Viens donc voir... il y a là un homme qui veut te parler...

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRANCET MAMAÏ

FRANCET MAMAÏ, *accourant.*

Un homme ! Pourquoi n'entre-t-il pas ? Vous avez donc peur que le toit vous croule sur la tête, l'ami ?...

LE GARDIEN, *bas.*

Ce que j'ai à vous dire est pour vous seul, maître Francet.

FRANCET MAMAÏ

Pourquoi tremblez-vous ?... Parlez, je vous écoute. *(Balthazar fume dans son coin.)*

LE GARDIEN

On dit que votre petit-fils va se marier avec une fille d'Arles... Est-ce vrai, maître ? *(On entend dans la maison un joyeux train de rires et de bouteilles.)*

FRANCET MAMAÏ

C'est la vérité, mon garçon... *(Montrant la ferme.)* Entendez-les rire, là dedans ; c'est le coup des accordailles que nous sommes en train de boire.

LE GARDIEN

Alors, écoutez-moi : vous allez donner votre enfant à une coquine, qui est ma maîtresse depuis deux ans. Les parents savent tout, et me l'avaient promise. Mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi. Je croyais pourtant qu'après ça, elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

FRANCET MAMAÏ

Voilà une chose terrible... Mais enfin, qui êtes-vous ?...

LE GARDIEN

Je m'appelle Mitifio. Je garde les chevaux, là-bas, dans les marais de Pharaman. Vos bergers me connaissent bien...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix.*

Est-ce bien sûr, au moins, ce que vous me dites là? Prenez garde, jeune homme... quelquefois la passion, la colère...

LE GARDIEN

Ce que j'avance, je le prouve. Quand nous ne pouvions pas nous voir, elle m'écrivait; depuis, elle m'a repris ses lettres, mais j'en ai sauvé deux, les voilà; son écriture, et signées d'elle.

FRANCET MAMAÏ, *regardant les lettres.*

Justice du ciel! qu'est-ce qui m'arrive là?...

FRÉDÉRI, *de l'intérieur.*

Grand-père, grand-père!

LE GARDIEN

C'est lâche, n'est-ce pas, ce que je fais?... mais cette femme est à moi, et je veux la garder mienne, n'importe par quels moyens.

FRANCET MAMAÏ, *avec fierté.*

Soyez tranquille; ce n'est pas nous qui vous l'enlèverons... Pouvez-vous me laisser ces lettres?

LE GARDIEN

Non, certes!... c'est tout ce qui me reste d'elle, et... *(Bas, avec rage.)* c'est par là que je la tiens.

FRANCET MAMAÏ

J'en aurais bien besoin pourtant... L'enfant a le cœur fier; rien que de lire ça... c'était fait pour le guérir.

LE GARDIEN

Eh bien! soit, maître, gardez-les... J'ai foi dans votre parole... votre berger me connaît, il me les rapportera.

FRANCET MAMAÏ

C'est promis.

LE GARDIEN

Adieu. *(Il va pour sortir.)*

FRANCET MAMAÏ

Dites donc, camarade, la route est longue d'ici Pharaman; voulez-vous prendre un verre de muscat?...

LE GARDIEN, *d'un air sombre.*

Non! merci... j'ai plus de chagrin que de soif... *(Il sort.)*

SCÈNE X

FRANCET MAMAÏ, BALTHAZAR, *toujours assis.*

FRANCET MAMAÏ

Tu as entendu?

BALTHAZAR, *gravement.*

La femme est comme la toile; il ne fait pas bon la choisir à la chandelle.

FRÉDÉRI, *dans la ferme.*

Mais venez donc, grand-père... nous allons boire sans vous...

FRANCET MAMAÏ

Comment lui dire ça, Seigneur!...

BALTHAZAR, *se levant avec énergie.*

Du courage, vieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRÉDÉRI, *puis* TOUT LE MONDE

FRÉDÉRI, *s'avançant vers la porte, le verre haut.*

Allons, grand-père!... A l'Arlésienne!

FRANCET MAMAÏ

Non... non... mon enfant... Jette ton verre, parce que ce vin t'empoisonnerait.

FRÉDÉRI

Qu'est-ce que vous dites ?

FRANCET MAMAÏ

Je dis que cette femme est la dernière de toutes, et que, par respect pour ta mère, son nom ne doit plus être prononcé ici... Tiens ! lis...

FRÉDÉRI, *regarde les deux lettres.*

Oh !... *(Il fait un pas vers son grand-père.)* C'est vrai, ça ?... *(Puis, avec un cri de douleur, il vient tomber assis au bord du puits.)*

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

DEUXIÈME TABLEAU

LES BORDS DE L'ÉTANG DE VACCARÈS EN CAMARGUE

A droite, fourré de grands roseaux. — A gauche, une bergerie — Immense horizon désert. — Sur le premier plan, des roseaux coupés, réunis en fagots ; une grande serpe jetée dessus. — Au lever du rideau, la scène reste vide un moment et l'on entend des chœurs au loin.

SCÈNE I

ROSE, VIVETTE, LE PATRON MARC

Rose, Vivette, dans le fond. — Sur le premier plan, Marc à l'affût dans les roseaux.

VIVETTE, *regardant au loin dans la plaine, la main en abat-jour sur les yeux.*

Frédéri !...

MARC, *sortant à mi-corps des roseaux, avec des gestes désespérés.*

Chut !...

ROSE, *appelant.*

Frédéri !...

MARC

Mais taisez-vous donc, mille diables !...

ROSE

C'est toi, Marc ?

MARC, *bas.*

Hé ! oui... c'est moi... Chut ! ne bouge pas... il est là.

ROSE

Qui donc ? Frédéri ?

MARC

Non ! un flamant rose... une bête magnifique, qui nous fait courir depuis ce matin autour du Vaccarès.

ROSE

Frédéri n'est pas avec vous ?

MARC

Non !

L'ÉQUIPAGE, *caché.*

Ohé !

MARC

Ohé !

L'ÉQUIPAGE

Parti !

MARC

Ah ! mille millions de milliasses... Ce sont ces sacrées femmes... C'est égal, il ne m'échappera pas... Hardi, matelot ! *(Il s'enfonce dans le fourré.)*

SCÈNE II

ROSE, VIVETTE

ROSE

Tu vois bien qu'il n'était pas avec son oncle... Qui sait où il est allé ?

VIVETTE

Voyons, marraine, ne vous tourmentez pas... Il ne peut pas être bien loin... Voilà un paquet de roseaux tout frais coupés de ce matin. Il aura entendu dire aux femmes qu'on manquait de claies pour les vers à soie, et il sera venu serper des roseaux à la première heure.

ROSE

Mais pourquoi n'est-il pas rentré déjeuner ?... Il n'avait pas emporté son sac.

VIVETTE

C'est qu'il aura poussé jusqu'à la ferme de Giraud.

ROSE

Tu crois ?

VIVETTE

Sûrement. Voilà longtemps que les Giraud l'invitent.

ROSE

C'est vrai. Je n'y avais pas pensé... Oui, oui, tu as raison. Il doit être allé déjeuner chez les Giraud. Je suis contente que tu aies trouvé cela... Attends que je m'asseye un peu... Je n'en peux plus. *(Elle s'assied sur les roseaux.)*

VIVETTE, *s'agenouillant et lui prenant les mains.*

Méchante marraine de se faire tant de tourment... Voyez, vos mains sont toutes froides.

ROSE

Que veux-tu ! maintenant, j'ai toujours peur, quand il n'est pas près de moi.

VIVETTE

Peur ?

ROSE

Si je te disais tout ce que je pense... Est-ce que cette idée ne t'est jamais venue en le voyant si triste...

VIVETTE

Quelle idée ?

ROSE

Non ! non ! Il vaut mieux que je ne dise rien... Il y a de ces choses qu'on pense; mais il semble que d'en parler ça les ferait venir. *(Avec rage.)* Ah ! je voudrais qu'une nuit toutes les digues du Rhône crèvent, et que le fleuve emporte la ville d'Arles, avec celles qui y sont.

VIVETTE

Il y songe toujours, vous croyez, à cette fille ?

ROSE

S'il y songe !

VIVETTE

Pourtant il n'en parle jamais.

ROSE

Il est bien trop fier.

VIVETTE

Alors, puisqu'il est fier, comment peut-il l'aimer encore, maintenant qu'il est sûr qu'elle allait avec un autre ?

ROSE

Ah ! ma fille, si tu savais !... Il ne l'aime plus de la même façon qu'avant; il l'aime peut-être davantage.

VIVETTE

Mais enfin, qu'est-ce qu'il faudrait donc pour arracher cette femme de son cœur ?

ROSE

Il faudrait... une femme.

VIVETTE, *très émue.*

Vraiment ? Vous croyez que ce serait possible.

ROSE

Ah ! celle qui me le guérirait, mon enfant, comme je l'aimerais !

VIVETTE

Si ce n'est que cela. Il n'en manque pas qui ne demanderaient pas mieux... Tenez, sans aller bien loin, la fille des Giraud dont nous parlions. En voilà une qui est jolie et qui lui a longtemps viré autour. Il y a aussi celle des Nougaret; mais elle n'a peut-être pas assez de bien.

ROSE

Oh ! ça...

VIVETTE

Eh bien alors, marraine, il faut le faire trouver avec une de ces deux-là.

ROSE

Oui, mais le moyen. Tu sais bien comme il est devenu. Il se cache, il fuit, il ne veut voir personne. Non ! non ! ce qu'il faudrait, c'est que l'amour lui arrivât et l'enveloppât tout entier sans qu'il s'en aperçût. Quelqu'un qui vivrait

près de lui et qui l'aimerait assez pour ne pas se rebuter de sa tristesse. Il faudrait une bonne créature... honnête... courageuse... comme toi, par exemple.

VIVETTE

Moi ?... moi ?... mais je ne l'aime pas.

ROSE

Menteuse !

VIVETTE

Eh ! bien, oui ! je l'aime, et je l'aime assez pour supporter de lui tous les affronts, toutes les disgrâces, si je savais pouvoir le guérir de son mal. Mais comment voulez-vous ? Son autre était si belle on dit. Et moi je suis si laide.

ROSE

Mais non, ma chérie, tu n'es pas laide, seulement tu es triste, et les hommes n'aiment pas cela. Pour leur plaire, il faut rire, faire voir ses dents. Et les tiennes sont si jolies !

VIVETTE

J'aurais beau rire, il ne me regardera pas plus que quand je pleure. Ah ! marraine, vous qui êtes si belle et qu'on a tant aimée, dites-moi comme il faut faire pour que celui qu'on aime nous regarde et que notre visage lui inspire de l'amour...

ROSE

Mets-toi là. Je vais te le dire. D'abord, il faut se croire belle, c'est les trois quarts de la beauté... Toi, on dirait que tu as honte de toi-même. Tu caches tout ce que tu as... Tes cheveux, on ne les voit pas. Attache donc ton ruban plus en arrière. Ouvre un peu ce fichu, à l'Arlésienne, là... qu'il n'ait pas l'air de tenir sur l'épaule. *(Elle l'attife tout en parlant.)*

VIVETTE

Vous perdez votre peine, allez, marraine... Je suis sûre qu'il ne voudra pas de moi.

ROSE

Qu'en sais-tu ? Lui as-tu dit seulement que tu l'aimais ?... Comment veux-tu qu'il le devine ? Je sais bien comme tu fais ; quand il est là tu trembles, tu baisses les yeux. Il faut les lever au contraire et les mettre hardiment dans les siens. C'est avec leurs yeux que les femmes parlent aux hommes.

VIVETTE, *bas.*

Je n'oserai jamais.

ROSE

Voyons. Regarde-moi... C'est qu'elle est jolie comme une fleur. Je voudrais qu'il pût te voir à présent ... Tiens ! sais-tu ? tu devrais t'en aller jusqu'au mas des Giraud. Vous reviendrez ensemble, tout seuls, le long de l'étang. Au jour tombé, les chemins sont troubles. On a peur, on s'égare, on se serre l'un contre l'autre... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je lui dis là, maintenant ? Écoute, Vivette, c'est une mère qui te prie. Mon enfant est en danger; il n'y a que toi qui peux le sauver. Tu l'aimes, tu es belle, va !

VIVETTE

Ah ! marraine ! marraine !... *(Elle hésite une minute, puis sort par la gauche brusquement.)*

ROSE, *la regardant partir.*

Si c'était moi, comme je saurais bien !...

SCÈNE III

ROSE, BALTHAZAR, L'INNOCENT

BALTHAZAR, *il va vers la bergerie avec l'Innocent.*

Viens, mignot. Nous allons voir s'il reste quelques olives au fond de mon sac. *(S'arrêtant en voyant Rose.)* Eh bien, maîtresse, l'avez-vous trouvé ?

ROSE

Non ! je crois qu'il sera allé manger chez les Giraud.

BALTHAZAR

Bien possible.

ROSE, *prenant l'Innocent par la main.*

Allons ! il faut rentrer.

L'INNOCENT, *se serrant contre Balthazar.*

Non.. non... je ne veux pas.

BALTHAZAR

Laissez-le-moi, maîtresse. Nous sommes là au bord de l'étang, avec le troupeau. Sitôt la nuit venue, le bergerot vous le ramènera.

L'INNOCENT

Oui... oui... Balthazar.

ROSE

Il t'aime plus que nous, cet enfant.

BALTHAZAR

A qui la faute, maîtresse ? Pour innocent qu'il soit, il comprend bien que vous l'avez tous un peu abandonné...

ROSE

Abandonné ! Que veux-tu dire ? Est-ce qu'il lui manque quelque chose ? Est-ce qu'on n'a pas soin de lui ?

BALTHAZAR

C'est de la tendresse qu'il lui faudrait. Il y a droit au moins autant que l'autre. Je vous l'ai dit souvent, Rose Mamaï...

ROSE

Trop souvent même, berger...

BALTHAZAR

Cet enfant est le porte-bonheur de votre maison. Vous devez le chérir doublement, d'abord pour lui, et puis pour tous ceux d'ici qu'il protège.

ROSE

C'est dommage que tu ne portes pas tonsure, tu prêcherais bien... Adieu; je rentre. *(Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient vers l'enfant, l'embrasse avec frénésie et s'en va.)*

L'INNOCENT

Comme elle m'a serré fort !

BALTHAZAR

Pauvre petit ! Ce n'est pas pour toi qu'elle t'embrasse.

L'INNOCENT

J'ai faim, berger.

BALTHAZAR, *soucieux, montrant la bergerie.*

Entre là, et prends mon sac.

L'INNOCENT, *qui est allé ouvrir la porte de la bergerie, pousse un cri et revient effrayé.*

Aïe !

BALTHAZAR

Quoi donc ?

L'INNOCENT

Il est là !... Frédéri !...

BALTHAZAR

Frédéri !

SCÈNE IV

BALTHAZAR, L'INNOCENT, FRÉDÉRI

Frédéri apparaît sur la porte de la bergerie, pâle, en désordre, de la paille dans les cheveux.

BALTHAZAR

Qu'est-ce que tu fais là ?

FRÉDÉRI

Rien.

BALTHAZAR

Tu n'as donc pas entendu ta mère qui t'appelait ?

FRÉDÉRI

Si... mais je n'ai pas voulu répondre. Ces femmes m'ennuient. Qu'est-ce qu'elles ont donc à m'épier toujours comme ça ? je veux qu'on me laisse, je veux être seul.

BALTHAZAR

Tu as tort. La solitude n'est pas bonne pour ce que tu as.

FRÉDÉRI

Ce que j'ai ?... mais je n'ai rien.

BALTHAZAR

Si tu n'as rien, pourquoi passes-tu toutes les nuits à pleurer, à te lamenter ?

FRÉDÉRI

Qui te l'a dit ?

BALTHAZAR

Tu sais bien que je suis sorcier. *(Tout en parlant, il est entré dans la bergerie et il en sort avec un bissac de toile qu'il jette à l'Innocent.)* Tiens ! cherche ta vie.

FRÉDÉRI

Eh bien ! oui. C'est vrai. Je suis malade, je souffre. Quand je suis seul, je pleure, je crie... Tout à l'heure, là dedans, je cachais ma tête dans la paille pour qu'on ne m'entendît pas... Berger, je t'en conjure, puisque tu es sorcier, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'enlève ce que j'ai là et qui me fait tant mal.

BALTHAZAR

Il faut travailler, mon enfant.

FRÉDÉRI

Travailler ? Depuis huit jours, j'ai abattu la besogne de dix journaliers ; je m'écrase, je m'exténue, rien n'y fait.

BALTHAZAR

Alors marie-toi vite... C'est un bon oreiller pour dormir que le cœur d'une honnête femme...

FRÉDÉRI, *avec rage.*

Il n'y a pas d'honnête femme !... *(Se calmant.)* Non ! non ! cela ne vaut rien encore. Il vaut mieux que je m'en aille. C'est le meilleur de tout.

BALTHAZAR

Oui, le voyage... C'est bon aussi... Tiens... dans quelques jours, je vais partir pour la montagne, viens avec moi... tu verras comme on est bien là-haut. C'est

plein de sources qui chantent, et puis des fleurs, grandes comme des arbres, et des planètes, des planètes !...

FRÉDÉRI

Ce n'est pas assez loin, la montagne.

BALTHAZAR

Alors pars avec ton oncle... va courir la mer lointaine.

FRÉDÉRI

Non... non... ce n'est pas encore assez loin, la mer lointaine.

BALTHAZAR

Où veux-tu donc aller, alors ?

FRÉDÉRI, *frappant le sol avec son pied.*

Là... dans la terre.

BALTHAZAR

Malheureux enfant !... Et ta mère, et le vieux que tu tueras du même coup... Pardi !... ça serait bien facile, si l'on n'avait à songer qu'à soi. On aurait vite fait de mettre son fardeau bas ; mais il y a les autres.

FRÉDÉRI

Je souffre tant, si tu savais.

BALTHAZAR

Je sais ce que c'est, va ! Je connais ton mal, je l'ai eu.

FRÉDÉRI

Toi ?

BALTHAZAR

Oui, moi... J'ai connu cet affreux tourment de se dire : Ce que j'aime, le devoir me défend de l'aimer. J'avais vingt ans alors. Dans la maison où je servais, c'était tout près d'ici, de l'autre main du Rhône. La femme du maître était belle, et je fus pris de passion pour elle... Jamais nous ne parlions d'amour ensemble. Seulement, quand j'étais seul dans le pâturage, elle venait s'asseoir et rire tout contre moi. Un jour cette femme me dit : « Berger, va-t'en !... main-

tenant je suis sûre que je t'aime... » Alors, je m'en suis allé, et je suis venu me louer chez ton grand-père.

FRÉDÉRI

Et vous ne vous êtes plus revus ?

BALTHAZAR

Jamais. Et pourtant nous n'étions pas loin l'un de l'autre, et je l'aimais tellement, qu'après des années et des années tombées sur cet amour, regarde ! j'ai des larmes qui me viennent encore en en parlant... C'est égal ! je suis content. J'ai fait mon devoir. Tâche de faire le tien.

FRÉDÉRI

Est-ce que je ne le fais pas ? Est-ce moi qui vous parle de cette femme ? Est-ce que j'y suis jamais retourné ? Quelquefois... la rage d'amour me prend. Je me dis : « J'y vais... » je marche, je marche... jusqu'à ce que je voie monter les clochers de la ville. Jamais je ne suis allé plus loin.

BALTHAZAR

Eh bien, alors, sois brave jusqu'au bout. Donne-moi les lettres.

FRÉDÉRI

Quelles lettres ?

BALTHAZAR

Ces lettres épouvantables que tu lis nuit et jour et qui t'embrasent le sang au lieu de te dégoûter d'elle, de te calmer, comme le vieux croyait.

FRÉDÉRI, *après un silence.*

Puisque tu sais tout, dis-moi le nom de cet homme, je te les rendrai.

BALTHAZAR

A quoi cela te servira-t-il ?

FRÉDÉRI

C'est quelqu'un de la ville, n'est-ce pas ? quelqu'un de riche... Elle lui parle toujours de ses chevaux.

BALTHAZAR

Possible.

FRÉDÉRI

Tu ne veux rien me dire; alors, je les garde. Si le galant veut les ravoir, il viendra me les demander. Comme ça, je le connaîtrai.

BALTHAZAR

Ah ! fou ! triple fou !... *(Chœurs au dehors.)* Qu'est-ce qu'ils ont donc à appeler, les bergers ? *(Regardant le ciel.)* Au fait, ils ont raison. Voilà le jour qui va tomber... il faut rentrer les bêtes. *(A l'Innocent.)* Attends-moi, petit, je reviens. *(Il sort.)*

SCÈNE V

FRÉDÉRI, L'INNOCENT

FRÉDÉRI, *assis sur les roseaux ; l'Innocent mangeant un peu plus loin.*

Tous les amoureux ont des lettres d'amour; moi, voilà les miennes. *(Il tire les lettres.)* Je n'en ai pas d'autres... Ah ! misère !... J'ai beau les savoir par cœur, il faut que je les lise et les relise sans cesse. Cela me déchire, j'en meurs, mais c'est bon tout de même... comme si je m'empoisonnais avec quelque chose de délicieux.

L'INNOCENT, *se levant.*

Là ! j'ai fini; je n'ai plus faim.

FRÉDÉRI, *regardant les lettres.*

Y en a-t-il de ces caresses là dedans, et des larmes, et des serments d'amitié ! Dire que tout cela est pour un autre, que c'est écrit, que je le sais et que je l'aime encore ! *(Avec rage.)* C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour ! *(Il lit les lettres.)*

L'INNOCENT, *venant s'appuyer sur son épaule.*

Ne lis pas ça, ça fait pleurer.

FRÉDÉRI

Comment le sais-tu que ça fait pleurer ?

L'INNOCENT, *parlant lentement avec effort.*

Je te vois bien la nuit, dans notre chambre, quand tu mets ta main devant la lampe.

FRÉDÉRI

Oh ! oh ! le berger a raison de dire que tu t'éveilles. Il faut prendre garde à ces petits yeux maintenant.

L'INNOCENT

Laisse ces vilaines histoires, va. Moi j'en sais de bien plus belles. Veux-tu que je t'en raconte une ?

FRÉDÉRI

Voyons...

L'INNOCENT, *s'asseyant à ses pieds.*

Il y avait une fois... Il y avait une fois... C'est drôle, le commencement des histoires, je ne me le rappelle jamais. *(Il prend sa petite tête à deux mains.)*

FRÉDÉRI, *lisant ses lettres.*

« Je me suis donnée à toi tout entière. » Oh ! Dieu !

L'INNOCENT

Et alors... *(Douloureusement.)* Ça me fatigue de tant chercher... Et alors elle s'est battue toute la nuit avec le loup, et puis au matin le loup l'a mangée... *(Il pose sa tête sur les roseaux et s'endort. — Berceuse à l'orchestre.)*

FRÉDÉRI

Eh bien, et ton histoire, est-ce qu'elle est finie ? Cher petit ! il s'est endormi en me la racontant. *(Il met sa veste sur l'enfant.)* Est-ce heureux de dormir comme ça ! Moi, je ne peux pas, je pense trop... Ce n'est pourtant pas ma faute, mais on dirait que toutes les choses autour de moi s'arrangent pour me parler d'elle, pour m'empêcher de l'oublier; ainsi la dernière fois que je l'ai vue, c'était un soir comme maintenant, l'Innocent s'était endormi comme il est là; et moi je le veillais, pensant à elle...

SCÈNE VI

LES MÊMES, VIVETTE

VIVETTE, *en apercevant Frédéri, s'arrête. Bas.*

Ah ! le voilà... enfin !...

FRÉDÉRI

... Alors elle est venue doucement derrière les mûriers et elle m'a appelé par mon nom.

VIVETTE, *timidement.*

Frédéri.

FRÉDÉRI

Oh ! j'ai toujours sa voix dans les oreilles.

VIVETTE

Il ne m'entend pas, attends. *(Elle ramasse quelques fleurs sauvages.)*

FRÉDÉRI

Moi, par malice, je ne me retournais pas. Alors, pour m'avertir, elle s'est mise à secouer les mûriers en riant de toutes ses forces, et j'étais là sans bouger à recevoir son joli rire qui me tombait sur la tête avec les feuilles des arbres.

VIVETTE, *s'approchant par derrière, lui jette une poignée de fleurs.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRI, *avec égarement.*

Qui est là ? *(Se retournant.)* C'est toi ?... Oh ! que tu m'as fait mal !

VIVETTE

Je t'ai fait mal ?

FRÉDÉRI

Mais qu'est-ce que tu me veux donc avec ton rire, ton rire insupportable ?...

VIVETTE, *très émue.*

C'est que... c'est que je t'aime et qu'on m'avait dit que pour plaire aux hommes il fallait rire. *(Silence.)*

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Tu m'aimes ?

VIVETTE

Et il y a longtemps, va ! toute petite...

FRÉDÉRI

Ah ! pauvre enfant, que je te plains !

VIVETTE

Te rappelles-tu quand la grand-mère Renaud nous emmenait cueillir du vermillon du côté de Montmajour ? je t'aimais déjà dans ce temps-là ; et lorsqu'en fouillant les chênes nains, nos doigts se mêlaient sous les feuilles, je ne te disais rien, mais je me sentais frémir toute... Il y a dix ans de ça... ainsi tu penses. *(Silence.)*

FRÉDÉRI

C'est un grand malheur pour toi que cet amour te soit venu, Vivette... Moi, je ne t'aime pas.

VIVETTE

Oh ! je le sais bien. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Déjà au temps dont je te parle, tu commençais à ne pas m'aimer. Quand je te donnais quelque chose, toujours tu le donnais aux autres.

FRÉDÉRI

Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu veux de moi ? Puisque tu sais que je ne t'aime pas, que je ne t'aimerai jamais.

VIVETTE

Tu ne m'aimeras jamais, n'est-ce pas ? C'est bien ce que je disais... mais écoute, ce n'est pas ma faute, c'est ta mère qui l'a voulu.

FRÉDÉRI

Voilà donc ce que vous complotiez ensemble tout à l'heure.

VIVETTE

Elle t'aime tant, ta mère !... Elle est si malheureuse de te voir de la peine. Il lui semblait que cela te ferait du bien d'avoir de l'amitié pour quelqu'un,

et voilà pourquoi elle m'a envoyée vers toi... Sans elle, je ne serais pas venue. Je ne suis pas demandeuse, moi; ce que j'avais m'aurait suffi. Venir ici deux ou trois fois l'an, y penser longtemps à l'avance et encore plus longuement après... t'entendre, être à tes côtés, je n'en aurais pas voulu davantage... Tu ne sais pas, toi, quand j'arrivais chez vous, comme le cœur me battait, rien que de voir votre porte. *(Mouvement de Frédéri.)* Et vois comme je suis malheureuse ! Ces bonheurs que je me faisais avec rien, mais qui me remplissaient ma vie, voilà qu'on me les a fait perdre. Car maintenant c'est fini, tu comprends bien... Après tout ce que je t'ai dit, je n'oserai plus me trouver en face de toi. Il faut que je m'en aille pour ne plus revenir.

FRÉDÉRI

Tu as raison, va-t'en, cela vaut mieux.

VIVETTE

Seulement avant que je parte, laisse-moi te demander une chose, une dernière chose. Le mal qu'une femme t'a fait, une femme peut le guérir. Cherche une autre amoureuse, et ne te désespère pas toujours sur celle-là. Tu penses quelle double peine ce serait pour moi d'être loin et de me dire : « Il n'est pas heureux. » O mon Frédéri ! Je te le demande à genoux, ne te laisse pas mourir pour cette femme. Il y en a d'autres. Toutes ne sont pas laides comme Vivette. Ainsi, moi, j'en connais qui sont bien belles, et si tu veux, je te les dirai.

FRÉDÉRI

Il ne me manquait plus que cette persécution... Ni de toi, ni des autres, ni des belles, ni des laides, je n'en veux à aucun prix. Dis-le bien à ma mère. Qu'elle ne m'en envoie plus au moins. D'abord, toutes me font horreur. C'est toujours la même grimace. Du mensonge, du mensonge, et encore du mensonge. Ainsi toi, qui es là à te traîner sur tes genoux et à me prier d'amour, qui me dit que tu n'as pas quelque part un amant, qui va venir encore avec des lettres ?

VIVETTE, *tendant les bras vers lui.*

Frédéri !

FRÉDÉRI, *avec un sanglot.*

Ah ! tu vois bien que je suis fou et qu'il faut me laisser tranquille. *(Il sort en courant.)*

SCÈNE VII

VIVETTE, L'INNOCENT, *puis* ROSE

La nuit tombe.

VIVETTE, *à genoux, sanglotant.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

L'INNOCENT, *effaré.*

Vivette !

ROSE

Qu'est-ce qu'il y a ? qui est-ce qui pleure ?

VIVETTE

Ah ! marraine !

ROSE

C'est toi ?... Et Frédéri !...

VIVETTE

Ah ! je vous l'avais bien dit qu'il ne m'aimerait jamais... Si vous saviez comme il m'a parlé.

ROSE

Mais où est-il ?

VIVETTE

Il vient de partir, par là, en courant comme un égaré. *(Un coup de feu illumine les roseaux du côté que montre Vivette.)*

LES DEUX FEMMES

Ah ! *(Elles restent pétrifiées, pâles.)*

MARC, *dans les roseaux.*

Ohé !

L'ÉQUIPAGE

Manqué !

VIVETTE, *bas.*

Ah ! que j'ai eu peur.

ROSE

Tu vois bien que tu y penses comme moi... Non ! non ! ce n'est pas possible, il faut prendre un parti, je ne veux pas vivre comme ça. Viens...

TROISIÈME TABLEAU

LA CUISINE DE CASTELET

A droite, dans l'encoignure, haute cheminée à grand manteau. — A gauche, longue table et banc de chêne, bahuts, portes intérieures. — C'est le petit jour.

SCÈNE I

LE PATRON MARC, L'ÉQUIPAGE.

Le patron Marc, sur une chaise, sue à grosses gouttes pour entrer dans ses grandes bottes de marais. — L'équipage tout harnaché est adossé contre la table et dort debout.

MARC

Vois-tu, matelot, en Camargue, il n'y a de bon que l'affût du matin. *(Tirant sur sa botte.)* Hé ! allez donc !... Le jour, il faut courir dans la vase, lever les jambes comme un cheval borgne. Pour tuer quoi ? pas même une sarcelle... ho ! hisse ! me voilà botté... A l'aube, au contraire, les oies, les flamants, les charlottines, tout ça vous défile en bataillons sur la tête, on n'a qu'à tirer dans le tas. Pan ! pan !... Ça vaut la peine, hein ?... Qu'est-ce que tu dis ? Hé ! là-bas. Hé ! Est-ce que tu dors, matelot ?

L'ÉQUIPAGE, *rêvant.*

Manqué !...

MARC

Comment ! manqué, mais je n'ai pas tiré. *(Le secouant.)* Éveille-toi donc, animal.

L'ÉQUIPAGE

Oui, pat...

MARC

Hein ?...

L'ÉQUIPAGE, *précipitamment.*

Oui, capitaine...

MARC

A la bonne heure ! Allons, arrive. *(Il ouvre la porte du fond.)* Voici une petite bise blanche qui te rafraîchira le museau... Oh ! oh ! les butors soufflent dans le marais. C'est bon signe. *(Au moment où il met le pied dehors, on entend une fenêtre qui s'ouvre.)*

ROSE, *en dehors, appelant.*

Marc...

MARC

Ohé !

ROSE

Ne t'en vas pas... j'ai besoin de te parler...

MARC

Mais c'est que l'affût...

ROSE

Je vais réveiller le père... Nous allons descendre, attends-nous... *(La fenêtre se referme.)*

MARC, *rentrant furieux.*

Allons !... voilà notre affût manqué... Trrr... Qu'est-ce qu'elle a donc de si pressé à me dire ? Je suis sûr que c'est encore pour me parler de cette Arlésienne. *(Il se promène de long en large.)* Ma foi ! si cela continue, la maison ne sera plus tenable. Le garçon ne desserre plus les dents, le grand-père a les yeux rouges, la mère me fait une mine... comme si c'était ma faute !... *(S'arrêtant devant L'équipage.)* Est-ce que c'est ma faute, voyons ?...

L'ÉQUIPAGE

Oui, capitaine...

MARC

Comment ! oui... Fais donc attention à ce que tu dis... Est-ce que je pouvais aller voir sous les sabots de cette margoton, pour savoir si elle avait perdu un fer ou deux en route ?... Et puis enfin, quoi !... En voilà des histoires pour une amourette ! Si tous les hommes étaient comme moi... Feu de Dieu !... Je serais curieux de la voir la femelle qui me mettra le grapin dessus... *(Bourrant l'équipage.)* Et toi aussi, matelot, je suis sûr que tu serais curieux de la voir... *(Il rit, l'équipage rit et ils se regardent.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, VIVETTE, *avec des paquets.*

VIVETTE

Déjà levé, capitaine...

MARC

Hé ! c'est notre amie Vivette... Ou allons-nous donc de si bonne heure, misè Vivette, avec ces gros paquets ?

VIVETTE

Je vais porter mon bagage au pontonnier du Rhône... Je pars par le bateau de six heures.

MARC

Vous partez ?

VIVETTE

Mais oui, capitaine, il faut bien.

MARC

Comme elle dit cela gaiement : il faut bien ! Et vos amis de Castelet, cela ne vous fait donc pas gros cœur de vous en aller d'eux ?

VIVETTE

Ah ! que si fait ; mais il y a là-bas, à Saint-Louis, une brave femme qui s'ennuie d'être seule, et cette idée me donne du courage pour partir... Ah ! bonne mère ! mais j'y songe. Et le feu qui n'est pas fait... Et la soupe des hommes... Justement ce matin, la chambrière qui est malade... vite, vite...

MARC

Voulez-vous que je vous aide ?...

VIVETTE

Volontiers, capitaine. Tenez, là-bas, derrière la porte, deux ou trois fagots de sarment.

MARC, *prenant les fagots.*

Voilà... voilà... *(A l'équipage.)* Qu'est-ce que tu as donc toi à me regarder ? avec tes gros yeux...

VIVETTE, *prenant les sarments.*

Merci... Maintenant il n'y a plus qu'à souffler...

MARC

Je m'en charge.

VIVETTE

C'est cela ! Pendant ce temps je vais jusqu'au bateau, retenir ma place...

MARC, *vivement.*

Vous allez revenir, au moins ?

VIVETTE

Sans doute ! Il faut bien que je dise adieu à ma marraine... *(Chargeant son paquet.)* Hop !

MARC

Laissez, laissez. L'équipage va vous porter cela. C'est trop lourd... Hé ! matelot... Eh bien !... quoi !... qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce qui t'étonne ? Prends ces paquets, on te dit...

VIVETTE

A tout à l'heure, capitaine... *(Elle sort.)*

SCÈNE III

LE PATRON MARC, *seul.*

Si celle-ci s'en va, par exemple, nous sommes bien. Il n'y avait que ça de gai et de vivant dans la maison... Et puis si avenante, si honnête avec tout le monde, s'entendant si bien à vous donner vos titres. « Oui, capitaine, non, capitaine ! » pas une fois elle n'y aurait manqué... Hé ! hé ! tout de même ce ne serait pas déplaisant à voir trotter sur le pont de la *Belle-Arsène* un joli petit perdreau de fillette dans ce goût-là !... Hé bien ! hé bien ! qu'est-ce qui me

prend ? Est-ce que moi aussi... Décidément il y a un mauvais air qui court par ici. Je crois, ma parole, que cette Arlésienne nous a flanqué le feu à tous. *(Il souffle avec rage.)*

SCÈNE IV

LE PATRON MARC, BALTHAZAR

BALTHAZAR, *appuyé sur la table, le regarde depuis un moment.*

Joli temps pour les bécassines, marinier...

MARC, *surpris et gêné.*

Ah ! c'est toi ?... *(Il jette le soufflet.)*

BALTHAZAR

Le ciel est tout noir de gibier, là-bas sur Giraud.

MARC, *se levant.*

Ne m'en parle pas. Je suis furieux. Ils m'ont fait manquer mon affût...

BALTHAZAR

Et c'est pour te calmer le sang que tu... ? *(Il fait le geste de souffler le feu.)* Pas besoin de mettre des bottes pour ça... *(Il rit.)*

MARC

C'est bon ! c'est bon ! vieux malicieux. *(A part.)* Il faut toujours qu'il soit dans votre dos ce grand-là ! *(Voyant le berger s'installer dans la cheminée et allumer sa pipe.)* Ah çà ! tu es donc convoqué toi aussi ?...

BALTHAZAR, *assis dans la cheminée.*

Convoqué ?...

MARC

Mais oui... Il paraît qu'il y a un grand conseil de famille ce matin. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé... Encore quelque histoire... Chut ! les voilà...

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSE, MAMAÏ

ROSE

Entrez, père...

MARC

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

ROSE

Ferme la porte.

MARC

Oh ! oh ! il paraît que c'est sérieux.

ROSE

Très sérieux... *(Voyant Balthazar.)* Tu es là, toi ?

BALTHAZAR

Est-ce que je suis de trop, maîtresse ?...

ROSE

Au fait, non, tu peux rester. Ce que j'ai à leur dire, tu le sais aussi bien que nous... C'est une chose terrible, à laquelle nous pensons tous en nous-mêmes et dont personne n'ose parler. Seulement, à cette heure, le temps presse, et il faut que nous nous en expliquions une bonne fois...

MARC

Je parie que c'est encore ton garçon dont il s'agit.

ROSE

Oui, Marc, tu as deviné... Il s'agit de mon enfant qui est en train de mourir. Ça vaut la peine qu'on en parle...

FRANCET MAMAÏ

Qu'est-ce que tu dis là ?

ROSE

Je dis que notre enfant est en train de mourir, grand-père, et je viens vous

demander si tout bonnement nous allons le regarder passer comme cela sans rien faire ?

MARC

Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a ?...

ROSE

Il a que c'était au-dessus de ses forces de renoncer à son Arlésienne. Il a que cette lutte l'épuise... que cet amour le tue.

MARC

Tout ça ne nous dit pas de quoi il meurt. On meurt d'une pleurésie, d'un palan qui vous tombe sur la tête, emporté par un coup de mer ; mais que diable !... un garçon de vingt ans, solidement amarré sur ses ancres, ne va pas se laisser glisser pour une contrariété d'amour...

ROSE

Tu crois, Marc ?...

MARC, *riant.*

Ah ! ah ! il faut venir en Camargue pour rencontrer encore ces superstitions-là. *(Légèrement.)* Écoutez ceci, sœurette ; c'est la romance à la mode cet hiver à l'Alcazar arlésien... *(Avec prétention.)*

Heureusement qu'on ne meurt pas d'amour,
Heureusement (*bis*) qu'on ne meurt pas d'amour.

(Un silence de mort.)

BALTHAZAR, *dans la cheminée.*

Ça chante bien, les tonneaux vides.

MARC

Hein ?...

ROSE

Ta chanson est une menteuse, Marc. Il y a des beaux vingt ans qui meurent d'amour, et même le plus souvent, comme ils trouvent cette mort trop lente, ceux qui sont atteints de cet étrange mal se débarrassent de l'existence, pour en avoir plus tôt fini...

FRANCET MAMAÏ

Est-ce possible, Rose ?... Tu crois que l'enfant...

ROSE

Il a la mort dans les yeux, je vous dis. Regardez-le bien, vous verrez. Moi, voilà huit jours que je le surveille, j'ai fait mon lit dans sa chambre, et la nuit je me lève pour écouter... Croyez-vous que c'est vivre, cela, pour une mère ? Tout le temps, je tremble, j'ai peur de tout pour lui. Les fusils, le puits, le grenier... D'abord je vous préviens, je vais la faire murer, cette fenêtre du grenier... On voit les lumières d'Arles de là-haut, et tous les soirs l'enfant monte les regarder... Ça m'effraye... Et le Rhône... Oh ! ce Rhône ! j'en rêve, et lui aussi il en rêve. *(Bas.)* Hier, il est resté plus d'une heure devant la maison du pontonnier, à regarder l'eau avec des yeux fous... Il n'a plus que cette idée dans la tête, j'en suis sûre... s'il ne l'a pas fait encore, c'est que je suis là, toujours là derrière lui à le garder, à le défendre, mais maintenant je suis à bout de forces, et je sens qu'il va m'échapper.

FRANCET MAMAÏ

Rose ! Rose !...

ROSE

Écoutez-moi, Francet. Ne faites pas comme Marc. Ne levez pas les épaules à ce que je vous dis... Je le connais mieux que vous, cet enfant, et je sais ce dont il est capable... C'est tout le sang de sa mère, et moi... si on ne m'avait pas donné l'homme que je voulais, je sais bien ce que j'aurais fait.

FRANCET MAMAÏ

Mais enfin, voyons... nous ne pouvons pourtant pas le marier... avec cette...

ROSE

Pourquoi pas ?

FRANCET MAMAÏ

Y pensez-vous, ma fille ?...

MARC

Tonnerre de Dieu !...

FRANCET MAMAÏ

Je ne suis qu'un paysan, Rose, mais je tiens à l'honneur de mon nom et de ma maison, comme si j'étais seigneur de Caderousse ou de Barbantane... Cette Arlésienne, chez moi !... fi donc !...

ROSE

Vraiment, je vous admire tous les deux à me parler de votre honneur. Eh bien ! et moi ? qu'est-ce que j'aurais à dire alors ? *(S'avançant vers Francet.)* Voilà vingt ans que je suis votre fille, maître Francet, est-ce que vous avez jamais entendu une mauvaise parole sur mon compte ?... Pourrait-on trouver quelque part une femme plus honnête, plus fidèle à son devoir ?... Il faut bien que je le dise, puisque personne de vous n'y pense... Est-ce que mon homme en mourant n'a pas témoigné devant tous de ma sagesse et de ma loyauté ?... Et si, moi, moi, je consens à introduire cette drôlesse dans ma maison, à lui donner mon enfant, ce morceau de moi-même, à dire « Ma fille » à çà, croyez-vous par hasard que cela me sera moins dur qu'à vous autres ?... Et pourtant je suis prête à le faire, puisqu'il n'y a que ce moyen de le sauver...

FRANCET MAMAÏ

Aie pitié de moi, ma fille, tu me brises...

ROSE

O mon père, je vous en conjure, pensez à votre Frédéri... Vous avez déjà perdu votre fils... Celui-là, c'est votre petit-fils, c'est votre enfant deux fois, est-ce que vous voudriez le perdre encore ?...

FRANCET MAMAÏ

Mais j'en mourrai, moi, de ce mariage...

ROSE

Eh ! nous en mourrons tous... qu'est-ce que ça fait ?... pourvu que l'enfant vive.

FRANCET MAMAÏ

Qui m'aurait dit cela, mon Dieu ! que je verrais une chose pareille !...

BALTHAZAR, *se levant tout à coup.*

J'en connais un qui ne la verra pas, par exemple... Comment ! ici, dans Castelet, une catau qui a roulé avec tous les maquignons de la Camargue... Eh bien ! ce sera du propre... *(Jetant son manteau, sa trique.)* Voilà ma cape et mon bâton, maître Francet. Faites mon compte, que je m'en aille...

FRANCET MAMAÏ, *l'implorant.*

Balthazar, c'est pour l'enfant... Pense ! je n'ai plus que celui-là.

ROSE

Eh ! laissez-le donc partir... Il a pris trop de place à notre feu, ce serviteur-là.

BALTHAZAR

Ah ! l'on a bien raison de dire que mille brebis sans un berger ne sont pas un bon troupeau. Ce qui manque depuis longtemps à cette maison, c'est un homme pour la conduire. Il y a des femmes, des enfants, des vieillards; il manque le maître.

ROSE

Réponds-moi franchement, berger... Crois-tu que l'enfant serait capable de se tuer si nous ne lui donnions pas cette fille ?

BALTHAZAR, *grave.*

Je le crois...

ROSE

Et tu aimerais mieux le voir mourir ?...

BALTHAZAR

Cent fois !...

ROSE

Va-t'en, misérable, va-t'en, sorcier de malheur... *(Elle s'élance sur lui.)*

FRANCET MAMAÏ, *s'interposant.*

Laissez, laissez, Rose... Balthazar est d'un temps plus dur que le vôtre, où l'on mettait l'honneur par-dessus tout. Moi aussi, je date de ce temps-là, mais je n'en suis plus digne. Je vais faire ton compte, tu peux t'en aller, berger.

BALTHAZAR

Pas encore... Voilà l'enfant qui descend... Je suis curieux de voir comment vous allez vous y prendre pour lui dire cela. Frédéri, Frédéri, ton grand-père veut te parler...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRÉDÉRI

FRÉDÉRI

Tiens ! tout le monde est là... Qu'est-ce qui se passe donc ? Qu'est-ce que vous avez ?

ROSE

Et toi, malheureux enfant, qu'est-ce que tu as ?... Pourquoi es-tu si pâle, si brûlant ? Tenez ! grand-père, regardez-le, ce n'est plus que l'ombre de lui-même...

FRANCET MAMAÏ

C'est vrai qu'il est bien changé...

FRÉDÉRI, *sourire pâle.*

Bah ! Je suis un brin malade. Mais ce n'est rien, un peu de fièvre, ça passera. *(A Francet.)* Vous vouliez me parler, grand-père ?...

FRANCET MAMAÏ

Oui, mon enfant, je voulais te dire... Je... *(Bas à Rose.)* Dis-lui, toi, Rose; moi, jamais je ne pourrai.

ROSE

Écoute, mon enfant, nous savons tous que tu as une grande peine, dont tu ne veux pas nous parler. Tu souffres, tu es malheureux... C'est cette femme, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRI

Prenez garde, ma mère... On avait dit qu'on ne prononcerait jamais ce nom-là ici.

ROSE, *avec explosion.*

Il le faut pourtant bien puisque tu en meurs... puisque tu en veux mourir... Oh ! ne mens pas... Je le sais, tu n'as trouvé que ce moyen pour arracher cette passion de ton cœur; c'est de t'en aller de ce monde avec elle... Eh bien ! mon fils, ne meurs pas; comme qu'elle soit, cette Arlésienne maudite, prends-la... Nous te la donnons.

FRÉDÉRI

Est-ce possible ?... ma mère... mais vous n'y songez pas !... Vous savez bien ce que c'est que cette femme...

ROSE

Puisque tu l'aimes...

FRÉDÉRI, *très ému.*

Ainsi vraiment, ma mère, vous consentiriez ?... Et vous, grand-père, qu'est-ce que vous en dites ?... Vous rougissez ? vous baissez la tête ? Ah ! le pauvre vieux, comme cela doit lui coûter... Faut-il que vous m'aimiez tous pourtant pour me faire un sacrifice pareil !... Eh bien ! non, mille fois non ! Je ne l'accepterai pas... Relevez le front, mes amis, et regardez-moi sans rougir... La femme à qui je donnerai votre nom en sera digne, je vous jure...

SCÈNE VII

LES MÊMES, VIVETTE, *par le fond.*

VIVETTE, *s'arrêtant timidement.*

Pardon... Je vous dérange...

FRÉDÉRI, *la retenant.*

Non... reste... reste... Qu'en dites-vous, grand-père ? Je crois que celle-là vous n'aurez pas de honte à l'appeler votre fille...

TOUS

Vivette !...

VIVETTE

Moi ?...

FRÉDÉRI, *à Vivette, qu'il soutient.*

Tu sais ce que tu m'as dit : Le mal qu'une femme m'a fait, il n'y a qu'une femme qui puisse le guérir. Veux-tu être cette femme, Vivette ? Veux-tu que je te donne mon cœur ? Il est bien malade, bien ébranlé des secousses qu'il a reçues, mais c'est égal, je crois que si tu t'en mêles, tu viendras à bout de lui ?

Veux-tu essayer, dis ?... *(Le père et la mère restent éperdus, les bras tendus vers Vivette d'un geste suppliant.)*

VIVETTE, *se cachant dans le sein de Rose.*

Répondez-lui pour moi, marraine.

BALTHAZAR, *sanglotant, prend la tête de Frédéri dans ses mains.*

Ah ! cher enfant, Dieu te bénisse pour tout le bien que tu me fais !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

QUATRIÈME TABLEAU

LA COUR DE CASTELET

COMME AU PREMIER TABLEAU

Seulement propre, luisante, endimanchée. — Aux deux côtés de la porte du fond, un arbre de mai tout enguirlandé de fleurs. — Au-dessus de la porte, un bouquet gigantesque de blés verts, de bluets, de coquelicots, nielle, pieds d'alouette. — Va-et-vient des valets et des chambrières en habits de fête. — Devant le puits, une servante en train de remplir sa cruche. — De temps en temps, la brise apporte par bouffées un son de fifre, un roulement de tambourins.

SCÈNE I

BALTHAZAR, VALETS, SERVANTES

Balthazar entre par le fond, suant, couvert de poussière.

LES VALETS

Ah ! voilà Balthazar.

UN DES VALETS

Bonjour, père.

BALTHAZAR, *joyeusement.*

Salut, salut, jeunesse... *(Il vient s'asseoir au bord du puits.)*

LA SERVANTE

Bon Dieu comme vous avez chaud, mon pauvre berger.

BALTHAZAR, *s'essuyant le front.*

Je viens de loin, et le soleil est dur... Donne-moi ta cruche... *(La femme lève sa cruche et le fait boire.)*

LA SERVANTE

Si c'est possible de se mettre le corps dans un état pareil, à votre âge...

BALTHAZAR

Bah ! je ne suis pas si vieux qu'on croit... C'est seulement ce grand coquin de soleil dont je n'ai pas l'habitude... Songe, ma fille : voici plus de soixante ans que je n'avais passé un mois de juin dans la plaine. *(Les valets se sont approchés et font cercle autour de lui.)*

UN VALET

C'est vrai, père.Vous êtes en retard cette année, pour le passage des troupeaux.

BALTHAZAR

Dame ! oui. Les bêtes ne sont pas contentes, mais que veux-tu ?... J'ai marié le père, j'ai marié le grand-père, je ne pouvais pas m'en aller sans marier le petit... Heureusement que ce ne sera pas long : aujourd'hui, on publie les bans, premier, dernier; jeudi les présents, samedi la noce. Puis, en route pour la montagne...

LA SERVANTE

Vous ne vous reposerez donc jamais, père Balthazar ? Vous comptez donc mener les bêtes jusqu'à votre dernier souffle ?...

BALTHAZAR

Si j'y compte !... *(Se découvrant.)* Au grand Berger qui est là-haut, je n'ai jamais demandé qu'une chose, c'est de me faire mourir en pleines Alpes, au milieu de mon troupeau, par une de ces nuits de juillet où il y a tant d'étoiles... Du reste, je ne suis pas en peine. Je suis sûr de m'en aller comme cela; c'est ma planète !... Encore un coup, ma belle chatte. *(Il boit, la servante lui tient la cruche.)*

LES VALETS, *se regardant entre eux avec admiration.*

Tout de même, il sait que c'est sa planète !...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PATRON MARC *et* L'ÉQUIPAGE

Le patron Marc s'est avancé sur le balcon. Il est endimanché ; gilet de soie, casquette dorée à larges galons, cravate de soie, chemise à jabot.

MARC, *à Balthazar qui boit.*

Hé ! là-bas, père Balthazar, ménageons-nous, ça porte à la tête, cette boisson-là...

BALTHAZAR

Voyez-vous maître Olibrius qui fait le fier là-haut, parce qu'il a une casquette neuve, qui reluit comme le bassin d'un barbier... Tu n'es donc pas à la messe, mauvais chrétien, un jour comme aujourd'hui ?

MARC, *descendant.*

Grand merci... Il faut aller la chercher trop loin, la messe, dans ce pays de sauvages... Et je me souviens de la carriole... *(Regardant autour de lui.)* Oh ! oh ! j'espère que nous voilà pavoisés... Qu'est-ce que vous ferez donc le jour des noces, si vous en faites tant pour les accordailles ?...

UN VALET

Mais ce n'est pas seulement les accordailles aujourd'hui, c'est aussi la saint-Éloi, la fête du labourage.

MARC

C'est donc cela qu'on entend ronfler les tambourins.

LE VALET

Mais oui, les confrères de saint Éloi s'en vont de ferme en ferme en dansant la farandole. Nous les aurons avant ce soir à Castelet.

MARC

Ah çà, est-ce que le jour de saint Éloi la messe serait plus longue que les autres dimanches ?... Nos gens n'en finissent pas d'arriver...

LA SERVANTE

Ils auront bien sûr fait le tour par Saint-Louis pour prendre la mère Renaud.

MARC

Tiens, au fait,... nous allons donc la voir, cette brave vieille... A propos, père Planète, est-ce que ce n'est pas une de tes anciennes ?...

BALTHAZAR

Tais-toi, marinier.

MARC, *riant.*

Hé ! hé ! il paraît que du temps du père Renaud... *(Les valets rient.)*

BALTHAZAR

Tais-toi, marinier.

MARC

Vous avez, comme on dit, glané du blé de lune ensemble.

BALTHAZAR, *se levant, pâle, d'une voix terrible.*

Marinier !... *(Le patron recule, effrayé. — Les valets s'arrêtent de rire. — Balthazar les regarde tous un moment.)* De ce vieux fou de Balthazar et de ses planètes, riez-en tant que vous voudrez... Mais cette histoire-là, c'est sacré !... Je défends qu'on y touche...

MARC

C'est bon, c'est bon, on n'a pas voulu te fâcher, que diable !

LES VALETS

Mais non, père Balthazar, vous savez bien... *(Ils l'entourent. — Il se rassied tout tremblant.)*

MARC, *bas à L'équipage.*

Je n'ai jamais vu une maison pareille pour prendre les histoires de femmes au sérieux. C'est comme l'autre avec son Arlésienne. Il semblait tant que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir. Et puis maintenant...

LES VALETS, *courant au fond.*

Les voilà ! les voilà !...

BALTHAZAR, *très ému.*

Oh ! mon Dieu ! *(Il va se mettre à l'écart dans un coin.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSE, FRANCET, FRÉDÉRI, VIVETTE, L'INNOCENT, LA MÈRE RENAUD

Ils entrent par le fond, tous en toilette, coiffés de dentelles, jaquettes à fleurs. — La vieille marche la première, appuyée sur Vivette et sur Frédéri.

MÈRE RENAUD

Le voilà donc encore ce vieux Castelet... Laissez-moi un peu, mes enfants, que je le regarde...

MARC

Bonjour, mère Renaud.

MÈRE RENAUD, *lui faisant une grande révérence.*

Quel est ce beau monsieur ?... Je ne le connais pas...

ROSE

C'est mon frère, mère Renaud...

FRANCET MAMAÏ

C'est le patron Marc.

MARC, *lui soufflant.*

Capitaine !...

MÈRE RENAUD

Je suis votre servante, monsieur le patron.

MARC, *furieux, entre ses dents.*

Patron !... patron !... Ils n'ont donc pas vu ma casquette.

L'INNOCENT, *battant des mains.*

Oh ! comme ils sont jolis, cette année, les arbres de saint Éloi !

MÈRE RENAUD

Cela me fait plaisir de revoir toutes ces choses. Il y a si longtemps... Depuis ton mariage, Francet...

FRÉDÉRI

Est-ce que vous vous reconnaissez, grand'mère ?...

MÈRE RENAUD

Je le crois bien. Par ici la magnanerie ; par là, les hangars. *(Elle s'avance et s'arrête devant le puits.)* Oh ! le puits !... *(Petit rire.)* Est-il Dieu possible que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là...

MARC, *bas aux valets.*

Attendez, nous allons rire. *(Il s'approche de la vieille, lui prend le bras doucement, et lui fait faire quelques pas vers le coin où Balthazar s'est blotti.)*

Et celui-là, mère Renaud, est-ce que vous le reconnaissez ?... Je crois qu'il est de votre temps.

MÈRE RENAUD

Bonté divine ! mais c'est... c'est Balthazar...

BALTHAZAR

Dieu vous garde, Renaude ! *(Il fait un pas vers elle.)*

MÈRE RENAUD

Oh !... ô mon pauvre Balthazar !... *(Ils se regardent un moment sans rien dire. — Tout le monde s'écarte respectueusement.)*

MARC, *ricanant.*

Hé ! hé ! les vieux tourtereaux !

ROSE, *sévèrement.*

Marc !

BALTHAZAR, *à demi-voix à la vieille.*

C'est ma faute. Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là...

MÈRE RENAUD

Pourquoi ?... pour tenir notre serment ?... va ! ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça pour nous récompenser de notre courage...

BALTHAZAR

Oh ! oui, il nous en a fallu du courage; que de fois, en menant mes bêtes, je voyais la fumée de votre maison qui avait l'air de me faire signe : Viens !... elle est là !...

MÈRE RENAUD

Et moi, quand j'entendais crier tes chiens et que je te reconnaissais de loin avec ta grande cape, il m'en fallait de la force pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant, notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir... Balthazar...

BALTHAZAR

Renaude !

MÈRE RENAUD

Est-ce que tu n'aurais pas de honte à m'embrasser, toute vieille et crevassée par le temps, comme je suis là...

BALTHAZAR

Oh !

MÈRE RENAUD

Eh bien ! alors, serre-moi bien fort sur ton cœur, mon brave homme. Voilà cinquante ans que je te le dois, ce baiser d'amitié. *(Ils s'embrassent longuement.)*

FRÉDÉRI

C'est beau le devoir ! *(Serrant le bras de Vivette.)* Vivette, je t'aime...

VIVETTE

Bien sûr ?

MARC, *s'approchant.*

Dites donc, mère Renaud, si nous allions un peu du côté de la cuisine, maintenant, pour voir si le tournebroche n'a pas changé depuis vous ?

FRANCET MAMAÏ

Il a raison... à table !... *(Il prend le bras de la vieille.)*

TOUS

A table ! à table !

MÈRE RENAUD, *se retournant.*

Balthazar...

ROSE

Allons, berger...

BALTHAZAR, *très ému.*

Je viens... *(Tout le monde entre par la gauche. — La scène reste vide quelques secondes. — Musique. — La nuit vient.)*

SCÈNE IV

FRÉDÉRI, VIVETTE

Ils sortent tous deux de la maison.

FRÉDÉRI, *amenant Vivette près du puits.*

Vivette, écoute ici, regarde-moi... Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas contente.

VIVETTE

Oh ! si, mon Frédéri.

FRÉDÉRI

Tais-toi, ne mens pas, tu as quelque chose qui te tourmente et te gâte la joie de nos accordailles. Je sais bien ce que c'est, c'est ton malade qui te fait peur. Tu n'es pas encore sûre de lui... Eh ! bien, sois heureuse, je te jure que je suis guéri.

VIVETTE, *secouant la tête.*

Quelquefois on croit cela, et puis...

FRÉDÉRI

Te rappelles-tu cette année où j'ai été si malade ? De tout le temps de ma maladie, il ne m'est resté qu'une chose dans la mémoire. C'est un matin où pour la première fois on avait ouvert ma fenêtre. Le vent du Rhône sentait si bon ce matin-là !... J'aurais pu dire une par une toutes les herbes sur lesquelles il avait passé. Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais le ciel me semblait plus clair que d'ordinaire, les arbres avaient plus de feuilles, les ortolans chantaient plus doux, et j'étais bien... Alors le médecin est entré, et il a dit en me regardant : « Il est guéri !... » Eh bien ! à cette heure où je te parle, je suis comme ce matin-là, c'est le même ciel, le même apaisement de tout mon être, et plus rien qu'un désir en moi, mettre ma tête là, sur ton épaule, et y rester toujours... Tu vois bien que je suis guéri.

VIVETTE

Ainsi c'est bien vrai, tu m'aimes ?...

FRÉDÉRI, *bas.*

Oui...

VIVETTE

Et l'autre ?... celle qui t'a fait tant de mal, tu n'y penses plus jamais ?...

FRÉFÉRI

Je ne pense qu'à toi, Vivette.

VIVETTE

Oh ! pourtant...

FRÉDÉRI

Sur quoi veux-tu que je te le jure ?... tu es seule dans mon cœur, je te dis... Ne parlons pas de ce vilain passé. Il n'existe plus pour moi.

VIVETTE

Alors, pourquoi gardes-tu des choses qui te le rappellent ?

FRÉDÉRI

Mais... je n'ai rien gardé.

VIVETTE

Et ces lettres que tu as là ?...

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Comment, tu savais donc ?... Oui, c'est vrai, je les ai gardées longtemps. C'était comme une curiosité mauvaise que j'avais de connaître cet homme; mais à présent, regarde. *(Il ouvre sa blouse.)*

VIVETTE

Elles n'y sont plus !...

FRÉDÉRI

Balthazar est allé les rendre ce matin.

VIVETTE

Tu as fait cela, mon Frédéri ? *(Lui sautant au cou.)* Oh ! que je suis heureuse... Si tu savais comme elles m'ont fait souffrir, ces lettres maudites... quand tu me prenais contre ton cœur et que tu me disais : « Je t'aime ! » Tout le temps, je les sentais là sous ta blouse, et cela m'empêchait de te croire.

FRÉDÉRI

Ainsi tu ne me croyais pas, et pourtant tu voulais bien devenir ma femme ?

VIVETTE, *souriant.*

Cela m'empêchait de te croire; mais cela ne m'empêchait pas de t'aimer...

FRÉDÉRI

Et maintenant si je te dis ; « Je t'aime ! » est-ce que tu le croiras ?...

VIVETTE

Dis-le, voyons.

FRÉDÉRI

Ah ! chère femme... *(Il la serre contre sa poitrine, puis tous deux étroitement enlacés, ils marchent à petits pas et disparaissent une minute derrière les hangars.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GARDIEN, BALTHAZAR

Mitifio entre vivement, fait quelques pas dans la cour déserte, puis va pour frapper à la maison, quand la porte s'ouvre et Balthazar paraît.

BALTHAZAR, *se retournant.*

C'est toi !... qu'est-ce que tu veux ?

LE GARDIEN

Mes lettres. *(A ce moment le groupe des amoureux rentre en scène.)*

BALTHAZAR

Comment ! tes lettres ?... mais je les ai portées à ton père ce matin; tu ne viens donc pas de chez vous ?

LE GARDIEN

Voilà deux nuits que je couche à Arles.

BALTHAZAR

Ça dure donc toujours ?...

LE GARDIEN

Toujours...

BALTHAZAR

J'aurais cru pourtant qu'après cette histoire des lettres...

LE GARDIEN

Quand c'est pour elles qu'on est lâche, les femmes vous pardonnent toutes les lâchetés.

BALTHAZAR

Alors, grand bien te fasse, mon garçon. Ici, grâce à Dieu, nous en avons fini avec cette folie-là. L'enfant se marie dans quatre jours, et cette fois il prend quelqu'un d'honnête.

LE GARDIEN

Ah ! oui, il est bien heureux, lui. Ce doit être si bon de s'aimer librement, à la face du ciel et des hommes, d'être fier de ce qu'on aime, et de pouvoir dire au monde qui passe : « C'est ma femme, regardez-la ! » Moi, j'arrive la nuit comme un voleur. Le jour, je me cache, je rôde autour d'elle, et puis, quand nous sommes seuls, ce sont des scènes, des querelles : « D'où viens-tu ?... Qu'as-tu fait ?... Quel est cet homme à qui tu parlais ?... » Et des fois qu'il y a, au milieu de nos caresses, il me vient des envies de l'étouffer pour qu'elle ne me trompe plus... *(Ici le groupe enlacé des amoureux paraît, traversant la scène dans le fond.)* Ah ! l'horrible vie de mensonge et de méfiance ! Heureusement, ça va finir. Maintenant nous allons vivre ensemble, et malheur à elle si...

BALTHAZAR

Vous vous mariez ?...

LE GARDIEN

Non, je l'enlève... Si tu es aux bergeries cette nuit, tu entendras une fière galopade dans la plaine. J'aurai la belle en travers de ma selle, et je te réponds que je la tiendrai solidement.

BALTHAZAR

Elle t'aime donc bien, cette Arlésienne maudite ?...

FRÉDÉRI, *s'arrêtant dans le fond.*

Oh !

LE GARDIEN

Oui... c'est son caprice du moment. Et puis un enlèvement, ça lui va. Courir les grandes routes à l'aventure, rouler d'auberge en auberge, le changement, la peur, la poursuite, voilà ce qu'elle aime surtout. Elle est comme ces oiseaux de la mer qui ne chantent que dans les orages...

FRÉDÉRI, *bas avec fureur.*

C'est lui !... enfin !...

VIVETTE

Viens... ne reste pas là !

FRÉDÉRI, *la repoussant.*

Laisse-moi !

VIVETTE

Ah ! il l'aime encore... Frédéri...

FRÉDÉRI

Va-t'en... va-t'en donc ! *(Il la pousse dans la maison, puis revient écouter.)*

LE GARDIEN

Moi, ce voyage me fait peur. Je pense au vieux qui va rester seul, à mes chevaux, à ma cabane, et à la belle vie d'honnête homme que j'aurais menée là-bas, si je ne l'avais pas rencontrée.

BALTHAZAR

Pourquoi partir alors ? Fais ce que le nôtre a fait. Renonce à cette femme et marie-toi.

LE GARDIEN

Je ne peux pas... Elle est si belle !

FRÉDÉRI, *bondissant.*

Je ne le sais que trop qu'elle est belle, misérable... Mais quel besoin avais-tu de venir me le rappeler ? *(Avec un rire de rage.)* Un paysan !... C'était un paysan comme moi !... *(Marchant vers lui.)* Ah ! mon bonheur te fait envie, et c'est en sortant de ses bras que tu viens me le dire, quand tu as encore sur ta bouche ses baisers de la dernière nuit. Mais tu ne sais donc pas que,

pour un de ces moments de passion dont tu me parles, pour une minute de ta vie à toi, je donnerais toute la mienne, tout mon paradis pour une heure de ton enfer... Maudit sois-tu d'être venu, maquignon de malheur !... C'est encore pis que de l'avoir vue elle-même... tu me rapportes avec son haleine l'horrible amour dont j'ai manqué de mourir. Maintenant c'est fini, je suis perdu. Et pendant que tu courras les routes avec ton amoureuse, il y aura ici des femmes en larmes... Mais non ! ce n'est pas possible, cela ne sera pas. *(Sautant sur un des gros marteaux avec lesquels on a planté les mais.)* Allons, défends-toi, bandit, défends-toi, que je te tue, je ne veux pas mourir seul. *(Le gardien recule. — Toute cette scène est presque couverte par le bruit des tambourins qui arrivent.)*

BALTHAZAR, *se jetant sur Frédéri.*

Malheureux, que vas-tu faire ?

FRÉDÉRI, *se débattant.*

Non, laisse-moi;... lui d'abord, son Arlésienne ensuite. *(Au moment où il arrive sur le gardien, Rose s'élance au milieu d'eux. — Frédéri s'arrête, chancelle, le marteau lui tombe des mains. — Au même instant des torches secouées apparaissent devant la ferme, et les farandoleurs envahissent la cour en criant.)*

LES FARANDOLEURS

Saint-Éloi ! Saint-Éloi ! A la farandole !

LES GENS DE LA FERME, *apparaissant sur le balcon.*

Saint-Éloi !... Saint-Éloi !... *(Chants et danses. — Tableau.)*

CINQUIÈME TABLEAU

LA MAGNANERIE

Une grande salle, avec large fenêtre et balcon dans le fond. — A gauche, second plan, l'entrée de la magnanerie ; premier plan, la chambre des enfants. — A droite, un escalier de bois montant au grenier. Sous l'escalier, un lit à demi caché par des rideaux. Quand la toile se lève, la scène est vide. Dans la cour du castelet on entend les fifres et les tambourins des farandoleurs : puis on chante la *Marche des Rois*... A ce moment, Rose entre, une petite lampe à la main. Elle pose sa lampe, va sur le balcon du fond, y reste un moment à regarder danser, puis rentre.

SCÈNE I

ROSE MAMAÏ, *seule.*

Ils chantent, en bas. Ils ne se doutent de rien. Le berger lui-même s'y est trompé en le voyant sauter de si bon cœur : « Ça ne sera rien, maîtresse. Un dernier coup de tonnerre, comme quand l'orage va finir... » Dieu l'écoute !... Mais j'ai bien peur... Aussi, je veille...

SCÈNE II

ROSE, FRÉDÉRI

FRÉDÉRI, *s'arrête en voyant sa mère.*

Qu'est-ce que tu fais là ?... Je croyais que tu ne couchais plus ici...

ROSE, *un peu gênée.*

Mais si. J'ai encore de l'autre côté quelques vers à soie qui ne sont pas éclos. Il faut que je les surveille... Mais toi ? pourquoi n'es-tu pas resté en bas à chanter avec les autres ?

FRÉDÉRI

J'étais trop fatigué.

ROSE

Le fait est que tu y allais d'une rage à cette farandole. Vivette aussi a beaucoup dansé. C'est un oiseau, cette petite ; elle ne touchait pas la terre... As-tu vu l'aîné des Giraud comme il lui tournait autour ? Elle est si avenante... Ah ! vous allez faire une jolie paire à vous deux.

FRÉDÉRI, *vivement.*

Bonsoir. Je vais me coucher. *(Il l'embrasse.)*

ROSE, *changeant brusquement de ton.*

Et puis, tu sais, si celle-là ne te convient pas, il faut le dire. Nous aurons bientôt fait de t'en trouver une autre.

FRÉDÉRI

Oh ! ma mère.

ROSE

Eh ! qu'est-ce que tu veux ? Ce n'est pas le bonheur de cette enfant que je cherche, c'est le tien... Et tu n'as pas l'air de quelqu'un d'heureux au moins ?

FRÉDÉRI

Mais si... mais si...

ROSE

Voyons, regarde-moi. *(Elle lui prend la main.)* On dirait que tu as la fièvre.

FRÉDÉRI

Oui... la fièvre de Saint-Éloi qui fait boire et qui fait danser. *(Il se dégage.)*

ROSE

(A part). Je ne saurai rien. *(Le rattrapant.)* Mais ne t'en va donc pas, tu t'en vas toujours.

FRÉDÉRI, *souriant.*

Allons. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ROSE, *le regardant bien en face.*

Dis-moi... Cet homme qui est venu tout à l'heure...

FRÉDÉRI, *détournant les yeux.*

Quel homme ?

ROSE

Oui... cette espèce de bohémien, ce gardien de chevaux... Cela t'a fait du mal de le voir... n'est-ce pas ?

FRÉDÉRI

Bah ! Ç'a été un moment, une folie... et puis tiens ! je t'en prie, ne me fais pas parler de ces choses... J'aurais peur de te salir en remuant toute cette boue devant toi.

ROSE

Allons donc ! est-ce que les mères n'ont pas le droit d'aller partout sans se salir, de tout demander, de tout savoir ?... Voyons, parle-moi, mon enfant. Ouvre-moi bien ton cœur. Il me semble que, si tu me parlais un peu seulement, moi j'en aurais si long à te dire... tu ne veux pas ?

FRÉDÉRI, *doux et triste.*

Non, je t'en prie. Laissons ça tranquille.

ROSE

Alors, viens... descendons...

FRÉDÉRI

Pourquoi faire ?

ROSE

Ah ! je suis peut-être folle, mais je trouve que tu as un mauvais regard cette nuit. Je ne veux pas que tu restes seul... viens aux lumières, viens... D'abord, tous les ans, pour Saint-Éloi, tu me fais faire un tour de farandole. Cette année tu n'y as pas pensé. Allons, viens. J'ai envie de danser, moi... *(Avec un sanglot.)* J'ai bien envie de pleurer aussi.

FRÉDÉRI

Ma mère, ma mère, je t'aime... ne pleure pas... Ah ! ne pleure pas, bon Dieu !

ROSE

Parle-moi donc alors, puisque tu m'aimes.

FRÉDÉRI

Mais que veux-tu que je te dise ?... Eh bien, oui, j'ai eu une mauvaise journée aujourd'hui. Il fallait bien s'y attendre. Après des secousses pareilles, on n'arrive pas au calme tout d'un coup. Regarde le Rhône les jours de mistral ; est-ce qu'il ne s'agite pas encore longtemps après que le vent est tombé ? Il faut laisser aux choses le temps de s'apaiser... Voyons, ne pleure pas. Tout cela ne sera

rien... Une nuit de bon sommeil à poings fermés, et demain il n'y paraîtra plus... Je ne songe qu'à oublier, moi, je ne songe qu'à être heureux.

ROSE, *gravement.*

Tu ne songes qu'à ça ?

FRÉDÉRI, *détournant la tête.*

Mais oui...

ROSE, *le fouillant jusqu'au fond des yeux.*

Bien vrai ?

FRÉDÉRI

Bien vrai.

ROSE, *tristement.*

Tant mieux, alors...

FRÉDÉRI, *l'embrassant.*

Bonsoir... Je vais me coucher. *(Elle l'accompagne d'un long regard et d'un sourire jusqu'à la porte de la chambre. A peine la porte fermée, la figure de la mère change, devient terrible.)*

SCÈNE III

ROSE, *seule.*

Être mère, c'est l'enfer !... Cet enfant-là, j'ai manqué mourir de lui en le mettant au monde. Puis il a été longtemps malade... A quinze ans, il m'a fait encore une grosse maladie. Je l'ai tiré de tout comme par miracle. Mais ce que j'ai tremblé, ce que j'ai passé de nuits blanches, les rides de mon front peuvent le dire... Et maintenant que j'en ai fait un homme, maintenant que le voilà fort, et si beau, et si pur, il ne songe plus qu'à s'arracher la vie, et, pour le défendre contre lui-même, je suis obligée de veiller là, devant sa porte, comme quand il était tout petit. Ah ! vraiment, il y a des fois que Dieu n'est pas raisonnable... *(Elle s'assied sur un escabeau.)* Mais elle est à moi, ta vie, méchant garçon. Je te l'ai donnée, je te l'ai donnée vingt fois. Elle a été prise jour par jour dans la mienne; sais-tu bien qu'il a fallu toute ma jeunesse pour te faire tes vingt ans ? Et à présent tu voudrais détruire mon ouvrage. Oh ! oh !... *(Radoucie et triste.)* Comme c'est ingrat, tout de même, les enfants !... Et

moi aussi, quand mon pauvre homme est mort et qu'il me tenait les mains en s'en allant, j'avais bien envie de partir avec lui... Mais tu étais là, toi, tu ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais tu avais peur, et tu criais. Ah ! dès ton premier cri, j'ai senti que ma vie ne m'appartenait pas, que je n'avais pas le droit de partir... Alors, je t'ai pris dans mes bras, je t'ai souri, j'ai chanté pour t'endormir, le cœur gros de larmes, et quoique veuve pour toujours, aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté mes coiffes noires pour ne pas attrister tes yeux d'enfant... *(Avec un sanglot.)* Ce que j'ai fait pour lui, il pourrait bien le faire pour moi maintenant... Ah ! les pauvres mères... comme nous sommes à plaindre !... Nous donnons tout, on ne nous rend rien. Nous sommes les amantes qu'on délaisse toujours... Pourtant nous ne trompons jamais, nous autres, et nous savons si bien vieillir...

CHŒUR, *au dehors.*

Sur un char,
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges,
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards !

(Tambourins et danses.)

ROSE

Quelle nuit !... quelle veillée !... *(La porte de la chambre s'ouvre vivement.)* Qui est là ?

SCÈNE IV

ROSE, L'INNOCENT

L'Innocent sort de la chambre de gauche, pieds nus, ses cheveux blonds tout ébouriffés, sans blouse, sans gilet, rien qu'un pantalon de futaine retenu par une bretelle. — Ses yeux brillent, son visage a quelque chose de vivant, d'ouvert, d'inaccoutumé.

L'INNOCENT, *s'approchant, un doigt sur les lèvres.*

Chut !

ROSE

C'est toi ?

L'INNOCENT, *bas.*

Couchez-vous, et dormez tranquille... Il n'y aura rien encore cette nuit...

ROSE

Comment ! rien... tu sais donc ?...

L'INNOCENT

Je sais que mon frère a un grand chagrin, et que vous me faites coucher dans sa chambre de peur qu'il ne retourne son chagrin contre lui-même... Aussi voilà plusieurs nuits que je ne dors que d'un œil... Depuis quelque temps il allait mieux, mais cette fois la nuit a été bien mauvaise... Il a recommencé à pleurer, à parler tout seul. Il disait : « Je ne peux pas... je ne peux pas... il faut que je m'en aille !... » Puis à la fin, il s'est couché. Maintenant, il dort, et je me suis levé doucement, doucement, pour venir vous le dire... Pourquoi me regardez-vous comme cela, ma mère ?... Ça vous étonne que j'y voie si fin et que j'aie tant de raisonnement... Mais vous savez bien ce que Balthazar disait : « Il s'éveille, cet enfant, il s'éveille ! »

ROSE

Est-ce possible ?... Oh !... ô mon Innocent !

L'INNOCENT

Mon nom est Janet, ma mère. Appelez-moi Janet. Il n'y a plus d'Innocent dans la maison.

ROSE, *vivement.*

Tais-toi... ne dis pas ça.

L'INNOCENT

Pourquoi ?

ROSE

Ah ! je suis folle... C'est ce berger avec ses histoires... Viens, mon chéri, viens que je te regarde. Il me semble que je ne t'ai jamais vu, que c'est un nouvel enfant qui m'arrive. *(Le prenant sur ses genoux.)* Comme tu es grandi, comme tu es beau ! Sais-tu que tu ressembleras à Frédéri ? C'est qu'il y a de la vraie lumière dans tes yeux maintenant.

L'INNOCENT

Ma foi ! oui, je crois que maintenant je suis éveillé tout à fait... Ce qui n'em-

pêche pas que j'ai bien sommeil, et que je vais aller dormir, car je tombe... Voulez-vous m'embrasser encore, dites ?...

ROSE

Si je veux ! *(Elle l'embrasse avec fureur.)* Je t'en dois tant de ces caresses. *(Elle l'accompagne jusqu'à la chambre.)* Va dormir, mon chéri, va.

SCÈNE V

ROSE, *seule.*

Plus d'innocent dans la maison ! Si ça allait nous porter malheur... Ah ! qu'est-ce que je dis là ?... Je ne mérite pas cette grande joie qui m'arrive... Non ! non ! Ce n'est pas possible. Dieu ne m'a pas rendu un enfant pour m'en enlever un autre... *(Elle courbe un instant la tête devant une madone incrustée dans le mur, elle va vers la porte de la chambre et elle écoute.)* Rien... ils dorment tous deux. *(Elle ferme la fenêtre du fond, range quelques objets, quelques sièges, puis entre dans son alcôve et tire son rideau. — Musique de scène. — Le petit jour commence à blanchir les grandes vitres du fond.)*

SCÈNE VI

FRÉDÉRI, ROSE, *dans l'alcôve.*

FRÉDÉRI, *il entre à demi vêtu, l'air égaré. Il écoute et s'arrête.*

(Bas.) Trois heures. Voilà le jour. Ça sera comme dans l'histoire du berger. « Elle s'est battue toute la nuit, et puis au matin... puis au matin... » *(Il fait un pas vers l'escalier, puis s'arrête.)* Oh ! c'est horrible !... Quel réveil ils vont tous avoir ici !... mais c'est impossible. Je ne peux pas vivre. Tout le temps je la vois dans les bras de cet homme. Il l'emporte, il la serre, il... Ah ! vision maudite, je t'arracherai bien de mes yeux ! *(Il s'élance sur l'escalier.)*

ROSE, *appelant.*

Frédéri !... Est-ce toi ? *(Frédéri s'arrête au milieu de l'escalier, chancelant, les bras étendus.)*

ROSE, *s'élançant de l'alcôve, court à la chambre des enfants, regarde, et pousse un cri.*

Ah !... *(Elle se retourne, et voit Frédéri sur l'escalier.)* Qu'est-ce que... Où vas-tu ?

FRÉDÉRI, *égaré.*

Mais tu ne les entends donc pas là-bas du côté des bergeries ?... Il l'emporte... Attendez-moi ! attendez-moi !... *(Il s'élance, Rose se jette à corps perdu à sa poursuite. — Quand elle arrive à la porte qui est au milieu de l'escalier, Frédéri vient de la fermer. — Elle frappe avec rage.)*

ROSE

Frédéri, mon enfant !... Au nom du ciel ! *(Elle frappe à la porte, la secoue.)* Ouvre-moi, ouvre-moi !... Mon enfant !... Emporte-moi, emporte-moi dans ta mort... Ah !... mon Dieu !... Au secours ! Mon enfant !... Mon enfant va se tuer... *(Elle descend l'escalier, folle, se précipite vers la fenêtre du fond, l'ouvre, regarde et tombe avec un cri terrible.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'INNOCENT, BALTHAZAR, LE PATRON MARC

L'INNOCENT

Maman !... Maman !... *(Il s'agenouille près de sa mère.)*

BALTHAZAR, *voyant la fenêtre ouverte, s'élance et regarde dans la cour.*

Ah ! *(Au patron Marc qui vient d'entrer.)* Regarde à cette fenêtre, tu verras si on ne meurt pas d'amour... !

FIN DE L'ARLÉSIENNE

FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
théâtre du Vaudeville, le 16 septembre 1876.
Reprise au
théâtre du Gymnase, le 11 mars 1886.

EN COLLABORATION AVEC ADOLPHE BELOT

PERSONNAGES :

	VAUDEVILLE	GYMNASE
FRANTZ RISLER . .	MM. Pierre Berton	MM. Damala.
RISLER	Parade.	Landrol.
PLANUS	Munié.	Raynard.
GEORGES	Train.	Romain.
DELOBELLE	Delannoy.	Lagrange.
CHÈBE	Boisselot.	Libert.
FIRMIN, maître d'hôtel .	Bource.	Martin.
Un Garçon		Bourgeotte.
DÉSIRÉE	Mmes Bartet.	Mmes Lainé.
SIDONIE	Pierson.	Rosa Bruck.
CLAIRE	V. Lafontaine.	Malvau.
MADAME CHÈBE . . .	Fanny Génat.	Grivot.
TOBY	Lamare.	Netty.
MADAME DOBSON . .	Delta.	Rose Lion.
CHRISTINE, cuisinière .		Gennetier.
Une Bonne		Davenay.

FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ

ACTE PREMIER

Un petit salon chez Véfour. Glace à gauche. Canapé à droite. De grandes portières au fond qui, lorsqu'elles sont relevées, laissent voir le grand salon de noces tout allumé, ciré, reluisant et désert, avec piano et pupitres de musique. Portes latérales à droite pour la sortie.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MAÎTRE D'HÔTEL, UN GARÇON

Au lever du rideau, le garçon qui vient d'entrer par la gauche jette un regard rapide autour de lui et commence à siffler à la régalade une bouteille de champagne qu'il emportait. Pendant qu'il boit, la tenture du fond se soulève, paraît un maître d'hôtel majestueux, portant sur un plateau des verres vides.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *tapant sur l'épaule du garçon.*

Eh bien, eh bien, jeune homme... en voilà des manières...

LE GARÇON, *se retournant effaré.*

Ah ! M. Firmin... Excusez-moi... je... un vieux restant de champagne.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Où vous croyez-vous donc, mon cher ?... Un restaurant comme le nôtre ! *(Il lui prend la bouteille des mains, s'assure qu'il y reste du champagne, la vide dans un verre de son plateau et boit après lui avoir rendu majestueusement la bouteille.)* Voilà. Rapportez ceci à l'office et souvenez-vous que la rincette revient de droit aux maîtres d'hôtel.

LE GARÇON

Oui, monsieur Firmin.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Attendez voir, officier... *(Soulevant les tentures du fond.)* Le grand salon est allumé... Donnez donc un peu d'éclairage ici... Ils vont bientôt sortir de table.

LE GARÇON, *remontant les lampes.*

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là, monsieur Firmin ?... La mariée est crânement gentille.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Commerce du Marais, Fromont jeune et Risler aîné. De grands fabricants de papiers peints... très mêlé comme monde. Côté Fromont assez cossu, côté Risler tout ce qu'il y a de plus boutique... Et c'est le Risler qui se marie.

LE GARÇON

Diable !... Alors, la gratte ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Ça m'étonnerait... chut ! on vient... allumez vite ! *(Il s'éloigne majestueusement par le fond.)*

SCÈNE II

MADAME CHÈBE, CHÈBE, LE GARÇON, *qui allume.*

Chèbe, la serviette au menton, rageur, ses trois poils hérissés sur son immense crâne. Madame Chèbe, dans une magnifique robe verte tendue comme un bouclier, a la bouche pleine, l'air satisfait, bon enfant et indolent.

CHÈBE, *entrant par la gauche.*

C'est impossible !... Ça n'a pas de nom ! Je n'oublierai jamais ce qu'on m'a fait là.

MADAME CHÈBE, *le suivant.*

Voyons, Ferdinand, ne t'excite pas. Un jour comme aujourd'hui.

CHÈBE, *au garçon, qui le regarde, ahuri.*

Eh ben, quoi ?... Quand vous aurez fini de me regarder. *(Il le foudroie ; le garçon se retire. Chèbe continue.)* Me mettre au bout de la table, moi, Ferdinand Chèbe, le père de la mariée !... Et à qui donne-t-on ma place ? A Fromont jeune.

MADAME CHÈBE

Mais c'est l'associé de Risler, de notre gendre !

CHÈBE

Je te dis que c'est un parti pris de m'humilier.

MADAME CHÈBE, *épanouie, sur le canapé.*

Mais non, mon ami, mais non, tu exagères.

CHÈBE

Ah ! j'exagère... Est-ce que ce n'est pas ridicule la place que les Fromont tiennent à cette noce ?... Ils sont là, tous, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, les amis de leurs amis. On croirait vraiment que c'est l'un d'eux qui se marie... Est-ce qu'il est question des Risler ou des Chèbe ? On ne m'a pas seulement présenté, moi, le père !

MADAME CHÈBE

C'est la faute de Risler... Notre gendre est si distrait; toujours ses idées d'invention dans la tête, si timide, avec ça, si...

CHÈBE

Si empoté, dis le mot, si empoté, tellement à plat ventre devant son associé, la femme de son associé, la famille de son associé. Il n'y a pas moyen qu'on nous respecte, avec un gendre comme celui-là. *(Il s'assied à gauche.)*

MADAME CHÈBE, *pelant une mandarine qu'elle a tirée de sa poche.*

Il faut dire aussi que Risler est dans une position exceptionnelle. Il est entré chez les Fromont comme simple dessinateur, et dame ! ce n'est pas étonnant qu'après avoir été si longtemps commis, il ait gardé une attitude courbée vis-à-vis de ses anciens patrons.

CHÈBE

Eh ! madame, on se redresse ! *(Il se dresse sur la pointe des pieds.)*

MADAME CHÈBE

Après tout, c'est une grande chance pour nous, que ce mariage de notre fille. Nous n'avons pas de fortune, pas d'espérances. Mes quatre-vingt mille francs de dot ont filé dans des spéculations désastreuses.

CHÈBE

C'est cela, des reproches, maintenant.

MADAME CHÈBE

Ce ne sont pas des reproches, mon pauvre homme; mais nous pouvons bien dire entre nous que tu n'as pas été heureux dans tes entreprises. Notre Sidonie, sans un sou de dot, était destinée à épouser un employé, comme voilà Frantz, le frère de Risler.

CHÈBE, *indigné.*

Allons donc !... misère et compagnie... tu sais bien qu'elle n'en a pas voulu.

MADAME CHÈBE

Ou bien alors, monter en graine et rester fille, comme son amie la petite Désirée Delobelle.

CHÈBE, *toujours rageant.*

Ah ! oui, ces Delobelle, parlons-en... une heureuse idée qu'a eue Risler de les inviter à sa noce... voilà des convives qui lui font honneur.

MADAME CHÈBE

Mais c'est un acte de charité, voyons. Elle a tant de gentillesse et de courage, cette pauvre petite boiteuse... tout le jour courbée sur son ouvrage, à fabriquer ses oiseaux-mouches pour modes, gagnant le pain de la maison à elle seule.

CHÈBE

Oui, la fille, je ne dis pas... mais le père, un ancien cabot... De quoi a-t-on l'air, vis-à-vis des Fromont, de connaître du monde pareil ?

MADAME CHÈBE

Enfin, qu'est-ce que tu veux ? Ce sont nos amis, des voisins de palier depuis vingt ans.

CHÈBE

Diable emporte le voisinage !

MADAME CHÈBE, *riant.*

Ah ! mais non... ah ! mais non ! Il a du bon, le voisinage... Il y a dix ans que le brave Risler est venu s'installer avec son frère sur le même carré que les Delobelle et nous; et c'est à cela que nous devons d'être aujourd'hui les beaux-parents de Fromont jeune et Risler aîné de la rue des Vieilles-Haudriettes,

les plus grands fabricants de papiers peints du Marais. Il me semble que nous n'avons pas à nous plaindre du voisinage.

CHÈBE

Pas à nous plaindre !... C'est trop fort !... *(D'une voix grandiose.)* Je m'appelle Ferdinand Chèbe, madame.

MADAME CHÈBE

Je le sais bien que tu t'appelles Ferdinand Chèbe... tu le répètes assez souvent, bon Dieu !

CHÈBE

Ferdinand Chèbe, ancien commerçant, connu depuis trente-cinq ans sur la place de Paris. Avec ce nom-là et quelques avantages naturels, notre fille pouvait aspirer aux plus hautes positions. Et sans aller bien loin, est-ce que Georges Fromont, ici présent, ne lui a pas tourné autour pendant des mois ?

MADAME CHÈBE, *effrayée.*

Chut !... prends garde !...

CHÈBE, *baissant la voix.*

Si on ne l'avait pas forcé d'épouser sa cousine Claire, cette mijaurée, si c'était un homme enfin, ce M. Georges, au lieu d'être un chiffon, est-ce que Sidonie, à l'heure qu'il est, ne s'appellerait pas Mme Fromont jeune, et depuis longtemps... Ah ! mais !...

MADAME CHÈBE

Tiens ! Je ne sais pas ce que tu vas chercher ! Tu te gâtes le bon de la vie... Pour une fois que nous dînons chez Véfour, qu'on peut s'offrir un tas de gourmandises... Viens donc finir de dîner.

CHÈBE

Jamais ! Je vais prendre l'air dans le Palais-Royal, sous les galeries... J'étouffe... *(Il s'éloigne à gauche.)*

MADAME CHÈBE, *le suivant.*

Mais tu nous fais manquer le dessert... Ferdinand ! Ferdinand ! Et ta serviette !... Quitte au moins ta serviette... *(Elle sort derrière lui par la gauche.)*

SCÈNE III

LE GARÇON, *puis* DELOBELLE *et* DÉSIRÉE

LE GARÇON, *soulevant la tenture du fond, timidement.*

Partis... Je vas pouvoir finir mon éclairage... Il me faisait peur, cet agité-là... *(Il allume des appliques. Entrent par la gauche Delobelle et sa fille. Delobelle en grande tenue, habit noir, cravate blanche, gardénia à la boutonnière, marche sur la pointe des pieds en faisant craquer ses souliers neufs. Désirée, robe de mousseline, aussi simple que son père est somptueux. Elle boite légèrement.)*

DELOBELLE, *qui sort de table, a la lèvre luisante et parle avec volubilité.*

Par ici, bichette, voici un petit salon où nous ne serons pas dérangés. *(Au garçon, avec un geste de comédie.)* Qu'on nous laisse !

LE GARÇON, *montrant les bougies.*

C'est qu'il faut que je...

DELOBELLE, *geste de drame.*

Sortez... mais sortez donc !...

LE GARÇON, *effaré.*

Bon... c'est bon... ils sont tous enragés à cette noce. *(Il sort.)*

DÉSIRÉE

Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ce mystère ? Tu me fais quitter la table avant tout le monde.

DELOBELLE, *avalant la moitié des mots.*

Ma fille, il s'agit d'une chose très importante... Je suis le seul artiste dramatique présent à cette fête de bourgeois... Évidemment la soirée ne se passera pas sans qu'on me demande quelque chose.

DÉSIRÉE

Tu crois ?

DELOBELLE

J'en suis sûr. Tous ces gens-là ne sont pas sans avoir entendu parler du grand comédien Delobelle. Je suis si populaire dans le Marais depuis tant d'années que je l'habite. Tiens ! j'avais en face de moi la femme de l'associé, Mme Fromont. Elle est très distinguée, cette petite femme-là... Eh bien ! elle ne m'a pas quitté de l'œil une minute... Et puis, as-tu remarqué quand j'ai demandé la sauce anglaise au garçon ?

DÉSIRÉE, *doucement.*

Non...

DELOBELLE

J'ai très bien dit ça : Garçon, sauce anglaise, je vous prie... Tout le monde s'est tourné de mon côté. Au Marais, on n'est pas habitué à demander de la sauce anglaise avec cette désinvolture. On chuchotait, on me regardait... Ça m'a paru bon... Il me semblait que j'étais en scène... Dame ! depuis le temps !

DÉSIRÉE

Pauvre père !

DELOBELLE

Oh ! ne te fais pas de peine, va ! Voilà dix ans que je n'ai pas joué, dix ans que les directeurs me laissent dans mon coin, sans un rôle, mais je ne renonce pas ! D'ailleurs ils seront obligés d'y venir... ils n'ont plus personne, plus personne... Et ce jour-là, n'aie pas peur, nous leur tiendrons la dragée haute.

DÉSIRÉE

Vraiment ! Tu espères encore ?

DELOBELLE

Si j'espère ! j'en suis sûr. Mais revenons à notre objet... Tu penses bien que cela ne m'amuse guère de me produire devant ces commerçants du Marais. Pourtant, je ne puis pas me soustraire à cette corvée. J'avais pensé d'abord à dire la grande scène du *Misanthrope*, mais je n'ai personne pour me dire la réplique. A moins que tu ne veuilles... J'ai la brochure dans ma poche.

DÉSIRÉE, *épouvantée.*

Oh non ! Je t'en prie, pas moi.

DELOBELLE, *sourire bon enfant.*

Oui, oui, je sais... Tu es comme ta pauvre mère à qui je n'ai jamais pu faire dire un seul mot en public... Oh ! ce n'est pas un reproche que je lui fais, la sainte femme ! Elle m'aimait tant ! elle était mon soutien, ma consolatrice... Tant que je l'ai eue à mes côtés, je me suis senti fort... Et puis un jour, elle est morte... morte !... *(Il écrase une larme en revenant à son idée.)* Qu'est-ce que tu dirais du grand monologue de Ruy Blas : « Bon appétit, Messieurs ! » Ce serait en situation, avec tous ces goinfres... Seulement, j'aurais besoin de le revoir... Je l'ai bien dans les jambes, mais je ne l'ai pas dans la bouche.

DÉSIRÉE

Oh ! prends garde, si tu n'en es pas sûr !

DELOBELLE

Hein ?

DÉSIRÉE

Il vaudrait peut-être mieux ne rien dire. C'est si ennuyeux de rester court. Oh ! ce n'est pas ta mémoire dont je me méfie, c'est le champagne... Tu en as beaucoup bu... J'avais beau te faire de gros yeux.

DELOBELLE

Tu crois ! Le fait est que je le sable bien. Mais n'aie pas peur, je le porte encore mieux. Je suis taillé dans le bloc du vieux Kean, qui n'était jamais si bien en verve que lorsqu'il avait bu. *(Mouvement de Désirée.)* Ah ! petite bourgeoise, tu ne comprendras jamais ce que c'est que le génie... Voyons, fais-moi répéter mon monologue, je te parie que je le dis d'un bout à l'autre sans broncher.

DÉSIRÉE, *riant.*

Mais si tu le sais, je ne le sais pas, moi, ton monologue.

DELOBELLE, *à voix basse.*

La brochure est dans mon pardessus, va le chercher.

DÉSIRÉE

Comment ! celle-là aussi ! Combien en avais-tu donc apporté, de brochures ?

DELOBELLE

Chut ! chut ! va vite. Voilà le numéro du pardessus. *(Désirée sort.)*

SCÈNE IV

DELOBELLE, *seul, puis* CHÈBE, MADAME CHÈBE

DELOBELLE, *debout devant une glace.*

Oui, taillé dans le bloc du vieux Kean, mais mieux taillé que lui, on peut le dire. *(Il reste un moment à se regarder, tire ses manchettes, marche, se retourne, fait toutes sortes de gestes, de mines, d'effets de bras, de jambes.)* Ma foi, tant pis, je me gobe, voilà ! *(Il s'envoie du bout des doigts un baiser devant la glace. L'entrée de Chèbe coupe son geste en deux.)*

MADAME CHÈBE, *menant son mari.*

Allons ! viens donc te remettre à table.

CHÈBE

Et subir de nouveaux affronts.

MADAME CHÈBE

Mais non, manger une foule de bonnes affaires... Mon Dieu ! on n'a pas tant d'occasions.

CHÈBE, *apercevant Delobelle.*

Tiens ! vous voilà, vous... Qu'est-ce que vous faites ici ?

DELOBELLE

Vous voyez, je suis en train de repasser un de mes rôles... C'est une idée de Désirée; elle a pensé que, peut-être, on me demandera de réciter quelque chose.

CHÈBE

Réciter quelque chose, vous !

DELOBELLE

Et pourquoi donc pas, monsieur ?

CHÈBE

Allons donc ! Vous êtes un ami des Chèbe !... un invité de Risler... Vous êtes du côté des pouilleux. Vous pouvez être tranquille, allez ! On ne vous demandera rien.

DELOBELLE

Tant pis pour eux ! Je n'y tiens pas.

CHÈBE

Ah ! si vous étiez venu avec les Fromont, ce serait une autre histoire. Tout aux Fromont et rien aux Chèbe... C'est le mot d'ordre de la journée.

SCÈNE V

LES MÊMES, DÉSIRÉE, *qui revient avec la brochure.*

DÉSIRÉE

Voici la brochure, père.

DELOBELLE, *aux Chèbe.*

Vous permettez, n'est-ce pas ? Les exigences de notre terrible profession. Voyons, bichette, acte III, scène VI. Ai-je eu du succès là dedans ! Quelle ovation à Mont-de-Marsan ! Ils m'ont attendu à la sortie pour me porter en triomphe. Ils voulaient dételer ma voiture.

CHÈBE, *ricanant.*

Mais, malheureusement, vous étiez à pied, n'est-ce pas ?

DELOBELLE

Oui, j'étais à pied.

CHÈBE

Eh bien ! comment voulaient-ils dételer ?

MADAME CHÈBE, *l'entraînant.*

Viens donc !

CHÈBE, *rageur.*

En voilà encore un qui me tape sur les nerfs.

MADAME CHÈBE, *le poussant devant elle.*

Si c'est possible, un jour pareil, se faire tant de mauvais sang !

SCÈNE VI

DELOBELLE, DÉSIRÉE, *puis* LE MAÎTRE D'HÔTEL, RISLER *et* PLANUS

DELOBELLE, *à sa fille.*

A nous deux ! Travaillons !

Bon appétit, Messieurs, ô, ministres intègres, conseillers vertueux...

(Il prend sa tête dans ses mains.) Chut ! Ne me dis rien, je sais... Conseillers vertueux... Conseillers... Mais va donc, souffle-moi. Tu me laisses là, planté... *(Voyant la draperie du fond qui se soulève.)* Allons, bon, voilà du monde !

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *apparaissant au fond, suivi de Risler et de Planus.*

Tenez, messieurs, voilà votre affaire.

RISLER, *lui serrant la main.*

Merci, mon brave, merci de votre complaisance. *(A Planus.)* Vraiment, tout le monde ici est d'une bonté avec moi !... Entre, mon vieux, tu vas pouvoir... Tiens ! Delobelle. Oh ! ne vous dérangez pas... seulement un petit coin pour permettre à l'ami Planus, notre vieux caissier, de fumer une pipe sans qu'on le voie... *(Il vient vers Delobelle en riant d'un bon rire.)* Eh bien, ça va ? Le dîner était bon, hein ?

DELOBELLE, *vivement.*

Est-ce qu'on est sorti de table ?

RISLER

Mais oui, tout le monde est au salon.

DELOBELLE

Diable ! Mais alors, on va me demander...

RISLER, *le retenant.*

Delobelle, mon ami, touchez-moi la main... Vous n'avez pas d'ennuis, n'est-ce pas ? Je vous trouvais l'air préoccupé pendant le dîner.

DÉSIRÉE, *vivement.*

Oh ! non ! mon père n'a pas d'ennuis, monsieur Risler...

DELOBELLE

C'est-à-dire toujours le même vautour qui me mange le foie : le théâtre.

RISLER

Oui, oui, je sais bien... Seulement, en dehors de cela, vous n'avez pas de soucis, vous savez, de ces petits ennuis de loyer en retard... Nous ne sommes plus voisins de carré; mais c'est la même chose, vous entendez, Delobelle... Je veux que se soit toujours la même chose qu'autrefois.

DELOBELLE

Mon Dieu, je...

DÉSIRÉE

Non, merci, monsieur Risler, vous avez assez fait pour nous. Grâce à Dieu, nous n'avons besoin de rien, j'ai beaucoup d'ouvrage en ce moment. Les oiseaux-mouches pour modes vont très bien... J'ai une foule de coiffures à faire.

RISLER, *lui serrant la main.*

Oui, je sais que vous êtes une vaillante et bonne petite créature.

DELOBELLE, *se penchant sur Risler.*

Il faudra pourtant que je vous parle... Je roule un projet...

DÉSIRÉE, *l'entraînant.*

Voyons, papa, viens donc. Il ne faut pas te faire attendre.

DELOBELLE

Ah ! oui, au fait. Tu as raison. *(A Risler.)* Nous causerons de cela un jour prochainement.

RISLER

Quand vous voudrez.

DELOBELLE, *sort en déclamant.*

Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

RISLER, PLANUS

Pendant la scène qui précède, Planus a tiré avec précaution de sa poche où elle dessinait de gros plis, une énorme pipe en porcelaine qu'il a bourrée, allumée, et qu'il tire goulûment et voluptueusement. Risler vient s'asseoir auprès de lui, lui prend le bras, le passe sous le sien, et sans le regarder, lui dit à demi-voix avec un petit rire :

RISLER

Planus, mon vieux !

PLANUS, *grave, sans lâcher sa pipe.*

Hein ?

RISLER

Je suis content ! Je suis content !

PLANUS, *accent suisse allemand.*

Ça se voit.

RISLER

Eh bien, non ! ça ne se voit pas; je suis encore plus content que je n'en ai l'air. Seulement, j'ai beau chercher, je ne trouve pas de mots pour exprimer ce que je sens. Quelle journée, mon ami ! Que de choses depuis ce matin ! Je me vois, au petit jour, arpentant ma chambre de vieux garçon, l'habit passé, la barbe faite, deux paires de gants blancs en poche. Ensuite les voitures de gala, toute une procession de voitures, et dans la première, là-bas, celle qui a des chevaux blancs, des guides blanches, la parure de la mariée qu'on aperçoit comme un nuage. Puis, l'entrée à l'église, deux par deux, toujours le petit nuage blanc en tête, flottant, léger, éblouissant; les cierges, le suisse, le sermon du curé, et cette poussée de monde à la sacristie, et le grand coup d'orgue à la fin, la porte de l'église large ouverte, les exclamations du quartier : « Le marié n'est pas beau, mais la mariée est crânement gentille. »

PLANUS, *riant dans sa pipe.*

C'est ça qui fait plaisir quand on est marié.

RISLER, *continuant, distrait, emporté.*

Je t'en réponds. Et le déjeuner à la fabrique ! Et la promenade au bois, autour du lac ! Et cette magnifique arrivée à la porte de Véfour !... Maintenant j'en suis là de mon rêve, et j'ai beau faire, je ne puis pas parvenir à me croire éveillé. C'est si extraordinaire ce qui m'arrive... Dire que dans la même année, j'ai eu ces deux grandes fortunes : associé de la maison Fromont et marié à Sidonie.

PLANUS

C'est magnifique ! Seulement, prends garde. Il ne faut pas que la femme te fasse oublier la maison.

RISLER

Oublier la maison, mon vieux ! Y songes-tu ? Mais c'est la fierté de ma vie cette raison sociale où mon nom figure à côté de celui de mes chers patrons... mais je sacrifierais tout à cela : mon bonheur d'aujourd'hui, l'amour de cette belle fille, rien ne tiendrait si la maison Fromont était en jeu. Souviens-toi de ce que je te dis, Sigismond Planus !

PLANUS, *dans sa pipe.*

Bien... je m'en souviendrai, Risler.

RISLER

Pense donc à ce qu'elle a été pour moi, cette maison Fromont... il y a vingt ans, quand j'arrivai de notre Suisse, étranger, sans le sou, mon frère à nourrir, à élever, ne connaissant dans tout Paris qu'un vieil ours de Berne accroupi, au fond du Marais, derrière le grillage de sa caisse.

PLANUS, *riant.*

Pas mal trouvé, le vieil ours de Berne.

RISLER

Je te dois d'être entré à la fabrique, pays, et Dieu sait que je ne l'ai jamais oublié; mais la place qui m'y a été faite dans cette fabrique, les nobles cœurs que j'ai trouvés là et, pour payer mes humbles services, le vieux Fromont avant de mourir disant à son neveu et gendre Fromont jeune : « Je vous laisse la maison, Georges... mais il faut prendre Risler avec vous », tout cela non plus, je ne l'oublierai pas.

PLANUS, *secouant sa pipe.*

D'autant que si la petite Chèbe a bien voulu de toi...

RISLER, *avec bonne humeur.*

Eh ! oui, vieux père grognon... sûrement que si la petite Chèbe a voulu de moi qui ne suis pas beau, qui ne suis plus jeune, mon titre de patron y est bien pour quelque chose, et le plaisir de faire un peu la dame... c'est tout naturel, voyons... Et si tu crois que ça nous empêchera d'être heureux. *(Riant.)* J'ai de l'amour pour deux, vieil ours, et tu ne sais donc pas que ça se gagne.

PLANUS, *gravement.*

Je savais pas...

RISLER

Ah ! la belle vie que nous allons mener, camarade, car tu en seras, toi aussi, et je veux que notre maison soit la tienne. Tu viendras dîner tous les dimanches, comme nous faisions chez toi, avec mon frère Frantz... Pauvre petit Frantz... Il n'y a que lui qui me gêne au milieu de ma grande joie... ben oui, l'idée qu'il va partir si loin, pour des années, et que c'est peut-être mon mariage...

PLANUS, *dans sa pipe.*

Ton mariage... Pourquoi ? *(Risler va répondre. Il s'arrête en voyant entrer son frère.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANTZ

FRANTZ

Là, j'en étais sûr... De l'autre bout du salon, j'ai reconnu la pipe de Planus.

RISLER

Te voilà, mon Frantz ! Justement je parlais de toi.

FRANTZ

Et qu'est-ce que tu disais ?

RISLER

Je disais... Viens ici... Regarde-moi bien en face. *(Il lui a pris les deux mains et lui plante ses deux yeux dans les siens jusqu'au fond.)* Je disais quand tu es entré, que j'étais le plus heureux des hommes, mais que quelque chose manquait à mon bonheur. Je n'ose pas être heureux en plein, là, et c'est mon frère qui en est la cause !

FRANTZ

Moi !

RISLER

Oui, j'ai peur que tu ne m'en veuilles.

FRANTZ

Et de quoi, mon Dieu ?

RISLER

Imagine-toi que par moments je me demande si mon bonheur n'est pas fait avec des morceaux du tien.

FRANTZ

(Haut.) Je ne comprends pas. *(A part.)* Est-ce qu'il aurait deviné ?

RISLER

Oui, il m'est arrivé de me dire que celle que j'aime, toi aussi, tu avais peut-être rêvé d'en faire ta femme.

FRANTZ

Ma femme ! *(A part.)* Comment le sait-il ?

RISLER

Et qu'en voyant que ce mariage était impossible, tu avais pris le parti de t'expatrier, de t'en aller là-bas dans cette Égypte de malheur...

FRANTZ, *rire un peu forcé.*

En voilà une histoire !... Jamais de la vie... J'ai accepté de partir pour Ismaïlia, parce que la place était bonne... peut-être aussi le besoin de rouler... de m'espacer... pas d'autre motif, je t'assure.

RISLER

Ainsi, vrai, bien vrai, je me suis trompé !... Tu ne m'en veux pas ?

FRANTZ

T'en vouloir ! Il faudrait que je sois bien ingrat, je te dois tant ! tu as tant fait pour moi !...

PLANUS

Ça, c'est sûr qu'il s'est souvent privé pour que rien ne te manque.

RISLER, *allant à Planus.*

Tais-toi donc ! Tais-toi donc ! Est-ce qu'il faut parler de ces choses seulement..

FRANTZ

Tu as raison, on n'en parle pas; mais c'est gravé là et ça ne s'en va plus...

RISLER

Eh bien, mon Frantz, puisque tu m'aimes, prouve-le-moi en restant avec nous. Tu es bien l'homme qu'il nous faut aux ateliers, jugement droit et poigne rude ! Fromont ne sait pas, lui; c'est un monsieur. Moi, j'ai mes dessins, mes machines, et quand je suis sur la piste de quelque invention, tu me connais, je ne vois rien, je n'entends rien, je suis comme un somnambule. Reste, allons; tu nous rendras service... Et puis ce serait si bon de vivre ici tous ensemble, bien serrés !... Tu te marierais, toi aussi !... nous te trouverions une petite femme... Si je te disais qu'il y en a une à laquelle j'ai pensé pour toi.

FRANTZ

Vraiment ?... et qui donc...

PLANUS, *dans sa pipe.*

Je parie que je la connais... Elle n'est pas loin, pas vrai ? *(Ils rient tous deux en se regardant.)*

FRANTZ

Ah ! oui, Désirée... une adorable créature, en effet... mais, vois-tu, frérot, avec ta permission je ne me marierai pas encore... D'abord j'ai promis; il faut que je parte... Dans deux ans, trois ans, je reviendrai vivre près de toi, et nous pourrons songer à mon mariage.

RISLER

Dans deux ans, bien sûr ?... Oh ! alors, donne-moi ta pipe, mon vieux Planus,

que je tire une bouffée. Il ne me manque plus que cela pour être tout à fait content.

PLANUS

Gare ! voilà ta femme. *(Ils se serrent dans le coin.)*

RISLER, *bas.*

Ah ! c'est mon associé qui la fait danser. Quel honneur ! Est-elle gentille !

SCÈNE IX

LES MÊMES, SIDONIE, GEORGES

Depuis un moment, on entend de la musique dans le salon du fond dont la porte est restée entre-bâillée, et Sidonie, en robe de mariée, entre en valsant avec Georges Fromont. Ils n'ont vu Risler ni l'un ni l'autre, et se croient seuls dans le petit salon.

SIDONIE, *entre deux temps de valse, tout bas à l'avant-scène et en souriant.*

Ce n'est pas vrai !... vous mentez !...

GEORGES

Non, Sidonie, je ne mens pas, c'est vous, vous seule que j'aimais, je vous jure.

SIDONIE, *toujours souriante.*

Vous me l'avez bien prouvé du reste.

GEORGES, *valsant.*

Oh ! je vous en prie, n'ayez pas ce petit sourire moqueur en me regardant. Vous savez bien comment s'est fait mon mariage avec Claire... Mon oncle le voulait absolument... Je n'ai pas osé dire non.

SIDONIE, *arrangeant sa coiffure devant la glace.*

Et voilà comment, au lieu d'être Mme Fromont jeune, je suis devenue Mme Risler aîné... Je ne m'en plains pas. Ma part est encore bien belle... Pensez donc, la petite Chèbe, une apprentie, entrer en maîtresse dans cette maison si connue, si respectée, passer de ma triste petite chambre à ces beaux appartements préparés exprès pour moi à la fabrique, vraiment, c'est de la féerie !

RISLER, *qui s'est levé, bas, à Frantz et à Planus*

Attends... attends... tu vas voir. *(Il s'avance vers Sidonie sur la pointe des pieds.)*

GEORGES, *à Sidonie.*

Alors, vous ne regrettez rien ? Vous êtes heureuse ?

SIDONIE

Oh ! oui, bien heureuse, complètement heureuse. Que voulez-vous que je regrette d'abord ?... J'ai un mari excellent, que je connais depuis mon enfance.

RISLER, *qui les a rejoints, avançant la tête.*

Oh ! la mignonne ! la mignonne !

SIDONIE, *poussant un petit cri de surprise.*

Comment ! Vous êtes là ?

RISLER, *avec un bon sourire.*

Mais oui, tu vois, petite, avec Frantz et Planus, à faire un brin de causette tous les trois.

SIDONIE

Mais on vous cherche partout. Les salons sont pleins, le bal est commencé. Et vous n'y êtes pas, vous, le marié ?

RISLER

Elle a, ma foi, raison ! C'est moi qui suis le marié... Allons faire les honneurs de ma noce.

SIDONIE

Attendez un peu que je voie... Votre cravate est toute dénouée.

RISLER

Je ne sais pas ce qu'elle a, ma cravate, elle se défait toujours. *(Pendant que sa femme lui remet son nœud de cravate, il regarde Georges, Frantz et Planus d'un air triomphant et attendri.)* C'est gentil de sentir ces petits doigts qui vous frétillent dans le cou. *(Claire Fromont entre par le fond.)*

SCÈNE X

SIDONIE, RISLER, GEORGES, CLAIRE FROMONT

CLAIRE, *souriante, à son mari.*

Georges, Georges... Dis-moi donc.

RISLER, *tenu par sa femme.*

Ah ! Mme Fromont jeune ! *(Il veut s'échapper.)*

SIDONIE, *le retenant.*

Tenez-vous donc tranquille.

CLAIRE, *à son mari.*

Qu'est-ce que c'est que cet homme extraordinaire, qui me regardait pendant le dîner en roulant de gros yeux et qui maintenant rôde dans le salon d'un air singulier ?

GEORGES

C'est sans doute Delobelle, le comédien Delobelle, l'ami de Risler.

RISLER, *le rejoignant.*

Vous savez qu'il a beaucoup de talent... On n'en veut nulle part, mais il a beaucoup de talent.

CLAIRE

Mais qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il cherche ?

GEORGES

C'est que probablement il veut réciter un morceau.

CLAIRE

Allons l'entendre.

RISLER

Attendez, attendez, madame Georges. *(Il va prendre sa femme par la main.)* Viens, petite. *(Il l'amène devant Claire.)* Madame Georges, je n'ai pas pu encore vous parler, et j'ai depuis ce matin quelque chose à vous dire qui me brûle les lèvres.

CLAIRE

Quoi donc, mon cher Risler ?

RISLER, *très ému, mettant la main de Sidonie dans celle de Claire.*

Vous êtes si bonne, vous aimez bien ma petite Sidonie, n'est-ce pas ?

CLAIRE

Mais certainement... Sidonie et moi nous sommes d'anciennes amies... Il y a longtemps que nous nous connaissons.

RISLER

C'est vrai, pourtant ! Te rappelles-tu, petite, quand on t'amenait jouer le dimanche à la fabrique et en été au château de Savigny ?

SIDONIE, *sèchement.*

Je n'ai pas oublié les bontés que les parents de Mme Fromont ont eues pour moi.

RISLER

Vous lui continuerez votre protection, n'est-ce pas ? Elle a tant besoin de vos conseils ! C'est si nouveau pour elle le monde où elle va entrer !

CLAIRE

Mais Sidonie n'a pas besoin de mes conseils. Elle est dès maintenant une femme distinguée et charmante.

RISLER

Oh ! si, elle aura besoin de vous, allez ! Moi, je ne sais rien du monde, je ne peux rien lui en apprendre; je ne suis qu'un travailleur et ne veux être que cela, maintenant plus que jamais... J'ai tant de choses en tête, vous verrez ça, des idées de dessins, d'imprimeuses... Il faut que la maison Fromont écrase tout...

PLANUS, *de son coin.*

Bravo !

GEORGES, *qui se retourne en riant.*

Hé ! le caissier là-bas.

RISLER, *tenant toujours Sidonie par la main.*

Voilà pourquoi je vous confie mon enfant, madame Georges, pourquoi

je vous demande d'être son appui et son guide. *(A Sidonie.)* Prends modèle sur elle, vois-tu, petite... Il n'y en a pas deux sur terre comme Mme Georges. C'est tout le cœur de son pauvre père, une vraie Fromont. *(Sidonie baisse les yeux et s'incline sans répondre.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHÈBE, PUIS TOUT LE MONDE

CHÈBE, *avec des garçons de restaurant.*

Les draperies ! Relevez les draperies. Je vous demande pardon, mesdames, mais nous manquons de place pour les quadrilles, il faut nous en faire. *(Des garçons relèvent les rideaux du fond. Le grand et le petit salon n'en font plus qu'un rempli de lumières, de train, de danse. Chèbe, courant au fond, avec un cri de goéland.)* Élargissez les quadrilles !

DELOBELLE, *s'avançant avec sa fille, l'air navré et s'éventant avec sa brochure.*

Tu verras qu'ils ne me feront rien dire... C'est à dégoûter du métier... Comme je renoncerais au théâtre, si j'en avais le droit !... Tiens ! si avant qu'on mette l'écriteau, je... *(Montrant l'écriteau que les musiciens ont placé sur le piano.)* Oui, c'est une idée ! *(Il sort par la gauche et disparaît.)*

CHÈBE, *très exalté, courant après un garçon.*

Pst ! pst ! par ici le punch ! *(Les musiciens commencent une valse.)*

FRANTZ, *venant auprès de Désirée qui est assise sur le petit divan, à gauche. Musique au fond.*

Vous ne dansez donc pas, mademoiselle Désirée ?

DÉSIRÉE

Oh ! monsieur Frantz, vous savez bien que je ne puis pas. *(Tristement, mais simplement.)* Je suis boiteuse.

FRANTZ, *à part.*

Imbécile !

DÉSIRÉE, *souriant.*

Oh ! ça ne fait rien... Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu, vous avez oublié... Voyons, asseyez-vous là et donnez-moi cette valse, voulez-vous ? Nous la causerons, puisque nous ne pouvons pas la danser.

FRANTZ, *s'asseyant près d'elle.*

De grand cœur.

DÉSIRÉE

Je vous trouve changé, pâli, monsieur Frantz... pourtant vous n'avez pas été malade; je l'aurais su par votre frère... Quelque gros chagrin, n'est-ce pas ?... Ne dites pas non... c'est écrit dans vos yeux. Et puis, je m'y entends à deviner les chagrins des autres; je les ai tous eus.

FRANTZ

C'est vrai... Et toujours votre air paisible, toujours votre joli sourire.

DÉSIRÉE

Oh ! oui... devant le monde... mais quand je suis seule, je me rattrape. *(Battant la mesure avec un gentil mouvement de tête.)* Dieu ! que cette valse est jolie et qu'elles sont heureuses de pouvoir tourner dessus... Alors, vous avez eu de la peine, et c'est pour cela que vous vous en allez ?

FRANTZ, *baissant la voix.*

Oui, petite fée, justement pour cela... mais nous n'en dirons rien à personne...

DÉSIRÉE

Entendu... Seulement, avouez que ce n'est pas gentil de partir sans être venu voir une fois... vos anciens voisins de palier.

FRANTZ

C'est vrai, je suis bien coupable... mais si vous saviez... *(Vivement changeant de ton.)* Est-ce que votre grand fauteuil est toujours à la même place ?

DÉSIRÉE

Toujours... près de la croisée, devant la table chargée de gravures de modes et d'oiseaux-mouches à longues plumes de toutes les couleurs... Ah ! je ne suis pas un nomade, un coureur comme vous, moi; et quand on veut me voir,

on est toujours sûr de me retrouver au même endroit. C'est vrai que mes oiseaux voyagent à ma place... En les piquant sur les coiffures, je leur ouvre les ailes toutes grandes, j'ébouriffe en coup de vent leurs petites plumes vertes et bleues, puis je les envoie bien loin, bien haut, vers tout ce que je désire, tout ce que je regrette, tout ce qui n'arrive jamais !... « Va, mon petit, va-t'en avec mon rêve. » *(Souriant et d'un ton très naturel.)* Comme ça, je me repose de rester tout le temps assise.

FRANTZ, *attendri, lui prenant la main.*

Ah ! chère, chère Désirée...

DELOBELLE, *passant près de Désirée et lui présentant un écriteau.*

Regarde-moi ça, fillette *(Lisant l'écriteau.)* : « Intermède dramatique. Le monologue de Ruy Blas, par M. Delobelle, premier sujet. » Je vais planter ça sur le piano à la place de leurs damnés écriteaux, nous verrons bien si cette fois ils ne me feront pas dire quelque chose.

DÉSIRÉE

Ah ! je t'en prie, père !

DELOBELLE

Laisse, laisse. L'art est méconnu, il faut l'imposer. *(Il va au piano dans le deuxième salon. — Musique.)*

FRANTZ, *à Désirée.*

Il y croit donc toujours ?

DÉSIRÉE

Plus que jamais... et ce n'est pas à moi de le détromper. *(Mouvement dans le bal, au fond, autour du piano sur lequel Delobelle a planté son écriteau.)*

CHÈBE, *criant dans le fond.*

Non... pas ça... pas ça !... Une polka !...

VOIX, *dans le bal.*

Si, si, l'intermède.

RISLER, *descendant dans le premier salon avec Sidonie, Claire et les principaux artistes.*

Oui, oui, dites-nous quelque chose, mon bon Delobelle.

DELOBELLE, *au milieu de la salle.*

Vraiment ! Vous y tenez !... C'est que je ne sais pas si je dois... Je ne suis pas préparé... Je ne m'attendais pas... *(On fait cercle.)*

CHÈBE, *blotti derrière un groupe, hurlant.*

Ne l'écoutez pas, c'est lui qui a mis l'écriteau.

RISLER

Au fait, si Delobelle ne veut rien dire... Ne le tourmentez pas.

DELOBELLE, *voyant que tout le monde s'éloigne.*

Allons, puisque vous l'exigez !

PLUSIEURS VOIX

Chut ! chut ! Silence ! *(On se rapproche.)*

CHÈBE

Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, attends ! *(Il sort.)*

DELOBELLE, *tendant sa brochure à Désirée.*

Sacrifions-nous.

Bon appétit, messieurs...

La porte du salon s'ouvre toute grande. Le maître d'hôtel s'avance suivi de Chèbe qui ricane en se frottant les mains.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

La voiture de la mariée !

DELOBELLE

Hein ! *(Se remettant, et furieux s'adressant à Chèbe pendant qu'on s'éloigne.)*

Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure...

MADAME CHÈBE, *très émue, amenant Sidonie.*

Allons, viens, ma fille... Où est ton mari ? *(Appelant dans le bal avec des larmes.)* Risler !

DELOBELLE, *poussé, bousculé.*

L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure.

(Désespéré.) Oh ! ils ne m'écoutent pas ! *(Il disparaît dans le fond.)*

FRANTZ, *à Sidonie qu'il a rejointe au premier plan à droite, pendant que Mme Chèbe cherche son gendre, très ému.*

Sidonie, je pars demain pour l'Égypte. Je ne vous reverrai pas !... Je m'en vais sans un regret, sans une plainte... je ne vous demande qu'une chose. Vous tenez dans vos mains la destinée d'un honnête homme, d'un grand cœur naïf et confiant... aimez-le bien... faites-lui du bonheur toute la vie, n'est-ce pas ?

SIDONIE, *d'une façon distraite, lui donnant la main.*

Comptez sur moi, Frantz. *(Elle fait bouffer sa robe et s'éloigne au bras de Risler.)*

FRANTZ, *s'approchant de Planus et lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien ! mon vieux Planus... une belle journée pour les amis de Risler... tu es heureux, toi aussi ?...

PLANUS

Heu !... *(Entre ses dents.)* Je la connais trop, moi, la petite Chèbe... j'ai pas confiance.

ACTE II

L'appartement des Risler à la fabrique. — Luxe bourgeois un peu criard et doré. — Au fond, grande croisée donnant sur des cimes d'arbres, des cheminées d'usine que domine une grande maison ouvrière à cinq étages. — Porte d'entrée à droite en pan coupé. Du même côté la cheminée dont le foyer est remplacé par une jardinière toute fleurie. On est au printemps, fleurs et plantes vertes partout. A gauche, porte donnant sur la chambre de Sidonie, une autre du même côté deuxième plan sur la chambre de Risler.

SCÈNE PREMIÈRE

TOBY, CHRISTINE

CHRISTINE, *se tordant de rire devant Toby et sa livrée de groom vert et or.*

Est-il drôle, Dieu de Dieu ! Est-il drôle ! *(Appelant vers la chambre de Sidonie.)* Madame... Madame... venez donc voir.

TOBY, *très calme, voix de faubourg.*

Qu'est-ce qu'elle a à rigoler, c'te bécasse ? Parce que la patronne m'a fait habiller en larbin... pas malin ce métier-là... « Madame est servie... » Quoi !...

CHRISTINE, *riant encore plus fort.*

Non ! ce que ça le change... c'est à en mourir...

TOBY, *froidement.*

Al' va se décrocher quèque chose, pour sûr.

SCÈNE II

LES MÊMES, SIDONIE, *très coiffée, des brillants, robe de chambre.*

SIDONIE

Eh bien ! eh bien ! Pourquoi tout ce train ? Vous oubliez que c'est mon jour aujourd'hui et qu'on peut venir...

CHRISTINE

Mais, madame, c'est l'apprenti... Il est si farce là dedans.

SIDONIE, *à l'apprenti.*

Ah ! vous voilà... voyons, montrez-vous... Il n'a pas trop mauvaise tournure... On vous a dit ce que vous aviez à faire ?...

TOBY

Rien du tout... Elle fait que se tordre en me regardant.

SIDONIE

Bon... je vais vous expliquer... Vous, Christine, descendez prévenir le père Achille que c'est mon jour. Je veux que la porte de la fabrique reste grande ouverte et qu'on fasse arriver les voitures jusqu'au perron, exactement comme pour le jour des gens du dessous.

CHRISTINE

De Mme Fromont... oui, madame... *(Elle sort en regardant l'apprenti et pouffant de rire.)*

TOBY, *vexé.*

En v'là une pintade !...

SCÈNE III

SIDONIE, TOBY, *puis* SIDONIE, *seule.*

SIDONIE

Comment vous appelez-vous ?

TOBY

A l'atelier, ils me disent tous : l'astèque !

SIDONIE

Mais votre vrai nom ?

TOBY

Prochasson, Isidore... *(Aimable et canaille.)* C'est gentil, Zidore, pas vrai ?

SIDONIE

Je ne trouve pas... vous vous appellerez Toby.

TOBY

Tobie !... oh ! là ! là !... C'est un nom de curé !... Enfin, si ça vous arrange... et avec ça, madame ?...

SIDONIE

Pour aujourd'hui, vous vous tiendrez dans l'antichambre et vous annoncerez toutes les personnes qui viendront... Saurez-vous ? Voyons, annoncez un peu : « Madame Levindré !... »

TOBY, *criant.*

Mâme Levindré !... vous voyez, on connaît son affaire.

SIDONIE

Oui, une jolie voix de faubourg !... N'importe ! on vous stylera... Allez vous mettre dans l'antichambre. *(Seule.)* Ah ça ! que fait donc Risler ? Il n'en finit plus de monter. *(S'approchant de la croisée.)* Bon, le voilà qui s'arrête dans la cour pour jouer avec la petite fille de sa chère Mme Fromont. *(Tapant à la vitre avec impatience.)* Allons donc ! *(Regardant autour d'elle dans le salon.)* Voyons, tout est bien à sa place !... Comment est-ce donc arrangé chez elle ? Ah ! ce fauteuil au milieu... Des revues sur la table... Des gâteaux, du vin d'Espagne... *(La porte s'ouvre brusquement.)*

TOBY, *annonçant.*

V'là le patron !...

SCÈNE IV

SIDONIE, RISLER

RISLER

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a ? qu'est-ce qu'il lui prend ? Il m'annonce ! Chez moi ! Nous avons donc un groom, maintenant ?

SIDONIE

Pourquoi pas ?... Ils ont bien cocher et valet de chambre au-dessous... Entrez donc... entrez donc...

RISLER

Tu m'as appelé, petite ?

SIDONIE

Je vous ai déjà dit de ne pas me tutoyer, mon ami... Cela n'est pas de bon goût.

RISLER

Mais quand nous sommes seuls !

SIDONIE

Pas davantage... Je vous ai appelé pour que vous alliez vous habiller tout de suite... J'ai fait préparer ce qu'il vous faut, là... *(Elle montre la chambre de Risler.)*

RISLER

M'habiller ?

SIDONIE

Oui, c'est mon jour... Je tiens à ce que vous y soyez, pour la première fois... Qu'avez-vous à me regarder d'un air étonné ? Eh bien, oui, c'est mon jour... Mme Fromont en a un, je puis bien en avoir un aussi, je pense.

RISLER

Sans doute, sans doute... *(Il regarde autour de lui avec inquiétude.)* C'est donc pour cela tous ces gâteaux, toutes ces fleurs. *(Souriant.)* Tu as dévalisé le jardin.

SIDONIE

Est-ce que j'ai eu tort ?... Je croyais que le jardin était à nous comme aux Fromont.

RISLER

Certainement... pourtant tu... vous... peut-être aurait-il mieux valu ?

SIDONIE

Les demander, n'est-ce pas ?... C'est cela, m'humilier à propos de quelques méchants chrysanthèmes. Ah ! tenez, vous ne saurez jamais vous faire à notre nouvelle position. Aussi, qu'arrive-t-il ? Personne n'a d'égards pour moi. A peine si on me salue quand je passe... Il est vrai que je ne suis pas une Fromont, moi, je n'ai pas de voiture, je n'ai pas de campagne.

RISLER, *lui prenant les mains.*

Allons, ne gronde pas, chérie... On dirait le petit père Chèbe...

SIDONIE

Respectez mes parents, je vous prie...

RISLER

Je les respecte et je les aime, seulement je m'ennuie de te voir toujours irritée contre nos amis... nos bienfaiteurs... Oui, nos bienfaiteurs... Et si bons, si obligeants... ainsi, tu parles de voiture; mais Mme Georges a mis cent fois la sienne à notre disposition.

SIDONIE

Je n'en veux pas, de la sienne...

RISLER

Alors, fais comme moi, prends l'omnibus... Pour la campagne, ça, c'est une autre affaire... nous en aurons une... j'ai déjà quelque chose en vue, tout près de Paris, celle des Bonardel, à Bougival... Ils la céderaient pour cinquante mille francs. Georges la connaît. Il dit que c'est un vrai petit château... Te vois-tu châtelaine !... Hein ?... ce serait gentil... Seulement, vois-tu. Il faudrait pour ça que nous ayons un bon inventaire...

SIDONIE

Tiens ! oui, cet inventaire... Est-ce fini ?... Êtes-vous contents ?

RISLER

Oh ! je n'en sais rien, je ne m'en mêle pas... C'est M. Georges, c'est surtout Planus.

SIDONIE

Eh bien, qu'est-ce qu'il dit, votre cher caissier ?

RISLER

Le vieil ours ? Ma foi, il n'a pas l'air de bonne humeur... J'ai voulu lui parler tout à l'heure, derrière son grillage. Il m'a fait : hou ! hou ! Mauvais signe...

C'est vrai que l'année n'a pas été bonne... Mais va, tu l'auras tout de même, ta maison de campagne; le jour où j'aurai trouvé ce que je cherche...

SIDONIE

Ah ! oui, votre imprimeuse...

RISLER, *gaiement.*

Oui, madame, mon imprimeuse; c'est elle qui vous le paiera votre petit château...

SIDONIE, *souriant.*

J'y compte... Allez toujours vous habiller.

RISLER

Qui attends-tu donc ?

SIDONIE

Toutes ces dames du haut commerce ! comme chez Mme Fromont.

RISLER

Ah !... Est-ce qu'elle viendra, elle aussi ?

SIDONIE

Je crois bien.

RISLER

Ah ! c'est gentil.

SIDONIE

Comment ! c'est gentil... Il ne manquerait plus que cela, par exemple, qu'elle ne vînt pas. Moi qui vais, tous les mercredis, m'assommer chez elle...

RISLER, *doucement.*

Oh ! Sidonie !...

SIDONIE

Allez vous habiller; moi, j'entre passer ma robe. *(La porte du fond s'ouvre.)*

RISLER

Tiens, Planus...

SIDONIE, *sur le seuil de sa chambre.*

Il va encore vous retarder.

RISLER

Non, n'aie pas peur... Je serai prêt avant toi... *(Sidonie entre chez elle.)*

SCÈNE V

PLANUS, RISLER, TOBY, *dans le fond.*

Débat entre Planus et le petit domestique.

TOBY

Puisque je vous dis que c'est la patronne...

PLANUS, *le repoussant violemment.*

Laisse-moi donc tranquille, espèce de petit singe... *(Il entre furieux.)* En voilà une mascarade ! *(A Risler.)* C'est à ça que tu fais servir tes apprentis ?

RISLER, *bon enfant.*

Tu sais, une fantaisie de la petite... Mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air tout drôle ?

PLANUS, *baissant la voix et regardant autour de lui d'un air méfiant.*

J'ai quelque chose de très sérieux à te dire...

RISLER

L'inventaire ?...

PLANUS

Non. Je n'ai pas encore fini. Joli l'inventaire, cette année ! mais il ne s'agit pas de ça. Je veux te parler de notre sieur Fromont.

RISLER

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait, notre sieur Fromont ?

PLANUS

Je n'en sais rien, ce qu'il fait ! Mais depuis six mois, ma foi ! depuis ton mariage, il est comme fou. Il ne s'occupe plus de la maison, passe sa vie dehors, à son cercle, au diable... Un garçon si rangé... Je n'y comprends rien... Il joue, il perd... il se flanque des culottes, comme il dit. Et toujours pendu après ma caisse... parce que chez le banquier ça se verrait trop... Tandis qu'à la caisse l'argent va, vient, entre, sort... Et moi, ça m'ennuie à la fin.

RISLER

Qu'est-ce que tu veux ? Ces fils de riches, ça ne sait pas le prix de l'argent... Il est jeune, il s'amuse.

PLANUS

Jusqu'à présent, je n'ai rien dit; mais tout à l'heure il est venu prendre une somme tellement forte.

RISLER

Combien ?

PLANUS

Soixante mille...

RISLER

Tu les lui as donnés ?

PLANUS

Oui.

RISLER

Tu as bien fait.

PLANUS

Il m'a dit qu'il t'en parlerait... mais j'ai cru devoir t'avertir.

RISLER

Une dette de jeu... il faut bien... soixante mille francs ! une vraie culotte tout de même !

PLANUS

Oh ! une culotte, qui sait ? Je croirais plutôt que c'est un jupon.

RISLER

Une femme ? allons donc ! Georges, qui aime tant la sienne, qui est si heureux chez lui, marié depuis deux ans... Est-ce que c'est possible ? Tiens, tu es bien toujours le même avec ta méfiance de vieux célibataire. L'inventaire est mauvais, c'est un jupon qui en est cause... Sacré Planus, va !

PLANUS

Ne plaisante pas, j'ai des preuves... On l'a vu, hier, dans un petit théâtre, avec une femme !

RISLER

Quelle femme ?

PLANUS

Elle se cachait.

RISLER

Qui t'a dit ça ? Qui les a vus ?

PLANUS

Deux contre-maîtres de chez nous.

RISLER

Va donc, des potins d'atelier... Ces choses-là ne me regardent pas plus que toi.

PLANUS

Mais l'argent te regarde.

RISLER

Non... je dessine, je travaille, je surveille les ouvriers, et je m'en tiens là.

PLANUS

Pourtant, tu es l'associé, tu as bien le droit de t'informer, de faire quelque observation.

RISLER

Comme associé, jamais. Je n'étais rien, c'est lui qui m'a fait ce que je suis.

C'est un Fromont, moi je suis Risler. Il voudrait me mettre sur la paille, ce serait son droit et je me laisserais faire.

PLANUS, *méfiant.*

Ah !... alors...

RISLER

Maintenant, si ce que tu racontes est vrai, s'il oublie sa femme, son enfant, pour courir la gueuse, je pourrai dire quelques mots dans l'intérêt de Mme Georges, que j'aime, que je respecte — mais franchement... je ne le crois pas... On joue beaucoup au Cercle du Commerce, Georges est faible; il se sera laissé entraîner.

PLANUS

Eh bien, moi; je suis sûr qu'il y a une femme. *(Bas.)* Et je la connaîtrai.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SIDONIE

SIDONIE, *superbe, en toilette, à son mari.*

Comment ! Vous êtes encore là ?

RISLER

C'est le caissier qui me parlait... D'ailleurs, tu vois... personne ne vient...

SIDONIE

On viendra, allez vite.

RISLER

Excuse-moi, mon vieux, c'est le jour de ma femme.

PLANUS, *stupéfait.*

Ah ! madame a un jour...

SIDONIE, *impertinente, à Planus.*

Ça vous gêne ? *(Coup de sonnette au fond. — S'élançant, puis se rasseyant.)* Quelqu'un !

RISLER

Ah ! mon Dieu !... Par ici, Planus, tu prendras le petit escalier. *(Il entraîne le caissier par la porte de gauche.)*

TOBY, *annonçant.*

M. et Mme Ferdinand Chèbe !

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHÈBE, MADAME CHÈBE

SIDONIE, *désappointée.*

Tiens ! c'est vous.

CHÈBE, *regardant la livrée du groom.*

Mâtin ! on annonce !... Quel genre !

RISLER, *passant sa tête hors de sa chambre.*

Ah ! le petit père Chèbe ! *(Il entre.)* Vous m'avez fait peur... Je croyais que c'était du monde.

CHÈBE, *furieux.*

Du monde ! Eh bien, alors, qu'est-ce que nous sommes, nous ?

RISLER

Ça va bien, papa ?

CHÈBE

Non, ça va mal, l'exil me tue.

RISLER

Comment ! l'exil ?

CHÈBE

A Montrouge, rue du Terrier-aux-Lapins, vous croyez que ce n'est pas l'exil ?

SIDONIE

C'est ta faute, mon père. Tu as voulu une petite maison, l'air des champs... pour ta santé ! nous te l'avons donnée.

CHÈBE

Eh bien, j'en ai assez de ta petite maison et de l'air des champs, et des fossés des fortifications... C'est pour cela que je viens parler à Risler. *(Il le prend par le bras.)*

MADAME CHÈBE

Quelle manie de changer ! moi qui ne bougerais jamais, qui suis si bien partout où je me trouve... *(A Sidonie.)* Mais comme tu es belle ! est-ce que tu sors ?

SIDONIE

Non, je reçois.

MADAME CHÈBE

Nous allons te gêner alors ?

CHÈBE, *interrompant sa conversation avec Risler.*

Mais oui, leurs parents les gênent, c'est bien visible, ils ont assez de nous... c'est pour cela qu'ils nous ont relégués à Montrouge. Mais je n'en veux plus. Je ne suis pas fait pour cette existence contemplative en face du chemin de ronde. Ce qu'il me faut, c'est le bruit, l'activité des quartiers de commerce, la rue du Mail, la rue du Sentier. Risler, si vous ne voulez pas ma mort, vous allez me louer un magasin.

RISLER

Un magasin, pour quoi faire ?

CHÈBE

Pour quoi faire un magasin ? Je m'appelle Ferdinand Chèbe, monsieur !

MADAME CHÈBE, *excédée.*

Nous y voilà encore.

CHÈBE, *continuant.*

Ferdinand Chèbe, fils de commerçant, commerçant lui-même... Oh ! je sais ce que vous allez me dire; je n'ai pas de commerce... mais à qui la faute ? Si les personnes qui m'ont enfermé à Montrouge-Bicêtre, comme un gâteux, avaient eu le bon esprit de me fournir les fonds d'une entreprise... *(Sonnette. — La porte s'ouvre.)*

SIDONIE, *se levant.*

Ah ! enfin !

TOBY, *annonçant.*

M. Delobelle ! *(Sidonie se rassied avec dépit.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DELOBELLE

CHÈBE, *furieux.*

Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

DELOBELLE, *saluant.*

Mesdames... *(A part.)* Je crois que c'est salué, ça !

RISLER

Eh ! bonjour, mon ami, comme vous êtes rare !

DELOBELLE, *bas, à Risler.*

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer... Je crois que j'ai trouvé une occasion superbe de début.

RISLER

Ah ! tant mieux, nous irons vous voir... Et qui vous a engagé ?

DELOBELLE

Je m'engage moi-même... Voici comment... Il y a un théâtre à vendre dans un quartier neuf, en plein cœur de Paris; c'est une magnifique affaire et je viens vous la proposer... *(Il l'entraîne.)*

SIDONIE, *se lève et va à la cheminée à côté de sa mère.*

Prends donc quelques gâteaux, maman.

MADAME CHÈBE, *qui reluquait les assiettes.*

Mais oui, c'est plein de bonnes choses ici. *(Elle mange.)*

SIDONIE, *à part.*

Personne ne vient, pas même Mme Fromont. Oh ! si elle me faisait cela...

CHÈBE, *s'approchant de Delobelle et de Risler.*

Pardon, j'ai deux mots à dire à mon gendre. *(Il s'empare de Risler.)* Mon plan est celui-ci : je loue un magasin. Je mets sur la porte en lettres d'un pied : COMMISSION — EXPORTATION... et je vois venir !

RISLER

Oui, oui... C'est une idée... vous voyez venir...

DELOBELLE

Voici mon prospectus. Écoutez-moi ça.

CHÈBE, *furieux.*

C'est trop fort !...

DELOBELLE, *le lorgnon sur l'œil, lisant de très loin.*

« Quand on considère froidement le degré de décrépitude où l'art dramatique est tombé en France... »

CHÈBE, *prenant le bras de son gendre.*

Ce que je vendrai dans mon magasin, peu vous importe... j'en parlerai quand il sera temps. Bien des gens seront étonnés.

DELOBELLE, *le prospectus à la main, à Risler dont il s'empare de nouveau.*

Le bon de l'affaire pour vous, c'est que vous n'avez pas de premier rôle à payer. Notre premier rôle, c'est Delobelle...

CHÈBE, *à part.*

Pas moyen de causer; comment se débarrasser de ce parasite ?

SIDONIE, *de sa place, à son mari.*

Risler, vous n'allez donc pas vous habiller ?

CHÈBE, *vivement, à son gendre.*

Mais c'est vrai ! allez donc vous habiller.

RISLER, *à Delobelle.*

Vous voyez, mon pauvre ami... en ce moment... Nous causerons de votre affaire plus tard... passez au bureau un de ces jours... après l'inventaire.

DELOBELLE

Prenez garde... c'est que le temps presse.

CHÈBE

Allons, allons, mon gendre, venez... je vous accompagne... *(Il le pousse dans la chambre et dit à Delobelle en lui fermant la porte au nez.)* Excusez-moi... c'est le droit du beau-père.

SCÈNE IX

SIDONIE, MADAME CHÈBE, DELOBELLE

DELOBELLE

Oh ! ces bourgeois. Il va l'accaparer et je ne pourrai pas... Je vais toujours lui laisser mon prospectus. *(S'approchant de Sidonie et de Mme Chèbe, après avoir posé son prospectus sur la table.)* Savez-vous, ma chère Sidonie, qu'on serait très bien ici pour jouer la comédie de salon, vous n'y avez jamais pensé ? C'est un tort. Je vous l'ai toujours dit, il y avait en vous l'étoffe d'une grande comédienne.

SIDONIE

Non... j'ai plutôt songé à prendre quelques leçons de chant. Mme Fromont chante, et...

DELOBELLE

Alors, j'ai votre affaire. Je peux vous procurer une maîtresse de chant, Mme Dobson, une étrangère, Hongroise, Suédoise, tout ce qu'il y a de plus distingué. Elle n'a pas beaucoup de voix, mais pour chanter, c'est inutile... Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est la diction. Moi, je n'ai pas de voix et j'ai chanté tout le répertoire avec un immense succès... J'ai même fait des élèves étonnantes... Il n'y a que ma pauvre fille dont je n'ai jamais pu rien tirer.

MADAME CHÈBE, *mangeant des gâteaux.*

Comment va-t-elle, votre fille ? On ne la voit jamais. Elle ne sort pas assez, cette enfant. Je l'ai trouvée bien pâlotte, la dernière fois.

DELOBELLE, *se versant à boire.*

Ah ! oui, elle travaille trop. Je le sens bien, et cela me désespère. Mais comment l'empêcher ? c'est mon sang, c'est ma fille, elle combat à mon côté pour la saine cause de l'art. Car vous savez, je ne renonce pas, je ne renoncerai jamais ! *(Il boit.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, CHÈBE, RISLER

Chèbe est furieux, tout hérissé. Risler court après lui pour l'apaiser, tout en achevant de mettre son habit.

RISLER

Chèbe !... Chèbe !...

CHÈBE

Non, laissez-moi.

MADAME CHÈBE, *alarmée.*

Qu'est-ce qu'il y a encore ? Peut-on se remuer comme ça !

CHÈBE

C'est toujours le même régime sourd d'injustice et de persécution.

RISLER, *cherchant sa manche.*

Mais non.

CHÈBE

On refuse à son beau-père les misérables avances pour une entreprise sérieuse.

RISLER, *même jeu.*

Je ne refuse pas... je vous dis d'attendre un peu pour voir ce que sera l'inventaire.

CHÈBE

Et on fait dorer son salon, on a une livrée, on fonde des théâtres... Ah ! *(On sonne.)*

SIDONIE

Mon père, je t'en prie... on a sonné... voilà du monde.

CHÈBE, *avec une sourire douloureux.*

Ah ! voilà du monde... et tu nous chasses...

SIDONIE, *sans l'écouter, à son mari.*

Et vous n'avez pas encore passé votre habit.

RISLER, *essayant toujours de passer sa manche.*

Mais, je ne peux pas...

SIDONIE

Tenez, mon cher, allez-vous-en, retournez à vos dessins... j'aime mieux ça.

TOBY, *annonçant.*

La patronne ! Non, c'est pas ça, attendez donc... Mme Fromont jeune !

SIDONIE, *à part.*

L'imbécile !... *(A ses parents.)* A bientôt alors !

CHÈBE

Viens, ma femme, viens... Tu vois bien que ta fille rougit de nous.

MADAME CHÈBE, *se levant avec effort.*

Allons ! *(Elle finit son verre de vin d'Espagne et fourre des gâteaux dans sa poche.)*

SIDONIE, *à Claire.*

Asseyez-vous, je vous prie... Quelle bonne surprise !

CHÈBE, *à Delobelle.*

Vous restez là, vous ?

DELOBELLE

Non, mais je sais vivre. Je vais saluer ces dames. *(S'avançant et s'inclinant devant Claire).* Madame. *(Devant Sidonie.)* Madame. *(A part, en s'en allant.)* On n'a jamais salué comme ça depuis Firmin et Lafont.

SCÈNE XI

SIDONIE, CLAIRE

CLAIRE

Je viens un peu tard... J'ai eu tant à faire aujourd'hui.

SIDONIE

Comment donc ! Mais c'est déjà bien beau d'être venue... puis à cette heure-ci, je pourrai être à vous seule, tandis qu'il n'y a qu'un instant...

CLAIRE

Oui, j'ai entendu... Vous aviez beaucoup de monde.

SIDONIE

Un monde fou.

CLAIRE, *regardant autour d'elle.*

Vous voilà tout à fait installée pour recevoir... C'est très bien, ici, maintenant.

SIDONIE

Vraiment ?... Vous trouvez ?... Dites-moi bien votre avis.

CLAIRE

Vous voulez ?

SIDONIE

Je vous en prie.

CLAIRE, *gentiment.*

Eh bien, voilà. D'abord, trop de dorure, trop de clinquant.

SIDONIE, *pincée.*

N'est-ce pas ?

CLAIRE

Pourquoi toutes ces peintures ? Il fallait garder vos boiseries. Elles sont très belles, les mêmes qu'en bas. Du pur Louis XIII. C'est la gloire de nos vieux hôtels du Marais, ces grands panneaux de l'ancien temps... Et puis tout va là-dessus, tout s'assortit. Tandis que ces couleurs, ça vous écrase. Il y a des

toilettes qui vous sont interdites ici. Comment voulez-vous mettre du bleu, du vert avec ce rouge éclatant ?

SIDONIE, *souriant en regardant sa toilette.*

C'est que j'en ai du bleu, et beaucoup.

CLAIRE

Pardon, chère amie, je n'ai pas voulu... Elle est charmante, au contraire, votre toilette.

SIDONIE, *se levant.*

Oh ! charmante ! Voyons, regardez bien... J'ai besoin de conseils, moi, je ne sais pas...

CLAIRE

Non, je vous assure, je ne vois rien... une seule chose.

SIDONIE

Ah ! laquelle ?

CLAIRE

Vous êtes un peu trop parée pour recevoir. On vous croirait en visite chez vous. La coiffure surtout. Pourquoi tous ces étages de cheveux ?... Je ne vous blesse pas ?

SIDONIE, *vexée.*

Mais non, au contraire, je demande.

CLAIRE

Je vous aimais bien mieux avec vos bandeaux plats, quand vous veniez nous voir le dimanche à la campagne.

SIDONIE, *à part.*

Oui, mes bandeaux plats... et puis mes talons tournés, mes gants à vingt-neuf sous ! merci bien !

CLAIRE

Ah ! nos bons rires de jeunesse !... Comme on s'amusait ! Comme mon pauvre père était heureux ! Vous rappelez-vous quand il nous faisait chanter : « J'entends l'tambour qui bat et l'amour qui m'appelle. » *(Repoussant le plateau*

que lui offre Sidonie.) Non, merci, je ne prends rien... Il faudra revenir cette année à Savigny avec Risler et passer du temps; nous ne rirons plus d'aussi bon cœur qu'autrefois, mais nous causerons toujours librement comme deux vraies amies, n'est-ce pas ?

SIDONIE, *nerveuse.*

C'est cela, vous achèverez mon éducation. *(Elle boit le verre refusé par Claire.)* Et vous partez bientôt pour la campagne ?

CLAIRE

Le plus tôt possible... dans deux ou trois jours. Je voudrais y être déjà; après le long hiver de Paris, c'est si bon d'arriver pour les lilas, les lilas de mon enfance qui fleurissent toujours aux mêmes places, de retrouver la charmille, les pièces d'eau, les grands champs de blé...

SIDONIE, *rangeant le plateau.*

En effet, ce doit être bien agréable une belle propriété comme la vôtre...

CLAIRE

Oh ! mon Dieu ! je vous assure qu'avec Georges et mon bébé, je serais tout aussi heureuse dans un petit coin... Ce que j'aime surtout, c'est la campagne, du large pour vivre et pour penser. Ici, on a la fièvre; le temps vous manque pour tout... Voyez-vous votre mari, vous, quelquefois ? Moi, le mien, tout le jour est pris par les affaires. Après dîner, il a son cercle. Cet hiver nous n'avons pas passé trois soirées ensemble.

SIDONIE, *s'apitoyant avec un faux intérêt.*

Vraiment ? Pauvre madame Georges !

CLAIRE

Oh ! je ne suis pas en peine... Paris me prends mon mari, mais Savigny va me le rendre.

SIDONIE

Ah ! M. Fromont aime la campagne, lui aussi.

CLAIRE

Je crois bien !... une fois là-bas, ce n'est plus le même homme... L'effet est instantané. Sitôt descendu de chemin de fer à la petite gare où je viens

tous les jours l'attendre en voiture, il redevient gai, tendre, enfant comme son enfant. C'est mon Georges !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, GEORGES FROMONT

GEORGES, *entrant vivement, à la cantonade.*

Inutile... ne m'annoncez pas.

CLAIRE

Tiens ! vous voilà ?

GEORGES

Ne vous dérangez pas, mesdames, j'ai un mot à dire à Risler... une affaire très pressante !... Est-ce qu'il n'est pas ici ?

SIDONIE

Il doit être dans sa chambre, enfermé à double tour avec ses inventions; attendez, je vais voir... *(Elle fait un pas vers la porte de gauche. A Claire.)* Vous m'excusez, madame.

CLAIRE, *debout.*

Faites, faites... Je suis moi-même obligée de vous quitter, j'ai encore tant de choses à préparer pour notre départ... *(A son mari.)* N'est-ce pas, mon ami, qu'il faut absolument que M. et Mme Risler viennent passer quelque temps chez nous à la campagne ?

GEORGES

Mais sans doute.

CLAIRE, *à Sidonie.*

C'est entendu... je compte sur vous... Allons, je descends... Au revoir... si vous avez une minute demain dans la journée...

SIDONIE, *toute gracieuse.*

J'irai certainement vous dire adieu. *(Claire sort. Sidonie l'a accompagnée jusqu'à la porte.)*

SCÈNE XIII

GEORGES, SIDONIE

SIDONIE, *elle va vers la porte qui mène chez Risler, puis au moment d'entrer s'arrête.*

C'est mon mari que vous voulez voir ?... Bien vrai ?

GEORGES

Oui, madame.

SIDONIE, *venant à lui.*

Eh bien... et moi ?

GEORGES

Vous ?... *(Bas, les dents serrées.)* Voyons, ce n'est pas fini ? Vous voulez me torturer encore, vous ne m'avez pas assez affolé avec vos duretés, vos coquetteries ?...

SIDONIE, *lui montrant un siège bas.*

Allons, mettez-vous là et causons gentiment... C'est mon jour...

GEORGES, *très sombre, la regardant.*

Parlez, vous; moi je n'ai plus rien à vous dire... je vous ai tout dit... jamais vous n'avez voulu répondre...

SIDONIE, *calme.*

J'ai peut-être changé. On a des moments. *(Brusquement, avec une autre voix.)* Vous savez, mon cher, je la déteste, cette femme qui sort d'ici... *(Avec éclat.)* Votre femme !

GEORGES, *effrayé, bas.*

Prenez garde. On va vous entendre... Quelqu'un peut venir...

SIDONIE

Qui viendra ? Est-ce qu'on vient chez moi ? J'attends depuis quatre heures, je n'ai vu personne... Et elle, pour son jour, c'est un roulement de voitures devant le perron... Oh ! oui, je la déteste... M'a-t-elle assez accablée de son bonheur, assez étalé ses joies, ses richesses, et ses charmilles, et ses pièces

d'eau... Comme elle prenait plaisir à m'humilier de ses conseils, de ses critiques ! Tout y a passé, mon meuble, ma toilette... Eh bien, oui, c'est vrai, je n'ai pas de goût, je ne sais pas me coiffer, je ne sais pas m'habiller, je me fagote... Et pourtant, si j'avais voulu... *(Regardant en dessous.)* Si je voulais... *(Bas.)* Au fait, vous, est-ce que vous m'aimez encore ?

GEORGES, *bas.*

Toujours... en perdu !...

SIDONIE, *sans le regarder.*

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de femme dont on parle... On vous a vu dans un petit théâtre.

GEORGES

Bien possible... j'ai tout essayé pour vous échapper, pour vous arracher de mon cœur... Les filles, le jeu... je viens de prendre à la caisse soixante mille francs perdus au cercle cette nuit... Je montais en prévenir votre mari.

SIDONIE, *le regardant avec admiration et envie.*

Sapristi ! vous allez bien... Et alors, c'est moi qui suis cause...

GEORGES

Non, pas vous... ma folie et toutes les fatalités qui m'empêchent d'en guérir... cette association... la vie sous le même toit... Je vous sens là tout le jour... le soir, je vous entends marcher dans votre chambre.

SIDONIE

Il faudrait me le prouver pourtant, ce grand amour, et autrement qu'en pillant la caisse pour le jeu et les demoiselles.

GEORGES

Quelle preuve vous faut-il ?... Partir tous deux... Voulez-vous ?...

SIDONIE

Allons donc !... mais c'est du roman, cela, et je suis ce qu'il y a de moins romanesque... Drôle de chose d'aimer les gens et de si peu les connaître... Voyons, faisons connaissance une bonne fois... *(Montrant la croisée.)* Écartez ce rideau et regardez en face de vous... là-haut, tout en haut, près des toits, cette grande fenêtre sans persiennes. C'est la fenêtre du palier sur lequel habitait

la petite Chèbe. La « fenêtre de carré », comme nous disions. Toute gamine, figurez-vous, j'ai passé des heures, des journées, là, à regarder l'hôtel Fromont, son perron, sa cour sablée et les beaux feuillages où fumaient les cheminées de l'usine... Pour moi, c'était le dernier mot de la richesse, cette maison Fromont. Et pendant dix ans j'ai vécu avec ce but unique, cette pensée en travers du front comme une barre : entrer ici. J'y suis entrée. Vous comprenez bien que ce n'est pas pour en sortir maintenant...

GEORGES

Enfin... que voulez-vous ?... qu'est-ce qu'il faut faire ?

SIDONIE

Je ne sais pas, moi... Tenez, on me parlait tout à l'heure de votre existence à Savigny... C'est délicieux, paraît-il... les charmilles vous rendent d'un tendre... Eh bien, j'imagine que si j'avais — pas loin de Paris — un bout de pelouse à moi où un ami pourrait venir s'asseoir, un coupé comme celui qui vient vous attendre à la gare... peut-être alors...

GEORGES, *brusquement.*

Vous aurez tout cela... vous allez l'avoir !

SIDONIE

Comment ?... Par qui ?...

GEORGES

Mais, votre mari...

SIDONIE, *levant les épaules.*

Il ne peut pas, il n'a pas d'argent...

GEORGES

Si, si... Il en a... *(Il marche vers la porte de gauche au fond, ouvre et appelle.)* Risler... Risler... écoutez donc...

SCÈNE XIV

GEORGES, SIDONIE, RISLER

RISLER, *sans cravate, en plein travail.*

C'est vous, monsieur Georges ? Je ne savais pas qui était là. *(Regardant*

Sidonie.) Qu'est-ce que tu as, petite ? Tu as l'air tout émue... Parce qu'il n'est venu personne ? Ce n'est pas étonnant, c'est la première fois que tu reçois.

GEORGES

Et puis, la saison est bien avancée; toutes ces dames sont parties ou vont partir pour la campagne.

RISLER, *riant.*

Chut ! chut ! ne dites pas cela devant elle... Elle est bien assez malheureuse de ne pas pouvoir y aller. J'avais d'abord pensé à lui acheter la maison de Bonardel.

GEORGES

Oui, vous m'avez dit cela, c'est une bonne occasion. Qu'est-ce qui vous arrête ?

RISLER

Dame ! c'est l'inventaire. — Planus dit qu'il n'est pas fameux !

GEORGES

Laissez donc... Planus n'est jamais satisfait. Il lui faudrait des millions de bénéfice. Enfin, nous n'avons pas à nous plaindre pour une première année d'association.

RISLER

L'inventaire est fini... Eh bien ?

GEORGES

Cent vingt mille francs à nous partager.

RISLER

Cent vingt mille francs ! mais à voir la mine de Planus, je croyais à des pertes plutôt qu'à des bénéfices, je n'ai pas même osé lui demander...

GEORGES, *vivement.*

Vous n'avez plus besoin de lui en parler. Nous avions de l'argent en caisse, j'ai pris votre part et la voici.

RISLER

Soixante mille francs !... C'est donc pour moi que vous aviez demandé cette somme au caissier ?

GEORGES

Sans doute.

RISLER, *riant.*

Ah ! que c'est drôle... Figurez-vous que Planus... vous ne lui en voudrez pas... vous savez sa manie de voir des femmes partout. Eh bien, le pauvre vieux croyait que vous aviez pris cet argent pour une... *(Bas.)* pour une cocotte... Est-ce amusant, hein ?... Allons, allons, il ne faut pas perdre un instant. Je vais prévenir Bonardel tout de suite. *(Sidonie lui apporte sur le guéridon de quoi écrire. Planus apparaît à la porte.)*

SCÈNE XV

LES MÊMES, PLANUS

PLANUS

On peut entrer ?...

RISLER

Oui, oui, entre donc.

PLANUS

Messieurs, avant de quitter ma caisse, je venais vous présenter le relevé de l'inventaire.

GEORGES, *prenant le papier que tend Planus.*

C'est bien. J'ai mis M. Risler au courant de la situation; vous pouvez vous retirer.

RISLER, *riant.*

Oui, oui, je suis au courant... Sacré Planus, avec ses histoires de femmes... mauvaise langue, va !... Tiens, pour t'apprendre, mets-toi là, c'est toi qui vas écrire à Bonardel. Tu lui diras que je lui achète sa maison de Bougival, et que je l'attends demain à midi chez le notaire. *(A Georges et à Sidonie, d'un ton d'affectueux et joyeux mystère.)* Vous deux, maintenant, venez que je vous montre quelque chose... l'imprimeuse nouveau modèle... J'y suis, je la tiens ! vous allez voir ça... *(Il les prend tous deux par la main et les emmène dans sa chambre.)*

SCÈNE XVI

PLANUS, *étranglé de fureur.*

Sacrement ! J'en étais sûr... Voilà la femme... C'est pour elle l'argent qu'il vient de prendre en caisse !... Ah ! la gredine, c'est Fromont qui l'entretient, et elle fait son mari complice... Mais lui, le malheureux, comment l'avertir, comment lui ouvrir les yeux ?... moi, il ne me croira jamais contre elle... Il n'y a qu'un homme, son frère... Oui, c'est cela, vite une dépêche au frère. *(Il s'assied et écrit fièvreusement, lisant tout haut à mesure.)* « Frantz Risler. — Ismalïa.— Égypte. — La maison croule... viens vite... » *(Il plie sa dépêche et se lève pour partir.)*

SCÈNE XVII

PLANUS, SIDONIE, *paraissant à gauche.*

SIDONIE, *souriante et féline.*

Vous avez écrit, monsieur Planus ?

PLANUS, *gravement.*

Oui, madame... je viens d'écrire !... *(Il va vers le fond.)*

ACTE III

La maison de Sidonie, à Bougival. Grand salon clair au rez-de-chaussée, ouvrant par une large baie sur la terrasse. Horizon de Seine, de pelouses et d'arbres. Meubles d'été, fauteuils américains, piano à queue. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

SIDONIE, MADAME DOBSON, CHÈBE, MADAME CHÈBE, GEORGES, CHRISTINE

Sidonie, toilette Watteau extravagante, les cheveux à l'enfant sur les épaules, debout à droite près du piano devant lequel est assise Mme Dobson, la maîtresse de chant. A gauche, Mme Chèbe, sur le canapé près d'un guéridon, fait le menu du dîner avec la bonne. M. Chèbe, en pantoufles brodées, est étendu sur un fauteuil à bascule, un journal déployé dans les mains, d'autres journaux sous bandes sur ses genoux. Georges fume un cigare sur le perron, entre et sort, va et vient impatienté, comme chez lui.

SIDONIE *et* MADAME DOBSON, *fredonnant à mi-voix au piano un duo tzigane de Brams.*

Plus vagabonde que les chèvres
Et le refrain joyeux aux lèvres...

MADAME CHÈBE, *à Christine.*

Nous disions... comme entremets, la barbue... Quoi encore ? La timbale milanaise. Oh ! je crois que M. Risler ne l'aime pas. *(Se tournant vers le piano.)* Pardon, madame Dobson...

MADAME DOBSON

Madame ?

MADAME CHÈBE

J'ai un mot à dire à Sidonie... Est-ce que ton mari aime la timbale, fifille ?

SIDONIE

Mon mari ?... je ne sais pas, moi... Quelle idée ! Et puis, qu'est-ce que ça fait ? *(Elle parle à Mme Dobson.)*

MADAME CHÈBE, *à Fromont qui s'est un peu avancé.*

Et vous, monsieur Georges, aimez-vous la timbale milanaise ?

GEORGES, *marchant.*

Tout ce que vous voudrez, madame.

MADAME CHÈBE

Alors, c'est convenu, Christine. *(La bonne sort.)*

CHÈBE, *passant sa tête irritée et majestueuse au-dessus de son journal.*

Eh bien ! et moi ? On ne me demande pas si j'aime la timbale ?

MADAME CHÈBE

Mais si, mon ami... C'est parce que nous savons que tu l'aimes.

CHÈBE

Bon... bon... je suis habitué à ces façons-là depuis que je suis chez ma fille, à Bougival... Tout le monde commande ici; moi, il faut que je m'efface... Effaçons-nous. *(Il s'étale dans son fauteuil et lit.)*

MADAME DOBSON, *à Sidonie.*

Voyez-vous, tout ce mouvement-là est plus vif, plus endiablé... *(Fredonnant.)* La la la la la la laire... C'est de la musique tzigane... vous ne vous les rappelez donc pas, ces Tziganes, à l'Exposition ?... Les merveilleux musiciens ! Quels coups d'archet et quelles bottes !... C'était à partir avec eux, à les suivre jusqu'au bout du monde...

SIDONIE

Merci... ça aurait manqué de confortable en route.

MADAME DOBSON

Mais non, je vous assure... On mangeait à peu près tous les jours.

SIDONIE, *souriant.*

Ah ! vous avez voyagé avec la troupe ?

MADAME DOBSON

Six mois... le premier violon... Ah ma chère...

GEORGES, *s'approchant du piano, bas.*

Sidonie !

SIDONIE

Quoi ? qu'est-ce que vous avez ?... Vous nous faites une figure... Écoutez donc ça, plutôt, comme c'est gentil... *(Georges tourne le dos, furieux.)*

CHÈBE

Ah ! ah ! Mesdames, voici pour vous... L'*Écho de Bougival* qui rend compte des fêtes locales... *(Il lit.)* « Notre charmant pays, Bougival-Bade, était en liesse « hier soir. La délicieuse comtesse de X... recevait dans sa villa des Églantines « toute la colonie *selected* qui commence à Rueil pour finir à Marly-le-Roi. « La charmante marquise d'Estérel... la fringante vicomtesse... » En voilà des pécores ! En quoi tous ces noms-là peuvent-ils intéresser le public ?

MADAME DOBSON, *bas, à Sidonie.*

Oui, j'ai toujours subi les entraînements de mon cœur... *(Gros soupir.)* A propos, chère amie, si vous pouviez m'avancer mon mois, vous m'obligeriez...

SIDONIE

Je vais vous avoir ça... *(Appelant.)* Monsieur Georges !... Par ici... *(Georges s'approche du piano.)*

CHÈBE, *lisant toujours.*

Ah ! mais, c'est très intéressant... Viens donc voir, madame Chèbe... On parle de ta fille là dedans.

MADAME CHÈBE

Pas possible ! *(Elle se lève et vient vers lui.)*

CHÈBE, *lisant.*

« Quant à la brune incomparable qui a nom Sidonie Risler, nous ne saurions « sans faire souffrir sa modestie, répéter tous les propos qu'on tenait sur elle... » *(Parlé.)* Bon journal, cet *Écho !* De la verve, du trait !

MADAME CHÈBE

Je n'aime pas bien ça, moi, le nom de Sidonie dans les journaux...

CHÈBE

Pourquoi ?... Tu veux donc la mettre sous un boisseau, ta fille ?... C'est très flatteur, au contraire... Seulement, je m'étonne que, par la même raison, on n'ait pas dit un mot du père...

MADAME CHÈBE

Mais tu n'y étais pas, à cette soirée...

CHÈBE

N'importe ! Ils auraient dû parler de moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, TOBY, *apparaissant sur la terrasse.*

TOBY

M'sieu Chèbe, la compagnie, j'ai bien l'honneur...

CHÈBE, *se retournant sur son fauteuil.*

Qu'est-ce qu'il y a ? Tiens ! on dirait... Mais oui, c'est Toby, l'ancien groom de ma fille... Te voilà donc par ici, mauvaise graine... tu n'es pas à la Roquette encore ?

TOBY, *tranquillement.*

Non... j'suis à l'*Écho*... c'est écrit, voyez... *(Il montre sur sa casquette en lettres d'or.)* L'*Écho de Bougival*...

CHÈBE

En effet... Et qu'est-ce que tu viens faire chez nous ?

TOBY

J'y viens toucher *(Présentant une quittance.)* l'article de ce matin, première page en 8, quinze lignes à vingt-cinq francs.

CHÈBE

Comment ! c'est payé ?

TOBY

Non; pas encore... Mais si vous voulez... *(Il lui offre sa note.)*

CHÈBE

Moi !... Pour qui me prends-tu ?... Comme si ce n'était pas assez de voir le nom de ma fille dans ces feuilles scandaleuses.

MADAME CHÈBE

Pourtant, tout à l'heure, tu disais...

CHÈBE, *se montant.*

Payer mon déshonneur ! Jamais !... *(A Toby.)* Adressez-vous à Mme Risler...

SIDONIE, *se retournant.*

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME CHÈBE

Une note de journal, fillette...

SIDONIE

Ah ! je sais... *(A Georges.)* Réglez, je vous en prie... Il faut ménager ce monde-là.

CHÈBE, *pendant que Georges paie la note.*

Dire que, pour vingt francs de plus elle pouvait faire parler de son père et qu'elle n'y a pas songé... C'est dégoûtant ! *(Il se renfonce rageusement dans son fauteuil.)*

TOBY, *s'éloignant et criant de sa plus belle voix de voyou.*

D'mandez l'*Écho de Bougival*, la gazette mondaine...

MADAME DOBSON, *à Sidonie.*

Maintenant, la reprise... Attaquons ferme !

SIDONIE *et* MADAME DOBSON, *chantant.*

Plus vagabonde que les chèvres
Et le refrain joyeux aux lèvres...

SCÈNE III

LES MÊMES, DELOBELLE

Il est en toilette d'été, pardessus clair sur le bras, sac de cuir en sautoir, grandes guêtres montantes. A la fin du couplet, il applaudit à grands gestes et à tout petits coups, très chic.

DELOBELLE

Brava !... Brava !...

MADAME CHÈBE

Ah ! monsieur Delobelle... Et Désirée ? Vous ne nous l'amenez pas ?

DELOBELLE

Si, si... Elle est là, dans le jardin... à faire une rafle de fleurs... Pauvre petite, c'est sa première journée de campagne depuis dix ans... *(S'approchant du piano.)* Vous savez, Dobson... l'expression surtout, soignez l'expression... Vous avez affaire à une diseuse... Elle a du sang de comédien dans les veines.

CHÈBE, *apparaissant au-dessus de son fauteuil.*

Comment l'entendez-vous, monsieur ?... sachez que jamais un Chèbe n'a mis les pieds sur les planches.

DELOBELLE

Tant pis; moi, je me glorifie de ne les avoir jamais quittées.

CHÈBE

Jamais quittées ?... Voilà quinze ans que vous êtes sans emploi.

DELOBELLE

Oui, monsieur, quinze ans... et je ne renonce pas.

CHÈBE, *hurlant.*

Vous ne renoncez pas, à quoi ?

MADAME CHÈBE

Voyons, Ferdinand, ne te dispute pas; on est si bien là tous ensemble.

SIDONIE, *à Mme Dobson.*

Fermez le piano, ma chère... pas moyen de travailler ici... allons, un tour en bateau.

GEORGES, *bas.*

Sidonie... mais alors je ne vous aurai pas un instant... ce n'est pas ce que vous m'aviez promis...

SIDONIE, *bas.*

Ah ! mon cher, vous êtes ennuyeux comme un mari... *(Haut.)* Savez-vous ramer, Delobelle ?

DELOBELLE

Oh ! Madame... J'ai joué deux cents fois le *Gondolier de Venise*... Et vous pensez qu'une gondole à Venise, c'est autrement difficile à conduire qu'une barquette à Bougival.

SIDONIE

Dans ce cas, on vous emmène. *(Elle prend le bras de Dobson. Se tournant vers Georges, gentiment.)* Allons ! allons !

SCÈNE IV

CHÈBE, MADAME CHÈBE

CHÈBE, *se lève, descend, plie le journal et le met dans sa poche. A sa femme.*

Qu'est-ce qu'il vient faire ici, Delobelle ?... toujours son théâtre... Tu verras que Risler finira par le lui acheter. Et quand je pense comme il s'est fait tirer l'oreille pour me louer un méchant magasin !

MADAME CHÈBE

De quoi te plains-tu ? Eh bien, tu l'as, ton magasin ! et tu ne t'y tiens jamais.

CHÈBE

Je ne m'y tiens pas parce que j'y étouffe... Je ne suis pas fait pour la vie renfermée, pour le commerce assis. Il me faut le commerce debout, l'activité,

la marche... *(Il marche à grands pas.)* Et puis enfin, est-ce que notre présence ici n'était pas nécessaire, avec le gâchis de cette maison ouverte à tous les exploiteurs, la légèreté de ta fille...

MADAME CHÈBE

La légèreté de ma fille ?

CHÈBE

Oui, oui... Je m'entends... Il y a trop de Fromont par ici.

MADAME CHÈBE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que tu nous racontes-là ? Tu ne sais qu'inventer pour me fatiguer la tête... Avec toi, on n'a pas un moment tranquille.

CHÈBE

Parbleu ! tu n'y vois rien, toi... tu t'engourdis dans ton bien-être. Je te dis que M. Fromont vient trop souvent ici !

MADAME CHÈBE

Trop souvent ici... Oui, il y a peut-être du vrai là dedans. Tu as raison, Sidonie est trop coquette avec l'associé.

CHÈBE

Coquette ?... Je n'ai pas dit ça !

MADAME CHÈBE

Comment, tu n'as pas dit ça ?

CHÈBE

Et quand cela serait ? Est-ce à nous de nous en préoccuper ? Notre fille est mariée. C'est à son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, à la conseiller, à la conduire. Y a t-il songé seulement ? Non. Il ne sait rien, il ne se mêle de rien, il a l'air d'un invité chez lui. On ne le voit jamais. Où est-il en ce moment ? Dans quelque coin, à travailler. Un dimanche ! Quand il se sera donné une bonne attaque !

MADAME CHÈBE

Tout ce que tu voudras, mais Sidonie est imprudente. Je m'en rends compte maintenant. J'ai peur qu'on finisse par mal parler d'elle.

CHÈBE, *indigné.*

Mal parler d'elle ? *(Se reculant d'un pas.)* Madame, je m'appelle Ferdinand Chèbe !

MADAME CHÈBE, *les bras au ciel.*

A qui le dis-tu, mon Dieu ?

CHÈBE

Oui, Ferdinand Chèbe, connu depuis trente ans sur la place, et je n'admets pas qu'on puisse mal parler de ma fille !...

MADAME CHÈBE

Mais enfin, mon ami...

CHÈBE, *remontant.*

Non, je ne veux pas entendre ça, je préfère m'en aller. *(Il redescend prendre les journaux qui sont sur le guéridon.)*

MADAME CHÈBE

Mais on ne les a pas lus.

CHÈBE

Ça m'est égal !... *(S'éloignant.)* Mal parler de ma fille !... une Chèbe ! *(Il sort majestueusement par le fond.)*

SCÈNE V

MADAME CHÈBE, *puis* DÉSIRÉE

MADAME CHÈBE, *se retournant et ne le voyant plus.*

Allons, bon, le voilà encore en route !... Quel agité !...

DÉSIRÉE, *un bouquet de fleurs à la main.*

Tiens ! mon père n'est plus là ?

MADAME CHÈBE

Non, mon enfant, il est sur l'eau, avec ces dames, voulez-vous aller le rejoindre ?

DÉSIRÉE, *s'asseyant, ses fleurs sur ses genoux.*

Oh ! merci, madame, j'aime autant rester un peu avec vous, si vous voulez bien, en faisant mes bouquets...

MADAME CHÈBE

C'est ça... un brin de causette comme dans l'ancien temps... Voyons, que je la regarde... Plus jolie que jamais... mais ces petits doigts ne peuvent donc pas se tenir tranquilles...

DÉSIRÉE, *faisant ses bouquets.*

Non, l'habitude, vous savez... puis j'aime tant les œillets !

MADAME CHÈBE

C'est égal, ma pauvre petite, c'était plus gai pour vous, quand nous habitions tous ensemble sur le même palier, les Chèbe, les deux Risler... Comme on s'est dispersé pourtant !

DÉSIRÉE

Oui, c'est vrai. On est loin les uns des autres...

MADAME CHÈBE

Ce bon garçon de Frantz, vous rappelez-vous comme il était complaisant ? En voilà un qui a dû vous manquer. C'est drôle ! j'aurais cru que cela finirait par un mariage.

DÉSIRÉE

Un mariage ?

MADAME CHÈBE

Qu'y aurait-il eu d'étonnant ? Je n'étais pas seule à avoir cette idée. Il y a quelqu'un qui y pensait bien.

DÉSIRÉE, *baissant le visage sur ses fleurs.*

Quelqu'un ?

MADAME CHÈBE

Oui... et quelqu'un qui m'en a parlé souvent...

DÉSIRÉE, *presque sans voix.*

Qui donc ?

MADAME CHÈBE

M. Risler aîné. Il aurait été bien heureux de cette chose-là.

DÉSIRÉE, *relevant la tête.*

Ah ! oui, M. Risler... Mais M. Frantz n'a jamais pensé à moi.

MADAME CHÈBE

Vous croyez ? Cependant, l'an dernier, au mariage de Sidonie, il était joliment empressé auprès de vous. C'est Risler qui était heureux ! « Regardez donc, madame Chèbe, me disait-il, en me montrant son frère... » *(Jetant un cri.)* Oh ! *(Elle aperçoit Frantz debout sur le perron, dans l'encadrement de la grande porte ouverte.)* C'est trop fort...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANTZ, *il entre.*

MADAME CHÈBE, *se levant.*

Frantz ! mon ami !... Est-ce possible ? Comment, c'est vous !... D'où arrivez-vous donc ? *(Il lui serre les mains.)*

FRANTZ, *gravement.*

J'arrive d'Égypte... Où est mon frère ? Planus vient de me dire que je le trouverais ici...

MADAME CHÈBE

Mais oui, il est ici. *(Elle montre Désirée qui se trouble.)* Eh bien, Désirée... mais c'est Frantz, notre ami Frantz, vous ne lui dites rien. Oh ! le petit glaçon... Eh ben, eh ben, qu'est-ce qu'elle a... comme elle est pâle ! *(Elle s'élance vers Désirée.)*

FRANTZ, *faisant un pas.*

Désirée !

DÉSIRÉE

Ce n'est rien... ce sont ces fleurs... que j'ai gardées trop longtemps. *(Petit rire nerveux.)* Ça m'a grisée. *(Elle cache sa figure dans ses mains.)*

MADAME CHÈBE

Oh ! mais je vais prévenir tout le monde, chercher Risler. *(Elle sort.)*

SCÈNE VII

FRANTZ, DÉSIRÉE

Un long silence. Frantz vient près de Désirée qui a les yeux toujours cachés sous sa main, et dont l'émotion ne s'aperçoit qu'aux battements de son corsage.

FRANTZ, *lui retirant doucement les mains l'une après l'autre de dessus les yeux et les gardant dans les siennes.*

Vous ne m'avez donc pas oublié ?... Ça vous fait donc bien plaisir de me revoir ?

DÉSIRÉE

Oh ! oui.

FRANTZ

Eh bien, moi aussi, je vous jure. Dans l'état d'esprit où je me trouve, vous ne saurez jamais le bien que cela m'a fait en entrant ici, de voir votre chère image honnête et fidèle, vos yeux d'enfant qui n'ont jamais menti. *(Il se penche vers elle, puis baissant la voix.)* Vous venez souvent chez mon frère ?

DÉSIRÉE

Ici ?... Oh ! non, monsieur Frantz.

FRANTZ

N'est-ce pas ?

DÉSIRÉE

Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps...

FRANTZ, *étonné.*

Ah ! c'est pour ça ?

DÉSIRÉE

Mais oui... En semaine, j'ai mon ouvrage, et ce n'est pas trop du dimanche pour faire la maison belle, voir au linge du père. *(Souriant.)* Vous savez comme il est coquet.

FRANTZ, *à part.*

Mais alors les histoires de Planus... Qui faut-il croire, mon Dieu? *(Bas.)* M. Delobelle vient, lui?

DÉSIRÉE, *qui s'est remise à faire fébrilement ses petits bouquets.*

Oh! très souvent... votre frère est si bon...

FRANTZ

Et elle?

DÉSIRÉE

Sidonie?... Toujours la même... Un peu folle, mais si tendre, si charmante... Quand elle vient à Paris, elle monte quelquefois mes cinq étages... Ça l'amuse toujours de revoir le carré... Ah! les bonnes gens... les braves cœurs!... En voilà que la fortune n'a pas changés.

FRANTZ, *avec effusion.*

Et vous... et vous... chère créature... rien ne vous a changée non plus, ni les peines, ni les tristesses... Rien n'a pu déranger la grâce et la douceur de ce divin sourire... Ah! que de fois j'ai pensé à vous là-bas...

DÉSIRÉE

Vraiment?

FRANTZ

Oui, quand l'exil me pesait trop, que de fois, pour me donner des forces, j'évoquais votre vie de solitude et de dévouement... toujours enfermée, toujours assise.

DÉSIRÉE

Oh! enfermée, assise, ça c'est par goût, je vous assure... Qu'est-ce que vous voulez? La rue me fait peur, je m'y sens maladroite à marcher. Il me semble que tout le monde me regarde... Toute enfant j'étais ainsi... Je me rappelle, en revenant de l'école, le rire d'un gamin imitant ma démarche d'infirme ou quelqu'un qui disait en me regardant : « Quel dommage! » J'en avais pour tout le soir à pleurer.

FRANTZ

Mais à présent vous n'avez plus la même raison... Ce que vous appelez votre infirmité n'est plus qu'une coquetterie, une grâce...

DÉSIRÉE, *riant.*

Oui, oui, vous êtes comme maman qui disait toujours que ça ne se voyait pas... Si, ça se voit assez, allez !... A moins que je ne marche au bras de quelqu'un, ou bien, assise comme maintenant... Alors, n'ayant pas trouvé de bras où m'appuyer, je reste tout le jour dans mon grand fauteuil...

FRANTZ

Près de la croisée... On voit des cheminées et des toits... C'est bien gai...

DÉSIRÉE

Bah ! je ne regarde pas, je travaille... J'ai un joli métier, c'est une chance... Et puis, vous savez, la vie a beau être dure, je tiens un peu de mon père, je suis née Delobelle, j'ai la foi !... pas pour le théâtre, par exemple, oh ! non. Enfin, j'ai des illusions, j'espère; je ne sais pas trop quoi, mais j'espère...

FRANTZ

Ah ! petite vaillante, va. *(Il se lève en entendant la voix de Risler criant au dehors.)*

RISLER

Où est-il ? où est-il ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES. RISLER

RISLER

Frantz, mon Frantz !

FRANTZ

Cher frère...

RISLER

Ah ! je suis content... je suis content... Mais comment ça se fait-il ? Tu ne m'avais pas prévenu de ton arrivée. Tu n'as pas d'ennui ? Il n'y a rien de fâcheux là-bas pour toi ?

FRANTZ

Non.

RISLER

Alors, qu'est-ce qui t'amène en France ? Te serais-tu décidé à vivre avec nous et... *(Apercevant Désirée.)* Est-ce que, par hasard, mon projet... tu sais bien ? *(Il les regarde l'un après l'autre en souriant.)*

DÉSIRÉE

Voilà mes bouquets finis... Je vais les mettre au frais. *(Respirant ses bouquets longuement.)* C'est étonnant comme les fleurs sentent bon, il y a des jours. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

FRANTZ, RISLER

RISLER

Embrasse-moi encore, mon Frantz... Figure-toi, j'étais dans mon grenier à surveiller un premier tirage... car tu sais, j'ai trouvé, c'est fini, ma mécanique... J'ai là-haut un modèle qui fonctionne... tu vas voir ça... Ah ! mon ami, une merveille... Tu connais les Simpson de Londres... Le vieux était ici dimanche dernier, et rien que sur le modèle, m'offrait trois cent mille francs de l'invention.

FRANTZ

Et tu as refusé ?

RISLER

Hé ! dis donc... je ne travaille pas pour l'Angleterre, moi ! Je veux mon nom au bas du tableau... Imprimeuse Risler !... Et puis tu verras, dans deux ans, quelle fortune pour la maison !... Tu penses si je serai fier de rendre à ces Fromont un peu du bien qu'ils m'ont fait. *(Étreignant son frère avec effusion.)* Ah ! tiens, vraiment, Dieu m'a comblé dans la vie... J'ai un associé qui est comme un frère pour moi. Nos affaires vont très bien.

FRANTZ, *tressaillant.*

Très bien... tu es sûr ?

RISLER

J'ai eu soixante mille francs de bénéfice pour ma part à notre inventaire. *(Mouvement de Frantz.)* Oui, mon cher, soixante mille francs ! C'est beau pour

une première année... Avec cela, j'ai mis la main sur la plus délicieuse créature, un intérieur charmant. Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est l'attitude de Planus vis-à-vis de moi depuis quelque temps. Je ne sais pas ce qu'il a, cette vieille bête... Il me boude, il ne me parle plus. J'ai essayé d'avoir une explication avec lui. Pas moyen. Est-ce que tu l'as vu, Planus, toi ?

FRANTZ

Oui, ce matin, en arrivant, nous avons longuement causé.

RISLER

Il ne t'a pas parlé de ce qu'il avait contre moi ?

FRANTZ, *avec effort.*

Non.

RISLER

C'est incompréhensible. Il faudra que tu m'aides à éclaircir ce mystère...

FRANTZ, *les dents serrées.*

Oh ! oui, je t'y aiderai, frère...

RISLER

Mais laissons cela maintenant et soyons tout à la joie de ton retour. D'abord, pendant que nous sommes seuls, viens que je te montre mon modèle. *(Voix de Sidonie.)*

RISLER

Ah ! voilà Sidonie... ne dis rien, elle ne sait pas que tu es là... C'est elle qui va être étonnée...

SCÈNE X

LES MÊMES, SIDONIE, GEORGES

RISLER, *s'avançant.*

Sidonie... Regarde ! *(Il s'écarte.)*

SIDONIE, *s'arrêtant stupéfaite.*

Frantz !

RISLER, *riant.*

Hein ? Tu ne t'attendais pas à... *(Apercevant Georges qui est resté au fond.)* Tiens ! voilà Georges, vous êtes donc ici ? Je vous croyais à Savigny...

GEORGES, *nuance d'embarras.*

Non, j'étais venu vous parler... d'une affaire assez importante... *(A Frantz.)* Vous m'excusez, monsieur, d'interrompre ces bonnes effusions.

FRANTZ, *les regardant, lui et Sidonie, d'un œil de juge. A part.*

Planus avait raison... mais mon frère ne sait rien, lui...

SIDONIE, *qui, remise de son émotion, s'est avancée résolument vers Frantz pendant que son mari cause avec Georges.*

Bonjour, Frantz. *(Elle lui tend la main, Frantz ne la prend pas.)*

RISLER, *à Georges.*

Oui, ça me paraît bien. D'ailleurs, nous en recauserons tout à l'heure. Je vous demande seulement la permission de montrer à mon frère... viens-tu, Frantz ?... Sidonie, je vais te le rendre, nous en avons pour une minute... *(Il entraîne son frère par la droite.)*

SCÈNE XI

GEORGES, SIDONIE

Moment de silence.

GEORGES, *à demi-voix, montrant Frantz qui vient de sortir.*

Eh bien !... le voilà !...

SIDONIE

Oui, le voilà; ce que je prévoyais est arrivé. Je vous avais bien dit que ce caissier était un ennemi, qu'il fallait le renvoyer. C'est lui qui nous vaut ça.

GEORGES

Vous croyez que c'est Planus qui a fait revenir votre beau-frère ?

SIDONIE

J'en suis sûre. Le regard de Frantz en entrant, son attitude avec moi ne me laissent aucun doute. Il sait tout... Il vient tout dire à son frère.

GEORGES

Risler ne le croira pas.

SIDONIE

D'un autre il aurait pu douter, mais de son Frantz, il croira tout.

GEORGES

Il n'a pas de preuves.

SIDONIE

Votre caissier en a... L'inventaire...

GEORGES

Mais alors, en ce moment il est en train de...

SIDONIE

Non. Il me parlera avant, mais il ne faut pas qu'il vous retrouve ici.

GEORGES

Comment ! vous voulez que j'aie l'air de fuir devant lui...

SIDONIE, *vivement.*

Mon cher ami, il ne s'agit pas de fuir. Il s'agit de vous éloigner... pendant quelques jours.

GEORGES

M'éloigner ! Oh ! non, vous m'oublieriez trop vite... Entourée comme vous l'êtes, dans l'affolement où vous vivez... D'ailleurs, à quoi vous servirait-il que Frantz ne me voie pas ici ? Ce qui s'est passé existe. Puisqu'il sait tout, il parlera; non, non, il ne faut pas que je m'en aille. Il faut que je reste, au contraire, et s'il a le malheur de...

SIDONIE

Un duel, n'est-ce pas ?

GEORGES

Certainement. N'ai-je donc pas le droit de défendre mon bien ?... J'ai tout sacrifié pour vous, honneur, devoir, famille. Je vous ai bien gagnée. Je ne veux pas qu'on vous reprenne.

SIDONIE

Et moi, je ne veux pas d'éclat, je ne veux pas de scandale. Vous m'entendez, Georges ?

GEORGES

Mais si je m'en vais, qu'allez-vous faire ?

SIDONIE

Cela me regarde. Je vous demande huit jours, dix jours d'absence, tout au plus.

GEORGES

Me donnerez-vous au moins de vos nouvelles ?

SIDONIE

Vous en aurez tous les jours par Dobson.

GEORGES

M'aimerez-vous encore quand je reviendrai ?

SIDONIE

Toujours autant.

RISLER, *riant et appelant du dehors.*

Georges ! Georges !... Venez donc !

SIDONIE

Mon mari vous appelle... Allez lui parler et vous partirez ensuite... *(Tout en parlant, elle lui a fait remonter la scène à droite. Georges veut l'embrasser, elle le repousse doucement.)* Non... non... Allez !... allez !...

SCÈNE XII

SIDONIE, *seule, puis* FRANTZ

SIDONIE

Parti !... Ce n'est pas sans peine... *(Elle redescend, prend une fleur sur la table, la met à son corsage, lisse ses cheveux, fait bouffer sa jupe et s'allonge sur le canapé. Frantz entre, très pâle, reste debout regardant autour de lui.)* Frantz !

FRANTZ, *après un silence.*

Je vous fais mon compliment, madame, vous vous entendez au confortable... *(Brutalement et bien en face.)* A qui devez-vous tout ce luxe ? Est-ce à votre mari *(Baissant la voix)* ou à votre amant ?

SIDONIE, *très calme, sans lever les yeux sur lui.*

A tous les deux. *(Moment de silence.)*

FRANTZ

Vous avouez que cet homme est votre amant... *(Mouvement de tête de Sidonie.)* Voilà donc le rêve de votre jeunesse accompli ! Fromont jeune et Risler aîné. Femme de l'un, maîtresse de l'autre, toute la raison sociale vous appartient... Ah ! vous êtes une fière... *(Il s'arrête et s'approchant.)* Écoutez-moi ! Sidonie : dans tout ceci, vous pensez bien, ce qui me touche, c'est mon frère... Son plus vieil ami, un ami de vingt ans, me disait tout à l'heure : « Ce n'est pas possible qu'il ne se doute de rien... C'est un coquin ou un fou... » Vous, qui le connaissez mieux, vous savez que Risler n'est ni l'un ni l'autre... C'est un grand enfant naïf et bon, qui a mis en vous toute sa confiance, de plus un chercheur en mal d'inventions, enfermé dans une idée fixe. Ces gens-là sont comme des somnambules. Ils regardent sans voir, les yeux en dedans; vous en avez étrangement abusé... Seulement je tiens à vous dire une chose. Le nom de mon frère, ce nom qu'il a donné à sa femme, est le mien aussi. Il m'appartient de le défendre et je suis ici pour cela... Donc, je vous engage à prévenir M. Fromont qu'il ait à changer de maîtresse et qu'il aille se faire ruiner ailleurs, ou sinon ?...

SIDONIE

Sinon ?...

FRANTZ

Sinon, j'avertis mon frère de ce qui se passe chez lui, et vous serez surprise

du Risler que vous connaîtrez alors, aussi violent, aussi redoutable qu'il est inoffensif d'ordinaire; vous pouvez être sûre qu'il vous tuera...

SIDONIE

Eh ! qu'il me tue... Qu'est-ce que cela me fait ? *(Elle enfouit sa tête avec rage dans le coussin du divan.)*

FRANTZ, *s'accoude au divan et se penche vers elle.*

Vous préférez mourir que de renoncer à lui ? Vous l'aimez donc bien, ce Fromont.

SIDONIE, *se lève et passe.*

Moi ! aimer cet homme ?... J'ai pris celui-là comme j'en aurais pris un autre.

FRANTZ

Pourquoi ?

SIDONIE

Pourquoi ? Parce que j'étais folle, parce que j'avais dans le cœur et que j'y ai encore un amour criminel que je veux arracher à n'importe quel prix. *(Elle a dit cela devant lui, toute frissonnante, les yeux dans ses yeux.)*

FRANTZ

Un amour criminel ! *(Très ému.)* Qui aimez-vous donc ?

SIDONIE, *d'une voix sourde.*

Vous savez bien que c'est vous.

FRANTZ

Moi ! Moi !...

SIDONIE

Oui, Frantz, je vous ai toujours aimé.

FRANTZ

Allons donc, c'est impossible. Pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi ?

SIDONIE

Je savais qu'une autre vous aimait, une pauvre enfant déshéritée dont cet amour était toute la joie.

FRANTZ

Qui donc ?... Désirée ?

SIDONIE

Oui, Désirée... Dans un grand mouvement généreux, comme on en a quand on est très jeune, je voulais faire le bonheur de sa vie en sacrifiant la mienne, et tout de suite je vous repoussai pour que vous alliez à elle. Ah ! dès que vous avez été loin, j'ai compris que ce sacrifice était au-dessus de mes forces.

FRANTZ, *marche à grands pas, puis revient sur elle.*

Mais, ne voulant pas de moi, pourquoi avez-vous épousé mon frère ?

SIDONIE

Épouser Risler, c'était me rapprocher de vous. Je me disais : Je n'ai pas pu être sa femme, eh bien, je deviendrai sa sœur, il me sera permis de l'aimer encore.

FRANTZ

Sidonie !

SIDONIE

Hélas ! je n'ai pas pu vous aimer comme une sœur, Frantz. Je n'ai pas pu vous oublier non plus. Alors, j'ai cherché à m'étourdir... J'ai été folle, j'ai été coupable. Mais si quelqu'un avait le droit de me demander raison de ma conduite, certes, ce n'était pas vous, qui, sans le vouloir, m'avez faite, ce que je suis. *(Un silence. Frantz accablé tombe sur le fauteuil, la tête dans ses mains. Sidonie s'approche de lui.)* Vous ne me croyez pas, Frantz ?

FRANTZ

Non.

SIDONIE

Eh bien, prévenez Risler, et qu'il me tue... Oh ! je ne m'enfuirai pas, je vous le jure. La mort ne m'est rien maintenant que je vous ai ouvert mon cœur, que je vous ai dit mon secret... *(Elle lui prend la main.)*

FRANTZ, *s'éloignant.*

Non. Ce secret, je ne veux pas le connaître. Je ne sais pas ce que vous avez dit... Je n'ai rien entendu...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TOUT LE MONDE

RISLER, *debout sur le perron, agitant les bras et criant du côté du jardin.*

Par ici, Chèbe, Delobelle, par ici... *(Frantz s'est levé très ému.)*

RISLER, *entre avec Chèbe qu'il pousse vers Frantz.*

Tenez, le voilà... Allez l'embrasser.

CHÈBE, *s'avançant vers Frantz.*

Comment diable êtes-vous en France, vous ? Ça ne va donc plus, cet isthme de Suez ?

DELOBELLE, *paraissant au fond, attendri et théâtral.*

Dans mes bras, enfant, dans mes bras. *(Il reste les bras tendus, les mains tremblantes.)* Mais arrivez donc ! vous me faites manquer mon entrée.

FRANTZ, *le rejoignant.*

Bonjour, Delobelle.

DÉSIRÉE, *bas, à Delobelle.*

Ah ! père, père, que je suis heureuse !

DELOBELLE

Qu'est-ce que tu as ?... Sans doute la campagne. C'est vrai qu'elle a une mine !

SIDONIE, *bas, à Mme Dobson qui cherche de la musique sur le piano.*

Vous savez que j'ai eu une peur horrible !

MADAME DOBSON, *sans se retourner.*

Le beau-frère ?

SIDONIE

Oui... Ç'a été une vraie bataille. Maintenant la paix est faite. Il ne manque plus qu'une signature au bas du traité.

MADAME DOBSON

Vous voulez qu'il vous écrive ?... Ce sera peut-être difficile.

SIDONIE

Non. Avant huit jours, il m'aimera comme un fou... Il voudra me le dire, je ne serai jamais seule et il m'écrira.

ACTE IV

L'atelier de Désirée Delobelle, au cinquième étage. Intérieur modeste, mais très soigné. Au fond, la porte d'entrée qui, en s'ouvrant, montre le palier, des portes voisines et le tournant de l'escalier. — A gauche, croisée sur la rue, grande ouverte; devant, mais assez éloignée, la table à ouvrage chargée de gravures de modes, de champignons de modiste, d'oiseaux-mouches, de plumes, de fleurs, de fil de laiton. Près de la table, presque au milieu de la scène, le grand fauteuil de Désirée, et devant, une chaise sur laquelle elle appuie ses pieds en travaillant. Porte à gauche. — A droite, une vieille console sur laquelle il y a des cartons à chapeaux, des brochures. Au-dessus de la porte d'entrée, une large couronne en papier doré, pendue au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

DÉSIRÉE, FRANTZ, DELOBELLE

DELOBELLE, *un carton à la main.*

Mon petit Frantz, je vous demande pardon de partir quand vous arrivez, mais c'est samedi, il faut que j'aille reporter l'ouvrage de Désirée.

FRANTZ

Faites, faites, monsieur Delobelle.

DELOBELLE, *bas, à sa fille.*

Et avant, je vais entrer à la fabrique une minute, prendre la réponse de Risler pour mon théâtre.

DÉSIRÉE

Ah ! c'est aujourd'hui ? As-tu de l'espoir ?

DELOBELLE

De l'espoir ? C'est une chose faite, comment veux-tu qu'il hésite ? L'affaire est si bonne pour lui. *(Il se dirige vers une glace accrochée au mur et s'inspecte longuement.)*

DÉSIRÉE, *bas, à Frantz.*

Est-ce que votre frère en a parlé ?

FRANTZ

De quoi ?

DÉSIRÉE

De ce projet de théâtre ?

FRANTZ

Non, pas un mot.

DELOBELLE, *devant sa glace, levant son carton.*

Quand je pense que moi, Buridan, Ruy Blas, Antony, Raphaël des *Filles de marbre*, Andrès des *Pirates de la Savane*, je m'en vais tous les samedis, un carton de modiste à la main, reporter l'ouvrage de ma fille dans une maison de fleurs de la rue Saint-Denis... Ah ! si les abonnés du théâtre de Perpignan... *(Montrant les lauriers du fond.)* ceux qui m'ont donné cette couronne, pouvaient voir leur Delobelle... Enfin, c'est pour ma fille ! Allons, mes enfants, à tout à l'heure.

DÉSIRÉE

Adieu ! père... *(Il sort.)*

SCÈNE II

DÉSIRÉE, FRANTZ

DÉSIRÉE, *montrant à Frantz la chaise basse à ses pieds.*

Voyons, mettez-vous là, à votre ancienne place... Vous la connaissez, cette petite chaise ? Voilà dix jours qu'elle vous attend car, sans reproches, Frantz, il y a dix jours que nous nous sommes rencontrés à Bougival chez Sidonie... et que vous m'aviez promis de venir me voir.

FRANTZ, *ému, agité.*

Pardonnez-moi. J'ai été si malheureux !... *(Il s'assied.)*

DÉSIRÉE, *inquiète.*

Vraiment !

FRANTZ

Oh ! bien malheureux, je le suis encore.

DÉSIRÉE

Qu'avez-vous ? Que s'est-il passé ?

FRANTZ

Rien... rien que je puisse vous dire. Je viens me réfugier près de vous. Je serai là tous les jours maintenant.

DÉSIRÉE

Tous les jours !... C'est vrai ?...

FRANTZ

Oui, je ne vous quitte plus... jusqu'au départ...

DÉSIRÉE, *interrompant brusquement son travail.*

Oh !... vous partirez encore ?

FRANTZ

Plus tard... plus tard... je ne sais pas. *(Il la regarde.)* J'ai tant de projets... Vous savez, je suis redevenu votre voisin. J'ai repris mon ancienne chambre sur le palier.

DÉSIRÉE

Comment ! vous ne restez pas chez votre frère, à Bougival ? M. Risler qui était si content...

FRANTZ

Non ! J'ai besoin d'être à Paris.

DÉSIRÉE, *joyeusement.*

Alors, voisins de carré, comme autrefois... Oh ! que c'est gentil. C'est la vie qui recommence... Comme je vais bien travailler maintenant. Comme je vais faire de jolies choses. On ne me dira plus que mes coloris ont l'air tristes. Au magasin, ces demoiselles prétendent que ça se connaît à mon ouvrage lorsque j'ai du chagrin... C'est un peu vrai, ça... quand je ne suis pas en train, mes oiseaux ne vivent pas sur les coiffures, on dirait qu'il a plu dessus. Si je suis contente, au contraire, leurs petits becs se tendent en avant, leurs ailes s'ouvrent toutes grandes. Regardez celui-là comme il est vivant, comme il s'envole bien ! On croirait qu'il va partir. Frrr !...

FRANTZ

Oui, vous donnez la vie, vous ! A vos côtés on se sent renaître; les cœurs battent, les ailes palpitent... Oh ! laissez-moi me serrer, m'abriter contre vous.

DÉSIRÉE

Vous souffrez, mon pauvre Frantz ?... Alors, dites-moi votre peine... que j'essaye de la guérir...

FRANTZ

Non ! non ! ne me faites pas parler... Ce serait trop affreux ce que j'aurais à vous dire... Parlez-moi, vous... que votre chère voix me berce, m'apaise... figurez-vous que c'est un enfant que vous avez là, votre enfant qui vient vers vous après une faute et qui la pleure à vos pieds.

DÉSIRÉE, *se penchant vers lui, tendre et laissant tomber l'ouvrage qu'elle tient dans les mains.*

Frantz, mon ami !... *(Lui caressant doucement la tête.)* Mais alors, ça va m'en faire deux grands enfants... Tenez, voilà l'autre qui rentre. *(La porte s'ouvre, Delobelle paraît au fond, d'un air tragique, toujours son carton de modes à la main.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, DELOBELLE

Elle se lève, ainsi que Frantz. Delobelle, sans dire un mot, descend la scène tragiquement.

FRANTZ

Comment ! déjà de retour, monsieur Delobelle ?

DELOBELLE

Oui !

DÉSIRÉE, *un peu inquiète.*

Tu n'es donc pas allé au magasin ?

DELOBELLE

Non ! *(Il reste une minute debout, la jambe gauche en avant, piétinant sur place, promenant ses regards de droite à gauche en pinçant ses lèvres, de l'air de dire : Tais-toi, mon cœur.)*

FRANTZ

Mais qu'avez-vous donc ?

DÉSIRÉE

Oui, père. Qu'est-ce que tu as ? Voyons, parle... réponds-nous.

DELOBELLE, *très sérieux.*

Ah ! si j'avais à les dire aujourd'hui, ces deux vers-là !

DÉSIRÉE, *alarmée.*

Qu'est-ce que tu as ?

DELOBELLE

J'ai vu Risler. L'affaire est manquée. Il n'a pas d'argent. *(Il va chercher avec le bout de son gant une larme furtive au coin de l'œil, la secoue fébrilement, puis jette son carton de modes sur la table et se laisse aller sur une chaise en criant.)* Ah ! je suis damné !

DÉSIRÉE, *qui s'est levée, vient vers lui.*

Mon père !...

DELOBELLE, *affaissé, les bras jetés des deux côtés du fauteuil, laissant aller sa tête sur sa poitrine.*

Avoir tant lutté !... Dix ans, quinze ans, que je lutte, soutenu par ma femme, ma fille, ces deux créatures dévouées, nourri par elles.

DÉSIRÉE, *bas, un peu honteuse à cause de Frantz.*

Oh ! père, père, qu'est-ce que tu dis ?

DELOBELLE

Si, si, Frantz, nourri par elles et je n'en rougis pas... car c'est pour l'art sacré que j'acceptais tous ces dévouements. Mais maintenant c'es est trop. Ils m'en ont trop fait !

DÉSIRÉE, *derrière le fauteuil.*

Voyons, voyons...

DELOBELLE

Non ! Laisse-moi. Je suis à bout de forces, je suis las des privations et des déboires. Ils ont tué l'artiste en moi. C'est fini...

DÉSIRÉE

Oh ! ne dis pas ça...

FRANTZ, *bas, à Désirée.*

Laissez-le donc. Il faut profiter de l'état où il se trouve pour lui ouvrir les yeux une bonne fois, le faire renoncer à cette chimère qui vous a rendus tous si malheureux.

DÉSIRÉE

Vous avez peut-être raison. Mais je n'oserai jamais...

FRANTZ

Je vais lui parler, si vous voulez.

DÉSIRÉE

Non, non. J'aime mieux lui parler moi-même. *(Elle s'approche de Delobelle.)* Écoute-moi, père...

DELOBELLE

Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire. Mon passé m'oblige. Je n'ai pas le droit... Eh bien, non... Mon parti est pris. Toutes tes prières seraient inutiles. N'insiste pas.

DÉSIRÉE

Oh ! je n'insiste pas... *(Mouvement de Delobelle. Elle continue un peu embarrassée.)* Je trouve, moi aussi, que vraiment ils sont trop durs envers toi. Ils ne te rendent pas assez justice... Quand je pense que depuis tant d'années, tu es là à attendre... Cela ne peut pas durer. Il faut leur montrer que tu sais te passer d'eux. *(S'embarrassant sous le regard inquiet, interrogateur, de son père.)* Il me semble qu'à ton âge, intelligent comme tu es, avec les relations que nous avons, il te serait facile... M. Risler ne demanderait pas mieux, je suis sûre, que de te chercher une... Enfin, voilà... je trouve que tu ferais bien de... de renoncer...

DELOBELLE, *se levant, terrible.*

A quoi ferais-je bien de renoncer ?... Au théâtre peut-être ?... Et c'est toi... *(Il sanglote.)*

DÉSIRÉE, *lui sautant au cou.*

Non, non... père, ce n'est pas vrai... N'écoute pas ce que je t'ai dit... D'abord, tu ne m'as pas comprise.

DELOBELLE, *atterré.*

Trop bien comprise, hélas !... Il ne me manquait plus que ce coup. Ma fille ne croit plus en moi !

DÉSIRÉE

Mais si... *(Émue.)* Ne m'accable pas, voyons. Tu sais bien que personne au monde ne t'aime, ne t'admire autant que moi... Je n'ai jamais douté de ton talent une minute...

FRANTZ, *qui s'est approché sur un signe de Désirée.*

Je crois bien, monsieur Delobelle. Personne ne doute de votre talent.

DÉSIRÉE

Si je t'ai parlé ainsi, c'est parce que je te voyais si malheureux... j'ai eu un moment de défaillance... mais il est passé... nous lutterons encore, va. Nous lutterons tant que tu voudras.

FRANTZ

Certainement, parbleu !

DÉSIRÉE

Allons, embrasse-moi. Dis-moi que tu ne m'en veux pas.

FRANTZ

Monsieur Delobelle, ne pensez plus à tout cela. Il faut prendre le dessus, il faut vous distraire.

DELOBELLE

Oh ! me distraire... la blessure est trop profonde... *(D'un air de tendre reproche en tenant la main de sa fille.)* Ça s'entend si bien à vous déchirer le cœur, ces petites griffes-là !...

FRANTZ, *vivement.*

Voyons... il me vient une idée... Si nous allions faire une partie à la campagne tous les trois ?...

DELOBELLE, *intéressé.*

Une partie ?

FRANTZ

Oui, un dîner aux champs, comme autrefois, dans un bon petit restaurant.

DELOBELLE, *vivement.*

A Saint-Mandé, à la porte du bois. *(Reprenant son air de désastre et se levant.)* Non, non, voyez-vous, je suis trop frappé. Je serais trop triste.

DÉSIRÉE

Nous t'égaierons, père.

FRANTZ

C'est convenu. Vous ne pouvez pouvez pas refuser mon invitation. Cela fera du bien à votre fille.

DELOBELLE

Vous croyez ? Oui, vous avez peut-être raison... Allons, va t'habiller, fillette... Ah ! sapristi !

FRANTZ *et* DÉSIRÉE

Quoi donc ?...

DELOBELLE

Je ne veux pas aller à la campagne.

DÉSIRÉE

Pourquoi ?

DELOBELLE

Je n'ai pas de guêtres !

FRANTZ

Des guêtres ?

DELOBELLE, *à sa fille.*

Tu sais bien, j'ai fini d'user les dernières, le jour de Bougival.

DÉSIRÉE, *riant.*

Mais, papa, tu n'as pas absolument besoin de guêtres pour aller à Saint-Mandé.

FRANTZ

Nous n'allons pas dans les pampas, monsieur Delobelle.

DELOBELLE

Permettez... Je sais ce que c'est que la campagne... J'ai joué plus de six cents

fois le « Monsieur qui vient passer sa journée en villégiature chez des amis... ». J'ai toujours joué ces rôles-là avec un pardessus clair et des guêtres blanches !... Ce n'est pas possible... Je ne me vois pas à la campagne sans des guêtres.

FRANTZ

Eh bien ! alors, il faut en acheter.

DÉSIRÉE, *hésitant.*

Mais, certainement.

DELOBELLE, *bas.*

Ah !... Est-ce que tu peux ? *(Il tape sur son gousset.)*

DÉSIRÉE

Dame ! c'est que...

DELOBELLE

Oui, c'est vrai, je n'ai pas reporté l'ouvrage... Si je demandais à Frantz ?...

DÉSIRÉE, *épouvantée.*

Non... non... tiens ! *(Elle lui passe son porte-monnaie.)* Surtout, ne les prends pas trop... *(Avec un sourire.)* trop montantes.

DELOBELLE

N'aie pas peur, je serai raisonnable... Allons, recommençons la lutte... C'est bien pour vous, allez ! ce que j'en fais. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

DÉSIRÉE, FRANTZ

DÉSIRÉE

Pauvre père ! j'essaye de lui garder son illusion jusqu'au bout.

FRANTZ

Est-ce qu'il y renonce souvent à son théâtre ?... C'est horrible pour vous, des scènes comme celles-là !

DÉSIRÉE

Chut ! Taisez-vous... Il est si bon... Voyons, donnez-moi le bras... marchons un peu, que je regarde. *(Elle fait quelques pas au bras de Frantz.)* Ça ne se voit pas trop, n'est-ce pas ?... Je ne vous ferai pas honte... Non !... Alors, je vais m'habiller... Ça ne sera pas long. Je suis à vous dans dix minutes. *(Elle entre au fond à droite.)*

FRANTZ, *seul.*

Ah ! c'est une pensée du ciel qui m'a amené ici !... Oui, oui, je le sens bien; j'ai trouvé l'asile, le refuge... Que ne suis-je venu plus tôt ?...

SCÈNE V

FRANTZ, SIDONIE

La porte du fond s'ouvre. Sidonie paraît, superbe, éblouissante, illuminant toute l'entrée.

FRANTZ

Sidonie !... Vous ici !... Que venez-vous faire ?

SIDONIE, *très naturelle.*

Voir ma petite amie Désirée... Elle est là... son père vient de me le dire.

FRANTZ, *très troublé.*

Oui... elle est là.

SIDONIE, *s'asseyant.*

Je venais en même temps prendre de vos nouvelles. Je pensais bien en avoir ici. J'étais inquiète, songez donc ! vous avez disparu si brusquement. Je n'étais pas fâchée de savoir ce que vous faisiez, ce que vous étiez devenu.

FRANTZ

Je fuyais... j'avais peur de vous.

SIDONIE

De moi ?

FRANTZ

Oui.

SIDONIE

Et vous n'avez plus peur maintenant ?...

FRANTZ

Non, je n'ai plus que du remords en songeant à l'aveu qui m'est échappé dans un moment de folie.

SIDONIE

Un aveu ? Ah ! oui, votre lettre... Quelle idée aussi, de m'écrire quand vous pouviez me voir tous les jours.

FRANTZ

Vous n'étiez jamais seule.

SIDONIE

C'est égal ! c'était imprudent. Voyez donc, si cette lettre était tombée aux mains de...

FRANTZ, *avec terreur.*

Oh ! *(Vivement, allant à elle.)* Vous l'avez brûlée, n'est-ce pas ?

SIDONIE

Non, c'est inutile... Elle est en sûreté.

FRANTZ

Brûlez-la, je vous en prie.

SIDONIE

Pourquoi ?

FRANTZ

Parce qu'elle est infâme, cette lettre. J'avais perdu la tête en l'écrivant. Et puis, elle n'est pas vraie.

SIDONIE

Oh ! vous êtes dur... Vous allez me gâter le plaisir que j'avais à la relire. Car je la relis souvent.

FRANTZ

Pourquoi la relisez-vous ? Je vous dis qu'elle n'est pas vraie. Il faut que nous puissions nous retrouver en face l'un de l'autre sans rougir... Rendez-moi cette lettre, que je la brûle, que je l'anéantisse !... qu'il n'en reste plus de trace.

SIDONIE, *se levant.*

Non, j'y tiens, je la garde.

FRANTZ

Vous la gardez ?... Pourquoi ?... Quel projet avez-vous donc ?

SIDONIE

Cherchez... Vous pourriez consulter le vieux Planus...

FRANTZ

Planus ?

SIDONIE

Oui, c'est lui qui vous a renseigné sur moi en arrivant... Rappelez-vous tout ce qu'il vous a dit... une coquine, un monstre... Eh bien, non, mon cher, pas tant que ça; simplement une fille de petits bourgeois sans le sou, à qui le luxe de voisins riches a donné l'écœurement de son taudis... Nous sommes trente mille comme ça, dans Paris... C'est une question de voisinage. *(Se levant et marchant avec fièvre.)* Mon cher, j'ai subi pendant vingt ans des humiliations de toute sorte. J'ai croupi dans l'ennui, dans le dégoût, j'ai fait vingt ans de misère; à présent, je prends ma revanche... Et c'est à ce moment de ma vie que vous tombez chez moi en justicier, que vous venez bouleverser mon existence... Et vous vous figurez que je vais vous laisser faire ! Allons donc !... Je me suis armée contre vous, et solidement encore ! J'étais dans mon droit de défense. Avez-vous compris, maintenant ? *(Elle s'assied.)*

FRANTZ

Parfaitement... Ainsi, tout ce que vous m'avez dit à mon arrivée, cette comédie de l'amour que vous m'avez jouée, était uniquement pour me faire écrire cette lettre.

SIDONIE

Oui.

FRANTZ

Infâme menteuse !...

SIDONIE, *souriant et passant derrière l'établi.*

Dame ! quand j'étais apprentie, j'ai travaillé dans les perles fausses... Il m'en est resté quelque chose au bout des doigts. *(Elle s'approche de la fenêtre ouverte et regarde dehors.)*

FRANTZ, *avec un geste terrible.*

Ôtez-vous de là !...

SIDONIE

Pourquoi ?

FRANTZ

Vous êtes trop près de la fenêtre, ça me tente....

SIDONIE

Des violences ?... Mais la maison est pleine de monde, mon petit !

FRANTZ

Enfin, vous croyez me tenir avec cette lettre ?

SIDONIE

Je l'espère !

FRANTZ

Vous espérez que je vais vous laisser consommer la ruine et le déshonneur de mon frère, traîner le nom que je porte dans la boue... parce que vous avez entre les mains... Mais je serais aussi gredin que vous. Non, non, cette crainte ne m'arrêtera pas.

SIDONIE

Je vois que vous ne vous la rappelez pas bien, votre lettre. *(Elle tire la lettre de son corsage. La porte de gauche s'ouvre doucement et Désirée, à demi vêtue, un fichu jeté sur les épaules, paraît sans que l'un ni l'autre puisse la voir. Sidonie lisant :)* « Eh bien, oui, je t'aime, je t'aime. » Dites donc, justicier, c'est à la femme de votre frère que vous écrivez cela ?

DÉSIRÉE, *tout bas et pâlissant.*

Oh ! *(D'un mouvement nerveux et comme inconscient des lèvres, elle répète tout bas la lettre, qu'elle entend lire.)*

SIDONIE, *reprenant la lecture.*

« Eh bien ! oui, je t'aime, je t'aime... plus que jamais et pour toujours... « A quoi bon lutter et nous débattre ?... Notre amour est plus fort que nous. »

FRANTZ, *s'élançant et renversant le tréteau qui les sépare.*

Ma lettre !

SIDONIE

Jamais !

FRANTZ, *la saisissant et l'entraînant vers la croisée.*

Ma lettre, coquine... ou tu vas y passer.

DÉSIRÉE, *s'élançant.*

Frantz ! *(Frantz se retourne, la voit et lâche Sidonie qui fuit dans le fond. Désirée, pâle, la main sur le cœur, chancelle et s'appuie au fauteuil pour ne pas tomber. Il fait un pas vers elle pour la soutenir. Désirée, l'écartant d'un geste, les yeux perdus, la voix noyée de larmes, répète les derniers mots de la lettre qu'elle vient d'entendre :)* « ... plus que jamais et pour toujours »... Ah ! mon Dieu ! *(Elle tombe.)*

ACTE V

La caisse de la maison Fromont. Banquettes, chaises, table pour écrire. Une lampe. C'est le soir. Porte à droite. A gauche, allant du premier plan au fond, la caisse proprement dite séparée de la pièce principale par un grillage avec guichet. Coffre-fort, table, siège derrière le guichet et petite porte conduisant dans d'autres bureaux. Au fond de la scène, grande et large porte permettant de voir, lorsqu'elle est ouverte, le grand escalier de la maison tout en lumière, en tapis et en fleurs. On entend par bouffées la musique d'un bal.

SCÈNE PREMIÈRE

PLANUS, *derrière son grillage*, DELOBELLE, *en tenue de soirée, claque, gardénia à la boutonnière.*

PLANUS, *au bruit de la porte du fond qui s'ouvre.*

Qui va là ?

DELOBELLE, *discrètement.*

C'est moi, père Planus... moi, Delobelle... Je monte au bal des Risler... J'ai vu de la lumière à la caisse et je suis entré vous dire un petit bonsoir en passant... Vous n'allez pas en soirée, vous, mon vieux père ?

PLANUS, *grognant.*

Non.

DELOBELLE, *devant le grillage, achevant de boutonner son gant.*

Désirée non plus n'a pas voulu venir, elle a une commande pressée et l'ami Frantz est près d'elle qui lui fait la lecture... Ah ! sont-ils heureux, tous ces gens-là, de n'être pas obligés de se produire, de se faire entendre... Moi, vous comprenez, il faut que je dise quelque chose à cette fête de Risler. Je les blesserais trop... Ah ! damnation... Lutter, toujours lutter.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLAIRE FROMONT

Entrant par la porte de droite. Robe de bal, guipure sur les épaules.

CLAIRE, *entrant vivement.*

Georges, Georges... *(Interdite en voyant Delobelle.)* Ah ! pardon, monsieur... j'entendais parler... J'ai cru...

DELOBELLE, *exquis.*

Faites, faites, madame... Du reste, je me retirais... *(Il salue pompeusement et sort par le fond.)*

CLAIRE, *s'approchant du grillage.*

Vous n'avez pas vu mon mari, monsieur Planus ?

PLANUS, *sombre, sans se déranger.*

Non, madame.

CLAIRE

Je n'y comprends rien... Je viens d'envoyer à son cercle... Il sait pourtant bien que nous devons aller au bal des Risler.

PLANUS, *les dents serrées.*

Ah ! oui, c'est vrai, le bal; ils dansent là-haut.

CLAIRE, *après l'avoir regardé.*

Vous avez l'air tout ému. Et puis, ce n'est pas dans vos habitudes d'être au bureau à cette heure-ci... Qu'est-ce qui se passe ?

PLANUS, *essayant de sourire.*

Rien, madame... rien...

CLAIRE

Allons, allons, n'essayez pas de me cacher... Il y a quelque chose, je le sens bien... Pourquoi êtes-vous ici ?... Je veux le savoir...

PLANUS

Mon Dieu, madame, je consulte les livres... Je fais la caisse... C'est demain la fin du mois, et nous avons une échéance très chargée...

CLAIRE

Vous êtes prêt... Vous avez de l'argent?...

PLANUS, *hésitant.*

Mais... *(Résolument.)* Non, madame, je n'en ai pas.

CLAIRE

Comment ! Non?... Et vous ne prévenez pas ces messieurs?

PLANUS, *éclatant.*

Est-ce que je les vois, moi, ces messieurs? M. Georges n'est jamais là. Je ne puis pas lui parler.

CLAIRE, *d'un air préoccupé.*

En effet... il est souvent dehors. Mais M. Risler ne sort pas; on sait où le trouver.

PLANUS

Je ne parle pas à M. Risler.

CLAIRE

Pourquoi?

PLANUS, *vivement et avec violence.*

Parce que j'aurais trop peur de... *(Changeant de voix.)* J'aurais trop peur de le déranger.

CLAIRE

Enfin, il est bien étonnant que dans une maison comme la nôtre, avec un caissier aussi sérieux que vous l'êtes, on se trouve ainsi démuni la veille d'une échéance, à dix heures du soir. Vraiment, monsieur Planus, voilà qui n'est pas de vous.

PLANUS, *ému.*

C'est moi que vous accusez, madame, ce n'est pourtant pas ma faute, je vous jure.

CLAIRE

Mais la maison a de l'argent dehors ?... Vous aviez des rentrées à faire ? Est-ce qu'elles sont faites ?

PLANUS

Oh ! oui... et il y a longtemps...

CLAIRE

Comment cela ?

PLANUS

Et bien, madame, puisque vous voulez le savoir, depuis ce matin, je ne fais que courir. Je suis allé chez Chapuis, chez les Gaillard, chez Tavel et fils... Partout j'ai obtenu la même réponse. On était venu de la maison, il y a un mois, il y a trois mois, il y a six semaines. On ne savait pas ce que je voulais dire; et vous pensez quelle humiliation pour nous, de quoi on a l'air. *(S'essuyant le front.)* Oh ! je m'en souviendrai de ma tournée d'aujourd'hui.

CLAIRE

Ainsi ces rentrées ont été faites, cet argent a été encaissé et vous n'avez pas été prévenu, vous !... Voilà qui est singulier... Par qui cet argent a-t-il été touché ?

PLANUS

Je ne sais pas...

CLAIRE

Si, Planus, vous savez parfaitement, comme moi, que M. Risler ne s'occupe ici de rien que de ses dessins et de ses machines, et que c'est M. Fromont seul qui a pu... Mais comment ne vous a-t-il pas prévenu ?

PLANUS

Mon Dieu, madame, M. Georges a peut-être joué ?... On joue beaucoup au Cercle du Commerce.

CLAIRE, *avec fierté.*

Je ne vous demande pas d'excuser mon mari, monsieur Planus. *(On entend du bruit à la porte de droite.)* Le voici, sans doute, il s'expliquera lui-même. *(La porte s'ouvre. Une femme de chambre paraît. Claire vivement à la femme de chambre.)* Eh bien ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Achille revient du cercle, madame; M. Fromont n'y était pas.

CLAIRE

En êtes-vous bien sûre? A qui a-t-on parlé?

LA FEMME DE CHAMBRE

Au gérant, qui a dit qu'on n'avait pas vu monsieur depuis plus de six mois.

CLAIRE, *tressaillant.*

Ah !

PLANUS, *à part.*

Bête !

CLAIRE, *à la femme de chambre.*

C'est bon, allez...

LA FEMME DE CHAMBRE, *rouvrant la porte.*

Madame, voilà monsieur.

CLAIRE, *à Planus qui veut s'en aller.*

Bien... restez à votre caisse, monsieur Planus... Vous ne me gênez pas.

PLANUS

Bien, madame. *(Il se rassied.)*

SCÈNE III

GEORGES, CLAIRE, PLANUS, *derrière son grillage.*

GEORGES

Tiens, tu es là... Je te demande pardon... mais j'avais des rendez-vous d'affaires très pressés.

CLAIRE

Je n'étais pas seule à t'attendre... Planus s'impatientait, lui aussi... Tu as de l'argent à lui donner, n'est-ce pas?...

GEORGES

Comment ! Il t'a dit...

CLAIRE, *nerveuse.*

Il m'a dit qu'il avait besoin de te parler pour l'échéance, c'est bien simple.

GEORGES

Oh ! il n'y a pas de quoi s'inquiéter... Demain matin, je serai en mesure. Je viens de chez le banquier... Il m'a promis...

CLAIRE

Pourquoi demain matin ? Tu as de l'argent. Tu en as touché beaucoup tous ces temps-ci ! Qu'as-tu fait de ces recouvrements, de ces rentrées ?...

GEORGES

Mais, en vérité, Claire, je ne comprends pas.

CLAIRE

Tu ne comprends pas qu'à la veille d'une échéance, lorsque je sais que vous n'êtes pas prêt, lorsque je vois la maison compromise, je m'informe, je m'inquiète ? Voyons, où est cet argent ?

GEORGES

Eh bien ! puisqu'il faut te l'avouer, j'ai eu un moment de faiblesse, d'entraînement, et malgré la promesse que je t'avais faite, j'ai joué, j'ai perdu.

CLAIRE

A ton cercle ?

GEORGES

Oui.

CLAIRE

Il y a six mois que tu n'y vas plus. C'est le gérant qui vient de le dire. Cependant tu me quittais tous les soirs. Peux-tu m'apprendre où tu allais ? Et ce dernier été, à Savigny, tous ces dimanches où tu me laissais seule, peux-tu m'expliquer comment tu les as passés ?

GEORGES

Mais...

CLAIRE, *fortement.*

Tu ne trouves rien à répondre. Eh bien ! moi, je vais te le dire... Tu as une maîtresse.

GEORGES

Comment peux-tu croire ?

CLAIRE

Allons, ne mens pas, tu as assez menti. Il y a assez longtemps que je vis enveloppée de mystères, de ténèbres, que je sens un malheur rôder autour de moi... Ah ! maintenant, je comprends ces regards, ces demi-sourires, toute cette pitié qui m'entourait. Tout le monde savait que tu me trompais, moi seule je... Mais défends-toi, défends-toi donc ! Dis quelque chose... Essaie de me convaincre... Non, non, tais-toi, j'y vois trop bien... Je ne pourrais plus te croire. *(Elle éclate en sanglots.)* Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! *(Un silence. On entend la musique.)*

GEORGES, *s'approchant.*

Claire, je t'en supplie...

CLAIRE, *se redressant.*

Laissez-moi, mon parti est pris... Je sais ce qu'il me reste à faire... Je ne passerai pas une minute de plus dans cette maison. Je prends mon enfant et je m'en vais... Je ne veux plus rien de commun entre vous et moi...

GEORGES

Mais c'est impossible... Tu ne feras pas une chose pareille... Claire !...

CLAIRE, *menaçante.*

Vous allez bien voir.

PLANUS, *sortant de la caisse, d'une voix éplorée.*

Madame Georges !... Et moi... Et l'argent ! C'est la faillite alors demain !

GEORGES *et* CLAIRE, *presque ensemble.*

La faillite ! *(Claire retombe sur le canapé.)*

PLANUS

Oui, monsieur, nous y sommes, il n'y a plus à se bercer. Il faut voir les choses en face. La maison craque de partout. C'est le désastre.

GEORGES, *accablé.*

La faillite ! *(Il se laisse aller sur un fauteuil.)*

CLAIRE, *le regardant.*

Le malheureux !... Oh ! non, ce serait trop lâche... Je ne pars pas.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RISLER

Planus en voyant Risler se met à l'écart. Risler est en habit, cravate blanche, rayonnant.

RISLER

Eh bien, voyons, vous ne montez donc pas ?... C'est très beau, vous savez, vous vous amuserez beaucoup. Il y a du monde jusque sur l'escalier, on étouffe, on ne peut pas bouger. Et des toilettes ! Et de la musique ! Sidonie a chanté, Delobelle va nous dire quelque chose. Ah ! c'est un coup d'œil... Allons, mes amis, dépêchez-vous. De tous côtés on vous demande... Est-ce que vous ne venez pas ?

CLAIRE

Nous avions l'intention de venir, mon cher Risler...

GEORGES

Mais j'ai été retenu dehors et maintenant il est bien tard.

RISLER

Oh ! ne faites pas cela, je vous en prie. Sidonie serait désolée. Et puis, pensez donc ! Si vous ne veniez pas ce soir, on pourrait s'imaginer — je ne sais pas, moi, — que les associés ne font pas bon ménage, que la maison ne va pas bien. On doit prendre garde à tout, quand on est dans les affaires.

CLAIRE

Oui, il a raison, il faut qu'on nous voie, il faut aller à ce bal, ne fût-ce qu'un instant. Mon bon Risler, nous montons. *(Elle jette résolument la mantille qu'elle*

avait mise sur ses épaulent ; à Planus.) Attendez-moi là... nous allons redescendre. *(Ils sortent lentement par la porte du fond grande ouverte. On les voit monter l'escalier.)*

SCÈNE V

RISLER, PLANUS

PLANUS, *les regardant partir.*

La brave femme ! *(Avec rage.)* Et dire qu'elle monte chez cette coquine ! Et que c'est lui qui vient la chercher. Oh ! je ne sais pas ce qui me retient...

RISLER, *va les suivre, mais il s'arrête, hésite, puis repousse à moitié la porte et s'élance vers Planus.*

Et toi, mon vieux Planus, tu n'as donc pas voulu y aller à mon bal ? Ça n'est donc pas fini cette brouille inexplicable entre nous ! Allons, voyons, je ne t'ai rien fait, que diable ! touche là. *(Il lui tend la main, debout. Planus ne parle pas, ne bouge pas. Risler reprend d'une voix plus grave.)* Je te tends la main, Sigismond Planus.

PLANUS, *éclatant, d'une voix terrible.*

Et moi, je ne te la donne pas, Risler.

RISLER

Ah ! Et pourquoi me refuses-tu la main ?

PLANUS

Parce que vous avez ruiné la maison.

RISLER

Es-tu fou ?

PLANUS

Parce que j'ai deux cent mille francs à payer demain matin et que, grâce à vous, je n'ai plus un sou dans ma caisse.

RISLER

J'ai ruiné la maison, moi, moi ?

PLANUS

Oui, par votre aveuglement, votre faiblesse... en acceptant de faux inventaires, en laissant votre femme se payer des campagnes, des voitures, des bijoux, donner des fêtes...

RISLER, *suffoqué.*

Attends, attends, ne va pas si vite... ça bourdonne... je n'entends plus... L'inventaire était faux, me dis-tu ? Mais c'est toi qui me l'as présenté ?

PLANUS

Non, ce n'est pas moi...

RISLER

En effet, je me rappelle... C'est M. Georges, c'est Fromont... Et tu dis que cet inventaire était faux ?

PLANUS

Oui.

RISLER

Pourquoi ne m'en as-tu pas prévenu ?

PLANUS

Parce qu'il y a de ces choses qu'on n'ose pas dire... J'ai fait revenir Frantz pour qu'il t'avertît.

RISLER

Frantz !... c'est donc pour cela que Frantz est revenu ?

PLANUS

Il ne t'a pas parlé... On l'en a empêché, sans doute... Alors, j'ai bien dû... Je ne pouvais plus attendre. Ça m'étouffait là...

RISLER, *frémissant.*

Alors, selon toi, Fromont a volé la caisse pour faire des cadeaux à ma femme... Sidonie serait donc sa... Oh !... Ainsi tout ce luxe qui m'entoure, ce bien-être que je croyais avoir gagné, c'est à mon déshonneur que je le dois... On entretient la femme... et le mari par-dessus le marché... C'est bien ça que tu veux dire... Allons, parle, parle donc... Non, attends, c'est elle qui va parler, qui va me répondre. *(Il s'élance vers la porte du fond, l'ouvre toute grande et appelle dans*

l'escalier d'une voix retentissante.) Sidonie ! Sidonie ! Madame Risler ! Qu'on dise à Mme Risler de descendre tout de suite...

PLANUS

Et moi qui le soupçonnais... Risler, Risler... Mais il va la tuer... Vite, Frantz... Il faut appeler Frantz. *(Il disparaît un instant par la droite.)*

SCÈNE VI

SIDONIE, RISLER, *puis* PLANUS

SIDONIE, *apparaissant en grande toilette sur l'escalier et descendant les marches qu'elle inonde des plis de sa jupe.*

Qu'est-ce qu'il y a ? Êtes-vous fou de crier ainsi !

RISLER, *avec un grand geste.*

Arrive ici... Sais-tu ce qu'on vient de me dire ?... C'est que ces diamants, ces bijoux... *(D'une voix étranglée.)* Voyons, ne mens pas, comment as-tu eu ça ?

SIDONIE, *à part.*

Frantz a parlé, je suis perdue !

RISLER, *s'élançant.*

Qui t'a donné cela ? Tu ne réponds pas ? Alors c'était donc vrai ?... Misérable !

PLANUS, *qui vient de rentrer.*

Risler !

RISLER

N'aie pas peur. Avant de me venger, j'ai autre chose à faire... Nous avons volé, restituons. Allons, vite, ces bracelets, ces boucles d'oreilles... ce collier...

SIDONIE, *toute tremblante.*

Mais je ne sais pas ce que...

RISLER

Dépêchez-vous, ou je vous l'arrache... *(Jetant le collier sur le guéridon devant Planus. A sa femme.)* Allons ! *(Sidonie va lentement, ouvrant comme à regret le ressort des boucles d'oreilles, des agrafes, des bracelets. Risler trouvant que c'est trop long, rompt brusquement les attaches.)*

SIDONIE

Vous me faites mal !... *(Bas.)* Oh ! je me vengerai de ce Frantz.

RISLER, *sans l'écouter, remettant un dernier bracelet à Planus.*

Tiens, mon vieux... Et puis il y a Bougival, là-bas, qu'on va vendre, et la voiture, et tous les bibelots... *(En se retournant il se trouve en face de Claire qui vient d'entrer.)* C'est vous, madame Georges ?... Vous venez bien... *(Il prend Sidonie par le bras et l'amène brutalement devant Claire.)* Restitution... Réparation... à genoux !

SIDONIE, *se débattant.*

Non, non...

RISLER

A genoux...

CLAIRE, *stupéfaite.*

Comment ?

RISLER, *courbant Sidonie aux pieds de Claire.*

A genoux devant la femme que vous avez ruinée, outragée !

CLAIRE

C'était elle !... Oh !

RISLER, *à Sidonie.*

Vous allez répéter avec moi et mot pour mot ce que je vais vous dire : « Madame... »

SIDONIE

Non.

RISLER, *effrayant.*

Je le veux.

SIDONIE, *à demi morte de peur.*

« Madame... »

RISLER

« Toute une vie d'humilité, d'abnégation, suffira à peine... »

SIDONIE, *répétant après lui.*

« Toute une vie d'humili... » Eh bien, non, je ne peux pas... je ne veux pas... *(D'un élan de bête fauve, elle se redresse, et débarrassée de l'étreinte de Risler, ramasse sa robe à deux mains et s'enfuit par la porte du fond.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* SIDONIE

RISLER, *à Planus et à Claire qui ont fait un mouvement.*

Eh ! laissez-la partir... qu'elle aille à la rue, au ruisseau... C'est fait pour elle... Il ne s'agit plus de femme, ici... Nous avons à sauver l'honneur de la maison Fromont, le seul en jeu, le seul qui nous occupe en ce moment... A ta caisse, Planus. Prends tes livres, et faisons nos comptes; combien à payer demain ?

PLANUS

Deux cent huit mille francs.

RISLER

Rien en caisse ?

PLANUS

Rien...

RISLER

Pas d'argent dehors ?

PLANUS

Pas un sou...

RISLER

Il faut payer cependant...

PLANUS

Notre sieur Fromont disait que le banquier avait promis pour demain matin.

RISLER

Où est-il, Fromont?... va le chercher...

CLAIRE, *vivement.*

Il est sorti, monsieur Planus... Vous ne le trouverez pas...

RISLER

Si, si... Il est là-haut... Il faut que je lui parle... *(Très doux, à Claire.)* Je vous en prie, madame Georges, allez chercher votre mari... Si vous craignez de ma part quelque entraînement, quelque mouvement de colère, restez avec nous; je n'aurai qu'à regarder la fille de mon ancien patron pour me rappeler la parole que je vous donne, le devoir que je me suis imposé de m'occuper uniquement de la maison... Vous ne me croyez pas?...

CLAIRE

C'est vrai... j'ai peur... Les forces humaines ont une limite... J'ai peur qu'en présence de celui qui vous a fait tant de mal...

RISLER, *lui prenant les mains.*

Chère créature, qui ne parle que du mal qu'on m'a fait... Vous ne savez donc pas que je le hais autant pour sa trahison envers vous que pour... *(Avec rage.)* Oh ! les infâmes ! les infâmes !

CLAIRE

Ah ! vous voyez bien... vous ne pourriez pas vous contenir... Risler, mon ami, laissez-le, qu'il ne vienne pas... Sa vie vous appartient, il le sait. Il ne ferait rien pour la défendre... mais moi, que voulez-vous que je devienne?... Écoutez, ce n'est pas l'épouse qui vous prie, c'est la mère... Entre vous et lui, je mets mon enfant.

RISLER

Votre enfant, madame Georges... je ne l'oublie pas... C'est pour lui que je travaille en ce moment et que je veux avant tout, vous m'entendez bien, avant tout, relever la maison compromise par ma faute... *(A Planus.)* C'est bon... Nous nous passerons de Fromont... Demain matin, à sept heures, tu seras à l'Hôtel Bristol. Tu demanderas Simpson, de Londres. Tu lui diras que l'imprimeuse est à lui, les brevets, le nom; le droit d'exploiter, tout, et tu rapporteras les trois cent mille francs qu'hier encore l'Anglais est venu m'offrir.

PLANUS, *lui serrant la main.*

Pauvre vieux !

RISLER

Rappelle-toi ce que je t'ai dit le jour de mon mariage... Rien ne tiendrait si la maison Fromont était en jeu.

CLAIRE

Votre conduite avec nous est admirable, mon cher Risler.

RISLER, *à la femme de chambre qui vient d'entrer.*

Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Une lettre que madame a laissée en partant pour monsieur.

RISLER

C'est bien, donnez !... *(La femme de chambre sort.)* Elle ose encore m'écrire.. Oh ! je ne lirai pas... j'ai bien autre chose à faire... *(Regardant la lettre.)* Qu'est-ce qu'elle peut me dire ?... Encore quelque mensonge. Oh ! ce parfum me la rappelle !... Mon Dieu ! mon Dieu ! Dire que je l'ai tant aimée. *(Il tombe assis, la tête dans ses mains.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANTZ *et* DÉSIRÉE, *entrant par la droite.*

DÉSIRÉE, *poussant Frantz vers Risler anéanti.*

Allez... allez donc !

FRANTZ, *frappe doucement sur l'épaule de Risler. Timide.*

C'est moi... frère...

RISLER, *debout.*

Frantz ! Oh ! mon enfant... ça me fait du bien de te voir... Tu es l'ami, toi... tu es le cœur fidèle... tu ne trompes pas... Ne me quitte plus, mon Frantz... Je n'ai plus que toi au monde, plus que ton épaule sur laquelle je puisse pleurer. *(Il sanglote sur l'épaule de son frère. Bas.)* Si tu savais ce que je souffre, frérot...

(Haut.) Ah ! mais non... il ne faut pas s'attendrir. Je n'en ai pas le droit. J'ai une rude besogne ici encore, je ne dois pas penser à moi, à mon malheur... Tiens ! j'allais avoir une faiblesse. J'allais lire une lettre que cette femme m'a écrite... Prends-la, lis-la toi-même. Si elle demande quelque chose, vois ce qu'il faut faire, seulement ne m'en parle pas, je ne veux plus penser à elle.

FRANTZ, *ouvre la lettre avec un cri étouffé.*

Ah !

RISLER

Qu'as-tu ?

FRANTZ

Rien.

RISLER

Si, tu es pâle, tu trembles. *(Montrant la lettre.)* Quelque nouvelle perfidie de cette femme, sans doute ? Voyons... Oh ! n'aie pas peur. Elle ne peut pas me faire plus de mal qu'elle ne m'en a fait.

FRANTZ

Mon frère, je t'en prie...

RISLER, *lui arrachant la lettre.*

Mais c'est ton écriture ! Comment ma femme a-t-elle une lettre de toi ? *(Lisant.)* « Eh bien, oui, je t'aime, je t'aime. »

DÉSIRÉE, *apparaissant derrière lui.*

Mais c'est ma lettre que vous lisez là, monsieur Risler, la lettre que Frantz m'a écrite... Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?... Je l'avais confiée à Sidonie... et je ne comprends pas pourquoi cette méchante femme... *(Essayant de lui reprendre la lettre.)* Rendez-la-moi, je vous en prie... Vous doutez de ce que je dis... Je peux vous donner une preuve, je la sais par cœur, cette lettre !... Elle m'a assez émue pour que je m'en souvienne... Suivez pendant que je parle... Je suis sûre de ne pas me tromper d'un mot : « Eh bien, oui, je t'aime, je « t'aime plus que jamais et pour toujours. A quoi bon lutter et nous débattre ?... « Notre amour est plus fort que nous. » *(Se tournant vers Frantz.)* C'est bien cela, n'est-ce pas, Frantz ?

FRANTZ

Oh ! oui, plus que jamais, et pour toujours !

RISLER, *entre eux deux.*

Ainsi, c'est vrai... c'est bien vrai ?... Vous vous aimez ?...

DÉSIRÉE

Je crois bien que c'est vrai !...

RISLER

Il me reste donc ça de bon au milieu de mon désastre... Votre bonheur !... *(Attendri, leur tendant les bras.)* Allons, c'est du bonheur tout de même...

LE CHAR

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

MUSIQUE DE M. EMILE PESSARD

Représenté pour la première fois sur le théatre national de l'Opéra-Comique, le 18 janvier 1878

EN COLLABORATION AVEC PAUL ARÈNE

O sages, comme vous rampâtes !
Campaspe est nue en son grenier
Sur Aristote à quatre pattes,
L'esprit a l'amour pour ânier.

Victor Hugo.

PERSONNAGES :

ALEXANDRE	Mmes	Galli-Marié.
BRISÉIS		Irma Marié.
ARISTOTE.	M.	Alfred Maris.

Au vieil auteur du Lai d'Aristote
qui le premier osa
montrer le grave Stagyrite bridé par l'Amour
cette œuvre irrévérencieuse est dédiée.
P.-A. — A.-D.

LE CHAR

Le théâtre représente la cour d'une ferme du roi Philippe. — Décor royal et rustique. — A droite, fontaine avec lavoir, échelle dressée et cordes à étendre le linge. — A gauche, devant la porte ouverte des écuries, un chariot dételé.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, ARISTOTE

Alexandre, assis, calculant avec des cailloux. Aristote, debout près de lui et tenant la table à compter.

DUO

ALEXANDRE

Deux fois trois font six, deux fois six font treize.

ARISTOTE

O prince, voyons, à quoi songez-vous ?
Deux fois six font ?...

ALEXANDRE

Seize.

ARISTOTE

Mais par Jupiter ! comptez vos cailloux.

ALEXANDRE, *pensif.*

Décidément l'amour m'a troublé la cervelle;
Depuis l'heure où j'ai vu cette esclave nouvelle
Se mirer dans l'eau du lavoir
Je ne pense qu'à la revoir....
(Comptant.)
Trois cailloux blancs, un caillou noir...

ARISTOTE, *à part.*

Mais pourquoi la petite esclave
Ne vient-elle pas ce matin ?...
C'est ici pourtant qu'elle lave.

ALEXANDRE, *même jeu.*

J'entends toujours sonner dans l'écho du jardin
Son battoir de naïade et son rire argentin...

ARISTOTE

Eh bien, prince !

ALEXANDRE

M'y voilà, maître...
(A part.)
Elle s'appelle Briséïs.

ARISTOTE

Deux fois trois font ?...

ALEXANDRE

Six.

ARISTOTE

Deux fois cinq font ?...

ALEXANDRE

Dix.

ARISTOTE

Parfait ! Vous le voyez, le tout est de s'y mettre.

ARISTOTE *et* ALEXANDRE

Deux fois cinq font dix. — Deux fois trois font six.

ENSEMBLE

ARISTOTE

Comptons, prince, comptons encore,

Comptons jusqu'à la fin du jour.
Quel grand homme que Pythagore !
Il nous fait oublier l'amour.

ALEXANDRE

Oh ! ces chiffres, je les abhorre;
Faut-il donc, par un si beau jour,
A la table de Pythagore
S'asseoir le cœur rempli d'amour ?

ARISTOTE, *se retournant.*

La voici : Vénus immortelle !

ALEXANDRE, *même jeu.*

Par Eros ! C'est elle... C'est elle...

SCÈNE II

BRISÉIS, ALEXANDRE, ARISTOTE

Briséïs portant du linge s'avance vers la fontaine.

ARISTOTE

Je suis ému...

ALEXANDRE

Je suis tremblant.

ARISTOTE

Deux cailloux noirs.

ALEXANDRE

Un caillou blanc.

(A part.)
Sa présence en ces lieux m'embrouille les idées.

ARISTOTE, *même jeu.*

Elle est charmante ! Elle a des bottines brodées.

ALEXANDRE, *essayant de se retourner pour voir Briséïs.*

Deux cailloux blancs...

ARISTOTE, *distrait.*

Un caillou noir.

ALEXANDRE, *changeant de côté.*

Comme cela du moins, je la pourrai mieux voir.
Deux fois six font... Qu'elle est jolie
Avec ses grands yeux clairs qu'encadrent des cils blonds.

ARISTOTE, *qui a essayé de se retourner pour voir Briséïs, changeant de côté à son tour.*

Je serai mieux par là. Hum ! Hum ! Dissimulons.
Le panier est lourd et sa hanche plie.
Pauvre enfant !...

ALEXANDRE

Dormez-vous,

Mon maître ?

ARISTOTE

A nos cailloux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

ARISTOTE

Comptons, prince, comptons encore,
Comptons jusqu'à la fin du jour.
Quel grand homme que Pythagore !
Il nous fait oublier l'amour.

ALEXANDRE

Oh ! ces chiffres, je les abhorre;
Faut-il donc, par un si beau jour,
A la table de Pythagore
S'asseoir le cœur rempli d'amour ?

BRISÉÏS

Messeigneurs, si le bruit du battoir vous dérange
Je m'en irai laver plus bas.

ARISTOTE

Non, mon enfant, ne bougez pas.

ALEXANDRE, *assis.*

Quel costume et quel air étrange !

ARISTOTE, *se rapprochant.*

Comme ses bras mignons et nus
Ressortent galamment sous cette triple frange !

ALEXANDRE

Sans doute elle naquit princesse près du Gange,
Dans des royaumes inconnus.

ARISTOTE, *se rapprochant encore.*

Êtes-vous, belle enfant, d'Égypte ou bien de Perse,
Des plaines que l'Indus traverse
En roulant des joyaux de toutes les couleurs ?
De Lybie où le palmier berce
Des oiseaux peints comme des fleurs ?

BRISÉÏS

Non, mon maître, je suis d'ailleurs.

ALEXANDRE, *se rapprochant.*

Peut-être alors êtes-vous née
Au bord de la mer fortunée ?
Un jour vers nos tristes climats
Sur un grand navire à deux mâts,
Des corsaires vous ont, par surprise, amenée ?
Est-il vrai, que dans vos pays,
Quand sur la mousse des fontaines,
Les filles de rois lavent leurs habits,

Grenats, topazes et rubis,
S'égrènent dans l'eau par centaines ?

BRISÉÏS

Non, je suis du pays gaulois,
Pays de brume et de grands bois
Que parfois un rayon essuie.
Les joailliers de nos endroits,
En fait de diamants, je crois,
Connaissent surtout les gouttes de pluie.

ALEXANDRE

Comme c'est triste !

BRISÉÏS

Heureusement
Qu'Amour, toujours doux et clément,
Dedans les yeux des demoiselles,
A mis chez nous tant d'étincelles
Qu'on s'y passe fort bien, seigneur, de diamant.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

Quel pays charmant !

I

BRISÉÏS

Quand vient le temps des grandes eaux
Le bourg se voit à peine,
Perdu qu'il est dans les roseaux,
Les roseaux de la Seine.
C'est là, n'en soyez point surpris,
Que fleurit parmi les iris
Une fleur peu commune :
La fillette de nos pays
Qui n'est blonde ni brune.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

C'est là, n'en soyez point surpris,
Etc., etc.

II

BRISÉÏS

Les filles sont sous d'autres cieux
Plus brunes ou plus blanches,
Elles ont des yeux noirs, des yeux
Bleus comme des pervenches.
Mais cherchez nos jolis yeux gris,
Nos yeux de malice pétris,
Cherchez par tout le monde
La fillette de nos pays
Qui n'est brune ni blonde.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

Mais cherchez ces jolis yeux gris,
Etc., etc.

III

BRISÉÏS

Elle n'a pas de diamant,
Quand le matin l'éveille
Elle se met tout simplement
Une fleur sur l'oreille,
Et voilà que les cœurs sont pris.
Cette simple fleur à son prix,
On suit au clair de lune
La fillette de nos pays,
Qui n'est blonde ni brune.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

Et voilà que les cœurs sont pris,
Etc., etc.

IV

BRISÉÏS

Mille amoureux tous les matins,
Rien que pour la connaître,

Viennent de pays fort lointains,
Chanter sous sa fenêtre
En manteau couleur de souris.
Pauvres amants, jamais guéris,
Célébrez à la ronde
La fillette de nos pays
Qui n'est brune ni blonde.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

En manteau couleur de souris,
Etc., etc.

ARISTOTE, *à part.*

Par Eros ! la mignonne et coquette personne !

ALEXANDRE, *même jeu.*

Par Vénus ! qu'il serait charmant,
Sous cet amandier qui frissonne,
De l'entretenir un moment.

ARISTOTE, *à part.*

Mon élève royal la lorgne tendrement;
Tâchons de l'envoyer bien vite
Faire un tour dans les environs.

ALEXANDRE, *même jeu.*

Si ce vieillard pouvait partir...

ARISTOTE

Et demeurons
Tête-à-tête avec la petite.

ALEXANDRE, *insinuant.*

Maître, le temps est beau.

ARISTOTE

Prince, le ciel est clair.

ALEXANDRE

Mes devoirs sont prêts.

ARISTOTE

Rien ne presse.

ALEXANDRE

On entend palpiter dans l'air
Les deux ailes de la paresse.
Cher maître, ne trouvez-vous pas
Que l'on serait bien aux champs ?

ARISTOTE

Certes !

ALEXANDRE

Oh ! trouver un sentier vêtu de mousses vertes,
Et s'y promener à tout petits pas.

ARISTOTE, *gaiement.*

Vacance donc et plus de classe !
L'arc trop tendu se rompt parfois,
Il faut que l'esprit se délasse.
Allez, prince, à l'ombre des bois,
Sous le cytise et sous le hêtre.
Allez bien vite, allez très loin
Respirez le bon air champêtre
Dont votre poitrine a besoin !

ALEXANDRE, *bâillant.*

Non pas ! mais étendu dessus ce tas de foin,
Je vais me reposer une heure ou deux, mon maître.

ARISTOTE, *bas, furieux.*

Oh ! l'insupportable moutard !

ALEXANDRE

Partez vous-même, il se fait tard,

Et le vent nous porte l'haleine,
Excellente pour un vieillard,
Du thym et de la marjolaine.

ARISTOTE, *à part.*

Il ne partira point !...

ALEXANDRE, *même jeu.*

Il s'obstine à rester.

ARISTOTE, *finement.*

La promenade à deux nous semblera plus gaie.
Venez !

ALEXANDRE

Bah ! Je m'esquive à la première haie.
Suivons-le pour le contenter.

(Il embrasse l'esclave en passant. Aristote, dans le fond, se retourne au bruit du baiser. Alexandre fait signe que ce n'est pas lui. Jeu de scène et sortie.)

SCÈNE III

BRISÉÏS, *seule et lavant son linge.*

Pour une fille un peu plaisante et de mon âge,
Dieux ! qu'il est agaçant de vivre en esclavage.
Voilà deux jours au plus que je sers au palais,
Et, sous couleur de badinage,
Voilà deux cents baisers au moins qu'on m'a volés !
Autour de mes jupons toujours quelqu'un qui rôde,
Et me prend la taille en maraude :
— Au large, ou gare les soufflets !
C'est le précepteur, c'est le prince,
C'est le page, le camérier.
L'un m'embrasse, l'autre me pince;
Je barbouille le maître avec son encrier,
L'élève m'offre une province...

Mais le plus charmant de l'endroit,
C'est encore Alexandre en tunique pistache;
Sans cesse à mes pas il s'attache,
Il est fort amoureux, il croit
Très positivement, hélas ! porter moustache.
Il est charmant, le petit roi !
Oui-là, ce petit roi m'aime avec frénésie,
Et voudrait bien, Vénus aidant,
Me conquérir en attendant
De pouvoir conquérir l'Asie.
Garde l'Asie, ô grand vainqueur,
Mon pays seul me tient au cœur;
Et celui qui voudra me plaire
M'emmènera bien loin de ce pays grillé,
Où je rêve de ciel brouillé
Et de petits bois pleins de brume claire,
En tordant mon linge mouillé
Sous un grand soleil toujours en colère !

SCÈNE IV

BRISÉIS, ALEXANDRE

ALEXANDRE, *accourant.*

J'arrive aussi léger qu'Achille aux pieds légers,
Laissant le maître que j'honore
Planté dans un clos d'orangers,
En train d'expliquer d'une voix sonore,
Les lois du monde et les nombres de Pythagore
A deux corneilles et trois geais.
La journée heureuse
Et le joli tour,
Bonjour donc, laveuse,
Laveuse, bonjour !
Pour venir plus vite
Vous baiser les mains,
J'ai pris dans ma fuite

Les petits chemins;
Dessous un grand arbre,
Gravement, au pied
D'un amour en marbre,
Mon maître s'assied.
Ah ! j'en ris encore :
D'une voix sonore,
Faisant les grands bras,
Mon maître pérore,
Je bâille tout bas.
Il crie, il s'anime,
Il feint le courroux;
« Aimer est un crime ! »
Moi, je pense à vous.
Ma foi, qu'il se fâche,
Adieu la leçon,
Vite, je me cache
Derrière un buisson...
Mais lui s'évertue,
Et, sans compliment,
Prêche la statue
Fort éloquemment.
Enfin, il se lève,
Le discours fini,
Cherchant son élève :
Plus d'élève au nid.
L'élève s'esquive,
Qui m'aime me suive,
Je cours, me voici !
Pour venir plus vite
Vous baiser les mains,
J'ai pris dans ma fuite
Les petits chemins;
La journée heureuse
Et le joli tour,
Bonjour donc, laveuse,
Laveuse, bonjour !

BRISÉÏS, *à Alexandre qui essaie de l'embrasser.*

Laissez-moi, monseigneur.

ALEXANDRE

Quoi ? si belle et farouche ?
Laissez-moi !

ALEXANDRE

Non ! près de ta bouche,
Je veux prendre un baiser, puis deux autres avec.

BRISÉÏS

Non, laissez-moi, beau prince grec,
Mon linge ne serait pas sec,
Regardez ! le soleil se couche.

ALEXANDRE

Eh bien ! je veux t'aider.

BRISÉÏS

Qui, vous, que vous m'aidiez !
Un prince !

ALEXANDRE

Et sous ces amandiers
Dont le soleil dore les branches,
Je veux, comme ferait le dernier des humains,
Étendre proprement les chemisettes blanches
Que lavèrent tes blanches mains.

DUO

BRISÉÏS

Quoi ! vous voulez ?

ALEXANDRE, *sur l'échelle.*

Passez-m'en une.

BRISÉÏS

Mais non !

ALEXANDRE

Mais si !

BRISÉÏS, *passant une chemisette.*

Tenez-la bien.

ALEXANDRE

Va, ma petite nymphe brune,
Je suis très adroit, ne crains rien.

BRISÉÏS

Prenez bien garde, elle est en soie.

ALEXANDRE

Laisse donc !

BRISÉÏS

C'est qu'il me tutoie,
Voyez-vous, le gentil vaurien !

ALEXANDRE, *étourdiment.*

Par l'industrieuse Minerve,
Et d'une déjà qui fume au soleil !
Est-ce bien ainsi ?

BRISÉÏS, *ramassant la chemisette tombée.*

D'un aide pareil
A jamais le ciel me préserve !
Descendez, maladroit garçon.

ALEXANDRE

Quoi ! ma déesse m'injurie.

BRISÉÏS

Peut-on friper de la façon
Une aussi fine broderie !
Descendez de là, je vous prie,
Et qu'on vous donne une leçon.

ALEXANDRE, *descendant.*

C'est cela, travaillons ensemble.

BRISÉÏS

Tenez ce linge par un bout.

ALEXANDRE, *à part.*

Le cœur me bat, ma tête bout,
Je m'embrouille, la main me tremble.

BRISÉÏS, *sévèrement.*

Eh bien !

ALEXANDRE, *naïf.*

Quoi donc ?

BRISÉÏS

Ce sont mes doigts que vous tenez.

ALEXANDRE, *faisant l'étonné.*

Ce sont vos doigts ?

BRISÉÏS

Mes doigts, effronté que vous êtes !
Voyez-vous l'hypocrite et ses airs étonnés.

ALEXANDRE, *galamment.*

Ils sont si blancs, je les prenais
Pour les plis de tes chemisettes.

ENSEMBLE

ALEXANDRE

Ah ! je les tiens tes jolis doigts,
Je les tiens bien et j'en profite
Pour me payer et tout de suite
Des baisers que tu me redois.

BRISÉÏS

Vous ne me tenez que cinq doigts,
J'en ai cinq autres, j'en profite
Pour vous payer et tout de suite
Tous les soufflets que je vous dois.

BRISÉÏS

Allons, au travail, vite, vite.
Tout n'est pas encore étendu.
Et vous prenez, seigneur, plus qu'il ne vous est dû.

ALEXANDRE

En vérité ?
(Il veut l'embrasser encore.)

BRISÉÏS, *le repoussant.*

Je sais mon compte.

ALEXANDRE

Ne nous fâchons pas, je remonte.

BRISÉÏS

Tenez, prince,

ALEXANDRE

Et de deux.

BRISÉÏS

Encore une.

ALEXANDRE

Et de trois.

BRISÉÏS

N'ayez donc pas la main si prompte.
Par Vénus, que ces fils de rois
Excepté dans les grandes choses,
Sont turbulents et maladroits.

ALEXANDRE, *railleur.*

Nous sommes turbulents, tu crois ?

BRISÉÏS

Me chiffonner ainsi ma tunique à pois roses !

ALEXANDRE

Vous en parlez bien aisément,
Je voudrais vous voir à ma place,
Vous ne feriez pas mieux.

BRISÉÏS, *narquoise.*

Vraiment ?

ALEXANDRE

Montez donc un petit moment.

BRISÉÏS

C'est bien simple.
(Elle monte près d'Alexandre qui lui saisit la tête et l'embrasse.)
Aïe ! aïe. Il m'embrasse.

ENSEMBLE

ALEXANDRE

Ah ! je te tiens bien cette fois,
Et veux te prendre vite, vite,
Sur tes lèvres, ô ma petite,
Tous les baisers que tu me dois.

BRISÉÏS

Ah ! je suis prise cette fois
Méchant prince ! échelle maudite !
C'est qu'il se paie, ô l'hypocrite,
Et pas seulement sur mes doigts.

SCÈNE V

LES MÊMES, ARISTOTE

ARISTOTE, *apercevant Alexandre et Briséïs.*

Oh !

BRISÉÏS *et* ALEXANDRE

Ciel !

(Alexandre court à sa table. Briséïs descend de l'échelle nonchalamment.)

ARISTOTE, *sévère.*

On voit ici des choses excessives :
Le grand Aristote laissé
Tout suant au bord d'un fossé,
Et le fils d'un grand roi qui sèche des lessives !
Sont-ce donc là les fruits et le beau résultat
Des leçons que nous vous donnâmes
Sur les devoirs d'un chef d'État ?
Un prince, un fils de roi, faire l'œuvre des femmes !
J'en rougis sous mes cheveux gris.

ALEXANDRE

C'est la petite Briséïs
Qui, d'une bonne grâce extrême,
Ayant sa lessive à sécher,
M'avait prié de l'accrocher...

BRISÉÏS

Je n'osais y grimper moi-même.

ARISTOTE, *très en colère.*

Est-ce l'esclave également
Qui vous conseilla, tour charmant !
De me planter là comme un terme,
Tandis que découvrant des calculs plus aisés
Vous veniez tout joyeux dans cette cour de ferme
Additionner des baisers ?

BRISÉÏS

Il n'en a pas pris tant que vous le supposez.

COUPLETS

I

ARISTOTE

Je vais écrire au roi Philippe
Que mon élève se dissipe,
Et que par des tours odieux
Il ose, crime épouvantable,
Railler Pythagore, la table,
Son maître Aristote et les Dieux.

II

A Philippe je vais écrire
Qu'on passe ici le temps à rire.
O grand prince, qu'en diras-tu !
Et que vous, l'élève des sages,
Vous rôdez autour des corsages
D'un tas de filles sans vertu.

BRISÉÏS, *offensée.*

Sans vertu ?

ARISTOTE

Sans vertu ! Ce soir pour la Scythie
La belle, vous serez partie;
Sortez d'ici.
(A Alexandre.)
Pour vous demain sous bonnes clefs
Vous aurez de par votre père
Six bons mois de calcul, de pain sec et d'eau claire
Dans les galetas du palais.
(Il sort.)

SCÈNE VI

ALEXANDRE, *seul.*

Votre prison ! eh ! que m'importe !
De ciguë et de fiel dussiez-vous m'abreuver,
Alexandre veut tout braver,
Car Alexandre a l'âme forte;
Et si de pleurs mes yeux sont pleins
Non, ce n'est pas moi que je plains :
C'est la belle esclave étrangère...
O grande Vénus, se peut-il
Pour une faute aussi légère
Envoyer une enfant si charmante en exil !
(Avec douleur).
Hélas ! elle mourra frileuse dans la neige
Avant que d'avoir vu les roses refleurir;
Et moi, chétif, que deviendrai-je ?
Je sens qu'également il me faudra mourir,
Car malgré tant de fleurs dont la plaine est semée
Et malgré le printemps vermeil,
Ce palais me sera sans fleurs et sans soleil
Quand manquera la bien-aimée.

I

O sort cruel, amère destinée !
A son regard caressant et moqueur,
Comme le myrte au retour de l'année
S'était ouvert et fleurissait mon cœur.
Mais l'hiver souffle et le myrte frissonne,
Voici qu'on dit à mon cœur : Ferme-toi !
Si l'on ne peut aimer personne,
C'est bien la peine d'être roi.

II

O Briséïs, quand tu seras partie,
D'autres amours fleuriront ton exil;

Tu porteras le printemps en Scythie,
Mais ton ami que lui restera-t-il ?
Tu vois donc bien que malgré ma couronne,
Je suis encore plus à plaindre que toi...
Si l'on ne peut aimer personne,
C'est bien la peine d'être roi !...

SCÈNE VII

BRISÉÏS, ALEXANDRE

BRISÉÏS

Va, pleure, mon bel ami, pleure !

ALEXANDRE, *avec anxiété.*

Eh bien ?

BRISÉÏS

De nos amours Aristote jaloux
Veut exiler pour qu'elle y meure
Ta maîtresse au pays des loups.

ALEXANDRE

Y mourir avec toi, mignonne, serait doux.
Mais pars-tu bientôt ?

BRISÉÏS

Dans une heure.

ALEXANDRE, *pleurant.*

Ton récit redouble mes pleurs.

BRISÉÏS

Bien plus. Je sais que dans sa lettre
Effrontément cet affreux maître
Nous charge de méfaits de toutes les couleurs.

ALEXANDRE

Je suis perdu !

BRISÉÏS

Non pas. Malgré sa grande bouche
Et son grand crâne et son grand nez,
Malgré ses vilains yeux de poils embuissonnés,
Et malgré sa barbe farouche,
Malgré sa robe et sa vertu
Je réduirai cet homme austère
A garder la lettre, à se taire.

ALEXANDRE

Chère Briséïs ! Comment feras-tu ?

BRISÉÏS

Allez, prince, dans mes voyages,
J'ai vu de près, vu maintes fois
Des philosophes et des sages,
Mais vu, là, comme je vous vois.
Eh bien, sages et philosophes
Sont tous faits de mêmes étoffes
Que les bergers et que les rois;
Amour sait dompter leur rudesse,
Et la trame de leur sagesse
S'effiloche bien vite entre deux jolis doigts.
Il parle vertu, le pauvre homme !
(Riant.)
Tenez, par avance j'en ris,
Et la vengeance aura son prix.
Cachez-vous, le voici. Vous le surprendrez comme
Tout à l'heure il vous a surpris.

SCÈNE VIII

BRISÉIS, ALEXANDRE *caché*, ARISTOTE

BRISÉÏS, *raillant.*

Eh bien ! votre lettre est-elle partie;
Grand sage ? Les fers sont-ils prêts ?
M'allez-vous envoyer au fin fond des forêts
De votre neigeuse Scythie ?
Avez-vous averti gens d'armes et geôliers,
Préparé le cachot, le pain dur et l'eau claire ?
Mais je vous le dis sans colère,
Vous adoptez là pour me plaire
Des procédés fort singuliers.

ARISTOTE

Taisez-vous ! Taisez-vous ! servante peu gênée,
Qui même dedans ce palais
Prenez en guise de valets
Les fils de rois à la journée.

BRISÉÏS

Vous cherchez Alexandre ?

ARISTOTE, *brutalement.*

Oui.

BRISÉÏS

Le pauvre garçon !
Seul tout en haut de la maison
Il se désole et pleure, pleure !...

ARISTOTE

Il ne pleurait pas tout à l'heure
Près du lavoir, le polisson !

BRISÉÏS

Ah ! par Vénus, j'en ris encore,
Et vous en eussiez ri vous-même, vieux jaloux,
De voir ce pauvre enfant tout rouge à mes genoux :
« Belle Briséïs, je t'adore !
Briséïs, tes baisers sont doux. »

ARISTOTE

Tes baisers !... le gredin !... et que répondiez-vous ?

BRISÉÏS

Je riais.

ARISTOTE, *entre ses dents.*

Hélas ! quel supplice !

BRISÉÏS

Je riais...

ARISTOTE, *grognon.*

L'excuse me plaît.

BRISÉÏS

Je m'amusais de son caprice,
Et je lui demandais, pauvre enfant ! s'il voulait,
Sortant à peine de nourrice,
Me barbouiller toute de lait.
(Elle rit.)

ARISTOTE, *se rapprochant.*

Et si, moi, je faisais de même !

BRISÉÏS, *à Alexandre.*

Êtes-vous là ? Pst !

ALEXANDRE, *passant la tête, bas.*

Oui.

BRISÉÏS, *à Aristote.*

Vraiment vous oseriez !...

ARISTOTE, *tombant à genoux.*

O belle Briséïs, je t'aime.
Tiens, regarde...

BRISÉÏS

Un sage à mes pieds !

ALEXANDRE, *pouffant.*

Mon professeur !

ARISTOTE

Sois ma maîtresse.

BRISÉÏS

Ah ! grands Dieux ! Que dirait la Grèce ?
Vite, vite, relevez-vous
Et plus vite essuyez de peur qu'il n'y paraisse
Cette poussière à vos genoux.
Un sage !

ARISTOTE

Hélas ! l'amour rend les plus sages fous.

BRISÉÏS

Un philosophe de votre âge !

ARISTOTE

Pauvres cheveux gris qu'on outrage !...
Et mais ! suis-je donc un vieillard,
Parce que ma tempe grisonne ?
Sachez qu'Anacréon très vieux et sur le tard
Aimait, et qu'à cent ans une chère personne
De sa main fine couronna,
Certain soir qu'il n'était pas ivre,

Son grand front entouré de flammes et de givre
Comme le sommet de l'Etna.

ALEXANDRE

Le vieux coquin !

BRISÉÏS

Monseigneur, je regrette
De n'avoir pas là sous la main
Une couronne toute prête
De rose blanche ou de jasmin.
(Feignant de partir.)
Bonsoir, Anacréon, ce sera pour demain.

ARISTOTE, *la retenant.*

Arrête-toi, chère farouche !
Un seul baiser sur mon vieux front,
Un baiser de ta jeune bouche,
Et dans ces cheveux gris les roses fleuriront.

ALEXANDRE

La déclaration me touche !

BRISÉÏS, *à Alexandre.*

Vous allez voir.
(Elle s'éloigne.)

ARISTOTE, *la suivant à genoux.*

O Briséïs !

BRISÉÏS

Les fillettes de mon pays
Ont parfois d'étranges manies
Et vous ne savez pas, pour deux ou trois baisers,
A quelles folles tyrannies,
O sage, vous vous exposez.

ARISTOTE

Dites à quels travaux mon destin me condamne.

BRISÉÏS

Bien souvent, pauvre esclave et trottant sur mon âne,
J'eus le désir d'un de ces petits chars
Comme en a Cléanthis la riche courtisane,
Quand en robe ouverte et cheveux épars
Elle se promène autour des remparts.

ARISTOTE

Si c'est un char que tu désires,
Pour demain je t'en promets un
Attelé de chevaux bai-brun
Que pourront t'envier nos belles hétaïres.

BRISÉÏS

Demain ! C'est bien loin, aujourd'hui, plus près;
J'eus toujours en horreur les plaisirs différés,
Et pour une fois de ma vie
Je veux sur le moment contenter mon envie...
Vois ce char qu'on dirait laissé là tout exprès.

ARISTOTE

Eh bien ?

BRISÉÏS

Voici le fouet, voici le mors, les traits,
Le licou, la bride, les rênes.

ARISTOTE

Les chevaux sont aux champs et ne sont pas rentrés.

BRISÉÏS

Aristote ! Aristote ! il faut que tu me traînes.

TRIO

ARISTOTE *et* ALEXANDRE

(Moi !
(Lui !

BRISÉÏS

Rien qu'au trot, au petit trot,
Rênes en main et le fouet haut !
Est-ce donc là demander trop ?
Quels scrupules sont donc les vôtres !

ARISTOTE

Moi ! Traîner une femme. Oh !

BRISÉÏS

Ne répliquez rien.
Jupiter qui vous valait bien
En a, de son temps, fait bien d'autres.
(Avec un regard significatif.)
Allons !

ARISTOTE, *à part.*

Si j'étais sûr, au moins,
Que cette amoureuse folie
N'aura pas d'indiscrets témoins.
(Réfléchissant.)
Hum ! la petite est si jolie !

BRISÉÏS, *s'impatientant.*

Eh bien ?

ALEXANDRE, *à part.*

On porterait de moins charmants fardeaux.

BRISÉÏS

Décidez-vous bien vite, ou je me mets en tête...

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

Quoi donc ?

BRISÉÏS

De vous monter à cheval sur le dos.

ARISTOTE

Que la femme est terrible et que l'amour est bête !
(Il va chercher le char et se harnache sur le devant du théâtre.)

ENSEMBLE

BRISÉÏS

La drôle d'aventure
Qui nous arrive là.
Voyez cette figure,
Toujours on en rira.

ALEXANDRE

Voyez cette figure
Toujours on en rira.
La drôle d'aventure
Qui nous arrive là.

ARISTOTE

La drôle de figure
Que je dois faire là
Traîner une voiture
Bah ! l'amour m'aidera.

BRISÉÏS, *s'asseyant dans le char.*

Que je serai bien là dedans ;
Vite le mors entre les dents,
La bride derrière l'oreille.
Non, jamais Proserpine, non,
Jamais Vénus, jamais Junon
N'eurent de monture pareille.
(Frappant Aristote.)
Eh hue ! eh hue ! ah ! comme il court
Autour de la petite cour,
Eh hue ! eh hue ! ah ! comme il trotte,
Maître Aristote.
(Elle fait signe à Alexandre qui monte dans le char.)

ALEXANDRE

Tout le monde a ses goûts, les uns
Vantent partout les chevaux bruns,
Certains aiment la robe pie;
Chevaux bruns ou pie ont leur prix,
Mais mon professeur de poil gris
Les vaincrait tous dans Olympie !

ARISTOTE, *essouflé, s'arrêtant.*

Par Hercule ! on dirait que la charge a doublé.
Est-ce que je m'essouffle ou si j'ai la berlue ?
(Il se retourne. — Alexandre se cache derrière Briséïs.)

BRISÉÏS, *le fouettant.*

Encore un tour, eh hue ! eh hue !

ARISTOTE, *résigné.*

Repartons, le fouet a parlé.

BRISÉÏS *et* ALEXANDRE

Eh hue ! eh hue ! ah ! comme il court
Autour de la petite cour,
Eh hue ! eh hue ! ah ! comme il trotte
Maître Aristote !

ARISTOTE, *s'arrêtant encore.*

Eh mais ! J'en suis sûr cette fois
J'entends deux voix :
Ils sont deux, ce n'est point un rêve.
(Se retournant.)
Ciel ! Briséïs et mon élève...

ALEXANDRE, *très solennel.*

Je vais écrire au roi Philippe
Que mon précepteur se dissipe...

BRISÉÏS, *même jeu.*

Et que, d'un harnais revêtu,

O sage, vous vous occupâtes
A promener à quatre pattes
Des demoiselles sans vertu.

ARISTOTE, *assis par terre.*

Épouvantable catastrophe !

ALEXANDRE *et* BRISÉÏS

Qu'il est joli le philosophe !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Aristote ne chante pas ; il est anéanti. — A la fin de l'ensemble on entend dans les coulisses une marche militaire.

ARISTOTE, *toujours assis.*

Dieux !

ALEXANDRE

Qu'entends-je !

BRISÉÏS, *regardant vers le fond.*

Un bruit de tambours,
Des chevaux, des éclairs de piques,
Des trompettes et des musiques
Qui remplissent de bruit la ville et les faubourgs...
C'est le roi !

ARISTOTE, *affolé, courant avec son char.*

C'est le roi !

ALEXANDRE

C'est le vainqueur d'Athènes !
C'est mon père entouré de tous ses capitaines.

ARISTOTE

Je perds la tête... Je suis fou...
Où donc me cacher ?... où me mettre ?
(Suppliant.)

Vite, enlevez-moi ce licou,
Mon bon, mon cher élève.

ALEXANDRE, *l'aidant à se débarrasser.*

Oui, maître,

Mais vous déchirerez la lettre !

ARISTOTE

Vous ne direz rien de ceci ?

ALEXANDRE

Oh ! pas un mot.

ARISTOTE

Merci !
(Il donne la lettre à Alexandre qui la déchire.)

ALEXANDRE

Merci !

ARISTOTE, *respirant.*

Ah ! ah ! tout est sauvé.

BRISÉÏS, *comme frappée d'une idée.*

Peut-être !
Briséïs sait quelqu'un qui va tout dire au roi.

ALEXANDRE

Et quel est...

ARISTOTE

Ce quelqu'un ?

BRISÉÏS

C'est moi.

ALEXANDRE *et* ARISTOTE

Elle !

BRISÉÏS

Vous comprenez, ce serait trop facile.
Vous, prince, vous voilà tranquille
Et revenu de votre effroi;
Lui, le sage, que chacun vante,
Tire d'un vilain pas cette barbe savante.
Mais est-ce une raison, dites, pour oublier
La pauvre petite servante
Qui pleure dans son tablier?

ARISTOTE

Mais qu'exigez-vous donc !

BRISÉÏS

Moi, je ne veux plus vivre
Esclave loin de mon pays
Et mon silence est à ce prix.

ARISTOTE

Pars, Aristote te délivre.

BRISÉÏS, *voulant sauter au cou d'Aristote qui l'écarte pudiquement d'un geste.*

Adieu, grand sage !
(En baisant la main d'Alexandre.)
Adieu, cher prince...

ALEXANDRE, *avec un accent de reproche.*

O Briséïs !

BRISÉÏS, *à Aristote.*

Le Roi...

ARISTOTE, *courant à sa table.*

C'est le Roi... deux fois trois font six.

BRISÉÏS, *à Alexandre.*

Le Roi...

ALEXANDRE, *courant à sa table.*

C'est le Roi... deux fois cinq font dix.

La musique éclate. — Briséïs s'éloigne. — Aristote et Alexandre se remettent précipitamment aux mathématiques. — Entrée de gardes précédant le roi Philippe qui s'arrête dans le fond, appuyé au bras d'un confident, et a l'air très satisfait de l'élève et du précepteur.

JACK

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre de l'Odéon,
le 11 janvier 1881.

PERSONNAGES :

AMAURY DARGENTON	MM.	Lafontaine.
RIVALS, médecin		Porel.
JACK, 20 ans		Chelles.
HIR, docteur		François.
LABASSINDRE, 6e basse à l'Opéra		Odezenne.
LANDOUZIE, critique influent		Cornaglia.
MORONVAL, publiciste, ancien maître de pension		Sicard.
DASPRE, sculpteur		Rebel.
CASIMIR, facteur		Boudier.
SCHUBART, poète satirique		Laferté.
CALDELAR, fabuliste		Fréville.
Un Domestique		Farré.
IDA DE BARANCY	Mmes	Céline Montaland.
LA MÈRE ARCHAMBAUT, servante . . .		Grosnier.
CÉCILE, petite-fille de Rivals		R. Sisos.
DELPHINE DU GARD, invitée		Julien.
MADAME CALDELAR, invitée		Davyle.
Une Fleuriste		Noémie.
Une Paysanne		Caroline.

JACK

ACTE PREMIER

Une propriété près du village d'Étiolles, sur la lisière de la forêt de Sénart. — Le théâtre représente une salle à manger de campagne, rustique, artistique, élégante, très ensoleillée. Bahut surchargé de vieilles faïences, cheminée monumentale, grand fauteuil Henri II; sur une colonne, le buste du maître de la maison, le poète Dargenton, le cou nu, les cheveux au vent, l'air inspiré, faisant pendant au buste de Gœthe. Au fond, une véranda laissant voir le jardin. Porte à droite et à gauche, escalier extérieur, en bois ouvré, menant aux étages supérieurs. — Au lever du rideau, la mère Archambaut met le couvert.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, UN FACTEUR DE CAMPAGNE

LE FACTEUR, *se montrant à la fenêtre jusqu'à mi-corps.*

Salut bien, mère Archambaut, la compagnie... Les journaux de M. Dargenton. *(Il jette les journaux sur une table.)* Y en a t-y... y en a t-y...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! c'est pas d'trop... Y en faudrait six fois autant, tellement que le temps l'y dure, à la campagne... Un verre de vin, m'sieu Casimir ? *(Elle lui verse à boire.)*

CASIMIR

Pourquoi donc pas ? Faut ça pour combattre le chaud... *(Il boit.)* Ah ! c'est heureux, les riches, de pouvoir s'ennuyer comme ça à leur aise... car enfin v'là beau temps qu'ils sont à Étiolles, vos bourgeois, mère Archambaut ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Approchant les sept ans... c'est l'année que mon pauv' défunt, qu'était encore garde forestier, a eu son attaque... Ils sont venus voir après la forêt avec leur petit garçon... M. Dargenton disait qu'il voulait un coin ben seul, ben sauvage, que le remuement de la ville était contraire à ses écritures. Alors je leur z'y ai indiqué c'te maison-ci qu'était à louer, à l'orée du bois.

CASIMIR, *gravement.*

C'est un homme qui travaille de la tête, paraît ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Il travaille ! il travaille !... Y n'en fait pas lourd, allez !... Depuis tant d'années

que j'suis à son service, je commence à le connaître... Quand il s'enferme là-haut, dans son espèce de chapelle où qu'il y a du vitrage en couleur... Oh ! il travaille drôlement... Une fois, j'ai mis mon œil à la serrure... pas par curiosité, ben sûr. Eh bien, il était couché tout du long sur un grand coussin qu'il a.

CASIMIR

Il dormait.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Y dormait en fumant... une longue affaire de pipe en tortillon qui était là à terre à côté de lui... Encore une invention dans le genre de ce grand fauteuil-là *(Elle s'assied dedans.)* et de ce latin qu'il a mis au-dessus de sa porte... Je vous dis que c'est pas un homme comme les autres, m'sieur Dargenton... Mais le plus drôle, c'est que pendant qu'il est là-haut à tirer sur sa pipe, madame est tout le temps à dire : « Chut !... faisons pas de train, monsieur travaille ! » Quand je dresse la table *(Revenue au-dessus de la table)*, elle me fait mettre une couverture sous la nappe, crainte que le bruit de la vaisselle le dérange dans ses idées !

CASIMIR

Une couverture sous la nappe ! Y a que ces Parisiens de Paris pour inventer le diable. *(Il lui rend le verre.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! le service n'est pas toujours commode... non pas que ça soye un mauvais homme, mais c'est un homme qui se ronge tant qu'il s'ennuie... (*Posant le verre sur la console du fond.)* Faut voir quand ses journaux de Paris sont un peu en retard... Il est là, sur la route, qui vous guette, qui marronne... Je ne sais pas quel plaisir il y trouve, à ses journaux... Presque toujours il y a sur la feuille des affaires qui ne lui conviennent pas. Alors, c'est des humeurs, des colères... sa crise, comme il l'appelle... tout ça retombe sur la pauv' mame Argenton et sur moi... Quand nous avions encore not' petit Jack, c'était lui qui endurait tout, le pauv' enfant !... *(Elle regarde en dehors.)* Tiens ! on dirait la voiture du docteur...

CASIMIR, *regardant au dehors.*

Ma foi, oui, voilà M. Rivals avec Mlle Cécile qui arrivent de ce côté.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Comment ! mam'zelle Cécile aussi ?

CASIMIR

Oui, il l'emmène quelquefois avec lui dans ses tournées... c'est sa consolation, à ce pauvre homme.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *face au public.*

Ah ! bonnes gens ! en ont-ils eu des malheurs dans cette maison-là... et pas mérités, pour sûr ! *(Elle va ouvrir la porte du fond.)*

CASIMIR, *à la fenêtre, parlant sur la scène vide.*

C'est vrai qu'ils en ont eu plus que leur compte... Ben le bonjour, mère Archambaut, la compagnie... *(Il disparaît.)*

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT, CÉCILE, RIVALS, *du fond, à droite.*

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *debout sur la porte.*

Entrez donc, entrez donc, mam'zelle Cécile... *(Ils paraissent.)* C'est un vrai hasard de vous voir vers chez nous.

CÉCILE

Ah ! je n'ai plus le temps, ma bonne Archambaut. Je fais des visites avec grand-père... et puis j'ai la maison à tenir.

RIVALS, *descend un peu avec Cécile.*

Et c'est tenu, je vous en réponds. Bonjour, bonjour, la mère. Vous la trouvez grandie, hein ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Et que ça l'y va ben de grandir. La v'là quasi en âge de se marier.

CÉCILE

Ah ! mais non... Nous sommes trop bien tous deux comme nous sommes.

RIVALS, *ému.*

Vrai !... tu ne t'ennuies pas trop toute seule, près de ton vieux bonhomme ?

CÉCILE

Oh !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dites donc, mam'zelle Cécile, vous rappelez-vous quand vous veniez jouer ici avec not'petit Jack ?... Seigneur Dieu ! que vous étiez-t'y gentils !... et ben faits l'un pour l'autre, ma fine, oui !

CÉCILE, *descend un peu.*

Oh ! je pense souvent à lui, mère Archambaut.

RIVALS

Elle y pense toujours... C'est bien pour cela qu'elle ne veut plus venir ici. La maison lui fait trop de peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dieu de Dieu... Un amour de petit blondin fignolet qu'était né pour être ouvrier comme moi pour être duchesse. *(Rivals va et vient au-dessus, examine la table qui est préparée.)* Dire qu'ils l'ont envoyé dans les usines !

CÉCILE

Comme il doit être malheureux !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! si j'avais été sa mère, jamais on n'aurait vu ça... non, qu'on n'aurait pas vu ça... Mais j'ai pas eu la chance d'avoir d'enfant, moi, mon homme non plus.

RIVALS, *brusquement, revenu à sa place.*

Mère Archambaut ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Monsieur Rivals ?

RIVALS, *montrant le couvert.*

On n'a pas l'air bien malade, ici... Pourquoi m'a-t-on fait venir ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

M'en parlez pas... c'est m'sieur Dargenton qu'à encore eu sa crise à c'matin... Mais v'là madame.

SCÈNE III

LES MÊMES, IDA, *toilette excentrique.*

IDA, *descendant l'escalier.*

C'est vous que j'entends, docteur ? Et moi qui meurs d'impatience de vous voir. *(A la mère Archambaut, d'un air de reine.)* Pourquoi n'annoncez-vous pas, ma chère ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *ouvrant des yeux.*

Si ou plaît ? *(Reste au fond à ranger.)*

CÉCILE

Nous arrivons à l'instant, madame.

IDA, *à Cécile, l'embrassant.*

Bonjour, mon enfant... C'est de votre faute si je ne vous aime plus, je ne vous vois pas assez... Vous regardez ma robe. N'est-ce pas que c'est original ?... Nous avons du monde aujourd'hui... Monsieur Dargenton reçoit.

RIVALS

Il reçoit ?...

IDA

Oui, il se décide à reprendre son milieu intellectuel. Je ne lui suffis pas, moi... Vous comprenez, je ne suis, comme il dit, qu'une pauvre cervelle d'oiseau... Oh ! cet isolement est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour lui... Ah ! docteur, il se mine, il se tue, et il me le cache !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Des idées, m'ame Argenton, des idées que vous vous faites là... Il est tout le temps pendu à la huche... Encore ce matin après sa crise, j'y ai vu se couper une tartine grande comme ça !... Et des pipes... en fume-t-il de ces pipes ! C'est vrai que le temps l'y dure à la campagne, et qu'il a plus de tête que de bras, ben sûr, vot' mari... Mais c'est égal, faut pas vous tracasser tout de même !...

IDA

Vous parlez comme une paysanne... Est-ce vous qui pouvez comprendre ces terribles luttes artistiques... *(La mère Archambaut remonte.)* Quand moi, qui suis dans l'intimité de son génie, j'ai peine à les imaginer. Oh ! docteur, ce qu'il a dépensé de nerfs pour sa *Fille de Faust*, c'est incroyable !

RIVALS

La *Fille de Faust ?*... Ah ! oui, son grand drame.

CÉCILE

Il doit être très avancé ?...

IDA

Oh ! c'est fini... c'est fini... sauf quelques retouches à faire à la scène...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *redescendant.*

C'est pas trop tôt... depuis le temps qu'il s'enferme avec, et qu'on n'ose pas remuer dans la maison...

IDA

Savez-vous seulement, avant de parler en l'air, comme vous le faites, combien Gœthe, le grand Gœthe *(Recule d'un pas, montre le buste.)* que voici...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! je le connais ben, depuis le temps que je l'époussette.

IDA

Savez-vous combien il a mis pour son *Faust ?*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ma fine, non.

IDA

Il a mis dix ans, lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ben, il a dû en fumer, de ces pipes !

IDA, *haussant les épaules.*

Il faut la plaindre, docteur. *(La mère Archambaut remonte, passe au-dessus et achève de mettre le couvert, tout en écoutant ce qui se dit.)*

RIVALS

Si nous montions près de notre malade... Je n'ai pas grand temps, je vous dirai... Je conduis ma petite-fille à Corbeil...

IDA

Mais, docteur, M. Dargenton n'est pas là... Il est allé au-devant de ses amis... deux intelligences !

RIVALS

Oh ! alors, ce n'est pas bien grave...

IDA

Très grave, au contraire... Cette crise de ce matin a été terrible... Et c'est Jack qui en est cause.

RIVALS *et* CÉCILE

Jack ?

IDA

Si vous saviez ce qui se passe... L'enfant a encore fait des siennes...

CÉCILE

Ah ! mon Dieu ! quoi donc ?

IDA

Un coup de tête... On n'imagine pas... Il n'est plus à Indret... Il a quitté l'usine.

CÉCILE, *vivement.*

Oh ! quel bonheur ! *(Va à droite.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *au-dessus de la tête.*

Une vraie chance, dame !

IDA, *stupéfaite, à Cécile.*

Mais vous n'y pensez pas ?... Mais c'est épouvantable... *(Cécile revient.)* Tout un avenir perdu... M. Dargenton est dans un état ! Songez donc ! après toute la peine qu'il s'est donnée pour le faire entrer à ces forges, et justement c'est un de ces messieurs que nous attendons qui nous avait procuré cette place... *(Rivals remonte.)* Qu'est-ce qu'il va dire, quand il saura ?... Ah ! cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde !

CÉCILE, *s'approchant d'Ida.*

S'il vous a fait du mal, madame, c'est bien sans le vouloir. Il vous aime tant !

IDA

Je sais bien qu'il m'aime, mon Jack, mais pourquoi n'est-il pas raisonnable aussi ?... Pourquoi ne veut-il rien faire ?... Enfin, le voilà dans la marine maintenant !

RIVALS, *descend.*

Dans la marine !...

IDA

Mais oui... Il s'est fait... comment dit-il ça... chauffeur... à bord du... Je ne sais plus, moi... sur un vaisseau... Vous allez voir sa lettre. *(Remonte.)*

RIVALS, *à demi-voix.*

Pauvre petit martyr.

IDA, *cherchant de tous côtés.*

Qu'est-elle donc devenue, cette lettre... je n'ai plus ma tête à moi... *(Redescendant, cherchant toujours.)* Oui, chauffeur... c'est à n'y pas croire, n'est-ce pas ?... C'est que j'en ai vu, moi, de ces chauffeurs... quand je suis revenue d'Algérie avec lord Peambock. Lord Peambock, le parrain de Jack. Car Jack... vous savez... son nom s'écrit à l'anglaise... par un k... c'est bien plus distingué. Du reste, lord Peambock, pour la distinction... Eh bien, ces chauffeurs, voyez-vous, c'est laid, c'est noir... ça boit de l'eau-de-vie... Et dire que mon Jack... Ah ! la voilà, cette lettre.

RIVALS, *tendant la main.*

Voyons !

IDA, *retenant la lettre.*

C'est que M. Dargenton ne serait peut-être pas content que je vous montre... Mère Archambaut, regardez-donc sur la route si ces messieurs ne viennent pas.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *qui est au fond.*

Oui, madame. *(A part.)* Si c'est pas une calamité ! Le petit Jack sur les navires !... *(Elle descend sur le chemin.)*

RIVALS, *lisant.*

« C'est bien contre l'idée de te causer de la peine que je suis parti de l'usine, mais vois-tu, ma chère maman, malgré le courage et la bonne volonté, je ne valais rien pour la lime. Je n'aurais jamais fait qu'un mauvais ouvrier. Et voilà que j'ai vingt ans. Il faut que je me décide à gagner des journées d'homme. La chauffe, c'est dur, mais c'est plus avantageux. Et puis j'aurai devant moi l'idée de te revoir, qui me soutiendra. Tu es toujours là, va, ma pauvre maman, n'importe où que je sois, ne te tourmente pas. C'est toujours toi maman, et c'est toujours moi ton chéri, qui t'aime avec tout son cœur. JACK, chauffeur à bord du *Cydnus*. »

IDA

Chauffeur ! le fils d'un marquis... car le père de Jack... *(Se reprenant.)* Mon premier mari était marquis... marquis de l'Epan, une grande famille. Il est mort chef d'escadron... S'il avait vécu, il serait certainement général aujourd'hui, et mon Jack à Saint-Cyr, c'était mon rêve, Saint-Cyr... Les jours de sortie, il aurait accompagné sa mère. L'uniforme est gentil, plus gentil que celui de Polytechnique, n'est-ce pas ? Ils ont de petites plumes au shako.

RIVALS, *brusquement, lui rendant la lettre.*

Il faut rappeler votre enfant, madame. Retirez-le de là. C'est trop affreux !...

CÉCILE

N'est-ce pas, grand-père ?

IDA

Je le voudrais bien, mon Dieu !... Mais M. Dargenton consentira-t-il ? Cette lettre l'a tellement froissé...

RIVALS

Jack n'a plus que sa mère... C'est à vous seule d'agir.

IDA

Oh ! docteur, je vous jure que M. Dargenton... C'est une grande âme, allez ! Il a tout fait, tout essayé... Mais pourquoi Jack n'a-t-il pas voulu ?

RIVALS

Non, madame, non. M. Dargenton n'a pas fait ce qu'il devait. Il s'est trop souvenu que cet enfant n'était pas son fils.

IDA

Oh ! docteur, qu'est-ce que vous dites-là ? Vous allez me faire pleurer. Oui, c'est vrai, c'est affreux... Oui, vous avez raison... Il faut qu'il revienne. Oh ! vous m'aiderez, n'est-ce pas, docteur ? Vous savez, nous autres pauvres femmes, nous ne comptons pas. Vous parlerez à M. Dargenton. Vous avez beaucoup d'influence sur lui... Moi, quand il me regarde, je ne sais plus... Cet œil de génie, cette parole qui tombe de haut... je n'ose pas... Mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-moi mon Jack.

RIVALS

Oh ! il ne demande pas mieux que de vous le rendre. Dieu n'aime pas que les petits soient loin des mères..., mais avant tout, il faut qu'elle veuille, cette mère.

IDA

Eh bien, je vous promets de vouloir, de vouloir énergiquement, cette fois.

CÉCILE

Oh ! madame, Jack sera si bien près de vous.

IDA

Puisque je vous promets, mignonne; seulement, c'est vous qui parlerez, n'est-ce pas, docteur, mon petit docteur ?

RIVALS, *remontant.*

Certainement, et aujourd'hui même.

IDA, *un peu effrayée.*

Ah ! vraiment ?... Aujourd'hui. Déjà.

RIVALS

Je vais conduire Cécile à Corbeil, et au retour... pas de grand homme qui tienne ! Il faudra bien qu'il m'écoute... mais vous...

IDA, *résolument.*

Vous serez content de moi, vous verrez. *(A Cécile.)* Au revoir, mignonne. *(Elle l'embrasse.)* Est-ce joli, la jeunesse !... N'ayez jamais de chagrin. Si vous saviez comme ça vieillit !

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *qui accourt.*

Les v'là !

IDA

Ah ! mon Dieu.

RIVALS

Au fait !... Si je lui parlais tout de suite.

IDA

Oh ! non, docteur, pas maintenant... Ce serait trop brusque... Tantôt, tantôt, ça vaudra mieux.

RIVALS

Soit, madame, à tantôt... *(A part.)* Pauvre petit Jack ! *(Dargenton chante en dehors à gauche l'air de* Ay Chiquita. *Rivals sort avec Cécile, tourne à droite en dehors.)*

IDA, *tire de sa poche un petit pompon de poudre de riz et se tamponne le visage.*

Vite... qu'il ne se doute pas que j'ai pleuré !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! madame, si vous voyiez ces figures qu'il nous amène... Ben les figures qu'il faut pour y arracher son ennui. Ailons, la crise est passée, l'entendez-vous ? Le v'là qui chante comme une guernouille ! *(Elle sort à gauche.)*

SCÈNE IV

IDA, DARGENTON, *puis* HIR *et* LABASSINDRE

(Dargenton paraît sur le seuil, cesse de chanter, voyant Rivals s'éloigner.)

DARGENTON

Le docteur Rivals sort d'ici, n'est-ce pas ?

IDA

Oui, mon ami... Je l'avais fait venir pour ta crise... Mais il reviendra... Tu te sens mieux ?... Tu es tout à fait remis ?

DARGENTON, *allant à elle, la fixant.*

Tu as quelque chose, toi ?

IDA

Oh ! comme tu me vois... comme tu me sais...

DARGENTON

On t'a encore monté la tête avec Jack... *(On entend Hir.)* Chut ! nous recauserons. *(Va à droite.)*

HIR, *entrant.*

Dargenton, l'envie franchit ton seuil... Quel luxe !

DARGENTON, *le présentant.*

Le docteur Hir... de la Faculté de... ?

HIR

Ne parlons pas de ça.

DARGENTON

Universaliste, très fort !

IDA

Je sais... je sais... tu m'as dit... monsieur...

HIR

Madame, en vous, je salue la compagne du poète.

IDA, *lui tend la main, il la baise.*

Soyez le bienvenu, docteur.

HIR, *à Dargenton.*

Tu n'avais pas exagéré.

DARGENTON

N'est-ce pas ? *(Hir remonte au fond à gauche.)*

LABASSINDRE, *en dehors, à gauche, d'une voix de basse.*

Et qui meurt, qui meurt pour toi !

(Paraît sur le seuil.) Beuh ! beuh ! Elle y est, ma note d'en bas, elle y est.

HIR

Laisse donc ta note tranquille.

LABASSINDRE

Tu es bon, toi ! ma note, c'est mon pain. Si je la perds... qu'est-ce qu'il me reste ?

DARGENTON, *le présentant.*

Labassindre, de l'Académie de musique ! Très fort ! *(Hir passe au-dessus, va à l'extrême droite.)*

LABASSINDRE, *au fond.*

Et ancien ouvrier, s'il vous plaît. *(Tendant la main à Ida.)* Madame, carrément, le cœur avec, comme je la serrerais à un brave compagnon du devoir. *(Labassindre finit toutes ses phrases en voix de basse profonde.)*

IDA, *à Dargenton.*

C'est monsieur, n'est-ce pas, qui avait bien voulu s'occuper de notre petit Jack ?

LABASSINDRE

Justement, madame... Et je crois vous avoir donné un conseil d'ami... l'usine, tout est là. *(Il tâte sa note... beuh ! beuh !)* Mais Dargenton ne mérite pas d'avoir d'ami.

HIR

Mon cher, on ne se supprime pas comme ça.

LABASSINDRE

On ne savait plus ce que tu étais devenu. Enfin, voilà six ans... que Hir me demande ton adresse. *(A Ida.)* Je m'empresse d'ajouter, madame, que, depuis que je vous ai vue, je n'ai plus la force de lui en vouloir. Je constate le doux servage.

IDA

Oh ! ce n'est pas pour cela. Amaury a tout sacrifié à sa *Fille de Faust. (Elle remonte au fond à gauche.)*

DARGENTON

C'est vrai ! L'art est un grand égoïste. L'homme qui pense est la proie de l'invisible. J'ai énormément travaillé. *(Labassindre va au-dessus de la table près du grand fauteuil.)*

HIR

On te pardonne. Mais il nous faut un chef-d'œuvre.

DARGENTON

Je crois qu'il y est, cher ami.

LABASSINDRE, *à Hir*

Docteur, regarde-moi donc ça. *(Montrant la table.)* Mâtin ! Quel lard !

HIR

Oui, je crois rêver !... Où suis-je ?

IDA, *près de la table.*

Vous êtes chez vous, messieurs.

LABASSINDRE

Madame, je compte m'y répandre.

DARGENTON

Répands-toi, Labassindre, répands-toi... Ida, si tu donnais à ces messieurs des blouses et des chapeaux...

IDA

Oh ! oui... Ce sera tout à fait original. *(Elle sort vivement à gauche, Hir traverse, Labassindre descend à droite.)*

LABASSINDRE

La blouse, mon ancien élément !... Ça va.

DARGENTON, *prenant le panier à bouteilles qui est au fond, à gauche de la porte.*

Moi, je descends à la cave. Je tiens à choisir moi-même.

LABASSINDRE

Tu sais, n'oublie pas le pichet de cidre dont tu m'as parlé !...

DARGENTON

Regarde. *(Il lui montre un petit fût à droite, entre le premier et le deuxième plan.)*

LABASSINDRE, *remontant.*

Oh ! chic !... Très chic ! *(Il prend un verre sur la petite table et tire du cidre en faisant des roulades... Dargenton sort au fond.)*

LABASSINDRE, *chantant.*

Vive la pomme et son pommier !

HIR, *venant près de la table.*

Tais-toi, Orphée.

LABASSINDRE

Dis donc, fait-il assez couleur locale chez le poète... Il a donc de l'argent ? *(Il passe au-dessus, en examinant, et descend, son verre à la main.)*

HIR

Il paraît que oui.

LABASSINDRE, *finaud.*

A elle ?...

HIR

Pour qui me prends-tu ! Est-ce que je serais là ?

LABASSINDRE

Bédame ! Dargenton ne nageait pas dans l'or quand il était professeur chez Moronval, le marchand de soupe. J'ai cru qu'il s'était enrichi... par alliance.

HIR

Non... il a hérité...

LABASSINDRE

Ah ! bien... j'aime mieux ça. On est plus à l'aise. *(Il boit.)* C'est qu'elle est très bien, dis donc, la bourgeoise. *(Il reporte son verre au fond.)*

HIR

Oui, elle est belle comme une oie. *(Hir prend quelques crevettes sur la table et traverse à gauche.)*

LABASSINDRE

Tu m'as dit qu'elle s'appelait ?... *(En redescendant, il prend aussi des crevettes et va près de Hir.)*

HIR

Ida de Barancy.

LABASSINDRE

Où ça, Barancy ?

HIR, *s'asseyant à gauche.*

Où tu voudras.

LABASSINDRE

Bon. J'y suis.

HIR

Non, tu n'y es pas... Et pour t'éviter de faire des impairs, voici l'histoire en deux mots : — Ida de Barancy, personne de mœurs légères, petit hôtel boulevard Malesherbes. Un vieux protecteur anonyme et blasonné, et un enfant... filleul de lord Peambock.

LABASSINDRE

Ah ! le gamin que j'ai placé ?...

HIR

Tout juste. L'enfant grandi, devenu gênant on le met en pension chez Moronval. Drôle de boîte comme on n'en trouve qu'à Paris. Là-dedans, Amaury Dargenton enseignait la littérature, qu'il ne sait pas, du reste, à des jeunes Égyptiens, des princes japonais, des petits rois d'Honolulu, ce que Moronval appelle ses « petits pays chauds ».

LABASSINDRE

Un vrai pensionnat pour enfant de cocotte.

HIR

Un jour, Ida de Barancy va voir son fils et découvre un Dargenton de trois quarts, dans une pose irrésistible... Tu sais, le faux artiste, la lithographie de romance, toutes les filles adorent ça : « C'est un artiste, ma chère. » Coup de foudre ! *(Se levant.)* Suite du coup de foudre : déjeuner chez la dame, dans son petit hôtel... Suite du déjeuner que tu devines. Là-dessus Dargenton hérite. Devenu riche, il devient jaloux, ne veut plus déjeuner au boulevard Malesherbes. La dame lâche son protecteur, laisse vendre l'hôtel et vient déjeuner éternellement dans la maison de son poète. Nous y sommes... Y es-tu ?

LABASSINDRE

Ce Dargenton m'a toujours paru très fort.

HIR

Pas à moi.

LABASSINDRE

Il a du talent, voyons. Tu ne peux pas lui ôter ça.

HIR

Un prodigieux serin !

LABASSINDRE

Tais-toi donc ! Tu guignes la cage... Ça t'irait, hein ? de passer ton été ici ?

HIR

Eh bien, et toi ?

LABASSINDRE

Ah ! je ne dis pas.

HIR

Oui, mais il n'y a pas moyen.

LABASSINDRE

Pourquoi ?

HIR

Et l'Opéra ?... Ah ! ah !

LABASSINDRE

Alors, ni toi non plus.

HIR

Moi ?

LABASSINDRE

Eh bien !... Et ta clientèle ? Ah ! ah !

HIR, *souriant.*

C'est vrai... ma clientèle... J'allais l'oublier.

LABASSINDRE, *lui tapant sur le ventre.*

Tu vois... pas moyen, mon bonhomme. *(Hir va à gauche, Labassindre à droite, Dargenton rentre par le fond.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, DARGENTON

DARGENTON

Qu'est-ce qu'on raconte ?

HIR

Rien. — Je traduis à Labassindre, qui a oublié son latin, l'inscription gravée sur ta porte : *Parva domus...*

DARGENTON

Magna quies : Petite maison, grand repos.

LABASSINDRE

Oui, je comprends bien, c'est dans le genre de *Ludovico magno*, Porte Saint-Denis, quoi !

DARGENTON, *débouchant les bouteilles.*

Et vous voyez que je ne mens pas à ma devise. La solitude féconde, et la forêt à ma porte... La forêt encombrée de silence... Sans la forêt, je ne serais jamais venu à bout de ma *Fille de Faust.*

LABASSINDRE

Alors, tu crois qu'à Paris ?

DARGENTON

Non, Paris m'est contraire... Son bruit effare la pensée...

HIR

A Paris, pas moyen d'avoir du génie... Trop de fiacres. *(Ida arrive avec deux chapeaux et deux blouses.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, IDA, *puis* LA MÈRE ARCHAMBAUT

IDA, *de gauche.*

Messieurs... les blouses et les chapeaux demandés...

LABASSINDRE, *traversant à gauche.*

Merci m'ame Ida...

DARGENTON, *à l'avant-scène, déclamant.*

« O Faust ! ô vieux lutteur, une fille t'est née !... »

IDA, *allant à lui.*

Toujours autant, dis ?

HIR, *les montrant.*

Labassindre ? joli !

DARGENTON, *embrassant Ida.*

Enfant !... Ma chaise... *(Ida et Dargenton vont au-dessus, placer la grande chaise.)*

LABASSINDRE, *chantant.*

C'est l'amour qui dore
De reflets joyeux !
Beuh ! beuh !

HIR, *à Labassindre.*

Méfie-toi, tu la tâtes trop, tu l'agaces, elle te lâchera.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *arrivant de gauche, vient au milieu.*

V'là la soupe ?

DARGENTON

Messieurs, quand il vous plaira.

HIR, *s'asseyant.*

Il nous plaît.

LABASSINDRE, *passe devant la table en faisant une pirouette.*

Eh bien, m'ame Ida, sommes-nous assez rusticocandards comme ça ?

IDA

Charmants.

LABASSINDRE, *à la mère Archambaut.*

A la bonne heure ! une vraie mère d'ouvrier !... beuh !... *(Il s'assied.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Qué drôles d'amis qu'a monsieur... Ben sûr, c'est encore de ceux là qui travaillent de la tête. *(Elle remonte et va enlever les assiettes à soupe.)*

HIR

Dis donc, poète, il fait joliment bon chez toi.

DARGENTON

C'est vrai que nous sommes bien heureux... N'est-ce pas Ida ?

IDA

Oh ! oui, mon ami... bien heureux !

LABASSINDRE

Et tu ne t'ennuies jamais ?

DARGENTON

Pas une minute.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à part.*

Eh ben... en v'là un gros, par exemple !

LABASSINDRE

Cristi ! Quand je pense que demain, pendant que vous dînerez là, à cette même place, avec tout ça devant les yeux *(Il fait un large geste en montrant l'horizon et chante.)*, moi, je serai attablé dans un Duval infâme.

HIR, *à part.*

Encore si l'on était sûr d'y manger tous les jours, chez Duval.

IDA

Mais restez donc, qui vous empêche ?

DARGENTON

La maison est grande.

IDA

Ça serait gentil. On ferait des excursions. J'adore ça, moi, les excursions.

LABASSINDRE, *soupirant.*

Ah ! je ne demanderais pas mieux !

HIR, *ricanant.*

Et l'Opéra ?

DARGENTON

Ah ! oui, c'est vrai... l'Opéra... Mais toi, Hir ? tu n'es pas sur l'affiche ?

LABASSINDRE, *vivement.*

Il a sa clientèle... ça revient au même.

DARGENTON

C'est juste.

LABASSINDRE, *à Hir.*

Tu ne peux pas tout avoir, tu comprends.

HIR, *à Dargenton.*

Où comptes-tu donner ta *Fille de Faust ?*

IDA

Oh ! à la Comédie-Française.

DARGENTON

Ils ont le manuscrit depuis huit jours... Je n'y comprends rien. Ces messieurs en prennent à leur aise.

LABASSINDRE

Ah ! dame, écoute donc, mon petit, faut le temps, que diable !... Pourvu que ça réussisse, seulement...

DARGENTON

Oh ! ils ne peuvent pas me refuser... j'ai dit à l'un d'eux, au semainier, ce mot cruel : « Passez-moi votre séné, vous aurez de ma rhubarbe... » Il était vexé !

HIR

Il y avait de quoi.

IDA

Tu es bien imprudent, aussi.

HIR

Incorrigible !

DARGENTON

On ne se refait pas, cher ami.

LABASSINDRE

Et après la *Fille de Faust ?*

DARGENTON

Les *Cordes d'airain*... Oh ! ce sera terrible ! J'ai pris en pleine humanité. J'ai refait une humanité à moi.

LABASSINDRE

Et après l'airain ?

DARGENTON

Les *Passiflores*. C'est d'un art plus souple. J'ai fait ça pour m'amuser, pour me reposer.

LABASSINDRE

Ça ne doit pas t'arriver souvent, dis donc, avec un bagage pareil ?

IDA

Oh ! il ne se repose guère, allez !

DARGENTON

Et le moyen de se reposer, dans cet affreux métier. Il faut se hâter. On vient de représenter cinq actes de M. Émile Augier de l'Académie Française; son deux et son trois, c'est tout à fait mes *Pommes d'Atalante*.

LABASSINDRE, *se versant à boire.*

Allons donc !

DARGENTON

Absolument.

IDA

Mais c'est une infamie... On t'a pris tes *Pommes d'Atalante*... Mais je vais lui écrire, moi, à ce monsieur Laugier.

DARGENTON

Bah ! Je lui en fais cadeau !

HIR

Dargenton, qui est-ce qui te soigne, ici ?

DARGENTON

Pourquoi ? Est-ce que j'ai l'air malade ?

HIR

Euh ! euh !

IDA

Ah ! mon Dieu...

DARGENTON

Ne plaisante pas.

HIR

Tu m'en ôterais l'envie.

DARGENTON

Mais le docteur Rivals se moque de moi chaque fois que je le fais demander.

HIR

Oui, je les connais, ces vieux praticiens ! Le docteur jovial.

DARGENTON

Mais non, je t'assure, Rivals est très sérieux, c'est un ancien chirurgien de marine.

HIR

Il te traite en malade imaginaire. Il n'y a pas de malade imaginaire.

IDA

C'est bien vrai, cela !

DARGENTON

Ah ! ça, voyons ?...

HIR

Mais, mon cher, comment veux-tu ? Tu travailles trop. Ce n'est pas normal. L'homme est créé pour remuer ses jambes, pour se mouvoir. Tu n'agis pas, tu réagis. Les données de la nature sont déroutées.

IDA

Je me tue à le lui dire. On ne m'écoute pas, moi.

DARGENTON, *se levant.*

Mais, je suis sûr de mon coffre, que diable !

HIR, *se levant*

Nous allons voir. *(Il remonte et passe entre Ida et Dargenton, en tirant de sa poche un papier et un crayon.)*

DARGENTON

Que vas-tu faire ?

HIR

Te le démonter, ton coffre !

IDA

Hein ?...

DARGENTON

Comment ?...

HIR

N'ayez pas peur; je vais tout simplement vous décalquer la maladie de mon pauvre ami. *(Il pose son papier sur la poitrine de Dargenton*, ausculte, percute *et trace des signes au crayon.)* Voici où est descendu le foie, et voici où il devrait être. *(Enlève le papier, le pose sur la table.)* Je vous fais juges, vous voyez quels désordres dans l'organisme. *(Il descend au milieu, un peu à gauche. Dargenton et Ida sont au bout de la table, un peu au-dessus, examinant le papier qu'a posé Hir.)*

IDA, *effrayée.*

Des désordres, tout ça !

HIR

Tout ça, madame.

LABASSINDRE, *à part.*

Où veut-il en venir ?

DARGENTON, *regardant le papier.*

C'est effrayant.

IDA

Tu vois !

HIR

Et remarquez que les proportions que le foie a prises sont aux dépens des autres organes.

DARGENTON

Ce Rivals est un aveugle.

IDA

Oh ! nous allons en voir un autre, un grand... Mon Dieu, mon Dieu, qui se serait douté ? Pauvre cher !

HIR

Rassurez-vous, madame... Avec ma méthode de médication indoue, je ne demande qu'un mois ou deux...

IDA

Vrai ?... Mais alors, vous restez, vous ne nous quittez plus ?...

HIR

Il faut bien.

LABASSINDRE, *à part.*

Ah ! c'est donc ça !...

DARGENTON, *à Hir.*

Tu sais, je te tiendrai compte.

HIR

Pas un mot de plus.

IDA, *lui prenant les mains.*

Oh ! vous êtes un véritable ami.

HIR

Madame. *(A part.)* C'est fait...

LE FACTEUR, *paraissant à la porte.*

Salut bien, la compagnie... une lettre pour M. Dargenton. *(Ida prend la lettre.)* Et puis encore des journaux. *(Il remet un paquet de journaux.)*

IDA, *avec un cri, regardant l'enveloppe.*

Théâtre-Français !... Ta pièce est reçue !... On ne la renvoie pas ! *(Elle lui tend la lettre sans l'ouvrir.)*

DARGENTON, *triomphant, se lève.*

La renvoyer ! J'aurais voulu voir ça... *(Il va pour ouvrir la lettre.)*

LABASSINDRE

Non, attends... Du champagne, mame Ida... du champagne, faut baptiser la chose.

IDA

Oui, il a raison, du champagne... *(Courant à gauche.)* Mère Archambaut, du champagne.

HIR

Du champagne.

DARGENTON, *remontant à son fauteuil.*

Eh ! mais en voilà du champagne. *(Il prend une bouteille sur la table.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, RIVALS

RIVALS, *entrant du fond.*

Messieurs.

IDA, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... Ce n'est pas le moment... *(Rivals descend.)*

DARGENTON

Docteur, vous arrivez bien... *(Hir va à l'extrême droite.)* Vous allez boire un verre de champagne avec nous.

RIVALS

Merci, je n'ai pas soif.

DARGENTON, *gaiement.*

Bon ! on connaît vos vices, vieux loup de mer... Vite un grog au docteur.

RIVALS

C'est inutile, je ne prendrai rien. *(A Dargenton.)* Je ne croyais pas vous trouver encore à table, j'aurais mieux fait de retarder ma visite.

DARGENTON, *toujours, gaiement.*

Pas le moins du monde... Vous êtes des nôtres... *(A Hir.)* Un confrère ! *(Présentant.)* Docteur Hir, docteur Rivals... Monsieur Labassindre, de l'Académie de musique, très fort...

RIVALS

Messieurs... *(Il salue. A demi-voix à Dargenton.)* Je reviendrai... J'ai besoin de causer avec vous.

DARGENTON, *subitement froid et rembruni.*

Ah ! je devine... Vous savez l'aventure. *(Regardant Ida.)* Je m'en doutais... *(Décidé.)* Parfaitement, docteur, veuillez vous asseoir... *(Rivals prend la chaise ou était assis Hir et la pose au milieu, un peu haut.)* Ces messieurs sont mes amis. La mère est présente, formons un conseil de famille. *(Labassindre prend une chaise au fond et s'assied.)* Et faisons la lumière sur mes actes. Je ne la crains pas...

HIR

De quoi s'agit-il ? *(On s'assied, excepté Ida.)*

DARGENTON, *grave, dans sa chaise Henri II.*

A vous, docteur... Vous aviez quelque chose à nous dire...

RIVALS

Mais, monsieur, je crois qu'en présence de ce qui arrive à ce malheureux enfant, un honnête homme n'a pas le droit de se taire.

DARGENTON

Eh ! qu'y puis-je, moi, si ce garçon a des instincts bas, des goûts de vagabond ?

IDA, *suppliante.*

Oh ! mon ami...

DARGENTON

Est-ce moi qui lui ai dit de quitter Indret, de courir le monde ?

LABASSINDRE

Comment ! ton gamin n'est plus à Indret ?

DARGENTON

Monsieur s'est embarqué, monsieur s'est fait chauffeur pour intéresser les âmes sensibles.

LABASSINDRE

Dans la chauffe !... Mais c'est le dessous de tout, le rebut des ateliers, la chouflique qu'on prend pour ça.

DARGENTON

Et voilà comme il nous récompense de nos soins, de nos efforts. L'ingratitude est flagrante.

RIVALS

Ingrat, Jack !... Et envers qui ?...

IDA, *suppliante.*

Oh ! monsieur Rivals...

DARGENTON

Ingrat pour moi, ingrat pour mes amis, pour nous tous qui avions voulu de bonne heure en faire un homme, le bien armer pour la bataille de la vie.

RIVALS

Oh ! oh ! il ne me paraît pas que tout le monde s'y batte, à votre bataille.

DARGENTON

Qu'entendez-vous par là, docteur ?

RIVALS

Que vous n'aviez pas le droit de faire un ouvrier de cet enfant, de livrer aux brutalités de l'usine cette petite nature distinguée et délicate.

LABASSINDRE, *à Hir.*

L'ouvrier !... Qu'est-ce qu'il dit de l'ouvrier, le bonhomme ?

RIVALS

Puisque l'on ne voulait pas de Jack ici, c'est à l'école qu'il fallait l'envoyer... Je l'ai dit, il y a six ans, mais on ne m'a pas écouté. Et depuis, j'ai toujours cette injustice sur le cœur. Il n'est pas permis de jeter comme ça un être hors la vie.

DARGENTON, *contenant d'un geste poseur Labassindre qui veut parler.*

Permettez, docteur, je connais le sujet mieux que personne. Il n'était bon qu'à des ouvrages manuels. Son aptitude était là, rien que là.

RIVALS

Encore une injustice. Jack était au contraire une petite intelligence très fine, déjà inquiète de savoir; et si vous aviez pris la peine de le faire travailler comme moi...

DARGENTON, *se levant.*

Avant tout l'artiste se doit à son art !... J'avais mon œuvre.

IDA

C'est juste.

RIVALS, *se levant, face à Dargenton.*

Avant tout, monsieur... *(Face au public.)* Pour l'homme de cœur qui a accepté la tutelle d'un enfant, il y a le devoir de son éducation. *(A Dargenton face à face.)* Et je ne crains pas qu'un seul vrai poète me contredise. *(Il redescend.)*

DARGENTON

Mais, mon ami Labassindre, ici présent, a débuté aux forges d'Indret, et il ne s'en porte pas plus mal.

LABASSINDRE, *se levant.*

Je crois bien, ma plus belle page !... Vous savez si j'en ai eu de ces succès dans ma carrière théâtrale, si on m'en a offert de ces couronnes... *(Rivals descend à gauche.)* de ces tabatières...

HIR, *à part.*

Et le reste...

LABASSINDRE

Eh bien ! les tabatières et les couronnes passeront, mais voilà ce qui ne passera pas. *(Il découvre sa manche et montre son bras nu et tatoué.)* Tenez, mame Ida... Lisez. N'ayez pas peur... je n'en rougis pas...

IDA, *lisant.*

« Travail et Liberté ! »

LABASSINDRE, *à Rivals, descendant à lui.*

Voyez-vous ça ? C'est plus solide que tous nos arts. *(Il retourne à sa place.)*

DARGENTON

Ah ! que c'est vrai !...

HIR, *à part.*

Trop solide... Si tu pouvais l'effacer, comme tu ne t'en vanterais pas !

RIVALS, *à Labassindre, en remontant à lui.*

Qu'est-ce que cela prouve, monsieur ?

LABASSINDRE, *s'exaltant.*

Ce que ça prouve ? C'est que la noblesse de l'avenir, la voilà. *(Il tape sur son tatouage.)* L'outil sera le régénérateur du monde.

DARGENTON

A dix ans, Jésus-Christ maniait le rabot.

HIR

Je l'attendais, celle-là !

IDA

C'est pourtant vrai qu'à dix ans...

RIVALS

N'écoutez donc pas ces fariboles, madame.

LABASSINDRE

Fariboles ! l'ouvrier !... La clef de voûte de l'édifice social.

RIVALS

Eh ! monsieur, j'estime l'ouvrier autant que vous... mais... à chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

LABASSINDRE, *interloqué.*

Si vous en êtes aux proverbes, alors... *(Il s'assied.)*

RIVALS, *remettant brusquement sa chaise à la table.*

La bataille de la vie, parbleu, vous en parlez à votre aise... Vous bataillez à table, vous autres... Et pendant ce temps, Jack est dans la chambre de chauffe, une chambre où vous seriez très mal pour déjeuner, messieurs... *(Mouvement de Dargenton.)* Oh ! il faut que vous m'écoutiez, que vous sachiez ce que c'est que cette chauffe... c'est un vieux chirurgien de marine qui vous parle... Et pendant les vingt ans que j'ai tenu la mer, j'ai vu les plus robustes épuiser leur vie dans ces trous de mine embrasée, suer leur sang devant ces gueules d'enfer dont l'haleine est mortelle... Ah ! il y est, celui-là, dans la bataille. Nu jusqu'à la ceinture, il active le feu, fouille les cendriers, s'agite entre dix brasiers qui congestionnent sa face ruisselante. A chaque instant le roulis le jette vers la flamme, il s'accroche pour ne pas tomber et lâche aussitôt l'objet qu'il vient de saisir, car dans la chauffe tout ce qu'on touche est du feu... Après un quart d'heure de ce supplice, aveuglé, sourd, étouffé par le sang qui monte, il s'élance tout suant sous la manche à air. Cette fois, c'est de la glace qui lui tombe sur les épaules, un courant d'air meurtrier qui arrête son souffle et les palpitations de son cœur. Vite la gourde, il faut boire, boire à mort pour ne pas mourir. Feu dedans et feu dehors, flamme sur flamme, alcool sur charbon. Voilà le sort de votre enfant, madame !

DARGENTON

Ce n'est pas nous qui le lui avons fait. *(Ida, depuis un moment, essuie ses yeux en silence, debout devant la croisée.)*

LABASSINDRE

Et puis, tout cela est bien poussé au noir.

RIVALS

Vraiment ?... Eh bien, je vous dis, moi, qu'un an de cette existence, c'est la mort pour Jack. *(Grand mouvement d'Ida.)* Oui, madame, la mort... Et même, en admettant qu'il résiste, si vous le laissez là, il n'en est pas moins perdu pour vous ! Quand il vous reviendra avec des mains rudes, un langage grossier et des vices de brute, vous vous détournerez avec dégoût et vous ne serez plus qu'une étrangère devant votre fils humilié... déchu.

IDA

Mon enfant ! je veux mon enfant ! *(Elle crie et pleure comme un bébé.)*

DARGENTON, *se levant.*

Voilà la femme !

RIVALS

Voilà la mère, monsieur !

DARGENTON, *passant.*

Vous ne prétendez pas m'apprendre mon devoir, je suppose ?... la vie n'est pas un roman !...

RIVALS

Elle en est, peut-être, un pour vous tous...

IDA, *toujours en larmes.*

Ah ! docteur, je vous en conjure, ne l'irritez pas... il est bon, il voudra, je suis sûre qu'il voudra... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut parler... *(A Dargenton.)* Mon ami, je t'en supplie. *(Au docteur.)* Il est un peu nerveux, vous comprenez... un jour pareil !... On vient de recevoir sa pièce à la Comédie-Française. Allons, asseyez-vous, ne partez pas. Nous causerons tout à l'heure...

LABASSINDRE, *bon enfant.*

Mais oui... mais oui... On fera la paix en buvant à la *Fille de Faust*... Allons, docteur, un verre de champagne.

RIVALS, *furieux.*

Avec des bourreaux de Jack, jamais ! *(Il sort en battant les portes.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* RIVALS

IDA, *pleurant.*

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... Qu'ai-je donc fait au ciel pour être si malheureuse ?

DARGENTON, *remontant.*

Il a bien fait de s'en aller !... Il me venait des mots cruels.

HIR

Tu as eu bien tort de les retenir, je t'assure.

LABASSINDRE

Ah ! il ne faudrait pas qu'il blague souvent l'ouvrier devant moi, non !

HIR, *à Dargenton.*

Dis donc, tu en as oublié la lettre des Français.

LABASSINDRE

Mais oui, lis un peu, voyons... *(Dargenton prend la lettre, et remonte vivement à la porte du fond.)*

DARGENTON

Non, la vie n'est pas un roman !

LABASSINDRE

Il a son affaire ! *(Dargenton redescend au milieu en décachetant la lettre.)*

DARGENTON, *lisant.*

« Comédie-Française. — 1680. — Administration. — Monsieur, vous êtes prié de faire reprendre votre manuscrit... chez le concierge du théâtre !... »

HIR

Ah bah !

LABASSINDRE

Pas possible !

IDA

C'est une infamie !

DARGENTON

Voilà ma chambre de chauffe, à moi ! chacun la sienne dans la vie...

HIR

Très joli !

IDA

Pauvre cher !

DARGENTON

C'est la lutte ! Eh bien, soit ! Ils la veulent, ils l'auront... *(Il marche un peu, puis remonte.)* Ah ! il faut que l'art soit bien bas.

HIR

Tu le relèveras.

DARGENTON

Certes ! demain ma pièce sera à l'Odéon. Je la porterai moi-même. Nous partons ce soir pour Paris.

HIR

Hein ! pas pour y rester ?

DARGENTON

Si fait, quand ils me sauront dans la place, ils auront peur... Ah ! je serai impitoyable.

IDA

Tu auras bien raison.

HIR

Et ta santé, ton cerveau, ta force ?

DARGENTON

Le temps des demi-sacrifices est passé. Je me dois tout entier à ma *Fille de Faust*. Nous serons à Paris, demain !

LABASSINDRE, *tapant sur le ventre à Hir*.

Dis donc, c'est un mot cruel, ça ?...

ACTE DEUXIÈME

A Paris, chez Dargenton. Neuf heures du soir. Salon illuminé. — Portrait, bustes de Gœthe et de Dargenton. — Buffet chargé de verres. — Consoles dorées, plantes exotiques. — Tenture de velours, deuxième plan à droite, masquant la salle de spectacle pleine de monde. — Cheminée à droite, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

DARGENTON, *habit noir, cravate blanche ; à la main, des programmes qu'il distribue aux personnes qui entrent et qu'il fait placer, paraît* MORONVAL

DARGENTON

Ah ! Moronval... A la bonne heure, je retrouve mon milieu intellectuel...

MORONVAL, *l'air pédant, pion râpé, des lunettes.*

Il paraît que c'est pour ce soir.

DARGENTON

Oui, je risque cette grande partie... Aucun directeur n'a osé... Vous savez ce qu'ils jouent... C'est honteux !... Mais je crois que ma protestation aura un retentissement énorme.

MORONVAL

Nous verrons ça... Je ne vous savais pas installé à Paris...

DARGENTON

Mon milieu me manquait. Très joli, mon cher, la campagne, mais je finissais par être sa dupe...

MORONVAL, *montrant la salle.*

Beaucoup de monde ?...

DARGENTON

Ah ! Une corbeille.

SCÈNE II

LES MÊMES, IDA, *grande toilette, décolletée.*

IDA, *très gaie.*

Ah ! cher ami, quelle foule, quel public !... Je suis fière de mon poète...

DARGENTON, *la présentant.*

La folle, la chère folle du logis...

MORONVAL, *saluant.*

Madame...

IDA, *tressaille.*

Ah !

DARGENTON

Tu connais Moronval ?

IDA, *très émue.*

Mais, certainement... C'est chez monsieur que mon petit Jack était en pension..

DARGENTON, *agacé.*

Moronval a quitté l'enseignement depuis des années.

MORONVAL

En même temps que monsieur votre fils, madame...

DARGENTON

Mais oui, tu n'es au courant de rien... Moronval dirige maintenant la *Revue des Races futures.*

IDA

Ah ! mes compliments...

MORONVAL

Et monsieur votre fils est en bonne voie, je suppose ?...

DARGENTON

Pas trop mal... Il est dans la marine...

MORONVAL

Cela ne m'étonne pas... excellent sujet, du reste...

IDA

Oh ! n'est-ce pas, monsieur ?... N'est-ce pas que mon Jack était intelligent ?...

DARGENTON

As-tu bien placé Landouzie ?...

IDA

Oui, mon ami, au premier rang...

MORONVAL

Landouzie ?... Le critique des *Débats ?*

DARGENTON

Il vous précédait...

MORONVAL, *Ida passant devant.*

Landouzie !... C'est une chance... Si vous me mettiez à côté de lui...

DARGENTON, *passant.*

Essayez, cher, moi, je ne peux pas bouger. J'attends le directeur du théâtre de Lyon.

MORONVAL

Oh ! restez, restez... Je le reconnaîtrai.

DARGENTON

Surtout ne le troublez pas... *(Ida est allée à gauche.)*

MORONVAL

Au contraire. *(Il entre à droite.)*

SCÈNE III

IDA, DARGENTON, *puis des* INVITÉS

(A mesure qu'ils arrivent, Dargenton les présente à Ida.)

DARGENTON

Du monde... souris ! *(Entrée de Daspre.)* Daspre ! notre grand statuaire, très fort. Tu connais son *Faune en pleurs?*

IDA, *elle est triste.*

Oui, j'en ai beaucoup entendu parler.

DASPRE, *saluant.*

Madame... *(A Dargenton.)* le bruit court que vous avez Landouzie ?

DARGENTON

Absolument... Il est arrivé des premiers. *(Daspre fait des gestes d'atelier, en faisant claquer sa langue et ses doigts.)*

DASPRE

Bonne affaire, Landouzie ! Sérieux ! Rien sans Landouzie. *(Il sort à droite, conduit par Dargenton, faisant claquer sa langue. Pendant la sortie, Ida tombe assise sur le pouf; Dargenton revient à elle.)*

DARGENTON

Ah ! ça, mais, qu'est-ce que tu as... voyons ? Quelle mine fais-tu ?

IDA

C'est d'avoir revu cet homme, ce Moronval. Je pense à mon pauvre Jack.

DARGENTON

Quelle idée... Dans un moment pareil, où je joue ma vie littéraire ! *(Bruit dehors.)* Voilà du monde, souris ! *(Entrée de Schubart.)* Schubart, l'auteur des *Batraciennes !* Satire féroce ! Très fort.

SCHUBART, *saluant.*

Madame... Cher maître... *(Passe au-dessus de Dargenton et sort à droite. Delphine entre tout de suite.)*

DARGENTON

Madame Delphine du Gard, conférencière, très for... Une figure détachée du groupe des Muses...

DELPHINE

Ce m'est un grand honneur, madame, et vous, cher maître...

DARGENTON, *lui offrant le bras.*

Vous savez que Landouzie est ici.

DELPHINE

Ah ! est-il de bonne humeur ?

DARGENTON, *la conduisant à droite.*

Un épanouissement. Il est en fleurs. *(Elle sort.)*

IDA, *allant s'asseoir à gauche.*

Ah ! mon Dieu... mon pauvre petit !

DARGENTON, *passant au-dessus du pouf, très nerveux.*

Ah ! je t'en prie, Ida, souris !...

IDA

Je fais ce que je peux, je t'assure... Songe ! Ce pauvre chéri qui n'écrit plus... Ce *Cydnus* dont on est sans nouvelles.

DARGENTON

Cela se voit tous les jours qu'on soit sans nouvelles d'un navire. D'ailleurs Hir va nous arriver d'Étiolles. Les Rivals ont sans doute une lettre... On doit leur écrire, à eux... *(Entrée des Caldelar.)* Monsieur et madame Caldelar... *(Ida se levant.)* fabulistes, membres de l'Athénée.

CALDELAR, *après avoir salué Ida.*

Recevez, cher maître, mes félicitations... Je viens d'apprendre que votre soirée est honorée de la présence du Bayard de la critique...

DARGENTON

Encore ! En effet, nous avons Landouzie.

CALDELAR

Oserais-je solliciter l'honneur de lui être présenté ?... J'ai promis à ma femme de le lui montrer. — Nous sommes un peu venus pour cela...

DARGENTON, *vexé.*

Désolé, cher monsieur, je ne peux pas bouger d'ici, j'attends quelqu'un.

CALDELAR

Oh ! en ce cas, il serait malséant d'insister...

MADAME CALDELAR, *l'entraînant.*

Mon ami, n'insistez plus. *(Ils sortent à droite.)*

DARGENTON

A-t-on jamais vu !... *(Labassindre arrive du fond, très vite.)*

LABASSINDRE

Ah ! mon cher... Quel malheur !

IDA

Un malheur ?... Quoi donc ?

DARGENTON

Qu'est-je qui t'arrive ?

LABASSINDRE

Flambé, rasé, ratiboisé, nettoyé de l'affiche : on chante le *Prophète* sans moi.

DARGENTON

Comment ça ?...

LABASSINDRE

J'ai perdu ma note... Beuh !... Me voilà sur le pavé.

DARGENTON

Heureusement, il te reste la forge... *(Il va au fond.)*

LABASSINDRE

Ah ! ouiche... Des mots... Je ne peux plus... Le marteau pèserait cent kilos !

IDA

Mais pourtant, monsieur, vous disiez...

LABASSINDRE

Certainement, l'ouvrier !... je ne dis pas... Je maintiens même ce que j'ai dit : c'est noble ! mais c'est rude...

IDA, *soupirant.*

Oh ! oui... c'est rude.

LABASSINDRE

Et puis, voyez-vous, le public, quand on en a goûté... Tu vas savoir ça, toi !... Est-ce commencé ?...

DARGENTON

Non, mais je t'engage à prendre place... Il y a un monde fou... *(Labassindre va à droite et soulève le rideau.)*

LABASSINDRE

Tiens !... vous avez Landouzie ? Comment as-tu fait pour le pincer ?

DARGENTON

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous, avec leur Landouzie ? Je n'ai rien fait qu'en-

voyer mon programme... La critique se doit à la *Fille de Faust. (On entend commencer la musique.)*

LABASSINDRE

C'est égal, mon cher, tu as rudement de la veine.

DARGENTON

Entre vite... Ça commence. *(Labassindre sort à droite, Dargenton très ému, reste à écouter.)*

SCÈNE IV

IDA, HIR, DARGENTON. *Hir, venant du fond.*

IDA, *vivement.*

Ah ! monsieur Hir.

HIR

Madame...

IDA

Vous venez d'Étiolles ?...

HIR

Oui, madame, j'en sors...

IDA

Voyez-vous les Rivals, monsieur Hir ?

HIR

Très souvent, madame.

IDA

Ont-ils des nouvelles de Jack ?

HIR, *embarrassé.*

De Jack ?... Je ne sais pas. *(Il regarde Dargenton, qui lui fait un signe.)* Des nouvelles de Jack ?... Parfaitement... Il en ont d'excellentes...

IDA

Il va bien ?... Il est content ?...

HIR

Très bien... très content... *(Il remonte, passe au-dessus du pouf, va à droite. Dargenton est descendu au milieu.)*

IDA

Ah ! quel bonheur !... Depuis un moment, ma pauvre tête broyait du noir.

(A Dargenton.) Pardonne-moi, mon ami, maintenant je suis toute à ton succès. *(Bravos au dehors.)* Tu entends ?... Tu entends ?...

DARGENTON

Enfin !... après dix ans de luttes obscures, de nuits blanches, d'efforts, de poison lent, entendre cela ! *(Il se lève en s'essuyant le front.)* Parlons d'autre chose. *(A Hir.)* Tu viens de là-bas, la maison est-elle louée ?

HIR

Ce sera bien difficile... Elle t'est trop personnelle, cette maison. Des bustes, des inscriptions. Cette harpe éolienne sur le toit. Je crains que tu ne m'aies longtemps pour locataire.

DARGENTON

Il faudra pourtant la louer, cette bicoque... J'ai un bail de quinze ans sur le dos... Tu comprends qu'après cette soirée, je ne pourrai plus y retourner, je ne m'appartiens plus. *(Bravos.)*

IDA, *affolée.*

Embrasse-moi !

DARGENTON, *l'embrassant.*

Enfant ! *(A Hir.)* Tu comprends, n'est-ce pas ?

IDA

Viens assister à ton triomphe ! Viens !... *(Hir fait signe à Dargenton de rester.)*

DARGENTON, *à Ida.*

Mais je ne peux pas... Tu sais bien que j'attends le directeur...

IDA, *remontant.*

Moi je n'y tiens plus.

DARGENTON, *la suivant.*

Sois gentille avec Landouzie... Retiens-le pour le souper.

IDA, *lui envoyant un baiser.*

Oui, mon poète... Je t'adore. *(Ida sort à droite.)*

SCÈNE V

HIR, DARGENTON

(Hir va à l'extrême gauche. Dargenton, passant au-dessus du pouf, vient à lui.)

HIR

Dargenton... J'ai de mauvaises nouvelles.

DARGENTON, *inquiet.*

Hein ?...

HIR

Le *Cydnus* est perdu corps et biens.

DARGENTON

Perdu ! le *Cydnus !...*

HIR

C'est officiel.

DARGENTON

Alors, Jack ?... *(Hir fait un geste terrible, Dargenton tombe assis sur le canapé.)* Ah ! le malheureux !...

HIR

Tu sais, ça date de trois mois.

DARGENTON

Quelle mort !... Quelle tombe !... Pauvre garçon !

HIR

Il m'étonne !... *(Il prend un verre sur la console et le lui donne.)* Tiens, bois ça. *(Dargenton, se levant vivement, vient à l'avant-scène, un peu à droite.)*

DARGENTON, *écoutant les bravos.*

Ça doit être la fin du un. *(Il remonte à la porte du fond.)* Viens, viens féliciter mes artistes. — Pas un mot à la mère. *(Il sort au fond.)*

HIR

Tu penses !... *(A part.)* Je retrouve mon Dargenton. *(Il suit Dargenton par le fond.)*

SCÈNE VI

UN DOMESTIQUE, LANDOUZIE, IDA

(Landouzie arrive de droite, très mystérieusement ; le domestique entre du fond, et se trouve devant la console de droite, au fond.)

LANDOUZIE, *au domestique.*

Mon ami... pourriez-vous me donner mon pardessus ?

UN DOMESTIQUE

Ah ! monsieur, ce sera bien difficile, maintenant.

IDA, *accourant de droite, au domestique.*

Préparez vos plateaux. *(A Landouzie.)* Vous ne partez pas, monsieur Landouzie ?

LANDOUZIE

Je suis au désespoir, chère madame.

IDA, *ils sont descendus à gauche.*

Oh ! mais c'est impossible, vous ne le pouvez pas... C'est le second acte qui est le meilleur.

LANDOUZIE

Au désespoir...

IDA

N'est-ce pas qu'il a du génie, que c'est un grand artiste ?... Vous savez, il y a un souper... pour quelques amis.

LANDOUZIE

Vraiment, madame, je suis au désespoir !...

IDA, *le retenant.*

Non, non, vous ne partirez pas !... Tenez !... un verre de champagne, des sandwichs. Vous ne pouvez pas me refuser cela, à moi... Asseyez-vous donc ! *(Elle le force à s'asseoir.)* Je cherche Amaury, il doit être dans les coulisses. Je vais lui dire que vous êtes des nôtres après la pièce... N'est-ce pas que vous parlerez de lui dans votre feuilleton ?... Au souper je vous ai mis à côté de moi... Il a tant travaillé !... J'ai l'œil sur vous... A tout à l'heure. *(Elle sort en lui faisant de petites mines, pendant qu'il mange le sandwich d'un air résigné.)*

SCÈNE VII

LANDOUZIE, MORONVAL

MORONVAL, *sortant à reculons en battant des mains.*

Bravo !... bravo !... superbe !... génial !... *(A Landouzie, qui se lève pour filer.)* Quelle ineptie !... C'est Gœthe qui rirait, s'il voyait son *Faust* arrangé comme ça.

LANDOUZIE

Ah ! monsieur... à qui le dites-vous ?... Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

MORONVAL

Et quel public !...

LANDOUZIE

C'est ce qui m'a le plus frappé. On se montrait autour de moi des auteurs fameux que j'entendais nommer pour la première fois... On citait des chefs-d'œuvre dont je ne sais pas même les titres...

MORONVAL, *baissant la voix.*

C'est le monde des ratés... Connaissez pas ?... mais Paris est la proie de ces avortons de la gloire, et ce salon est un de leurs rendez-vous officiels. Vous avez ici la série complète : ratés actifs, ratés honoraires, ratés de l'art, de la médecine, des lettres, de l'architecture !... Des étiquettes d'idées, des dos de volumes et rien dedans... Et des prétentions ! Tous obscurs et pleins de génie...

LANDOUZIE

Et Dargenton ?

MORONVAL

Oh ! celui-là, c'est le prince des ratés, le raté chez qui l'on dîne; tous les ratés sont du royaume de Dargenton, et je suis étonné d'y rencontrer un homme tel que vous, cher maître...

LANDOUZIE

Eh ! mon Dieu, je me suis laissé prendre à ce prospectus audacieux, la *Fille de Faust.* Mais je m'étonne que vous-même, monsieur...

MORONVAL, *s'inclinant.*

Évariste Moronval, publiciste bien connu. Heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous soumettre mes études palingénésiques et mes récents travaux d'ethnographie sur la race mongole.

LANDOUZIE

Sapristi ! *(Passant devant lui.)* Mais c'en est encore un, celui-là.

MORONVAL, *tirant de sa poche un énorme manuscrit très long.*

Votre suffrage, monsieur Landouzie, est de ceux... Où allons-nous nous mettre ?

LANDOUZIE, *remontant.*

Oh ! non, par exemple !

MORONVAL, *traversant.*

Tenez, là, dans ce coin.

LANDOUZIE

Je préfère y laisser mon pardessus. *(Il sort par le fond, vivement.)*

MORONVAL

Eh ! mais... monsieur !... monsieur !... *(Il sort par le fond, en le poursuivant.)*

SCÈNE VIII

LABASSINDRE, LES RATÉS, *puis* DARGENTON, HIR, IDA, MORONVAL, DOMESTIQUES

(Les ratés viennent de droite, très exaltés, de grands gestes, et se pressent autour des consoles, au fond.)

SCHUBART, *entrant.*

Superbe ! superbe !

DASPRE, *entrant.*

Prodigieux !

LABASSINDRE, *entrant.*

Inouï ! *(Tous se mettent à boire et à manger des gâteaux.)*

DARGENTON, *rentrant suivi de Hir.*

Eh bien ! ça vous va, hein ?

TOUS

Oh ! oh !... je crois bien !

DARGENTON, *descendant.*

C'est le meilleur de moi que je livre aux appétits de la foule.

SCHUBART

Le romantisme est mort !

DASPRE

Ça vaut les Grecs !...

LABASSINDRE

Mon vieux, je suis épaté.

DARGENTON

Où est donc Landouzie ?

MORONVAL, *rentrant.*

Filé !... Vous lui avez fait peur, mon cher.

DARGENTON

Cet art-là les déroute.

MORONVAL

Il m'a avoué ne pas comprendre un mot.

SCHUBART

Tous les mêmes.

DARGENTON

Oh ! je sais pourquoi il est parti... Un jour je lui ai dit ce mot cruel... *(On entend le piano à droite.)*

IDA, *arrivant vivement.*

Messieurs, messieurs, le second acte. *(Tout le monde se précipite dans la salle.)*

LABASSINDRE

C'est sonné, mame Ida ?

IDA

Mais oui... dépêchez-vous donc, vous allez en perdre.

HIR, *courant.*

Bigre !

IDA, *à Dargenton.*

Surtout, ne m'oublie pas dans ton triomphe.

DARGENTON, *l'embrassant.*

Enfant !

HIR, *sur la porte.*

Elle aurait sauvé le Capitole à elle toute seule.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur, il y a là quelqu'un... une personne.

DARGENTON

Je sais... mon directeur... Introduisez...

UN DOMESTIQUE

Ici, monsieur ?... mais c'est que...

DARGENTON

Allez !... *(A Ida.)* Trouve-lui vite une place, un bon fauteuil.

IDA

Oui... oui... Montre-toi exigeant ! *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

DARGENTON, *puis* JACK

DARGENTON, *descendant.*

Il s'est fait attendre. — Il le regrettera ! *(Il remonte et va à droite, devant la glace, s'arranger la tête. Jack paraît au fond, s'appuyant contre la porte. Dargenton l'aperçoit dans la glace.)* Hein ?... Quoi ?... *(Se retournant.)* Jack... vivant !... *(Il va vers lui les mains tendues.)* Ah ! je suis bien heureux, mon enfant. *(Jack lui parle sans lui donner la main, d'une voix éraillée.)*

JACK, *débraillé, casquette américaine, vareuse de travail.*

Ma mère !

DARGENTON

Ta mère... oui, oui... c'est qu'en ce moment elle est très occupée... J'ai tout Paris chez moi, ce soir... Je fais jouer ma *Fille de Faust.*

JACK

Je veux voir ma mère.

DARGENTON

Sans doute, sans doute, personne ne songe à t'en empêcher...

JACK

Faudrait pas !... je viens de trop loin, il y a trop longtemps... Je veux la voir... où qu'elle est ? *(Il passe devant le pouf et va à droite. Dargenton lui barre de passage.)*

DARGENTON

Malheureux !... Tu ne sais donc pas dans quel état... Mais tu as bu ?

JACK

Eh ben, après ? Est-ce qu'on ne boit pas quand on est chauffeur ? Puis, c'est pas vrai ! j'ai pas bu... Seulement, je suis pas encore solide. Je sors de l'hospice. Y voulaient pas me laisser partir... mais fallait que je la revoie... je pouvais pus... je pouvais pus... ainsi...

DARGENTON, *le calmant.*

Écoute, Jack : J'en appelle à l'affection que tu as pour ta mère. Ta présence ici, en ce moment, peut lui faire beaucoup de mal.

JACK

Du mal ?... Je veux pas lui faire de mal, pour sûr.

HIR, *venant de droite.*

Dis donc, le fauteuil attend toujours.

DARGENTON, *bas.*

Tais-toi... Jack.

HIR

Pas possible !...

DARGENTON, *bas.*

Il faut que tu m'en débarrasses; emmène-le vite à Étiolles. Tiens, voilà de l'argent. *(Passant devant.)*

JACK, *à part.*

Qu'est-ce qui se disent ?

HIR, *bas.*

Compris !... *(A Jack.)* Bonjour, garçon... Nous sommes donc encore de ce monde ?...

JACK, *rude.*

Je vous connais pas, vous...

HIR, *reculant.*

Qu'est-ce qu'il a ? Est-il bête ?

DARGENTON, *venant.*

Mais non, mais non : Jack est très raisonnable. Il est bon fils. Il comprend que sa mère ne peut pas l'embrasser ce soir. Il faut la préparer à ce grand bonheur. Il va s'en aller avec toi à Étiolles, bien gentiment, se remettre du bon air dans les poumons; et demain, Ida passera la journée avec lui... toute la journée... Entends-tu, Jack ?...

JACK, *brutalement.*

Non, j'irai pas... Vous avez parlé entre vous... vous voulez me tromper.

DARGENTON

Comment, te tromper ?...

JACK

Oui, oui, vous voulez m'empêcher de la voir. Mais vous ne serez pas assez forts pour çà... ni vous... ni personne... Faut que je l'embrasse... que je la tienne... je la veux !... Allons, ouste. *(Il bouscule Dargenton et s'élance. Ida paraît.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, IDA

(Ida, voyant Jack, reste muette, immobile, et se cache la figure dans les mains.)

IDA

Jack ?... Oh !...

JACK, *la tête courbée, comme honteux de lui-même.*

Maman... T'as honte de moi, pas vrai ?... *(Il tombe assis sur le pouf du côté droit.)*

IDA

Honte de toi ?... *(Elle se jette à son cou.)* Oh ! non, c'est impossible, tu ne peux pas penser ça... Honte de mon enfant, de mon chéri, que j'aime plus que tout ! *(Elle l'embrasse avec transport.)*

JACK, *suffoqué.*

Dieu de Dieu !... que c'est bon !...

ACTE TROISIÈME

Chez le docteur, à Étiolles. Un grand parloir de campagne très gai, très clair, rideaux blancs aux fenêtres, vaste poêle de faïence dans un coin. Aux murs, des rayons chargés de livres, fauteuils de forme ancienne. Bureau. — Au lever du rideau, Cécile enveloppe dans un châle l'enfant d'une paysanne pauvre, pendant que la mère Archambaut se chauffe devant le poêle. Grand froid dehors, horizon tout blanc de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT, Une Paysanne

CÉCILE, *à la paysanne, la congédiant.*

Là, vous me renverrez le châle quand il fera plus doux. Rentrez bien vite chez vous, que ce petit n'attrape pas froid... Grand-père ira vous voir... Adieu... j'irai aussi...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à part, assise près du poêle.*

Qué bon monde que ces Rivals ! C'est comme si la bonté ne leur z'y coûtait rien.

CÉCILE, *au fond à gauche.*

C'est un vieux châle de bonne maman. Il était tout saisi de froid, ce pauvre petit.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *se levant.*

Ah ! mamzelle Cécile ! queu misère qu'on voit partout. A Paris, c'est pas croyable. Ah ! il en faudrait par là, des mamzelles Cécile et des châles de bonne maman Rivals. J'vous dis qu'on peut aller où l'on veut, on peut trouver toujours pus pauv' que soi. Pensez si j'en vois, depuis que j'suis porteuse de pain.

CÉCILE

Comment ! vous êtes ?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Un rude métier, dame ! on a beau se lever matin comme un coq, on est toujours en retard sur l'appétit du pauv' monde. Ah ! faut les voir, tous ces p'tiots, dans les escaliers, quand j'arrive. Ils me guettent, ils se penchent sur la rampe, et quand je crie d'en bas : « V'là le pain », c'est joyeux comme des nids.

CÉCILE

Vous avez donc quitté M. Dargenton ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! je crois bien ! Y n'a pas été sitôt installé à Paris qui m'a cherché noise, ce grand escogriffe... y m'a dit que j'écoutais en dessous tout ce qu'il inventait, et que j'allais raconter ses plans à ses ennemis... des mauvaises raisons, quoi; pour se débarrasser de moi... Ma fine, la moutarde m'a monté, et j'y ai répondu comme il faut, sur ses plans et tout le reste... D'abord, je pouvais pus me faire à ces gens-là depuis qu'ils avaient laissé ce pauv' petit Jack sur les navires, un gentil mignon enfant, qu'était ben fait plutôt pour êt' dans les notaires.

CÉCILE

Mère Archambaut, vous ne savez pas ?... il est ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Vous dites ?

CÉCILE

Jack est chez nous... depuis bientôt deux mois.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Il est ici ?...

CÉCILE

Il a été sauvé comme par miracle d'une collision en mer... Ses parents l'avaient envoyé à Étiolles avec M. Hir.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

C'est-y celui-là qu'avait c't' espèce de mauvais air de charlatan ?

CÉCILE

Oh ! il a été très raisonnable. Il a compris que Jack serait beaucoup mieux avec nous et il nous l'a laissé.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Quéque finesse là-dessous, mamzelle ! un prétexte pour se faufiler dans vot' maison... Y n'me revient pas, c't'homme là, oh ! n'me revient-y pas.

CÉCILE

Grand-père l'aime beaucoup.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pardine, m'sieu Rivals, y croit tout le monde aussi droit que lui ! Il est pourtant payé, lui, pour savoir...

CÉCILE

Mère Archambaut, entendez-vous dans l'escalier ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Quéqu'un qui marche.

CÉCILE

C'est Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Le petit Jack ! mon Dieu ! comme son pas a grossi !

SCÈNE II

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK

(Jack, moins balourd, moins délabré qu'à l'autre acte, mais sentant encore la chauffe. En voyant la mère Archambaut, il vient vers elle, les bras ouverts.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT

C'est pas Dieu possible !... *(Cécile lui fait signe de se taire.)*

JACK, *s'arrête, laisse aller ses bras.*

Ah ! je l'ai eu rude, mère Archambaut, ça se voit, pas vrai ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Heulla ! quand je pense que c'est vous le joli petit blondin tout en velours et en frisures ! A vous deux, mamzelle Cécile, avec ce petit air de raison que vous teniez de vot' bonne maman... vous faisiez un gentil couple : à c't'heure, vous êtes ben un peu dépareillés... *(Jack, attristé, va prendre un livre, et s'assied près du poêle.)*

CÉCILE

Oh ! Jack va se remettre peu à peu, il a été bien éprouvé, mère Archambaut... Il est beaucoup mieux depuis qu'il est avec nous... Et puis, il étudie, grand-père est très content de lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Bien sûr qu'il était né pour l'intelligence ! Avec tout ça, v'là qu'il est mon heure, mamzelle. Le chemin de fer ne connaît personne.

CÉCILE

Vous n'attendez pas grand-père ?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Je l'voudrais ben, mais, mon ouvrage, aussi !... J'étais venue à Étiolles pour porter un souvenir à mon pauv'défunt qu'est resté là tout seul à présent !... Enfin !... S'il fallait n'écouter que ses peines... *(A Jack.)* On se reverra, pas vrai, monsieur Jack ? Vous n'allez pas retourner sur vos navires ?

JACK

Je ne sais pas, mère Archambaut.

CÉCILE

Oh ! non ! jamais plus.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Vaudrait p't'être mieux quéque usine du côté de Ménilmontant, où je reste. C'est moi qui s'rais contente et heureuse d'vous faire vot' fricot, d'vous raccommoder !... je m'figurerais que j'ai un garçon, j'veux pas mourir sans m'figurer ça !

JACK

Merci, mère Archambaut.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Allons, au r'voir. Je m'en vas contente. J'ai revu mon pauv'petit Jack !... Au revoir, mamzelle... et ben des bonnes choses à m'sieu Rivals, si vous plaît. *(Elle sort, Cécile l'accompagne à la porte.)*

SCÈNE III

CÉCILE, JACK

CÉCILE, *voyant Jack absorbé dans sa lecture, va au pupitre et feuillette un livre de compte.*

Oh ! ce grand-père, je suis sûre qu'il m'escamote la moitié de ses visites... Hier encore, il m'a soutenu qu'il n'était pas allé chez les Séguin, et puis la minute d'après, il s'est coupé... Vous l'avez remarqué comme moi, n'est-ce pas, Jack ? *(A part.)* Il ne m'entend pas. *(Elle l'observe.)*

JACK, *jetant son livre avec dépit.*

C'est impossible... je ne comprends pas, je ne comprendrai jamais.

CÉCILE, *se lève et va ramasser le livre.*

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Jack ?

JACK

Il y en a trop, c'est trop tard !

CÉCILE

Peut-être qu'à nous deux... Voulez-vous ?

JACK

C'est pas fait pour moi, les livres !

CÉCILE

Je vous croyais du courage, Jack.

JACK

J'en ai plus, ils me l'ont ôté !

CÉCILE

Ne dites pas cela devant grand-père, vous le fâcheriez.

JACK, *se lève et descend peu à peu.*

Oh ! je sais bien que M. Rivals ne pense pas comme eux, et qu'il voudrait me voir plus haut que je ne suis... Mais c'est pas possible !... Ah ! tenez, je n'aurais pas dû venir ici, c'est un grand malheur pour moi !... Avant, je vivais comme une brute, sans songer à rien, je n'avais pas conscience. Ici, j'ai repris du goût pour la vie, et quand il faudra retomber de nouveau...

CÉCILE, *ils descendent.*

Jack, vous n'écoutez pas assez grand-père. Ne vous laissez pas décourager comme cela. Lisez, étudiez... et petit à petit, vous verrez s'éloigner de votre esprit toutes ces idées qui vous attristent.

JACK

Lire ! c'est mon malheur que je lis partout ! Il y a ce livre, sur l'*Enfer*...

CÉCILE

Le Dante ?

JACK

Je connais ça, l'*Enfer !* y a un passage qui m'a serré le cœur ! J'y retourne malgré moi, à ce livre-là... C'est quand y dit : « Je ne sais pas de plus grand malheur que de se souvenir des temps heureux pendant les jours de misère ! » C'est ça qui est vrai !

CÉCILE

Vous voyez donc que vous comprenez ?

JACK

Je comprends que le bonheur que j'éprouve ici, c'est de la souffrance pour ensuite.

CÉCILE

L'avenir sera meilleur, Jack.

JACK, *passant.*

Non, c'est impossible. Vous croyez donc que je ne vois pas ce que je suis devenu ? Mais, quoi que vous fassiez pour me cacher la vérité, est-ce que les autres ne sont pas là pour me la faire sentir ? Vous l'avez bien entendue, tout à l'heure, cette femme. Vous aviez beau lui faire des signes, c'est ses yeux qui voyaient. C'est son cœur qui parlait tout haut. Et vous-même, mamzelle Cécile, vous qui êtes pourtant si bonne, si modeste, eh ben ! j'suis comme gêné quand je vous parle... je sens que j'parle à plus haut que moi ! Est-ce que cette main-là peut seulement approcher de la vôtre ? C'est-y une main d'homme, ça ? on dirait une pelle à feu rouillée. *(Cécile s'émeut, elle reporte*

le livre au fond, et redescend.) Ah ! j'aurais dû faire comme les autres camarades... me laisser couler au fond de la mer... on est plus heureux, après... *(Voyant que Cécile met une main sur ses yeux.* Ah ! brute que je suis ! v'là que je vous fais encore pleurer. *(Il tombe à genoux devant elle, et lui prend la main.)* Pardonnez-moi, Cécile !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HIR

HIR, *entr'ouvrant la porte.*

Peut-on entrer ?

JACK, *se levant brusquement.*

Le v'là encore, lui ! *(Il reprend son livre par contenance.)*

CÉCILE

Entrez, entrez, monsieur Hir... vous cherchez grand-père ? il n'est pas là.

HIR, *très changé, lui aussi, plus soigné, moins râpé, un paquet sous le bras.*

Comment, le docteur court les routes avec une gelée pareille !... A son âge, c'est insensé... Je lui ferai de la morale.

CÉCILE, *se levant.*

Je lui en fais tous les jours... *(Passant.)* Si vous croyez qu'il m'écoute...

HIR

Mais, enfin, pourquoi ne veut-il pas que je l'aide dans ses visites ?... ça m'amuserait. *(Il pose son paquet sur la table et le développe.)*

CÉCILE

Oh ! grand-père ne pourrait pas vivre sans ses malades.

HIR

Il est bien bon. Je vis parfaitement sans les miens, moi, *(A Jack.)* Tiens, serre ça. *(A Cécile.)* Un bel échiquier tout neuf pour faire la partie du docteur.

JACK, *brutalement.*

Vous pouvez bien le ranger vous-même. Je ne suis pas votre domestique.

HIR

Toujours aimable.

CÉCILE

Donnez, monsieur Hir... Jack ne saurait où mettre cela... *(Elle emporte la boîte dans un coin.)* Grand-père va être bien content... Vous le gâtez. *(Elle le pose sur la console à gauche.)*

HIR

C'est bien le moins... Je lui dois tout, à cet excellent homme. Je m'égarais, il m'a montré la voie; à Paris, je voyais faux, il m'a corrigé de Paris... il m'a donné le goût du travail... *(Il se rapproche d'elle.)* Et puis il y a vous, près du sage... Mon amitié a donc deux fois raison.

JACK, *grondant tout bas.*

Je tremble trop... je peux pas lire... *(Il laisse le livre sur la table et boude dans un coin.)*

HIR, *prenant le livre et feignant de se tromper.*

Vous lisez le Dante, mademoiselle ?

CÉCILE

Ce n'est pas moi, c'est Jack.

HIR

Jack... *(Il rit)*. Mais c'est de l'hébreu pour toi, mon garçon... il fallait me dire ça, je t'aurais choisi quelques-uns de ces petits livres élémentaires qu'on écrit pour les ouvriers.

CÉCILE

Je vous assure, monsieur Hir, que Jack comprend très bien.

HIR

Vous allez me gâter mon Jack, mademoiselle, vous allez en faire un lettré !...

CÉCILE

Pourtant, s'il veut s'instruire.

HIR

Ah ! voilà... les aspirations !... Prenez garde, ces aspirations-là c'est de la bonne paresse. On reprend des forces, mais ce n'est pas pour l'outil.

JACK, *avec un cri étouffé.*

Ah !

HIR

Qu'est-ce qu'il a ? il rugit, maintenant !

CÉCILE, *bas.*

Oh ! laissez-le...

SCÈNE V

LES MÊMES, RIVALS, *venant du fond.*

CÉCILE

Ah ! grand-père. *(Elle va l'embrasser.)*

RIVALS

Bonjour, mes enfants... Vite, mon grog, fillette. *(Serrant la main à Hir.)* Vous allez en prendre un aussi, docteur; c'est indispensable pour aller contre le vent. J'ai cru que je n'arriverais jamais, avec cette maudite bise. *(A Jack.)* Et toi, mon brave, qu'est-ce que tu fais là, près du poêle ? un vrai chat.

HIR

La chauffe l'a rendu frileux.

RIVALS

Allons, parle, remue-toi, sapristi... qu'on te voie gai ! tu as l'air d'un conspirateur.

CÉCILE, *préparant les grogs.*

Devine qui est venu ?

RIVALS

Devine, devine... J'en ai pour une heure avec toi. *(Passant.)* J'aime mieux que tu me dises qui, tout de suite.

CÉCILE

La mère Archambaut.

RIVALS

Et tu ne l'as pas retenue ?

CÉCILE

Elle ne pouvait pas rester.

RIVALS

Tant pis ! Ça m'aurait fait plaisir de la revoir. C'est la faute de ce vieil entêté de père Séguin, qui ne veut pas entendre parler de remède.

CÉCILE, *riant.*

Je t'y prends !... Tu vois bien que tu y es allé.

RIVALS, *gaiement.*

Pincé... c'est égal, fillette, ne marquons pas la visite. Ça embrouillerait nos comptes.

CÉCILE, *gaiement.*

Ah ! tu as une bonne façon de les tenir, toi, les comptes... *(Elle sert les grogs.)*

RIVALS, *ils vont s'asseoir au fond.*

Que veux-tu ? Ces gens de campagne... ça aimerait mieux mourir que de se payer une ordonnance...

HIR

Bah ! laissez-les donc... ils s'en iront bien sans vous.

RIVALS

Mais pas du tout... il a encore dix ans de bon, ce vieux père Séguin et je

ne lui en fais pas grâce... Eh bien, tu ne donnes que deux verres ? Et Jack ? Tu crois qu'il va nous regarder.

CÉCILE

Je ne savais pas, grand-père.

RIVALS

Qu'est-ce que tu ne savais pas ?

HIR

Si ça boit, un chauffeur !

RIVALS

Ça boit comme le soleil. Allons, donne-lui son grog, et carabiné !

JACK, *bas avec rage.*

Oh ! oui... *(Cécile le regarde tristement.)* Non, merci, monsieur Rivals, je ne bois plus d'eau-de-vie. *(Vient s'asseoir à droite, en bas.)*

HIR, *riant très fort.*

Et depuis quand ? *(Regard farouche de Jack.)* C'est une conversion. *(A part.)* Ils s'adorent, décidément.

RIVALS

Comme tu voudras, camarade. *(A Cécile.)* Tiens, remets-en un peu par ici, puisque Jack nous donne sa part. Je ne suis pas encore converti, moi. *(Buvant.)* Cré coquin, c'est chaud comme le Sénégal. *(Il s'étale, les pieds au feu.)* Avouez, mon cher Hir, qu'il fait bon tout de même dans notre petit coin d'Étiolles, surtout par des temps de belle neige comme celle d'aujourd'hui. *(Montrant la campagne.)* Tenez, regardez-moi cet horizon-là, est-ce beau ? Y a-t-il dans votre Paris une fenêtre capable de vous en faire voir autant ?

HIR

Ne me parlez pas de Paris, docteur. J'en sors, et il y avait un monde... plus moyen de rien faire, tout est pris, du talent partout. On se lève tous les matins trois mille avec la même idée, trois mille cervelles qui s'entre-dévorent. Une forte blague, Paris ! une machine à vider les hommes ! Non, vraiment, je ne suis pas fâché de goûter d'autre chose, d'un peu de vérité, de bonté, de nature... Tant pis ! je tourne au bonhomme... Je rêve d'un petit chez moi en deux parties : d'un côté des choux, de l'autre des roses. Et pas de latin sur ma porte, comme chez les Dargenton.

RIVALS

Vous êtes à point, mon cher Hir, mariez-vous et venez vivre à la campagne près de nous, nous voisinerons. *(Mouvement de Jack qui écoute.)*

HIR

Mariez-moi, docteur. Je n'y arriverai jamais seul. L'ironie m'a séché le

masque : ce qu'il y a de tendre et de bon en moi ne peut pas se voir... Et puis, je ne sais pas ce qu'il faut dire pour se faire aimer... Je suis un naufragé, moi aussi, mais mon naufrage ne fait pas tableau... je n'ai pas été dans la chauffe, je ne sais pas me faire plaindre, jouer les jeunes victimes romantiques et les Manfred de la soute au charbon.

JACK, *s'élançant sur Hir.*

Misérable !

RIVALS, *se levant.*

Eh bien, Jack !... Jack ! deviens-tu fou ?

JACK, *se débattant.*

Non, laissez-moi. J'y veux du mal... Y m'en fait trop.

CÉCILE

Jack ! *(Elle le regarde, il s'apaise et passe devant.)*

HIR

Je vous demande pardon de ce qui arrive, mademoiselle... Mais, vous voyez, tout votre charme n'y peut rien, vous ne l'apprivoiserez pas. *(Il remonte.)*

RIVALS

Voyons, Hir, vous n'allez pas nous quitter comme cela... Jack regrette, j'en suis sûr... Empêche-le de partir, fillette. *(Cécile descend deux pas et reste immobile.)*

HIR

Non, non, docteur. Je reviendrai quand vous serez débarrassé de votre pensionnaire. *(Ricanant.)* La convalescence ne sera plus très longue, j'imagine. Les forces sont revenues. *(Cécile passe à gauche. — Il sort au fond.)*

SCÈNE VI

RIVALS, CÉCILE, JACK

RIVALS, *à Jack.*

Il y a donc quelque chose entre vous ?... qu'est-ce qu'il t'a fait ?

JACK

Si vous saviez comme cet homme est faux, comme il est méchant ! *(Passant.)* Non, ce n'est pas possible, m'amzelle Cécile, vous ne pouvez pas épouser cet homme-là.

RIVALS

Épouser ? qu'est-ce que tu dis ? A-t-il jamais été question ?...

JACK

Ce n'est que pour ça qu'il vient ici, monsieur Rivals ! Et ce qu'il dit, et les mines qu'il fait. *(Étonné.)* Je vous croyais d'accord ensemble.

RIVALS, *regardant sa fille.*

Cécile ?

CÉCILE, *très simplement.*

Si monsieur Hir a eu cette pensée, il a mal interprété l'accueil que je lui fais, à cause de toi, grand-père, voilà tout.

RIVALS

Mon Dieu ! j'avoue qu'il ne me déplaît pas, cet original. Il a de l'esprit, des idées amusantes... Mais c'est à Cécile, avant tout, qu'il faut plaire, et tu vois qu'il n'y a guère réussi... Allons, allons, une colère d'enfant que tu as eue là, Jack. Apprends à te maîtriser, que diable !

CÉCILE

Je t'assure, grand-père, que M. Hir prend plaisir à le tourmenter.

JACK, *sombre.*

Voyez-vous, c'est pas permis de faire d'un homme ce qu'ils ont fait de moi... M. Dargenton me déteste. Je le gêne dans le cœur de maman... Et ses amis, tous ces meurt-de-faim dont il s'entoure, servent cette mauvaise jalousie... Ah ! les misérables !... Ils ne me trouvent pas assez disgracié, assez triste, ils voudraient me faire descendre encore, pour que personne ne puisse plus m'aimer. C'était donc pas assez de m'avoir mis si bas !... Car enfin, qu'est-ce que je suis ?... Un propre à rien. Eux y me disent que je sens l'ouvrier, et les ouvriers m'appellent l'aristo. *(Il s'approche de la chaise.)* J'suis rien, quoi... Je suis Jack... Ah ! tonnerre ! *(Il tombe assis.)*

RIVALS, *allant à lui.*

Bien, mon camarade. C'est de la bonne colère, cela. Laissons ce Hir de côté, il n'est qu'un étranger pour nous. Parlons de toi, Jack. Tu comprends ta position, tu vois clair, cela me suffit. Je ne suis plus inquiet de toi, tout peut se réparer.

JACK, *exalté.*

Oh ! oui, monsieur Rivals, dites-moi que c'est possible, que je peux encore remonter, sortir de mon abaissement. Ils ont eu beau m'éloigner de la vérité, il me semble que je la vois depuis que vous m'avez fait regarder dans les livres. Oui, je crois que je finirai par comprendre tout à fait. Quand j'ai lu un peu longtemps, il y a quelque chose qui me parle au dedans de moi, je sens comme une force... une force qui m'échappe dès que je veux la retenir.

RIVALS

Elle ne t'échappera pas toujours... rassure-toi.

JACK, *se levant.*

Oh ! si je pouvais devenir un homme, moi aussi, un homme comme vous, monsieur Rivals, utile et respecté ! Si je pouvais avoir ce qu'ont les autres, et, dans les yeux qui me regardent, ne pas voir toujours que de la pitié !

RIVALS

Tu n'as qu'à vouloir, Jack, à vouloir fermement ! Et tout ce que tu rêves se réalisera.

JACK

Vrai ?... c'est vrai ça ! tout ce que je rêve ?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, IDA, *entrant en coup de vent, très gaie, très oiseau, chapeau à plumes, fourrures.*

IDA, *entre Cécile et Rivals.*

C'est moi... ne vous dérangez pas, docteur... bonjour, ma belle... J'entre et je sors. Je n'ai pas une minute. *(Sautant au cou de son fils.)* Mon Jack... gronde-moi, gronde-moi bien fort de ne pas venir plus souvent... Mais si tu savais...

JACK

Tu viens me chercher ?...

IDA

Te chercher ?... Oh ! tu es trop bien, ici. Mais qu'est-ce que tu as ?... Tu as l'air tout nerveux ?... *(A Rivals.)* Est-ce qu'il est encore malade ?

RIVALS

Non, madame. Nous voilà tout à fait sur pied... C'est la surprise, l'émotion de voir sa mère.

IDA

Tu ne m'attendais plus, pauvre chéri ? que veux-tu ? Dans cette vie d'artiste, on ne s'appartient pas... Dieu ! qu'elle est jolie, votre Cécile, docteur... C'est tout une beauté, à présent ! *(Elle tire de son manchon un sac de bonbons.)* Pour vous, mignonne.

CÉCILE

Vous êtes trop bonne, madame. *(Bas à son père.)* Viens, laissons-les. *(Ils sortent.)*

IDA, *arrengeant son chapeau devant la glace.*

Mais non, mais non, je ne suis pas bonne... C'est vous et le docteur qui

êtes de véritables amis... Quand je pense à l'embarras que nous vous donnons... *(Se retournant.)* Tiens, ils ne sont plus là... Tant mieux !... J'ai une foule de petites choses à te dire... qu'est-ce que tu regardes, mon Jack ? C'est mon chapeau ? N'est-ce pas qu'il est gentil ?... Eh bien, figure-toi qu'il était affreux, ce chapeau, chez la modiste. Une horreur... Plus je l'essayais, moins il m'allait; alors, impatientée, j'ai donné un grand coup de poing dedans, et j'ai fait cette merveille, tu vois...

JACK, *un peu gêné.*

Peut-être que si tu avais une toilette plus ordinaire, ça conviendrait mieux pour ici, vois-tu maman.

IDA

C'est drôle ce que tu me dis... Au fait, nous sommes à la campagne, et ces bonnes gens peuvent croire qu'on veut les éblouir.

JACK

Non, ce n'est pas cette raison.

IDA

Tout ce que tu voudras, mon chéri; la prochaine fois, je me mettrai en petite rien du tout... Tu verras comme ça me va bien. Par exemple, pour la première de la *Fille de Faust*, j'ai trouvé quelque chose, quelque chose de mignon, en peluche et satin feu, avec une broderie renaissance. Mais au fait, tu ne sais pas, toi, la *Fille de Faust* va être jouée à Lyon... tu ne peux pas t'imaginer, mon Jack, dans quelle fièvre nous vivons, pendant que tu es là, bien tranquille, au coin de ton feu. Pense, la seconde ville de France ! Quelle leçon pour les directeurs de Paris ! Nous partons demain; il faudra bien six semaines, deux mois, pour monter la pièce.

JACK

Alors, je vais être deux mois sans te voir ?

IDA

Il le faut, mon petit homme chéri. M. Dargenton tient à monter son œuvre lui-même, et tu comprends, je ne peux pas le quitter. Il a tant travaillé, sa santé est si délicate. Maintenant nous avons jusqu'à deux crises par jour... Et puis, c'est si dangereux ce monde des actrices.

JACK

Oh ! tiens ! je t'en prie, ne me parle plus de cet homme...

IDA, *stupéfaite.*

Ce n'est pas gentil ça, Jack... moi qui vous aime tant tous deux. C'est le tourment de ma vie que vous ne puissiez pas vous entendre.

JACK, *sans la regarder.*

Si tu savais comme ça me gêne quand ce nom-là arrive entre nous... Enfin ! tu devrais bien comprendre pourtant.

IDA

Mais tu es étrange, je t'assure.

JACK

Vois-tu, maman, j'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis dans cette maison... Mes yeux se sont ouverts à bien des choses... Il me vient dans la tête des idées que je n'avais pas... Pourquoi ne me parles-tu jamais de mon père ?

IDA, *s'éloignant d'un pas.*

Ton père ? Mais que veux-tu que je te dise ?... Ah ! mon Dieu, c'est affreux... Voilà qu'il va chercher son père, maintenant.

JACK

Écoute, je ne veux pas te faire de peine, mais je ne suis plus un enfant. Il est bien naturel que je demande... Je peux pourtant pas m'appeler Jack toute la vie. Et si je me marie, ma femme s'appellerait donc « madame Jack » ? C'est pas un nom à donner, ça, voyons. Je t'en prie, dis-moi où est mon père, que j'aille le trouver, réclamer ce nom, qu'il me doit, que tu m'as dit une fois quand je suis parti pour l'Indret, et que je n'ai jamais oublié.

IDA

Ton père est mort, mon pauvre enfant.

JACK

Mort !

IDA

Il y a bien longtemps ! et d'une façon bien malheureuse; une chute de cheval à Chantilly... Sans cela, il t'aurait reconnu, et tu porterais aujourd'hui un des plus grands noms de France.

JACK

Il était dans l'armée, n'est-ce pas ?

IDA

Non... dans la marine... Enfin, c'est la même chose...

JACK

Mais tu m'avais dit... Comment s'appelait-il donc, mon père ?

IDA

Le baron de Bulac... lieutenant de vaisseau. *(Elle descend un peu.)*

JACK, *à part.*

C'est pas ce nom-là qu'elle m'avait dit.

IDA, *revenant à lui.*

Il ne faut pas trop t'attrister avec cela, mon petit Jack. Sois raisonnable, allons ! la vie n'est pas un roman. *(Elle s'éloigne d'un pas.)*

JACK, *à part.*

Elle ne sait plus... Ah ! misère !

IDA, *regardant sa montre.*

Comme le temps passe... Et moi qui ai tant de choses à préparer pour ce départ ! Adieu ! mon chéri, je t'écrirai de Lyon... je t'écrirai beaucoup, pense bien à moi, ne sois plus triste. Que veux-tu y faire ? Surtout, pas un mot de tout ceci aux Rivals... Ils nous croient mariés, tu comprends.

JACK

Oh ! n'aie pas peur... D'abord, je ne resterai pas ici bien longtemps... Faut que je retourne au travail...

IDA, *se pomponnant devant la glace.*

Ma foi ! écoute, je n'osais pas te le dire... Mais M. Dargenton ne trouvait pas ton séjour ici très convenable... De quoi a-t-on l'air dans le pays ? On dirait que nous n'avons pas d'argent pour te soigner. C'est lui, tu sais... il est si fier !

JACK, *les dents serrées.*

Je serai plus fier que lui, va, maman.

IDA

Ne te fatigue pas trop, surtout ! A propos, convenons d'une chose pour mes lettres... Comme il est toujours là quand je t'écris et que souvent même il me dicte, elles sont quelquefois un peu sévères. Alors, voilà : quand j'aurai été trop méchante, je mettrai une petite croix en bas de la page... Ça voudra dire : « Tout ça ne compte pas. » Tu comprends. *(Elle lui prend la tête et l'embrasse.)* Adieu ! mon chéri, trésor adoré, je me sauve... *(Elle sort en courant.)*

SCÈNE VIII

JACK, *puis* RIVALS

JACK, *regardant Ida sortir. Il reste un moment songeur et dit en soupirant.*

C'est ma mère ! *(Levant la tête avec énergie.)* Allons-nous-en d'ici... ce que je rêvais est impossible. *(Il va à droite.)*

RIVALS, *arrivant de gauche.*

Ta mère est partie, Jack ?

JACK

Oui, monsieur Rivals. Et puis, moi aussi, il va falloir que je m'en aille.

RIVALS, *descendant.*

T'en aller ! qu'est-ce que tu nous chantes ?

JACK

Je ne peux pas rester tout le temps les bras croisés... Je me sens guéri... je me sens fort. Il faut que je me remette à gagner ma vie.

RIVALS, *après l'avoir un moment considéré.*

Tu as raison, mon enfant. Te voilà solide, il faut travailler... Seulement, il n'est plus question de t'embarquer, tu as un bon livret, tu auras vite trouvé de la besogne, à Paris, pas loin de nous.

JACK

Je pensais bien que vous ne me donneriez pas tort de partir. *(Silence. Jack est ému, gêné par l'attention avec laquelle le père Rivals le regarde.)*

RIVALS

C'est tout ce que tu as à me dire ?

JACK

Merci !... merci pour vos bontés.

RIVALS

Non, non, c'est pas ça... Il y a encore quelque chose par là, dans un coin, que tu oublies.

JACK

Mais...

RIVALS

Voyons, puisque tu l'aimes... c'est au vieux grand-père qu'il faut la demander... Elle n'a plus que moi. *(Jack se jette en pleurant dans les bras de Rivals.)* Qu'est-ce que tu as, Jack ? Pourquoi pleures-tu ? Tu vois bien que tes affaires ne vont déjà pas si mal, nigaud !

JACK

Est-ce que c'est possible ?... Un ouvrier comme moi.

RIVALS

Tu peux sortir de là, je vais te dire comment.

JACK

Ah ! monsieur Rivals, s'il n'y avait que ça... Mais vous ne savez pas le plus terrible. Celle qui sera ma femme, je n'ai pas de nom à lui donner... je suis...

RIVALS

Bâtard, parbleu ! Eh bien, elle aussi, là !

JACK

Cécile ?...

RIVALS, *lui prenant la main.*

Nos deux chagrins vont bien ensemble, va... mais à mon âge, c'est plus lourd, plus cruel... Oui, vingt ans bientôt que j'en souffre... Un misérable que j'avais laissé entrer dans l'abri, dans le nid, et qui avait su se faire aimer de ma fille. Pauvre enfant !... C'était à moi de la mieux protéger, de prévoir pour elle. On ne peut pourtant passer sa vie à se défier, on ne peut pas croire que le démon soit partout !... Elle en est morte !... *(Il lui quitte la main.)* Deux ans après, ma pauvre femme succombait, me laissant seul avec la petite... Et chaque jour l'inquiétude de m'en aller, moi aussi, et l'abandonner cette enfant au gré de la fatalité qui avait frappé la mère... C'est alors que M. Dargenton est venu s'installer à Étiolles. On le croyait marié. Mais j'ai vite compris qu'il n'en était rien... et en te voyant, toi, pauvre gamin, égaré parmi ces fous, je me suis dit : voilà un mari pour Cécile.

JACK

Vous avez pensé à ça ?

RIVALS

Je vous voyais à vingt ans, venant me dire : « Grand-père, nous nous aimons. » Et moi je répondais : « Je crois bien qu'il faut vous aimer, pauvres petits sans noms que vous êtes, car, dans la vie, vous serez tout l'un pour l'autre. »

JACK

Oh ! je l'aime bien, monsieur Rivals.

RIVALS

Oui, mais il faut la conquérir... Travaille pour être médecin, tu prendras ma suite à Étiolles. J'ai compté. Il te faut quatre ans, en piochant ferme, pour devenir officier de santé.

JACK

Et vivre, jusque-là ?... Je ne veux rien accepter de cet homme !

RIVALS

Tu feras deux parts de ta vie : ouvrier le jour, tu étudieras le soir, dans ta chambre, aux cours, à la clinique... Ah ! ce sera rude. Mais Velpeau et d'autres l'ont fait avant toi. Le dimanche, tu nous arriveras ici. Je travaillerai avec toi, tu verras Cécile, et Cécile sera ton courage de la semaine... Veux-tu essayer ?

JACK

Oh ! si j'étais sûr qu'elle veuille... *(Cécile entre à gauche.)*

RIVALS

La voilà !

CÉCILE, *descendant.*

Grand-père ?...

RIVALS

Demande-lui.

JACK, *très ému.*

Cécile, je vais partir... Je retourne au travail... C'est pour vous... Votre grand-père m'a permis de vous dire... que je vous aime... Ça ne pourra être que dans quatre ans. *(Cécile regarde Rivals et tend la main à Jack.)*

CÉCILE

Je vous attendrai, Jack.

ACTE QUATRIÈME

Une chambre sous les toits. — Petite fenêtre laissant voir d'autres toits et des cheminées se découpant sur le ciel bleu; meubles en bois blanc, chaises de paille, le tout très simple, mais d'une rigoureuse propreté. Contre le mur, une petite table recouverte de papiers et de livres. Porte d'entrée au fond, s'ouvrant sur le palier; porte à droite, donnant dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *puis* RIVALS

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *assise à droite, en train de moudre du café.*

On marche dans le corridor... c'est peut-être ben Jack... *(Elle se lève, pose son moulin sur la table et court ouvrir.)* Tiens ! monsieur Rivals... en v'là une surprise... Entrez donc, monsieur Rivals.

RIVALS

Bonjour... J'ai affaire à Paris et j'en profite pour donner un coup d'œil en passant au ménage de mon ami Jack... Allons, tout cela a bon air, et voilà qui vous fait honneur, mère Archambaut, ça sent le travail, ici. *(Il descend.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *descendant.*

Ah ! vous pouvez le dire, m'sieur Rivals, allez !... Il n'est pas sitôt revenu de l'atelier que le v'là installé là, tenez... Il prend à peine le temps de manger... il mange quasi dans les livres. Croyez-vous ben que ça l'y soit si bon que ça, de tant travailler, après ce mal de poitrine qu'il a eu ?

RIVALS

C'est vrai qu'il avait bien mauvaise mine quand il nous est arrivé dimanche... Cécile en était tout inquiète... C'est même un peu cela qui m'amène aujourd'hui... Est-ce qu'il se plaint quelquefois ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Se plaindre, lui ! ah ! ben non, par exemple. Tenez, le matin, quand je me lève pour ma tournée de pain, il y a beau temps qu'il est sur pied. « Vous fâchez pas, qu'il me dit, maman Archambaut... Je me reposerai quand Cécile sera ma femme. » Et il y a pas à vouloir le raisonner... Ah ! pour sûr que votre demoiselle sera heureuse avec M. Jack... Allons, bon, v'là encore que je dis M. Jack... s'il m'entendait !... mais c'est plus fort que moi, et c'est ben ça qui prouve que je ne suis pas sa mère véritable.

RIVALS

Taisez-vous donc... c'est vous la maman. Jack n'en a jamais eu d'autre.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Monsieur Rivals, vous ne voudriez pas le croire... y a des moments que je suis comme jalouse... c'est pas des choses à avouer, ça... mais nous faisons si bon ménage !... Tenez ! voyez les beaux vases *(Elle va à la cheminée)* que j'y ai achetés ce matin. J'attends qu'il soit de retour pour mettre des fleurs dedans, crainte qu'elles soient fanées d'ici là...

RIVALS

Comment, d'ici là ?... Où est-il donc, votre garçon, mère Archambaut ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! c'est vrai, je vous l'ai dit. Ça m'est parti en causant. Il est à Lyon depuis trois jours... je l'attends ce matin... Mame Argenton y a écrit par le télégraphe de venir tout de suite, tout de suite... y a du grabuge là-bas, paraît... Ça l'avait tout retourné, ce pauvre enfant.

RIVALS

Sa pâleur venait de là, sans doute, l'autre jour... *(S'éloignant à droite.)* Il souffre tant de savoir sa mère avec cet homme... *(Il remonte.)* Écoutez, mère Archambaut, je ne vais pas l'attendre... Je le verrai dimanche à Étiolles, et si sa mine ne me va pas, je le garderai quelque temps avec nous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *remontant.*

Et que vous ferez ben, m'sieu Rivals... Faut-il y dire que vous êtes venu ?

RIVALS

Non, c'est inutile... Il ne m'a pas dit qu'il allait là-bas. Je ne veux pas avoir l'air de le savoir... *(Sortant.)* Adieu.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *le suivant.*

C'est son chagrin, pardi, cette femme-là... Il n'aime pas en parler... *(Rivals disparaît.)* A revoir, monsieur Rivals. *(Elle va reprendre son moulin et retourne s'asseoir.)*

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT

(Continuant à moudre son café, elle s'arrête et réfléchit.)

Pourvu qu'il ne la ramène pas avec lui !... *(Continuant à moudre.)* Ah ! non, ça ne se peut pas... Elle ne ferait pas long feu, ici... elle aurait ben trop peur de salir sa robe... Tout de même, c'est sa mère ! et si a venait me dire : « Vous

l'avez assez eu comme ça... c'est mon tour... » je pourrais pas y donner tort, a ne ferait que son devoir... Ah ! bon Dieu du ciel ! tant désirer un enfant et n'en avoir jamais eu... c'est pour la vie comme un gros trou que j'aurais au milieu du cœur.

SCÈNE III

LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK, IDA

JACK, *entrant comme un coup de vent.*

Vite, mère Archambaut, quelque chose de chaud pour maman... Elle a eu froid... elle est toute mal à son aise... *(Il sort par le fond après avoir posé une couverture sur la commode.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *bas.*

Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce qui m'arrive ? *(Haut.)* Voilà, voilà, m'sieu Jack... *(Elle entre dans l'autre chambre, à droite.)*

IDA, *tenue de voyage très élégante, l'air éploré. Entre du fond, soutenue par Jack.*

Comme c'est haut chez toi, mon enfant !... Que d'émotions !... *(Jack pose les colis sur la commode, prend la couverture, la déroule, descend la placer sur la chaise à gauche.)* Quel voyage !... Ah ! je suis brisée...

JACK, *la faisant asseoir. Il est à ses genoux, et lui présente un petit banc sous les pieds.*

Mets-toi là, ma chérie, tes pieds là-dessus... Je suis si heureux de te voir chez moi !

IDA

Mon Jack !...

JACK, *bas.*

Quelque chose manquait à la dignité de ma vie; tu me l'apportes en entrant ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *apportant une tasse de café.*

Tenez, tout frais moulu... je viens de le faire.

IDA

Ah ! c'est vous... Merci, bonjour, ma brave femme. *(Elle boit.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

C'est ben gentil à vous d'être venue... ah ! vous lui manquiez, allez ! Ça pouvait plus durer, sans la maman ici...

JACK

Bonne créature ! *(Il lui tend la main derrière Ida.)*

IDA

Il est excellent, ce café... Où le prenez-vous ?... Je suis bête... Ça me vient

de mon Jack, c'est pour ça que c'est si bon. *(Jack se lève, pose la tasse sur la cheminée.)* Hein ? Ma pauvre Archambaut, qui m'aurait dit cela ? Vous m'avez vue avec M. Dargenton, vous savez si on peut trouver une femme plus dévouée, plus aimante, et voilà comme ça devait finir. Oh ! ce que j'ai souffert, pendant qu'on répétait cette malheureuse pièce...

JACK

Laisse, maman... ne parle plus de cet homme... *(Il reste à gauche.)*

IDA, *se levant.*

Si, si, je veux... ça me soulage... *(Elle prend la mère Archambault par la main, la fait descendre au milieu.)* Figurez-vous qu'il avait donné son rôle de la *Fille de Faust* à une espèce de petite femme, un chien coiffé, et sous prétexte de la faire répéter... — Ça a duré six mois, ces répétitions. — Monsieur ne quittait plus cette drôlesse, qui, en définitive, a mis la pièce dedans.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dans quoi ?

IDA

Un vrai désastre, on n'a pu finir... et comme je me suis permis de lui dire que cette créature était cause de tout, monsieur est entré dans une colère terrible... et il a osé lever la main sur moi !

JACK, *s'approchant.*

Maman !...

IDA, *à la mère Archambaut.*

Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ça m'étonne d'un côté; mais de l'autre, ça ne m'étonne pas.

IDA

Un misérable à qui j'ai tout sacrifié.

JACK, *près d'elle.*

Je t'en prie...

IDA

C'est un monstre, je te dis... c'est lui qui m'empêchait de te voir, de t'écrire... Il est si jaloux de toi, il t'en veut tellement de te passer de lui... oh ! je veux que tu le connaisses, que tu le juges comme il le mérite... C'est lui qui a fait ton malheur !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Allons, allons, faut plus y penser... Maintenant que vous êtes avec votre enfant, vous v'là au bout de vos peines, mame Argenton.

IDA

Oh ! ne m'appelez plus de ce nom... appelez-moi Ida, Ida de Barancy. — Je n'ai plus rien de commun avec cet homme !... Ah ! j'ai eu un mot cruel en le quittant. Je lui ai dit : « Tout ce que je vous souhaite, monsieur, c'est de trouver une autre Ida parmi vos actrices. » Il était vexé !... Là-dessus, j'ai vite couru au télégraphe, tu es venu au secours de ta mère... oh ! quand je suis entrée dans ta petite chambre... elle est bien nue, bien triste, un vrai chenil, n'est-ce pas ? eh bien, il m'a semblé que j'arrivais dans le paradis !... Quelle bonne existence nous allons mener tous deux, mon petit Jack !... car c'est que je te dois tout un arriéré de soins, de tendresses... Je veux être ta servante, ta ménagère... Tu verras comme je m'y entends, comme tout ça va devenir gentil... *(Furetant sur la table.)* Tiens ! qu'est-ce que tu fais de tous ces livres ?

JACK

J'étudie, maman. *(Il remonte.)*

IDA

Oh ! oui, tu m'as raconté ça en wagon. *(S'arrêtant, elle regarde la cheminée.)* Quels drôles de petits vases ! *(Elle passe devant, et va à la cheminée.)* On dirait que tu les as gagnés à la foire, à ces petits machins où l'on tourne.

JACK

Ah ! mère Archambaut... Et moi qui ne les avais pas vus. Comme ils sont jolis !... Je vous remercie bien.

IDA

Ah ! c'est de vous, les vases ? Ça ne m'étonne plus...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

J'ai pas mis de fleurs dedans, mais je vas en acheter tout à l'heure.

IDA, *passe devant.*

Non pas... c'est moi que ça regarde, à présent... J'en prendrai en descendant pour acheter le déjeuner... Mais oui, le déjeuner... et de bons petits plats que je vais te préparer... Je suis forte, tu sais... Il était si gourmand...

JACK

Dis donc, maman... si tu laissais la mère Archambaut...

IDA

Non, non, je veux tout faire, moi... autrement ce ne serait plus la peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dame, oui... puisque c'est elle la maman à c'te heure.

IDA

Tu verras comme je sais mener une maison... avant tout, de l'exactitude... quelles sont tes heures ?... Tu déjeunes ?

JACK

A midi, en venant de l'atelier... Je m'en vais y faire un tour ce matin, montrer que je suis là... Mais je ne reprendrai l'ouvrage que demain.

IDA

Bon... Je vais avec toi... Il y a un marché, pas loin d'ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *remontant.*

Oh ! toute la rue Oberkampf, c'est qu'un marché qui roule dans des petites charrettes à bras.

IDA

Oh ! fi donc... *(Regardant sa montre.)* J'aurai le temps d'aller aux Halles... Mais au fait, je ne peux pas sortir comme ça... Je suis trop belle... Attends un peu, mon Jack, tu vas voir... où est ma chambre ? *(Elle remonte.)*

JACK

Mais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *bravement.*

La v'là !... *(En la montrant, elle ouvre la porte de droite. Ida entre avec sa valise.)* Vous savez, c'est pas brillant... mais c'est ben en ordre. *(Elle descend au milieu.)*

SCÈNE IV

JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT.

JACK, *fou de joie, lui sautant au cou.*

Ah ! ma bonne Archambaut, que je suis content !... Je l'ai, je la tiens... Ça me faisait tant de peine, voyez-vous... Maintenant, elle vivra avec moi. Elle sera digne que Cécile lui dise : « maman ».

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très émue.*

C'est vrai que c'est un grand bonheur pour tout le monde... Voyons, pendant qu'a va être sortie, je vas vite ramasser mes petites affaires...

JACK

Comment ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Y faut ben... y a pas place pour trois, ici... puis vous avez ben entendu ce qu'a disait, qu'a voulait tout faire par elle-même.

JACK

C'est le premier jour... Elle ne sait pas encore... Mais elle ne pourra pas se passer de vous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Enfin, je vas toujours me chercher un petit garni, pas trop loin... Et vous savez ben que si vous avez besoin de moi, m'sieu Jack...

JACK

Encore monsieur Jack !... c'est pas bien, je ne mérite pas ça.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très émue, gonflée de larmes.*

Ah ! j'sais ben... j'sais ben... faut pas faire attention... j'suis tout comme à l'envers, voyez-vous, mon pauv' garçon... Je m'étais faite à cette idée, n'est-ce pas, de tenir vot' ménage... *(Elle passe devant lui.)*

JACK

Encore trois ans, mère Archambaut, et puis nous irons vivre tous ensemble à Étiolles, et sans nous gêner... Il y a du large là-bas. Étiolles c'est bien plus grand que Paris.

SCÈNE V

LES MÊMES, IDA

(Jupe troussée, petit fichu en pointe sur la tête, à la main un panier.)

IDA

Voilà ! le marché de Jenny l'ouvrière... *(Montrant ses oreilles et ses bras.)* Tu vois, plus un bijou... *(Elle fait tinter ses bijoux dans le panier.)* On va faire de l'argent avec tout ça, se donner un peu de confortable... ça en manque généralement, chez toi.

JACK, *remontant à la commode, au fond.*

Non, non, je ne veux pas, mais je suis riche. *(Ouvrant un tiroir.)* Tiens ! prends ce qu'il te faut, achète ce que tu veux.

IDA, *remontant à la commode.*

Tu es riche, mon Jack ? ça tombe bien... moi je n'ai plus le sou...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dame ! il se donne du mal, et puis il a ben de l'ordre, allez !...

IDA, *prenant l'argent.*

Ah ! il en faut ! il en faut. Allons, en route ! *(Elle prend le bras gauche de Jack.)* Tiens ! c'est gentil... On dirait un de ces petits ménages comme on en voit le dimanche, sur les Buttes-Chaumont. A revoir, ma bonne femme... Ah ! vous savez, prenez votre temps. Restez jusqu'à ce que vous ayez trouvé autre chose. *(Ils sortent au fond.)*

SCÈNE VI

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *les regardant.*

Ah ! ce que je perds là, je ne le retrouverai jamais... allons, quand y faut, y faut. *(Elle ouvre la commode et y prend ses affaires.)* C'est ma faute aussi... si j'avais eu un enfant à moi, rien qu'à moi, ça ne serait pas arrivé... *(Regardant autour d'elle.)* Faut pas qu'a compte mettre grand'chose chez nous, avec tous ses rangements qu'elle parle... Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore à moi ici ?... *(Elle regarde la cafetière.)* Ben oui, mais si j'y prends ma cafetière, où qu'elle lui fera son petit café, le matin... Faudra donc qu'ils en achètent une autre... Ah ! Jésus mon Dieu ! c'est y des événements tout ça... Je sais pu où j'en suis... *(Elle tombe assise sur la chaise et pleure. Se retournant.)* Qui est là ? *(Elle s'essuie les yeux bien vite, en allant vers la porte qui vient de s'ouvrir.)*

SCÈNE VII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, HIR

(Hir, inculte et râpé comme au premier acte, s'arrête sur la porte et regarde curieusement.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! c'est vous ?... qu'est-ce qui vous faut ?

HIR, *furetant partout du coin de l'œil.*

Mais... je viens voir mon ami Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *lui barrant le passage.*

Vot' ami !... Si y n'avait que des amis comme vous !... D'abord, y est pas, M. Jack, et je suis ben sûre que vous le saviez d'avant que de monter.

HIR

Me sera-t-il permis au moins de saluer madame Dargenton ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

N'n'avons pas ce nom-là chez nous. Vous vous êtes trompé d'étage, mon bonhomme. Et puis, vous savez, j'ai pas le temps, laissez-moi tranquille... oh ! je comprends ben ce que vous venez faire ici, allez... Vous venez pour fureter, pour espionner... oui, oui... vous êtes de la bande au marchand de phrases.

HIR, *ricanant.*

Un mot cruel pour Dargenton.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Au fait, à quoi que ça sert de mentir !... Ben, oui, c'est vrai... et vous pouvez y dire... Elle est venue demeurer avec son enfant. Je vous engage pas, ni vous, ni lui, ni personne, à essayer de venir la prendre. *(Il descend deux pas.)*

HIR

Avec ça que si on vous en débarrassait vous ne seriez pas contente... Vous croyez donc que je ne vous ai pas vue... Vous étiez là à pleurer sur votre petit baluchon... Pauvre mère Archambaut ! Elle me faisait pitié... Allons, tenez !... donnez-lui cette lettre, sans rien dire au jeune homme, et je vous réponds qu'elle ne sera pas longue à filer.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Par exemple !... Pour qui me prenez-vous donc, espèce de méchant gueux !... C'est vrai que j'ai le cœur fendu en quatre d'être obligée de quitter mon garçon, mais j'aimerais mieux mourir que d'entrer dans vos tripotages... Voulez-vous ben cacher ce papier ! Un joli métier que vous faites là. C'est-y du pain gagné, ça, pour un homme de votre âge !...

HIR, *un peu gêné.*

Rendez donc service aux gens !...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Menteur ! Vous vous moquez ben de la mère Archambaut et de ses peines... C'est à mon pauvre Jack que vous en voulez tous, l'autre parce qu'il y prend son Ida, parce qu'il vous a pris Cécile. *(Mouvement de Hir.)* Dame ! ben sûr qu'a n'sera pas pour vot' nez, cette jolie demoiselle.

HIR, *touché au vif.*

Paysanne, va !... Vous savez bien ce que vous me dites en disant cela. — Avec votre malice de campagne, vous avez deviné que j'aimais cette enfant... *(Avec rage.)* Oui, je l'aimais; mais la vie m'en veut... tout me rate... c'est ce qui me rend mauvais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Je connais ben votre affaire... On vous a crevé l'amer comme à une poule... Ça vous donne un mauvais goût de fiel par tout le corps.

HIR, *ricanant.*

Comme vous dites, on m'a crevé l'amer... Et puis, je ne suis pas bâtard, mère Archambaut... et c'est un bâtard qu'il voulait, le vieux, pour faire la paire avec la fillette...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *indignée.*

Comment que vous dites ça?... Je vas t'en donner, moi, mauvais chien, de venir ici mépriser le monde ! *(Elle cherche autour d'elle, empoigne une chaise. Quand elle se retourne, Hir a disparu. La mère Archambaut, suffoquée, se trouve en présence d'une fleuriste chargée de plantes vertes et de fleurs.)* Eh ! bon sang, qu'est-ce que c'est que tout ça?

LA FLEURISTE

Monsieur Jack? C'est de la part d'une dame.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! oui, je sais... posez ça là.

HIR, *montrant sa tête à la porte entr'ouverte.*

Ah ! les accessoires de l'idylle...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Comment ! te v'là encore, toi? *(Hir se sauve en riant. Elle le poursuit le poing tendu.)* Eh ! va donc, Arlequin ! *(Revenant vers la fleuriste.)* En v'là-t-il des verdures, il n'en est jamais tant entré ici... C'est pas mes pauvres petits vases qui pourront tenir tout ça. A veut donc s'établir fleuriste? *(A la marchande qui se retire.)* Bonjour, bonjour... *(Réfléchissant.)* Tout de même, c'est pas malin ce que j'ai fait là. — Fallait-y prendre la lettre et allumer mon poêle avec?... C'est que je la connais, la dame, c'est dans le cas d'y tourner la tête, si a revoit l'écriture de son Ragenton... Faut-y qu'y ait du mauvais monde tout de même !

SCÈNE VIII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA, *chargée de paquets et suivie d'un garçon traiteur qui porte des paniers de vins et de victuailles.*

IDA

Tenez, mère Archambaut, voulez-vous débarrasser ce garçon !... Dieu ! l'affreux escalier ! quelle odeur ! quelle marmaille !... *(Au garçon qui s'en va.)* Attendez, mon ami... *(Elle cherche dans sa bourse.)* Tiens ! je n'ai plus d'argent... Comment ça se fait-il?... *(A la mère Archambaut.)* Donnez donc un pourboire à ce garçon... un fort pourboire... vous comprenez, monter à un sixième... *(Le garçon parti, elle se lève vivement.)* Ah ! maintenant, que je range mes fleurs... De l'eau dans mes vases, ma bonne... ça va sentir un peu moins l'ouvrier, ici... Voyez-vous comme ça devient gentil tout de suite...

LA MÈRE ARCHAMBAUT *l'observe avec des mouvements émus. — Montrant un tas de fleurs.*

Et celles-là, où que vous voulez t-y qu'on les mette ?...

IDA

Laissez-les là... On va apporter deux jardinières... Au couvert, à présent. Où est la table ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *montrant la table en bois blanc chargée de livres.*

La v'là.

IDA

Comment ! Il n'a qu'une table, mon pauvre Jack... Mais c'est effrayant ce qui manque ici... Il était temps que j'arrive. *(Elle bouscule tout ce qu'il y a sur la table et l'emporte au milieu de la scène. A la mère Archambaut, qui ramasse les livres avec précaution.)* Qu'est-ce que vous faites ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *avec un grand respect effaré.*

C'est ses livres !...

IDA

Voyons, voyons, nous ne sommes pas là pour nous amuser, mère Archambaut; donnez-moi vite une couverture.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pourquoi faire une couverture ?

IDA

Pour mettre sous la nappe.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! comme vous faisiez là-bas ?... C'est pas besoin, du moment qu'y a pas de nappe.

IDA, *effrayée.*

Est-ce possible !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! m'sieu Jack n'est pas exigeant, lui... Et du moment que vous serez là, y regardera pas à la nappe, allez !...

IDA

Vous rappelez-vous, chez M. Dargenton, ce luxe de vaisselle et de linge de table !

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *mettant le couvert.*

Il est loin, aussi, m'sieu Dargenton !

IDA

Oh ! pas si loin... Malgré ce qui s'est passé, il ne tiendrait qu'à moi... Voyez donc, mère Archambaut, ce que je viens de trouver chez le concierge...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

La lettre !... Pardine ! On sait ben que les phrases ne lui coûtent rien...

IDA

Je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue, et que je ne la lirai pas... Il verra si j'ai du caractère... *(Remettant la lettre dans sa poche.)* Je n'y pense déjà plus, ainsi... Vous ne me dites rien de mon pâté ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! c'est un pâté qui se porte bien...

IDA

Dans cette maison-là, ils coûtent quinze sous de moins qu'ailleurs... Déjà quinze sous d'économie... Dites donc que je ne suis pas une bonne ménagère.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *allant, venant pour le couvert.*

Faut ben qu'on se rattrape sur quelque chose.

IDA

C'est que je connais les bons endroits, moi !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Vous n'avez toujours pas été longtemps ?

IDA

Oh ! j'ai pris une voiture... *(Regardant sa lettre.)* Je serais pourtant curieuse de savoir ce que ce monsieur ose m'écrire, après s'être permis... *(Elle va décacheter, puis se retient.)* Non, ce serait de la faiblesse.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *venant à elle devant la table.*

N'lisez donc pas !... vot' enfant, c'est-y pas pus que tout ? C'est votre bien, ça, il y a pas de misère qui puisse vous l'ôter... Y vous aimera tout le temps de vot' vie, vot' enfant... Un amant, ça ne vous aime que le temps de votre jeunesse. Et vous savez, quand une fois ces coquins d'hommes vous ont levé la main dessus, c'est des habitudes prises pour la vie. Ah ! c'est pas avec toutes les bêtises qu'il met sur le papier qu'il m'en ferait accroire, à moi.

IDA

Pardon... Monsieur Dargenton n'écrit pas des bêtises... Monsieur Dargenton est un grand poète, sachez-le...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Un homme qui éloigne un enfant de sa mère, ça a beau être un homme de tête et de n'importe quoi, c'est toujours pas un homme qui a de la grandeur dans les idées...

IDA

Permettez... l'homme ! je vous l'abandonne... mais le poète !... la note émue... personne ne l'a comme lui, personne !...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

A ce qu'y dit...

IDA

Ah ! c'est trop fort à la fin. *(Elle ouvre la lettre.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! Elle l'a ouverte ! *(Elle remonte.)*

IDA

Des vers ! ce sont des vers !

O ! dans le clair matin, quand je te vis partir...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

C'est-y le matin qui vous a battue ?

IDA

Vous êtes insupportable... Je suis bien bonne de discuter avec vous. *(Elle lit tout bas.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Madame, v'là monsieur Jack...

IDA, *vivement.*

Pas un mot de cette lettre. *(Elle la met dans sa poche.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, JACK

(Il entre bouleversé. — Apercevant sa mère.)

JACK

Ah !

IDA, *allant à lui.*

Mais, qu'as-tu ? Comme tu es pâle !...

JACK, *souriant.*

Rien... rien... c'est fini... une bête d'idée qui m'a pris en montant... J'ai eu peur de ne plus te retrouver...

IDA

Oh ! ce n'est pas gentil.

JACK, *dans ses bras.*

Pardonne-moi... ça ne m'arrivera plus... tu sais, j'ai congé.

IDA

Tant mieux ! nous resterons plus longtemps à table. *(Elle lui montre le couvert.)*

JACK, *s'approchant.*

Des huîtres ! mais ça ressemble à des folies.

IDA, *sentimentale.*

Des folies pour mon fils.

JACK, *gaiement.*

Eh bien, la mère Archambaut, vous disiez quelquefois que vous ne vouliez pas mourir sans avoir mangé votre douzaine d'Ostende... Vous voilà à votre affaire... Allons, mettez-vous là !...

IDA, *scandalisée, à mi-voix.*

Oh !

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *tristement.*

Non, merci, monsieur Jack, j'ai pas faim... J'ferais pas honneur à vot' politesse. *(Très émue.)* Puis il faut que je m'occupe pour un garni.

JACK

Tout près de nous, n'est-ce pas ?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ben entendu... *(Regardant autour d'elle.)* Ce soir, après mon ouvrage, je viendrai vous débarrasser de toutes mes petites affaires. A revoir, mame Argenton... non... comment que vous dites l'autre ? ah ! j'aime mieux vous appeler mame Jack... A revoir, mame Jack, soignez-le, aimez-le ben... Je vous donne pas tort, allez... c'est le vôt', n'est-ce pas ?

IDA

Oui, oui, ma bonne... Allons, à table.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *les regarde avec envie. A part, en sortant.*

A ne connaît pas son bonheur.

SCÈNE X

JACK, IDA, *ils sont à table.*

JACK

Quel excellent cœur de femme !... Si tu savais comme elle a été tendre, dévouée, comme elle a eu soin de moi !

IDA

Oui, mais bien commune... Je la connais, tu penses. Nous l'avons eue six

ans à notre service... Eh bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais ? du vin rouge, avec des huîtres ?

JACK, *gaiement.*

C'est que... je vais te dire... je te donne de celui-là... parce que pour le moment..

IDA, *se levant.*

Tu te figures ça, toi ?... Tu crois que je vais te laisser manquer de rien. *(Elle pose du vin blanc sur la table.)* Tiens !... débouche, c'est du Graves... Il y a aussi du Rœderer pour le pâté... On a beau dire, c'est amusant un peu de champagne.

JACK, *stupéfait.*

Tu as acheté du champagne ?

IDA

J'ai peut-être trop dépensé, n'est-ce pas ?

JACK

Mais... non.

IDA

On ne se retrouve pas tous les jours, mon Jack. C'est une petite crémaillère que nous pendons... D'ailleurs, tu vas voir si je suis disposée à être raisonnable. *(Elle prend sur la commode un long cahier qu'elle agite triomphalement.)* Regarde ce beau livre de dépenses que je viens d'acheter chez Mme Lévêque... mais oui, Mme Lévêque, la papetière d'à côté.

JACK

Oh ! tu as déjà des connaissances...

IDA

Elle tient aussi un cabinet de lecture, c'est très commode... car, enfin, il faut suivre le mouvement littéraire... En attendant, j'ai toujours pris un livre de dépenses... C'est indispensable, vois-tu mon enfant, dans une maison un peu régulière... Ce soir, après dîner, nous ferons nos petits comptes... Je n'ai plus d'argent, tu sais, mais tout est écrit.

JACK

Oh ! alors, si tout est écrit !... *(Elle se rassied et mange.)*

IDA

Par exemple, le dimanche, tu me mèneras dîner dans les guinguettes avec les ouvriers... Il doit faire drôle là-dedans... Il y a si longtemps que j'en ai envie... Il n'a jamais voulu m'y conduire, lui... monsieur était trop fier...

JACK, *embarrassé.*

C'est que le dimanche...

IDA

Tu vas trouver ta petite bonne amie ? Elle est gentille ?

JACK, *très sérieux.*

Je vais à Étiolles, maman, voir M. Rivals et... Cécile.

IDA

Cécile !... ah bah !... Tu l'aimes donc ? Oh ! il rougit... C'est gentil de voir rougir un jeune homme ... mais que vous devez être mignons, tous deux !... Ça fait penser à Paul et Virginie... Tu vas me conter ça... attends que je débarrasse la table...

JACK

Non, maman, ne te dérange pas. *(Il enlève les huîtres, sert le pâté, change les assiettes. Pendant qu'il a le dos tourné, Ida regarde furtivement sa lettre.)*

IDA, *cachant la lettre.*

A quand le mariage ?

JACK

Peut-être dans trois ans...

IDA

Tu n'es pas pressé... Et le champagne ?

JACK, *passant au-dessus.*

Tu y tiens, maman ?

IDA

Avec le pâté, voyons... Tu n'es au courant de rien. *(Jack veut déboucher le champagne. Elle rit comme une folle.)* Ah ! ah !... si tu te voyais... Mon Dieu, que tu es drôle !... Donne, va, je vais te montrer... *(Il passe devant la table et va s'asseoir. Elle débouche sans faire sauter le bouchon.)* Tu n'as que ces verres-là ?... Tant pis ! *(Elle verse.)* Fais-moi penser à en acheter d'autres quand nous sortirons... A tes amours, mon Jack !... *(Elle boit, chantant.)*

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en vais mourir...

Elle sera très jolie, Cécile, en mariée...

JACK

Dis donc, maman, tu voudras bien venir, le dimanche, à Étiolles, avec moi ?

IDA

Tu penses ! Je serai si contente d'embrasser ma petite Cécile, ma bru... Dire que je vais avoir une bru... c'est drôle comme tout... *(Jack se tourne vers le public et baisse la tête d'un air triste. Elle continue.)*

En passant devant ma porte
Si tu vois prier le soir
Dis-toi : c'est ma pauvre morte...
Qui voudrait... qui voudrait encor...
Qui...

(Elle s'arrête, sa voix se brise dans les larmes.)

JACK, *inquiet, se lève, remonte.*

Qu'est-ce que tu as, maman ?

IDA

Rien... rien...

JACK, *il passe.*

Tu t'ennuies ?... Déjà !...

IDA, *assise.*

Mais non... C'est la fatigue, les nerfs... et puis, cette romance est si triste... je ne peux jamais la dire sans pleurer. *(Elle essuie une larme.)*

JACK, *au milieu.*

Pense au bonheur que tu me donnes... Il n'y aura pas de romance assez triste pour te faire pleurer. *(Ida se lève, le regarde, vient à lui, puis s'arrête et va s'asseoir au bout de la table où elle éclate en sanglots.)* J'en ai été si longtemps sevré de ce bonheur-là !... Oh ! t'avoir à moi, rien qu'à moi, te faire une vie de tendresse, de respect... mais déjà, tout enfant, je n'avais pas d'autre idée. Je voulais grandir, être fort, pour te reprendre à cet homme... Tu sais, quand j'ai quitté l'usine pour entrer dans la chauffe, je ne songeais qu'à ça... gagner plus d'argent, pour te racheter plus vite... Ah ! je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai souffert, maman !... Enfin, maintenant, c'est fini. Je te tiens, je t'ai conquise... et pour toujours, n'est-ce pas ? *(A genoux devant elle.)* Jure-moi que c'est bien pour toujours, et que tu ne retourneras plus jamais !... *(Ida lui caresse les cheveux.)*

IDA

Comme tu es bébé !... Pourquoi me dis-tu ça ?... Je suis venue, ce n'est pas pour repartir...

JACK

C'est égal, jure-le... jure-le...

IDA

Eh bien ! oui, je le jure... Avec toi, mon Jack, avec toi toujours !...

JACK

C'est que, vois-tu, maintenant que tu m'as fait cette joie, si tu me l'enlevais... *(Il l'entoure de ses bras.)* Ne t'en vas plus, maman, ne te reprends pas... Sans toi, je ne pourrais plus vivre.

IDA

Mais puisque c'est juré, voyons... Je ne peux pourtant pas inventer des mots.

JACK, *se levant.*

Oui, oui, tu as raison... pardonne-moi, je suis fou.

IDA, *se levant.*

Ne t'exalte donc pas comme ça, mon Jack... Tu te fais mal et à moi aussi... Je suis déjà si fatiguée, si brisée par cette nuit de voyage.

JACK

Pauvre maman !... Si tu te mettais un peu sur ton lit.

IDA

Tu veux ?... Au fait, une petite sieste après déjeuner, j'adore ça... Mais, toi, qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps-là ?...

JACK, *rangeant la table.*

Travailler... travailler pour M. Rivals... c'est après-demain dimanche...

IDA

Ah ! comme l'amour te rend sérieux, toi... mâtin !

JACK

Cécile et moi, nous vivons du même espoir... notre avenir dépend de mon courage... Mais va ! n'aie pas peur, tu as ta bonne part, toi aussi, dans cet avenir.

IDA, *le regardant préparer sa table.*

Forgeron le jour, étudiant le soir. Et tout ça par amour... C'est un véritable roman... tu sais qu'on en ferait une machine épatante... Je suis fière de toi, mon Jack...

JACK

Attends que j'aie réussi pour le dire.

IDA

Oh ! tu réussiras, c'est moi qui t'en réponds... et je t'y aiderai de toutes mes forces... Allons, travaille... A tout à l'heure, mon Jack, à tout à l'heure et à toujours.

JACK

Bien vrai ?... à toujours ?...

IDA, *sortant à droite.*

A toujours !

SCÈNE XI

JACK, *seul.*

Oui, oui, c'est bien moi qu'elle aime à présent... Je ne dois plus douter d'elle... Oh ! c'est trop de bonheur tout d'un coup. Ma mère ! ma mère digne de Cécile !...

Les avoir toutes deux près de moi, pour moi seul... Ah ! j'ai souffert !... mais je suis bien payé. *(Il s'assied pour travailler.)*

SCÈNE XII

JACK, DARGENTON, *paraissant au fond.*

DARGENTON

Jack ! *(Il recule, puis se décide à entrer.)*

JACK, *le voyant, se lève.*

Ah ! mon Dieu ! *(Il donne un tour de clef à la porte de sa mère et met la clef dans sa poche, puis vient vers Dargenton.)* Qui demandez-vous ? Que venez-vous faire ici ?

DARGENTON

Mais... je croyais...

JACK

Vous ne comptiez pas me trouver... C'est l'heure de l'atelier, l'heure où la femme est seule, et la clef sur les portes. Tous les rôdeurs du faubourg connaissent ça... *(Mouvement de Dargenton.)* Allons, le coup est manqué. Il y a un homme à la maison... Allez-vous-en.

DARGENTON

Eh bien ! puisque je rencontre un homme où je n'avais laissé qu'un enfant, un homme intelligent et fier, ouvert aux choses de la vie...

JACK

Vos grandes phrases... on n'y croit plus... mais regardez-moi donc bien en face : est-ce là le Jack que vous avez connu, votre dupe, votre victime ?...

DARGENTON

Voyons, écoutez-moi, mon ami...

JACK

Je ne suis pas votre ami, je ne l'ai jamais été...

DARGENTON

Mais, depuis quand sommes-nous tant ennemis que cela ?

JACK

Du plus loin que je me rappelle, je me sens de la haine au cœur contre vous. D'abord, que pourrions-nous être l'un à l'autre, sinon deux ennemis ? Quel autre nom pourrais-je vous donner ? Qui êtes-vous pour moi ? Devrais-je seulement vous connaître ?...

DARGENTON

Jack... Je n'ai jamais voulu que votre bonheur... A ce moment encore j'ai la conviction qu'en vous éloignant du livre et de l'étude, en vous mettant l'outil du prolétaire à la main, j'avais fait plus humain et plus vrai que ce vieux rêveur de Rivals... Je vous épargnais les déceptions d'orgueil, les tortures d'idéal dont j'ai tant souffert moi-même ! Les autres ne sont rien auprès de celles-là ! *(Jack a un rire dédaigneux.)* En tout cas, quels qu'aient pu être mes sentiments pour vous, j'aimais trop mon Ida, je l'aime trop encore.

JACK

Assez ! je vous défends de parler de ma mère... Je vous défends surtout de l'appeler ainsi devant son fils. Mais si vous l'aviez aimée, vous auriez respecté sa faiblesse en moi, vous l'auriez relevée dans l'estime de son fils pour le jour où il comprendrait; si vous l'aviez aimée, depuis longtemps elle serait votre femme.

DARGENTON, *froidement.*

Je suis marié.

JACK

Mais alors, que lui voulez-vous, à cette pauvre créature ? Elle a été à vous pendant dix ans, votre esclave, votre conquête, une parure à très bon compte, qui vous a fait beaucoup d'honneur... Maintenant, c'est fini, voyons... Elle a des cheveux gris, elle a des rides... Ce n'est plus une maîtresse, c'est une mère; elle n'est plus à vous, elle est à moi, elle m'appartient. C'est maman, laissez-la-moi !

DARGENTON

Je n'ai qu'un mot à vous répondre, Jack : je l'aime !

JACK

Taisez-vous, malheureux !

IDA, *dans la chambre.*

Jack !... *(En entendant la voix d'Ida, Dargenton recule.)*

DARGENTON

Elle m'a entendu.

JACK

Où allez-vous ?... Ma mère ne veut plus vous voir... elle vous hait... elle vous méprise... Allons, dehors !...

IDA

Ouvrez-moi !

DARGENTON, *appelant.*

Ida !

IDA

Jack !... Jack !...

JACK

Vous voyez bien que c'est son fils qu'elle veut.

DARGENTON

Ida !...

JACK, *brandissant une chaise.*

Bon sang de Dieu ! je te vas tuer !

ACTE CINQUIÈME

Le décor du troisième acte, par une belle soirée d'automne. — Au fond, la grande baie est ouverte et laisse voir la campagne dorée par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

RIVALS, *puis* LA MÈRE ARCHAMBAUT.

RIVALS, *guettant, debout devant la fenêtre, regardant sa montre.*

Six heures !... personne encore... Pourtant le train de Paris est passé... Et mon pauvre Jack, là-haut, qui attend, qui se désole...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *entrant.*

Me v'là...

RIVALS

Toute seule ?... Et la mère ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! oui, la mère... une jolie margot... Ell' veut pas venir, ell' croit pas que c'est vrai, que son enfant soit malade...

RIVALS

Est-ce que vous l'avez-vue ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Si je l'ai vue ? Deux heures qu'il m'a fallu l'attendre devant sa porte... Madame était au concert... J'allais m'en revenir, quand ils sont arrivés, tous deux, en voiture. Elle était mise comme une reine, c'te sans cœur. Lui, tout en noir, une grande affaire de deuil à son chapeau. Paraît qu'il lui est mort quelqu'un... et toujours ses airs d'archevêque... Oh ! je me suis pas laissée intimider. Je saute sur la donzelle : « Venez vite à Étiolles... vot' garçon est au pus mal. » — « Mon Djack ! » qu'a me fait. Vous savez comment qu'a dit ça : « Mon Djack ! » C'est tout ce qu'elle sait dire... « Oui, vot' Jack, vot' enfant... Voilà deux mois qu'il est malade, depuis le jour où vous l'avez quitté... Maintenant, il va mourir... arrivez, il n'est que temps !...

RIVALS

Alors ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Alors, le Ragenton répond que c'est des menteries, un coup monté entre

nous tous pour y reprendre sa princesse, que si Jack est malade, il vienne se faire soigner chez ses parents.

RIVALS

Ses parents !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! le bandit... Je sais pas si j'y ai crié ses vérités, là, en plein trottoir, que le monde s'amassait pour m'entendre. Je me connaissais plus, le sang me partait des yeux... Tout de même, je crois bien qu'ell' serait venue, sans lui; mais l'autre escogriffe y a dit : « Rentrez, ma chère ! » Et comme il y fait faire tout ce qu'il veut... Non ! voyez-vous, ces femmes-là, c'est pas des mères !... Ça ne devrait pas avoir d'enfant. *(Elle s'éponge le front.)*

RIVALS

Et Jack, maintenant... qu'allons-nous lui dire ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pas la vérité, ben sûr... Comment qu'il se trouve aujourd'hui, le pauv' mignon ?

RIVALS

Un peu plus mal qu'hier. La vie s'en va, goutte à goutte.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Dieu de Dieu !... Et ne pouvoir rien !... Ah ! monsieur Rivals, s'il fallait qu'un malheur comme celui-là nous arrive... *(Elle sanglote dans son tablier.)*

RIVALS, *brutalement.*

Oh ! non, non, pas de larmes... Je ne veux pas de ça ici... Est-ce que je pleure, moi ?... Pourtant je suis doublement frappé dans cet enfant dont j'avais fait mon fils, et ma pauvre petite qui veille là-haut près de lui, sans se douter de rien encore...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Elle ne le voit donc pas ?

RIVALS

Elle l'aime... Et puis, quand on est très jeune, il y a de ces injustices auxquelles on ne peut pas croire.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *s'essuyant les yeux.*

Pauvres enfants !... C'est bon... monsieur Rivals... Je vas faire ben attention... ben attention...

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE

CÉCILE, *entrant, très calme, mais très pâle.*

Mère Archambaut, montez vite. Il vous a entendue. Il veut vous parler.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ! mon Dieu... vous y avez donc dit, que j'étais allée vers sa maman ?

CÉCILE

Il fallait bien... Depuis deux jours, c'est comme une fièvre, une idée fixe... Il la veut, il la demande... Je n'ai eu qu'à lui dire : « Elle viendra demain... » il a dormi d'un trait, toute la nuit, comme un enfant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ben oui... mais c'est que... j'ai pas pu l'amener...

CÉCILE, *à Rivals.*

Je te l'avais dit... Je savais qu'il ne la laisserait pas venir... Elle est si lâche !

RIVALS

J'irai demain, moi... nous verrons bien si elle ne marche pas.

CÉCILE

Oui, mais jusqu'à demain !... Il faut dire que vous ne l'avez pas vue... qu'elle viendra plus tard, dans la soirée... Il s'endormira peut-être comme hier, en l'attendant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Voyez-vous, c'est que je suis pas forte, moi, sur la menterie.

CÉCILE, *gravement.*

Il le faut... Allez... Je monte avec vous. *(La mère Archambaut sort en se tamponnant les yeux.)*

SCÈNE III

CÉCILE, RIVALS

(Minute de silence et de gêne. Rivals se remet à marcher de long en large, la tête basse, regardant du coin de l'œil Cécile, qui a pris une fleur dans un vase et se la pique dans les cheveux.)

RIVALS, *souriant.*

Tu es gentille comme ça... coquette.

CÉCILE

Tu trouves ? *(Elle le regarde un instant avec un sourire navré, puis elle tombe dans ses bras en sanglotant.)*

RIVALS, *très ému, retenant ses larmes.*

Eh bien ! quoi donc ?... Qu'est-ce qui te prend ?...

CÉCILE, *à demi voix.*

Ne dis rien... ne me parle pas... laisse-moi pleurer...

RIVALS, *sanglotant.*

Mais pourquoi ?... Qu'as-tu ?... Il n'y a pas de quoi se désoler, voyons...

CÉCILE

Je voulais me tenir, jusqu'au bout... pour lui, pour toi... Mais je ne peux plus... Ça m'étouffe !

RIVALS

Comment ! tu savais donc ?...

CÉCILE

Depuis le premier jour...

RIVALS

Tu le sauveras, ma fille...

CÉCILE

Oh ! je n'y peux rien, moi... c'est une autre qu'il faudrait... Il ne pense qu'à elle... Cette nuit, il parlait dans son sommeil, j'ai cru qu'il m'appelait. Il disait : « Mère, mère, viens donc... » Moi qui l'aime tant !...

RIVALS

Oui, parce que tu es là, parce qu'il est sûr de ton amour... mais, dans son malheur, à qui a-t-il pensé, où s'est-il réfugié bien vite ?... Est-ce que ce n'est pas toi, toi seule qu'il a voulue pour le guérir ?

CÉCILE

Le guérir !... *(Le regardant bien en face.)* Voyons, ne mens pas, combien de jours encore ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT

CÉCILE, *stupéfaite en voyant entrer Jack.*

Comment ?...

RIVALS

Debout ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *effarée.*

J'y ai pas eu plus tôt dit que sa maman allait peut-être venir... il a voulu se lever tout de suite.

JACK

Ça l'aurait trop saisie de ne pas me trouver sur pied.

CÉCILE

Quelle imprudence !...

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pas vrai, mamzelle Cécile ?... Au lieu de dormir ben sagement, comme j'y conseillais...

JACK, *gaiement.*

Dormir... ah bien, oui !... Je suis trop content... L'idée qu'elle va venir, qu'elle sera là tout à l'heure.

RIVALS

Allons, allons, du calme.

JACK

Ne me grondez pas, mon ami... Je vous assure, je vais mieux, je me sens solide. *(A Cécile.)* C'est vrai...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à Rivals.*

Ben sûr qu'il n'a pas l'air malade...

JACK

Comme on est bien ici !... On ne voit que fleurs et bons visages... Puis, j'aime cette salle... Tout ce que j'ai eu d'heureux dans la vie, je l'ai eu là.

CÉCILE, *bas.*

Moi aussi, Jack.

JACK, *à la mère Archambaut qui veut fermer la croisée.*

Oh ! ne fermez pas... Laissez-moi voir encore le ciel... c'est si beau ! Sentez-vous la bonne odeur que la forêt nous envoie ?... *(Une cloche sonne au lointain.)* Ah ! la cloche d'Étiolles... Je la connais, c'est une amie... Quand j'étais le plus perdu, le plus abandonné, là-bas sur la mer, il y avait, tout au bout du navire, une cloche de quart qui sonnait un peu comme ça. La nuit, je l'entendais dans le bruit du vent, des machines... Tout de suite je voyais la maison du grand-père, le verger, la petite porte sur le bois, et Cécile qui m'attendait... Ah ! maison bénie ! refuge, refuge !

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Eh ben, et moi ?... Vous y pensiez donc jamais à vot' mère Archambaut ? Elle vous était donc pas un petit quéque chose ?

JACK

Vous savez bien que si... *(Il lui prend la main et l'attire vers lui.)* Ah ! mes amis, mettez-vous là, près de moi, tous... Entourez-moi... Je veux qu'elle voie qu'on m'aime bien, que votre tendresse lui fasse envie.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

C'est ça... et pas plus tôt entrée, nous fermons la cage sur elle pour qu'elle puisse plus s'envoler.

JACK

Regardez donc... On dirait que quelqu'un monte la route.

CÉCILE, *sans regarder.*

Non, Jack. C'est encore trop tôt.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ça serait impossible qu'elle soit déjà là...

JACK

Elle vous a dit qu'elle viendrait... n'est-ce pas ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pour sûr... Il faudrait un grand empêchement.

JACK, *très inquiet.*

Un empêchement !...

CÉCILE

Mais non... mais non... Elle viendra, mon ami.

JACK

N'est-ce pas, Cécile ?... Rien ne peut l'empêcher de venir... Elle aime son enfant, voyons... Sans doute, elle m'a fait un gros chagrin, quand elle est partie... mais c'est l'autre, avec ses phrases, ses grimaces. Il l'a prise par la pitié... Elle est si naïve, si bonne... D'abord, si elle était méchante, est-ce que j'aurais le cœur que j'ai ? est-ce que je l'aimerais, est-ce que je vous aimerais tous comme je vous aime ?

RIVALS

Oui, oui, calme-toi... tu parles trop fort, sois raisonnable, mon fils.

JACK

Oh !... votre fils ! que ce mot-là me rend heureux !... Oh ! maintenant que me voilà debout, c'est moi qui vais bien travailler... Il vous fera honneur, allez, votre fils !... — Dites donc, mère Archambaut, il me semble qu'elle devrait être ici... Il y a bien près de deux heures que vous êtes arrivée.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah ben ! s'il y avait deux heures, le temps marcherait d'un fameux pas !... Qu'est-ce qu'on deviendrait ?... S'il y a une demi-heure, c'est tout au large...

JACK

Voyez comme il fait nuit déjà !... Si vous alliez un peu au-devant d'elle, sur le chemin ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis comme vos petits du faubourg, le matin, quand ils attendent la becquée... vous savez bien, mère Archambaut : « V'là le pain ! »

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très, émue, après un peu d'hésitation.*

Allons, j'y vas... puisque ça vous fait plaisir.

RIVALS

Seulement, toi, pendant ce temps, tu vas monter te remettre au lit.

JACK

Oh ! non, je vous en prie, encore une minute... *(A la mère Archambaut, qu'il suit d'un œil inquiet.)* Par où allez-vous donc, mère Archambaut ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *étouffée de larmes.*

Je vas... je vas... *(brusquement :)* Faut p't'être pas que je prenne une lanterne ? *(Elle sort par la gauche.)*

SCÈNE V

JACK, CÉCILE, RIVALS

RIVALS

Allons, Jack, ce n'est plus grand-père, c'est le médecin qui parle à présent. Il faut monter. *(Jack s'est levé sans rien dire. Il fait presque nuit dans la chambre. La lumière d'un falot passe au fond, dans le jardin.)*

JACK, *debout, la regardant.*

Pauvre mère Archambaut ! Elle m'amuse avec sa lanterne. Si elle croit que ça la fera venir. *(Rire amer.)* Et moi, je vous dis qu'elle ne viendra pas. Je la connais bien, allez... C'est une mauvaise mère !... Toute la misère de ma vie m'est venue d'elle. Mon cœur n'est qu'une plaie, de tous les coups qu'elle lui a portés... Elle a cru à ce faux poète, à ce faux malade... Elle n'aime que ce qui est faux, je vous dis... Quand l'autre a fait semblant de vouloir mourir, elle a couru vers lui, tout de suite, elle ne l'a plus quitté... Moi, je meurs pour de vrai ! et elle ne vient pas... Ah ! la méchante... c'est elle qui m'a tué... et elle ne vient pas seulement me voir mourir !...

RIVALS

C'est toi qui es un méchant, Jack... *(Lui montrant Cécile.)* Mais regarde-la donc !...

CÉCILE

Je ne veux pas que tu meures, tu es mon bien... celle qui t'aime, c'est moi Jack... Je suis plus qu'elle, je suis ta femme ! Et je ne t'ai jamais trompé, et je ne t'ai jamais menti, moi !

JACK

Ah ! c'est vrai ! je suis un ingrat... pardon, pardon... Est-ce que j'ai besoin de quelqu'un quand tu es là ?... Tout me manquait dans la vie, tu m'as tout donné... tu as été tout pour moi, mon amie, ma sœur, ma femme, ma mère... Ne pleure plus, Cécile... parle-moi... redis ce que tu viens de dire... Je n'ai jamais souffert... nous nous sommes toujours aimés... prête-moi ton épaule... Dormir là, dans tes cheveux... longtemps... toujours... Dieu ! que je suis bien ! *(Un silence.)*

CÉCILE, *tout bas, effrayée.*

Père, père... j'ai peur !...

RIVALS, *penché sur Jack.*

Non... il dort.

JACK, *comme halluciné.*

Écoutez... dans le jardin... on marche... c'est elle !... La voilà !... Oh ! maman, comme tu viens tard !... *(Il retombe et semble dormir.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *sur le perron.*

Pleure pas, m'ami... la v'là, ta maman, la v'là... *(Poussant Ida.)* Allez donc, voyons !...

IDA

Jack, mon chéri ? C'est donc vrai que tu es malade ?... Et moi qui ne le croyais pas... Je suis venue tout de même. J'avais une si bonne nouvelle à t'apporter !... il est libre... il m'épouse !... Tu ne lui en veux plus, j'espère ?... Nous allons être heureux, va ! Nous viendrons vivre tous ensemble à Étiolles... Ça te fera-t-il plaisir, dis, mon chéri ? Jack, réponds-moi donc ? *(Elle lui prend la main, en interrogeant le docteur. — Silence et immobilité de tous.)* Ah !... *(Elle recule épouvantée, et va tomber à genoux à l'autre bout de la scène.)*

RIVALS, *à demi-voix.*

Madame, c'est vous qui l'avez tué.

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Pauv' petit !... Mais, bon sang de Dieu ! il y a donc pas un châtiment pour des mères comme celles-là ! *(On voit Dargenton passer sur le perron.)*

RIVALS

Si, il y en a un !... *(Dargenton entre, tout en noir, le pardessus sur le bras, regarde Jack, se découvre, s'approche d'Ida et lui pose la main sur l'épaule. Rivals, désignant Dargenton.)* Le voilà, le châtiment.

LA CRITIQUE

Dans ce premier volume d'une édition collective du Théâtre d'Alphonse Daudet, *nous devons nous borner à imprimer quelques extraits de la critique de l'*Arlésienne.

Il est amusant de reproduire à la suite du jugement définitif de grands écrivains, des fragments du feuilleton de deux des critiques les plus autorisés *à l'époque de la première représentation, MM. Paul de Saint-Victor et Auguste Vitu. L'assurance et la clairvoyance de ces messieurs, la gravité de leurs propos, acquièrent en l'an* 1930 *qui a vu, rien qu'à Paris, la deux mille cinq centième représentation de l'*Arlésienne, *un singulier relief.*

M. Émile Zola : *Les Romanciers naturalistes.* Fasquelle, éditeur.

Rien de plus large, de plus simple que cette idylle dramatique. Je n'ai pu en rendre ni les épisodes charmants ni les épisodes terribles. Ainsi, tout le deuxième tableau qui se passe au bord de l'étang de Vaccarès, en Camargue, a un parfum d'églogue antique; c'est là qu'a lieu l'adorable scène entre Frédéri et Vivette, la jeune fille obéissant aux conseils de Rose et cherchant à séduire le jeune homme avec une maladresse exquise. Le troisième tableau, qui se passe dans la cuisine de la ferme, a de la grandeur, et il faut voir de quel beau mouvement Rose offre à Frédéri de lui donner son Arlésienne pour qu'il ne se tue pas. D'ailleurs, la pièce entière est emplie par ce rôle héroïque de la mère. Rose est la maternité à l'état de passion, comme Frédéri est l'amour à l'état de rage et d'idée fixe. La lutte reste entre l'amour qui tue et la tendresse qui sauve. Cette action, si grande et si humaine, se développe dans un cadre poétique d'un charme pénétrant. Tout annonçait un immense succès.

Eh bien ! l'*Arlésienne* a été une chute. La poésie de la pièce, les mots les plus charmants, les épisodes les plus touchants, n'ont pas traversé la rampe. Le public parisien s'est ennuyé et le plus souvent n'a pas compris. Tout cela était trop nouveau. De plus, la pièce avait le tort immense d'avoir un accent, une langue à elle. Un fait me fera mieux comprendre : un des personnages ayant parlé des ortolans qui chantent, toute la salle, tous les Parisiens ont ri, parce que les Parisiens connaissent seulement les ortolans pour en avoir mangé, et ne s'imaginent pas que ces oiseaux-là, si gras et si bien cuits, peuvent chanter comme les autres.

L'insuccès de M. Alphonse Daudet a eu ceci de terrible, qu'on a condamné en lui l'auteur dramatique parce qu'il était doublé d'un romancier. Notre critique prétend que quiconque fait du roman ne peut pas faire du théâtre. Les romanciers, paraît-il, ont trop de talent de description; puis, ils analysent trop, ils sont trop poètes, ils ont en un mot trop de qualités. Ceci n'est pas une plaisanterie. On peut être certain que, si l'*Arlésienne* avait été un gros drame ou une comédie habilement fabriquée, elle aurait

produit un argent fou ; il s'agissait simplement d'en enlever ce qui en fait un bijou littéraire. Cette pièce n'en reste pas moins une des œuvres les plus heureuses de l'auteur, et j'imagine qu'elle reparaîtra quelque jour sur les planches et que le public alors l'acclamera. Certainement, M. Alphonse Daudet n'est pas un auteur dramatique, si l'on entend par là un ouvrier à grosses mains établissant une pièce comme un menuisier établit une table. Mais il a en lui un sens très fin et très pénétrant du théâtre.

M. Henry Céard, *La Revue bleue*, 1897.

ALPHONSE DAUDET

L'autre jour, en l'église Sainte-Clotilde, quand le cercueil d'Alphonse Daudet, d'abord déposé au milieu de la grande allée, fut ensuite porté plus loin, dans le transept, sous le catafalque illuminé de cierges, l'orgue, en manière de marche funèbre, joua le thème mélancolique qui, dans l'*Arlésienne*, accompagne l'entrée de la mère Renaud. La voilà qui était devenue une musique d'apothéose, cette musique de Bizet dont personne, à l'origine, n'avait voulu entendre parler, et voilà qu'Alphonse Daudet, dans la tombe, était suivi par le souvenir triomphant de cette *Arlésienne* méconnue à son apparition et devenue chef-d'œuvre seulement au lendemain de la reprise faite par l'Odéon, après treize ans d'attente, d'injustice et de tristesse.

Oui, les qualités d'originalité que chacun se plaît à reconnaître dans l'*Arlésienne* passèrent insoupçonnées quand la pièce en 1872 fut jouée pour la première fois au théâtre du Vaudeville. Ce qu'on admire le plus aujourd'hui dans ce drame poignant de la jeunesse amoureuse et de la maternité crucifiée fut précisément ce qui fut jadis le plus dénigré et surtout le plus incompris. La rencontre de la mère Renaud et de Balthazar, entre autres épisodes, surexcita la mauvaise humeur, la raillerie même, et les plus indulgents concluaient qu'il fallait supprimer le duo de ces deux « vieux tourtereaux », comme les appelle le Patron Marc.

« Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là. — Pourquoi ? — Pour tenir notre serment ? — Va, ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça, pour nous récompenser de notre courage. — Oui, dit Balthazar, il nous en a fallu du courage ! Que de fois, en menant mes bêtes, je voyais la fumée de votre maison qui avait l'air de me faire signe : « Viens, elle est là. » — Et moi, répond la mère Renaud, quand je te reconnaissais avec ta grande cape, il m'en a fallu de la force pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir. »

Cette superbe scène où le devoir accompli pleure des larmes d'une tristesse si hautaine et si nouvelle, cette scène où la résignation des cœurs volontairement séparés par la dignité même de leur amour, trouve des accents d'une pénétration et d'une émotion jusque-là inconnue au théâtre, c'est la scène dont les meilleurs amis de l'auteur, par sympathie, conseillaient la coupure. Aux uns, elle paraissait désolante. Pour les autres,

Francet Mamaï (il jette un coup d'œil bien la ferme)

Ma foi ! écoute... Rose ne voulait pas que je t'en parle avant que tout fût terminé ; mais tant pis !.. Entre nous deux il ne peut pas y avoir de mystère.

L'Innocent (d'une voix dolente)

Dis, Berger...

Francet Mamaï

Puis, tu comprends,
Dans une Grosse affaire comme celle-là, je ne suis pas fâché de prendre un peu l'avis de mon ancien.

L'Innocent (même ton)

Dis, berger, qu'est-ce qu'il lui a fait le loup à la chèvre de Mr Seguin

Francet Mamaï

Laisse, mon innocent, Laisse. Balthazar va te finir ses histoires tout à l'heure... tiens ! joue avec les clés !.. (Il lui donne le trousseau de clefs ; l'Innocent les fait danser avec un petit rire. Francet se rapproche de Balthazar) Positivement, vieux, qu'est-ce que tu penses de ce mariage ? —

Balthazar

Que veux-tu que j'en pense, mon pauvre Francet ? D'abord que c'est ton idée et celle de ta bru, c'est aussi la mienne — par force !

Francet Mamaï

Pourquoi, par force ? —

Balthazar

— Quand les maîtres jouent du violon, les serviteurs dansent.

Francet Mamaï (souriant)

Et tu ne m'as pas l'air bien en train de danser... (s'asseyant près de lui) voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a ! l'affaire ne te convient pas, donc ?

Balthazar

Ch ! bien !... non. — là ! —

Francet Mamaï

Et la raison ? —

Balthazar

J'en ai plusieurs... D'abord je trouve que votre Frédéri est encore bien jeune, et que vous êtes trop pressés de l'établir. —

FAC-SIMILÉ D'UNE DOUBLE PAGE DU MANUSCRIT

elle faisait longueur. Alphonse Daudet tint bon contre d'aussi cruels avis et se refusa à toute amputation, car il sentait au fond de lui que, en dépit des critiques, il avait écrit là une page supérieure. L'opinion publique, plus sévère encore que les amis, condamna la pièce tout entière. Le public s'éloigna du Vaudeville, et de cette façon, au lieu d'une simple scène, d'un seul coup, supprima l'œuvre.

Ce fut un grand deuil pour Daudet que cet insuccès. Il détruisait ses illusions les plus chères. Non pas qu'il aimât le triomphe pour la vanité du triomphe. Il le recherchait seulement pour la joie d'éveiller l'intelligence du public et de pénétrer jusqu'à son cœur. Il était obligé de constater qu'il avait cette fois parlé à des sourds et donné un spectacle à des aveugles. Au lieu de provoquer l'émotion qu'il souhaitait, il avait déterminé seulement de l'indifférence. Et si, ni les pleurs de mère de Rose Mamaï, ni les passionnées angoisses de Frédéri ravagé d'amour, ni le renoncement glorieux de Balthazar et de la mère Renaud, n'avaient touché jamais la sensibilité, la délicatesse ou la fibre lacrymale des spectateurs, que faire alors ? quoi écrire désormais ? Alphonse Daudet ce soir-là, sinon de son talent, douta de son avenir. Et l'on trouve dans les *Contes du Lundi* la preuve de son angoisse quand, dans sa nouvelle intitulée : *Un soir de première*, il dit :

« Ce grand bâtiment que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière à tout ce coin de boulevard, est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie. Allons ! c'est fini, six mois de travail, de rêves, de fatigues, d'espérances, tout cela s'est brûlé, perdu, envolé à la flambée du gaz d'une soirée. »

Oui, fini ! Les directeurs de théâtres, aux auteurs qui innovent préfèrent les auteurs qui réussissent, et Alphonse Daudet, reculé de la scène dont il avait osé bouleverser les traditions, dut attendre longtemps pour tenter à nouveau la fortune des planches. Il lui fallut vingt ans de renommée, vingt ans d'acclamation dans le roman pour que ses pièces fussent enfin accueillies par les directeurs, applaudies par le public. Encore les acceptait-on seulement quand elles étaient tirées d'un de ses livres à succès. Le romancier d'avance était toujours obligé de servir de répondant à l'auteur dramatique, envers lequel les plus complaisants gardaient toujours une sorte de défiance.

Au jour de l'enterrement, la Comédie-Française, par une pieuse offrande, a pu mettre sur la bière d'Alphonse Daudet une couronne d'œillets blancs, en spirituel souvenir de l'*Œillet blanc*, un petit acte qu'elle joua autrefois, quand le maître se laissait à peine pressentir dans ses débuts. N'empêche que, sa maîtrise définitivement acquise et reconnue, Alphonse Daudet, à la Comédie-Française, de son vivant, ne rencontra ni les respects ni l'hommage qu'il a tardivement rencontrés dans la mort. Jamais il ne put obtenir que M. Perrin se décidât à une reprise de l'*Arlésienne*. On ne sait aussi quelles intrigues et quelles difficultés intérieures, soulevées contre M. Coquelin aîné, s'opposèrent à la représentation des *Rois en exil* où M. Coquelin aîné devait jouer le principal rôle. La pièce alla au Gymnase, *Numa Roumestan* alla à l'Odéon, et *Sapho*, puis l'*Obstacle*, au Gymnase. D'abord éloigné de tous les théâtres, Alphonse Daudet fut irrémissiblement éloigné du Théâtre-Français qui cependant n'aurait point compromis sa dignité en ajoutant à son répertoire moderne une œuvre dramatique du grand et original écrivain.

* * *

Ne pouvant, malgré lui, utiliser au théâtre ses qualités de verve et d'improvisation si propres à l'écriture d'étincelants dialogues, ne pouvant faire passer dans le jeu des acteurs la vie remuante de son alerte personne et la mimique descriptive et passionnée de ses gestes, pour ne pas quitter tout à fait cette scène vers laquelle le poussait sans cesse son tempérament de causeur et d'artiste, Alphonse Daudet se réfugia dans la critique.

Comme jadis Collé qui, au XVIIIe siècle, repoussé de toutes les rampes, même des rampes des théâtres de société, se consola de ses comédies ignorées en rendant compte avec une rare perspicacité des comédies des autres, M. Alphonse Daudet, au *Journal Officiel*, accepta, avec tendresse, d'étudier une fois par semaine, dans un feuilleton, les manifestations diverses du théâtre contemporain. Là pendant près de huit ans, avec une patience que ne lassait pas même le pire vaudeville, il analysa les pièces, non point en pédant qui tente moins de connaître les esprits que de les régenter et de les plier à ses systèmes; mais en curieux, en virtuose qui prend de l'intérêt et dégage de l'amusement, de l'enseignement même de la plus pauvre des productions, et s'invente un plaisir délicat d'y louer quand même une espèce de dignité intellectuelle. Le plus souvent aussi, par générosité, il la lui prête.

On a dit avec justice combien Daudet était bon. Les sceptiques qui voudraient chercher la preuve sensible de sa charité dans les lettres, la trouveront dans ces articles écrits au lendemain des premières représentations. Le Maître, ne les jugeant pas tous assez définitifs sans doute, a réuni seulement un volume sous le titre : *Entre les frises et la rampe*, ceux qui lui semblaient meilleurs par leur érudition historique et leur caractère pittoresque. Ils donnent une idée complète de la manière de critique exercée par Daudet. Mais ouvrons chaque lundi la collection du *Journal Officiel*. Que de netteté dans ces récits toujours si difficiles de l'intrigue d'une pièce ! quelle exactitude au milieu de la fantaisie d'une phrase qui ressemble à une phrase sténographiée, tant elle garde sur le papier de vie, d'émotion et de couleur ! que d'esprit pour dénoncer les inconséquences d'un scénario, pour souligner l'invraisemblance d'une situation, pour indiquer le manque d'à-propos d'une scène, de la scène à ne pas faire; l'erreur constatée, quelle précaution de douceur pour ne pas affliger le dramaturge malheureux en ses conceptions et ne pas écorcher par trop d'insistance ces épidermes d'artistes qu'il compare à « des peaux de mandarine ».

Si Daudet se défendant même contre son goût naturel pour l'ironie prend bien soin de ne pas trop s'égayer à son tour de ces passages condamnés par le rire brutal et contondant des spectateurs mis en veine de facéties, comme il laisse librement déborder son enthousiasme quand il a noté au passage une belle idée, une belle tirade, ne fût-ce même qu'une belle intention ! C'est sa joie de découvrir une intelligence à ses lecteurs, une joie de la découvrir à elle-même et de l'encourager parce qu'elle se sent devinée, comprise à demi-mot, soupçonnée presque dans ses obscurs sous-entendus; et personne mieux que Daudet, avec sa science de pénétrer ce qu'il appelait les « choses entre-senties »,

ne sut mieux donner aux débutants, souvent malmenés par d'autres, du réconfort et de la confiance dans leurs essais.

Et puis il aime les comédiens. Il les aime pour leurs ridicules et pour la tristesse fatale que leur cause la disproportion de leur condition au théâtre où ils jouent les héros, avec les médiocrités que la vie de tous les jours les force à subir. Il peut se moquer de leurs allures et de leurs prétentions, mais on sent qu'il professe pour eux une intime tendresse et qu'il s'émeut de la souffrance de ces individus toujours condamnés à des émotions factices et qui ramènent l'expression même de leur plus sincère douleur à des artifices de mise en scène. Il les raille comme grotesques, et il ne les dédaigne cependant pas comme professeurs de vérité. Après l'*Assommoir*, il fut le seul à signaler à l'admiration des artistes la beauté sinistre de Gil Naza perdant au jeu, fouillant dans sa poche pour payer, tirant son mouchoir et trouvant, derrière, sa poche vide. Le comédien avait trouvé là une mimique de désespoir et d'honnêteté dont Alphonse Daudet, sur-le-champ, note la nouveauté et la justesse. Et plus tard, quand il écrira *Sapho*, quand il montrera la tragique amoureuse pleurante et suppliante sous les reproches de son amant, il se souviendra d'un geste, d'une attitude observée au théâtre, et mettra dans ses memento : « Me servir du jeu de Sarah Bernhardt dans Fedora : la main sur les yeux, sur la bouche. »

Quand la pièce dont il est contraint de parler se fait trop désespérément insipide et vulgaire, Alphonse Daudet la tire hors du néant à force de poésie extérieure et la hausse légèrement à des philosophies auxquelles elle ne prétendait guère. Il sauve une situation ridicule avec un souvenir de Montaigne, la rapproche soudainement de Diderot par l'effort d'une citation arrivant à propos. Au milieu de la toile de fond grossièrement peinte, par la mémoire d'un alexandrin, il évoque les paysages vastes et lumineux des Leconte de l'Isle ou des Baudelaire, et se venge à coups d'idéal et de science du pauvre scénario dont les auteurs n'avaient jamais pensé à rien.

Dans les variations qu'il exécute ainsi sur les thèmes les plus usés, il ressemble à ces tziganes qui, sous leur archet créateur, tirent du plus humble air de la rue des symphonies étourdissantes d'entrain et d'émotion. Alphonse Daudet se flattait précisément de cette faculté par où il arrivait à donner de la vie aux plus mortes des œuvres. Il était fier de la vertu qu'il possédait de pouvoir transformer en beauté toutes les laideurs des ébauches sans forme et sans grâce. « Eh oui, s'écrie-t-il, dans une lettre intime. Eh oui, je suis un tzigane. Il y a longtemps que je le sais, que je l'ai dit tout bas à mes pauvres nerfs endiablés. Mais vous l'avez deviné, vous. Et c'est là un vrai diagnostic de bon critique. »

* * *

Ces feuilletons sur lesquels il est permis d'insister, car aujourd'hui encore ils restent presque oubliés dans l'œuvre universellement connue d'Alphonse Daudet, sont rédigés avec l'emportement de style et la belle humeur de pensée que Daudet mettait dans a conversation. Cette conversation, tout à la fois ordonnée et jaillissante, toute faite de

rapprochements inattendus et de ricochets de mots flambant l'un contre l'autre, ainsi des étincelles s'allumant entre deux cailloux que l'on heurte, comment en donner l'idée, maintenant qu'elle est pour jamais condamnée à se taire dans la tombe ?

. . . . . .

Et souvent aussi cette conversation pour jamais éteinte s'élevait à de saisissantes hauteurs de conceptions. Ses visions philosophiques dépassaient encore en puissance ses visions pittoresques. Au lendemain de l'inauguration du monument de Flaubert, à Rouen, tout en félicitant Edmond de Goncourt, son vieil ami, du discours littéraire prononcé par lui, en cette circonstance, il ajoutait cependant : « Ne croyez-vous pas que nous, tant que nous sommes, nous accordons trop d'importance à la pure littérature ? Et tenez, à Rouen, dans cette grande ville industrielle, n'imaginez-vous pas combien il eût été généreux et supérieur de ne pas l'isoler de l'œuvre de Flaubert ? Ils sont là dans les ateliers des milliers d'ouvriers qui, pour en retirer moins de gloire, font un travail d'intelligence équivalant au travail d'encrier dont vous avez loué l'auteur de *Madame Bovary*. J'aurais aimé à vous entendre rendre justice à ces efforts différents, mais égaux en noblesse. Pourquoi n'avez-vous pas dit que, dans cette patiente production de toute une cité, Flaubert n'était peut-être pas autre chose que la flamme que l'on voit, la nuit, en haut des cheminées des usines ? »

Je me suis dispensé d'insister sur l'œuvre officielle et publique d'Alphonse Daudet. Elle seule, peut-être, présente cette particularité que, admirée parmi les lettrés, elle est devenue rapidement populaire même chez les ignorants. Elle touchait par son humanité les cœurs que les hasards de la naissance et de l'éducation ne pouvaient rendre sensibles à la beauté esthétique d'une phrase restée toujours correcte et française au milieu même de ses plus grandes libertés.

Ce petit monde des faubourgs dont Alphonse Daudet avait si tendrement raconté les humbles joies, les rudes mélancolies, les dévouements obscurs et jusqu'aux ridicules, — restés toujours sous sa plume, touchants et pitoyables, — a fait l'autre jour au cercueil de l'écrivain mort un grand cortège de sympathie et de piété. Ils étaient là tous avec nous au travers des tombes du cimetière, les Sigismond Planus, les Fromont jeune, les Jack, les petites Chèbe, les dames Ebsen, les pères Joyeuse, les Delobelle aussi, les Chauvin ressuscités de leur barricade et prêts à y remonter, les ouvrières en perles fausses, les porteuses de pain, tous ces artisans des professions sans historien que Daudet, dans son amour de l'intelligence et de la vie, donna pour modèles aux personnages de ses livres. Ils étaient là tous, et leur hommage empressé et balbutiant m'a paru plus glorieux que les hommages mieux concertés des littérateurs et des artistes.

. . . . . .

M. Paul de Saint-Victor : *Le Moniteur Universel.*

Imaginez un grand cadre sculpté, doré, guilloché, avec pendule à musique, surchargé d'ornements, festonné d'astragales, et trois ou quatre petite vignettes décousues dissé-

minées dans ce large espace, vous aurez une idée à peu près exacte du petit drame à grand spectacle de M. Daudet. Et d'abord, le titre est une fausse enseigne et, l'*Arlésienne* qu'il annonce, reste invisible à l'œil nu. C'est une figure vue de dos. Elle danse un guilledou effréné dans les steppes de la Camargue tandis que son amant se désespère et meurt sur la scène. Vous voyez d'ici la lacune énorme que cette absence cause dans la pièce : l'intrigue cloche, l'action fait l'effet d'un tome dépareillé qui chercherait son second volume. Le combat manque faute d'adversaires. Le spectateur sonne, d'acte en acte, à la cantonnade et réclame vainement l'Arlésienne, toujours sortie et jamais rentrée, comme la Mme Benoiton de M. Sardou. . . . . .

Ce plongeon final aurait pu, tout aussi bien, terminer le premier tableau. L'intervalle qui sépare le dénouement du prologue n'est que remplissage. La pièce mise au régime des hors-d'œuvres meurt de langueur et d'inanition. On y rencontre çà et là quelques jolies scènes, quelques fins et charmants détails; mais une mièvrerie sentimentale et précieuse me gâte la poésie de M. Daudet. Il cultive la fleurette, il file la ritournelle, ses morceaux printaniers rappellent des airs de romance. La couleur locale même est faible et médiocre, etc... etc...

M. Auguste Vitu : *Le Figaro*, 1872.

J'aurais voulu pour tout au monde que la pièce de M. Alphonse Daudet fut excellente afin de me donner la joie de le dire bien haut. Je ne supporte pas aisément qu'on me soupçonne de parti pris. Ce n'est pourtant pas ma faute si, après m'être amusé à *Lise Tavernier*, j'ai bâillé à l'*Arlésienne*. Ce n'est pas non plus la faute du théâtre du Vaudeville qui a donné pour cadre à la pièce des décors charmants, de frais costumes, de la musique nouvelle et ses meilleurs acteurs.

Voilà l'explication de ce double mécompte. L'action de *Lise Tavernier* était mal conduite et dénuée d'intérêt. Dans l'*Arlésienne* il n'y a pas d'action du tout. . . . .

J'ai pu dans cette rapide analyse, négliger presque tous les personnages pour cette raison évidente que dans une pièce sans action il n'y a pas d'acteurs. M. Daudet s'est appliqué à développer les souffrances maternelles de Rose Mamaï afin d'en faire un rôle digne de Mademoiselle Fargueil. Rose Mamaï aime, souffre, gémit, mais elle n'agit pas. . . . . .

Mais l'Arlésienne cette beauté perfide, fait le bonheur de Mitifio et le désespoir de Frédéri. L'Arlésienne? On ne la voit pas, on en jase seulement. C'est un amour à la cantonade, d'où je conclus qu'on ferait sagement en jouant la pièce pendant les entr'actes. . . . . .

Plusieurs autres causes expliquent l'invincible ennui sous lequel succombaient tous les spectateurs désintéressés. D'abord ce public de citadins goûte peu les scènes purement paysannesques, et les mœurs locales de la Provence trop étrangères aux Parisiens n'ont de saveur que pour les gens du pays. Entre Tarascon et l'étang de Berre on applaudirait beaucoup de choses qui nous échappent ici. . . . . .

M. Georges Bizet a écrit pour l'*Arlésienne* une ouverture et des entr'actes qui

m'ont paru mériter d'être écoutés avec plus d'attention qu'on leur en a donné. Les chœurs où je n'ai rien distingué de saillant, embarrassent encore la marche d'une œuvre si languissante par elle-même. . . . . .

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Voici la description de la première édition collective du théâtre d'Alphonse Daudet :

ALPHONSE DAUDET || THÉATRE || LA DERNIÈRE IDOLE || LES ABSENTS || L'ŒILLET BLANC || LE FRÈRE AINÉ || LE SACRIFICE || L'ARLÉSIENNE || PARIS || G. CHARPENTIER, ÉDITEUR || 13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13 || 1880 ||. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. grand in-18, imprimé par Capiomont et Renault, couverture jaune.

Faux titre avec au verso la liste des ouvrages de l'auteur, titre, 376 pages plus 1 feuillet de table. Prix : 3 frs. 50. — Il a été tiré 50 ex. sur papier de Hollande et 3 sur papier de Chine.

L'ÉDITION ORIGINALE DE « L'ARLÉSIENNE » (1)

ALPHONSE DAUDET || L'ARLÉSIENNE || PIÈCE EN TROIS ACTES || PARIS || ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR || 27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29 || 1872.

1 vol. in-18 imprimé par Claye. Couverture chamois, papier teinté. Prix : 2 frs.

Faux-titre, titre, 103 pages plus un double feuillet de catalogue.

LE MANUSCRIT DE « L'ARLÉSIENNE »

Le premier manuscrit de la pièce est contenu dans un carnet cartonné de 67 feuillets règlés, à dos de toile violet, déteint.

A la fin du carnet, au verso du feuillet de garde, on lit les strophes suivantes, écrites pour un destinataire dont nous n'avons pu retrouver le nom, fort curieuse appréciation de l'auteur sur l'œuvre qu'il vient de terminer :

C'est très facile de promettre
Mais tenir est plus mal aisé :
J'attends toujours ton chronomètre,
Envoi du Hâvre à Champrosay.

(1) Pour la description des éditions séparées des autres pièces de l'écrivain se reporter à l'ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE M. ALPHONSE DAUDET par Jules Brivois, *Paris, L. Conquet*, 1895.

Nonobstant notre colonie
Se porte assez bien; dans vingt jours
L'Arlésienne sera finie,
Cinq actes très chauds, mais très courts.

Cette fois, si mon drame pèche,
Ce n'est pas par la passion;
Il fait si chaud que l'encre sèche
Et ma plume en combustion,

Dans ce mélodrame écarlate,
A trouvé des mots si brûlants
Pour l'Arlésienne et ses galants
Que mon toit de verre en éclate (1).

Écrit chez Delacroix.

---

(1) Alphonse Daudet en attendant de s'installer à Champrosay avait loué en 1868 dans ce pays la maison restée inhabitée depuis la mort d'Eugène Delacroix. Il avait établi son cabinet de travail dans l'atelier du grand peintre.

TABLE DES MATIÈRES

La dernière idole 1
Les Absents 25
L'Œillet blanc 79
Le Frère Aîné 117
Le Sacrifice 147
Lise Tavernier 253
L'Arlésienne 359
Fromont jeune et Risler aîné 437
Le Char 547
Jack 585

CE LIVRE, FORMANT LE TOME XIX DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE.

PQ2216. A2 1929 V19

a39001 003907410b

843.88
1929
v.19